This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

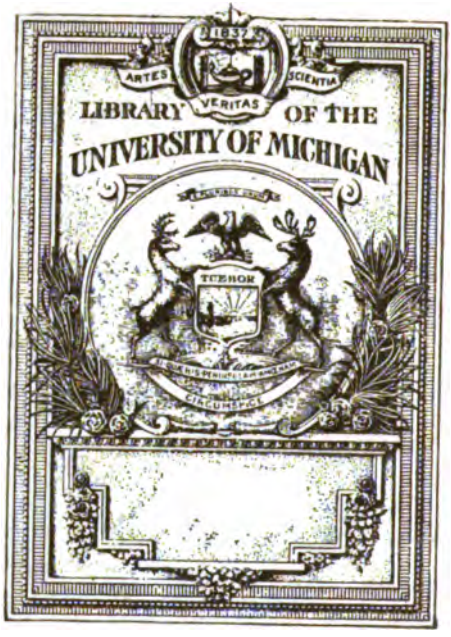
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

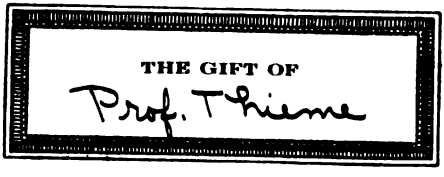
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`


ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN


THE GIFT OF
Prof. Thieme

Google

Digitized by Google

Digitized by Google

F 46
F 12m

MÉMOIRES

D'UN

NOTAIRE.

PAR LE COMTE

ARMAND DE PONTMARTIN.

I

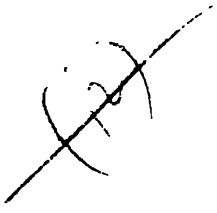
PARIS,

GABRIEL ROUX ET CASSANET, ÉDITEURS,

33, rue Sainte-Marguerite-Saint-Germain.

1849.

Digitized by Google



Digitized by Google

MÉMOIRES

D'UN NOTAIRE.

Digitized by Google

NOUVEAUTÉS EN VENTE.

BALZAC.

Le Provincial à Paris. . . 2 vol.
La Femme de soixante ans. 3 vol.
La Lune de miel. . . . . 2 vol.
Petites misères de la vie conjugale. . . . . 3 vol.
Modeste Mignon. . . . . 4 vol.

CLÉMENCE ROBERT.

Le Tribunal secret. . . . 4 vol.
Le Pauvre Diable. . . . . 2 vol.
Le Roi. . . . . 2 vol.
William Shakspere. . . . 2 vol.
Mandrin. . . . . 4 vol.
Le Marquis de Pombal. . . 1 vol.
La Duchesse d'York. . . . 1 vol.
Les Tombeaux de Saint-Denis. . . . . 2 vol.
La Duchesse de Chevreuse. 2 vol.

EMMANUEL GONZALÈS.

Mémoires d'un Ange. . . . 4 vol.
Les Frères de la Côte. . . 2 vol.
Le Livre d'Amour. . . . . 2 vol.

HENRY DE KOCK.

La Course aux Amours. . . 3 vol.
Lorettes et Gentilshommes 3 vol.
Le Roi des Étudiants. . . 2 vol.
La Reine des Grisettes. . . 2 vol.
Les Amants de ma Maîtresse 2 vol.
Berthe l'Amoureuse. . . . 2 vol.

ÉLIE BERTHET.

Le Nid de Cigogne. . . . . 3 vol.
Le Braconnier. . . . . 2 vol
La Mine d'or. . . . . 2 vol.
Richard le Faucennier. . 2 v l.
Le Pacte de famine. . . . 2 vol.

ROLAND BAUCHERY.

Les Bohémiens de Paris. . 2 vol.
La Femme de l'Ouvrier. . 2 vol.

Mme CHARLES REYBAUD.

Thérèsa. . . . . 2 vol.

MÉRY.

Un Mariage de Paris. . . 2 vol.
Le Transporté . . . . . 2 vol.
La Veuve inconsolable. . . 2 vol.
Une Conspiration au Louvre 2 vol.

PAUL FÉVAL.

Le Mendiant noir. . . . . 3 vol.
La Haine dans le mariage 2 vol.

MOLÉ-GENTILHOMME.

Le château de Saint-James. 4 vol.
Marie d'Anjou . . . . . 2 vol
La Marquise d'Alpujar. . . 1 vol.
Le Rêve d'une mariée . . 2 vol.

AMÉDÉE ACHARD.

Roche-Blanche. . . . . 2 vol.
Belle Rose. . . . . 5 vol.
La Chasse royale . . . . . 2 vol.

MICHEL MASSON.

Les Enfants de l'atelier. . 1 vol.
Le Capitaine des trois Couronnes. . . . . 4 vol.
Les Incendiaires. . . . . 4 vol.

SAINTINE.

La Vierge de Fribourg. . . 1 vol.

LÉON GOZLAN.

La Dernière sœur grise. . 1 vol.

P.-L. JACOB.

Mémoires de Roquelaure. . 1 vol

ROGER DE BEAUVOIR.

L'Abbé de Choisy . . . . . 3 vol.
Mémoires de Mlle Mars. . . 2 vol.

EUGÈNE DE MIRECOURT.

Madame de Tencin. . . . . 2 vol.
La Famille d'Arthenay. . . 2 vol.

Imprimerie d'Édouard PROUX et comp., rue Neuve-des-Bons-Enfants, 3.

Digitized by Google

MÉMOIRES

D'UN

NOTAIRE.

PAR LE COMTE

ARMAND DE PONTMARTIN.

I

PARIS,

GABRIEL ROUX ET CASSANET, ÉDITEURS,

33, rue Sainte-Marguerite-Saint-Germain.

1849.

Digitized by Google

Digitized by Google

A PAUL HUET.

Mon ami, permettez-moi de vous dédier ce livre; il a le tort de trop ressembler à ces feuilletons-romans dont nous avons souvent déploré ensemble les excès et les énormités. S'il s'en distingue par quelqu'endroit, c'est par ce sentiment descriptif, par cette étude passionnée des beautés du paysage, à laquelle j'ai été initié en contemplant la nature et en regardant vos tableaux. Cet *idéal*, qui n'est ni le faux, ni

Digitized by Google

l'académique, et que vous poursuivez à travers la réalité littérale, cette poésie des couchers de soleil derrière les collines brumeuses, des échappées lointaines s'ouvrant dans les massifs pleins d'ombre, des vapeurs matinales s'exhalant du sein des lacs bleus et transparens, cette poésie qui est la vôtre, j'aurais voulu pouvoir en baigner quelques-unes de ces pages, pour que les sombres histoires qui s'y déroulent y adoucissent leurs teintes rembrunies; à peu près comme ces douleurs poignantes que pacifient et attendrissent la solitude et la campagne. Cet idéal, je ne l'ai pas atteint; qu'il me suffise auprès de vous de l'avoir rêvé! les défauts de ces pauvres *Mémoires*, écrits au milieu de nos tristes orages, frapperont, hélas! tous les yeux : pour y découvrir cette qualité dont je vous parle, et qui ne s'y trouve peut-être qu'à l'état de *bonne intention*, il faudra le regard de l'amitié; c'est pour cela, mon cher Paul, que je m'abrite sous la vôtre. Acceptez ce livre comme le souvenir d'une affection que j'appellerais fra-

Digitized by Google

ternelle, si ce mot n'avait été, depuis un an, cruellement profané. Entre nous, heureusement, cette affection est de force à résister aux variations du vocabulaire, et, si elles changent quelque chose au langage qui l'exprime, elles ne changent rien au cœur qui la ressent.

ARMAND DE PONTMARTIN.

7 mars 1849.

Digitized by Google

Digitized by Google

PROLOGUE.

En 1846, par une belle journée d'automne, une chaise de poste attelée à quatre chevaux, courait sur la grande route de Montélimart à Avignon, avec cette étourdissante vitesse, qui, dans la langue universelle des voyageurs et des postillons, se traduit en se tarifant. De temps à autre, le propriétaire de la voiture passait par la portière sa tête brune ombragée de che-

Digitized by Google

veux noirs, et d'une voix agitée il s'efforçait de hâter encore cette allure insolite.

Il était clair qu'un homme aussi pressé ne voyageait pas pour jouir des beautés du paysage, ni pour recueillir des renseignemens archéologiques. Aussi avait-il successivement dépassé le château de Mornas, nid d'orfraie d'où le baron des Adrets, tour à tour catholique et protestant, s'amusait à jeter tour à tour les protestans et les catholiques ; puis, la charmante rivière d'Aigues, à demi cachée sous ses fraîches oseraies, et dont le pont, placé à l'angle de deux routes, conduit aux heureuses vallées de Vinsobres et de Nyons ; puis Orange, la ville romaine, dont les monumens dorés par le soleil méridional et enchâssés dans de vertes prairies, ressemblent à un antique joyau garni d'émeraudes ; notre homme dis-je, avait dépassé tous ces sites curieux sans donner le moindre signe d'attention.

Seulement, partout où la grande route se rapproche du Rhône et permet d'apercevoir les sinuosités de son cours rapide, il se tournait de ce côté avec inquiétude, cherchant de l'œil s'il ne découvrirait pas, dans l'intervalle des collines qui s'étagent aux bords du fleuve, ou au dessus des arbres qui se mirent dans ses eaux, cette colonne de fumée flottante, compagne ordinaire du bateau à vapeur. Ensuite, lorsqu'il s'était assuré

Digitized by Google

qu'aucun indice n'en annonçait encore l'approche, sa poitrine exhalait un soupir de soulagement.

Il était quatre heures du soir ; jusqu'au dernier relai notre homme ne vit rien ; mais en sortant du village de Sorgues et à la faveur d'un coude que forme la route pour côtoyer de plus près le Rhône, l'impatient voyageur aperçut dans le lointain cette fumée qu'il semblait redouter. Bientôt le tube noir, suivi de son panache grisâtre, apparut plus distinctement à travers les peupliers et les saules auxquels il se mêlait parfois comme un tronc mobile et calciné. Il n'y avait pas à en douter ; un quart d'heure encore, et il allait arriver à Avignon.

A cette vue, l'homme à la chaise de poste poussa d'abord un cri de désappointement et de colère ; puis, comme s'il eût voulu entrer en lutte avec cet agile antagoniste, il se pencha une dernière fois à la portière, et dit au postillon : « Cinq louis pour toi, si nous arrivons en même temps que ce bateau ! » — Ces mots produisirent un effet magique ; l'automédon essoufflé et ses maigres quadrupèdes retrouvèrent pour parcourir ces derniers kilomètres une vigueur qu'on ne leur eût pas soupçonnée. Sans y penser, le voyageur venait de mettre en présence les deux grands pouvoirs de la société moderne : la vapeur et l'argent.

Digitized by Google

Dès lors, la voiture suivit d'un tel train le chemin qui lui restait encore, qu'elle débouche triomphalement sur le quai du Rhône, au moment où le bateau à vapeur passait devant son débarcadère, et commençait à opérer la manœuvre de l'abordage. C'est l'instant où les portefaix, les facteurs de diligence et les garçons d'hôtel, debout sur le parapet du quai, se livrent à cette proverbiale pêche aux voyageurs que l'on s'accorde à représenter comme odieuse, et qui, selon moi, n'est que plaisante. Ce sont d'incroyables *tutti*, d'ébouriffans unissons, des concerts de voix moins mélodieuses, j'en conviens, que celle de Mario, et qui vous offrent, en patois provençal ou dans un français bien plus provençal encore, tous les véhicules, depuis le char jusqu'à la brouette, et tous les logemens, depuis le palais jusqu'à la cellule. Il y a là dix minutes de désordre et de tapage, pendant lesquelles le passager qui se souvient de son Horace n'a rien de mieux à faire qu'à imiter le *justum et tenacem*, et à s'asseoir paisiblement sur ses paquets, en attendant la fin de la bourrasque.

Pendant ce temps, notre inconnu, demeuré dans sa voiture qu'il avait fait arrêter à une petite distance, réveilla son valet de chambre qui dormait sur le siége comme dorment les domestiques, et lui dit rapidement:

Digitized by Google

— Jacques, tu connais le vicomte Charles de Varni?

— Oui, Monsieur.

— Et te connaît-il ?

— Je ne crois pas.

— Très bien. Tu vas te faufiler à travers cette foule qui se presse autour de ce bateau : avant cinq minutes tu en verras sortir M. de Varni. Son premier mot sera pour demander la maison de M. Calixte Ermel, notaire à Avignon : retiens bien ce nom : avant qu'il ait eu le temps de le répéter, fais-toi jour jusqu'à lui ; parais devant ses yeux ; parle plus haut que tout le monde, et offre-lui de le conduire à la maison de M. Ermel.

— Mais je ne la connais pas ?

— Raison de plus : vous n'en serez que plus longtemps à la trouver : en chemin, d'ailleurs, propose-lui de lui montrer les curiosités de la ville, les monumens, le musée...

— Mais s'il n'y en a pas ?

— Il doit y en avoir : au reste, si tu as peur de ton rôle de cicérone, promène M. de Varni dans quelques rues ; et puis tu lui avoueras que tu t'es trompé, que ce n'est pas M. Calixte Ermel que tu connais, mais un autre notaire que tu lui nommeras au hasard : l'important, c'est que je puisse avoir une demi-heure

Digitized by Google

d'avance, et que je voie M. Ermel avant que Charles n'arrive chez lui ; tu me comprends, n'est-ce pas ?

Le domestique fit un signe affirmatif ; son maître reprit :

— Dès lors tout est bon pourvu que tu le retardes : voilà le but ; je te laisse le choix des moyens ; la ville est grande ; le soir approche ; tu as de l'imagination ; je me fie donc à toi, et me borne à te donner rendez-vous, dans une heure, à l'hôtel d'Europe, d'où nous repartirons immédiatement : maintenant pas un mot de plus, car il me semble que les voyageurs commencent à se débrouiller. Puis s'adressant au postillon encore en selle, et lui montrant la porte dite de *la Ligne* :

— Entre par cette porte, lui cria-t-il, suis l'intérieur des remparts, et conduis-moi chez M. Calixte Ermel, notaire, rue *Banasterie*.

Le postillon obéit, les commis de l'octroi, devant qui les hommes cessent d'être égaux du moment qu'ils voyagent en poste, laissèrent passer la voiture sans souffler mot. Quelques secondes après, elle s'arrêtait dans une rue assez triste, devant une maison assez belle, dont la porte principale était surmontée d'une tablette en marbre gris sur laquelle on lisait, en grosses lettres : Calixte Ermel, notaire. Cette indication était

Digitized by Google

complétée par une foule d'affiches placardées sur la porte et sur la façade, et annonçant toutes les ventes, licitations, faillites, jugemens et enchères du département.

L'étranger ne s'amusa pas à examiner tous ces détails : il paya à la hâte le postillon, lui ordonna de conduire la voiture à l'hôtel d'Europe, entra dans la maison, demanda le notaire, et monta l'escalier quatre à quatre.

Arrivé au premier étage, il ouvrit une porte drapée dont l'étoffe, les galons et les clous avaient perdu, à force de vétusté, leurs couleurs primitives. Il traversa l'étude, sombre et vaste pièce où deux ou trois clercs lisaient en cachette le *Comte de Monte-Christo*, discrètement placé sous une pile de dossiers ; puis il franchit le seuil respectable du cabinet où le notaire se trouvait seul en ce moment.

Maître Calixte Ermel était un homme d'environ cinquante-cinq ans ; mais il paraissait presque septuagénaire, tant il y avait d'altération dans sa physionomie, de fatigue dans ses traits, de rides sur ses joues et de cheveux blancs sur sa tête. Cette vieillesse précoce donnait à l'ensemble de sa figure un air de distinction mélancolique assez rare chez ses confrères. Il était complètement vêtu de noir, et ce costume sem-

Digitized by Google

blait chez lui un signe de deuil plutôt qu'une conséquence de sa profession. En l'examinant d'une façon plus attentive, on retrouvait la vie et comme une dernière trace de jeunesse dans son regard spirituel et dans le léger pli qui fronçait le coin de sa bouche. De cet examen on pouvait aisément conclure que, par l'expérience ou les chagrins, M. Ermel était plus vieux que son âge, mais qu'il était plus jeune par l'intelligence et par le cœur.

La pièce où il se trouvait ressemblait à tous les cabinets de notaire en province; il était assis dans un fauteuil de cuir, devant une grande table de travail couverte de liasses de papiers; des deux côtés de la cheminée à laquelle il tournait le dos, des étagères en bois de noyer renfermaient, dans des cases d'égale dimension, des cartons carrés, peints en vert, garnis d'un anneau de cuivre, et dont chacun portait une étiquette caractéristique: Hypothèques.—Ventes.—Baux à ferme.—Testamens.—Contrats de mariage, etc. — Vis-à-vis, dans une bibliothèque assortie aux étagères, se pressaient de massifs in-folios, remplis de jurisprudence et de poussière. Le seul objet qui attirât l'attention, était un rideau de soie noire qui occupait presque toute la cloison parallèle à la fenêtre, et qui paraissait recouvrir quelque meuble ou quelque tableau de prix.

Digitized by Google

En entrant dans le cabinet du notaire, l'inconnu ôta sa casquette de voyage, écarta le collet de son paletot, et l'on put voir alors un homme de trente à trente-cinq ans, d'une beauté admirable, mais sinistre. Ses yeux bruns, son teint basané, ses cheveux de jais, ses traits fortement accusés se seraient mieux accommodés peut-être de la cape des pêcheurs corses que de ses *habits* de dandy. L'expression de son visage était mâle, presque dure ; son sourire, en découvrant ses dents blanches sous ses lèvres rouges et un peu grosses, avait quelque chose d'effrayant.

Au *moment* où il parut devant M. Ermel, celui-ci le regarda avec une sorte d'attention inquiète, pareille à un pressentiment. On eût dit qu'en examinant le nouveau-venu, il sentait peu à peu s'éveiller de lointains et pénibles souvenirs ; mais celui-ci ne lui laissa pas le temps de s'y reconnaître :

— Maître Calixte Ermel, lui dit-il brusquement, je suis Simon d'Arrioules ; vous avez connu mon père ; vous en souvenez-vous ?

Le notaire tressaillit : son pâle visage se teignit d'une rougeur subite qui se dissipa aussitôt pour faire place à une expression de terreur :

— Simon d'Arrioules ! vous ! dit-il d'une voix trem-

Digitized by Google

blante ; puis il ajouta : Et peut-on savoir ce qui me vaut l'honneur de vous recevoir ici ?

— Oh ! ne le devinez-vous pas ?

— Pas encore, reprit M. Ermel qui avait l'air de chercher, mais qui devinait.

— Quoi ! vous voyez entrer chez vous un homme qui se nomme d'Arrioules, et vous ne comprenez pas qu'il doit y avoir près d'ici un autre homme qui s'appelle Varni !... ah ! maître Ermel ! je vous croyais moins oublieux ou plus clairvoyant !

— Il est donc vrai ! murmura le notaire accablé.

— Oui, reprit Simon ; dans une demi-heure, moins encore peut-être, Charles de Varni sera devant vous, à la place où je suis.

— Et que vient-il faire ?

— Vous êtes son notaire ; vous êtes son ami ; il vient vous demander ses fonds et vous demander un conseil.

— Mais il y a bien long-temps que M. de Varni n'a plus mis le pied dans cette ville ; il n'y connaît plus personne ; ces fonds, qu'il avait laissés entre mes mains, je les lui faisais passer à Florence, à Rome, en Suisse, à Madrid, partout où le transportaient cette humeur nomade, ces goûts d'artiste qui semblaient du moins

Digitized by Google

devoir le dérober à sa destinée. Je croyais... j'espérais ne jamais le revoir !

— Oui, mais il est venu un jour où je me suis rappelé que j'avais une tâche à accomplir et que je trouverais ici un homme pour me seconder : cet homme, c'est vous ; ce jour, c'est celui-ci !

— Ainsi donc cet argent ? ce conseil ?

— Oh ! monsieur Ermel, entre complices on joue cartes sur table, et je ne prétends rien vous cacher : cet argent, c'est pour me le confier, à moi qu'il croit son meilleur ami ; ce conseil, c'est pour savoir s'il doit épouser une fille perdue, qu'il croit sa sœur. En d'autres termes, l'argent c'est pour sa ruine ; le conseil, c'est pour son malheur.

— Mais comment les choses sont-elles arrivées jusque-là ? dit le notaire avec une surprise mêlée d'épouvante.

— Voici. Vous vous souvenez, n'est-ce pas ? de la mort du vicomte de Varni, le père de Charles ?

— Si je m'en souviens ! s'écria M. Ermel, dont la pâleur s'accrut encore. Si je me souviens de l'événement qui a laissé dans ma vie sa funèbre et ineffaçable empreinte... Ah ! il y a de cela vingt-cinq ans, et il me semble que c'est hier. M. de Varni habitait alors son château de Malerargues, dans les Cévennes ; une

Digitized by Google

grande chasse aux loups devait réunir chez lui tous les propriétaires d'alentour, et, comme ami de la maison, j'étais invité : je me disposais à partir, le soir même, pour Maleraygues, et je m'occupais, dans ce cabinet où nous sommes, de mes apprêts de chasse et de départ....

— Lorsque vous vîtes entrer, interrompit Simon, un homme d'une physionomie énergique et sombre, qui vous dit : Je suis Jérôme d'Arrioules ; il faut que vous me présentiez à M. de Varni, et que je fasse partie de la chasse...

— Ah ! c'est cela même, balbutia le notaire avec une émotion qui semblait raviver pour lui tous les fantômes du passé ; je compris aussitôt que Jérôme avait un dessein sinistre : hélas ! ne savais-je pas de quel héritage de haine et de vengeance nous étions chargés tous les deux ? Je l'interrogeai, je le suppliai, je me jetai à ses genoux, il fut inflexible ; et à mes questions, comme à mes prières, il n'opposa que ces seuls mots : Il faut que vous me présentiez à Maleraygues ; je vous l'ordonne au nom de la vicomtesse Maria de Varni. Alors j'essayai de résister à cette volonté impérieuse ; j'essayai de peindre à Jérôme ce qu'il y avait d'affreux, de criminel dans cette succession meurtrière, dans cette hérédité sanglante, qui, après tant de pleurs et de

Digitized by Google

sang versé, nous enchaînait encore ; je lui dis que des générations et des années avaient passé sur cet épouvantable souvenir ; que le crime dont nous étions les vengeurs avait été largement expié ; que nous devions désormais laisser reposer, dans le pardon et dans l'oubli, ces trois noms, ces trois familles, liées par un pacte infernal ; les Varni, pour être victimes ; les d'Arrioules, pour être bourreaux ; les Ermel, pour être instrumens ; je lui dis tout cela avec des sanglots dans la voix, avec des gestes supplians ; je le priai comme on prie l'homme dont on attend un arrêt de vie ou de mort ; un instant je me crus sauvé.....

— Mais lui, interrompit encore Simon d'Arrioules, il vous prit alors par le bras, comme je vous prends aujourd'hui, et vous entraînant, comme je le fais, vers ce rideau noir, il tira ce cordon de soie, et le rideau, en se repliant comme en ce moment, laissa à découvert le portrait de Maria de Varni.

Tout en parlant, M. d'Arrioules, joignant l'action à la parole, avait entraîné le notaire vers le grand rideau qui occupait le fond de l'appartement, et qu'il tira avec violence ; tous deux tressaillirent à la vue de l'objet qui se découvrait à leurs yeux.

C'était un portrait en pied, de grandeur naturelle, le portrait d'une femme de vingt ans, vêtue et coiffée

Digitized by Google

à la mode du dix-huitième siècle. Un faible nuage de poudre, répandu sur ses cheveux blond-cendré, adoucissait encore la blancheur mate de sa peau, et faisait ressortir l'éclat incomparable de ses épaules et de sa poitrine. Peut-être aurait-on pu reprocher à son teint un peu de pâleur, et un léger amaigrissement au pur ovale de son visage ; mais ces symptômes, presque imperceptibles, paraissaient tenir à une souffrance cachée, plutôt qu'à un état habituel, et ils ajoutaient une sorte de mystérieux attrait à son idéale beauté. Ses yeux, d'un bleu de mer, de cet azur changeant dont la limpidité et la transparence cachent tant d'abîmes et d'orages, avaient une expression si saisissante qu'on ne pouvait s'en détacher. C'était un de ces portraits *regardans*, c'est à dire qui, soit hasard, soit intention du peintre, vous poursuivent de leur regard, à quelque point de vue que vous vous placiez. Cette illusion d'optique, cette fixité mobile, achevaient de donner à cette figure ravissante je ne sais quoi d'inquiétant et d'implacable.

Le cadre était armorié, et portait la date suivante :

HYÈRES, 10 OCTOBRE 1756.

Simon d'Arrioules et M. Ermel restèrent un mo-

Digitized by Google

ment silencieux devant cette magnifique peinture : à la fin, Simon, se tournant vers le notaire, lui dit avec cet accent énergique qui rendait plus significative chacune de ses paroles :

— C'est bien elle! oui, c'est bien ainsi que mon aïeul l'avait vue, que mon père me l'avait dépeinte et que je l'avais rêvée ; c'est bien cette Maria de Varni dont le spectre insatiable plane encore sur cette famille maudite ! Je savais que ce portrait était ici ; je savais que ce testament terrible était écrit dans cet ardent regard, dans cette date indélébile ; je savais qu'en invoquant cette image comme mon père l'avait invoquée, je vous ferais courber la tête et obéir à mes ordres.

— Ah ! vous êtes impitoyable comme le fut Jérôme ! reprit M. Calixte Ermel ; impitoyable pour le fils comme il le fut pour le père... Car, vous dites vrai, il finit par triompher de ma résistance, et le lendemain... oh ! c'est affreux ! et rien qu'en retraçant ce souvenir, je me sens repris du vertige qui me saisit alors et qui m'a fait passer tant de jours fiévreux, tant de nuits d'insomnie !...

— Oui, le lendemain, insista Simon insensible à ce désespoir, vous présentâtes mon père au vicomte de Varni, comme un de vos amis, bon vivant et chasseur

Digitized by Google

intrépide. Il fut reçu, hébergé à Maleraygues, et trois jours après, dans cette grande battue qui eut lieu aux Combes d'Escanourgues, un coup de fusil, tiré derrière un fourré de chênes, atteignit le vicomte à la tempe et le fit tomber raide mort. Pour sa veuve, pour les autres chasseurs, pour tout le monde enfin, cette mort fut le résultat d'une imprudence, un de ces épisodes lugubres, mais vulgaires, qui ensanglantent quelquefois les parties de chasse : vous seul y reconnûtes la main de l'hôte mystérieux que vous aviez présenté; n'est-ce pas cela? ma mémoire me trompe-t-elle?

— Non; elle est aussi fidèle que votre haine, répondit le notaire avec une sombre ironie : mais savez-vous ce qui suivit cette journée fatale? la veuve du vicomte devint folle de douleur et mourut au bout de quelques mois. Charles, son fils unique, celui-là même que vous poursuivez aujourd'hui, était alors un enfant de cinq ou six ans; orphelin, dernier rejeton d'une famille sur laquelle le malheur et la mort ne se lassaient pas, il me fut confié; je devins son tuteur; c'est moi, qui, en gardant la gestion de sa fortune, pris des mesures pour éloigner cet enfant d'un pays où le passé et l'avenir pesaient également sur sa tête; je vendis tous ses biens, j'en réalisai le prix, que je fis valoir et qui a prospéré dans mes mains; je voulais que Charles

Digitized by Google

n'eût plus ici un coin de terre, plus un intérêt, plus un lien ; dès que son éducation fut finie, je lui inspirai le goût des voyages, et, malgré mon affection, je n'étais jamais si heureux que lorsqu'il y avait entre nous bien des montagnes et des mers... Ah ! sauver ce jeune homme était désormais ma seule tâche, ma seule espérance en ce monde ! Ecoutez, je fis bien plus encore ; j'aimais une jeune fille, belle et pure comme les anges ; j'étais aimé d'elle, accepté par ses parens ; nous allions être fiancés, et tout, dans cette union, me promettait le bonheur. Mais à mon retour de Maleraygues, couvert de ce sang que j'avais, sinon versé, du moins laissé répandre, je me jugeai et me condamnai moi-même. Je me dis que les joies de l'amour, les douceurs du foyer domestique n'étaient point faites pour l'homme forcé de léguer après lui un aussi affreux héritage, et que si je n'avais pu échapper à ma destinée, elle devait finir avec moi ; je crus qu'en me résignant à vivre seul, à mourir tout entier, je détournerais de Charles une chance fatale, je disputerais à l'avenir le dernier acte de ce long drame. Je rompis mon mariage sous un frivole prétexte ; je vis sans pâlir les larmes de ma fiancée ; je scellai mon cœur comme la pierre d'un tombeau. Vieillard de trente ans, je sentis, en quelques jours, vingt années s'apesantir sur mon

Digitized by Google

front : mes cheveux blanchirent ; mes joues se ridèrent ; ma taille se courba ; je pris ces habits de deuil que je n'ai jamais quittés ; il me sembla que je n'avais plus que quelques pas à faire pour sortir de cette vie où il ne me restait qu'à prier, pleurer et souffrir. Ah ! qui m'eût dit que Dieu me laisserait vivre assez longtemps pour que mon sacrifice fût inutile ? Qui m'eût dit que cette horrible tâche dont je voulais être le dernier héritier, retomberait sur moi une fois encore?... sur moi qui n'ai pas même su mourir !

—Eh bien ! je suis moins généreux que vous, répliqua Simon ; ce testament de vengeance a produit sur tout mon être un effet bien indifférent ! Il y a, dans ma vie, un jour, une heure qui a dominé et absorbé tout le reste ; dix ans se sont écoulés depuis ce jour, et chaque détail, chaque incident, chaque parole est restée gravée dans ma mémoire. C'était à Baveno, aux bords du lac Majeur ; mon père s'y était retiré après la partie de chasse de Maleraygues, et n'avait plus voulu rentrer en France : sentant que sa fin approchait, il me fit venir près de son lit et me déroula toute cette histoire : « Simon, ajouta-t-il, tu seras bientôt seul dé-
» positaire de ce secret, seul chargé de cette mission,
» ne faiblis pas ; il te faut avoir de l'énergie pour deux ;
» car maître Ermel s'est laissé gagné par une sotte pi-

Digitized by Google

» lié, et, quand le temps viendra de réclamer son con-
» cours, tu trouveras en lui un adversaire plutôt qu'un
» complice : n'importe! notre ouvrage doit s'accom-
» plir, et la troisième génération être frappée comme
» les deux autres. Cette fidélité à notre serment est
» désormais le seul honneur de notre famille : Claude
» d'Arrioules, mon père, a tenu la parole qu'il avait
» donnée à madame de Varni mourante; j'ai tenu celle
» que j'avais donnée à mon père : à ton tour mainte-
» nant, mon fils ! Jure-moi que tu seras aussi inexora-
» ble que nous l'avons été. » — Je jurai; et, à l'instant, il me sembla qu'une nouvelle âme descendait en moi, qu'une puissance inconnue me poussait à l'accomplissement de cette destinée. C'était la robe de Nessus! Elle étreignit tout-à-coup mes épaules, étouffant, brûlant, consumant tout ce que j'avais de jeunesse, de compassion et de bonté. Quand j'eus fermé les yeux de mon père ; quand j'eus suivi son cercueil au cimetière du village, je me relevai du bord de la fosse entièrement transformé ; je m'identifiai si bien avec mon rôle, que je ne savais si j'allais obéir à la voix du passé ou assouvir ma propre haine. J'étais seul au monde ; il y avait bien long-temps que ma mère était morte... car vraiment, poursuivit Simon avec amertume, le mal que nous faisons ne nous épargne pas, et nous res-

Digitized by Google

semblons à la lame qui s'use et s'ébrèche en coupant !... Je ne tenais plus à la vie que par cet anneau mystérieux auquel je venais de me river. Je me mis immédiatement à l'œuvre, et le hasard me servit à souhait ! Un jour, en feuilletant les registres de l'unique auberge de Baveno, je lus le nom de Charles de Varni, arrivé la veille : il commençait la série de ses voyages, et, dès le début, son mauvais génie le mettait à ma portée ; le lendemain, nous nous rencontrâmes sur le lac ; je passai auprès de Charles pour un Français aussi passionné que lui pour les voyages, et heureux de trouver un compatriote : vous savez comme on se lie vite en pareille occasion : quelques jours après, nous nous arrangions pour parcourir ensemble l'Italie. Isolés tous deux, tous deux sans famille, l'analogie de nos positions devait hâter notre intimité : d'ailleurs, pour plaire à M. de Varni, j'assouplis ma rude nature ; je pris ses goûts ; je me pliai à ses habitudes ; je choisis de préférence les sujets de causerie qu'il préférait. Au bout d'un mois, nous étions inséparables ; depuis, nous nous sommes rarement perdus de vue ; et, je vous le répète, il me regarde comme son meilleur ami.

— Mais pourquoi cette feinte amitié ? s'écria Calixte Ermel.

— Parce que je voulais l'observer, le connaître, sa-

Digitized by Google

voir où il fallait frapper pour frapper plus juste : croyez-vous donc que ma haine intelligente ne demande pas autre chose que le sang de Charles de Varni? Ah! si je me contentais de si peu, qu'il m'eût été facile d'en finir! Dans nos excursions à travers les Alpes, au bord de la mer, au fond des forêts de la Calabre, quelle trace eût laissé mon crime? Qui m'eût accusé ou soupçonné? Tout terminer d'un coup de fusil ou d'un coup de poignard, la belle affaire! Mon père s'y était décidé, faute de mieux ; mais il me sembla que le spectre de Maria de Varni attendait de moi une vengeance plus délicate, plus raffinée. Préparer de longue main le malheur de Charles, étudier son caractère pour trouver une arme contre lui dans chacune de ses qualités ou de ses faiblesses, faire sourire à ses regards tout ce qui attache à la vie, l'espérance, l'amitié, l'amour ; puis, de tous ces élémens de bonheur, composer pour lui un désastre immense... voilà ce que j'ai voulu.

— Et, murmura le notaire fasciné malgré lui, que vous ont appris ces dix ans d'intimité avec l'homme que vous vous êtes désigné pour victime ?

— Maintenant je le connais mieux qu'il ne se connaît lui-même, répliqua Simon ; il y a chez lui du rêveur, de l'artiste et du grand seigneur ; il est prodigue, romanesque et fier ; il ne peut pas exister pour

Digitized by Google

lui de plus grand malheur que d'être trahi par l'amitié et par l'amour, surtout si la première de ces trahisons le ruine, et si la seconde le ridiculise. Or, dans quinze jours, il sera ridicule et ruiné.

— Comment cela?

— Le temps me presse, reprit M. d'Arrioules en regardant à sa montre ; Charles pourrait déjà être ici, et il ne doit pas m'y rencontrer ; il ne doit pas savoir que j'y suis venu.

— Soyez tranquille, dit tristement M. Ermel : si l'on frappait à la porte, je vous ferais sortir par mon jardin qui donne sur une ruelle déserte.

— Eh ! bien, je continue ; il y a deux ans (Charles était en Orient), j'allai aux eaux d'Aix : il n'était bruit à mon arrivée, que de l'humiliation qu'on venait d'infliger à une fille célèbre, nommée Esther Goujon. Cette fille, belle comme les anges et méchante comme les démons, avait eu l'audace de se présenter, deux jours de suite, au salon du cercle, dans une parure d'un luxe impertinent. On l'avait chassée, séance tenante ; et, afin de rendre son expulsion plus honteuse encore, les femmes qui se trouvaient là, impitoyables, comme toujours, avaient affecté de brûler, sur son passage, du bois de sandal, en disant bien haut qu'elles voulaient purifier l'air infecté par la présence de cette

Digitized by Google

belle pécheresse. Je sus qu'Esther s'était enfuie à Chambéry; j'allai l'y trouver... Non, jamais vipère, se dressant sous le pied qui l'écrase, n'eut plus de colère et de venin ! — Veux-tu, lui dis-je, rendre à ce monde qui t'outrage, coup pour coup, affront pour affront ?—Oui, dit-elle, en se tordant de rage, pourvu que je me venge, pourvu que je fasse du mal à quelqu'un ; et, de ses mains crispées, elle déchirait en morceaux la dentelle de son mouchoir. — Veux-tu t'allier avec moi, comme le complice au criminel, comme l'esclave au maître ? — Oui. — Veux-tu m'aider dans l'exécution d'un projet qui mettra à ta merci la fortune et la destinée d'un homme ? — Oui. — Pour y parvenir, es-tu capable de tout?— De tout. — Même de ressembler, pendant quelques temps, à une honnête femme? — S'il le faut, j'essaierai dit-elle, et un sourire diabolique glissa sur ses lèvres pâlies : tels furent les préliminaires de notre marché ; il fut conclu immédiatement; j'emmenai Esther, et je l'installai dans un de ces délicieux chalets qui environnent Interlaken. Je lui fis prendre le deuil, et elle passa pour ma sœur, veuve d'un vieux seigneur sicilien, le marquis Belperani. Quand nous eûmes bien accrédité dans le pays, notre position réciproque, j'allai à la rencontre de Charles de Varni, qui devait revenir par

Digitized by Google

Venise. Après les premières embrassades, je lui dis d'un ton d'affectueuse confidence : Charles, j'ai à vous révéler un secret que mon amitié vous avait caché jusqu'ici : j'ai une sœur. — Et pourquoi me l'avoir laissé ignorer ? répliqua-t-il un peu surpris. — Parce que ma sœur était mariée à un vieillard, jaloux comme Othello, et j'ai redouté ce qui n'eût pas manqué d'arriver si je vous eusse présenté à ma chère Ottavia. — Quoi donc? — Elle avait quarante ans de moins que son mari : vous êtes romanesque ; notre intimité vous eût vite autorisé à devenir son attentif; il y aurait eu là pour elle et pour vous, une source de chagrins et de périls. — Et aujourd'hui? — Aujourd'hui, ce péril n'existe plus ; son vieux mari, le marquis Belperani, est mort en Sicile, il y a deux mois : Ottavia est libre. — Votre sœur est donc bien belle ? me demanda Charles dont l'imagination courait déjà les grands chemins. — Vous la verrez, répondis-je froidement.

— Ah! je commence à tout comprendre, interrompit le notaire, qui suivait le récit de Simon comme un homme en proie à un mauvais rêve.

— Patience! j'aurai fini tout à l'heure, continua M. d'Arrioules : quelques semaines après, nous étions de retour à Interlaken, et je présentai solennellement le vicomte Charles de Varni, *mon meilleur ami*, à la

Digitized by Google

prétendue marquise Ottavia Belperani : j'avais fait d'avance la leçon à Esther ; mais qu'est-ce que notre pitoyable science, comparée au génie de ces femmes étranges ! Ces quelques semaines avaient suffi à Esther pour une métamorphose complète. Pâle, blanche, voilée dans ses longs habits de deuil, elle était si poétique et si belle, que moi-même, dont le cœur s'est armé d'une triple cuirasse, je tressaillais parfois à ses côtés. Quant à Charles, il ne tarda pas à devenir éperdûment amoureux ; je feignis de ne pas m'en apercevoir, et c'est là que je pus admirer l'art infernal avec lequel Esther jouait son rôle. Tour à tour réservée, coquette, soumise, hautaine, mélancolique, souriante, irrésistible dans son abandon comme dans sa froideur, elle mit une année à consommer son œuvre de séduction, faisant passer son adorateur par toutes les phases de l'anxiété et de l'espérance, et le repoussant toujours sans le décourager jamais : ces alternatives nous ont conduits jusqu'à cet été. Enfin, un beau soir, après une longue et sentimentale causerie, où Esther avait déployé plus de grâces qu'il n'en fallait pour tourner la tête à un homme raisonnable, Charles de Varni, me prenant à part, m'a avoué qu'il aimait ma sœur, et qu'il serait le plus heureux des hommes, s'il pouvait obtenir sa main. — Je le savais, ai-je ré-

Digitized by Google

pliqué avec l'accent superbe du grand-maître des Templiers ; si je ne suis pas allé au devant de vos confidences, c'est qu'il y a un obstacle ; Ottavia est pauvre ; son vieux mari ne lui a rien laissé ; je suis moi-même sans fortune, et... — Qu'à cela ne tienne ! je suis riche, et si je vous dois le bonheur que je rêve, je ne me croirai pas quitte en partageant avec vous. — Langage de roman ! ai-je repris d'un air grave ; mais il y aurait un moyen de tout concilier ; on m'offre de diriger une entreprise de chemin de fer, de Palerme à Messine ; il ne me manque que les fonds nécessaires ; en vous associant avec moi, vous faites ma fortune en doublant la vôtre ; car, je sais, de science certaine, qu'un bénéfice net de cent pour cent est assuré dans cette affaire !—Dès ce moment, tout ce que je possède est à vous, m'a dit Charles avec l'enthousiasme des amoureux, ces actionnaires par excellence ; il ne s'agit donc plus que d'obtenir le consentement de votre divine sœur.—Oh ! ceci vous regarde, mon ami, ai-je répondu avec un sourire qui n'avait rien de désespérant. En effet, Charles a eu avec la fausse marquise Belperani un entretien décisif ; et après l'avoir encore une fois désolé, exalté, enivré par une gradation savante de refus, d'hésitations, de réticences et d'aveux, elle a laissé tomber de ses lèvres

Digitized by Google

charmantes cette syllabe indéfinie qui veut dire *oui*, pour les amans. Le lendemain, Charles, comme tous les hommes d'une imagination mobile, paraissait un peu préoccupé, au milieu de ses extases de bonheur; je lui en ai demandé la cause : — C'est, m'a-t-il dit, que j'ai en France un vieil ami, un tuteur que je n'ai pas vu depuis longues années, et que je désirerais revoir avant de m'enchaîner pour jamais. — Rien de plus juste, et comment s'appelle cet ami? — Maître Calixte Ermel, notaire à Avignon ; isolé, ayant à peine connu mes parens, c'est sur M. Ermel que j'ai transporté *toutes* mes affections, et je me croirais coupable si je ne soumettais à son approbation le projet qui va fixer ma destinée; il a d'ailleurs entre les mains ma fortune, mes titres de famille, mes papiers : sous tous les rapports, cette entrevue me semble indispensable. — Eh bien! mon ami, d'ici à Genève, il n'y a que trente-six heures; de Genève à Lyon, une nuit; de Lyon à Avignon, une journée : en bien peu de temps, si vous le voulez, vous pouvez être auprès de M. Ermel... *Mais avant toi, avant toi j'y serai*, ai-je ajouté tout bas, comme le Bertram de Meyerbeer. C'est ainsi que tout s'est arrangé : Charles de Varni est parti d'Interlaken ; et moi, une heure après, je courais la poste, en payant doubles et triples guides, pour le devancer

Digitized by Google

à Avignon ; car je n'avais pas oublié les dernières paroles de mon père : « Méfie-toi de maître Calixte Ermel : il s'est laissé gagner par une sotte pitié. »

— Ainsi donc, vous le précédez de bien peu ?...

— De si peu que j'ai failli n'arriver qu'après lui. Heureusement, à Genève, où j'ai été forcé de perdre deux heures, par suite d'un accident survenu à ma voiture, j'ai rencontré un ancien valet de chambre qui m'avait quitté depuis quelques années, et dont M. de Varni a, sans nul doute, oublié la figure ; je l'ai pris avec moi, à tout hasard, pensant qu'il pouvait m'être utile ici : je ne m'étais pas trompé ; le drôle a de l'esprit ; c'est lui que j'ai chargé de s'emparer de M. de Varni à l'arrivée du bateau à vapeur, et de lui faire perdre une demi-heure en le promenant, sous un prétexte quelconque, pour me donner le temps de vous parler. Je ne sais quel moyen il aura trouvé ; mais, comme cette promenade ne peut pas être éternelle, je vous quitte, maître Ermel, et je me résume : Charles de Varni va venir ; il vous dira : Voulez-vous me remettre mes fonds, pour que je les confie à M. d'Arrioules ? — Il faut lui répondre : Les voici. — Il ajoutera : Dois-je épouser la marquise Ottavia Belperani, sœur de M. d'Arrioules ? Il faut lui répondre : Epousez-la.

Digitized by Google

— Jamais! jamais! s'écria le notaire essayant un dernier effort.

— Vous seriez donc parjure, reprit Simon d'une voix terrible. Vous oseriez donc désobéir aux ordres de la vicomtesse Maria de Varni?

Pendant qu'il prononçait ces paroles, un dernier rayon du soleil couchant, se dégageant des nuages rougeâtres qui l'entouraient et glissant à travers les rideaux de la fenêtre, vint éclairer, d'une lueur sanglante, le portrait de madame de Varni : ce regard implacable, cette date inscrite, en lettres noires, sur ce cadre d'or, flamboyèrent aux yeux du notaire comme pour l'accuser de faiblesse et d'oubli.

Debout auprès de lui, et semblable à l'ange du mal, M. d'Arrioules murmurait à son oreille : Hyères, 10 octobre 1756.

— Le 10 octobre 1756!... s'écria tout-à-coup M. Ermel, comme s'il s'éveillait d'un songe : le 10 octobre!... Et c'est aujourd'hui le 25 septembre 1846!..... Oui! vendredi 25 septembre! répéta-t-il en regardant un calendrier fixé par une épingle au coin de la cheminée.

— Eh bien! interrompit Simon en fronçant le sourcil.

— Eh bien! dans quinze jours le délai fatal expire;

Digitized by Google

car, vous, qui savez tout, poursuivit M. Ermel avec plus de force, ne savez-vous pas que madame de Varni, voulant que sa vengeance atteignit trois générations, et calculant d'après les chances probables, a fixé à quatre-vingt-dix ans la durée de cette vengeance ? Oui, le 10 octobre de cette année termine ce bail épouvantable ; le 10 octobre, Charles de Varni est sauvé !...

— Mais il nous reste quinze jours, répliqua M. d'Arrioules, toujours inflexible ; c'est plus qu'il n'en faut pour en finir. Il nous reste quinze jours, et demain les fonds de M. Varni peuvent lui être remis, et vendredi prochain il peut être fiancé à Esther Goujon. Croyez-vous donc, Monsieur, que j'avais oublié cette date, et que mes mesures n'étaient pas prises? Croyez-vous qu'en précipitant un dénoûment si lentement préparé, je n'étais pas guidé par cette voix qui me crie sans cesse : Hâte-toi! Maria de Varni veut être obéie, et il n'y a pas un instant à perdre!

— Oh! grâce! pitié!

— Non, point de pitié! point de grâce! Le vicomte de Varni, l'époux de cette Maria, morte de chagrin, eut-il pitié d'elle ? fit-il grâce à Gaston de Terval ?

— Oh ! Monsieur, reprit le notaire, les mains jointes, qu'est-ce donc que quinze jours ? Frapper Charles de Varni, lorsqu'un temps si court suffirait pour le

Digitized by Google

dérober à ce malheur, pour nous délivrer de cette tâche ! N'est-ce pas un raffinement de cruauté ? Ah ! si elle pouvait parler, elle nous dirait qu'elle est assez vengée et qu'elle pardonne !

En ce moment, un coup de marteau retentit à la porte de la maison. — Voici Charles de Varni ! dit rapidement M. d'Arrioules ; il faut que je sorte sans qu'il me voie.

M. Ermel ouvrit à la hâte une petite porte masquée dans la cloison, et montra à Simon un escalier dérobé qui donnait sur le jardin ; puis, appelant un vieux domestique qui ratissait les allées : Antoine, lui cria-t-il, fais sortir Monsieur par la rue du *Vice-Légat*.

Avant de sortir, M. d'Arrioules, se retournant une fois encore vers le Notaire, et lui désignant du doigt le portrait, lui dit d'un ton impérieux : Ainsi que vous l'a ordonné, il y a vingt-cinq ans, Jérôme d'Arrioules, mon père, je vous ordonne d'être aujourd'hui fidèle à notre serment. Adieu, maître Ermel ! nous ne nous reverrons plus en ce monde !

M. Ermel baissa la tête : Simon disparut. Tout ceci avait été plus rapide que l'éclair ; on entendit le bruit de la porte qui se refermait, puis des pas qui montaient l'escalier.

— C'est Charles ! c'est ce malheureux enfant ! bé-

Digitized by Google

gaya le Notaire. Et, accablé d'émotion et de fatigue, il retomba sur son fauteuil en se cachant le visage avec ses mains.

A sa grande surprise, il vit entrer, au lieu de M. de Varni, un de ses plus vieux amis, M. Denis Beaucanteuil.

Les relations d'intimité qui existaient entre M. Beaucanteuil et M. Ermel, avaient résisté à leurs dissentimens politiques (1). M. Ermel était royaliste : il appartenait à cette fraction de la bourgeoisie qui, liée au passé par des traditions honorables ou de pieux souvenirs, n'avait pas cru qu'il fallût abjurer tout-à-coup ces souvenirs ou ces traditions. D'ailleurs, aux yeux de ces hommes d'élite, la révolution de 1830 n'a été qu'un accident, une surprise ; et, dès lors, la regarder comme l'avènement de la classe moyenne, c'est manquer de respect à celle-ci ; car sa cause était trop bonne et son triomphe trop sûr, pour qu'il ne valût pas mieux l'attendre d'un développement progressif que du coup de tête d'une population irritée. En laissant germer, croître et mûrir les idées modernes, on eût tout obtenu sans rien compromettre. Tôt ou tard,

(1) Tout ce prologue et tout ce premier volume ont été écrits et publiés avant la révolution de février.

Digitized by Google

par la seule force des choses, en vertu de cette loi suprême qui veut que l'intelligence et le travail survivent à toutes les autres aristocraties, le bourgeoisie intelligente serait devenue la maîtresse du monde; et cela, sans secousse, sans qu'aucun droit fût froissé ni aucune vérité méconnue; sans qu'une victoire trop hâtive, déconcertant les notions du juste et de l'injuste, nous amenât, par une invincible pente, à cette phase d'industrialisme et de corruption dont nous voyons les tristes effets. Aussi M. Ermel, qui avait cherché à se consoler de ses chagrins dans les délices de l'horticulture, comparait-il la révolution de juillet à une de ces bises provençales qui font tomber le fruit prématurément: et au lieu de se hausser pour le cueillir, on se baisse pour le ramasser.

M. Denis Beaucanteuil, au contraire, était *juste-milieu*: pourquoi? il ne le savait pas trop bien lui-même. En 1816, lors du passage de monseigneur le comte d'Artois, on avait oublié de l'inviter au bal de la préfecture. L'année suivante, un de ses voisins de campagne, avec lequel il était en procès, avait été nommé chevalier de la Légion-d'Honneur. Ce fut assez pour que M. Beaucanteuil s'abonnât au *Constitutionnel* et savourât, de confiance, les tartines politiques de cet estimable journal. Lorsqu'arriva la révo-

Digitized by Google

lution de juillet, notre homme, beaucoup moins spirituel que M. Ermel, crut sérieusement que le peuple de Paris n'avait dressé des barricades et tiré des coups de fusil, que pour qu'il devînt, lui Beaucanteuil, un personnage important dans l'Etat. Il passa successivement par tous les honneurs municipaux, et comme cette maudite restauration l'avait fort enrichi (elle n'en faisait jamais d'autres!) il eut une bonne maison, où les préfets daignèrent venir manger ses perdreaux et goûter le vin de sa cave. Il était de toutes les fêtes officielles, donnait le bras aux belles dames, et ouvrait la chasse avec les gros bonnets du département. Gai convive, beau joueur, bonhomme au fond, M. Beaucanteuil avait, en politique, cet optimisme imperturbable qui consiste à affirmer que tout va bien, pourvu que les marquis se tiennent pour battus et que les prolétaires se résignent à mourir de faim. « De quoi vous plaignez-vous? disait-il aux mécontens : aimeriez-vous mieux que les communistes pillassent vos fermes ou que les grands seigneurs rétablissent la dîme? en vérité, vous êtes bien difficiles! » Le régime actuel représentait pour lui une somme de petites jouissances, où entraient un peu d'égoïsme, beaucoup de vanité et quelques grains de jalousie satisfaite. Ajoutez-y une légère dose de peur, et, de ces divers ingrédiens,

Digitized by Google

vous composerez cette foule de Beaucanteuils que les journaux ministériels appellent les bons citoyens.

Au reste, inoffensif et même serviable, comme tous les hommes qui voudraient éterniser à leur profit un *statu quo* dont ils se trouvent bien, M. Beaucanteuil aimait à rendre service, surtout à M. Ermel que son royalisme compromettait de temps en temps.

Tels étaient les deux hommes réunis dans le cabinet du notaire : les différences qui existaient dans leurs opinions n'étaient pas moindres dans leurs personnes. La figure pâle et distinguée de M. Ermel, son regard fin et mélancolique, ses vêtemens de deuil, constrastaient avec l'embonpoint triomphal, les joues rubicondes et la mise pimpante de son ami. Pourtant ce visage épanoui avait, en ce moment, une expression de solennité et de mystère qui n'eût pas échappé à M. Ermel, s'il eût été moins troublé : il eût aussi remarqué l'heure insolite choisie par M. Beaucanteuil qui, pour venir le voir, avait dû retarder son dîner! Mais tels étaient l'effroi et la douleur qu'avait laissés dans l'âme du notaire son entrevue avec Simon d'Arrioules, qu'il faisait peu d'attention à tout le reste.

Suivant l'usage des provinciaux lorsqu'ils sont en proie à une préoccupation grave, les deux amis com-

Digitized by Google

mencèrent par échanger des paroles insignifiantes :

— Encore une belle journée ! dit M. Beaucanteuil.

— Bien chaude ! répliqua M. Ermel.

— Vingt-trois degrés Réaumur à mon thermomètre, c'est à dire vingt-huit degrés centigrades ! reprit M. Beaucanteuil qui tenait à être en règle vis-à-vis des nouvelles mesures. Tout va bien ; nos raisins sont aussi bons que ceux de l'année de la comète ; j'en ai envoyé hier à madame la préfète qui m'a fait l'honneur de me dire qu'elle n'en a jamais mangé de meilleurs.

Il y eut un silence.

— Eh bien ! Ermel, que dites-vous de *notre* mariage ?

— *Notre* mariage ? s'écria le notaire en tressaillant ; il croyait encore entendre Simon d'Arrioules lui dérouler son terrible projet.

— Oui, le mariage de *notre* prince avec une infante d'Espagne ! Hein ! quel beau *schleem* !

— N'est-ce que cela ? fit M. Ermel d'un air distrait.

— Que cela ! répliqua M. Beaucanteuil un peu piqué. L'œuvre de Louis XIV ! Plus de Pyrénées !... mais j'oubliais que vous êtes de ceux que nos succès affligent. Et, à ce propos, mon cher Ermel, poursuivit-il en prenant une pose majestueuse, permettez-moi

Digitized by Google

de vous rappeler encore ce que je vous ai répété cent fois... Avec vos diables d'opinions politiques, vous finirez par vous mettre sur les bras quelque mauvaise affaire !...

— Que voulez-vous dire?

— Oh ! vous me comprenez.

— C'est possible; mais faites comme si je ne comprenais pas.

— Voyons, Ermel, point de diplomatie entre nous; ce n'est pas ici le fonctionnaire public qui vous parle, c'est uniquement l'ami, Nierez-vous qu'il soit arrivé aujourd'hui même, par le bateau à vapeur, un individu qui vous était adressé, qui se réclame de vous, qui a essayé de nous donner le change sur son nom et sa qualité, mais qui n'a pu tromper la sagacité de Môsieur le maire et la mienne ?..

— Et quel est cet individu? demanda le notaire, cherchant le mot de cette bizarre énigme.

— Il prétend se nommer le vicomte Charles de Varni. Mais moi, Denis Beaucanteuil, adjoint, conseiller municipal et décoré, je soupçonne ou plutôt j'affirme que c'est un officier ou un général espagnol, carliste, qui veut passer la frontière pour aller rejoindre le comte Montemolin : j'ai dit.

Les deux interlocuteurs se regardèrent un moment;

Digitized by Google

malgré son trouble et ses angoisses, M. Ermel eut peine à réprimer une forte envie de rire.

— Et d'abord, poursuivit M. Beaucanteuil d'un ton magistral, il prétend se nommer le vicomte Charles de Varni : en effet, il y avait anciennement une famille de ce nom, à laquelle vous étiez, je crois, fort attaché : mais feu le vicomte de Varni n'a-t-il pas été tué à la chasse, il y a longues années? Et ne m'avez-vous pas dit souvent que son fils unique s'était expatrié, avec la ferme intention de ne jamais revenir dans ce pays-ci?

— Cela est vrai.

— Donc, première difficulté : mais ce n'est pas tout: le voyageur en question soutient qu'il venait chez vous; or, remarquez, singularité fort équivoque! qu'il ne savait pas où vous demeuriez !... Ce n'est pas tout encore: un quidam, qui s'est emparé de lui à sa sortie du bateau à vapeur, et qui, sous prétexte de lui indiquer votre maison, l'a conduit à la mairie, m'a dit tout bas, en entrant : « Méfiez-vous de cet homme-là, et demandez-lui son passeport. » Après quoi il a disparu.

— Ensuite? interrompit le notaire qui commençait à écouter avec une vive attention.

— Ensuite, après nos premières questions auxquelles

Digitized by Google

l'étranger a répondu comme les gens qui ont tort, c'est à dire en se fâchant, nous lui avons demandé son passeport ; il a bien fait tout ce qu'on fait en pareil cas; il a cherché dans toutes ses poches, il s'est fouillé, il s'est emporté, il a crié au voleur! bernicle!... Vous comprenez que nous avons été peu émus de ce petit manége : connu ! connu !

— Ainsi donc, reprit M. Ermel d'une voix tremblante d'émotion, l'homme qui accompagnait le vicomte... le soi-disant vicomte Charles de Varni, c'est celui-là même qui vous a conseillé de le retenir comme suspect et de lui demander son passeport ?...

— Justement.

Ici M. Ermel, s'il eût été au courant du répertoire des mélodrames, aurait placé l'exclamation obligée : Merci, mon Dieu ! — il se contenta de rendre mentalement grâce à la Providence qui permettait que le domestique aposté par Simon d'Arrioules devînt peut-être, sans s'en douter, le sauveur de Charles de Varni.

A dater de ce moment, la conversation marcha sans encombre : c'était le notaire qui la dirigeait en ayant l'air de la subir.

— Et que concluez-vous de tout ceci ? dit-il à M. Beaucanteuil aussi froidement qu'il le put.

Digitized by Google

— Vous allez le savoir : nous autres, administrateurs, chargés de veiller à la sûreté de l'Etat, nous sommes forcés de bien raisonner. Le comte de Montemolin a quitté la France, c'est chose notoire ; les officiers espagnols dévoués à sa cause doivent être en campagne, et nous savions qu'il devait en passer plusieurs à Avignon, ces jours-ci. En votre qualité d'incorrigible, vous êtes allé, l'année dernière, à Bourges, où vous avez vu le prétendant et sa petite cour. Nul doute que vous n'ayez lié connaissance avec le personnage débarqué aujourd'hui. Il sera resté en correspondance avec vous; il vous aura écrit ses projets de fuite, et vous lui aurez indiqué le nom de Varni, comme mot de passe en cas d'arrestation. Le reste s'explique de soi-même ; notre homme arrive aujourd'hui par le bateau, comptant sur votre dévoûment pour se procurer de l'argent, des papiers en règle, et filer de là sur Marseille ou sur Bayonne : en débarquant, il rencontre un officieux, agent de police déguisé en commissionnaire, qui le suivait probablement depuis Lyon, et qui nous l'amène : si bien qu'au lieu de maître Calixte Ermel, opiniâtre ennemi du gouvernement, l'Espagnol se trouve en face de défenseurs de la sécurité publique, qui ne reculeront pas devant l'accomplissement de leurs devoirs... N'est-ce pas cela? Ne suis-je

Digitized by Google

pas un sorcier? demanda M. Beaucanteuil, en se caressant le menton.

— Non, mon ami, non, vous n'êtes pas sorcier, répondit le notaire avec une légère expression de malice; mais je conviens que vous êtes un habile logicien, et que vos déductions ne manquent pas de vraisemblance.

— A la bonne heure! vous avouez donc! s'écria M. Beaucanteuil mis en belle humeur et souriant comme un souverain qui pardonne; je le disais bien que c'était un Espagnol et que vous le connaissiez... je suis sûr qu'il fume le *Papelito?* ...

— Non; le cigare.

— *A fortiori*; qui peut le plus, peut le moins! c'est un Espagnol... Comment prononce-t-il Xerès ?...

— Il ne le prononce pas.

— Pure tactique; je le tiens pour Castillan... parions qu'il joue de la guitare!...

— Non, du piano.

— Cela revient au même; le piano est une guitare assise.

— Beaucanteuil, mon ami, vous êtes bien bel-esprit!

— Ermel, mon très cher, vous êtes bien mauvaise tête!

Digitized by Google

— Et que faut-il donc faire pour vous sembler sage?

— Me répondre avec franchise ; ne pas lutter contre l'évidence: voyons ! vous ne niez plus, n'est-ce pas?

— Et comment voulez-vous que je nie ? vous faites vous-même les demandes et les réponses : d'ailleurs, cet individu serait-il vraiment M. de Varni, je ne le reconnaîtrais probablement pas ; la dernière fois que j'ai vu Charles de Varni, il sortait du collége ; il y a de cela près de quinze ans.

— Et quelle figure avait-il alors?

— Ah ! répliqua le notaire qui se souvint du premier acte de la *Pie voleuse* et du signalement de Fernando lu avec variantes par Ninetta, il avait alors le teint fort blanc et les cheveux châtain-clair, tirant sur le blond.

— Bon ! exclama M. Beaucànteuil ; celui-ci est noir comme un chasseur d'Afrique, et ses cheveux ont la couleur des plumes de corbeau.

— Vous m'étonnez. — Mon Varni, à moi, était petit et annonçait des dispositions à l'embonpoint.

— Bravo ! celui-ci est sec comme un hareng, et sa taille est de cinq pieds six pouces, ou plutôt d'un mètre soixante-cinq centimètres.

— Je m'y perds : il avait le nez épaté.

Digitized by Google

— De mieux en mieux ! celui-ci a le nez aquilin ; tout ce qu'il y a de plus aquilin.

— Un signe sur la joue gauche...

— Pas plus de signe que sur la main !

— Enfin, je crois me souvenir qu'il bégayait.

— Bravissimo ! le nôtre parle couramment ; et, qui plus est, il n'a pas le moindre accent, ajouta M. Beaucanteuil qui en avait beaucoup ; je vous avoue même que je trouvais qu'il parlait trop bien pour un Espagnol et que cela me gênait un peu dans mes conjectures ; il faut croire qu'il aura appris le français, à Bourges, de quelqu'académicien de ce pays-là !

— Mais enfin, reprit le notaire en affectant un air fort abattu, dans le doute, que comptez-vous faire ?

— Ah ! vous appelez cela le doute ! quand je viens d'enregistrer tous vos aveux !

— Des aveux ! moi ! je n'en ai fait aucun, répliqua M. Ermel qui savait qu'un peu de résistance ne gâterait rien à la situation : vous avez des soupçons, je ne puis vous opposer des preuves : j'ai des souvenirs, vous m'opposez des faits ! soit, mais je n'avoue rien, je ne crois rien, je ne sais rien. Vos conjectures peuvent être chimériques ; mes souvenirs peuvent être inexacts ; M. de Varni peut être changé : si c'est là ce que vous appelez un aveu, vous n'êtes pas difficile !

Digitized by Google

— Fort bien ; je comprends que vous ne vouliez capituler qu'avec les honneurs de la guerre ; mais en attendant, et jusqu'à plus ample informé, le prétendu vicomte de Varni, c'est à dire l'officier espagnol, c'est à dire le voyageur sans passeport, ira loger en prison...

— Allons donc ! dit tout bas le notaire, nous avons eu de la peine à y arriver ; puis il ajouta tout haut, avec une expression de surprise et de douleur parfaitement jouée :

— En prison, pour un passeport égaré ! oh ! Monsieur !

— Oui, Ermel, en prison ! répéta M. Beaucanteuil qui tenait davantage à ses idées à mesure qu'on essayait de le contredire. Mais, soyez tranquille, nous connaissons les égards dus au malheur et à la fidélité. L'imprudent étranger sera traité avec toute la politesse désirable ; il aura une bonne chambre, et vous pourrez aller le voir si vous le désirez. Voilà comme nous sommes, nous ! Et pourtant vos journaux nous accusent de faire de l'arbitraire et de persécuter les gens !

— Mais si vous vous trompez ?

— Si nous nous trompons, nous le saurons bientôt ; car cet intéressant pseudonyme parle d'écrire à ses amis, afin de faire constater son identité : alors nous lui ferons des excuses, et je vous invite d'avance à mon

Digitized by Google

pavillon, où nous boirons à la santé de tous les Varni présens, passés et futurs. Mais si le susdit pseudonyme est ce que je suppose, nous n'aurons qu'à nous applaudir de notre clairvoyance, de notre fermeté ; nous aurons contribué, une fois encore, à la sécurité publique, et notre prisonnier restera sous les verroux jusqu'à nouvel ordre. Du haut de notre tour majestueuse, il pourra chanter tout à son aise le grand air d'Elleviou :

O Richard, ô mon roi,
L'univers t'abandonne!

Et M. Baucanteuil, donnant l'exemple, se mit à fredonner cet air d'une voix quinquagénaire qui ne manquait pas d'agrément. Les provinciaux de cinquante ans ont tous un faible pour le vieil opéra-comique.

— Là dessus, bonsoir ! reprit-il ; mon dîner se refroidit ; et, parce qu'il plaît aux ennemis de la reine Isabelle de tenter de nouvelles équipées, ce n'est pas une raison pour que môsieur Beaucanteuil en perde le boire et le manger... Adieu donc, maître Ermel, et sans rancune ! *J'ai voulu voir, j'ai vu.*

Et il sortit la tête haute et l'œil superbe, en homme qui vient de sauver la patrie.

Resté seul, le notaire se sentit si ému par ces deux

Digitized by Google

scènes successives et d'un caractère si différent, qu'il fut obligé de s'appuyer un moment au dossier de son grand fauteuil. Puis, se remettant peu à peu, et reprenant, avec le fil de ses idées, le souvenir détaillé de ces deux étranges visites : Charles est sauvé ! s'écria-t-il tandis qu'un rayon de joie éclairait son visage amaigri ; Les lubies de cet excellent Beaucanteuil nous donnent du temps, et c'est tout ce qu'il nous fallait ! avant que M. de Varni puisse écrire à Interlaken et recevoir la réponse, nous avons bien des jours devant nous; et cela, sans que j'y sois pour rien, sans que j'aie dit une parole, sans que personne, même M. d'Arrioules, puisse m'accuser d'avoir trahi cet horrible pacte !... M. d'Arrioules ! n'est-ce pas lui qui a tout fait ! n'est-ce pas son valet de chambre qui, pour mieux obéir à son maître... Oh ! c'est un coup du ciel ! Oui ; M. de Varni en prison, tous ses projets sont forcément arrêtés... Pendant ce temps, les jours passent, le terme approche, le 10 octobre arrive ; et alors, poursuivit le notaire avec plus d'énergie, alors tout est fini ! je suis libre ! cette chaîne atroce se brise d'elle-même : je puis parler ! je puis tout dire ! et Charles de Varni échappe pour toujours à cet affreux péril ! O mon Dien ! soyez béni ! vous n'avez pas voulu que ce dernier crime s'accomplît !... Et toi, Maria de Varni, tu es vaincue ! ton

Digitized by Google

infernale puissance va rentrer dans le néant comme un spectre qui se rejette au fond de son tombeau !

La soirée avançait. A peine apercevait-on au couchant quelques bandes lumineuses, rayées de pourpre et d'opale, qui s'amincissaient de plus en plus, envahies par le sombre azur d'une nuit d'automne. M. Ermel alluma sa lampe, et, à cette tremblante clarté, il regarda autour de lui ; involontairement, sa vue s'arrêta sur le portrait de Maria de Varni. Cette pâle et belle figure semblait, dans son immobilité sinistre, jeter au notaire un regard de défi et de menace. Il sentit à cet aspect un nouveau frisson d'épouvante, et, tirant violemment le rideau de soie, il en couvrit cette fatale image.

Le lendemain, de bonne heure, et après une nuit fort agitée, maître Calixte Ermel se dirigea vers la prison : il avait hâte de voir enfin le vicomte Charles de Varni.

Les prisons d'Avignon occupent une partie de l'ancien palais des papes : ce gigantesque édifice, beau de sa seule grandeur, et qui n'a, dit-on, de rival que le Généralife, domine, de sa masse irrégulière, une plate-forme au dessous de laquelle s'étage la ville, avec ses toits noirâtres, ses clochers de différens styles, ses pans de murs gothiques aux élégantes rosaces, l'aiguille dentelée de son beffroi, dernier reste de son vieil hô-

Digitized by Google

tel-de-ville, ses tourelles saillantes, souvenirs des maisons cardinales, et ses sveltes remparts menacés aujourd'hui, dans leur longévité pacifique, par le tracé du chemin de fer : tant il est difficile de concilier l'industrie et l'art, le beau et l'utile, les besoins de l'avenir et le luxe du passé, la poésie du vieux monde et l'intérêt du monde nouveau! Hélas! ce palais des papes n'est-il pas lui-même une preuve des démentis que la marche des siècles fait subir à la destination des monumens? La demeure des souverains pontifes d'une religion de paix et de liberté est devenue une caserne et une prison.

M. Ermel, après avoir rempli les formalités d'usage, monta un escalier fort raide qui le conduisit à un grand corridor, sur lequel ouvraient des chambres d'une dimension assez mesquine, blanchies à la chaux et réservées pour les prisonniers de distinction. C'est dans une de ces cellules, garnie à la hâte de quelques meubles, qu'on avait logé M. de Varni. Là, M. Ermel eut encore une surprise ; il croyait le trouver fort en colère ; il le trouva presque de bonne humeur, et disposé à prendre sa mésaventure en plaisanterie.

C'est que le vicomte Charles de Varni était, à vrai dire, un homme bizarre ; tout à la fois sentimental et léger, passionné et rieur, enthousiaste et sceptique,

Digitized by Google

la mobilité de ses impressions le sauvait de leur vivacité. On eût dit que son existence était une histoire qu'il se racontait à lui-même, et où il eût voulu jeter sans cesse ce qui dominait dans sa personne, l'imprévu. Benjamin Constant avait contracté, dans sa liaison avec madame de Charrière, « une insurmontable aversion pour les maximes communes »: Charles de Varni, exagérant encore cette antipathie, s'etait imposé la loi de faire, en toutes citconstances, le contraire de ce qu'eût fait à sa place un homme commun. Ne se ressembler jamais, tels étaient le défaut et le charme de son caractère qui paraissait si désintéressé dans sa propre cause qu'il désarmait le blâme en le prévenant. Sa tête vive, son imagination romanesque l'entraînait souvent à faire des sottises, dont il se dédommageait en les racontant, et la grâce qu'il mettait à les avouer atténuait pour lui le chagrin de les avoir faites. Tout contribuait à le rendre tel que nous essayons de le peindre. La mort violente de son père, les souvenirs tragiques qui avaient plané sur son berceau, l'avaient détourné des voies ordinaires, en jetant au seuil de son enfance une sombre et vague légende de deuil. Elevé à Paris, à une époque de tentatives enthousiastes, bientôt suivies d'avortemens et de mécomptes, cette éducation à la fois si forte et si fragile, soulevant tout et ne s'appuyant

Digitized by Google

sur rien, l'avait disposé à tout comprendre sans rien appliquer, à tout rêver sans rien croire. Enfin ses voyages, en déplaçant presque chaque année le centre de ses affections et de ses idées, en rompant ses habitudes à mesure qu'il les formait, étaient devenus les complices de cette mobilité d'esprit et de cœur. Pour accepter le sérieux de la vie, l'homme a besoin d'être sédentaire. Bien qu'il y ait en nous un principe de curiosité et d'inconstance qui nous pousse vers l'inconnu, Dieu, pour neutraliser ce que ce principe aurait de dissolvant, a voulu qu'il s'établit une sorte d'affinité entre les lieux que nous habitons, les devoirs qui nous attachent, les êtres qui nous entourent, et les sentimens qui nous animent; mystérieux faisceau dont notre cœur est le lien !.. Il a voulu que les arbres de nos jardins, les murs crevassés de nos enclos, les fleurs sauvages qui étoilent nos prairies, le changement périodique des saisons, les bandes d'oiseaux de passage, par un soir d'automne, dans un ciel grisâtre, éveillassent dans les replis les plus cachés de notre âme tout un monde de souvenirs et de pensées : chaîne frêle et puissante qui unit aux années enfuies les années qui viennent, et les générations nouvelles aux générations éteintes. Divines émotions du retour au pays natal ! Douce revue des mêmes visages ! Fumée lointaine du

Digitized by Google

toit paternel ! Cris joyeux de l'enfant qui grandit pendant que nous vieillissons ! Mélancolique aspect du cimetière où nous attendent ceux que nous avons aimés! Vous seuls êtes dignes d'occuper le cœur de l'homme ! Chercher ailleurs est folie !

Ainsi par sa famille et son éducation, par son caractère et ses habitudes, Charles de Varni, également privé de ce qui donne à l'existence un but positif, avait dû devenir ce qu'il était : un rêveur, un dilettante, moitié bohémien, moitié grand seigneur, susceptible d'exaltations passagères plutôt que de sentimens profonds ; prenant la vie comme une série d'épisodes et non comme une suite de devoirs; confondant son imagination avec son cœur ; dupe des autres quelquefois, souvent de lui-même, et destiné, quelles que fussent les joies ou les amertumes de sa vie, à n'être jamais ni malheureux tout-à-fait, ni entièrement heureux.

Organisé en artiste, Charles, comme tous les membres de cette bizarre tribu, avait un fond de vanité d'autant plus réel qu'il mettait plus d'esprit à le cacher : aussi, nul peut-être ne ressentait plus vivement que lui la crainte du ridicule. En outre, habitué à prendre les caprices de sa rêverie pour des faces de la réalité, il s'était dit qu'il ne se marierait jamais, à moins de pouvoir faire de son mariage un chapitre de

Digitized by Google

roman. Qu'on juge maintenant si M. d'Arrioules avait bien choisi ses armes et bien deviné les points vulnérables! Qu'on juge ce qu'avait dû être, pour ce jeune homme isolé, pour cet esprit romanesque, l'apparition de cette belle Esther, déguisée en marquise, veuve d'un vieillard morose et se laissant peu à peu entraîner sur les pentes fleuries d'un amour partagé! Qu'on juge enfin ce qu'allaient être pour Charles de Varni les résultats de cette horrible trame, si M. d'Arrioules parvenait à l'accomplissement de ses desseins!

M. de Varni, en apercevant maître Calixte Ermel, se jeta à son cou et l'embrassa à plusieurs reprises, avec une effusion toute filiale : Mon vieil ami! lui dit-il d'une voix émue; mon tuteur! mon second père! et en prononçant ce dernier mot, des larmes tremblèrent au bord de sa paupière et attendrirent le son de sa voix; puis il reprit plus gaîment, en montrant au notaire sa petite chambre, blanche et nue :

— Eh bien! mon ami! que dites-vous du logement que me donne mon ingrate patrie?

— Croyez-bien, Monsieur le vicomte, que je suis désolé... répondit le notaire un peu embarrassé : mais comment donc cette méprise a-t-elle eu lieu?...

— Oh! je vais vous le dire; peut-être en avez-vous ouï parler; mais j'ai besoin de le raconter, pour y

Digitized by Google

croire ; d'ailleurs je suis comme M. de Pourceaugnac : *piglia lò sù, signor monsù*!... Apprenez donc qu'hier, en sortant du bateau à vapeur, je me trouve nez à nez avec un homme d'assez bonne mine qui me propose de me conduire où bon me semblera : « M. Calixte Ermel ? » demandai-je. — « Le notaire ? » s'écrie mon homme sans me laisser achever ma phrase ; « je vais vous mener chez lui ; » là dessus, il s'empare de moi, de mon petit bagage, et nous nous mettons en marche. A peine avons-nous fait cent pas, savez-vous ce qu'il me propose? de me faire voir les monumens de la ville... Je lui réponds que je suis pressé, que mon respect pour les notaires ne va pas jusqu'à les regarder comme des monumens, que c'est chez M. Ermel que je veux aller et non pas ailleurs; mon guide ne souffle mot et nous marchons ; il me conduit devant une grande maison, ornée d'un factionnaire et d'une guérite ; moi, distrait comme Gringoire, je ne remarque pas ce détail, et nous voilà dans une espèce de salle fort laide ; mon cicérone chuchotte quelques mots à l'oreille d'un gros monsieur qui se trouvait là, dépose mes paquets et s'éclipse. Le grôs monsieur... oh! une tête magnifique ! la tête de Sainville dans *Deux papas très bien*!... le monsieur, dis-je, me débite une phrase assez longue sur les perturbateurs du repos pu-

Digitized by Google

blic, sur l'Espagne, la France, l'impuissance des factions..... bref, un premier-Paris ministériel qu'il devait avoir lu le matin. Je le regarde avec sang-froid, attendant patiemment que la mystification finisse..... hélas! c'est ici qu'éclate le guet-apens! l'orateur termine sa période en me demandant mon passeport..... rien de plus juste : je cherche dans ma poche, plus de portefeuille! l'homme du bateau n'était qu'un adroit filou, et moi, j'étais *floué* comme un sot! oui, mon ami, un joli portefeuille, qui renfermait, outre mon passeport, deux billets de banque et un portrait!... ah! voilà ce que je regrette le plus; le portrait d'une femme adorable et adorée, la divine marquise Ottavia!...

— Petite perte, murmura le notaire entre ses dents.

— Vous comprenez qu'une fois mon passeport passé à l'état de dividende antichipé, ma déroute a été complète; le gros monsieur... comment s'appelle-t-il, mon ami?

— M. Denis Beaucanteuil, répondit machinalement M. Ermel.

— Très bien. M. Denis Beaucanteuil a pris un air paterne, et, après une seconde homélie, digne sœur de la première, il m'a annoncé très poliment que, vu la gravité des circonstances, et ne pouvant s'assurer de la vérité, il se voyait forcé de s'assurer de ma per-

Digitized by Google

somme... pitoyable jeu de mots !... Est-ce que vos fonctionnaires publics n'en font pas, en général, de meilleurs ?

— Rarement, répliqua le notaire qui avait écouté tout ce récit d'un air consterné.

— Je crie ; je m'emporte ; je me nomme ; je vous nomme ; j'affirme très haut que M. Ermel ne laissera pas les choses se passer de cette façon. — M. Ermel ! me répond mon persécuteur, il a mon estime ; mais il n'est que trop suspect en pareilles matières...

— Hélas ! il a dit vrai.

— En un mot, je me trouve, en dix minutes, livré, accusé, jugé, condamné et exécuté ; par exemple, il faut rendre cette justice à M. Beaucanteuil ; une fois bien décidé à me jeter au Spielberg, il n'est sorte de politesses qu'il ne m'ait faites : impossible d'incarcérer un homme avec plus de grâce ! ensuite, je dois l'avouer, la chose ne manquait pas de pittoresque ; l'imprévu de la situation, les torches allumées pour me faire voir mon chemin, votre palais des Papes m'apparaissant comme un sombre géant, et m'absorbant dans une de ses bouches de fer et de pierre ; la lune qui se levait en ce moment ; mon installation nocturne : puis cette petite fenêtre d'où ma vue domine

Digitized by Google

ce beau paysage... tout cela a de la couleur, du caractère, deux choses bien rares aujourd'hui!

Mais puisque je retrouve un ami si fidèle,
Ma fortune va prendre une face nouvelle;

En simple prose, que signifie cette rigueur insolite? et quand sortirai-je d'ici?

— Mon Dieu! Monsieur le vicomte, je ne sais que vous répondre; il paraît que nos autorités ont reçu des ordres très précis au sujet des voyageurs plus ou moins suspects, parce que la nouvelle crise espagnole, l'évasion de M. le comte de Montemolin...

— Comment! dit M. de Varni, on m'a pris pour un Espagnol! voyez le guignon! en Catalogne, il y a dix ans, j'ai failli être fusillé, comme Français!

— Malheureusement, poursuivit M. Ermel, vous ne connaissez ici que moi; et, bien que je vous sois dévoué corps et âme, je ne puis, en cette occasion, vous être d'aucun secours; je ne suis qu'un pauvre *carliste*, comme ils m'appellent; et plus je paraîtrais attacher de prix à vous faire mettre en liberté, plus ils croiraient nécessaire de vous retenir sous les verroux!

— C'est donc sérieux! eh bien! alors, c'est plus drôle! s'écria M. de Varni. Savez-vous, mon cher Er-

Digitized by Google

mel, que Denis de Syracuse était un agneau en comparaison de votre Denis de Beaucanteuil? Etranges vicissitudes des choses humaines! avoir impunément couru le monde entier, avoir exploré l'Italie sans être arrêté, l'Afrique sans être rôti, la Russie sans être gelé, la Turquie sans être empalé, la Grèce sans être volé, l'Inde sans être mangé; le tout, pour venir échouer dans ma ville natale, entre un commissionnaire et un adjoint, devant un buste de Louis-Philippe et un exemplaire de la charte!... Mais laissons-là les tirades philosophiques; il faut bien, mon ami, que je vous dise pourquoi j'ai manqué à la promesse que je vous avais faite de ne pas revenir dans ce pays-ci avant d'avoir été rappelé par vous. J'étais si pressé de vous voir! je venais vous parler... vous demander... vous annoncer...

— Oh! Monsieur le vicomte! interrompit le notaire; je vous conjure de ne me rien dire de ce qui vous amenait ici, tant que vous êtes en prison : ce serait de mauvais augure, et ne nous servirait à rien. Quand nos prudens administrateurs auront reconnu leur méprise, et que je pourrai enfin avoir l'honneur de vous recevoir chez moi, alors je serai prêt à vous entendre, et tout à votre service.

— Mais quand arrivera cet heureux moment? car

Digitized by Google

je déclare que la plaisanterie, qui est bonne, se gâtera si elle se prolonge !...

— Vous avez probablement laissé quelqu'un de connaissance dans le pays d'où vous venez?

— Sans doute! à Interlaken!... mon excellent ami d'Arrioules, et sa sœur, l'adorable femme que...

— Fort bien, interrompit encore M. Ermel; écrivez donc à cet ami, dont la réponse prouvera votre identité...

— Il faudra donc attendre cette réponse! que de jours perdus! reprit M. de Varni en soupirant : quel ennui, surtout pour un homme amoureux! et comment occuper les longues heures que je vais avoir à passer ici?

— Monsieur le vicomte, si vous me le permettez, je viendrai vous voir souvent...

— Oh! j'y compte bien, répondit Charles en prenant les mains de M. Ermel avec une émotion affectueuse; mais vous avez vos affaires et je ne veux pas que vous les négligiez pour moi. D'ailleurs, mon ami, avouer qu'on s'ennuie tout seul, c'est avouer qu'on est ennuyeux pour soi, et c'est d'un mauvais exemple! je ferai donc de mon mieux... Quelle belle vue l'on a d'ici! poursuivit-il après un moment de silence, et quel dom-

Digitized by Google

mage de ne pouvoir l'apprécier que derrière les barreaux d'une fenêtre de prison !...

Rien n'est plus beau, en effet, que le paysage qu'on découvre de cette petite fenêtre ogivale où se tenait en ce moment Charles de Varni : l'œil, en dépassant la pittoresque enceinte de la ville échelonnée au dessous du rocher *des Doms*, apercevait, au levant, la colossale silhouette du Ventoux, aux flancs duquel se dessinaient les charmantes montagnes de Vaqueyras, offrant, par leurs vives arêtes et leurs bizarres dentelures, l'image d'une mâchoire de requin, auprès du squelette gigantesque d'une baleine échouée. Au dessous, les rives et les îles du Rhône, avec leur végétation luxuriante, déjà nuancée des mille teintes de l'automne, formaient un large feston entre la base des collines et les eaux rapides du fleuve. Plus près, la tour et le fort de Villeneuve, les belles ruines du pont Saint-Bénézet se détachaient sur les masses confuses des maisons, des rochers et des bouquets d'arbres ; les deux bras du Rhône, s'ouvrant comme pour une immense étreinte, s'arrondissaient autour de la Barthelasse, la plus fertile et la plus riche de ses îles, quadrillée de haies et de mûriers, et penchant au bord des eaux, ainsi qu'une corbeille trop pleine, les têtes frémissantes de ses peupliers. Au couchant, les monta-

Digitized by Google

gnes du Languedoc et de la Provence, contrastaient, par leurs tons chauds, avec la fraîcheur des premiers plans; et les lointains, baignés dans cette brume lumineuse particulière aux belles journées du Midi, semblaient prolonger l'horizon plutôt qu'ils ne le bornaient. Tout cela était animé, splendide, transparent, riche de couleur, éblouissant de soleil.

— Oui, cette vue est bien belle ! répéta M. de Varni avec un sourire mélancolique ; mais il faudrait en jouir comme l'hirondelle en liberté, et non comme l'oiseau en cage : la loge gâte le spectacle... Puis il reprit : Voyons, mon ami, ne nous laissons pas abattre, et cherchons ensemble les meilleures manières de passer ces jours d'attente : avez-vous des cigares *possibles* ?

— Je n'en sais rien, répondit M. Ermel qui en était encore à la tabatière.

— Je vous prie de m'en procurer quelques uns ; je voudrais ensuite avoir un piano.., ceci ne m'inquiète pas, il y en a partout; puis, deux ou trois partitions : la *Sémiramide*, *Guillaume Tell*, *Don Juan*... ensuite, quelques livres; y a-t-il, à Avignon, des cabinets littéraires ?

— Certainement; vous savez, Monsieur le vicomte, que les cabinets littéraires ont remplacé les bibliothéques.

Digitized by Google

— Eh bien ! veuillez demander pour moi quelques bons romans... *Madeleine*, de Jules Sandeau ; la *Guerre du Nizam*, de Méry; *Carmen*, de Mérimée; le *Chemin de traverse*, de Jules Janin; *Joseph Balsamo*, de Dumas; *Geneviève*, d'Alphonse Karr ; la *Mare au Diable*, de Georges Sand.

— Dans une heure, Monsieur le vicomte, toutes vos commissions seront faites.

— Merci mille fois, mon ami! moi, pendant ce temps, je vais écrire à Simon d'Arrioules, afin qu'il ait à prouver que j'existe et que je m'appelle par mon.., si toutefois je puis y parvenir ; car on n'est sûr de rien dans ce diable de pays !

Maître Calixte Ermel sortit, et s'acquitta, en conscience, des commissions de M. de Varni, hormis de celle du cabinet littéraire ; il avait son plan.

Il revint quelques heures après :

— Voici, dit-il à Charles, des cigares exellens, c'est à dire de contrebande; ce soir, vous aurez un piano et les partitions demandées ; quant aux livres, impossible d'en avoir un seul de ceux que vous désirez.

— On ne les avait pas ?

— On les a tous; mais les bons romans sont toujours en lecture.

Digitized by Google

— Et que vous a-t-on offert ?

— Oh ! des pauvretés ! la *Fille du Brigand*, les *Orphelins de la Forêt*, les *Chevaliers de l'Aigle Noir*, le *Sauvage de la Montagne*...

— Connais pas, répondit Charles de l'air d'une duchesse à qui l'on parle d'une femme de finance ; ainsi donc, je n'aurai rien à lire !...

C'est le moment que le notaire attendait.

— Vous allez me trouver bien hardi, reprit-il comme frappé d'une idée subite ; mais si vous le vouliez, si je ne craignais d'abuser de votre patience, peut-être pourrais-je suppléer...

— Comment cela ?

— Oui ; faute de mieux, je crois bien que je pourrais trouver, dans mes vieux papiers, quelques épisodes qui, un peu arrangés et surtout écoutés avec bienveillance...

— Vous, mon ami !...

— Cela vous étonne, Monsieur le vicomte ! un pauvre garde-notes, voué à la littérature du papier timbré, vous proposer d'être, pendant quelques jours, votre romancier ordinaire ! et cependant, si vous voulez bien y réfléchir, qui, mieux que le notaire, est en mesure

Digitized by Google

de recueillir ces documens cachés, nécessaires à l'observateur, et d'après lesquels il bâtit ces histoires vraies comme le roman, ou ces romans invraisemblables comme l'histoire? Le notaire ! c'est le valet de chambre du cœur humain; il le voit en déshabillé, se dépouillant pièce à pièce de ses vêtemens façonnés par l'orgueil, et étalant au dessous la lèpre hideuse ou la plaie vive! Aujourd'hui que la religion n'occupe plus, hélas ! que la seconde place, aujourd'hui que le chiffre tue l'idée, le notaire a succédé au prêtre : il est le confesseur du coffre-fort, cette conscience moderne. Point de feinte pour lui, point d'illusion, point de mensonge! Il sait ce que les pâles sourires de cette jeune épouse cachent de déceptions et de larmes, ce que déguisent d'impatience et de joie les pleurs hypocrites de cet héritier! Tous les ressorts qui font mouvoir le monde viennent aboutir dans nos études; nous seuls connaissons le premier acte de bien des tragédies dont vous ne voyez que le dénoûment; nous seuls pourrions expliquer bien des énigmes dont vous cherchez vainement le mot; nous possédons deux clés mystérieuses qui nous ouvrent l'avenir et le passé : les contrats et les testamens! dans nos mornes cartons qui semblent ne renfermer que vieilleries et poussière, l'œil épouvanté trouverait de quoi brouiller des amis, diviser des

Digitized by Google

familles, séparer des époux, ruiner des riches, déshonorer des honnêtes gens! Croyez-vous que l'homme qui tient tous ces fils, qui garde tous ces secrets, qui assiste à tous ces drames, qui veille sur tous ces dépôts, qui se penche sur tous ces abîmes; l'homme qui connaît le revers de toutes ces médailles à face humaine, et qui parfois pourrait, avec une syllabe, s'il la disait, avec une signature, s'il la montrait, bouleverser toute une province; croyez-vous que cet homme soit incapable de retrouver dans la nuit des années éteintes, quelques récits dignes d'être écoutés?... Ah! Monsieur le vicomte! un notaire qui aurait le talent d'écrire, pourrait être le romancier le plus émouvant, le moraliste le plus profond, l'historien le plus vrai de notre temps; car nul mieux que lui n'apprendrait à mépriser les hommes, et à redire : Dieu seul est grand!

Le notaire, en prononçant ces paroles, s'était animé peu à peu; sa taille s'était redressée; son visage avait pris une expression toute nouvelle.

— Vraiment! s'écria Charles, stupéfait; moi qui me vante d'aimer l'imprévu, je suis servi de mon goût depuis quelques heures! commissionnaires, adjoints, prisons, ennemis, tout s'en mêle! il ne manquait plus...

Digitized by Google

— Que de trouver un notaire dont les Mémoires sont des romans, interrompit M. Ermel en souriant. Eh bien ! Monsieur le vicomte, consentez-vous à écouter les Mémoires du notaire ? il se recommande à votre indulgence.

— Si j'y consens !... c'est à dire que j'en meurs d'envie ! et je vous prie de ne pas me faire trop attendre !

— A demain donc ! dit M. Ermel en s'inclinant comme pour sortir.

— Je vous demande encore un service, reprit M. de Varni. Voici la lettre que j'ai écrite à Simon d'Arrioules; en voici une autre pour sa charmante sœur... pour ma chère Ottavia !... Soyez assez bon pour jeter ces deux lettres à la poste !

— J'y cours, répliqua M. Ermel en prenant son chapeau, et je vous promets de les y jeter moi-même... la semaine prochaine, ajouta-t-il tout bas en fermant la porte.

Le notaire employa toute sa soirée à mettre en ordre des papiers de diverses dates, auxquels il entremêla des lettres, des fragmens, des feuilles détachées qui paraissaient contenir des souvenirs personnels, ou des souvenirs de famille. Il travailla toute la nuit à lier

Digitized by Google

entr'elles toutes ces pièces éparses et à en former une espèce d'ensemble. Le lendemain, dans la matinée, il se rendit auprès de M. de Varni, et voici ce qu'il lui lut.

Digitized by Google

LE REVENANT.

Digitized by Google

Digitized by Google

I.

Le 13 novembre 1755, un jeune homme d'une noble et belle figure, portant sous son manteau le petit uniforme d'officier de marine et la croix de Saint-Louis, suivait, à cheval, la grande route de Nismes à Avignon. A voir l'air de souffrance répandu sur toute sa personne, son teint hâlé, la lassitude de son cheval, il était facile de comprendre qu'il revenait d'un long voyage où il avait probablement affronté bien des

Digitized by Google

fatigues et des périls : à voir l'éclat de son regard, l'animation de ses traits, je ne sais quels tressaillemens subits qui l'agitaient de temps à autre comme des frissons de fièvre, on pouvait deviner qu'il approchait du terme de ce voyage, et qu'il y était attendu par une grande joie ou une grande douleur.

Au moment où il arriva sur le plateau qui domine la charmante ville de Villeneuve et d'où l'on découvre Avignon dans toute la magnificence de ses monumens et de son paysage, il s'arrêta comme subjugué par une émotion invincible. A quelques pas de la route, s'élève, en ce lieu solitaire, une élégante et poétique ruine qu'on appelle la *Belle Croix*. Cette croix n'existe plus ; mais le piédestal, formé de quelques marches à demi brisées, existe encore, surmonté par un arceau gothique de l'aspect le plus pittoresque, et dont l'ogive se détache admirablement sur l'azur de notre beau ciel.

Le voyageur descendit de cheval, et s'asseyant sur les marches de la *Belle Croix*, il plongea un avide regard sur l'horizon sublime qui se déroulait devant lui.

La soirée avançait; l'ombre gagnait déjà la plaine; les rayons du soleil couchant, chassés peu à peu des bas-fonds et des vallées, s'accrochaient encore aux

Digitized by Google

cimes, à peu près comme la vie, en se retirant du corps, jette encore une dernière lueur au front d'un mourant ; c'est l'heure où notre rocher et notre palais des Papes, illuminés par ce rayon du soir et dessinant leur colossale silhouette sur le fond brumeux du Mont-Ventoux, offrent, de la façon la plus complète, leur caractère de grandiose et mélancolique beauté. Mais pour le jeune homme que je viens de mettre en scène, on eût dit que tout s'absorbait en ce moment dans une pensée plus personnelle et plus vive; car ses yeux cherchèrent, au milieu de cet amas de clochers, de toits et de tourelles, un point qu'ils semblèrent interroger avec une anxiété mystérieuse, et, d'une voix frémissante, il lança à travers l'espace ce nom qui parut sortir du plus profond de son cœur :

— Maria !

Quel que fût le sens contenu dans ce nom, quel que fût l'amour renfermé dans ce cri, l'inconnu attendit encore une demi-heure, et la nuit était tout-à-fait venue quand il se remit en marche : il descendit alors la colline, dont les pentes pittoresques s'étagent en amphithéâtre sous leurs pâles massifs d'oliviers, laissa son cheval dans une auberge de Villeneuve, et, longeant à pied le bord du Rhône, il chercha quelque

Digitized by Google

temps le bac *à traille*, incommode précurseur de ce fameux pont de bois à qui devait échoir la seule immortalité réelle, en France, celle d'une chanson.

Arrivé sous les remparts d'Avignon, il regarda à droite et à gauche, comme pour s'orienter; puis, à cette sombre clarté qui tombe des étoiles et que secondaient fort mal ces invraisemblables reverbères à l'huile, auxquels refusera bientôt de croire notre génération éclairée, il s'achemina vers un cabaret, situé à quelques pas du vieux pont Saint-Bénézet. Ce cabaret, fort en vogue auprès des bateliers du Rhône et même des jeunes gens de la ville, était signalé à l'attention des passans par une jolie statue de la sainte Vierge, dans le style byzantin, et par une enseigne sur laquelle on pouvait lire, à travers les caprices d'une orthographe un peu paradoxale : *Au poisson frais du Rhône*, *Thibaut sert à boire et à manger.*

Une fois là, le jeune homme n'hésita plus ; il marcha droit à la porte du cabaret et frappa ; une jeune fille d'une éblouissante beauté vint lui ouvrir ; mais à peine eut-elle jeté les yeux sur lui, qu'elle poussa un cri de surprise et d'épouvante, comme si un spectre se fût tout-à-coup dressé devant elle : d'un geste, il lui imposa silence : alors la belle jeune fille, après

Digitized by Google

l'avoir regardé de nouveau, sans doute pour mieux s'assurer de son identité, s'esquiva sans mot dire, et disparut comme un oiseau, comme un sylphe, comme un feu follet ou plutôt comme une femme qui a un secret à apprendre ou à raconter.

Il ne resta plus dans le cabaret que notre voyageur et l'hôte, maître Sébastien Thibaut, qui arriva tout essoufflé du fond de l'arrière-salle, montrant au nouveau-venu ses joues enluminées, son ventre proéminent et sa physionomie bavarde, attributs classiques de l'emploi.

L'étranger ne lui laissa pas le temps d'offrir ses services :

— Etes-vous, lui dit-il, le maître de cette maison?

— Oui, Monsieur, pour vous servir, répliqua l'hôte d'un air empressé.

— C'est bien; je vous la prends pour ce soir... pour moi seul et ceux que je voudrai y recevoir, entendez-vous bien?

— Mais, Monsieur, voici huit heures qui sonnent; mes pratiques vont arriver, et je ne sais comment faire...

— A combien s'élève chaque soir le total de leur dépense et de votre recette?

Digitized by Google

Thibaut réfléchit un moment, comme s'il s'agissait de combiner des chiffres gigantesques ; puis il répondit :

— Environ à une trentaine de livres.

— En voici cent, fermez votre porte, et ne recevez personne.

Le tavernier s'inclina en signe d'obéissance.

— Maintenant, écoutez-moi, reprit l'étranger : vous connaissez sans doute un jeune homme de cette ville, nommé Dominique Ermel ?

— Premier clerc chez maître Margerin, le notaire ?

— Justement.

— Un bien bon jeune homme, Monsieur ! honnête, rangé, joli garçon, et amoureux comme un fou de mademoiselle Antoinette Margerin, la fille unique de son patron qui ne veut pas la lui donner, parce que M. Dominique est trop pauvre ! La belle raison, vraiment ! poursuivit Thibaut en haussant les épaules... Comme si M. Dominique et mademoiselle Antoinette n'étaient pas faits l'un pour l'autre, sous tous les rapports ! il faut convenir que les parens sont quelquefois d'une dureté, d'un orgueil, d'une avarice, d'une...

— Tout ceci ne nous regarde pas, interrompit l'étranger impatienté de ce flux de paroles : j'ai une au-

Digitized by Google

tre question à vous faire: connaissez-vous aussi Claude Rioux, le pêcheur?

Ici le cabaretier fit une horrible grimace.

— Si je connais Claude Rioux! Hélas! que trop, mon bon Monsieur, que trop!... Je n'ai pas de mal à en dire; c'est un vigoureux gaillard, qui n'a pas son pareil à la pêche, et qui est le roi de nos joûtes et de nos luttes.

— Eh bien! alors!

— Mais croiriez-vous, Monsieur, reprit Thibaut en baissant la voix, qu'il a l'audace de faire la cour à ma fille!... Lui, Claude Rioux, un pauvre diable qui n'est rien et n'a rien, aspirer à la main de mademoiselle Julie Thibaut, la plus jolie fille d'Avignon, et destinée à avoir un jour jusqu'à douze cents écus de dot! Ah! Monsieur, dans quel temps vivons-nous! Les enfans n'obéissent plus à leurs parens. Lorsque j'eus le malheur de perdre ma femme, je crus que j'allais avoir quelques années de repos!.... je comptais sans ma fille! depuis qu'elle est devenue grande comme vous et moi, et belle comme notre sainte Vierge, je suis dans des transes perpétuelles! les amoureux à écarter, les galans à éconduire, et, par dessus le marché, Claude Rioux que Julie a le mauvais goût de préférer... Ah! quel

Digitized by Google

métier! aussi j'en pâlis, j'en maigris, j'en dépéris... Mais pardon, Monsieur, qu'y a-t-il pour votre service? ajouta Thibaut qu'avait emporté son naturel expansif, et qui revenait à son rôle d'aubergiste.

— Vous allez vous rendre à l'instant chez M. Dominique Ermel, le clerc de notaire, et vous lui direz qu'on l'attend ici: s'il vous demande de quel part? vous répondrez par ces deux noms: Maria, le Lys; il comprendra et il viendra.

— J'y cours, dit Thibaut, croyant ne pouvoir obéir assez vite à un homme qui payait aussi bien.

— Un moment: vous irez ensuite chez Claude Rioux, le pêcheur; vous lui direz qu'on l'attend ici; s'il vous demande de quelle part? vous répondrez par ces deux noms: Maria, le Lys; il comprendra et il viendra.

— J'y vais, reprit l'hôte, quoique cette seconde commission parût lui plaire beaucoup moins que la première.

— Allez.

— Mais où diable a passé Julie? s'écria Thibaut s'apercevant alors de la disparition de sa fille: oh! décidément cette fille-là me rendra fou!.. elle glisse entre les doigts comme une anguille... — et tout en

Digitized by Google

débitant ses doléances paternelles, il prenait son feutre et son manteau, et s'apprêtait à sortir.

— Soyez tranquille et fermez bien la porte, lui dit l'inconnu ; je garderai la maison.

L'hôte sortit ; le voyageur, resté seul, écouta un moment le bruit des pas qui s'éloignaient ; puis, s'accoudant sur un coin de la table, il demeura plongé dans une ardente rêverie.

Au bout d'une demi-heure, la porte se rouvrit, et deux jeunes gens, à peu près du même âge, se précipitèrent dans le cabaret, en s'écriant avec un accent de joie auquel se mêlait une sorte d'étonnement et de trouble :

— Monsieur Gaston de Tervaz !

L'étranger qu'ils venaient de nommer ainsi, leur tendit la main, et répliqua, non moins ému qu'eux : Dominique ! Claude !...

Le premier de ces deux jeunes gens portait l'humble costume traditionnel, que vous retrouvez, au Théâtre-Français, à tous les derniers actes de comédie : tricorne à forme basse, rabat, justaucorps de serge noire, culotte de même étoffe, bas et souliers assortis ; mais sa taille svelte et élégante, sa physionomie

Digitized by Google

sentimentale et expressive n'en attiraient pas moins l'attention ; il se nommait Dominique Ermel.

L'autre (c'était Claude Rioux), formait avec son compagnon un contraste frappant: grand, vigoureux, découplé, l'œil rempli de feu et d'énergie ; des cheveux noirs s'échappant en désordre de dessous son bonnet de laine brune ; des épaules athlétiques se dessinant sous un caban de cadis, espèce de ratine grossière fabriquée dans le pays ; tel était ce jeune homme que maître Thibaut pouvait redouter comme un mauvais parti, mais qu'une jeune fille ou un sergent recruteur n'eussent pu s'empêcher d'admirer comme un type de force et d'audace.

Ils serraient encore la main que Gaston de Tervaz leur avait tendue, quand celui-ci, arrêtant les questions qui semblaient se presser sur leurs lèvres, leur dit d'une voix que l'émotion rendait presque méconnaissable.

— Avant tout, mes amis, un mot, un seul mot : mademoiselle Maria de Perne?...

En entendant ce nom, cette interrogation passionnée, Claude et Dominique baissèrent tristement la tête: Gaston devint horriblement pâle, et s'écria :

— Elle est morte?

Digitized by Google

— Non, répondirent ensemble Claude et Dominique.

— Alors elle est mariée?

Cette fois ils gardèrent le silence; mais ce silence même répondit pour eux.

Gaston se laissa retomber sur sa chaise, comme un homme foudroyé : Il appuya une main sur son cœur, l'autre sur ses yeux; mais bientôt, malgré ses efforts pour se contenir, de violens sanglots brisèrent sa poitrine; de grosses larmes, glissant à travers ses doigts crispés, tombèrent le long de ses joues.

C'était là un de ces instans où toute consolation est impossible; ses deux amis le comprirent, et le laissèrent donner un libre cours à son désespoir : à la fin, Ermel s'approchant de lui et essayant de presser sa main :

— Du courage, lui dit-il avec un accent mélancolique et doux: mademoiselle de Perne vous croyait mort, et..

— Et il y a eu dans tout cela quelqu'affreuse manigance, ajouta Claude Rioux d'un air sombre.

— Mariée! mariée! répétait Gaston dont chaque mot était entrecoupé par ses pleurs... Moi qui revenais avec tant d'amour et d'espoir. Moi qui croyais en

Digitized by Google

elle comme en Dieu ! Ah ! elle s'est donc lassée de m'attendre ! Et cependant, s'il y avait au monde une femme qui parût devoir garder la foi jurée, c'était elle ! Tant de fermeté, de résolution et de courage ! aurais-je eu un pied dans le tombeau, je me disais qu'elle ne faiblirait pas : aurais-je été cloué dans le cercueil, il me semblait qu'elle me resterait fidèle... Illusions que tout cela ! mensonges ! folies ! tout est brisé, perdu, anéanti pour jamais !

Puis, passant de l'abattement à une sorte de curiosité fébrile :

— Et qui a-t-elle épousé ? demanda-t-il.

— Le vicomte de Varni.

— Le vicomte de Varni ! l'homme qu'elle détestait le plus ! l'ennemi personnel de son père !

— Oui, le vicomte de Varni ; le cousin du vice-légat, l'homme dont la haine est mortelle.

— Ah ! elle est donc perdue deux fois ! reprit M. de Tervaz retombant dans son premier désespoir.

Et cependant, comme le cœur humain est ainsi fait que la douleur même ne peut y entrer sans y laisser pénétrer une lueur, Gaston fut aussitôt frappé de l'idée que, pour décider Maria de Perne à épouser M. de Varni, il fallait qu'il se fût passé quelque

Digitized by Google

chose d'extraordinaire : à coup sûr, se dit-il, elle a pu donner sa main, mais non pas son cœur.

Cette idée le ranima ; et, se tournant de nouveau vers Claude et Dominique qui n'osaient rompre ce douloureux silence : Voyons, mes amis, leur dit-il avec un peu plus de calme; racontez-moi tout, je vous promets d'avoir du courage.

— Mais, vous-même, monsieur Gaston, répliqua Dominique Ermel qui comprit qu'il fallait le distraire de ces premiers déchiremens de cœur, dites-nous donc comment vous êtes ici, vous que nous avons pleuré, vous que nous avons cru victime, avec tout l'équipage du *Lys*, de la perfide attaque des Anglais ?

Et le jeune clerc de notaire tendit à Gaston un numéro du *Courrier d'Avignon*, à la date du mois de décembre 1753, dans lequel on lisait que deux vaisseaux de sa majesté Louis XV, le *Lys* et l'*Alcide*, surpris par les Anglais dans la mer des Indes, contrairement au droit des gens et à la foi des traités, avaient été, après une longue et héroïque résistance, vaincus et coulés à fond par des forces trois fois supérieures. Ce qu'il y a de curieux pour les amateurs de rapprochemens, c'est que le bon journaliste, en annonçant

Digitized by Google

cette nouvelle, se répandait en invectives contre ce nouveau trait de perfidie de l'incorrigible Albion, et en témoignages d'enthousiasme pour la longanimité du gouvernement français : « Si bien, ajoute-t-il, » que l'on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, de » l'obstination de ce peuple à défier notre colère par » des marques toujours nouvelles de mauvaise foi, » d'envahissement et d'hostilité, ou de la magnanimité » de notre souverain, qui, s'élevant au dessus de ces » injures, ne leur permet pas de le faire sortir de » son majestueux repos. » C'est ainsi que s'en tiraient les journaux d'alors ; chacun fait ce qu'il peut.

— Eh ! qu'importe ce que j'ai souffert ! reprit Gaston de Tervaz après avoir lu : j'espérais alors ! j'aimais, j'étais aimé ! Cet infini de l'Océan et du ciel que j'avais sous mes pieds et sur ma tête, je le retrouvais dans mon cœur.... Et lorsque mon pauvre vaisseau sombrait, abîmé sous les boulets ennemis, lorsque blessé au bras et à la poitrine, je devenais moi-même prisonnier, je répétais tout bas ce doux nom de Maria... et le captif redevenait libre !... et le vaincu se retrouvait heureux !

— Mais enfin, ce combat ? cette captivité ? ces fruits de mort ?

Digitized by Google

— Il est très vrai que le *Lys* n'existe plus, que presque tout l'équipage a péri, que mon pauvre capitaine a été tué sous mes yeux, dit Gaston qui se reprenait peu à peu à ses souvenirs un moment brisés par la douleur; le combat a été acharné; nos deux vaisseaux ont lutté pendant huit heures contre cinq vaisseaux anglais; deux fois nous avons essayé l'abordage, et deux fois le vent contraire a déjoué nos efforts. Notre pont était jonché de morts; les deux lieutenans tués; le capitaine, placé devant le pavillon, jurait qu'il s'y ferait clouer plutôt que de se rendre: en ce moment, je l'ai vu disparaître; j'ai entendu un grand cri; mais le pavillon blanc y était encore : Vive le Roi! me suis-je écrié, et à toi, Maria, toujours!... puis je suis tombé à mon tour sur le pont; mon sang coulait à flot de mes deux blessures.... je ne les avais pas senties...

Malgré lui, en retraçant cette scène, M. de Tervaz retrouvait un peu de force et d'ardeur; ses joues étaient moins pâles; un éclair brillait dans ses yeux encore mouillés de larmes.

— Quand je revins à moi, poursuivit-il, j'étais couché dans la cabine d'un des capitaines anglais; les soins les plus attentifs m'étaient prodigués, et ces soins ne se démentirent pas un moment... Etrange

Digitized by Google

peuple! considérés en masse, c'est une nation égoïste une politique odieuse : individuellement, ce sont des cœurs nobles, hospitaliers, esclaves du devoir... Le capitaine Hower m'a soigné comme son enfant, et pendant tout le temps que nous avons passé ensemble, j'ai trouvé en lui, sous des formes austères et froides, l'affection et le dévoûment d'un père; à la fin, il y a six mois, nous étions en vue de Saint-Domingue; Gaston, me dit-il, vous êtes libre; les bruits de guerre qui avaient couru entre l'Angleterre et la France, sont momentanément dissipés. Je reçois un ordre de l'amirauté qui m'enjoint de vous laisser à Saint-Domingue où vous serez recueilli par une frégate française. Et, en même temps, voici ce qu'on m'envoie pour vous; et il me remit cette croix de Saint-Louis avec un brevet de lieutenant; sans me prévenir, il avait fait agir pour moi auprès du cabinet de Versailles, et je recevais tout à la fois ma liberté et ma récompense... Ah! je n'eus qu'une pensée; c'est que mademoiselle Maria de Perne, qu'on aurait refusée au pauvre Gaston, humble enseigne et orphelin sans fortune, on l'accorderait peut-être au lieutenant de Tervaz, décoré, à vingt-trois ans, des ordres du roi... Ce moment-là fût trop beau! je me sentis trop heureux, trop fier! Cette croix, ce grade,

Digitized by Google

je les lui rapportais, à elle !... à elle qui ne m'a pas attendu.... Oh ! Maria ! Maria ! les boulets anglais sont moins meurtriers que vous... c'est vous qui me tuez !...

Et M. de Tervaz, un moment distrait de son désespoir par le récit qu'il venait de faire, parut s'y replonger avec une nouvelle amertume.

— Mais vous, mes amis, dit-il alors, vous qui cherchez à me faire oublier ce que je souffre, à me détourner de ce que je dois apprendre, oh ! je vous en supplie, dites-moi tout ; je veux tout savoir ; et, dussé-je en mourir, j'aurai la force de tout écouter.

— Nous ne pouvons vous dire, répliqua Dominique Ermel, que ce qui est arrivé jusqu'à nous : lorsque mademoiselle de Perne revint, il y a quatre ans, de Montpellier, où elle vous avait vu pour la dernière fois...

— Oui, interrompit Gaston, j'étais allé, comme d'habitude, passer l'automne chez ma bonne vieille tante, la seule parente qui me restât en ce monde...

— Lorsque mademoiselle de Perne revint, elle paraissait pleine de confiance dans l'avenir ; vous connaissez son caractère énergique et altier ! Elle savait que vous étiez pauvre ; qu'avant de la demander à

Digitized by Google

son père, vous aviez à vous créer à vous-même un avenir, une fortune, un nom; d'ailleurs, vous étiez si jeunes tous deux! elle dix-sept ans, vous dix-neuf... on pouvait attendre; telles avaient été les dernières paroles que vous aviez échangées en vous quittant; et on eût dit qu'elles avaient laissé sur son front si pur et si beau, cette triple auréole qui va si bien aux jeunes et aux heureux : Amour! Courage! Espérance!

— Moi aussi, je les avais emportées dans mon âme comme mon seul trésor, reprit Gaston avec une indicible angoisse.

— Les choses allèrent ainsi pendant deux ans. Le marquis de Perne, veuf et se sentant vieillir, pressait quelquefois sa fille d'accepter un des nombreux partis qui s'offraient à elle, afin qu'il pût, avant de mourir, être rassuré sur sa destinée et se voir revivre dans ses petits-enfans. Mais elle refusait toujours, donnant à ses refus quelques uns de ces mille prétextes qui ne manquent jamais aux jeunes filles; aussi étions-nous bien tranquilles de ce côté-là, lorsqu'au milieu de cette sécurité trompeuse tomba, comme un coup de foudre, la nouvelle de votre mort. Jugez quelles furent nos angoisses; elles redoublèrent lorsqu'il fallut annoncer cette nouvelle à mademoiselle de Perne.

Digitized by Google

Ce fut, poursuivit Dominique d'une voix moins assurée, ce fut une jeune personne dont vous vous souvenez peut-être, mademoiselle Antoinette Margerin, qui se chargea d'en parler à sa noble amie, d'abord comme d'un bruit sinistre, ensuite comme d'une affreuse réalité : elle reçut ce coup terrible avec une sorte d'intrépidité douloureuse, d'exaltation passionnée, plus effrayante peut-être que de vulgaires transports : — Non, Gaston n'est pas mort, je le sens là, dit-elle en mettant sa main sur son cœur. — Puis elle se reprit et ajouta : Ou, si cette horrible nouvelle est vraie, à dater d'aujourd'hui je suis fiancée à un tombeau et je lui serai fidèle.

— Ah! je la reconnais bien! s'écria Gaston oubliant tout.

— Pendant un mois, elle vécut enfermée, ne recevant personne que mademoiselle Antoinette Margerin et Julie Thibaut, seules confidentes de son secret. Vers cette époque, le vicomte de Varni revint de Rome, où son cousin, le vice-légat, l'avait envoyé en mission, et où il avait passé quelques années. Son grand procès avec le marquis de Perne n'était point terminé; leurs vieilles haines de famille ne semblaient pas éteintes; et cependant, nous apprîmes bientôt qu'il y avait eu entre eux un arrangement à

Digitized by Google

l'amiable ; on attribua cette concession à un sentiment nouveau qui s'était, disait-on, emparé de M. de Varni...

— Oh ! parlez ! parlez toujours ! dit Gaston qui vit que Dominique Ermel hésitait encore ; ne craignez pas de retourner le poignard dans la plaie... La souffrance qu'elle me cause est le seul sentiment par lequel je tienne encore à la vie.

— M. de Varni vit mademoiselle de Perne à l'église : avant son départ, elle n'était qu'une enfant, et il l'avait à peine regardée ; il la retrouvait jeune fille, et si belle qu'on s'arrêtait dans les rues pour la voir passer. Elle fit sur lui une profonde impression : ce fut alors qu'il chercha à se rapprocher du marquis de Perne ; rien n'est difficile avec une immense fortune, un grand nom et un grand crédit. M. de Varni fut donc reçu dans cette maison ; ses visites devinrent plus fréquentes... et quelques mois après, nous apprîmes qu'il avait demandé la main de mademoiselle Maria...

Gaston de Tervaz écoutait tout ce récit avec un frémissement intérieur, mais il n'interrompait plus.

— Quel moyen avait employé M. de Varni pour vaincre cette volonté si ferme, cette fierté si inflexible ? Sa demande était-elle repoussée ou accueillie ? Y avait-

Digitized by Google

il, de la part de mademoiselle de Perne, dévoûment et obéissance filiale ? Avait-elle craint pour son père les suites d'un refus qui aurait blessé M. de Varni dans son orgueil ? L'avait-il éblouie à l'aide de ses richesses, de sa haute naissance ? Voilà ce que nous nous demandâmes successivement, lorsque la nouvelle de cet étrange mariage se confirma dans le public ; long-temps je refusai d'y croire ; mais il fallut bien me rendre, lorsque les deux jeunes filles que mademoiselle de Perne admettait auprès d'elle, lorsqu'Antoinette et Julie essayèrent de l'interroger timidement, et qu'elle leur répondit d'un air de résolution désespérée : Cela est parce que cela doit être ; je fais ce que je dois faire ; ne me questionnez plus... et ne m'accusez pas.

— Et le mariage s'est fait ?

— Avant de se décider, mademoiselle de Perne me fit dire qu'elle désirait acquérir sur votre sort plus de certitude, et qu'elle me priait d'aller moi-même à Montpellier, auprès de votre tante qui saurait peut-être quelque chose de plus positif ; j'obéis ; ce voyage ne servit qu'à m'apprendre un malheur de plus ; lorsque j'arrivai, la bonne vieille dame venait de mourir...

— Misérable ingrat que je suis ! interrompit Gas-

Digitized by Google

ton de Tervaz; je n'avais pas encore songé à elle!... Ainsi donc, je suis seul, bien seul... celle qui m'aimait est morte; celle qui vit ne peut plus m'aimer... Car ce mariage s'est fait? reprit-il en revenant avec une sorte d'emportement à l'idée qui le torturait.

— Hélas! répondit Dominique, nul ne pourrait, mieux que moi, vous parler des détails de cette cruelle journée; en ma qualité de premier clerc de maître Margerin, notaire des deux familles, je donnai lecture du contrat et assistai à la signature. En général, je ne connais rien de plus triste, de plus lugubre, de plus funèbre que la lecture d'un contrat de mariage; jugez ce que fut celui-ci pour moi qui connaissais le secret de mademoiselle de Perne, pour moi, qui aimais aussi... presque sans espoir...

Et Dominique, agité d'une émotion nouvelle, s'arrêta un instant: Poursuivez, lui dit Gaston d'une voix sourde.

— J'entrai donc avec mes paperasses et mon humble costume dans le beau salon de monsieur le marquis de Perne, tout étincelant d'or, de parures et de lumières. Une foule d'invités s'y pressait; monseigneur Passionei, notre vice-légat, était venu pour faire fête à son cousin, et, à sa suite, tous les grands noms de la Provence et du Comtat avaient leurs représen-

Digitized by Google

tans dans cette assemblée brillante. Lorsque la fiancée entra, un murmure d'admiration s'éleva de toutes parts. Elle était vêtue de blanc, et comme baignée dans un nuage de dentelles : une couronne de roses blanches ornait son front : dentelles et couronne étaient moins pâles que cette figure céleste qui semblait appartenir au monde idéal plutôt qu'au nôtre. Elle avait voulu avoir auprès d'elle les deux jeunes filles qu'elle a la bonté d'appeler ses amies d'enfance ; Antoinette et Julie étaient là, prêtes à la soutenir dans ce moment décisif, si son courage l'avait trahie. En entrant, mademoiselle de Perne me jeta un long regard, comme pour me dire que seul dans cette foule, je pouvais élever mes pensées au niveau des siennes. Cependant son attitude était ferme et son regard assuré : ses deux compagnes avaient l'air plus abattu qu'elle-même ; quant à moi, j'avais la fièvre : pour tous ceux qui se trouvaient là, cette soirée était une fête ; pour nous quatre, elle était un supplice.

— Et pourtant mademoiselle de Perne a signé ?

— Lorsque j'eus terminé la lecture du contrat, il y eut un instant de silence : puis mademoiselle de Perne se leva et s'avança lentement vers la table. Au moment où ma main tremblante lui présenta la plume, elle se retourna vers la porte du salon, et, je puis

Digitized by Google

vous le dire, telle était l'expression de son regard, que, par une hallucination étrange, nous crûmes, Antoinette, Julie et moi, que nous allions voir apparaître sur le seuil, ou votre spectre ou vous-même; mais rien ne parut; mademoiselle Maria saisit la plume, et...

Au lieu de poursuivre, Dominique Ermel fouilla dans sa poche et en tira une grande feuille de parchemin, aux armes du vice-légat. C'était ce contrat de mariage. Lorsque Thibaut était venu lui dire qu'on l'attendait au cabaret, lorsque les deux mots mystérieux, *Maria* et le *Lys*, lui avaient fait deviner l'arrivée de M. de Tervaz, il avait eu le temps de prendre ce contrat dans l'étude de maître Margerin son patron, pensant, avec raison peut-être, que, pour convaincre Gaston de son malheur, cette preuve matérielle ferait plus que tous les discours. Il lui mit donc entre les mains cette pièce, hélas! trop palpable : au dessous des signatures des deux mariés et de leurs parens, on y lisait celles de presque tous les gentilshommes du pays, et de plusieurs notables de la bourgeoisie, ou magistrats populaires. Parmi ces noms, dont la plupart sont éteints ou oubliés, il y en avait deux, le premier et le dernier, qui frappent aujourd'hui les regards comme deux bril-

Digitized by Google

lantes planètes dans un ciel étoilé: l'un, bien illustre déjà ; l'autre, bien obscur à cette époque : le duc de Crillon, et Joseph Vernet...

— Au surplus, monsieur le vicomte, voici ce contrat :

Ici maître Calixte Ermel s'interrompit, et, prenant une feuille de parchemin intercalée parmi ses divers papiers, il la remit à Charles de Varni : quatre-vingt-douze ans avaient passé sur cette feuille : elle était froissée, ridée, jaunie, mais lisible encore ; la signature de Maria de Perne était d'une écriture assez ferme jusqu'aux trois ou quatre dernières lettres ; celles-là étaient presque indéchiffrables : on voyait que la main avait faibli avant la volonté.

Jusque-là Charles de Varni avait écouté maître Calixte Ermel sans l'interrompre, et avec une attention profonde : en entendant le notaire ramener souvent dans son récit les noms d'Ermel et de Varni, il avait paru dominé peu à peu par un sentiment plus vif, plus personnel qu'une curiosité frivole. Docile complice du narrateur, son imagination évoquait déjà les fantômes du passé, et il comprenait, avec un intérêt mêlé de quelqu'inquiétude, que le notaire avait choisi, parmi ses MÉMOIRES, des souvenirs de sa famille.

Digitized by Google

En lui rendant le contrat de mariage, il ne put s'empêcher de lui demander si cette histoire ne le retardait pas de plus près qu'un récit ordinaire, si ce vicomte de Varni n'était pas un des aïeux du vicomte Charles, si ce clerc Dominique Ermel n'était pas un des ancêtres de maître Calixte.

— De grâce, répondit celui-ci avec une gravité respectueuse, de grâce, monsieur le vicomte, veuillez ne plus m'interrompre et ne pas m'interroger; car si j'étais forcé de vous répondre, il me faudrait, à l'instant même, fermer le livre de mes Mémoires et abandonner ce récit!...

— Encore de l'imprévu ! reprit Charles en souriant: savez-vous une chose, mon ami ? c'est qu'au lieu de la musique que je vous ai demandée, j'aurais dû me contenter de l'air : *Quel est donc ce mystère* ? (bis), ou de l'air : *Je n'y puis rien comprendre* !... (ter). C'eût été tout-à-fait de circonstance.... Allons, pardonnez-moi ; je me tais, et j'écoute.

— Et moi je reprends cette vieille histoire, dit le notaire.

Monsieur Gaston de Tervaz rendit à Dominique Ermel le contrat de mariage, comme vous venez de

Digitized by Google

me le rendre, et lui dit avec un nouvel accent de désespoir :

— C'est donc bien fini !... Malgré votre récit, malgré vous, malgré moi-même, je doutais encore !... Oui, mademoiselle Maria de Perne est mariée ; ou plutôt il n'y a plus de Maria de Perne ; il n'y a qu'une vicomtesse de Varni, que je ne connais plus et que je ne reverrai jamais : voilà la pensée dont je veux vivre, en attendant que j'en meure !

Puis, se reprenant comme frappé d'un souvenir :

— Avant ce mariage, dit-il à Dominique, pas un indice n'est parvenu jusqu'ici, pour vous apprendre, à vous et à elle, que je n'étais pas mort ?...

— Pas un.

— Vous n'avez vu personne ?

— Personne ; et ce silence a achevé de nous faire croire que vous n'existiez plus.

— Ainsi donc, reprit Gaston, Dieu n'a pas laissé arriver ici l'homme que j'avais envoyé ! Quelque accident l'aura détourné de sa route ! ou peut-être, une fois éloigné de moi, m'aura-t-il oublié !...

— Vous aviez envoyé quelqu'un ?... s'écria tout-à-coup Claude Rioux avec une émotion que rendait

Digitized by Google

plus frappante encore son accent rude et énergique ; vous aviez envoyé quelqu'un ?

— Oui ; un nommé Jean Peyrol, un matelot du *Lys*, recueilli, comme moi, sur le vaisseau anglais, par le capitaine Hower. Cédant à mes prières, le capitaine consentit à le mettre en liberté, et il partit pour la France bien avant moi, à bord d'une corvette que nous rencontrâmes, qui devait mouiller à Toulon. Jean Peyrol m'était dévoué ; je comptais d'ailleurs sur sa reconnaissance : je le chargeai de venir à Avignon, de tâcher de voir mademoiselle de Perne, et de lui remettre une lettre, dans laquelle je lui racontais tout ce qui s'était passé, en ajoutant que j'espérais bientôt être de retour auprès d'elle.

— Et d'après vos calculs, reprit Claude, vers quelle époque ce Jean Peyrol devait-il être ici ?

— Il y a dix-huit mois à peu près, au mois d'avril ou de mai de l'année dernière.

— C'est cela, poursuivit Claude toujours plus agité et comme se parlant à lui-même ; n'était-ce pas un homme d'une quarantaine d'années, maigre, petit, le teint basané, l'air malade, les cheveux ras, une cicatrice près de la tempe ?...

— Justement.

Digitized by Google

— Eh bien ! monsieur de Tervaz, aussi sûr que je m'appelle Claude Rioux et que j'aime Julie Thibaut, ce Jean Peyrol est venu ; et il y a là dessous un crime affreux, un secret terrible...

— Que voulez-vous dire ?

— Ecoutez-moi : L'année dernière, à la fin d'avril, j'étais, un soir, ici même, à la place où nous sommes. Julie, que son père renvoie toujours dès que je mets le pied dans son cabaret, était absente. Je vis entrer un homme qui avait l'air d'un marin, mais dont la figure m'était totalement inconnue ; il s'assit et demanda à souper ; il paraissait exténué de faim et de fatigue. Pendant que Thibaut le servait, j'entendis cet inconnu qui lui demandait comment il pourrait s'y prendre pour parler à une jeune personne nommée mademoiselle de Perne, fille d'un grand seigneur du pays, le marquis de Perne. A ces deux noms, je dressai l'oreille ; malheureusement, je n'étais pas seul à entendre. A une autre table mangeait et buvait Baptistin, le garde-chasse favori du vicomte de Varni... un coquin fieffé qui tire sur un homme comme sur un perdreau !... un misérable qui ose faire les doux yeux à Julie !... Mais n'importe ; ce n'est pas de cela qu'il s'agit. A peine eut-il entendu la question de l'étranger, Baptistin s'éclipsa et sortit ; un quart d'heure

Digitized by Google

après, il rentra, et, comme toutes les autres tables étaient prises, il s'assit, sans faire semblant de rien, à la table de l'inconnu qui terminait son souper; les voilà causant et trinquant ensemble. Baptistin demanda du vin vieux de la Nerthe, un vrai brûlot!... Je vis la conversation s'animer entre eux; l'inconnu avait d'abord paru interroger et Baptistin répondre; bientôt il me sembla que c'était le contraire, que Baptistin questionnait et que l'autre répondait. Leur souper ne finissait plus; les bouteilles se succédaient; il était tard. Vous savez que la fin d'avril est le moment de la pêche aux aloses; j'avais donc à *caler* mes filets. Je sortis; je déliai mon bateau, et je passai de l'autre côté du Rhône. Quoique le temps fût nuageux, on y voyait assez clair, parce qu'il y avait pleine lune. J'étais en train de débrouiller mes filets, lorsque j'aperçus, sur la rive que je venais de quitter, deux hommes qui marchaient côte à côte; ils firent ensemble environ deux cents pas. J'entendis ensuite un bruit de rames, et je revis mes deux individus dans un petit bateau qu'ils dirigeaient du côté de la Barthelasse; je me sentis troublé sans savoir pourquoi: Voilà, me dis-je, Baptistin qui conduit cet homme au pavillon de Mignard, chez M. le marquis de Perne.— Car, suivant leur habitude, le marquis et sa fille

Digitized by Google

étaient allés passer le printemps dans ce pavillon, situé vers le milieu de l'île. Bientôt, les arbres du bord me cachèrent Baptistin et son compagnon; mais quelques minutes après (oh! j'en frémis encore!) un cri, un cri terrible, le cri d'un homme qu'on égorge, traversa l'espace et arriva jusqu'à moi; vous jugez avec quelle attention j'écoutai... Plus rien; je n'entendis plus que le bruit du Rhône qui se brisait avec fracas contre le rocher de la Justice. Je restai dans mon bateau toute la nuit, l'œil et l'oreille au guet, attendant toujours; je ne vis personne; le lendemain, je me glissai à travers les *broutières* (1); je cherchai, je furetai à l'endroit où Baptistin et son compagnon avaient dû aborder: la terre me parut foulée et piétinée plus que de coutume; quelques branches étaient cassées à hauteur d'homme, comme s'il y avait eu une lutte corps à corps; mais je n'aperçus pas d'autres vestiges. Baptistin, sans doute, avait pris ses précautions: le Rhône était là, et lui avait servi à tout faire disparaître, le corps et les traces.

---

(1) *Broutières*, locution du pays pour désigner les taillis de peupliers et de saules qui croissent sur les alluvions du Rhône.

Digitized by Google

Au récit imprévu de cet horrible épisode, Gaston resta stupéfait, atterré : le ressentiment, l'épouvante, le doute, se disputaient son âme : Et vous croyez, dit-il, que cet inconnu est l'homme que j'avais envoyé ?

— Je n'eus alors qu'une idée confuse, et telle est la terreur qu'inspirent ici le nom, le pouvoir de M. de Varni, que je ne parlai de cet événement à personne, pas même à Dominique, pas même à Julie... Mais maintenant j'en suis sûr : l'époque, le signalement, tout s'accorde avec mes souvenirs. Lorsque Baptistin, entendant cet étranger demander mademoiselle de Perne, sortit du cabaret, il alla, je le devine, en informer M. de Varni et lui demander ce qu'il fallait faire. Il revint avec les instructions de son maître, grisa à moitié votre envoyé, le fit jaser, lui offrit de le conduire au pavillon de Mignard, auprès de mademoiselle de Perne ; l'autre, ne se méfiant de rien, s'embarqua avec lui... Et en mettant le pied sur la rive, un bon coup de couteau dans la poitrine, un grand cri, quelques soupirs étouffés, puis un corps jeté dans le Rhône ; puis quelques traces de sang lavées avec l'eau du fleuve ; puis plus rien... Et voilà l'affaire !

— Mais pourquoi ce crime ? reprit Gaston dont l'es-

Digitized by Google

prit chevaleresque refusait encore de croire à tant de scélératesse.

— Pourquoi ? parce que ceci se passait à la fin d'avril, et que monsieur de Varni s'est marié un mois après, à la fin de mai ; parce que mademoiselle de Perne, si loyale et si courageuse, lui avait sans nul doute parlé de vous, de votre amour et du sien, de la nouvelle de votre mort, qui seule avait pu lui permettre de disposer de sa main. Dès lors, ne fallait-il pas empêcher d'arriver jusqu'à elle, l'homme envoyé par vous pour lui annoncer que vous étiez vivant ?.... Croyez-moi, monsieur Gaston, la nuit était propice, le Rhône est profond ; M. de Varni n'a pas reculé devant un crime, et Baptistin est un misérable !...

Ils restèrent un moment silencieux, écrasés ; Claude, par l'horreur de ce souvenir ; les deux autres par l'horreur de ce récit.

— Oh ! pauvre Maria ! s'écria M. de Tervaz qui déjà oubliait sa propre souffrance ; si ce que j'entends est véritable, à quel homme a-t-on lié ta destinée ? je ne suis pas le plus malheureux ! c'est toi, c'est toi qu'il faut plaindre !

Gaston avait sur les lèvres une question qu'il brûlait

Digitized by Google

d'adresser à ses amis, et qu'un sentiment bizarre, douloureux, arrêtait dans sa bouche : à la fin, il demanda : Et jusqu'ici ce mariage paraît-il heureux ? Madame de Varni a-t-elle un enfant ? (ces derniers mots furent prononcés d'une voix presque inintelligible.)

— Elle n'a pas d'enfant, se hâta de répondre Dominique Ermel. Peu de personnes sont admises auprès de monsieur et de madame de Varni. Autant le vicomte avait de faste autrefois, autant il aimait la splendeur, les fêtes, tout ce qui flattait son orgueil, autant il est devenu sombre, taciturne. Quoiqu'il soit jeune encore, son visage s'est ridé, ses cheveux ont blanchi. Quant à madame de Varni, elle n'a peut-être pas dit vingt paroles depuis son mariage ; nul ne l'a vu sourire... Oui, sans être initié à leurs secrets, il est facile de deviner, ou plutôt tout nous révèle qu'ils ne sont pas, qu'ils ne peuvent pas être heureux !

Il y eut encore un moment de silence ; Gaston reprit en se tournant de nouveau vers Dominique et vers Claude :

— Pardonnez-moi, mes amis ! les grandes douleurs rendent égoïste comme les grandes joies : voilà une heure que nous parlons de moi ! voilà une heure que vous répondez à mes questions ; et je ne vous ai

Digitized by Google

pas encore demandé où en sont vos belles et pures amours !... Du moins, celles que vous aimez sont libres encore !

— Hélas ! répliqua Dominique, nos affaires n'en valent guères mieux. Mademoiselle Antoinette Margerin doit obéir à la volonté de son père, qui ne veut me l'accorder qu'à condition que j'achèterai son étude... et je suis trop pauvre.

— Et moi, dit à son tour Claude Rioux, je ne suis pas plus avancé ; Julie Thibaut m'aime toujours; mais son père est un vieil avare ; il ne veut la donner qu'à un homme qui ait autant d'argent que lui ; et je tremble que ce scélérat de Baptistin...

— Ainsi donc, tous les trois, interrompit Gaston avec une ineffable tristesse, tous les trois nous sommes brisés par le même obstacle, vaincus par le même ennemi, la pauvreté !... Et faute d'un peu d'or, ces trois jeunes filles, ces perles de la création, ces anges de grâce et de beauté, Maria, Antoinette, Julie, nos chères bien-aimées, seront sacrifiées toutes trois peut-être !... Et nous ne pouvons rien, rien que pleurer sur nous et sur elles !... Maintenant, adieu, mes amis : je retourne à Villeneuve où j'ai laissé mon cheval, et demain matin je me remets en route. Arrivé de nuit,

Digitized by Google

reparti avant le jour, n'ayant vu que Thibaut qui ne me connaît pas, vous dont je suis sûr, et Julie que vous prierez de me garder mon secret, nul ne saura que je suis venu, pas même Maria !... Elle me croit mort ; qu'elle le croie encore ; elle se sera trompée de date, voilà tout.

— Oh ! mais du moins vous ne vous tuerez pas ? dirent ensemble Dominique et Claude.

— Me tuer ! moi ! soyez tranquilles ! répondit Gaston avec un mélancolique sourire : j'ai l'honneur d'être au service du roi de France ; je porte une croix et une épée ; toutes deux me rappellent mon devoir. Je retourne à Brest ; la paix entre l'Angleterre et la France ne peut pas durer ; de nouveaux bruits de guerre s'accréditent. Reprendre du service, m'embarquer, n'avoir plus pour patrie que l'Océan, et pour amour qu'un souvenir : puis, un jour, rencontrer, comme il y a deux ans, une escadre anglaise... Ensuite... Dieu est bon, il permettra que je tombe, une fois encore, l'œil fixé sur le drapeau blanc et en criant : Vive le Roi !... mais, cette fois, je l'espère, pour ne plus me relever... une noble et douce mort, la mort d'un marin et d'un soldat !... Et vous, amis, vous à qui l'espérance est encore permise, oh ! soyez heureux

Digitized by Google

de tout le bonheur qui m'est ravi.... Adieu ! adieu pour toujours !

Il leur tendait les bras : ils se jetèrent sur son cœur, et ces trois jeunes gens, unis par la même pensée, se pressèrent dans une fraternelle étreinte. Enfin, M. de Tervaz, rappelant tout son courage, rouvrit la porte, et remit en possession de sa maison le vieux et inquiet Thibaut qui se promenait discrètement au dehors. Ensuite, adressant encore un geste d'adieu à ceux qu'il quittait et qui le suivaient tristement du regard, il reprit, à grands pas, le chemin par lequel il était venu.

Dix heures sonnaient à l'antique horloge de Jacquemart : le temps était devenu froid et humide ; de gros nuages montaient vers le nord, poussés par un vent orageux. M. de Tervaz suivit le bord du Rhône ; mais l'heure était trop avancée ; le bac à *traille* avait passé de l'autre côté du fleuve, et Gaston essaya vainement de le hêler. En ce moment, il aperçut, à quelques pas de lui, un petit bateau amarré à la rive ; et, sans attendre son appel, le batelier se leva et lui fit signe qu'il s'offrait à le conduire. Ce batelier était enveloppé d'un grand manteau et coiffé d'un chapeau à larges bords. La nuit, d'ailleurs, était trop sombre

Digitized by Google

pour qu'on pût distinguer sa figure, et Gaston se trouva sur le bateau, sans qu'ils eussent échangé une parole. Ils firent silencieusement cette traversée. Le batelier ramait; Gaston se tenait debout, regardant du côté de la ville qui s'éloignait peu à peu et dont les lumières s'éteignaient une à une, comme les pensées d'espérance dans une âme désolée : pas un bruit ne venait des deux rives ; de temps en temps, en longeant la pointe méridionale de la Barthelasse qu'il fallait doubler pour regagner l'autre bord, les rames froissaient les racines chevelues des aulnes et des saules ; ou bien un oiseau de nuit, effrayé, s'envolait à travers les branches ; ou bien encore l'aboiement lointain d'un chien de berger rompait tout-à-coup le silence.

Enfin, ils touchèrent le bord ; Gaston sauta lestement à terre. Pendant qu'il se fouillait pour payer le batelier, celui-ci prit sa lanterne qui était restée à ses pieds, et, l'élevant au niveau de son visage et des regards de Gaston, il laissa tomber en même temps le manteau qui l'enveloppait : M. de Tervaz poussa un cri de surprise ; dans ce conducteur mystérieux, il venait de reconnaître Julie Thibaut. A son tour, ce fut elle qui lui imposa silence d'un geste. Sans mot dire, elle lui glissa, entre les doigts, un mince morceau

Digitized by Google

de papier et rapprocha encore sa lanterne, afin que Gaston pût le lire. Il y jeta les yeux et tressaillit : une subite et ardente rougeur colora son visage pâle et défait.

— Que faudra-t-il que je réponde de votre part? demanda Julie.

— Dites que j'obéirai, répliqua-t-il.

Sur le papier que lui avait glissé la jeune fille, voici ce que Gaston avait lu :

« Ne partez pas sans m'avoir entendue ; ne mourez pas sans m'avoir pardonné. »

Digitized by Google

Digitized by Google

LES TROIS AMOURS.

Digitized by Google

Digitized by Google

II.

Jusqu'ici, continua maître Calixte Ermel, je n'ai pas très exactement suivi le conseil d'Hamilton : « Bélier, mon ami, si cela t'est égal, commence par le commencement » : Je me suis peut-être lancé trop vite en plein sujet, *in medias res* ; et je m'aperçois qu'avant d'aller plus loin, quelques explications préliminaires sont indispensables à la clarté de mon récit.

Digitized by Google

Vous avez voyagé, monsieur le vicomte ; en Orient, en Italie, en Espagne, vous croyez sans doute avoir rencontré les plus belles femmes qui se puissent voir. Je pense que vous changeriez d'avis, si, au lieu de ne connaître notre ville que par ses adjoints, ses geôliers et ses notaires, qui ne représentent évidemment que la moins attrayante partie du genre humain, vous contempliez dans nos bals, dans nos promenades ou dans nos fêtes, ces créatures ravissantes, nées pour la joie des cœurs et des regards, qu'on appelle les filles d'Avignon. Comtadines ou Provençales, il y a dans leur sang un mélange des races gauloise et méridionale, qui unit et confond chez elles, en un harmonieux ensemble, les caractères les plus opposés. Piquantes et régulières, sérieuses et souriantes, sensuelles et idéales, rêves de poète et modèles de statuaire, sentimentales comme des héroïnes de roman, pétillantes comme des soubrettes de Molière, rien n'est comparable à ces splendides jeunes filles, lorsque, les mains entrelacées, elles se répandent, par un joyeux soleil de mai, à travers nos prairies en fleurs : aussi fraîches que ces fleurs, aussi radieuses que ce soleil. L'œil vif, l'air mutin, le pied furtif, la taille souple, vous les verriez, portant, dans toute sa primitive élégance, le vrai costume indigène, dessinant

Digitized by Google

les bandeaux lisses et lustrés de leurs cheveux noirs sous cette jolie coiffe blanche qui rappelle le casque antique, et donne envie de s'écrier comme Othello : Oh ! mes belles guerrières ! Les fenêtres de nos mansardes encadrent, soyez-en sûr, dans leurs festons de campanules et de capucines, bien des Rigolettes inconnues, bien des Bernerettes oubliées, à qui il ne manque qu'un peintre digne d'elles. Hélas ! ce n'est pas moi, pauvre vieux tabellion au front ridé, au cœur terni, qui puis me flatter de leur rendre leur physionomie originale et charmante. Et cependant, quand je vous en parle, mon sang glacé se réchauffe ; sur mes lèvres attristées glisse ce sourire involontaire que le bon Homère prête aux vieillards de Troie, lorsqu'ils regardent Hélène, et que leurs yeux enchantés démentent les reproches de leur bouche.

S'il en est encore ainsi, maintenant que tout dégénère, maintenant qu'Avignon n'est plus qu'une capitale déchue dont le pavé inégal et raboteux laisse croître l'herbe entre ses fentes, jugez ce que ce devait être dans le temps où nous comptions parmi les centres et les foyers de la civilisation renaissante, où nous servions de trait-d'union entre les mœurs polies, les goûts poétiques, l'élégante urbanité du Midi, et cette barbarie féodale dont les ténèbres commen-

Digitized by Google

çaient à peine à se dissiper. Plus tard, bien que cette splendeur fût près de s'éteindre, jugez ce qu'étaient encore la beauté, l'éclat, l'influence de nos femmes, alors que, dans notre ville peuplée de plus de cent mille âmes, un vice-légat, prince à demi ecclésiastique, à demi mondain, rassemblait, à sa suite, une cour brillante, florentine d'origine, française d'esprit, romaine de cœur, et que le bruit des fêtes, les accens de la poésie, le doux murmure des arts, faisaient retentir les murs de ce palais aujourd'hui si triste, où nous n'entendons que le pas mesuré de la sentinelle et le cliquetis des clefs du geôlier.

Eh bien! à l'époque où nous ramène ce récit, première page de mes Mémoires, il n'y avait pas, soit à Avignon, soit aux alentours, une beauté qui ne s'éclipsât devant celle de trois jeunes filles, si complètement, si triomphalement belles, qu'elles rendaient impossible toute comparaison, toute rivalité, et même toute jalousie. De ces trois jeunes filles, l'une appartenait à la noblesse : c'était Maria de Perne ; l'autre, à la bourgeoisie : c'était Antoinette Margerin ; la troisième au peuple : c'était Julie Thibaut ; des circonstances assez singulières avaient présidé à leur naissance, et contribué à les rapprocher, malgré la différence des rangs et des fortunes.

Digitized by Google

Toutes trois étaient nées le même jour ; on les avaient présentées, à la même heure, à l'église de Saint-Agricol, leur paroisse : mais deux d'entre elles, les deux plus riches, Maria et Antoinette, avaient coûté, en naissant, la vie à leurs mères ; on eût dit qu'elles comprenaient sous quels funèbres auspices elles entraient en ce monde ; car elles tendaient leurs petites mains, comme pour demander un appui, et en pleurant d'une façon si touchante, que le curé, le sacristain, tous les assistans fondaient en larmes. Au nombre des personnes les plus vivement émues, se trouvait Suzanne Rioux, cousine de Madeleine Thibaut, la mère de Julie : cette bonne femme, aussi pauvre que sa cousine, et mariée comme elle à un pêcheur du Rhône, avait un beau marmot, nommé Claude, à peine âgé de quelques mois. Voyant Maria et Antoinette en deuil, leurs parens éplorés, et tout le monde en mouvement pour leur chercher des nourrices, elle mit le poing sur la hanche, et affirma que Maria et Antoinette ne pouvaient avoir de nourrices plus robustes, plus fraîches et plus dévouées qu'elle et sa cousine Madeleine : elle se sentait, disait-elle, de force à allaiter une des deux orphelines en même temps que son gros petit Claude, et Madeleine Thibaut se chargerait de l'autre en même temps

Digitized by Google

que de Julie. La population des bords du Rhône est si vigoureuse, et ces deux femmes avaient une réputation si bien établie d'honnêteté et de bonne santé, que la proposition de Suzanne Rioux fut acceptée avec empressement. D'ailleurs, maître Margerin, le père d'Antoinette, réfléchit qu'étant le notaire le plus occupé de toute la ville, il serait fort empêché s'il gardait dans sa maison une petite fille qui exigerait des soins continuels; et le marquis de Perne qui avait aimé avec passion sa femme, morte en accouchant de Maria, sentit que, dans les premiers temps, la vue de l'enfant qui lui avait coûté si cher, lui serait plus pénible que douce.

Les habitations de Madeleine et de Suzanne brillaient moins par le comfort que par le pittoresque; c'étaient deux cabanes recouvertes en bois, fort voisines l'une de l'autre, et à dix minutes de la ville. Elles n'étaient séparées du Rhône que par un talus rapide, dans lequel les pêcheurs avaient pratiqué quelques marches assez grossières pour descendre jusqu'à leurs bateaux. Ce talus, fertilisé par le crément du fleuve, s'était peu à peu couvert de saules, de vignes sauvages et de buissons qui allaient d'une cabane à l'autre. D'énormes massifs de peupliers, d'aubes et d'ormeaux, les abritaient contre les vents d'hiver, et,

Digitized by Google

de leurs branches entrelacées, leur formaient comme un second toit, rempli de verdure, de fraîcheur et de cris d'oiseaux. C'est là qu'étaient établies Madeleine et Suzanne, et qu'elles installèrent tant bien que mal leurs filles d'adoption avec leurs propres enfans. Suzanne Rioux fut la nourrice d'Antoinette Margerin: Madeleine Thibaut allaita Maria de Perne.

Les quatre enfans grandirent ensemble; ils grandirent en plein air, au soleil, à la pluie; leurs jeunes poitrines aspirèrent, à pleins poumons, cette bise âpre et saine dont ils aimaient à entendre, le soir, les frémissemens sonores à travers la feuillée. Ils couraient pieds nus sur la rive, s'empourpraient les joues de mûres sauvages, dénichaient dans les buissons les bouvreuils et les mésanges, et baignaient leurs jambes nerveuses dans l'eau froide et transparente du fleuve. Ni leurs corps ni leurs cœurs ne connaissaient d'entraves; ils marchaient heureux et libres comme de vraies créatures du bon Dieu, et ils se développèrent si merveilleusement, que bientôt, dans tout le voisinage, on ne parla que des *quatre enfans du Rhône.* C'est ainsi que les désignaient les bateliers qui les saluaient en passant, et qui prétendaient que leur rencontre était le présage d'une heureuse pêche. A sept ans, Claude Rioux était déjà capable d'aider son père : quant aux

Digitized by Google

trois jeunes filles, les comparer à des chérubins, c'est à peine donner une idée de leur beauté et de leur grâce.

Cependant cette éducation à la Jean-Jacques (pardonnez-moi l'anachronisme), ne pouvait durer éternellement. Maria et même Antoinette n'étaient pas faites pour passer toute leur vie chez des pêcheurs, sans apprendre autre chose qu'à parler patois et raccommoder des filets troués. Un jour donc, le marquis de Perne et maître Margerin vinrent reprendre leurs filles; ce jour-là, il y eut bien des larmes chez Madeleine et chez Suzanne. Ces enfans, habitués à vivre ensemble, avaient conçu les uns pour les autres une affection si vive, que leur douleur, en se séparant, fut plus profonde que ne le comportait leur âge. Avec une sorte de solennité qui, pour être enfantine, n'en était pas moins touchante, ils se promirent qu'ils s'aimeraient toujours et qu'ils ne s'oublieraient jamais.

Plus aguerri, plus réfléchi que ses compagnes, Claude Rioux avait déjà pensé à ces distinctions de rang qui devaient s'interposer tôt ou tard dans cette amitié d'enfance, et ne lui laisser que Julie. Il prit celle-ci par la main, lorsque les deux autres eurent disparu derrière les arbres, et l'attirant sur son cœur, il lui jura de l'aimer pour trois, puisque désormais ils de-

Digitized by Google

vaient rester seuls. Julie répondit à cette étreinte, et à dater de ce moment, ces deux jeunes cœurs se regardèrent comme rivés l'un à l'autre. Ils n'eurent pourtant pas à se plaindre de Maria et d'Antoinette, qui tinrent fidèlement leurs promesses. Ni le luxe et l'éclat de la maison du marquis de Perne, ni les bons dîners et les gâteries paternelles de maître Margerin, ne purent faire oublier à leurs filles la tendresse de Julie et de Claude, les fromages frais de la bonne Suzanne et les fritures de la mère Thibaut. Elles y revenaient de temps à autre, apportant des jouets et des sucreries dont Claude ne faisait pas grand cas, et de tendres paroles qui leur ravivaient le cœur. On ne s'étonnait pas de voir Antoinette Margerin aussi fidèle à ses amitiés; c'était une douce et bonne fille dont les traits angéliques reflétaient l'âme aimante et naïve. Mais, en grandissant, Maria de Perne annonça un caractère tout différent. Son père était un homme froid, peu communicatif, qui paraissait vivre dans le passé et se livrait bien rarement, avec sa fille, à ces épanchemens qui eussent amolli son naturel indépendant et hautain. Elle prit l'habitude de se replier sur elle-même; et, de cette taciturnité rêveuse, unie au souvenir de la liberté presque sauvage de ses premières années, résulta un caractère étrange, une fierté conte-

Digitized by Google

nue, indomptée, inflexible, une énergie presque virile que rendait plus frappante encore son incomparable beauté. Maria n'était pas vaine; elle avait le sentiment de sa valeur, et ce sentiment, qui la rendait dédaigneuse à l'égard de ses égaux, disparaissait lorsqu'elle avait affaire aux pauvres et aux humbles. Dès qu'elle se retrouvait auprès d'Antoinette, dès qu'elle mettait le pied sur le seuil de la cabane de Madeleine, dès que Julie et Claude entraient chez elle, endimanchés et un peu craintifs, pour lui faire hommage d'un panier de mûres ou d'un bouquet de violettes, elle redevenait la fille des champs, simple et bonne, affectueuse et charmante. Mais lorsque, dans le salon de son père, elle était forcée de reprendre son rôle de jeune personne bien née et bien élevée, et de recevoir les élégans et les grandes dames du pays, alors son caractère reparaissait tout entier. Soit gêne, soit froideur naturelle, soit conviction de sa supériorité, elle apportait dans ces relations une raideur glaciale et dédaigneuse qui écartait toute confiance, toute sympathie.

Cependant, comme son nom, sa fortune et sa beauté dominaient tout le reste, Maria de Perne n'avait pas encore seize ans, qu'elle servait déjà de point de mire aux plus brillans partis de la Provence et du Languedoc. Elle ne daignait pas s'apercevoir des

Digitized by Google

empressemens dont elle était l'objet, ni même honorer d'un refus ceux qui précisaient davantage leurs prétentions. Elle affectait d'ignorer ou de ne pas comprendre qu'il s'agissait d'elle ; on eût dit qu'elle mettait son affection et sa personne à un si haut prix, que nul ne lui paraissait digne d'y atteindre.

Chaque année, en automne, Maria de Perne allait passer quelques mois à la campagne, près de Montpellier, chez sa grand'mère maternelle, la comtesse de Vénéjan. C'était une vieille douairière qui avait vu les dernières années de Louis XIV, et quelque peu les premiers temps de la Régence. Sans se laisser corrompre par l'atmosphère des cours, elle y avait appris une morale indulgente et facile, une amabilité expansive qui, par l'effet même du contraste, lui donnait quelqu'ascendant sur sa fière et indomptable petite-fille. « Ma chère enfant, lui disait-elle quelquefois en lui caressant le menton de sa main blanche et effilée, vous êtes une fleur des champs, une fleur sauvage ; ce sont celles dont les couleurs sont les plus vives et les parfums les plus doux : heureux celui qui les respire et qui les cueille ! » Et comme Maria lui répondait : « Jamais ! » avec un petit air de dédain qui lui allait du reste à merveille, la bonne douairière

Digitized by Google

répliquait par un proverbe vieux et aimable comme elle : Il ne faut jurer de rien.

Un jour que mademoiselle de Perne était chez sa grand'mère, et que, fidèle à ses habitudes, elle se promenait à cheval assez loin dans la campagne, il lui arriva de prolonger sa promenade un peu plus loin que de coutume, et la nuit approchait lorsqu'elle songea à retourner au château. Elle avait mis à son cheval la bride sur le cou et admirait les teintes pâlissantes du soir, lorsqu'au détour d'un chemin solitaire, elle rencontra trois ou quatre étudians de Montpellier, qui, après avoir bu et mangé dans quelque guinguette du voisinage, s'apprêtaient à rentrer dans la ville, la tête plus chargée d'alcool que de bon sens. En voyant venir à eux cette belle jeune fille, errant à l'aventure et loin de toute habitation, leur cerveau méridional acheva de s'exalter, et ils assaillirent la hardie promeneuse de quelques uns de ces complimens qui ressemblent à des offenses. J'essaierais vainement de peindre la surprise, la colère, l'indignation de mademoiselle de Perne. Elle s'arrêta court, et lança aux impertinens un regard qui les eût certainement foudroyés s'ils eussent été capables d'en comprendre l'expression : mais ils n'étaient pas gens à s'arrêter en si beau chemin ; les quolibets, les sarcas-

Digitized by Google

mes, les mots à double entente commencèrent à pleuvoir de plus belle, et, pour la première fois depuis qu'elle était au monde, Maria (supplice affreux pour elle!) se sentait près d'être humiliée.

En ce moment, un jeune homme, de dix-huit ans à peine, et dont l'extérieur annonçait plus de courage que de vigueur, s'élança tout-à-coup d'un groupe d'arbres placés à quelques pas de distance, et, sans perdre le temps en paroles, tombant comme grêle sur les assaillans, il se mit à leur distribuer des horions et des coups de canne. Après le premier instant de surprise, les étudians, honteux d'être battus dans un combat aussi inégal, tournèrent leur verve contre le nouveau-venu ; et il allait, comme on dit, passer un mauvais quart d'heure, lorsque Maria, sortant de son inaction et de sa stupeur, lança son cheval sur un des étudians, et d'une main dont on n'aurait pas soupçonné la force, elle lui cingla le visage du plus énergique coup de cravache que jamais amazone irritée ait asséné à un insolent. Ce coup inattendu fut le signal de la victoire : confus d'avoir sur les bras un pareil ennemi, les étudians se dégrisèrent, et, moitié gaiment, moitié en déroute, ils s'enfuirent à travers champs.

Mademoiselle de Perne resta un instant immobile ;

Digitized by Google

dans le feu de l'action, son chapeau était tombé, et ses beaux cheveux blonds se déroulaient à flots sur ses épaules. Ses yeux lançaient des éclairs ; ses narines gonflées semblaient appeler la vengeance et le péril ; une émotion bizarre, mélange de dédain, de confusion et d'orgueil, soulevait son corsage. Ce fut ainsi qu'elle apparut à son défenseur inconnu, lorsqu'il arrêta sur elle son premier regard ; et ce fut là une de ces impressions soudaines, une de ces images ineffaçables qui décident de toute une destinée.

A son tour elle le regarda : il paraissait à peine plus âgé qu'elle ; sa figure noble et expressive empruntait à la circonstance un air d'exaltation chevaleresque. Elle lui sut gré d'être arrivé si à propos, de s'être dévoué pour elle, de lui avoir épargné la seule humiliation qu'elle eût jamais pressentie : et loyalement, franchement, sans coquetterie, arrière-pensée ou fausse honte, elle lui tendit la main.

Une connaissance commencée sous de pareils auspices, devait faire des progrès rapides : Maria apprit bientôt que ce jeune homme était un orphelin, sans fortune, fils d'un pauvre gentilhomme du Rouergue, mort pendant les dernières guerres : il se nommait Gaston de Tervaz.

Digitized by Google

Gaston était garde-pavillon, c'est à dire élève de marine ; il venait, tous les ans, passer son congé chez une vieille tante, l'unique parente qu'il eût conservée, et qui habitait une maison de campagne voisine du château de la comtesse de Vênéjan. Une fois qu'elle eut obtenu ces renseignemens préliminaires, mademoiselle de Perne sut bien vite trouver les moyens de revoir son jeune défenseur. S'il eût montré des dispositions présomptueuses, l'envie de se prévaloir auprès d'elle du service qu'il lui avait rendu, elle se serait armée contre lui de ce dédain superbe qui paraissait devoir la défendre contre toute surprise de cœur ; elle se fût reproché, comme une faiblesse, la première impression qu'elle avait ressentie en le voyant. Mais à une intrépidité de lion, Gaston unissait une candeur d'enfant et une timidité de jeune fille ; et à leur seconde rencontre, Maria le retrouva plus tremblant et plus troublé qu'elle. Cette émotion juvénile et naïve le servit mieux que ne l'eussent fait les combinaisons les plus habiles : heureuse du sentiment de sa supériorité et de sa force, mademoiselle de Perne éprouva d'abord pour M. de Tervaz l'affection que lui eût inspirée un frère, plus jeune et plus faible, qui aurait eu besoin de s'appuyer sur elle. Elle ne s'effraya point de cette affection qui ne la

Digitized by Google

forçait pas à douter d'elle-même, et elle arriva d'autant plus vite à donner son cœur qu'elle le crut plus invincible.

Mais mademoiselle de Perne avait plus de franchise encore que d'orgueil. Dès qu'elle se fut avoué son amour, elle ne chercha ni à feindre, ni à s'abuser, ni à gagner du temps à l'aide de ces innombrables évolutions de la stratégie féminine qu'elle ignorait, et qu'elle eût méprisées, si elle les avait connues. Elle n'était pas de l'avis de Cathos au sujet des préludes, des réticences, des demi-aveux qui doivent précéder une déclaration et servir de préface à un tendre penchant. Elle apporta dans cet amour la résolution et l'indépendance qu'elle mettait à toutes choses, et elle se dit, que, par cela seul qu'elle aimait M. de Tervoz, il devenait digne d'elle. Sa grand'mère, à qui elle se confia, accueillit avec un sourire indulgent et un peu sceptique l'aveu de ce sentiment profond, éternel, irrévocable, chez une jeune fille qui n'avait pas encore seize ans. Comme les gens très âgés et qui ont beaucoup vu le monde, traitent assez légèrement ces histoires de cœur chez les personnes très jeunes, comme la comtesse de Vénéjan raffolait d'ailleurs de sa petite-fille, elle se prêta de fort bonne grâce à tout ce que lui demanda mademoiselle de

Digitized by Google

Perne : elle fit atteler ses chevaux à son carosse, et elle alla faire avec Maria, une visite à sa voisine, la tante de Gaston : des relations amicales s'établirent, et ces deux aimables vieilles se contentèrent de surveiller d'un peu loin les fraîches et printannières amours qui se nouaient sous leurs yeux. Ces enfans étaient si purs, leurs tendresses étaient si loyales, qu'une surveillance plus active eût été à la fois blessante et inutile. Tous deux surent qu'ils aimaient, qu'ils étaient aimés, bien avant de se l'être dit ; et lorsque Gaston, forcé de repartir pour Toulon où il avait encore un an d'école à faire, dit adieu à mademoiselle de Perne, ils comprenaient que leurs âmes étaient unies pour jamais, et ils ajoutaient tout bas que leurs destinées étaient désormais inséparables.

L'année suivante, vers la même époque, ils se retrouvèrent ; cette année d'intervalle avait donné à la beauté de mademoiselle de Perne l'achèvement suprême, l'idéale perfection, vivifiée et complétée encore par un sentiment partagé. Ce que le temps avait fait pour leurs personnes, cet amour l'avait fait pour leurs âmes. Ils n'étaient pas changés, mais développés et affermis. L'absence est comme la solitude : elle affaiblit ce qui est faible ; elle fortifie ce qui est

Digitized by Google

fort ; ce qu'elle ne vieillit pas, elle le mûrit ; ce qu'elle n'efface pas, elle l'éternise.

C'était la dernière fois que Gaston passait ainsi l'automne auprès de sa tante. Il venait d'obtenir le grade d'enseigne, et il devait, trois mois plus tard, partir pour Brest et s'embarquer à bord du *Lys*, pour une expédition périlleuse et lointaine. Maria et Gaston n'avaient donc plus à eux que ce temps si court, avant d'arriver à une séparation, longue peut-être, peut-être éternelle. Ce furent trois mois de purs enchantemens, de saintes et poétiques ivresses. Mademoiselle de Perne ne se faisait pas illusion sur l'avenir : ce n'était pas une de ces natures molles et indécises, qui croient pouvoir renfermer le monde dans leurs romanesques rêveries. L'enthousiasme du cœur s'alliait chez elle au sentiment très net de la réalité. Elle se disait qu'il fallait que Gaston partît, qu'il avait sa carrière à suivre, son devoir à accomplir, son nom à faire ; qu'une union entre eux était impossible tant que ces conditions ne seraient pas remplies : mais à toutes les chances mauvaises l'altière et intrépide jeune fille opposait, comme contrepoids, deux choses qu'elle croyait supérieures à tout : son amour et sa volonté.

Pour donner à ces momens qui précédaient une séparation, plus de solennité et de charme, mademoi-

Digitized by Google

selle de Perne eut une fantaisie singulière. Elle voulut appeler auprès d'elle ses deux compagnes d'enfance, Antoinette Margerin et Julie Thibaut. Il y eut pour toutes trois une douceur bien grande à se retrouver ensemble, comme dix ans auparavant, et Maria se replongea, pour ainsi dire, dans cette amitié, avec cette force, cette ardeur nouvelle qu'un premier amour ajoute à toutes les autres facultés du cœur. Elles reprirent leurs douces causeries, leurs courses à travers la campagne. L'automne, si beau dans le midi de la France, prêtait ses mélancoliques splendeurs, l'éclat voilé de son soleil, les riches teintes de ses paysages, aux promenades des trois amies. Seulement, au lieu d'adorables enfans, elles étaient devenues de ravissantes jeunes filles; au lieu de se poursuivre en courant, elles marchaient côte à côte; au lieu de rire, elles rêvaient; au lieu d'échanger des folies, elles échangeaient des confidences.

Enfans, elles s'étaient presque ressemblé; en se développant avec l'âge, leur beauté avait pris un caractère différent, où se retrouvait un reflet de leurs conditions diverses. Maria de Perne était le type de la jeune fille de haut lignage, née, en temps ordinaire, pour plaire et commander; en temps de révolution, pour se dévouer et souffrir. Le *sang*, la race,

Digitized by Google

ces mots dont on a tant abusé, éclataient dans toute sa personne. Ses pieds eussent fait envie à Cendrillon et ses mains à Anne d'Autriche. Les lignes onduleuses de ses belles épaules, le galbe exquis de sa tête, petite et royalement posée sur son cou mince et flexible, sa démarche à la fois souple et altière, l'éclat de ses yeux, tempérés et adoucis par les nuances délicates de son teint un peu pâle, et ses cheveux blonds aux reflets d'or, tout en elle était noble et superbe comme un souvenir de Louis XIV et de Versailles. Il suffisait de la regarder pour comprendre ces deux religions que les femmes avaient tour-à-tour créées : la chevalerie, qui enseignait à mourir, et la galanterie, qui apprenait à vivre.

Antoinette Margerin réalisait cet idéal de modestie attrayante, de sérénité silencieuse et paisible qui caractérisait la vie bourgeoise à cette époque. Moins grande que sa noble amie, elle n'avait ni ses airs de tête, ni son expression fière et passionnée, ni la grâce souveraine de ses attitudes et de ses mouvements. Ses cheveux d'un blond plus clair que ceux de Maria, formaient, avec ses yeux bleus et limpides, un irrésistible ensemble de bonté et de douceur. Son teint offrait cette fraîcheur délicieuse, virginale, de la fleur que rien n'a froissée. L'attrait de cette

Digitized by Google

figure, qui s'emparait peu à peu de l'âme, consistait tout entier dans les demi-teintes, dans cette naïveté d'impressions qui se traduisaient sur son front en rougeur soudaine, et que l'on pouvait deviner avant elle-même. La beauté de mademoiselle de Perne, c'était le rayon qui illumine et embrase tout, mais qui éblouit le regard : celle de mademoiselle Margerin, c'était cette aube, cette lueur mystérieuse et douce de la première heure du jour, qui découvre peu à peu le charme du paysage à travers les brumes matinales.

Moins poétique que Maria, moins touchante qu'Antoinette, Julie Thibaut, la fille du peuple, avait peut-être quelque chose de plus saisissant et de plus splendide: Ses cheveux bruns, que sa coiffe pouvait à peine contenir, encadraient admirablement son visage d'une richesse de lignes sculpturale. Un léger cercle de bistre cernait ses yeux noirs, et ajoutait à leur expression que ses longs cils rendaient plus profonde encore ; un imperceptible duvet couvrait sa lèvre supérieure, et faisait ressortir l'émail humide et frais de ses dents. Son cou, ses bras, presque toujours découverts, suivant l'usage des filles de nos campagnes, avaient contracté non pas le hâle vulgaire, mais ces tons chauds et vigoureux que notre soleil donne à ce

Digitized by Google

qu'il touche. Elle avait le pied petit; mais ses mains fortes et un peu rudes, quoique d'un très beau dessin, semblaient le seul tribut payé par cette magnifique nature à ses habitudes de travail et de pauvreté.

Un roi, un poète, un rêveur, eussent préféré Maria. Pour une âme simple et honnête, cherchant à se reposer dans la sécurité d'une affection sans orage, Antoinette eût paru la plus belle. Un artiste, amoureux de la forme et du caractère, serait tombé en extase devant Julie.

Mademoiselle de Pernc chérissait trop ses deux compagnes pour leur cacher ce qui se passait dans son cœur. Antoinette et Julie étaient au courant de sa rencontre avec Gaston, des progrès de cet amour, de ses lointaines espérances. Elle leur présenta M. de Tervaz qui ne tarda pas à les aimer comme deux sœurs : et bientôt, ce petit coin du monde offrit un spectacle bien rare : trois jeunes filles d'une beauté presque égale, qui n'éprouvaient mutuellement aucune velléité de jalousie, et un beau jeune homme qui aimait loyalement l'un des trois, sans être l'objet des coquetteries des deux autres.

A son tour, la pauvre Julie fit ses confidences : elles n'étaient pas gaies; de grands changemens étaient survenus, depuis quelques années, dans les

Digitized by Google

deux cabanes du bord du Rhône. Le père Thibaut, dont la femme avait nourri Marie, avait été largement récompensé par le marquis de Perne : grâce à cet argent, il s'était trouvé, un beau jour, propriétaire de deux bateaux et d'un droit de pêche ; puis, il avait entrepris un petit commerce de vin et d'huile ; et, enfin, devenu veuf, il avait acheté sur le quai du Rhône, un cabaret achalandé, dans lequel nous l'avons vu installé au commencement de ce récit. Malheureusement la fortune des Rioux avait suivi une marche toute contraire. Maître Margerin était fort avare, et le peu d'argent qu'il avait donné à Suzanne et à son mari, n'était pas resté long-temps entre leurs mains. Suzanne était morte, après une longue maladie, pendant laquelle s'étaient épuisées toutes les économies du ménage. Sans femme, sans argent, forcé de vendre son bateau, le père de Claude, pour s'étourdir, avait fini par se livrer aux liqueurs fortes ; bref, il vint un moment où Claude Rioux se trouva seul, abandonné, ne possédant, pour tout bien, que ses dix-huit ans, ses bras robustes et son amour pour Julie. C'était trop peu, à ce qu'il paraît, aux yeux du père Thibaut, qui, vu le déclin de la fortune des Rioux et l'accroissement de la sienne, cessa tout-à-coup de reconnaître la parenté, et signifia vertement à Claude qu'il eût à re-

Digitized by Google

noncer à toute prétention sur mademoiselle Julie Thibaut. Ce sont là de ces ordres auxquels on n'a garde d'obéir, surtout lorsqu'on est encouragé à la désobéissance par la principale intéressée : Claude et Julie se promirent de nouveau de s'aimer toujours et d'attendre des temps meilleurs.

Voilà ce que raconta Julie, pendant que les trois amies se promenaient ensemble dans un sentier bordé d'aubépines qui conduisait du château de Vénéjan à l'habitation plus modeste de la tante de Gaston.

— Courage, Julie ! lui dit mademoiselle de Perne ; le courage et l'amour sont frères ; toutes deux nous avons à attendre, à lutter, à souffrir ; mais, à notre âge, attendre, c'est espérer ; lutter, c'est vaincre ; souffrir, c'est aimer !

Puis, se tournant vers Antoinette qui gardait le silence :

— Toi seule, lui dit-elle, toi seule, douce et simple enfant, tu as su préserver ton cœur ! Tu ne vois passer dans tes rêves d'autre image que celle de ton ange gardien !.. Oh ! toi qui n'aimes pas, prie pour nous... prie pour ceux qui aiment !

La pauvre Antoinette devint rouge comme une cerise, et se jetant dans les bras de Maria, appuyant

Digitized by Google

sa tête sur sa poitrine, elle lui avoua bas, bien bas, qu'elle aussi avait son petit roman.

Il était pur et paisible comme elle ; un des jeunes clercs de maître Margerin, son père, l'avait souvent regardée à travers les vitres de l'étude, tandis qu'assise sous les vieux buis du jardin, elle raccommodait le linge de la maison. La figure de ce jeune homme était intéressante. Antoinette avait su qu'il s'appelait Dominique Ermel et qu'il faisait vivre de ses épargnes une mère vieille et infirme : peu à peu ils avaient échangé quelques paroles ; une certaine familiarité s'était établie. La jeune fille s'était fait une douce habitude de ce moment où Dominique, le visage collé contre la fenêtre, lui adressait un salut timide qu'elle payait d'un sourire. Ce moment n'avait pas tardé à devenir l'unique émotion, l'unique joie de ses calmes et monotones journées : l'impression qu'elle en ressentait, l'attente et le souvenir qu'elle en gardait dans son cœur, tel fut le prélude de cet amour silencieux et pudique, renfermé dans cet étroit espace, entre de pâles et grisâtres murailles que le soleil visitait à peine une heure par jour. Cet amour s'infiltra peu à peu dans son âme, comme ces sources, qui se forment, goutte à goutte, au creux des rochers. Antoinette s'aperçut à peine des progrès lents,

Digitized by Google

continus, mystérieux, de ce sentiment qui s'ignorait lui-même et que favorisait cette délicieuse ignorance; mais, un jour que Dominique, retenu auprès de sa mère malade, ne parut pas, à l'heure accoutumée, derrière la fenêtre, Antoinette qui travaillait, assise à sa place ordinaire, sentit d'abord comme une espèce de frisson : ensuite, se penchant de nouveau sur son ouvrage, il lui sembla que ses yeux voyaient trouble : puis une larme parut au bord de sa paupière, se retint un moment à ses longs cils, et enfin, glissant doucement le long de sa joue fraîche et rose, tomba, comme une perle inconnue, sur sa main tremblante. Cette larme divine révéla Antoinette à elle-même et lui apprit qu'elle aimait.

La timide jeune fille n'était pas allée plus loin dans cette voie dangereuse et charmante; elle était sûre de l'amour de Dominique; mais elle n'osait pas parler à maître Margerin, son père; elle savait qu'il n'entendait pas raillerie sur le chapitre des écus; il lui répétait très souvent que son étude valait soixante mille livres, et qu'il n'accepterait pour gendre qu'un homme assez riche pour se mettre en son lieu et place, et lui payer ladite étude en beaux deniers comptans. Antoinette en était là de ses espérances, de ses prévisions et de ses craintes. Elle n'avait ni l'énergie et la

Digitized by Google

résolution patricienne de Maria, ni la vigueur populaire et naïve de Julie. En attendant les événemens que lui préparait l'avenir, elle se résignait, aimait, pleurait et priait.

Le temps se passait dans ces douces confidences : Gaston servait parfois de guide aux trois amies dans leurs excursions aventureuses : madame de Vénéjan les prêchait bien un peu ; elle leur disait bien que sa vieille expérience n'était pas d'accord avec leurs illusions juvéniles, que le monde et la vie déjouaient presque toujours les plus aimables combinaisons du cœur, et que d'aussi jolis romans, avaient le malheur ou le tort d'en rester souvent au premier chapitre. Mais, en regardant ces fronts si jeunes, ces yeux si beaux, le rayonnement de ces âmes si pures sur ces traits si nobles et si charmans, la bonne comtesse se sentait désarmée ; elle commençait en les grondant, et elle finissait par leur sourire.

Le jour vint cependant où Gaston de Tervaz devait partir. A force de cajoler sa grand'mère, Maria de Perne obtint la permission d'accompagner Gaston, avec Antoinette et Julie, jusqu'à un village nommé Florensac, situé à une lieue de Montpellier, à l'angle de la grande route : c'était là que le jeune homme

Digitized by Google

devait prendre le coche, seule ressource des voyageurs à cette époque. Tout en cheminant, mademoiselle de Perne avait un air de mystère qui n'eût pas échappé à ses deux compagnes, si elles avaient pu se douter de ce qu'elles allaient trouver à Florensac; quels furent leur surprise et leur trouble, lorsqu'à l'entrée du village, elles reconnurent Claude Rioux et Dominique Ermel! Mademoiselle de Perne, voulant donner à ce moment une solennité qui leur servît à tous de souvenir et de date entre les joies du passé et les incertitudes de l'avenir, avait résolument écrit à Dominique et à Claude pour leur assigner ce rendez-vous.

— Avant de nous séparer, dit-elle à Gaston, j'ai désiré réunir tous ceux sur lesquels nous pouvons compter, qui peuvent compter sur nous. Claude, et vous, monsieur Dominique, je vous demande votre amitié pour monsieur Gaston de Tervaz, enseigne de vaisseau au service de Sa Majesté. Gaston, je vous présente monsieur Dominique Ermel, et Claude Rioux; vous les connaissez d'avance; ce sont deux sincères amis.

Les jeunes gens se tendirent la main: elle continua.

Digitized by Google

— Monsieur Dominique, Antoinette vous aime; Claude, vous êtes aimé de Julie : monsieur de Tervaz, vous êtes sûr de moi, n'est-ce pas? (Gaston voulut parler) ; c'est bien, poursuivit-elle, les phrases et les sermens sont inutiles entre nous; fiez-vous à mon cœur; c'est lui que j'interroge pour lire dans le vôtre,

— Maria! s'écria M. de Tervaz suffoqué d'une émotion indicible.

— Antoinette! Julie! reprit mademoiselle de Perne : aimez ceux qui vous aiment ; ils sont dignes de vous; moi, je crois à votre amitié comme vous croyez à la mienne.

Pour toute réponse, les deux jeunes filles se pressèrent sur le sein frémissant de Maria, et ni amant, ni peintre n'eussent pu rêver un groupe plus gracieux, plus poétique et plus beau,

— Oh ! oui, soyons unis, dit-elle : nous avons devant nous bien des obstacles, des malheurs possibles, des chances mauvaises. Mais que ne peuvent contre les malheurs, les obstacles et les périls, six cœurs, six jeunes cœurs, liés par la même pensée, fortifiés par le même amour, gardés par le même courage?

Pendant qu'elle prononçait ces paroles, il y avait

Digitized by Google

dans son regard, dans sa voix, une autorité, une force, un enthousiasme auquel personne n'eût résisté.

— Ordonnez, disposez de nous! s'écria Claude Rioux.

— M. de Tervaz va partir, reprit-elle : il va traverser des mers, affronter des périls : dans quelques semaines, il y aura des mondes entre nous : c'est donc à lui que nous devons penser, nous qui restons ensemble!

— Eh bien! répondit Claude, si jamais M. de Tervaz a besoin de Dominique ou de moi, qu'il nous demande ou nous fasse demander; au premier appel nous accourrons.

— Merci, mes amis, j'accepte, dit Gaston.

— Et quel sera le mot d'ordre, si quelque raison de prudence vous empêchait de vous nommer? demanda Dominique Ermel.

Gaston regarda mademoiselle de Perne; il se souvint du nom de son vaisseau, et il répondit : *Maria, le Lys.*

— Il faut encore, dit Claude, choisir le lieu où monsieur de Tervaz pourra être sûr de nous retrouver.

Digitized by Google

— Je propose, dit Julie, le cabaret de mon père : *Au poisson frais du Rhône*, à Avignon, sur le quai, une jolie statue de la Sainte-Vierge au dessus de la porte; impossible de se tromper.

— Ainsi donc, reprit Gaston, si de loin ou de près, j'ai besoin d'un de vous ou de vous tous, le lieu, ce sera le cabaret de Thibaut; le mot d'ordre, ce sera : *Maria, le Lys.*

— C'est convenu ! répliquèrent Claude et Dominique.

— Voilà qui est bien, dit mademoiselle de Perno dont l'émotion ne se trahissait que par l'éclat presque fébrile de ses yeux : maintenant, Gaston, adieu et espoir ! voici ma main ; serrez-la sans crainte ; elle est courageuse et loyale : voici mon front ; il ne renferme pas une pensée qui ne soit à vous ; scellez-y de vos lèvres le pacte que nous venons de conclure !

L'étrange fille présenta son front à M. de Tervaz; ce mouvement, cette pose étaient si expressifs et si chastes, qu'ils ne pouvaient éveiller qu'un sentiment de respect.

— A présent, partez, voici l'heure ! ajouta-t-elle en montrant la grande route ; la voiture arrive, et nous devons nous quitter ici ; ne regardez pas en arrière ;

Digitized by Google

soyez digne de l'affection que vous inspirez et du pays que vous allez servir. Tant que vous vivrez, sachez que je vous appartiens. Si vous succombez, mon cœur descendra avec vous dans le tombeau, et y restera toujours. Adieu, Gaston, adieu, mon ami!

— Et n'oubliez pas, ajouta Claude, les deux noms, les deux mots d'ordre: *Maria*, et *le Lys*.

— Et le cabaret de Thibaut! dit Julie en serrant la main de M. de Tervaz.

La lourde voiture avançait; Gaston s'éloigna lentement; il y eut encore quelques regards, quelques mouchoir agités: puis le jeune homme monta dans le coche, et au premier tournant de la route, tout disparut. Alors, seulement, mademoiselle de Perne, qui n'avait pas bougé de place, et qui regardait en silence la voiture s'enfuir à l'horizon, serra contre son sein ses deux compagnes; et de ses yeux ardens s'échappèrent quelques larmes. Pendant toute cette scène, elle n'avait ni faibli, ni pleuré.

Quelques instans après, Dominique Ermel et Claude Rioux repartaient pour Avignon, l'âme remplie d'une nouvelle espérance.

Les trois amies rentrèrent seules au château, et la

Digitized by Google

comtesse de Vénéjan, embrassant sa petite-fille, lui dit avec un sourire plus triste que de coutume :

— Ma chère enfant, voici votre premier chagrin : Dieu veuille vous en épargner de plus irréparables et de plus amers !

Tels étaient les événemens qui avaient précédé le départ de Gaston de Tervaz ; telles étaient les précieuses images qui l'avaient soutenu pendant cette phase de sa vie, et qu'il rapportait intactes en revenant de sa longue et périlleuse campagne ; tels étaient les souvenirs qui lui avaient rendu plus affreuse encore la nouvelle du mariage de mademoiselle de Perne avec le vicomte de Varni.

Et cependant, avec cette confiance dans l'objet aimé, particulière aux affections vraies et qui résiste à tout, même à l'évidence, Gaston, après avoir lu le billet de Maria que Julie venait de lui remettre, n'eut pas un moment l'idée de lui désobéir, ni de douter d'elle.

— Je la verrai, murmurait-il : elle est perdue à jamais pour mon amour ; mais elle en est encore digne.

Et s'attachant avidement à cette pensée qui raffermissait son courage sans amoindrir sa douleur, Gaston dit un rapide adieu à Julie Thibaut, qui était

Digitized by Google

restée debout sur la rive : puis il reprit le chemin de Villeneuve, dont la tour lui apparaissait de loin à travers la nuit comme un sombre et immobile fantôme.

Digitized by Google

L'ATTENTE.

Digitized by Google

Digitized by Google

III.

Après avoir quitté Julie Thibaut, Gaston de Tervaz, tout en s'acheminant vers Villeneuve, se demandait tristement ce qu'il avait à faire. Plus il était décidé à attendre de nouveaux ordres de madame de Varni et à lui obéir aveuglément, plus il comprenait la nécessité de garder, en attendant, un strict incognito. L'affreux soupçon dont il ne pouvait se défendre à l'égard du vicomte de Varni, cette renommée sinistre, le va-

Digitized by Google

que et effrayant prestige de cette puisssance sans bornes, de cette volonté sans frein, tout prouvait à Gaston combien il devait tenir à rester inconnu tant qu'il séjournerait dans le pays.

Livré à ces préoccupations qui venaient s'ajouter à sa douleur et augmenter le désordre de ses pensées, M. de Tervaz se trouva, sans s'en apercevoir, arrivé à Villeneuve. La nuit était si noire, qu'il y voyait à peine pour se conduire. La rue où il entrait et qui aboutissait à l'auberge où il avait laissé son cheval, était déserte : aucune lumière ne brillait aux fenêtres ; aucun murmure ne sortait de ces maisons qu'on eût dit dépeuplées ou habitées par des spectres : les pas de Gaston retentissaient dans le silence et dans le vide, et ces pas sonores semblaient se répéter derrière lui, à mesure qu'il avançait.

Tout-à-coup, pendant qu'il longeait une haute et sombre muraille, coupée vers le milieu par une large porte ogivale, un bruit étrange frappa son oreille; c'était un chant grave, mesuré, s'élevant et s'éteignant par intervalles ; bien qu'assourdi par l'épaisseur des murs, ce chant, tantôt formé par une seule voix, tantôt repris en chœur et à l'unisson, arrivait distinctement jusqu'à Gaston, grâce au calme profond de cette

Digitized by Google

heure silencieuse ; il écouta plus attentivement, et il entendit une voix mâle et forte entonner le premier verset du beau psaume :

« *In te, Domine, speravi !.... Inclina ad me aurem tuam, et salva me !* »

C'étaient des religieux qui chantaient l'office de nuit.

Rien ne saurait rendre l'effet que ces voix lointaines, ces hymnes d'espérance et de prière produisirent sur l'âme déchirée de Gaston. Il se souvint alors avoir entendu dire qu'il y avait à Villeneuve une Chartreuse célèbre ; il comprit que le hasard l'y avait conduit, et que nulle part il ne pourrait trouver une hospitalité plus discrète et plus sûre.

On a dit beaucoup de mal des couvens : on s'est élevé avec violence contre ces puissances collectives qui appauvrissaient l'humanité, en absorbant dans leur unité multiple un nombre immense d'intelligences, de volontés et de richesses. Loin de nous l'envie de protester contre ce progrès social qui, émancipant les classes dépendantes et pauvres, a généralisé ces deux droits de l'homme : posséder et penser ! Il en est des phases de l'humanité comme des âges de l'individu, et des siècles de celle-ci comme des années de

Digitized by Google

celui-là. Enfant, elle a eu besoin des deux grandes tutelles féodale et religieuse, dont l'une possédait et l'autre pensait pour elle. Parvenue à la virilité, il est juste qu'elle exerce à son tour la gestion de cette double fortune ; mais des règlemens de comptes ne sont ni des procès, ni des invectives. Calomnier le passé, c'est insulter le présent ; car l'un est issu de l'autre, et c'est offenser un fils, que de faire injure à son père.

Oui, l'émancipation des masses est un progrès et un bonheur. Augmenter la valeur de l'individu, et par conséquent du mérite et de l'industrie personnelle : offrir à cette industrie, à ce mérite, un sujet permanent d'émulation et d'ardeur, un idéal d'élévation et d'opulence d'où l'oisiveté peut faire déchoir le riche, où le travail peut faire monter le pauvre, cela est juste, cela est noble, cela est beau. Sans doute cette émancipation ne produit pas toujours les fruits qu'on devrait en attendre ; dans l'infinie variété de ses résultats, elle enfante d'autres misères, plus complètes, plus désolées peut-être ; mais celles-ci ont un avantage sublime : elles s'appartiennent. Vous vous souvenez de cet admirable passage du plus grand de nos penseurs : « L'homme n'est qu'un roseau, mais c'est un » roseau pensant ; une vapeur, une goutte d'eau suffit

Digitized by Google

» pour le tuer ; mais quand l'univers l'écraserait, » l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, » parce qu'il sait qu'il meurt. » Eh bien ! l'on peut dire aussi, que le pauvre est aujourd'hui le roi de sa pauvreté, et qu'il n'était autrefois que le serf de son bien-être. Assailli de privations et de douleurs, il en souffre, mais il les domine : il sait qu'au fond de cette misère même repose le principe immortel qui le fait libre.

Mais il est un point de vue sous lequel les couvens sont à jamais regrettables. Les âmes souffrantes, les cœurs trop faibles ou trop grands pour leurs infortunes, trouvaient dans ces mystérieux asiles un refuge contre le monde et contre eux-mêmes : ils y entraient agités, frémissans, comme ces navires qui conservent encore dans le port quelque chose de l'agitation et des secousses de la pleine mer ; peu à peu ils subissaient à leur insu l'influence de ce qui se passait autour d'eux. L'habitude, ce désistement de l'esprit, l'obéissance, cette abdication de la volonté, substituaient aux emportemens de la passion, à la vivacité des souvenirs, aux sinistres conseils du désespoir, à cette soif de l'impossible et de l'inconnu, grandeur et tourment de l'homme en ce monde, je ne sais quelle uniformité calmante qui tranquillisait ces âmes inquiètes, qui as-

Digitized by Google

sainissait ces cœurs malades. Ceux même qui ne se sentaient ni le courage, ni le besoin d'entrer aussi avant dans la vie monastique, ceux qui avaient encore quelque chose à faire ici-bas, frappaient à la porte des couvens, à titre de pèlerins et d'hôtes. Nul ne leur demandait le secret de leur douleur, et si l'irrésistible penchant de ceux qui souffrent, les portait à se confier à quelqu'un, ce n'était pas une curiosité vulgaire, c'était un pouvoir consolateur et sacré qui accueillait leurs confidences ; ils les sanctifiaient en les épanchant ; ils se purifiaient la conscience en se soulageant le cœur : lorsqu'ils se relevaient, la force leur était revenue ; l'espérance leur semblait possible, et ils rentraient dans le monde, consolés et raffermis. Aujourd'hui nous avons changé tout cela : aux blessures de l'orgueil, aux déchiremens du remords, aux aspirations infinies de l'imagination et du désir, aux vertiges du désespoir, nous n'avons plus qu'à offrir un asile suprême : le suicide : ce cloître où l'on ne prie pas ; ce tombeau où l'on n'espère plus.

Il est facile de comprendre avec quel pieux empressement Gaston de Tervaz, en proie à une aussi poignante douleur, courut vers cette porte derrière laquelle il entendait des chants de résignation et de prière : il frappa ; on lui ouvrit ; et, sans qu'il eût à

Digitized by Google

subir aucune question, il fut conduit dans une des cellules réservées aux voyageurs.

La Chartreuse de Villeneuve dont il ne reste plus maintenant que des vestiges, et dont les murailles, par une sorte de permission providentielle, ceinturent et abritent aujourd'hui le quartier le plus pauvre de la ville, s'étendait à mi-côte, dans une situation pittoresque et charmante. Les cellules avaient vue sur un vaste panorama, formé par les montagnes lointaines, Avignon, le Rhône, l'île de la Barthelasse, et auquel servaient de premier plan la jolie vallée de la Méjane et les arbres de la rive : au dehors tout était riant ; au dedans, tout était paisible ; les heures s'écoulaient, amenant le retour régulier des mêmes passe-temps, des mêmes travaux, des mêmes exercices ; et cette vie égale, combinant sa douce monotonie avec cette atmosphère sereine, avec ce beau paysage, formait un harmonieux ensemble où se fondaient, en se complétant l'un par l'autre, le calme de la nature et celui du cloître.

Le lendemain, Gaston de Tervaz en se réveillant dans sa petite cellule bien silencieuse et bien blanche, se crut un moment le jouet d'un rêve ; le froid brouillard de la nuit s'était dissipé : un joyeux rayon de so-

Digitized by Google

leil arrivait jusqu'à son lit; mais son premier regard rencontra une mâle et sombre figure qui le ramena au sentiment et au souvenir de la réalité : c'était Claude Rioux.

Claude, qui apportait chaque jour à la Chartreuse le produit de sa pêche, et qui, par conséquent, jouait un rôle d'autant plus essentiel dans les cuisines du couvent qu'on y faisait maigre toute l'année, était venu de grand matin à Villeneuve. Il avait vu à l'auberge le cheval laissé par M. de Tervaz, et, de questions en questions, sans commettre d'imprudence, grâce à cette sagacité d'induction, familière au paysan comme au sauvage, il avait fini par deviner que Gaston n'était pas parti et par se douter de l'asile qu'il avait choisi. Retourner à Avignon, voir Julie, la députer auprès de madame de Varni, prendre ses commissions, revenir à la Chartreuse, avait été pour Claude l'affaire de deux heures. Profitant de la liberté qu'on lui laissait dans l'intérieur, il était monté à la cellule de M. de Tervaz, et il se tenait debout à son chevet, attendant le réveil de notre héros qui, malgré cette série d'émotions et de douleurs, avait fini par s'endormir, vaincu et brisé par la fatigue.

Voilà comment le premier visage qu'avaient ren-

Digitized by Google

contré les yeux de Gaston, avait été celui de Claude Rioux ; voilà pourquoi le premier objet qu'effleura sa main en se tendant vers Claude, fut une lettre de madame de Varni : cette lettre était conçue en ces termes :

« Vous vivez et je suis mariée ; telle est l'idée qui domine l'affreux chaos de doutes, d'étonnemens, d'angoisses, de désespoir dans lequel je suis plongée : vous vivez et vous avez le droit de m'appeler parjure, moi qui n'ai jamais menti ; de m'appeler lâche, moi qui n'ai jamais faibli ; de m'appeler infidèle, moi qui n'ai aimé que vous, moi qui, portant le nom d'un autre, ose encore vous dire que je vous aime.

» Vous le savez, il y a deux ans, nous reçûmes ici la nouvelle de votre mort ; nos amis eux-mêmes y croyaient ; moi seule je demeurai d'abord incrédule : malgré des probabilités cruelles qui ressemblaient à l'évidence, une voix intérieure, plus puissante que tout, protestait en moi contre cette certitude ; elle me disait que vous viviez, que ce cœur qui s'était donné à moi et que j'avais accepté, n'avait pas cessé de battre. Superstition ou pressentiment, il me semblait qu'on ne mourait pas ainsi quand on était ainsi aimé ; il me semblait qu'à travers l'éloignement et l'espace,

Digitized by Google

j'aurais dû recevoir quelqu'avertissement surhumain, et comme le contrecoup de cette mort qui me fiançait à un tombeau.

» Cependant, lorsque des semaines et des mois se furent écoulés sans amener aucun incident, aucun indice qui démentît les premiers bruits; lorsque votre silence eût confirmé ce bulletin funèbre auquel j'avais refusé de croire, il fallut bien me rendre et partager enfin l'opinion de nos amis. Quelles furent alors mes tortures, avec quelle dévorante alternative d'abattement et de révolte je luttai contre cette conviction terrible qui pénétrait peu à peu dans mon âme comme un poison lent dans les veines... Oh! mon ami! ce souvenir seul fait trembler ma main; n'exigez pas que j'essaie de vous le peindre: si vous étiez là, à mes côtés, je vous dirais: Regardez-moi! et je serais comprise et pardonnée!

» Je ne doutais plus; je n'espérais plus; mais j'aimais encore, et ma pensée ardente, obstinée, errait sur l'Océan, cherchant la place où vous étiez tombé pour s'y ensevelir avec vous, lorsqu'à cet affreux malheur vint s'ajouter un malheur nouveau, plus affreux peut-être. Monsieur de Varni, dont je vous avais quelquefois parlé comme d'un ennemi de mon père, revint à Avignon, après quelques années d'absence.

Digitized by Google

Il me vit et il m'aima: vous ne savez pas, Gaston, ce que c'est que l'amour dans ces âmes violentes, dépravées, que rien n'arrête ou n'épouvante quand il s'agit d'assouvir leurs ardeurs fiévreuses. L'amour de M. de Varni devint bientôt une de ces passions implacables. Sous prétexte d'une réconciliation avec mon père, d'une transaction au sujet de leur grand procès, il trouva moyen de nous faire une visite; je me vis forcée de l'accueillir. Nous nous mesurâmes du regard, et je me sentis la plus faible; cette physionomie impérieuse et altière me glaça malgré moi. Instinctivement je compris cet amour bizarre, dévorant, fatal à qui l'inspire, funeste à qui l'éprouve, plus voisin de la colère que de la tendresse, de la haine que du dévoûment; je fis à M. de Varni l'honneur de le haïr et de le craindre; c'était plus que je n'avais fait pour personne.

» J'eus bientôt des sujets de craintes plus précises: à ma grande surprise, je voyais mon père recevoir M. de Varni avec des marques d'empressement et de déférence. Incapable de dissimuler, je lui en demandai la cause, lui rappelant leurs vieux griefs, les dissensions des deux familles, et témoignant pour le vicomte une répugnance que j'exagérais encore, tant j'étais humiliée, irritée de l'im-

Digitized by Google

pression qu'il me causait. Mon père qui depuis quelque temps paraissait sombre et préoccupé, commença par m'imposer silence avec une sorte d'autorité contrainte et craintive qui me donna à réfléchir; inquiète, effrayée, je le pressai de questions, et il m'avoua la plaie secrète qui le rongeait: nous étions menacés d'une ruine complète, si M. de Varni gagnait son procès contre nous. Notre fortune, malgré de brillantes apparences, avait reçu, depuis longues années, de désastreuses atteintes. Vieilles dettes, train dispendieux, gestion insouciante, fermiers insolvables, intendans fripons, tout s'était réuni pour creuser sous nos pas un abîme, prêt à nous engloutir si nous succombions dans cette dernière lutte. La perte de ce procès, ce n'était pas seulement la pauvreté; c'était le déshonneur; car nos créanciers étaient nombreux et nous n'avions plus assez pour les payer.

» Vous me connaissez, Gaston; la pauvreté m'effrayait peu; mais le déshonneur! mais avoir à rougir devant quelqu'un! cette pensée m'épouvanta; quoique bien ignorante en matière de chicane, je demandai à mon père de me mettre au courant de cette affaire, embrouillée par soixante ans de procédure; et bientôt, guidée par cet instinct qui nous fait tout comprendre, à nous autres femmes, je m'assurai que,

Digitized by Google

malgré le crédit de notre adversaire, notre cause était imperdable, grâce à une pièce importante, à un titre authentique que mon père avait entre les mains, et qui constatait nos droits depuis plusieurs siècles; je lui montrai ce titre; après un minutieux examen, il reconnut que j'avais raison; et, un peu soulagé par ma découverte, il cessa de me presser davantage.

» Cependant M. de Varni continuait ses assiduités; et, sans qu'il y eût encore entre nous d'explication positive, il était clair pour tous trois que le vicomte prétendait à ma main, et qu'il subordonnait à mon consentement sa rénonciation définitive à ce procès qu'il tenait suspendu sur nos têtes. Cette situation, ce *sous-entendu* révolta ma franchise; un soir, je pris à part M. de Varni, et je lui déclarai que je n'étais pas libre; je lui parlai de vous, de notre amour, de la promesse sacrée que nous avions échangée..... Pendant cette révélation, si vous aviez vu sa figure! si vous aviez vu cette expression vindicative et féroce qui se peignit dans ses traits! on eût dit qu'accoutumé à voir tout plier devant ses désirs, il eût voulu déjà broyer entre ses mains cet obstacle inconnu qui me disputait à lui! Pourtant il se remit et me demanda des détails; quand j'eus dit que vous faisiez partie de l'équipage du *Lys*: — Mais ce jeune homme est mort! s'écria-

Digitized by Google

t-il. — Je le crois, répliquai-je, mais je n'en ai pas la preuve, et d'ailleurs... — Et si je vous l'apportais, moi, cette preuve ? reprit-il ; je ne répondis rien ; trois semaines après, il arriva avec une lettre aux armes de France, qu'il me remit sans mot dire ; cette lettre, signée du ministre de la marine, attestait que le 17 juin 1753, à la suite d'un combat inégal contre les Anglais, le vaisseau le *Lys* avait été coulé à fond, que tout l'équipage avait péri sans aucune exception ; on nommait tous les morts, depuis le capitaine jusqu'aux simples matelots ; et votre nom y était !

» Je lus attentivement cette lettre ; j'y trouvai tous les caractères d'authenticité ; puis je la rendis en silence à M. de Varni. — Eh ! bien ? me dit-il. — Eh ! bien ! cette preuve ne me paraît que trop concluante ; mais je ne me crois pas libre pour cela ! j'ai donné mon cœur à M. de Tervaz ; ce cœur est mort avec lui, et ne peut plus être à personne ! — A ces mots, je vis M. de Varni blêmir de rage. Il eut, le jour même, un entretien avec mon père, dans lequel, précisant enfin la situation, il posa, comme son dernier mot, ou mon consentement au mariage, ou la reprise du procès : vous pouvez imaginer, mon ami, quelles furent les supplications de mon père : cette alliance était magnifique, inespérée ! Elle remettait à flot notre fortune !

Digitized by Google

elle terminait des dissensions fatales ! M. de Varni était riche comme un fermier-général, noble comme le roi ; son crédit était immense, son amitié précieuse, sa haine redoutable !... A tout cela j'opposai une résistance énergique ; je céderais, répondis-je ; malgré ma répugnance, je consentirais à épouser M. de Varni, si je croyais possible que nous perdissions ce procès ; mais nos droits sont clairs, notre cause est sûre ; vous le savez, je vous l'ai prouvé !... et pour mieux convaincre mon père, je courus chercher les papiers de famille qu'il m'avait montrés un mois auparavant... Désespoir ! humiliation et colère ! le titre essentiel, indispensable, sur lequel reposait toute ma confiance, ce titre n'y était plus ! Je cherchai, je furetai partout ; je fouillai, renversai, brisai les tiroirs ; rien ! rien ! cette feuille précieuse était perdue, volée !... dans l'égarement de ma douleur, j'osai d'abord soupçonner mon père ; fille coupable et sacrilége, je crus que c'était lui qui, pour rendre nécessaire mon mariage avec le vicomte, s'était à dessein dépouillé de cette dernière arme ! je le regardai, et j'eus honte de mes soupçons ; il était aussi pâle, aussi troublé, aussi désolé que moi... Plus de doute, c'était M. de Varni qui, à prix d'or, avait corrompu un de nos domestiques, et fait dérober ce papier ! Mais comment le sa-

Digitized by Google

voir? Comment le prouver? Comment le faire croire? Quelle était donc cette puissance mystérieuse, invisible, qui devinait tout, qui répondait à tout, qui triomphait de tout? Encore une fois, je me sentis écrasée; ma force et ma volonté tremblèrent devant cette volonté et cette force.... Mon père était à mes pieds, me priant d'épargner à sa vieillesse le dénûment et la honte, de le sauver d'un mot, puisqu'un mot suffisait. J'eusse résisté à ses ordres, à ses menaces; je fus émue de ses prières, de ses pleurs; je croyais assister d'avance aux conséquences de mon refus : je voyais, image horrible! mon nom, ce nom dont j'étais fière, traîné dans la boue par des créanciers irrités : il me semblait déjà que j'entendais les malédictions de tous ceux que ruinerait notre ruine, que notre pauvreté ferait pauvres! Et j'avais entre les mains la preuve écrite, officielle de votre mort!... Mon courage m'abandonna; j'eus peur de M. de Varni, des larmes de mon père, de l'ignominie, de tout... Pardonnez-moi, Gaston! j'eus peur et je dis oui; vous savez le reste!

» Maintenant, figurez-vous deux ennemis mortels qu'on forcerait de vivre enfermés dans le même espace, deux galériens rivés à la même chaîne : telle a été la vie de M. de Varni, telle a été la mienne, après

Digitized by Google

cet affreux mariage. Comme tous les hommes assez riches pour acheter ce qu'ils n'ont pas, assez puissans pour briser ce qui leur résiste, M. de Varni n'avait jamais eu ni le besoin, ni l'envie d'analyser les événemens, les passions et les caractères; il faut être faible pour se donner la peine de deviner et de prévoir, et c'est pour cela, dit-on, que les femmes excellent à prévoir et à deviner. M. de Varni n'avait donc pas compris ce qui devait nécessairement arriver, dès que ce lien odieux serait formé : le sentiment bizarre que je lui avais inspiré, cet amour violent, furieux, doublé d'orgueil, l'avait soutenu pendant la lutte; il s'était proposé ma résistance à soumettre comme une victoire à remporter, un but à atteindre. Mais une fois parvenu à ce but, tout irrita son orgueil, tout froissa son amour; une barrière idéale, plus invincible que les obstacles réels, s'élevait entre nous, et au premier effort qu'il fit pour la rompre, il sentit que j'allais avoir ma revanche, et que désormais il serait le plus faible : il sentit que je lui avais dit vrai en lui disant que mon cœur était mort, et qu'en essayant de le ranimer, c'était vous encore qu'il trouverait dans ces cendres éteintes. Il avait réussi à éloigner un moment votre fantôme, pour arriver jusqu'à moi : succès stérile ! Depuis que rien ne nous séparait plus, votre fan-

Digitized by Google

lôme était revenu là, à nos côtés ; pour moi comme une chère et douloureuse image qui me servait de refuge ; pour lui, comme une vision vengeresse, victorieuse, inattaquable, qui l'acharnait contre l'impossible ! Il y eut des scènes terribles, pendant lesquelles mon courage me revint tout entier, pendant lesquelles, Gaston, je redevins cette Maria que vous avez aimée. Cette jalousie posthume, cette colère qui ne pouvait s'en prendre qu'à un nom, à quelque chose de mort et d'inconnu, fut sa torture et son châtiment. Bientôt, une haine effroyable, profonde au dedans, sourde à la surface, naquit de cette situation, et s'empara de toute notre âme... Vraiment ! je n'aurais jamais cru pouvoir si bien haïr ! L'horreur instinctive que je ressentais pour M. de Varni, me rendit clairvoyante ; je saisis au vol des indices, des mots qui lui échappèrent, alors que, dans les paroxismes de rage que lui causaient mes froids mépris, il semblait prêt à se trahir, à se vanter du mal qu'il avait fait, à retourner sur son propre cœur une lame invisible et empoisonnée ! Je crus deviner qu'il y avait entre nous des secrets de scélératesse et de crime ; je le soupçonnais, non seulement d'avoir fait dérober le papier que j'avais vainement cherché, mais d'avoir obtenu, par quelque moyen coupable, la lettre officielle qui

Digitized by Google

attestait votre mort ; mes conjectures ne s'arrêtaient pas là ; je ne trouvais plus ces crimes assez grands pour suffire à M. de Varni : tantôt je m'imaginais que vous étiez vivant, que vous m'aviez écrit, et qu'il avait intercepté vos lettres : tantôt c'était lui-même que je regardais comme votre meurtrier ; les idées les plus folles, les plus chimériques me traversaient l'esprit comme ces livides éclairs qui font paraître la nuit plus sombre. Sur ces entrefaites, mon père mourut miné par le chagrin et le remords ; il comprenait qu'il m'avait sacrifiée, et que j'étais malheureuse : seule au monde, en deuil de mon père, en proie à mes funestes et dévorantes visions, je me consumai peu à peu ; ma santé s'altéra... Gaston ! ce fut ma première joie ! Une coquette à qui son miroir dit qu'elle est embellie, n'a pas plus de plaisir que je n'en eus en voyant que je cessais d'être belle, que mon visage décoloré, ma taille amaigrie n'offraient plus que l'ombre de votre Maria ! Avec quel bonheur je reconnaissais chaque jour un nouveau symptôme de la haine de M. de Varni ! Tout me rendait odieuse à cet homme ; le souvenir de ce qu'il avait fait pour m'obtenir, les froideurs dont je l'humilie, la tristesse que j'ai apportée dans sa maison ; tout, jusqu'à la stérilité de notre union qui ne donne pas, qui ne donnera ja-

Digitized by Google

mais d'héritier à son nom et à sa race! Voilà ma vie depuis dix-huit mois; maintenant, Gaston, me pardonnez-vous? voilà ma vie; quelque chose comme un mauvais rêve dont m'a tout-à-coup réveillée la voix de Julie, lorsqu'elle est accourue pour me dire que vous étiez vivant, que vous étiez ici, qu'elle venait de vous voir et de vous parler! Gaston, il faut que je vous aime bien, que je sois bien sûre de votre amour, pour vous dire ce que j'ai ressenti en apprenant que vous viviez: ce n'est pas de la joie, ce n'est qu'un changement de douleur!

» Oui, vous me pardonnez, je le sais, je le sens; vous vous dites que, dans ce partage de souffrances, vous trahi, moi mariée, c'est vous encore qui avez la meilleure part; je vous remercie, mon ami; mais ce n'est pas assez: je veux vous voir une fois avant que vous repartiez pour toujours: je le veux comme je sais vouloir. N'est-ce pas que vous savoir là, à une demie-lieue, seul, malheureux, déçu dans toutes vos espérances, prêt à aller chercher la mort sur des mers lointaines, et vous laisser partir ainsi, n'est-ce pas que c'est impossible? D'ailleurs que sommes-nous maintenant l'un pour l'autre? Deux êtres pour qui ce monde n'est plus rien, qui tiennent plus à la mort qu'à la vie, et qui, penchés tous deux sur leur tombe, ont bien le

Digitized by Google

droit d'échanger encore un regard et un adieu! un regard, un adieu, est-ce donc trop quand on a tant souffert ? Gaston, je vous dis que je veux vous voir, et je vous verrai.

» Mais ce dernier bonheur, cette rencontre sanctifiée d'avance et à laquelle je ne survivrais pas une minute, si vous m'y demandiez un bonheur coupable, il nous faut, ô honte! l'entourer de précautions comme un vulgaire rendez-vous. Je vous l'ai dit, monsieur de Varni me fait peur ; je m'imagine toujours que son regard m'observe et me menace, que sa jalousie et sa haine m'environnent d'espions invisibles, qu'un mystérieux et magique pouvoir lui révèle ce qu'on voudrait lui cacher : étrange effet de cette terreur! Il me semble qu'il sait déjà ou qu'il va savoir que vous êtes rentré en France, que vous êtes près d'ici! Moi, si courageuse et si fière, la seule pensée, la seule image de cet homme me fait trembler et pâlir... Et puis, Gaston, vous l'avouerai-je ? (Vous m'avez aimée avec mes défauts ; je ne crains plus de vous les montrer ;) il y a quelque chose que je mets au dessus de notre amour, de ma haine, du désir même de vous revoir; c'est mon honneur, c'est la pureté du nom que je porte ; c'est cette loyauté qui me fera descendre dans le tombeau sans une tache au front! soyons

Digitized by Google

donc prudens, mon ami ; je ne vous dirai pas que notre sûreté l'exige ; je vous dirai que mon honneur le veut.

» Voici ce que je vous propose ; le cardinal Olbani, délégué de notre Saint-Père, est attendu ces jours-ci à Avignon, où il doit s'entendre avec le vice-légat et un envoyé de la cour de France, pour tâcher de terminer enfin les éternelles discussions relatives aux limites et à la possession du Comtat. En sa qualité de cousin du vice-légat, et de parent du cardinal, M. de Varni doit aller à sa rencontre, en grande pompe, et lui faire une réception solennelle ; je suis trop souffrante pour l'accompagner ; cela nous donne le temps nécessaire ; impossible de nous voir à Avignon : nous aurions à redouter trop de regards, trop d'indiscrétions, trop de délateurs ! non ; j'ai tout calculé, et je me suis arrêté au plan que je vais vous tracer.

» Dans le temps de notre bonheur, je vous ai souvent parlé de ce pavillon de Mignard que nous possédons dans l'île de la Barthelasse, et qu'on nomme ainsi, parce que cet artiste célèbre y a exécuté d'assez belles peintures : lors de mon mariage, ce pavillon m'a été donné par mon père, et depuis, j'en ai presque gardé la jouissance exclusive ; c'est là que je viens quelquefois, avec Antoinette ou Julie, lorsque, me sentant

Digitized by Google

près de succomber à l'excès de mes souffrances, je veux rafraîchir mon pauvre cœur par quelques heures de rêverie, de souvenirs, de doux entretiens avec le passé.

» Ce pavillon est situé vers le milieu de l'île ; ma chambre qui occupe presque tout le premier et unique étage, a une fenêtre qui donne du côté de Villeneuve. Claude Rioux vient de me dire que vous étiez allé demander l'hospitalité à la Chartreuse. Aussitôt je me suis orientée, et j'ai reconnu que, grâce aux rigueurs de novembre qui a dépouillé la campagne et effeuillé les arbres, un flambeau allumé à ma fenêtre serait parfaitement aperçu de la cellule où vous logez. Ainsi, mon ami, faites-vous montrer par Claude le pavillon de Mignard, reconnaissable d'ailleurs à son toit en briques vernies ; que vos yeux en fixent bien la place : puis chaque soir, à neuf heures, regardez dans cette direction ; et, le jour où vous verrez briller cette petite lumière, cela voudra dire que je suis au pavillon de Mignard et que je vous y attends. Cette lointaine et tremblante lueur, Gaston, ce sera notre dernière étoile en ce monde ; puis nous lèverons les yeux au ciel ; c'est là que peuvent espérer encore ceux qui n'espèrent plus.

» Je ne vous ferai pas l'injure de rien ajouter au

Digitized by Google

sujet de cette entrevue. Vous le savez, j'ai toujours été une fille étrange et déterminée. Rien au monde ne peut m'arrêter, tant que je ne crois point faire mal; mais rien au monde ne saurait obtenir de moi un pas de plus, lorsque j'arrive à la limite que je ne dois point dépasser. Non, Gaston, vous ne voyez, n'est-ce pas? dans ce rendez-vous, que ce que mon cœur y met d'avance! S'il pouvait y avoir entre nous quelque chose de plus que ce dernier adieu, je serais déjà sortie de la maison de M. de Varni, à la face de la ville entière; j'aurais couru auprès de vous et je vous aurais dit : Emmenez-moi!

» Maintenant adieu, Gaston, et au revoir! j'ai passé la nuit à vous écrire cette longue lettre; mais, sûre que vous n'étiez pas parti, j'ai attendu, pour la fermer, le retour de Claude; et c'est après l'avoir vu, que j'écris cette dernière page. A bientôt, mon ami! que vous dirai-je de plus? cette idée absorbe tout. Nous nous reverrons, et puis... le reste est silence, comme dit ce poète anglais que nous lisions quelquefois ensemble. A bientôt! n'oubliez pas le pavillon de Miguard, neuf heures, et la petite lumière... Hélas! la dernière fois que nous nous sommes vus, je vous disais de même : rappelez-vous le mot d'ordre : Maria, le *Lys*, et le cabaret de Thibaut; alors, c'était

Digitized by Google

l'espérance, c'était le bonheur, c'était la vie; maintenant c'est l'adieu suprême de votreMaria. »

Après avoir lu vingt fois et vingt fois porté à ses lèvres cette précieuse lettre, Gaston de Tervaz la plaça sur son cœur, comme un dernier talisman; ensuite il congédia Claude Rioux avec un seul mot : obéissance ! et pour plus de prudence, il fut convenu que Claude ne reviendrait plus au couvent tant que Gaston s'y trouverait.

Rioux passa à la cuisine, se fit payer son poisson et sortit, sans parler à personne. Il venait de descendre le coteau dont la Chartreuse occupait la pente la plus voisine du Rhône, et il approchait des groupes d'arbres qui ourlent les bords du fleuve, lorsqu'à son grand déplaisir il rencontra son ennemi intime, son rival secret, le *bras droit* de M. de Varni, le garde-chasse Baptistin. Quoiqu'il n'y eût rien de bien extraordinaire à ce que Baptistin, obligé par état de vivre en plein air, parcourût les bords du Rhône à onze heures du matin, Claude, soit instinct de haine, soit à cause de la circonstance, ne put s'empêcher de tressaillir. Il trouva le regard du garde-chasse plus sinistre, sa physionomie plus fausse, son allure plus équivoque encore que de coutume, et, enfonçant son chapeau

Digitized by Google

sur sa tête, murmurant quelques mots qui ressemblaient à tout excepté à un salut amical, il poursuivit rapidement son chemin; nous laisserons Claude réfléchir à ce que cette rencontre pouvait avoir d'inquiétant ou de fortuit, et nous retournerons auprès de notre héros.

Tout homme qui a aimé, ou qui a connu un amoureux véritable, a pu faire une observation assez singulière; c'est que la certitude de revoir, ne fût-ce qu'une fois, la femme qu'on aime, suffit, sinon pour effacer la douleur, au moins pour la suspendre. S'agirait-il d'un dernier adieu, l'imagination qui s'élance d'ordinaire au-delà de l'horizon, fait ici tout le contraire: elle se limite, elle se renferme dans cette heure suprême, unique, qui lui est encore promise : au-delà, il y a quelque chose sans doute; le regret, l'abandon, le désespoir peut-être : qu'importe! cet abîme mystérieux et sans fond, l'œil se refuse à l'interroger et à y croire. On aura à soi encore une heure; voilà tout ce qu'on sait : après, on souffrira, on pleurera, on mourra; mais en attendant, l'on ne veut rien prévoir, et cette dernière espérance s'assimile les autres pensées, comme des atômes qui se perdent dans un rayon de soleil!

Gaston de Tervaz éprouva un sentiment analogue;

Digitized by Google

il avait eu d'ailleurs un si affreux moment en apprenant le mariage de mademoiselle de Perne, qu'il se trouvait presque soulagé en se répétant qu'elle l'aimait toujours, qu'il avait fallu pour la décider des circonstances extraordinaires, et enfin, qu'il la reverrait! Cette idée le soutint pendant les premières journées qu'il passa à la Chartreuse. Il vivait dans l'attente de cette heure que ramenait chaque soir, et où, se renfermant dans sa cellule, dirigeant ses regards vers l'île, à l'endroit même que son œil de marin avait précisé d'une façon infaillible, il espérait voir briller cette petite lumière qui devait l'appeler au pavillon de Mignard. Puis lorsque neuf heures avaient sonné, et qu'un assez long espace de temps s'était même écoulé ensuite : « A demain! » murmurait Gaston; et cette chance du lendemain redevenait son espoir et sa vie.

M. de Tervaz avait aussi l'âme trop élevée pour rester inaccessible au doux et imposant spectacle qui se renouvelait sans cesse sous ses yeux. L'immensité même de sa tristesse le prédisposait à ressentir plus vivement les idées et les images qu'éveille la vie monastique. Dans les vastes galeries qui entouraient le bâtiment intérieur, épanouissant sur l'azur du ciel leurs arcades sveltes et tréflées, lorsqu'il rencontrait ces religieux avec leurs longues robes blanches, leur re-

Digitized by Google

gard amorti, leur figure sereine, marchant de cette allure lente, majestueuse de l'homme qui n'a plus à demander à la vie rien d'assez important pour hâter le pas, Gaston sentait une paix inconnue descendre dans son cœur. Il suivait quelques uns des pieux exercices du couvent; il écoutait ces sublimes prières dont chaque verset semble soulever le temps vers l'éternité, et il trouvait les douleurs humaines bien petites en face de cette paisible grandeur.

Bientôt, parmi ces religieux, qui échangeaient avec lui un salut silencieux et grave, M. de Tervaz en remarqua un qui formait avec les autres un contraste frappant et pénible. C'était un homme d'environ quarante ans, d'une haute taille, d'une figure très noble; mais au lieu de cette physionomie un peu uniforme que donnait, à la longue, aux traits des Chartreux la similitude des sentimens et des habitudes, lui seul portait sur son visage la trace encore visible de passions orageuses, de souvenirs douloureux, de remords peut-être : il se nommait dom Valentin.

Chaque fois que Gaston rencontrait dom Valentin, celui-ci le regardait avec une étrange expression d'intérêt, d'attention et d'anxiété. Le costume de M. de Tervaz, qui était celui des officiers de marine en pe-

Digitized by Google

tête tenue, attirait surtout l'inquiète curiosité du Chartreux ; de son côté, notre héros, ne pouvait se défendre, en l'apercevant, d'une émotion dont il ne se rendait pas compte ; car il était sûr de ne l'avoir jamais vu. Guidé par cette espèce d'attraction bizarre, Gaston fit bientôt d'autres remarques : dom Valentin paraissait se soumettre volontairement à un régime beaucoup plus sévère que le reste de la communauté. A la chapelle, au lieu de prier et de chanter avec la sécurité presque joyeuse des âmes pures, il passait des heures entières, prosterné dans la plus humble attitude ; et, en se relevant, il ne semblait pas consolé : il n'y avait dans ses grands yeux noirs ni sérénité, ni larmes. Au réfectoire, pendant que les autres pères montraient une sorte de sensualité naïve en dégustant l'excellent maigre qu'autorisait leur règle, dom Valentin vivait de pain et d'eau. Dans ses habitudes, dans sa personne, dans sa piété même, tout offrait l'empreinte d'une âme et d'une conscience tourmentées.

Dix jours s'étaient passés, depuis l'entrée de Gaston à la Chartreuse; chaque soir, à neuf heures, il avait attendu le signal ; et chaque soir son attente avait été déçue.

Le onzième soir, long-temps avant l'heure, Gaston

Digitized by Google

était dans sa cellule, le cœur déjà palpitant. On était au 24 novembre ; une pluie incessante tombait depuis le matin : le ciel bas, chargé d'eau, paraissait plus noir encore, grâce à la lune qu'estompaient la pluie et les nuages, et dont la lueur fausse et blafarde laissait apercevoir l'immense et humide voile qui enveloppait toute l'atmosphère. Le vent du midi faisait entendre à travers les galeries du couvent sa plainte monotone et désolée ; l'ondée toujours croissante venait fouetter contre les vitres.

En ce moment, on frappa à la porte de la cellule de Gaston : c'était dom Valentin.

— Veuillez me pardonner, dit-il : vous trouverez sans doute ma présence bien importune, ma curiosité bien indiscrète ; mais une force invincible m'attire vers vous ; votre costume, votre âge, la tristesse que j'ai lue sur votre front, et qui est bien rare à vingt ans, tout fait naître dans mon esprit une idée, un pressentiment dont il faut que je me délivre : vous êtes, n'est-ce pas, officier de marine ?

— Oui, mon père, répondit Gaston un peu étonné.

— Et oserai-je vous demander à bord de quel vaisseau vous avez fait vos premières campagnes ?

— A bord du *Lys*.

Digitized by Google

A ce mot, le Chartreux pâlit ; et ce fut avec un trouble visible qu'il reprit :

— Alors vous avez probablement connu un jeune homme nommé Gaston de Tervaz?...

— Gaston de Tervaz ! c'est moi-même.

— Vous ! vous ! s'écria dom Valentin ; et, par un mouvement si rapide que Gaston ne put le prévenir, il se jeta à ses pieds.

— Mais, au nom du ciel, qu'y a-t-il donc ? demanda M. de Tervaz, au comble de la surprise.

— Il y a, que je suis un coupable, un infâme, et que votre vue, votre nom me rappellent ma faute et ma honte ; depuis un an, je demande à Dieu de me pardonner ; à et vous aussi, j'ai à vous demander votre pardon !

— Mon pardon ? Et pourquoi ? je ne vous ai jamais vu, nous ne nous sommes jamais rencontrés.

— Mais je vous connais, moi, et la preuve, c'est que je vais vous dire pourquoi vous êtes ici. Vous êtes venu, espérant retrouver libre encore une femme que vous aimez et qui porte aujourd'hui le nom d'un autre ; cette femme a été trompée ; elle a cru que vous aviez péri avec tout l'équipage du *Lys* ; elle ne s'est mariée

Digitized by Google

qu'après avoir eu entre les mains une lettre officielle, irrécusable, certifiant que vous étiez mort...

— Oui, c'est bien cela, dit Gaston, horriblement troublé à son tour ; mais comment le savez-vous?

— Cette lettre, c'est moi qui l'ai écrite, dit le Chartreux à voix basse.

— Vous ! mon père !.. Et que vous avais-je donc fait ? que vous avait fait mademoiselle de Perne? s'écria Gaston en se détournant.

— Ah ! je le savais bien que vous me repousseriez ! reprit dom Valentin les mains jointes : vous ne pouvez me pardonner, et c'est pour cela que mes remords sont affreux, que mes prières sont stériles ! Dieu refusera de m'absoudre, tant que vous me maudirez !

— Voyons, mon père ! dites-moi tout ! interrompit Gaston déjà touché de cette profonde douleur.

— Permettez-moi seulement de vous taire mon vrai nom : hélas ! il est illustre ; il vous ferait aisément comprendre la position que j'ai occupée dans le monde, et comment j'ai pu avoir entre les mains quelques unes de ces armes qui servent aux bons pour le bien, aux méchans pour le mal. J'ai fait partie de cette jeunesse de notre siècle, si brillante et si dépravée. C'est à Paris, au milieu des fêtes et des plaisirs, que

Digitized by Google

je rencontrai M. de Varni ; je me liai avec lui... Commencez-vous à comprendre ?

— Oui, répondit Gaston d'une voix sourde.

— Je me liai avec lui ; nous avions les mêmes passions, les mêmes audaces, la même haine des obstacles, le même mépris des scrupules : un jour, il me rendit un de ces services dont l'honneur mondain décuple le mérite et la valeur : — Vicomte, lui dis-je alors, c'est désormais entre nous à la vie et à la mort ; j'ai quelque crédit ; si jamais vous avez besoin de moi, je serai à vos ordres ! — Quelque temps après, M. de Varni partit pour Rome ; nous nous perdîmes de vue, et je ne songeais déjà plus à ma promesse, lorsqu'il y a deux ans, je reçus de lui un billet d'un laconisme fort expressif : « Je viens, me disait-il, réclamer vos bons offices. Vous avez tout pouvoir au ministère ; *il faut* qu'un jeune homme, nommé Gaston de Tervaz, enseigne à bord du *Lys*, ait péri dans le combat contre les Anglais ; *il faut* que la preuve écrite, officielle de cette mort me soit envoyée ici : j'en ai besoin pour remplacer ledit Gaston auprès d'une belle éplorée, qui veut absolument être sûre de son veuvage anticipé, avant de permettre à votre serviteur de la consoler en l'épousant. Signé, le vicomte de Varni. »

Digitized by Google

— Voilà donc comment ces hommes parlent des affections les plus pures et les plus saintes! interrompit Gaston qui, par une délicatesse de cœur plus facile à comprendre qu'à expliquer, fut moins frappé d'abord du fait en lui-même, que du ton de cette lettre.

— Par grâce, laissez-moi achever... Je m'acquittai de la commission de M. de Varni; ce ne fut alors à mes yeux qu'une de ces aimables peccadilles, un de ces crimes charmans que l'amour excuse, comme nous disions dans le monde; et pourtant, il y a dans tout ce qui ressemble à un *faux* quelque chose de si odieux pour les gens d'honneur, que votre nom me revenait par fois à l'esprit comme un importun souvenir. Aussi mon trouble fut grand, lorsque j'appris, six mois plus tard, par une dépêche de l'Amirauté anglaise, que le jeune Gaston de Tervaz avait survécu au désastre du *Lys*, qu'il était prisonnier à bord d'un vaisseau anglais; qu'il s'était conduit en brave, et qu'on demandait pour lui le grade de lieutenant et la croix de Saint-Louis. De ce moment datèrent mes remords : je cherchai vainement à m'étourdir en redoublant de dissipation et de folies; puis, pour me distraire, pour échapper à moi-même, je voulus voyager; je partis pour l'Italie, et en passant à Avignon, j'allai faire une

Digitized by Google

visite à mon ancien compagnon de plaisirs, à M. de Varni... Monsieur ! je n'étais pas chez lui depuis une heure, que j'avais mesuré toute la portée de ma faute; j'avais compris tout le mal que j'avais fait... Il me semble voir encore la sombre tristesse de cet intérieur, les vains efforts du vicomte pour me donner le change, et par dessus tout la pâle figure de madame de Varni ! Qu'elle était belle encore, malgré les ravages de la douleur ! Quelle révélation pour moi dans ce visage amaigri, dans ce regard d'une ardeur fébrile, dans cette attitude morne et désolée ! Ce fut une journée de supplice ; dix fois, je fus sur le point de me jeter à ses pieds et de tout lui dire... J'eus peur d'elle et honte de moi... Hélas ! je n'étais pas au bout de mes angoisses ; on ne cache rien à ses complices, et M. de Varni m'apprit que pour arriver jusqu'à mademoiselle de Perne, pour donner à son orgueil cette satisfaction stérile, il avait fait bien plus et bien pis encore... Oh ! non, je ne vous dirai pas ce qu'il avait fait... Mais ce récit, l'aspect de cette maison, la vue de madame de Varni, le désordre de mes pensées, une grâce du ciel peut-être, tout me saisit, m'entraîna ; je pris la fuite, et, guidé par le doigt de Dieu, je vins m'enfermer à la Chartreuse... Vous aussi, vous y êtes venu, poussé par les déchirements de votre cœur, par l'image

Digitized by Google

de cette femme; mais, plus heureux que moi, la douleur seule vous y a conduit; moi, c'est le remords !... un remords affreux, incessant, implacable, que n'a pu calmer une année d'austérités et de prières; car au moment même où je prie, j'ai toujours devant moi le pâle visage de madame de Varni me redemandant son bonheur; je crois toujours entendre votre nom s'élever entre Dieu et moi, pour m'accuser et me maudire ! Ah! je vous le répète, pour que Dieu me pardonne, il me faut votre pardon !...

Gaston hésita un moment, puis il tendit la main à dom Valentin, et lui dit d'une voix douce et triste : Relevez-vous, mon père; je vous plains, et je vous pardonne !

Le Chartreux le remercia d'un regard où se peignaient une reconnaissance ineffable, une humilité profonde; sans doute cette confidence et ce pardon avaient soulagé son cœur d'un poids terrible, car sa physionomie, jusque là si sombre et si agitée, redevint paisible et sereine.

Cependant il retenait dans sa main la main de Gaston, comme s'il avait encore à lui parler : au même instant, huit heures et demie sonnèrent à l'horloge du couvent; c'était l'heure où commençait l'office du

Digitized by Google

soir; et, de la cellule de Gaston, on entendit la voix des Chartreux qui chantaient :

« *Deus, in adjutorium meum intende : domine, ad adjuvandum me festina !* »

— Il faut que je vous quitte, dit dom Valentin à Gaston; pour la première fois, depuis un an, je vais prier avec calme, presque avec joie! mais, avant de vous quitter, ô mon fils! (permettez ce nom à ma tendresse, à ma reconnaissance, à la sainteté de ma robe) j'ai encore une demande à vous faire; votre pardon ne me suffit plus; il me faut votre confiance... Mon fils, que faites-vous, qu'attendez-vous ici?

Gaston eut encore un moment d'hésitation; il regarda dom Valentin, et il trouva tant de noblesse et de douceur dans ces traits que n'assombrissaient plus tourmens de la conscience, que, cédant à ce besoin les d'expansion, familier à la première jeunesse, il reprit d'un ton de mélancolie affectueuse :

— Je compte partir incessamment pour Brest où me rappellent mon vaisseau et mon grade...

— Et, avant de partir, vous n'êtes venu ici que pour retrouver la paix du cœur, pour prier le Dieu qui con-

Digitized by Google

role? demanda le Chartreux, en regardant Gaston avec une sorte d'anxiété pénétrante.

— Avant de partir, je veux la revoir une fois, et j'attends.

— Ah! voilà ce que je craignais! s'écria dom Valentin en proie à une nouvelle angoisse: oh! Gaston! je vous en prie! Par pitié pour Elle, pour vous, pour moi, ne la revoyez plus! Oui, je le sais bien; c'est cruel, c'est affreux; quand on n'a plus qu'un amour, qu'une espérance, partir ainsi, sans se dire adieu! Pour ce moment espéré, on donnerait sa vie, on affronterait mille morts... mais, Gaston, je vous en conjure, songez aux périls auxquels vous exposez cette femme..... Faites-lui encore ce sacrifice.... Partez, partez sans la revoir!...

— Pas encore; ce n'est pas possible, répliqua Gaston, l'œil toujours fixé vers la fenêtre, dans la direction du pavillon de Mignard.

Les voix lointaines chantaient toujours:

« *Deus, deus meus, eripe me de manu peccatoris!* »

— Oh! je n'ai plus qu'une minute! reprit dom Valentin; je cherche en vain des paroles qui vous persuadent et qui vous sauvent... Gaston, vous ne savez

Digitized by Google

pas encore ce que c'est que M. de Varni : vous ne savez pas qu'il a ici un pouvoir sans bornes, qu'il est assez riche pour acheter tous les secrets, assez méchant pour commettre tous les crimes.... Vous ne savez pas que sa volonté impitoyable anéantit tout ce qui le gêne, brise tout ce qui l'arrête !

— Je le sais, répondit Gaston sans changer d'attitude.

— Vous ne savez pas qu'il a fait voler les papiers de M. de Perne; vous ne savez pas qu'il a fait assassiner Jean Peyrol! s'écria le Chartreux poussé à bout par son désespoir.

— Je m'en doutais, j'en étais sûr, répliqua M. de Tervoz.

— Mais il vous tuera aussi, vous !... Oh ! par grâce, ne la revoyez pas!... Partez, partez tout de suite !

Au moment où dom Valentin prononçait ces derniers mots, l'horloge sonna neuf heures; en même temps, dans le lointain, à la place même qu'interrogeait son regard avide, Gaston vit poindre une petite lumière, bien faible, bien tremblotante d'abord, mais qui se fixa peu à peu, et brilla, immobile, à travers les masses noirâtres. Aussitôt le jeune homme, se retournant vers dom Valentin, qui le suppliait toujours,

Digitized by Google

et se cramponnait à ses habits pour le retenir, lui dit avec une énergie effrayante :

— Mon père, priez pour Elle et pour moi ! car maintenant aucune puissance humaine ne pourrait m'empêcher de la revoir !

Et saisissant son manteau à la hâte, il s'élança hors de la cellule.

— O mon Dieu ! prenez mon sang et ma vie, et sauvez ces pauvres enfans! murmura dom Valentin en retombant à genoux sur la dalle.

Au dehors, la pluie redoublait ; au dedans, on entendait les voix qui reprenaient en chœur :

« *Deus! deus meus, eripe me de manu peccatoris!... avertantur retrorsum qui volunt mihi mala!* »

Digitized by Google

LE PAVILLON DE MIGNARD.

Digitized by Google

Digitized by Google

IV.

Un homme moins résolu et moins amoureux que ne l'était Gaston de Tervaz, aurait eu peine à se défendre d'un certain trouble en descendant la colline de Villeneuve et en cherchant son chemin dans l'obscurité ; le temps était vraiment horrible ; à tout moment, Gaston sentait des bouffées d'un vent chaud et pluvieux s'engouffrer dans son manteau et embarras-

Digitized by Google

ser sa marche. Quelquefois son pied glissait sur le talus humide, détachant une pierre qui roulait avec bruit de pente en pente. De larges flaques d'eau miroitaient, çà et là, à la pâle clarté de la lune qu'on apercevait de temps à autre dans les rares éclaircies des nuages, comme un vaisseau désemparé fuyant à travers les vagues. Le *buveur d'huile*, ce sinistre oiseau de nuit que la superstition populaire représente comme hantant les églises et vivant du contenu des lampes sacrées, faisait entendre le long des vieux murs le frôlement de ses ailes en poussant son petit cri plaintif, semblable au gémissement d'un enfant malade.

A mesure qu'il approchait du Rhône, Gaston éprouvait quelque inquiétude. Seul et ne connaissant pas le pays, il se demandait comment il pourrait, à cette heure et avec un temps pareil, passer dans l'île de la Barthelasse. Cependant, comme depuis quelques jours il avait fait abnégation de toute volonté personnelle pour obéir passivement à madame de Varni, il pensait qu'elle aurait tout prévu, et il ne se trompait pas. Elle avait d'abord songé à envoyer à sa rencontre Claude Rioux avec son bateau : un sentiment de pudeur bien naturel l'avait fait hésiter à se confier à un homme (si dévoué qu'il fût), dans une circonstance aussi délicate. D'ailleurs la fidèle Julie lui avait aisé-

Digitized by Google

ment démontré que s'il y avait quelqu'espionnage à craindre, Claude en serait le premier objet : Baptistin le haïssait ; on savait qu'il était constamment aux ordres de madame de Varni : enfin sa vie en plein air le rendait beaucoup trop facile à surveiller. En conséquence, Julie avait conclu que c'était à elle, à elle seule que revenait, encore cette fois, le pénible et périlleux honneur de servir de batelier à M. de Tervaz. En vain madame de Varni lui avait objecté la fatigue, le mauvais temps, le danger possible. La courageuse jeune fille avait eu réplique à tout, et Maria avait fini par lui avouer, en l'embrassant, que son offre répondait aux secrètes préférences, aux secrets désirs de son cœur.

Ce fut donc Julie Thibaut que Gaston trouva, debout sur la rive, et guettant son arrivée. Cette fois elle se fit connaître tout de suite, afin d'abréger hésitations et cérémonies; puis d'un geste, elle lui montra le bateau; Gaston sauta dedans, s'empara d'une des rames; Julie prit l'autre, et ils se dirigèrent vers l'île.

La pluie ne discontinuait pas : Gaston et Julie n'échangeaient que peu de paroles; le jeune homme était si ému que sa main frémissante avait peine à

Digitized by Google

tenir la rame. La force du courant rendait la traversée difficile ; enfin, ils abordèrent : mais Julie remarqua, non sans anxiété, que le Rhône grossissait, et que l'anneau de fer d'où elle avait détaché le bateau, quelques heures auparavant, se trouvait maintenant à fleur d'eau : le fleuve envahissait déjà le pied des saules qui croissaient sur la grève limoneuse, et venait battre la chaussée avec un clapotement lugubre. En observant ces indices avec ce coup d'œil sûr qui ne trompe presque jamais les riverains et les pêcheurs du Rhône, Julie se sentit saisie, malgré elle, d'une idée vague et terrible. Quant à Gaston, il était si absorbé par son amour, la pensée qu'il allait voir madame de Varni le transportait si complètement hors du monde réel, qu'il ne s'aperçut de rien, et Julie n'eut pas le courage de lui faire part de ses remarques.

En mettant le pied sur la rive, M. de Tervaz vit plus distinctement la petite lumière qui brillait comme un phare à travers les arbres. Quelques minutes après, il touchait au pavillon de Mignard, toujours guidé par Julie, qui, l'œil et l'oreille au guet, ne lui permettait d'avancer qu'après s'être assurée qu'il n'y avait rien à craindre. Au moment où Gaston effleurait une des fenêtres du rez-de-chaussée, qui donnait de plain pied

Digitized by Google

sur la campagne, la fenêtre s'entrouvrit sans bruit, et une petite main sortit de l'intérieur ; cette main brûlante attira à elle le jeune homme dont le cœur battait si fort, qu'il se laissait faire comme un aveugle ou un enfant. Ensuite elle le conduisit, à travers les ténèbres, hors de la salle où il venait d'entrer. Elle lui fit monter un escalier en colimaçon ; puis elle poussa une porte, et Gaston se trouva dans une chambre éclairée, qui était celle de Maria. Alors seulement elle se retourna vers lui ; et lui, sans lâcher cette main divine qu'il avait bien reconnue, il tomba à ses genoux. Julie qui les avait suivis sur la pointe du pied, voulait discrètement se retirer : « Julie, mon enfant, reste ! tu n'es pas de trop ! » lui dit madame de Varni : par ce seul mot, elle déterminait le caractère de ce rendez-vous, à la fois si mystérieux et si loyal, si hardi et si chaste.

Le pavillon de Mignard était bâti sur le modèle de presque toutes les maisons de plaisance que possédaient, soit dans l'île de la Barthelasse, soit sur une des deux rives, les grands seigneurs ou les riches bourgeois d'Avignon. Les cuisines, l'office et les communs avaient été pratiqués au dessous du sol, et formaient une sorte de galerie souterraine qui préservait le bâtiment de l'humidité. Une terrasse demi-circu-

Digitized by Google

laire, entourée d'une svelte balustrade, précédait la porte d'entrée; un étroit vestibule ouvrait à droite sur le salon, à gauche sur la salle à manger, et conduisait à un escalier tournant, d'une hardiesse et d'une élégance charmantes. La même distribution se répétait au premier étage; au dessus de la salle à manger était la chambre du marquis de Perne; depuis sa mort on ne l'avait pas ouverte. Au dessus du salon, se trouvait l'appartement de Maria, composé d'une chambre ravissante, arrangée de façon à profiter, en été, du moindre souffle d'air, en hiver, du moindre rayon de soleil: on y avait vue, au midi, sur Avignon et son paysage; au nord, sur Villeneuve, la jolie colline de Sauveterre et les beaux rochers de Four, d'un ton riche et splendide, digne du pinceau de Decamps ou de Paul Huet. Mais, pour la rendre plus régulière et plus spacieuse, l'architecte s'était contenté de ménager dans l'épaisseur du mur, un mince cabinet de toilette, qui ne prenait jour que par un petit œil-de-bœuf, donnant sur la chambre et à demi-caché par le baldaquin du lit. On entrait dans ce cabinet par une porte bâtarde, masquée dans la tapisserie.

Tout ce que le luxe, les arts, l'élégance innée, le goût héréditaire, peuvent inventer de raffinemens et de recherches, était réuni dans cette habitation de

Digitized by Google

quelques pieds carrés. Dans la belle saison, la terrasse se couvrait de grands vases florentins, renfermant des plantes exotiques, qui étaient, à cette époque, d'une rareté presque royale. Dès qu'arrivaient les premiers frissons de l'automne, ces vases se réfugiaient dans une serre-chaude vitrée, communiquant avec la salle à manger par une large glace sans tain, et créant ainsi pour les convives un parterre éternel, insoucieux de la neige et du givre. La porte d'entrée avait été sculptée par le célèbre Guillermain : elle représentait une scène de chasse, d'un mouvement et d'une fougue merveilleuse. La tenture du salon était en cuir de Cordoue; le dessus de porte, le trumeau de la cheminée et le plafond, peints par Mignard dans ce style recherché et un peu flamboyant qui caractérise son école, avaient fait donner au pavillon le nom du peintre. Dans la salle à manger, toute lambrissée en plein chêne, on admirait deux bronzes florentins, de la meilleure époque, qui ornaient de leur groupe magistral deux consoles en or ciselé. Des poteries de Faenza et de Florence, des verres de Venise, des porcelaines de Chine, des potiches aux ventres obèses, aux cols déliés, nuançaient de leurs couleurs changeantes l'ébène des bahuts et des dressoirs. La chambre de madame de Varni conservait

Digitized by Google

le caractère d'élégante et virginale simplicité qu'elle offrait avant son mariage ; rien n'y avait été changé. Son principal ornement était un magnifique crucifix d'ivoire, de Guillermain, digne rival de celui qu'on admire encore dans la chapelle de la Miséricorde. Les rideaux du lit et des fenêtres, en simple mousseline, harmoniaient leur vaporeuse blancheur avec le lampas bleu-pâle de la tapisserie. A droite de la cheminée, était un prie-Dieu gothique, surmonté d'une copie réduite de la *Vierge à l'enfant*, de Raphaël ; à gauche, sur un socle de marbre rose, une coupe de Sèvres, où Maria aimait à poser chaque soir quelques fleurs cueillies au hasard dans le jardin ou dans la serre.

Si, après les luttes et les souffrances dont j'ai essayé de donner une idée, madame de Varni avait pu encore prendre intérêt à quelque chose en ce monde, c'eût été au pavillon de Mignard ; si elle eût pu goûter encore un peu de bonheur, un peu de joie, c'eût été en s'y retrouvant. Ce qui lui faisait aimer cette habitation charmante, c'était le souvenir des fraîches années où elle était libre encore, où elle y revenait, chaque printemps, avec son père : elle s'y rappelait surtout cette dernière année qui avait précédé le départ de Gaston, et où, loin de lui, seule avec son amour,

Digitized by Google

en face de cette nature fertile et riante, elle avait senti cette affection croître et grandir dans son jeune cœur : ce pavillon lui appartenait exclusivement; elle s'en était réservé la jouissance par son contrat de mariage, et M. de Varni y avait à peine mis le pied. Elle y venait de temps à autre, passer quelques jours avec Julie ou Antoinette ; ces jours mélancoliques et doux étaient la seule distraction de sa vie. Personne n'y était admis que ces deux jeunes filles, et madame de Varni poussait, sous ce rapport, à l'extrême, l'ombrageuse délicatesse de ses exclusions et de ses scrupules. Ainsi elle n'avait pas voulu confier le soin du parterre et des vases à un des jardiniers de M. de Varni : c'était elle seule qui s'occupait de ses chères fleurs, aidée d'Antoinette et de Julie. Elle n'y conduisait pas même de femme de chambre; c'était encore une de ses deux compagnes qui en faisait les fonctions auprès d'elle ; et cela, bien entendu, sans aucune idée de commandement ou d'infériorité, mais uniquement parce qu'elle les aimait, et qu'on n'humilie point ceux qu'on aime.

C'est là, dans cette chambre, réchauffée par un feu clair et pétillant, doucement éclairée par une lampe d'albâtre, embaumée par le vague et mystérieux parfum de quelques roses tardives, que madame de Varni

Digitized by Google

reçut Gaston de Tervaz, tout trempé par l'orage, tout frémissant d'émotion et d'amour. — Gaston, lui dit-elle, maintenant me pardonnez-vous ? — Vous pardonner ! moi ! je vous aime ! murmurait le jeune homme à ses genoux, les lèvres collées sur sa main qu'elle lui abandonnait avec délices.

Pendant que ces pures et enivrantes tendresses faisaient palpiter ces nobles cœurs, et leur versaient, au moins pour quelques heures, l'oubli de leurs souffrances, il se passait, sur l'autre rive du Rhône, du côté d'Avignon, une scène d'un caractère bien différent. Sous la première arche du pont Saint-Bénézet, deux hommes qui paraissaient s'être donné rendez-vous, s'abordaient en se parlant à voix basse : ils étaient enveloppés dans de larges manteaux ; l'un était de haute taille ; l'autre petit et trapu.

— Gredin de temps ! mais ma soirée n'est pas perdue ! dit le plus petit en secouant son manteau qui ruisselait.

— Eh bien ? Baptistin, qu'y a-t-il ? demanda le plus grand.

— Il y a, Monsieur le vicomte, que nous ne nous étions pas trompés, et que le tourtereau est au nid, le lièvre au gîte.

Digitized by Google

— En es-tu sûr ?

— Très sûr : les bavardages de cet imbécile de Thibaut nous avaient mis sur la piste ; et je suis un trop bon chien pour me fourvoyer : le jeune homme qui était venu, il y a onze ou douze jours, au cabaret du *Poisson frais*, qui s'y était enfermé avec M. Ermel et ce vaurien de Claude Rioux, que le diable confonde...

— Eh bien ! ce jeune homme ?

— C'était bien M. de Tervaz ; pas moyen d'en douter maintenant ! après avoir passé une heure avec eux, il est reparti pour Villeneuve, et j'ai eu lieu de croire qu'il s'était logé à la Chartreuse, parce que j'ai vu le lendemain Claude rôder autour du couvent. C'est alors que j'ai questionné l'aubergiste chez qui notre jeune homme a remisé son cheval : il ne l'avait vu qu'un moment, à la lueur de sa lanterne ; mais il me l'a dépeint : mince, vingt-deux ans à peine ; sous son manteau un petit uniforme ; les yeux brillans comme d'une espèce de fièvre ; le visage pâle ; l'air malade ; la voix brève et agitée.

— C'est cela, je le sens à ma haine, dit en frémissant M. de Varni.

— Oh ! oui, c'est bien cela, Monsieur le vicomte, reprit Baptistin ; et ce n'est pas pour rien que je vous

Digitized by Google

ai conseillé de feindre d'avancer votre départ pour Lambesc, où vous deviez aller faire réception à M. le cardinal : la précaution n'était pas mauvaise, et le jour a été bien employé, je vous en réponds.

— Achève, murmura le vicomte dont les mains crispées se tordaient sous son manteau.

— Quelques heures après votre prétendu départ, madame la vicomtesse est allée au pavillon de Mignard... Je demande si c'est là un temps à faire trouver la campagne agréable ! continua Baptistin en montrant les nappes de pluie, qui, poussées par la rafale, venaient leur fouetter le visage, malgré la largeur de l'arceau sous lequel ils étaient abrités. Madame me croyait parti avec vous ; mais, bernicle ! sans qu'elle se doutât de rien, je l'ai vue s'embarquer avec Julie : alors j'ai traversé le Rhône; je me suis posté derrière un arbre, entre Villeneuve et le bord, et suis resté là, sans bouger, comme un braconnier à l'affût. Vers neuf heures, j'ai vu passer un homme marchant comme un fou et recevant la pluie sans avoir l'air de la sentir ; je n'ai pu en voir davantage; car je ne me souciais pas de m'exposer à être aperçu : mais, au bout de quelques minutes, j'ai distinctement entendu un bruit de rames : Bon ! ai-je dit, voilà la chose !... j'ai attendu

Digitized by Google

que le bruit s'éloignât, puis j'ai couru à mon bateau que j'avais caché un peu plus bas, dans les saules : j'ai repassé le Rhône, et me voici ; je n'ai pas trop perdu de temps : onze heures viennent de sonner.

— Et moi qui refusais encore de le croire ! reprit M. de Varni ; moi, qui, sans me faire illusion sur les sentimens de cette femme, m'imaginais qu'elle était trop loyale pour me trahir, trop fière pour déshonorer mon nom ! moi qui hésitais à simuler ce départ, et qui en rougissais, comme d'une feinte indigne de son orgueil et du mien ! Insensé ! imbécile que j'étais !

— Je vous l'avais bien dit, que, dès le moment qu'ils croiraient n'avoir rien à craindre, ils se reverraient ! reprit Baptistin avec cette basse familiarité du subalterne qui tient entre ses mains les secrets de son maître.

— Oh ! je les tuerai tous les deux ! s'écria le vicomte avec une explosion terrible ; je les tuerai, et mon regret est de ne pouvoir inventer, à prix d'or, un supplice qui les torture et qui me venge ! Oh ! cet homme ! comme je le déteste ! et cette femme ! comme je la hais ! Avoir pu arriver jusqu'à elle : avoir accumulé, pour atteindre ce but, mensonges et crimes ; et n'avoir pu m'en faire aimer, moi pour qui, jus-

Digitized by Google

que-là, rien n'était impossible ! Ah ! je puis enfin donner un corps à ma vengeance, une forme à ma haine ! Que de fois, pendant ces luttes où elle opposait une barrière de glace à mes dévorantes ardeurs, où je demandais en vain un regard à ses yeux, un sourire à ses lèvres, où je sentais le fantôme de Gaston de Tervaz se dresser entre elle et moi, que de fois j'ai désiré que ce Gaston fût là, afin d'assouvir sur lui mon impuissante rage !.. Et plus tard, lorsque j'ai su qu'il vivait, que de vœux j'ai formés pour qu'il arrivât jusqu'ici, pour avoir enfin la joie de saisir, d'étreindre, d'anéantir ce fantôme abhorré !.. Oh ! cette femme ! m'a-t-elle assez humilié, froissé, irrité, perdu !.. Je le sens, si elle m'avait aimé, j'aurais pu me relever encore ! si pervers que m'aient fait l'ardeur de mes passions, la puissance de mon or, le despotisme de ma volonté, l'amour de cette femme pouvait encore me retirer de l'abîme... Elle est si belle, qu'il y a en elle de quoi damner un élu, de quoi sauver un damné.. Oui, relevé, purifié par son amour, je pouvais tout, même devenir bon : il est si facile de l'être quand on se sent aimé !.. J'aurais eu un fils peut-être... un fils, l'orgueil de mon sang, l'espoir de ma race, la joie de ma vieillesse... L'on ne peut rester criminel lorsqu'on a un fils... J'aurais racheté mes fautes à force d'au-

Digitized by Google

mônes; j'aurais bâti des églises; j'aurais fait tant de bien que Dieu m'aurait pardonné, et que le spectre de Jean Peyrol aurait disparu de mes rêves... Etre aimé de cette femme, c'était le salut de mon âme!... Et elle l'aime, lui!.. et ils sont ensemble! Tu vois donc bien, Baptistin, qu'il faut qu'il meure, et je te jure que je le tuerai!...

— Eh bien! voici le moment de partir, dit Baptistin qui, en sa qualité de scélérat de bas étage, ne comprenait rien au langage du vicomte : avant que nous arrivions au pavillon de Mignard, il sera minuit : qu'attendons-nous?

— Oui, partons, reprit M. de Varni : ton bateau est près d'ici?

— A vingt pas... là... sous la chaussée...

Ils approchèrent du lieu que désignait Baptistin : à la vue de son bateau que ballottait le vent du sud, et dont la pointe dépassait déjà le niveau du quai, le garde-chasse fit un mouvement de surprise; il mesura avec sa rame le mince talus qui restait encore à sec et que le Rhône gagnait visiblement, jeta un regard de connaisseur sur le ciel toujours plus sombre et plus chargé d'eau; puis croisant les bras et se tournant vers M. de Varni, il lui dit froidement :

Digitized by Google

— Monsieur le vicomte, vous voulez tuer M. de Tervaz ?

— Tu le sais bien, je te l'ai déjà dit.

— Et cependant, n'y a-t-il pas quelque chose qui vous déplaît dans l'idée d'un meurtre ordinaire ? Sommes-nous sûrs que cette nuit en gardera le secret ? N'avons-nous pas à craindre du bruit, de l'éclat, du déshonneur pour madame la vicomtesse, pour vous, pour ce beau nom de Varni dont vous êtes si justement fier ?

M. de Varni tressaillit : Baptistin venait de toucher à la fibre sensible, à la plaie vive.

— J'ai deviné juste, n'est-ce pas ? reprit ce dernier.

— Oui ; mais à quoi bon, puisqu'il n'est pas possible de faire autrement ? Vengeons-nous de M. de Tervaz et ne songeons pas au reste.....

— Et s'il y avait moyen de faire autrement ?

— Sans rien perdre de ma vengeance ?

— En la rendant plus silencieuse, plus secrète, plus terrible...

— Que veux-tu dire ?

Au lieu de répondre, Baptistin amena son maître

Digitized by Google

jusqu'au bord de la chaussée ; il lui montra le Rhône qui augmentait avec une incroyable rapidité, et dont l'eau limoneuse et jaunâtre arrivait jusqu'à leurs pieds dans ses oscillations houleuses. Ensuite, il lui fit remarquer d'un geste les indices atmosphériques qui semblaient annoncer un nouveau déluge, et il murmura quelques mots à l'oreille de M. de Varni, mais si bas, si bas, que les démons seuls purent entendre.

— Tu as raison, cela vaudra bien mieux, répondit le vicomte ; et tous deux, quittant le bord du Rhône pour se rapprocher de la ville, disparurent bientôt dans l'ombre.

Les heures passaient ; suivant qu'elles apportent de la douleur ou de la joie, elles s'appesantissent ou s'envolent ; elles sont des siècles ou des secondes : pour Gaston et madame de Varni, elles avaient fui comme un songe. Quelques instans encore, et la nuit allait finir.

Julie Thibaut, à qui Maria avait dit de rester dans la chambre, n'avait pas osé lui désobéir ; mais, comme Dieu a donné aux femmes, même dans les conditions inférieures, cette délicatesse exquise qui devine tout, la bonne Julie qui avait, en outre, pendant ses années pauvres et laborieuses, pris l'habitude de veiller

Digitized by Google

ou de dormir à volonté, s'était *ordonné* à elle-même de s'endormir, et bientôt, la fatigue et l'heure avancée venant à son aide, un profond sommeil l'avait gagnée. On n'eût rien pu rêver de plus poétique et de plus charmant que cette adorable fille, à demi affaissée sur sa chaise, à demi appuyée contre la cloison, et soutenant sa belle tête de son bras replié comme une anse d'amphore. Les tresses opulentes de ses cheveux de jais, à reflets bleuâtres, s'étaient échappées de sa coiffe et s'épanchaient presque jusqu'à terre. Ses longs cils abaissés estompaient de leur frange soyeuse les tons chauds et bistrés de ses joues, et un vague et frais sourire errait sur ses lèvres humides, comme si l'ange des sommeils paisibles l'eût effleurée de son aile.

Gaston et madame de Varni n'avaient presque pas changé de place; toujours à genoux, Gaston s'était peu à peu laissé glisser sur le tapis ; son bras, passé autour de la taille amaigrie de Maria assise sur son fauteuil, l'avait attirée peu à peu; et, inclinée sur le front de M. de Tervaz, elle pouvait fondre son regard dans son regard, son souffle dans son souffle. Leurs mains étroitement enlacées complétaient, par leurs délicates étreintes, le sens de leurs paroles et de leurs silences : la respiration égale et douce de Julie endor-

Digitized by Google

mie servait comme d'accompagnement à cette chaste et ardente scène. Divines extases de l'amour partagé! celui qui ne vous goûta jamais, n'a pas le droit de dire qu'il a vécu!

—Gaston! murmurait madame de Varni, nous nous voyons pour la dernière fois en ce monde; dans quelques heures vous partirez; dans quelques jours, vous serez bien loin; mais cette entrevue aura été bonne pour tous deux : maintenant nous pouvons mourir; moi, avec votre pardon; vous, avec mon amour; tous deux moins malheureux et plus résignés.

—Oh! ne me parlez pas de ce qui va être dans quelques heures! laissez-moi croire qu'après ces momens, il n'y aura plus rien!

— Vous m'aimez donc bien? reprenait la jeune femme dont le brûlant regard semblait plonger jusqu'au fond de l'âme de Gaston.

— Mille fois plus que dans le temps où j'espérais!

— Merci, mon ami; vos paroles me donnent le seul bonheur que je puisse goûter ici-bas; être aimée de vous, c'était ma vie; mais vous entendre, en ce moment suprême, me redire ces mots si doux, c'est plus que la vie, Gaston; c'est le ciel... Ah! je l'ai souvent pressenti, nous nous aimions trop pour ce monde; il

Digitized by Google

fallait à notre amour quelque chose d'infini comme nos cœurs, d'immortel comme nos âmes... Ne vous semblait-il pas qu'un bonheur vulgaire serait trop petit pour nos ardeurs, que nos bras frémissans se fermeraient à vide, appelant des félicités inconnues ?... Oui, Gaston, le ciel, le ciel où rien n'arrête et ne borne l'insatiable extase des âmes, voilà désormais la patrie de notre amour... Que cette dernière nuit soit la date de cette affection nouvelle!... mais, vous le savez, ami, le ciel est fermé à ceux qui haïssent ; pardonnons donc à cet homme qui nous a fait tant de mal, et dont je porte le nom... Ne le haïssons plus, afin de pouvoir nous aimer encore après cette vie! Oh! si je ne vous avais pas revu, si vous m'aviez repoussée, s'il m'avait fallu tout perdre, même votre tendresse, oh! j'aurais été impitoyable ; j'aurais maudit M. de Varni jusqu'à mon dernier soupir ; je serais morte, la révolte dans le cœur, l'anathème à la bouche... mais je vous revois, je vous retrouve ; ma haine se fond à cette pure flamme, et je pardonne à M. de Varni, parce que je vous aime!...

En ce moment, la pendule de la chambre sonna quatre heures.

— Gaston ! dit Maria en se levant toute droite ;

Digitized by Google

voici le moment de nous quitter! nous avons besoin de toutes nos forces; abrégeons ces adieux; je vais réveiller cette chère enfant.

Elle s'approcha de la jeune fille, et, la frappant doucement sur l'épaule : Julie! lui dit-elle à demi-voix.

Julie se leva brusquement, se frotta les yeux, regarda à droite et à gauche, comme une personne qui cherche à rassembler ses idées, ses souvenirs : puis, courant à la pendule:

— Ah! malheureuse! j'ai trop dormi! s'écria-t-elle.

— Que crains-tu donc? reprit madame de Varni; le jour est bien loin encore; M. de Tervaz sera reparti de Villeneuve avant même que l'aube ne commence à poindre...

— Ce n'est pas cela! ce n'est pas cela! dit Julie avec une agitation croissante; et se précipitant vers la fenêtre, fermée au volet, elle l'ouvrit dans toute sa largeur. Un cri d'horreur sortit en même temps de sa poitrine et vint glacer Gaston et Maria; ils regardèrent à leur tour, et à leur tour ils poussèrent un cri d'épouvante.

C'était un effrayant spectacle; les deux bras du Rhône s'étaient rejoints pendant la nuit, et cou-

Digitized by Google

vraient entièrement l'île de la Barthelasse : à la morne clarté de la lune qui s'abaissait à l'horizon dans sa sombre enveloppe de brouillards et de nuages, on voyait l'eau entourer de tous côtés le pavillon de Mignard, dont le rez-de-chaussée était déjà submergé à une hauteur de près de six pieds. Le vitrage de la serre avait été brisé ; et les plantes, à moitié arrachées de leurs vases, surnageaient çà et là, semblables à des chevelures de noyés. Des débris de bancs de paille, amoncelés, par places, formaient des îles flottantes. Sans la rapidité des courans, on se serait cru en pleine mer ; car l'œil n'apercevait que les nuages, la pluie et le Rhône. De temps à autre, le miroitement de l'eau laissait voir un tronc d'arbre, un tonneau, une poutre, un cadavre, passant comme l'épave d'un naufrage : les mûriers, les saules et les peupliers, élevaient au dessus du niveau leurs têtes ruisselantes et frileuses. A travers la fenêtre ouverte, on entendait les cris de détresse des *ménagers* (1) surpris par l'inondation, les hennissemens des chevaux que le fleuve soulevait dans leurs étables, les coups de fusil tirés sur les toits pour appeler du secours, et,

(1) *Ménagers*, fermiers habitant une grange en rase campagne.

Digitized by Google

comme basse continue de ce lugubre concert, les cloches de Villeneuve et d'Avignon dont le son lointain ressemblait au glas funèbre d'une contrée reveillée en sursaut pour se voir condamner à mort (1).

M. de Tervaz et madame de Varni, debout dans l'embrasure de la fenêtre, demeuraient immobiles, ne sachant s'ils devaient en croire leurs yeux ; Julie, qui semblait la plus désolée, se retourna vers Maria, et lui dit en pleurant :

— O ma chère dame ! c'est moi qui suis la coupable : hier soir, en conduisant ici M. de Tervaz, j'avais bien remarqué que le temps était affreux, que le Rhône augmentait, que la nuit serait terrible : mais il avait l'air si heureux, et vous l'attendiez avec tant d'amour que je n'ai pas eu le courage de gâter ces belles heures !... Misérable folle que je suis ! j'aurais dû vous avertir ; j'aurais dû veiller sur vous ; en vous voyant ensemble, je n'ai plus songé qu'à votre bonheur : afin que vous fussiez plus seuls, je me suis endormie, croyant me réveiller à temps... et, maintenant, il est trop tard ! Qu'allons-nous devenir ?

---

(1) L'inondation du 25 novembre 1755 a été la plus terrible dont fasse mention l'histoire du Comtat ; le Rhône grossit de dix-huit pieds pendant la nuit.

Digitized by Google

Et Julie se tordait les mains avec désespoir.

— Chère enfant, c'est à nous à te demander pardon, lui répondit madame de Varni en la ramenant sur son cœur : qu'est-ce que la mort pour M. de Tervuz et pour moi qui ne devions plus nous revoir? Mais toi, si jeune et si belle ! toi qui pouvais être heureuse encore, toi qui n'es ici que par dévoûment!... Oh! faudra-t-il donc que tu meures aussi, pour nous, avec nous !

— Ne songez pas à moi ! reprit Julie : si vous devez périr, je me réjouis de vous suivre : d'ailleurs quelle joie pouvais-je espérer dans ce monde ? J'aime Claude; mon père ne veut pas que je l'épouse ; je suis trop honnête fille pour désobéir. Vous voyez bien qu'il vaut mieux que je meure !

— Mais, Julie, tu te trompes, dit madame de Varni, trop émue pour calculer la portée de ses paroles ; jusqu'ici l'excès de mes souffrances m'avait rendue égoïste ; je ne songeais pas à la douleur des autres, parce que je me renfermais dans la mienne... Maintenant, pacifiée, attendrie par ces heures d'amour et de pardon, sais-tu quel était mon premier projet?. D'aplanir les obstacles qui séparent Antoinette de Dominique, qui te séparent de Claude ; c'était là la

Digitized by Google

récompense que je vous réservais pour tant d'affection et de dévoûment, que je me promettais à moi-même pour mon retour aux bonnes pensées... Enfant! crois-tu donc que je ne sois pas assez riche pour m'accorder ce dernier bonheur?...

— Oh! Madame! s'écria Julie d'un ton d'affectueux reproche ; pourquoi me dire cela ? A présent, je regrette la vie!

Et deux larmes roulèrent dans ses yeux noirs : mais bientôt, puisant dans cette espérance nouvelle un nouveau courage : N'y a-t-il donc pas, dit-elle, des chances de salut? Croyez-vous qu'on ne viendra pas, de l'hôtel de Varni, nous chercher en bateau?

— Hélas! ce n'est pas probable ; afin d'écarter tout soupçon, j'avais donné congé pour deux jours à mes femmes; la plupart des domestiques ont suivi M. de Varni; les autres ne savent pas même que je suis sortie de l'hôtel : j'avais cru ne pouvoir prendre trop de précautions...

— Et moi aussi, pour plus de prudence, je n'ai pas dit à Claude que nous venions au pavillon de Mignard : pourtant, si j'étais à sa place, je le devinerais !

— Ah! c'est là un fil trop léger pour y rattacher une espérance!...

Digitized by Google

— Il faut donc mourir; prions le bon Dieu! reprit Julie en s'agenouillant.

— Oui, mourir, dit Gaston qui, jusque-là, avait gardé le silence, et dont les yeux rayonnaient d'enthousiasme; oui, mourir!... ne pouvant être réunis dans la vie, nous allons être réunis dans la mort; c'est un Dieu de miséricorde qui nous envoie cette dernière joie. Maria, j'allais demander à l'Océan une mort lointaine; l'Océan vient me trouver ici, et il m'engloutira dans vos bras. Oui, Dieu est bon, je le remercie...

— Mais avant que tu meures, reprit Maria en lui saisissant la main avec une force surhumaine, je veux te dire encore une fois que je t'aime... Vois-tu, Gaston, tout à l'heure, je ne te le disais pas comme je le sens, comme je le veux; je réprimais les battemens de mon cœur; nous étions encore des êtres vivans, et les pensées terrestres pouvaient nous atteindre... Mais en ce moment, en face de cette mort qui approche, sous les yeux de cet ange qui prie pour nous, que peut-il y avoir qui ne soit pur et sacré? Je t'aime, et, ce que je t'ai refusé cette nuit, c'est moi qui te le demande... Gaston, un baiser!

Les lèvres du jeune homme touchèrent un instant

Digitized by Google

celles de Maria; puis se levant soudain et lui mettant la main sur l'épaule : Maintenant, à genoux ! dit-elle, les minutes qui nous restent ne doivent plus être qu'à Dieu seul !

Ils s'agenouillèrent auprès de Julie; Madame de Varni se mit à réciter les prières des agonisans. Gaston et Julie répondaient.

Le Rhône augmentait toujours; déjà, en se courbant sur la fenêtre et en étendant le bras, on eût pu effleurer l'eau avec la main : déjà aussi, les premières teintes du matin commençaient à poindre, et luttaient contre les dernières lueurs de la lune. Ce crépuscule, terne et livide rendait plus lugubres encore les scènes de désolation qu'il venait éclairer.

Tout-à-coup, on entendit un bruit de rames. Julie sauta, comme une lionne, à la fenêtre qui donnait du côté de Villeneuve :

— Nous sommes sauvés ! s'écria-t-elle, voici Claude! Ah ! je savais bien qu'il devinerait et qu'il viendrait !

Elle semblait moins heureuse d'échapper à la mort, que fière d'être sauvée par son amant.

Mais, en même temps, madame de Varni qui regardait du côté d'Avignon, dit à son tour, avec une horrible expression d'angoisse :

Digitized by Google

— Nous sommes perdus ! voici mon mari avec Baptistin !

En effet, à la clarté du jour naissant, on voyait distinctement arriver les deux bateaux. A leur rapidité presqu'égale, il était facile de prévoir qu'ils atteindraient presque au même moment le pavillon de Mignard.

— O mon Dieu ! qu'allons-nous faire ? répétait madame de Varni.

— M. le vicomte ne sait peut-être rien, reprit Julie, quelque obstacle, le mauvais temps peut-être, l'aura forcé hier à rebrousser chemin ; il ne vous aura pas trouvée à Avignon ; il aura compris que vous étiez ici... il croit que vous y êtes seule, et il ne vient que pour vous porter secours...

— Julie, je te dis que j'ai peur, répliqua madame de Varni qui sentait déjà peser sur elle l'ascendant sinistre de son mari.

— Voyons ! ne perdons pas la tête ! dit rapidement la jeune fille en s'efforçant de paraître calme : M. de Tervaz, cachez-vous dans ce cabinet !— Et elle ouvrit le cabinet de toilette ; puis elle ajouta : si Monsieur le vicomte ne sait rien, nous pouvons tout sauver encore ; nous partirons sur son bateau ; je ferai un signe

Digitized by Google

à Claude; il comprendra, feindra de retourner à Villeneuve, et, quand nous en serons assez éloignés, il reviendra à temps pour emmener M. Gaston. Je trouverai moyen de glisser à Claude la clé du cabinet; d'ailleurs, d'un coup de poing, il saurait bien l'enfoncer.... mais les voici, il n'y a pas un moment à perdre....

Elle poussa Gaston dans le cabinet, ferma au double tour, et cacha la clé sous son fichu.

Une seconde après, M. de Varni, avec Baptistin, abordait l'un des côtés du pavillon, et Claude, le côté opposé. Le Rhône croissait si rapidement, que les bateaux étaient presque au niveau du premier étage; M. de Varni, dont la taille était haute, dépassait de toute la tête l'appui de la fenêtre, et pouvait regarder dans la chambre.

Il avait l'air empressé d'un homme qui accourt pour arracher une femme aimée à un péril épouvantable et imprévu.

— Dieu soit loué, dit-il, j'arrive à temps. Oh! chère amie, que vous êtes méchante de nous donner de pareilles inquiétudes! Comme c'est heureux que le débordement de toutes les rivières m'ait forcé, hier soir, de revenir sur mes pas! J'aurais été dans des transes

Digitized by Google

affreuses; sans compter, ajouta-t-il en montrant Claude dont le visage inquiet paraissait à l'autre fenêtre, sans compter qu'il m'eût été cruel que vous fussiez sauvée par un autre que moi!...

— Il ne sait rien, pensa Julie.

— Il sait tout, se dit Maria.

— Eh bien! Monsieur! partons vite, reprit-elle tout haut en essayant de dompter son émotion; je vous avoue que j'ai bien peur, et qu'il me tarde de me retrouver en terre ferme.

— Oh non! répliqua le vicomte; maintenant que nous voilà bien rassurés tous deux, je veux que vous sortiez de cette chambre le plus commodément possible : sauter de là haut! risquer de vous faire mal! fi donc! nous allons attendre que le Rhône, en respectueux vassal, élève ce bateau jusqu'à vos pieds; encore quelques minutes, et je n'aurai plus qu'à vous offrir la main pour vous amener ici : vous passerez tranquillement, et de plain pied, de votre appartement dans votre *voiture*. N'êtes-vous pas de mon avis?

La vicomtesse, glacée d'horreur, cherchait vainement un mot à répondre; Baptistin, immobile, semblait une machine au service de son maître. Julie, collée contre madame de Varni qu'elle sentait défail-

Digitized by Google

lir, lui serrait la main pour lui rendre un peu de courage, et ses yeux se tournaient vers Claude qui, de plus en plus inquiet, interrogeait ce regard pour savoir ce qu'il avait à faire. Dans le cabinet, pas un mouvement, pas un bruit.

Il y eut là dix minutes que je renonce à peindre.

Enfin le Rhône arriva au point qu'avait désigné M. de Varni ; Maria et Julie sentirent sous leurs pieds l'humidité du tapis que l'eau commençait à envahir. L'appui de la fenêtre ne dépassait plus que de fort peu le niveau du fleuve.

— C'est le moment ! dit le vicomte toujours calme et souriant : Julie, donnez-moi une chaise.

La jeune fille prit une chaise dans la chambre, et la lui donna; M. de Varni la posa sur le bateau aussi solidement qu'il le put.

— C'est cela ! reprit-il. Maintenant soutenez madame à qui la peur de ce maudit Rhône a décidément ôté ses forces.... Très bien ; soulevez-la... A présent, chère amie, laissez-vous aller dans mes bras, heureux de porter un aussi doux fardeau.... Bien, vous y voilà !

Madame de Varni s'était laissée aller machinalement, et se trouva assise sur le bateau.

— A vous maintenant, Julie ! poursuivit le vicomte;

Digitized by Google

oh ! pour vous je ne suis pas en peine ; vous êtes une leste et vigoureuse personne... toujours belle, toujours dévouée !... Aussi je veux faire quelque chose qui ne vous déplaira pas... Claude ! arrivez par ici !

Madame de Varni regarda son mari avec une nouvelle angoisse : Claude fit rapidement le tour du pavillon, et arriva à force de rames.

— Claude ! dit le vicomte en prenant l'air bon prince, il est juste que vous soyez récompensé de votre zèle ; vous allez monter dans notre bateau et confier le vôtre à Baptistin. C'est vous qui aurez l'honneur et le plaisir de nous reconduire à Avignon ; n'est-ce pas vous donner le batelier que vous préférez ? ajouta-t-il d'un ton de galanterie affectueuse, en s'adressant à Maria et à Julie.

Elles sentirent passer dans leurs veines un frisson de terreur et de mort.

— Mais, Monsieur, il n'est pas besoin de rien déranger, balbutia madame de Varni.

— Oh ! je ne dérange rien ; je prends, au contraire, l'arrangement le mieux fait pour vous convenir : Claude est un vigoureux gaillard, et nous ne pouvons être entre meilleures mains. Mon pauvre Baptistin est éreinté de fatigue ; d'ailleurs, les gardes-chasse ne sont

Digitized by Google

bateliers que par intérim : il restera ici, et reviendra ensuite, tout seul, tout doucement.

— Mais, Monsieur...

— Ah! oui, je comprends; vous êtes peinée de laisser ici tant de jolies choses qui vont être brisées ou englouties ; mais, vous n'avez qu'à parler; s'il y a dans ce pavillon quelque objet précieux que vous vouliez sauver du naufrage, dites-le, Baptistin s'en chargera; il est adroit et fidèle; vous en serez contente.

Un sourire diabolique errait sur le blême visage de Baptistin.

— Allons ! Claude, mon ami ! poursuivit le vicomte toujours sur le même ton ; passez donc dans notre bateau, et prenez les rames! Vous avez l'air d'une statue... Est-ce que vous n'êtes pas content de contribuer au salut de madame de Varni et de votre chère Julie?... Ah ! sournois que vous êtes ! nous connaissons vos visées !...

Claude, qui cherchait vainement un indice, un contr'ordre dans les regards de Maria fascinée, céda à l'ascendant infernal que cet homme semblait exercer en ce moment sur tous les acteurs de cette scène ; il passa dans le bateau de M. de Varni ; Baptistin avait déjà sauté dans le sien : aussitôt le vicomte, comme

Digitized by Google

s'il n'eût attendu que cet instant, donna un grand coup d'aviron, et le bateau se trouva à dix pas du pavillon de Mignard.

— Arrêtez ! s'écria madame de Varni.

— Ah ! pardon ! j'oubliais ! reprit son mari : Baptistin, écoute bien les recommandations de madame la vicomtesse ; et vous, Madame, donnez-lui vos ordres ! Laissez-vous dans votre chambre, ou ailleurs, quelque chose qu'il doive arracher aux fureurs du Rhône?

Madame de Varni le regarda ; à travers ce sourire courtois qui paraissait stéréotypé sur sa figure, elle devina ce que cette fausse bonhomie cachait d'impitoyable, et, d'une voix à peine intelligible, elle laissa tomber cette syllabe :

— Rien !

Julie était pâle comme une morte.

— Eh bien ! alors, partons ! et toi, rame de toutes tes forces, dit M. de Varni en se tournant vers Claude et en reprenant cet air impérieux auquel on ne résistait pas.

Le Rhône commençait à envahir entièrement le premier étage ; Claude parut comprendre qu'une dernière chance de salut dépendait de la vitesse de son bateau ; il se mit à ramer si énergiquement,

Digitized by Google

qu'au bout d'un quart d'heure il abordait à quelques pas au dessous de l'hôtel de Varni, où l'on arrivait encore à pied sec.

Pendant le trajet, Maria avait eu le temps de murmurer à l'oreille de Julie : Lui, la clé, le pavillon, Claude.

Au moment où elles abordèrent, Julie glissa dans la main de Claude la clé du cabinet, lui fit un signe, lui dit un mot : il repartit aussitôt et plus rapidement qu'il n'était venu. Le vicomte rentra dans son hôtel avec sa femme, et parut ne plus s'inquiéter de rien.

Quelques minutes après, Claude Rioux approchait du pavillon ; mais, à quelques pas, et pendant qu'il côtoyait un groupe d'énormes ormeaux dont les cimes séculaires défiaient l'inondation, un homme caché dans les branches lui asséna sur la tête un grand coup de rame : Claude, étourdi, tomba ; et Baptistin (car c'était lui), sautant dans le bateau avec une agilité de tigre, lui lia les pieds et les mains avant que le malheureux eût repris connaissance ; puis il dirigea de nouveau le bateau vers Avignon. M. de Varni s'attendait probablement à le voir arriver ; il était sorti de son hôtel, et Baptistin le trouva sur le bord.

— Monsieur le vicomte ! lui dit-il en montrant

Digitized by Google

Claude toujours couché au fond du bateau dans un état d'immobilité silencieuse qui le faisait ressembler à un cadavre ! monsieur le vicomte, je vous amène une prise : voici un gaillard qui a voulu profiter de l'inondation pour gagner sa dot. Je l'ai surpris au moment où il s'introduisait dans le pavillon de Mignard...

— Claude Rioux ! dit M. de Varni, qu'allais-tu faire dans le pavillon de Mignard ?

— Voler, répondit Claude sans hésiter.

— Voler ! toi ! je te croyais honnête ! reprit le vicomte qui semblait prendre un affreux plaisir à le torturer.

— J'étais pauvre ; j'aime Julie ; je voulais devenir riche pour que son père me la donnât.

On ne put jamais tirer de lui une autre parole : Julie Thibaut ne dit pas un mot qui pût démentir cet aveu de Claude. Il fut mis en prison ; le jour de son jugement, M. de Varni surprit Maria qui descendait, comme une folle, l'escalier de son hôtel.

— Où allez-vous ? lui demanda-t-il en l'arrêtant par le bras.

— Parler aux juges.

— Si vous dites un mot, je ferai condamner Claude à mort, et vous serez déshonorée !

Digitized by Google

En même temps, il lui présentait la petite clé du cabinet, que Baptistin avait prise dans la poche de Claude Rioux.

Elle hésitait : Pensez-y, reprit-il. Pour Claude la mort, pour vous le déshonneur !

— Le déshonneur ! murmura la vicomtesse : et elle remonta dans sa chambre.

Claude Rioux fut condamné à cinq ans de galères.

L'inondation du 25 novembre 1755 dura quinze jours : à midi, le Rhône dépassait de plusieurs pieds la pointe de fer qui surmontait le toit du pavillon de Mignard : lorsque les eaux se retirèrent, il s'écoula encore bien des jours avant qu'on pût s'aventurer dans les terres où le fleuve avait passé : cependant, une nuit, malgré l'eau et la boue qui faisaient enfoncer ou glisser le pied presqu'à chaque pas, deux personnes parvinrent jusqu'au pavillon de Mignard ; c'étaient un jeune homme et une jeune fille ; la jeune fille guidait le jeune homme.

— Monsieur Dominique, disait-elle, nous avons encore à accomplir ce dernier devoir ; vous avez bien fait de ne parler de rien à Antoinette ; la pauvre enfant serait morte de frayeur et de désespoir.

Ils s'introduisirent dans le pavillon ; tout était brisé ;

Digitized by Google

ils montèrent au premier étage; la porte du cabinet ne tenait presque plus sur ses gonds, et ils y entrèrent sans peine.

Ils y trouvèrent le squelette de Gaston ; un pistolet rouillé gisait près de lui; mais, comme la balle se trouvait encore dans le canon, Dominique et Julie supposèrent qu'au moment d'échapper, en se brûlant la cervelle, aux lenteurs affreuses de cette mort qui montait peu à peu jusqu'à lui, Gaston avait pieusement résisté aux tentations du suicide, et offert à Dieu, jusqu'au bout, ce terrible sacrifice.

Dominique avait une bêche ; il descendit, avec Julie, dans le jardin, et ils se mirent à creuser une fosse; lorsque Dominique était fatigué, Julie le remplaçait.

La jeune fille avait apporté un large linceuil ; ils enveloppèrent les derniers restes de M. de Tervaz, récitèrent les prières des morts, et l'ensevelirent sans que leur courage chancelât un moment. Lorsqu'ils eurent terminé cette opération douloureuse, Julie rassembla deux ou trois vases épars et renversés, quelques plantes à demi arrachées mais vivaces encore, et elle les plaça sur la terre humide et fraîchement remuée, de manière à faire disparaître tout vestige.

Digitized by Google

Ensuite, ils retournèrent à Avignon où ils arrivèrent avant le jour; quelques heures après, Julie se rendit auprès de madame de Varni qui ne quittait plus sa chambre: elle lui baisa la main, et lui dit:

— Maintenant, M. le vicomte et Baptistin peuvent aller au pavillon de Mignard.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE TESTAMENT.

Digitized by Google

Digitized by Google

V.

Dix mois environ s'étaient écoulés depuis la scène épouvantable que je viens de retracer.

On était au commencement d'octobre 1756. Par une admirable soirée où se confondaient les chaleurs sereines de l'été et les douces mélancolies de l'automne, deux femmes se promenaient à quelque distance d'une

Digitized by Google

de ces charmantes villas qui égayent de leur gracieuse silhouette la colline et la plaine d'Hyères. C'étaient la vicomtesse de Varni et Julie Thibaut, sa fidèle compagne.

Il eût fallu un œil bien clairvoyant, l'œil d'un amant ou d'un ennemi, pour reconnaître la belle Maria dans le pâle fantôme qui marchait ainsi, à pas lents, soutenue par Julie et respirant l'air tiède du soir avec une sorte d'avidité machinale. L'ovale aminci de son visage faisait paraître démesurément grands ses yeux auxquels la fièvre donnait, en outre, un éclat extraordinaire. Sous les bandeaux de ses cheveux, on voyait perler une sueur froide dont les gouttelettes moiraient la blancheur maladive de son front et de ses tempes. Sa peau, ses lèvres et ses dents étaient de la même teinte. Une petite toux sèche, presque continue, la forçait de s'arrêter de temps à autre, et nuançait d'une légère plaque de carmin les pommettes saillantes de ses joues creuses, amollies, décolorées.

Julie Thibaut, au contraire, était, s'il èst possible, plus belle encore que nous ne l'avons vue. Pendant que la grande dame avait été lentement minée par sa douleur, la fille du peuple trouvait dans la sienne la seule auréole qui lui manquât, cette expression idéale

Digitized by Google

que la souffrance ajoute à la beauté. Cette généreuse nature, cette forme riche et puissante avaient résisté à ce coup terrible, et, dans la lutte, elles s'étaient ennoblies, poétisées. Au lieu de la magnifique paysanne de Provence ou d'Italie, telle que l'a réalisée sur la toile le pinceau de Léopold Robert, c'était la Vierge sublime de Murillo.

Elles marchaient, ou plutôt Julie guidait la marche chancelante de madame de Varni, à travers un de ces jolis sentiers que dessine le lit desséché des rivières, dans cette heureuse portion de la Provence appelée aujourd'hui le département du Var. Des églantiers aux baies écarlates, des grenadiers, des lauriers roses, des lentisques, des pistachiers, des cytises entremêlaient leurs touffes en des méandres inextricables : la plaine d'Hyères étendait à droite et à gauche son riche et onduleux tapis. Au nord, et formant un abri éternel, se dressaient en amphithéâtre le village et la colline, détachant crûment leurs terrasses, leurs bâtimens et leurs rideaux d'orangers, sur l'azur du ciel que rayaient çà et là les tiges élancées de quelques palmiers solitaires. A une demi-lieue, on apercevait l'île de Porquerolles et la ligne bleuâtre de la mer, second horizon reculant les limites du premier, à peu

Digitized by Google

près comme ces pensées tristes et infinies qui semblent toujours prêtes à surgir derrière les images riantes. Deux ou trois navires fuyaient dans le lointain, ouatant de leurs voiles blanches le bleu du ciel et de la mer. Des mouettes aux larges ailes quittaient un moment le rivage pour tournoyer dans l'espace ; l'air était si doux, qu'on sentait à peine la brise marine qui s'élevait et retombait par bouffées égales, mêlant aux suaves odeurs de la terre les âcres parfums de la vague. Pas un nuage n'altérait ce ciel où la pluie et la brume semblaient impossibles. Comparés à cette limpide atmosphère, à cette riche végétation, à ce radieux soleil qui se couchait dans sa pourpre comme un roi fatigué, mais non vaincu, les sites et les horizons de notre Comtat, que j'ai essayé de décrire, eussent paru ternes et froids, sans couleur et sans rayon.

Ce ciel pur, ce ravissant paysage, cette inaltérable jeunesse de la nature méridionale, contrastaient avec l'état de dépérissement de madame de Varni, et avec la tristesse immense, irréparable, qu'on pouvait lire sur le front de ces deux femmes : tous les dix pas, elles faisaient une halte, pour donner à Maria le temps de reprendre haleine.

Pendant une de ces haltes, la vicomtesse étendit le

Digitized by Google

bras vers le couchant, du côté de Toulon (1), et dit d'une voix stridente et saccadée :

— Claude est là !

— Pourquoi parler de lui ? je ne vous en disais rien, répondit Julie avec la résignation douloureuse du chien blessé qui regarde son maître.

— Mais moi je veux en parler toujours, reprit madame de Varni, pour me rappeler que Claude et toi vous avez été sublimes, et que moi j'ai été misérable, lâche, infâme.

— Mais vous n'auriez rien sauvé, répliqua doucement la jeune fille.

— C'est vrai : te souviens-tu de ce sourire de M. de Varni, de ces paroles mielleuses que je sentais entrer dans mes veines comme la lame empoisonnée d'un stylet ?... Oh ! je vivrais cent ans, autant d'années qu'il me reste d'heures, j'aurais toujours là, devant mes yeux, l'image impitoyable de cet homme disant à Claude : Change de bateau avec Baptistin !...

---

(1) Par une convention entre le vice-légat et le gouvernement français, les criminels condamnés, dans le Comtat Venaissin, à la peine des galères, subissaient leur peine à Toulon.

Digitized by Google

— Par grâce, ma chère dame, écartez ces pensées qui vous tuent !..

— Et qu'en ferais-je si elles ne me tuaient pas? reprit madame de Varni avec un rire de mourante. Crois-tu donc, ma pauvre sacrifiée, que j'oserais lever les yeux sur toi, si je n'étais sûre de mourir?... Et cependant ce n'est pas assez... j'aurais voulu autre chose...

— Autre chose?...

— Oui, Julie; ce qui mêle à mes derniers jours tant de déchiremens et de tortures, ce n'est pas seulement le souvenir de l'horrible mort de Gaston; ce n'est pas seulement la pensée du mal que je vous ai fait, à Claude, si dévoué, à toi, si courageuse; ce n'est pas même l'humiliation de ma lâcheté... Non, ce n'est rien de tout cela. Ce qui me déchire et me consume, c'est que je meurs sans me venger...

— Mais, dit Julie, M. le vicomte n'est-il pas déjà puni? Depuis ces événemens terribles, vous êtes devenue pour lui une sourde-muette : il n'a plus entendu une seule fois le son de votre voix. Vous avez rendu sa maison si lugubre, qu'il a fini par être presqu'aussi sombre que vous. Votre médecin même n'a-t-il pas deviné qu'il y avait là un secret affreux, un

Digitized by Google

secret de haine? n'a-t-il pas remarqué que pour faire redoubler votre fièvre, il suffisait que M. le vicomte entrât dans votre chambre?

— Ce bon docteur! interrompit Maria: c'est à lui que je dois d'être délivrée enfin de cette présence exécrée. C'est lui qui, nous voyant, chaque jour, face à face l'un de l'autre, dans cette maison silencieuse comme un tombeau, a compris qu'il y avait en moi plus qu'une maladie ordinaire. Il a ordonné à M. de Varni, s'il ne voulait me voir mourir sans remède et tomber lui-même dans le marasme, de m'envoyer ici respirer un air plus doux. M. de Varni a obéi; puis il s'est fait donner par le vice-légat une mission pour Paris, où il essaye sans doute d'oublier, dans les plaisirs, toutes ces images de crime et de mort. Qu'il y réussisse, s'il le peut! ce n'est pas là ce qui me préoccupe; il est loin, bien loin de moi; j'aurai le temps de mourir avant qu'il soit de retour: pour le moment, je ne lui en demande pas davantage!...

— Et que pouvons-nous de plus? reprit Julie avec amertume.

— Que pouvons-nous? Rien; et c'est là ce qui rendra mon agonie cent fois plus horrible. Oh! quand je songe que je n'ai plus que quelques jours à vivre; que

Digitized by Google

M. de Varni a trente-cinq ans à peine; que tout un nouvel avenir va s'ouvrir devant lui; qu'il sera libre, qu'il se remariera, qu'il aura des enfans, que de nouveaux liens le rattacheront à la vie, que je ne serai plus dans son passé qu'un mauvais rêve, un rêve oublié; qu'il sera heureux peut-être; et que, moi, je ne serai pas vengée!... La vengeance! c'est le seul mot, la seule idée qui puisse encore réchauffer mon sang, ralentir la mort qui arrive!...

— Nous resterons, nous, et nous n'oublierons rien, murmura Julie.

— A quoi bon? toi seule peux me comprendre; mais tu n'es qu'une femme; la pauvre Antoinette ne sait que pleurer et prier; Dominique Ermel est brave; mais il n'a pas été frappé au cœur comme nous; il n'a pas, il ne peut pas avoir cette vigueur de haine, ce ressentiment profond, ardent, inextinguible, qui devient le seul mobile d'une vie entière, qui fait d'un homme un instrument au service d'une pensée, qui s'assimile son intelligence et son âme, son courage et sa force, le dirigeant sans cesse, par la même route, vers le même but... Ah! pour que je fusse sûre d'être vengée comme je le veux, de laisser après moi un autre moi-même, ne devines-tu pas de qui j'aurais

Digitized by Google

besoin ? Ne devines-tu pas quel est le nom que cette brise embaumée murmure constamment à mon oreille?

Et elle étendit de nouveau le bras du côté de Toulon.

— Claude ! s'écria Julie dont les yeux étincelèrent.

— Oui, Claude, répéta madame de Varni.

Au même moment, comme si ce cri d'amour et de haine avait eu une puissance magique, les deux femmes virent s'agiter auprès d'elles une épaisse touffe de grenadiers et de lauriers roses, et il en sortit un homme que toutes deux reconnurent à l'instant : c'était Claude Rioux.

Pour tout autre que pour elles, son aspect eût été peu rassurant ; il portait le costume de galérien ; ses vêtemens étaient déchirés, souillés, tachés de boue, mis en lambeaux par les hasards d'une évasion ; sa barbe qu'il laissait croître, et qui contrastait avec ses cheveux taillés en brosse, donnait à sa physionomie énergique une expression de rudesse presque sauvage. Sa jambe droite, qui avait traîné le boulet, était saignante, et sa marche en contractait même quelque chose d'inégal. On eût dit que ces dix mois avaient suffi pour transformer Claude. Ce n'était plus le beau et vigoureux pêcheur des bords du Rhône ; c'était un homme mis au ban de la société, et qui, par l'excès

Digitized by Google

même de l'iniquité dont il souffrait, se sentait poussé aux représailles et à la révolte : le ressentiment, la haine, la lutte de tant de dévoûment contre tant d'infamie, le contact d'hommes pervers, le combat des bonnes et des mauvaises passions dans une âme fortement trempée, tout avait concouru à cette transformation douloureuse. Claude Rioux eût fait peur à quiconque n'aurait pas su combien il méritait d'admiration et de pitié.

On comprendra sans peine que Julie ne fit pas toutes ces distinctions ; elle se jeta dans ses bras en s'écriant : — Dieu a eu pitié de moi... je te retrouve, et nous ne nous quitterons plus !

— Tu crois? répondit-il avec une sorte de ricanement amer. Tu ne sais pas, ma pauvre Julie, que les galères ont de plus longs bras que je n'ai de longues jambes ; je me suis évadé, parce que je voulais te revoir, ne fût-ce qu'une heure, une minute...

— Tu savais donc que nous étions à Hyères?...

— Oui : l'autre soir, en travaillant sur le port, je crus reconnaître de loin un domestique portant la livrée de madame. La vue de ces galons fit naître dans mon cœur le seul mouvement qui, depuis dix mois, n'ait pas été douleur, désespoir ou rage. Comme ma

Digitized by Google

bonne conduite a fait relâcher un peu la surveillance et qu'on me laisse travailler avec les libérés, j'eus le temps de promettre à l'un d'eux la moitié de mon petit pécule, s'il pouvait, sans faire semblant de rien, s'attacher aux pas de ce domestique, voir où il s'arrêterait, et m'apporter des renseignemens. La commission a été bien faite : le lendemain, j'ai su que vous étiez ici ; ce lendemain, c'était hier ; et, ce matin, je me suis évadé ; je ne te raconterai pas mon évasion ; qui en a vu une, en a vu cent ; c'est toujours différent et toujours la même chose. Mais je ne me fais pas d'illusion ; d'ici à vingt-quatre heures, je serai rattrapé. Sans papiers et sans vêtemens de rechange, il n'y a pas moyen de se dérober aux poursuites ; je suis sûr qu'elles commencent déjà... et tenez, entendez-vous ?

Le temps était si calme et si pur, qu'on entendit distinctement, malgré la distance, le bruit de trois coups de canon tirés à intervalles égaux.

— C'est pour moi que l'on tire, reprit Claude : ces trois coups veulent dire qu'il manque un galérien à l'appel du soir : qu'importe ? Julie, j'ai voulu te voir encore une fois : j'aurais mis le feu à l'arsenal plutôt que d'y renoncer !

— Oh ! faudra-t-il donc te perdre après t'avoir revu?

Digitized by Google

s'écria Julie en regardant involontairement madame de Varni comme si elle en attendait quelque secours. Madame de Varni demeura immobile.

— Me perdre, reprit Claude, et cette fois pour toujours : car c'est par les galères à perpétuité qu'on punit les tentatives d'évasion. Julie, peut-être vaut-il mieux maintenant que nous soyons séparés ? je ne suis plus digne de toi. Entré pur et honnête dans cette fourmilière de crimes et de vices, il me semble parfois que l'air qu'on y respire va me rendre aussi méchant que les autres. Eh ! pourquoi pas? ajouta-t-il avec une exaltation croissante : à quoi sert d'être bon ? ne sont-ce pas les méchans qui prospèrent? Le pouvoir, la force, le bonheur, n'est-il pas pour eux, pour eux seuls? Vois plutôt: Baptistin triomphe ; M. de Varni est heureux ; et madame se meurt ; et M. de Tervaz est mort dans d'horribles souffrances ; et nous, nous nous aimons sans espoir; et moi, je suis... aux galères! Vraiment! c'est à dégoûter du métier d'honnête homme !...

— Tais-toi, malheureux ! tu m'épouvantes ! interrompit Julie.

— Laisse-le dire, répliqua madame de Varni qui écoutait avidement chacune des paroles de Claude.

Digitized by Google

— Aussi ma résolution est prise ! continua ce dernier ; j'ai voulu te voir ; j'ai voulu te dire que je t'aimais toujours ; et maintenant, plutôt que de m'épuiser en efforts inutiles pour échapper aux poursuites, je me livrerai moi-même ; puis, pour en finir, pour abréger la perpétuité, je donnerai un bon coup de couteau à n'importe quel garde-chiourme ; et alors mon compte sera vite fait : condamné à mort, exécuté dans les vingt-quatre heures, et je ne souffrirai plus !

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! ce n'est plus Claude, c'est le démon qui parle par sa bouche ! dit Julie avec angoisses.

— C'est bien là ta résolution ? reprit tout-à-coup madame de Varni en fixant sur Claude son regard enflammé par la fièvre.

— Oui.

— En vérité, Claude, tu me méprises donc bien ?

— Moi, Madame !... s'écria-t-il au comble de la surprise.

— Parce que j'ai accepté ton sacrifice, parce que je t'ai laissé condamner pour ne pas me trahir, pour garder intact mon honneur, tu crois donc que je serai toujours lâche ? tu crois que je vais t'abandonner à

Digitized by Google

ceux qui te poursuivent, faute d'un habit ou d'un chiffon de papier?...

— Chère et bonne dame! vous le sauverez! dit Julie les mains jointes.

— Claude! poursuivit Maria; tu ne seras pas repris, tu ne retourneras pas aux galères, tu ne seras pas condamné à mort; tu seras libre, tu seras riche, tu seras heureux, tu épouseras Julie.

Au lieu de remercier ou de répondre, il fit un pas vers elle, lui saisit la main, et lui dit, en la regardant à son tour avec une fixité effrayante:

— Vous allez m'ordonner, n'est-ce pas? quelque chose de terrible?

— C'est possible, répondit-elle.

— Vous voulez que je le tue?

— Qui?

— Mais... le vicomte de Varni.

— Tuer M. de Varni! reprit la vicomtesse qui puisait une énergie passagère dans l'idée même qui la consumait; le tuer, en une fois, d'un seul coup, presque sans souffrance, sans que rien prolonge ou renouvelle après lui notre vengeance et son châtiment! Me crois-tu donc assez débonnaire pour me

Digitized by Google

contenter de si peu?... Quoi! quelques gouttes de sang, le froid du fer, une seconde d'agonie, rien de plus!... rien de plus pour tout le mal que nous a fait cet homme, à toi, à moi, à Gaston, à Julie, à tous! Tu trouves que pour tout cela c'est assez de le tuer, et tu te vantes d'être devenu méchant!... Oh! Claude, je suis plus méchante que toi, et les galères que j'ai là, dans mon cœur, m'en ont plus appris que les tiennes!

Claude et Julie frissonnèrent : Eh bien! Madame, ordonnez, répliqua celui-ci; que faut-il faire?

— Pour le moment, bien peu de chose, dit-elle : attends une minute; j'ai besoin de tout calculer.

En prononçant ces derniers mots, madame de Varni se détourna et parut réfléchir : sans son extrême maigreur, nul, en cet instant, n'eût pu deviner qu'elle était malade. Elle que nous avons vue si débile et si chancelante, elle paraissait ranimée.

La soirée avançait; le crépuscule, déjà si prompt à venir à cette époque de l'année, s'assombrissait de plus en plus. Le ciel, qui tout à l'heure ruisselait de pourpre et d'or, était devenu d'une blancheur lactée que perçaient, çà et là, les premières étoiles. Les teintes du couchant, éblouissantes et enflammées au

Digitized by Google

commencement de cette scène, pâlissaient peu à peu, et se fondaient, à l'horizon, dans une brume violette sur laquelle se découpaient en noir les collines et les lointains. Julie et Claude s'étaient repris par la main ; et l'amour immense qu'on lisait dans les yeux de la jeune fille, jetait dans le cœur de son amant un bonheur depuis long-temps oublié, une force nouvelle qui le rattachait à la vie.

A la fin, madame de Varni revint à eux, et dit à Claude en se frappant le front : J'ai tout décidé.

— Que dois-je faire ? répéta le jeune homme.

— Ecoute ; tu te souviens de ce domestique que tu as vu, l'autre jour, sur le port, et dont la livrée t'a fait tressaillir ?

— Oui, Madame.

— Eh bien ! ce mouvement de joie était un pressentiment : voici la nuit ; pour plus de sûreté, tu vas rester ici jusqu'à nouvel ordre et t'y tenir caché. Pendant ce temps, Julie et moi nous allons rentrer. Ce domestique est de Nice ; il s'appelle Arrioli. Il n'est à mon service que depuis huit jours ; j'ai encore ses papiers entre les mains, et ils sont en règle : je vais, à l'instant même, envoyer Arrioli à Paris auprès de M. de Varni.

Digitized by Google

Ici Julie et Claude se regardèrent d'un air étonné.

— Oh ! soyez tranquilles, reprit la vicomtesse, je sais ce que je dis, et je calcule les jours et les heures ; Arrioli ira donc à Paris, et il portera de mes nouvelles à M. de Varni : monsieur le vicomte sera sensible à cette attention de son épouse bien-aimée !... poursuivit-elle avec une sombre ironie. Mais, pour faire ce voyage, Arrioli n'aura besoin ni de sa livrée, ni de son passeport : il lui suffira d'avoir une lettre de moi à l'adresse de mon mari, et une bourse bien garnie ; dans une heure, il sera parti, et dans une heure, Julie t'apportera, ici même, le passeport et la livrée.

— Oh ! Madame ! que de bontés !

— Tu pourras alors revenir avec elle à la maison ; tout le monde sera couché ; elle t'introduira dans ma chambre, et je t'expliquerai le reste.

La fraîcheur du soir commençait à se faire sentir ; madame de Varni, qui paraissait jusque-là ne s'être aperçue ni du changement de température, ni du frisson qui la faisait trembler malgré elle, ni des accès de toux qui la reprenaient fréquemment, dit à Julie :

— Rentrons vite ; il est tard, et cette fraîcheur est malsaine ; oh ! maintenant, je veux me soigner : je veux vivre... au moins six jours.

Digitized by Google

Elles rentrèrent : au bout d'une heure, le domestique partait pour Paris, portant la lettre suivante :

« Les médecins assurent que je n'irai pas jusqu'à la fin d'octobre : pour l'honneur de votre nom et du mien, peut-être ne serait-il pas convenable que l'on vous vît rester à Paris pendant que je meurs ici. »

— La fin d'octobre ! avait dit tout bas madame de Varni en fermant la lettre ; Dieu merci ! je n'arriverai pas jusque-là.

Dès que le domestique fut parti, Julie apporta à Claude les papiers, et l'habit de livrée. Pendant le temps que Rioux avait passé au bagne, où toutes les pensées sont constamment tournées vers les chances d'évasion, il avait acquis dans l'art des déguisemens une habileté si grande, que lorsqu'il entra, quelques momens plus tard, dans la chambre de madame de Varni, celle-ci eut peine à le reconnaître.

A l'aide d'un rasoir et d'un sachet de poudre que Julie lui avait procurés, Claude s'était débarrassé de sa barbe ; ses cheveux ras, habilement poudrés, et à demi cachés sous son chapeau à galons, lui donnaient l'air d'un valet de chambre de haut parage, et adoucissaient le hâle inquiétant de sa peau rude et brunie. Des culottes de drap noir, des bas blancs sur les-

Digitized by Google

quels il avait bouclé des guêtres de voyage, la veste et l'habit galonnés aux couleurs de la maison de Varni, complétaient un travestissement capable de dépister les plus fins limiers, fussent-ils dirigés par M. de Sartines.

Madame de Varni reçut Claude dans sa chambre : elle avait renvoyé ses femmes, et elle était seule, plongée dans son fauteuil de malade. De toute sa beauté d'autrefois, elle n'avait conservé que ces grands yeux bleus et ces magnifiques cheveux blonds cendrés que Julie peignait et déroulait sous ses doigts pendant qu'elle parlait à Claude. Celui-ci, dont l'ame bronzée et endurcie par la douleur venait pour ainsi dire de se resséréner et de s'attendrir sous la douce influence de son amour, éprouva un sentiment de pitié profonde, en contemplant cette femme, cette noble compagne de son enfance, tendant vers lui sa main diaphane et son bras décharné.

— Claude, lui dit-elle, nous nous regardons, et nous nous étonnons tous deux l'un de l'autre, n'est-ce pas? J'admire ton bon air : que dis-tu du mien?

— Oh ! Madame ! s'écria le jeune homme les larmes aux yeux.

— Ne me plains pas ; je suis contente aujourd'hui,

Digitized by Google

contente de moi comme de toi : nous sommes tous deux tels que nous devons être, toi pour vivre, moi pour mourir.

Et un sourire effleura ses lèvres livides.

— Donnez-moi donc vos ordres reprit Claude; quels qu'ils soient, je suis prêt à vous obéir.

— Tu vas partir pour Avignon; tu t'arrangeras pour y arriver de nuit; tu ne te feras reconnaître à personne qu'à Dominique Ermel; tu lui diras que je l'attends : ensuite tu feras passer à Antoinette Margerin cette lettre que j'ai eu la force de lui écrire, et où je la prie de venir bien vite me retrouver ici, avec son père, si elle veut m'embrasser encore une fois. J'en suis sûre, ni elle, ni M. Margerin ne résisteront à cette prière... Oh ! je veux que la réunion soit complète.

— Et elle le sera, je vous en réponds, reprit Claude: et ni Dominique, ni le père Margerin, ni mademoiselle Antoinette ne manqueront à l'appel. Voilà tout ce que vous avez à m'ordonner ?

— Oui, pour aujourd'hui. Maintenant, pars sans perdre une minute... Voyons; nous sommes au 5 octobre : tu ne peux pas être à Avignon avant le 7 : le 10 au matin, vous devez tous être ici, Dominique, Antoinette, M. Margerin et toi.

Digitized by Google

— Oui, Madame.

— Mais, au moins, pas un jour de plus ; songez tous que mes heures sont comptées, et qu'il faut que je sois encore vivante quand vous vous trouverez réunis dans cette chambre. Pense bien à tout ; que personne, excepté Dominique, ne te reconnaisse : n'oublie pas qu'à dater de ce moment, tu ne t'appelles plus Claude Rioux, mais Arrioli : n'oublie pas que, de la commission que je te donne, dépendent ta vengeance et la mienne !

Claude s'inclina et sortit précipitamment.

Pendant les quatre jours qui suivirent, l'état de madame de Varni s'aggrava avec une rapidité effrayante. L'ardeur même des émotions que lui avait causées sa rencontre avec Claude, la violence qu'elle s'était faite pour tout combiner et tout prévoir malgré sa faiblesse, amenèrent chez elle une de ces réactions habituelles dans les maladies chroniques, et qui dépassent dans leurs ravages terribles, les prévisions les plus sinistres : les trois premiers jours, elle ne quitta plus sa chambre ; le dernier, elle ne sortit plus de son lit. On peut croire qu'elle aurait succombé, si une pensée plus forte que tout le reste ne l'avait fait vivre encore, en dehors des conditions ordinaires de la vie.

Digitized by Google

Cette lutte de la volonté contre la souffrance et contre la mort donnait à son visage, à son regard, quelque chose de surnaturel : elle disait de temps à autre à Julie qui se désolait :

— Rassure-toi ; je vivrai jusqu'au 10 octobre.

Le 10 au matin, vers neuf heures, Antoinette Margerin arriva avec son père : elle se précipita en pleurant sur le lit de madame de Varni et la tint étroitement embrassée :

— Prends garde, chère enfant, lui dit doucement la malade ; mon souffle pourrait te donner mon mal, et je veux que tu restes toujours belle.

Maître Margerin avait la physionomie solennelle et lugubre que prennent inévitablement les notaires en pareille circonstance.

— Antoinette, reprit madame de Varni, je te remercie ; il m'eût été cruel de mourir sans revoir la douce compagne de mon enfance... ah ! nous étions heureuses alors ! quels bons momens nous avons passés au bord du Rhône, à respirer cet air libre et pur, cette bise qui faisait circuler dans nos veines des frissons de jeunesse et de vie !... mais où vais-je égarer mes souvenirs ? ajouta-t-elle en essayant de se soulever sur son séant : monsieur Margerin, soyez le bienvenu : vous

Digitized by Google

avez depuis long-temps la confiance de ma famille, et c'est à vous seul quej'ai dû songer pour faire mon testament: seulement, je ne le ferai que ce soir.

Quelques heures après, on vit arriver Dominique Ermel ; une vive rougeur teignit les fraîches joues d'Antoinette ; madame de Varni le regarda avec anxiété, comme si elle s'attendait à voir quelqu'un derrière lui :

— Et Claude? lui demanda-t-elle à voix basse au moment où il s'approcha de son chevet.

— Il vous fait dire qu'il sera ici à huit heures du soir.

— Huit heures! reprit-elle en regardant la pendule; ce ne sera pas trop tard: mais nous aurons tout juste le temps.

La journée s'écoula avec cette lenteur silencieuse, inquiète, trop bien connue de tous ceux qui ont passé de semblables heures auprès du lit d'un mourant: de temps en temps, Maria, qui s'affaiblissait de plus en plus, faisait signe à Dominique et à Julie que Claude n'arrivait pas.

Dans le courant de la soirée, un prêtre, instruit de l'état désespéré de madame de Varni, fit demander

Digitized by Google

si elle voulait le recevoir : Pas encore! le Notaire avant le Prêtre ! répondit-elle.

Enfin, huit heures sonnèrent ; presqu'au même instant, Claude parut au seuil de la chambre. L'unique flambeau qui éclairait l'appartement répandait une lueur si faible et si pâle, et d'ailleurs Claude était si bien déguisé, que ni maître Margerin, ni même Antoinette ne le reconnurent. Il ressemblait à s'y méprendre, à un domestique ordinaire venant se mettre aux ordres de sa maîtresse. Afin de mieux donner le change, il apportait un plateau sur lequel il avait mis une potion et un verre.

Il s'avança, sans affectation d'empressement, vers madame de Varni, et tout en posant le plateau sur le guéridon, il dit de façon à ce qu'elle seule pût l'entendre :

— Excusez-moi, Madame, si je vous ai fait attendre ; j'ai eu besoin d'une nuit de plus...

— Et pourquoi ?

— Pour assassiner Baptistin.

— Ah ! tu as bien fait ; j'avais oublié de te le dire, reprit-elle avec calme : puis elle ajouta à voix haute : Arrioli, laissez-là ce plateau, et donnez à M. Marge-

Digitized by Google

rin tout ce qu'il faut pour écrire... Monsieur Margerin, soyez assez bon pour me prêter votre ministère.

Le notaire s'assit devant une petite table, et déroula un cahier de papiers. Dominique Ermel était à ses côtés; Julie, debout près du lit, tenait dans ses mains une des mains de Maria, et interrogeait le pouls avec angoisse : toutes les cinq minutes, elle lui faisait respirer un cor dial qui la ranimait pour un instant : Antoinette, un peu en arrière, ne cessait pas de prier : avec ses blonds cheveux, ses mains jointes, et ses yeux baignés de pleurs, on eût dit l'ange gardien de la mourante. Claude Rioux s'était retiré au fond de l'appartement. Son regard ardent se fixait tantôt sur madame de Varni, tantôt sur un grand rideau de soie noire qui occupait la cloison en face du lit, et sous lequel, lorsque le soulevait une bouffée d'air, on pouvait entrevoir un cadre doré.

Le silence était profond, on n'entendait que le balancier de la pendule et la respiration oppressée de Maria: à travers la fenêtre, qu'on avait entr'ouverte pour aérer un peu la chambre, on sentait venir une brise tiède, portant avec elle les douces senteurs de cette heureuse contrée.

Digitized by Google

— Monsieur Margerin ! écrivez ! dit Maria au milieu de ce lugubre silence.

Et elle lui dicta son testament.

Voici quel fut le testament de madame de Varni :

« Pouvant, d'après les clauses de mon contrat de mariage, disposer en toute liberté des biens que je me suis réservée, savoir :

» Les diamans de ma mère ;

» Le pavillon de Mignard, avec les jardins et dépendances ;

» J'institue mon légataire universel M. Dominique Ermel, actuellement clerc dans l'étude de maître Margerin, notaire à Avignon, rue Banasterie.

» M. Dominique Ermel héritera donc de mes diamans, évalués à cent mille écus, et des bâtimens et terrains formant le pavillon de Mignard.

» Le tout sous la condition unique et exclusive, qu'il achètera l'étude de maître Margerin, et qu'il épousera mademoiselle Antoinette Margerin, sa fille.

» Faute de quoi, lesdites propriétés seront vendues, et le prix donné aux hospices d'Avignon.

» Fait à Hyères, le 10 octobre 1756.

» Et ai signé. »

Digitized by Google

Madame de Varni eut la force de prendre le papier des mains de maître Margerin ; il lui présenta la plume, lui désigna la place, et elle signa lisiblement.

Antoinette et Dominique firent un mouvement pour courir à elle et la remercier ; elle les arrêta d'un signe, et ajouta d'une voix haletante, mais toujours impérieuse.

— Tout n'est pas fini ; j'ai encore quelque chose à dire... monsieur Margerin, et toi, ma bonne Antoinette, veuillez sortir un moment ! Dominique, et toi, Julie, et vous aussi, Arrioli, demeurez.

M. Margerin sortit avec sa fille ; dès que la porte fut fermée sur eux, madame de Varni reprit précipitamment :

— Dominique ! Claude ! Julie ! venez vite ! Vous, Dominique Ermel, vous êtes maintenant mon seul notaire ; prenez une feuille blanche, et écrivez mon vrai testament, celui qui sera valable pour vous trois. Et elle dicta :

« Je lègue mes diamans et le pavillon de Mignard à M. Dominique Ermel.

» Il vendra les diamans, qui valent cent mille écus, et remettra la moitié de cette somme à Claude Rioux.

Digitized by Google

» Ledit Claude Rioux, dès que j'aurai fermé les yeux, passera en Italie sous le nom d'Arrioli; il emmènera Julie Thibaut et l'épousera.

» Ledit Dominique Ermel achètera l'étude de maître Margerin; il épousera Antoinette Margerin; il demeurera à Avignon.

» D'ici à trois ans, il fera raser le pavillon de Mignard, de façon à ce qu'il n'en reste plus pierre sur pierre. »

Madame de Varni s'arrêta un moment; elle paraissait recueillir les derniers souffles de vie qui lui restaient.

— A présent, Julie, dit-elle, tire le rideau qui couvre ce cadre, et allume un flambeau de plus.

La jeune fille obéit, alluma un flambeau, s'avança vers le rideau de soie noire placé vis-à-vis le lit, et le tira d'une main tremblante; on put voir alors le portrait de madame de Varni telle qu'elle était à l'époque de son mariage. Vien, l'auteur de ce portrait, semblait avoir pressenti les douleurs de Maria, tant il avait mis d'expression dans son regard, tant il avait eu soin de rendre les premiers symptômes de langueur et de souffrance qui s'étaient révélés dès lors sur cet ad-

Digitized by Google

mirable visage. Seulement cette nuance presque imperceptible s'était si bien adoucie sous les doigts du peintre, qu'il en avait fait une beauté de plus, et que ce portrait donnait lieu à un bien douloureux parallèle.

— Claude! Dominiquè! Julie! reprit madame de Varni; regardez ce portrait; ce visage, c'était le mien il y a deux ans; maintenant, regardez-moi! me trouvez-vous assez changée?

Ils gardèrent le silence; elle continua :

— Dominique! je vous lègue aussi ce portrait; vous ferez graver sur le cadre le lieu et la date de ma mort: Hyères, 10 octobre 1756.

Le jeune homme baissa la tête en signe de douloureuse obéissance.

— Ce n'est pas tout! poursuivit-elle: Claude et Dominique, voici la clause suprême de mon testament: vous aurez des enfans, n'est-ce pas?.. oui, vous en aurez, et monsieur de Varni en aura aussi : car il va être libre, et je sais, je suis sûre qu'il se remariera. L'avenir de sa race, l'orgueil de son nom dont il est le seul héritier, lui ordonnent de se remarier et d'avoir un fils. Qu'on ne touche pas à un cheveu de sa tête,

Digitized by Google

tant qu'il ne sera pas époux et père : pour le mal qu'il m'a fait, ce serait trop peu d'une victime, et si ma vengeance n'atteignait que lui seul, je ne me croirais pas vengée : non, qu'il vive et qu'il se voie revivre dans un fils, et que ce fils ait des enfans, pour que tous aient leur tour et qu'il en reste toujours un en ce monde, marqué au front pour le châtiment. Toi, Claude, tu rentreras en France dès que tu le pourras sans danger ; vous, Dominique, vous attendrez que Claude soit revenu : alors concertez-vous ; alors frappez ; alors cherchez à deviner comment il faut vous y prendre pour que le coup soit plus affreux, la plaie plus profonde, le supplice plus irréparable ! Soyez inflexibles comme des juges ; impassibles comme des instrumens ; impitoyables comme des bourreaux. Mais en s'appesantissant sur l'homme, que votre main n'éteigne jamais la race ! qu'elle s'arrête toujours à l'enfant destiné à grandir et à perpétuer son nom pour perpétuer mon œuvre ! qu'on le respecte et qu'on veille sur lui comme sur un trésor ; un trésor de haine où vous puiserez sans le vider. Pour que ce but soit complètement atteint, pour que mon testament soit bien exécuté, ce n'est pas assez que vous vous souveniez de moi et de ce que j'ai souffert : il faut encore que vous inspiriez à vos enfans les pensées que je

Digitized by Google

vous inspire ; il faut que vous les éleviez pour cette mission vengeresse dont je vous investis ; il faut qu'ils héritent de vous comme vous héritez de moi ; il faut qu'après vous ils agissent en votre nom, comme vous agirez vous-même au nom de cette Maria dont vous recueillez en ce moment les dernières paroles !...

Madame de Varni retomba épuisée ; de grosses gouttes de sueur baignaient son visage ; mais il y avait encore de la vie dans son regard dont l'ardeur semblait redoubler à chacune de ses paroles :

— Encore un mot, ajouta-t-elle : Je veux que ma vengeance atteigne trois générations, et, pour cela, je lui assigne quatre-vingt-dix ans de durée. Datée du 10 octobre 1756, elle ne finira que le 10 octobre 1846. Claude, Dominique, Julie, m'avez-vous bien entendue ?

— Oui, murmurèrent-ils, frissonnant et subjugués.

— Et me jurez-vous d'exécuter en tous points et de léguer à vos fils la tâche que je vous lègue ?

— Nous le jurons.

— Vos mains !

Ils lui tendirent leurs mains qu'elle pressa tour-à-tour de ses doigts moites et refroidis.

Digitized by Google

— A présent tout est fini, dit-elle ; faites rentrer M. Margerin et Antoinette ; toi, Claude, reprends ton nom d'Arrioli, et retire-toi, comme tout-à-l'heure, au fond de la chambre : puis, introduisez le prêtre !

Antoinette et son père rentrèrent ; madame de Varni fit signe à la jeune fille de se rapprocher de son lit : Chère et douce amie ! lui dit-elle, il n'y a pas, dans ton âme angélique, un seul sentiment qui ne soit amour, bonté, résignation et tendresse : le souffle des passions qui nous agitent, passe près de toi sans t'atteindre, sans troubler la pureté de ton front, la sérénité de ton cœur. Conserve toujours, Antoinette, cette sainte et belle ignorance : rends Dominique heureux ; sois heureuse ; et toi qui sais prier, prie pour ceux qui ne le savent plus !

Antoinette retomba à genoux en sanglotant ; Julie resta seule au chevet de Maria.

En ce moment, le prêtre entra ; madame de Varni paraissait si abattue, qu'il ne lui demanda rien ; il lui adressa quelques paroles de consolation ; puis il se mit à réciter les prières.

La nuit avançait : M. Margerin, Dominique et Antoinette répétaient, après le prêtre, les paroles sacrées : Claude, à genoux derrière eux, gardait le si-

Digitized by Google

lence. Julie était toujours debout, et son regard ne quittait pas un instant le visage de la malade, que gagnaient visiblement les premières ombres de la mort.

Tout-à-coup, par un effort inattendu et suprême, madame de Varni se dressa à demi, et attirant Julie à elle avec une énergie incroyable, elle murmura à son oreille :

— Adieu, Julie, nous serons vengées !

— Ma fille, dit à son tour le prêtre en se penchant vers Maria, pardonnez-vous à tous ceux qui vous ont offensée ?

Elle ne répondit pas ; elle était morte.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES CHAPITRES.

	Prologue.	1
I.	Le Revenant.	67
II.	Les Trois amours.	109
III.	L'Attente.	145
IV.	Le Pavillon de Mignard. . . .	187
V.	Le Testament.	229

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

SOUS PRESSE :

La Femme comme il faut, par Balzac;
Le Transporté, par Méry;
Les Mendiants de Paris, par Clémence Robert;
La Haine dans le mariage, par Paul Féval;
Les demoiselles de Nesle, par Molé-Gentilhomme;
La Reine du Sabat, par Emmanuel Gonzalès;
La Chasse royale, par Amédée Achard;
L'Amant de Lucette, par H. de Kock;
Le Cadet de Normandie, par Élie Berthet;
Les Plaisirs du Roi, par Pierre Zaccone;
L'Homme du monde, par Frédéric de Sezanne;
Mémoires d'une femme du peuple, par Roland Bauchery;
L'Amoureux de la Reine, par Jules de Saint-Félix;
Monsieur Louis et Marquise, par Eugène de Mirecourt.

HISTOIRE
DU ROI DE ROME
(DUC DE REICHSTADT),

précédée d'un coup d'œil rétrospectif sur la Révolution, le Consulat et l'Empire,

PAR J. M. CHOPIN,

AUTEUR DE L'HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS DES PEUPLES DU NORD, DE L'HISTOIRE DE RUSSIE, DE DANEMARCK, ETC., ETC., SUIVIE D'UN PRÉCIS HISTORIQUE SUR

LA FAMILLE BONAPARTE.

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 20 BELLES VIGNETTES

Dessinées par MM. Jules David, Schtopin, Latil, Baron, A. Marquet, Staal, et gravées par M. A. Portier.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION :

L'HISTOIRE DU ROI DE ROME ET DE LA FAMILLE BONAPARTE, illustrée, sera publiée en 65 livraisons.

L'ouvrage formera deux forts volumes, format très grand in-8°, papier vélin, contenant 20 gravures sur acier.

Le prix de la livraison est de 30 cent. pour Paris et 40 cent. pour la province.

Il paraîtra une livraison ou deux par semaine.

Les quarante premières livraisons sont en vente.

Imprimerie d'ÉDOUARD PROUX et comp., rue Neuve-des-Bons-Enfants, 8.

Digitized by Google

MÉMOIRES

D'UN

NOTAIRE.

PAR LE COMTE

ARMAND DE PONTMARTIN.

II

PARIS,

GABRIEL ROUX ET CASSANET, ÉDITEURS,

33, rue Sainte-Marguerite-Saint-Germain.

1849.

Digitized by Google

(18)

Digitized by Google

MÉMOIRES

D'UN NOTAIRE.

Digitized by Google

SOUS PRESSE :

La Femme comme il faut, par Balzac ;
Le Transporté, par Méry ;
Les Mendiants de Paris, par Clémence Robert ;
La Haine dans le mariage, par Paul Féval ;
Les demoiselles de Nesle, par Molé-Gentilhomme ;
La Reine du Sabat, par Emmanuel Gonzalès ;
La Chasse royale, par Amédée Achard ;
L'Amant de Lucette, par H. de Kock ;
Le Cadet de Normandie, par Élie Berthet ;
Les Plaisirs du Roi, par Pierre Zaccone ;
L'Homme du monde, par Frédéric de Sezanne ;
Mémoires d'une femme du peuple, par Roland Bauchery ;
L'Amoureux de la Reine, par Jules de Saint-Félix ;
Marquis et Marquise, par Eugène de Mirecourt.

HISTOIRE

DU ROI DE ROME

(DUC DE REICHSTADT),

précédée d'un coup d'œil rétrospectif sur la Révolution, le Consulat et l'Empire,

PAR J. M. CHOPIN,

AUTEUR DE L'HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS DES PEUPLES DU NORD, DE L'HISTOIRE DE RUSSIE, DE DANEMARCK, ETC., ETC., SUIVIE D'UN PRÉCIS HISTORIQUE SUR

LA FAMILLE BONAPARTE.

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 20 BELLES VIGNETTES

Dessinées par MM. Jules David, Schopin, Latil, Baron, A. Marquet, Staal, et gravées par M. A. Portier.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION :

L'HISTOIRE DU ROI DE ROME ET DE LA FAMILLE BONAPARTE, illustrée, sera publiée en 65 livraisons.

L'ouvrage formera deux forts volumes, format très grand in-8°, papier vélin, contenant 20 gravures sur acier.

Le prix de la livraison est de 30 cent. pour Paris et 40 cent. pour la province.

Il paraîtra une livraison ou deux par semaine.

Les quarante premières livraisons sont en vente.

Imprimerie D'ÉDOUARD PROUX et comp., rue Neuve-des-Bons-Enfants, 3.

Digitized by Google

MÉMOIRES

D'UN

NOTAIRE.

PAR LE COMTE

ARMAND DE PONTMARTIN.

II

PARIS,

GABRIEL ROUX ET CASSANET, ÉDITEURS,

38, rue Sainte-Marguerite-Saint-Germain.

1849.

Digitized by Google

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE.

Le premier épisode raconté par Calixte Ermel avait occupé cinq soirées; car, bien qu'il vînt visiter Charles de Varni plusieurs fois par jour, c'était pour le soir qu'il réservait sa lecture. A mesure qu'il avançait dans ce récit, son auditeur l'écoutait avec une attention plus inquiète. Comme tous les hommes organisés en artistes, Charles res-

Digitized by Google

sentait plus vivement ce qui frappait son imagination par un côté romanesque que ce qui l'atteignait lui-même d'une façon immédiate et directe. Ici, d'ailleurs, la réalité et le roman, l'émotion fictive et le sentiment personnel s'associaient pour lui et se confondaient dans une sorte de mystère dont il ne pouvait pas encore soulever tous les voiles, mais dont sa vive intelligence essayait déjà d'interpréter le sens. Il devinait aisément que ce n'était pas sans dessein que le vieux notaire avait justement choisi, parmi les divers épisodes dont se composaient sans doute ses Mémoires, ceux qui, par la coïncidence des noms, ressemblaient, pour lui et pour Charles, à des souvenirs de famille. Orphelin dès ses plus jeunes années, ayant vécu depuis dans un milieu d'agitations extérieures et d'aventureuses rêveries qui l'avaient détourné de toute réflexion trop sérieuse sur les événements où se perdaient ses premiers souvenirs, M. de Varni s'y voyait peu à peu ramené à l'aide des récits de Calixte Ermel ; et cela non par une brusque révélation, un bulletin sec et précis, mais par un mystérieux détour, et dans des conditions bizarres qui lui faisaient apparaître l'histoire de ce

Digitized by Google

passé, comme ces poétiques légendes, fleurs des ruines qui animent de leurs pâles corolles les débris des vieux châteaux et des manoirs écroulés. D'ailleurs, en homme du métier, dilettante du moins en affaires d'imagination et de critique, Charles se demandait, de temps à autre, en écoutant maître Ermel, *où l'auteur voulait en venir*, et si le dernier acte de cette tragédie domestique, commencée sous de si funèbres auspices, n'allait pas tout-à-coup se rattacher à sa propre destinée par quelque fil inattendu. Cette curiosité vague, cette anxiété indéfinissable s'emparait de son âme avec une force toujours croissante, à laquelle les circonstances et le lieu de la scène ajoutaient encore. La chambre où notre héros recevait son vieil ami, froide, blanche, nue, presque sans meuble, sans un seul de ces objets familiers qui nous lient à nos demeures, offrait un aspect qui serrait le cœur et le disposait aux émotions tristes. La lampe qui éclairait cette chambre, concentrant sa lueur douteuse sur le front ridé de M. Ermel, sur les feuilles jaunies du manuscrit, sur la table grossière où s'accoudait Charles, projetait de grandes ombres qui dessinaient sur le mur leurs capricieuses silhouettes.

Digitized by Google

L'ogive élégante de la petite fenêtre laissait apercevoir, à travers ses trèfles et ses dentelures, un coin du ciel où tremblottait, parmi les premières brumes d'automne, quelque pâle et mélancolique étoile. Lorsque le notaire interrompait sa lecture, on entendait confusément les bruits de la ville qui allaient en s'affaiblissant à mesure que l'antique horloge de Jacquemart annonçait la fuite des heures. Le chant rauque d'un passant attardé, un cri, un aboiement, un murmure, s'élevant au loin sur une des rives du Rhône et venant expirer aux barreaux de la prison; la voix plaintive du vent du sud, glissant le long du corridor, pareille au gémissement désolé d'un prisonnier invisible; un refrain populaire joué, dans quelque rue voisine, par un de ces orgues dont le son monotone, si odieux aux musiciens, n'est pas sans charme pour les rêveurs; tels étaient les accompagnemens ou les intermèdes de la lecture de ces Mémoires.

Maître Calixte Ermel s'apercevait sans peine de l'impression qu'il produisait sur M. de Varni; mais il n'en mettait que plus de soin à se renfermer dans son rôle de lecteur et de chroniqueur. Dès que l'heure

Digitized by Google

avancée l'obligeait de se retirer, il fermait méthodiquement son manuscrit, remettait ses lunettes dans leur étui, se levait avec une dignité diplomatique, et arrêtait toute question par la réserve un peu compassée de ses adieux. Bientôt ces précautions mêmes devinrent à peu près inutiles. M. de Varni prit le parti de se laisser faire, et de ne pas gâter par des questions prématurées l'intérêt d'un drame qui lui réservait peut-être une place au dénouement. Sûr de l'attachement presque paternel du notaire, persuadé qu'il avait ses raisons pour tenir ainsi suspendue l'explication de ces évènemens, Charles fit comme ces spectateurs de théâtre qui, une fois assis sur leur stalle, s'en remettent à l'auteur des soins de disposer à sa guise de leur attention curieuse, et se fâcheraient si quelque officieux venait leur dire, dans l'entr'acte, comment les choses finiront. Le culte de l'imprévu, cette divinité fantasque dont notre héros avait toujours été le fervent adorateur, s'arrangeait en outre à merveille de cette résignation patiente à laisser maître Calixte Ermel retarder à son gré tout éclaircissement et tout commentaire.

Digitized by Google

Tranquille de ce côté, M. Ermel n'avait plus qu'à se prémunir de son mieux contre les questions de son respectable ami, l'adjoint *juste-milieu*, le clairvoyant Denis Beaucanteuil. Comme tous les provinciaux qui s'ennuient, M. Beaucanteuil eût bien volontiers cherché dans le mystère qui environnait son prisonnier, ce moyen de *passer une heure ou deux*, que Thomas Diafoirus trouvait dans la dissection. Pour lui, ce voyageur suspect, incarcéré, par excès de prudence administrative, dans la vieille tour papale, était moins, il faut le dire, un sujet d'inquiétudes politiques, qu'un incident quelconque jeté par un heureux hasard à travers la monotonie de son existence, et qui, savamment exploité, pouvait lui fournir cinq ou six bonnes journées d'interrogations, de perquisitions, de discussions, d'émotions et de divagations. Aussi Calixte Ermel le rencontrait-il souvent sur ses pas, prêt à l'aborder avec cette physionomie à la fois goguenarde et perplexe qui faisait ressembler le digne Beaucanteuil à *l'interrogant bailli* de Voltaire. Mais le notaire était plus fin que son antagoniste ; il se tint constamment sur ses gardes, exprimant avec une naïveté parfaite-

Digitized by Google

ment jouée « des doutes d'autant plus importans à éclaircir, que ses opinions politiques le rendaient, disait-il, moins compétent dans cette affaire, et lui imposaient le devoir de laisser Beaucanteuil juge souverain d'une décision, arbitraire sans doute, mais justifiée par un excès de zèle. » A l'aide de cette phrase entortillée, comme toutes les phrases adroites, M. Ermel put tenir en échec l'embarrassante curiosité de son ami l'adjoint, qui ne tarda pas, en outre, à être absorbé par ses vendanges. Faut-il s'étonner, d'ailleurs, qu'un homme qui, en octobre 1846, prophétisait l'éternelle durée de la dynastie de Louis-Philippe, pût être aisément trompé par un notaire que de longues années d'étude avaient initié aux faiblesses de l'esprit humain ?...

Telles étaient les circonstances accessoires groupées autour des deux acteurs auxquels se rattachent ces récits, lorsque maître Calixte Ermel, le sixième jour, monta, comme d'habitude, l'escalier étroit et raide qui conduisait à la cellule de Charles de Varni, et, déroulant un second manuscrit, reprit sa mystérieuse lecture.

Digitized by Google

Digitized by Google

TRENTE ANS APRÈS.

Digitized by Google

Digitized by Google

I.

Il faut maintenant, monsieur le vicomte, que je profite du privilége refusé par Aristote aux poètes tragiques, mais accordé aux romanciers par les lecteurs modernes, et que je vous prie de franchir avec moi un espace de trente années. Le 20 octobre 1786,

Digitized by Google

vers huit heures du soir, quiconque eût connu les habitudes graves et calmes de maître Dominique Ermel, notaire et successeur de feu Margerin, son beau-père, aurait eu lieu d'être surpris du mouvement extraordinaire qui animait sa paisible maison, sise, ainsi qu'on peut la voir encore aujourd'hui, à l'angle de la rue Banasterie et de la rue du Vice-Légat. De belles dames fort élégamment parées y arrivaient en chaise à porteur; d'honnêtes bourgeois, plus modestes dans leur allure, s'y acheminaient à pied, donnant le bras à leurs femmes et à leurs filles, et précédés de leurs servantes, chargées de ce classique fallot qui fut long-temps, en province, le réverbère portatif de la petite propriété. Nouveauté incroyable chez un marguillier de Saint-Pierre, et bien faite pour effaroucher les dévotes du voisinage ! deux musiciens, ornés l'un du gai tambourin provençal qu'il portait en sautoir et qu'accompagnait le joyeux galoubet, l'autre d'un antique violon, précurseur fort lointain de Paganini et plus doux au regard des jeunes filles qu'à l'oreille des mélomanes, frappaient, en fredonnant, à la respectable porte. Des marmitons, pliant sous le faix de leurs appétissantes corbeilles,

Digitized by Google

des cafetiers dont les larges sorbetières renfermaient ce célèbre punch à la romaine, si cher aux gourmands méridionaux, des perruquiers, des modistes, des couturières, des curieux et des oisifs, tout ce personnel obligé des jours de gala, encombraient cette rue ordinairement silencieuse, et où, dès huit heures du soir, les passans deviennent fort rares. Au dedans, tout répondait à ce mouvement extérieur ; un feu cyclopéen flambait dans la cuisine, où retentissaient les cris des domestiques affairés, le grincement du tourne-broche et la voix magistrale de la cuisinière cherchant à défendre son domaine contre les empiétemens du dehors. La cage de l'escalier, transformée en serre chaude, disparaissait sous un vert rideau d'orangers, de citronniers et de jasmins d'Espagne. Les clercs de l'étude, heureux d'être délivrés pour quelques heures de leurs paperasses, couraient d'une pièce à l'autre, organisant le service, installant l'orchestre, étiquetant les places, engageant d'avance pour le bal les jeunes personnes maigres et les mamans menacées d'un excès contraire. Enfin, l'on voyait paraître de temps à autre, à la porte du salon ou de l'antichambre, les bienveillantes figures de

Digitized by Google

maître Dominique ou de madame Antoinette Ermel, sa femme, souriant à tout venant avec ce mélange de joie, d'empressement et d'émotion qui caractérise certains évènemens de la vie.

C'était, en effet, un bien grand évènement pour Dominique et Antoinette ; ils venaient de marier, le jour même, leur fils unique, Agricol Ermel, à la jolie Adeline Morin, fille d'un de leurs bons amis, et digne, sous tous les rapports, d'entrer dans leur famille. Ce mariage réunissait cet ensemble de convenances et de sympathies réciproques, si difficile à rencontrer en pareille circonstance, et qui ôte à cet engagement irrévocable ce qu'il a d'inquiétant, pour ne lui laisser que l'ineffable douceur des affections éternelles. Aussi le bonheur sincère, passionné, qui illuminait le visage des deux jeunes époux, se reflétait sur la figure d'Antoinette, belle encore malgré ses cinquante ans : car la sérénité de son âme et la pureté angélique de sa vie, partagée entre les soins de sa maison, de longues heures à l'église, et l'amour de son mari et de son fils, lui avaient conservé, en dépit de la fuite du temps, la limpidité de

Digitized by Google

son regard et la suavité de ses traits : seulement, quelques légers fils d'argent couraient çà et là à travers ses cheveux blonds, et s'harmoniaient du reste à merveille avec l'expression douce et reposée de sa physionomie. Bien qu'il fût à peine plus âgé qu'elle, Dominique semblait avoir dix ans de plus : sa taille élégante s'était affaissée. Son œil intelligent et vif paraissait assombri par une pensée triste, une préoccupation douloureuse dont on eût pu demander le secret aux rides fines et déliées qui cerclaient ses tempes et son front de leur inexorable réseau. De temps à autre, on eût dit qu'une agitation inquiète et nerveuse le saisissait au milieu de la joie du moment, et le reportait vers un avenir ou un passé rempli de sinistres mystères. Si, à propos de deux êtres aussi modestes, on pouvait se permettre une comparaison poétique, je dirais que le bonheur de Mme Ermel ressemblait à un de ces ciels si purs et si bleus que rien ne semble pouvoir les troubler, et celui de Dominique à un de ces horizons où, à travers l'azur et les clartés du soir, on peut reconnaître ou pressentir la trace ou l'annonce d'un orage.

Digitized by Google

En parcourant du regard ce salon où, grâce à sa réputation sans tache et à sa brillante clientèle, maître Ermel avait pu inviter des hôtes de distinction, et où plusieurs noms illustres se mêlaient aux notabilités bourgeoises, il était impossible de ne pas être frappé par l'aspect d'un homme d'environ soixante ans, entièrement vêtu de noir, et que son grand air, sa taille élevée, sa tête d'une beauté sévère et presque dure, quelque chose de mélancolique et de sombre répandu sur toute sa personne, faisaient remarquer au milieu de cette foule insouciante et animée. Les maîtres de la maison lui témoignaient une respectueuse déférence, empreinte cependant d'une sorte d'effroi et de répulsion insurmontable. Etranger de cœur et d'esprit à la fête, il était facile de comprendre qu'il n'y était venu que pour faire acte de courtoisie : aussi, malgré ses efforts pour sourire et donner autour de lui quelques marques de bienveillance, sa nature hautaine se trahissait par le pli superbe qui fronçait ses sourcils grisonnans et gaufrait son grand front chargé de nuages. A côté de lui, comme pour former un charmant contraste, un beau et sémillant jeune homme, vêtu comme les élé-

Digitized by Google

gans de cette époque, complimentait Agricol Ermel avec cette franchise, cette expansion juvénile qui va au cœur parce qu'elle en vient, et rapproche, mieux que toutes les lois du monde, les distances sociales.

Ce sexagénaire à l'aspect lugubre et soucieux, c'était le vicomte de Varni, l'homme qui a joué un rôle si terrible dans la première partie de ces Mémoires : cet aimable et élégant jeune homme, c'était son fils, Elzéar de Varni, marié depuis un an à peine. La suite nous apprendra quels évènemens avaient pu amener à se rencontrer dans le même salon et dans des conditions de politesse affectueuse, l'époux de l'infortunée Maria et l'ami du malheureux Gaston de Tervaz : pour le moment, il suffit de dire qu'Elzéar de Varni était le fils d'une seconde femme du vicomte, morte depuis plusieurs années, et dans des circonstances douloureuses qui ne sont pas étrangères à ce récit.

Au moment où se rouvrent mes Mémoires, le tambourin et le violon, après avoir essayé vainement de

Digitized by Google

s'accorder, se résignaient à racheter par un joyeux entrain leurs licences musicales, et donnaient le premier signal de la danse. De petits pieds impatiens battaient la mesure sur le parquet : de gracieux sourires, des provocations innocentes, s'échangeaient de groupe en groupe. Le bonheur d'Agricol et d'Adeline, secrètement envié par les jeunes gens et les jeunes filles qui s'apprêtaient à figurer dans le bal, leur inspirait à tous des idées matrimoniales, et stéréotypait sur tous ces frais visages des contrats de mariage en expectative. C'était un de ces momens, bien rares dans la vie humaine, où le bonheur, isolé d'ordinaire comme une exception, devient contagieux, magnétique, et remplit les âmes les plus indifférentes d'une sorte d'inexplicable bien-être.

En cet instant, Elzéar de Varni s'approcha de la mariée avec une politesse exquise, et lui dit en s'inclinant à demi devant elle :

— Veuillez m'excuser, Madame, si je me prive du bonheur que j'avais espéré de danser avec vous le premier menuet ; c'est à grand'peine que je me suis

Digitized by Google

dérobé, pour une heure, au poste que m'assignait mon devoir de bon mari; et ce n'est pas vous, j'en suis sûr, qui me blâmerez, si j'avoue que j'ai hâte d'aller voir ce qui se passe chez moi...

—Oh! Monsieur! se hâta de répondre Agricol, pendant qu'Adeline, rouge et confuse, balbutiait quelques vagues monosyllabes; malgré la reconnaissance et la joie que nous cause votre précieuse présence, je me reproche toutes les minutes que vous perdez ici : à l'heure où je parle, Mme de Varni peut-être...

— Non, pas tout-à-fait encore, reprit en souriant Elzéar; j'ai dit qu'on vînt me chercher tout de suite, s'il y avait lieu : mais il n'en est pas moins vrai que, dès ce matin, ma chère Adrienne a commencé à ressentir les premiers symptômes... vous connaîtrez cela l'année prochaine! ajouta Elzéar en se tournant de nouveau vers Adeline dont il redoubla le trouble et la rougeur.

— Ah! Monsieur! vous voulez plaisanter, mais je suis homme à ne pas vous faire mentir, répondit Agri-

Digitized by Google

col avec une gaîté de bon goût : vos exemples sont trop excellens à suivre !

— Ainsi donc, vous ne m'en voulez pas trop si je vous quitte ? dit Elzéar en serrant cordialement la main d'Agricol.

— Nous vous remercions deux fois : d'abord d'avoir bien voulu venir, ensuite de nous associer à ce moment rempli pour vous d'émotions si douces et si vives. Oui, Monsieur, retournez auprès de Mme de Varni; nos vœux vous y suivent; et que, cette nuit, un beau garçon, bien frais et bien rose, vienne réjouir votre noble cœur et perpétuer votre noble race !

Pendant qu'il prononçait ces derniers mots avec l'enthousiasme et l'abandon familiers à son âge, une pâleur soudaine envahissait le visage de Dominique, placé derrière lui. Il tressaillit, comme si ces simples paroles l'avaient rejeté en face d'une réalité terrible, et ce mouvement d'inquiétude ou d'épouvante devint plus marqué encore, lorsque le vieux vicomte,

Digitized by Google

lui frappant doucement sur l'épaule, lui dit avec une tristesse qu'il ne cherchait pas à dissimuler :

— Et moi aussi, maître Ermel, je vous demande la permission de me retirer : moi aussi, j'ai hâte de retourner auprès de ma belle-fille, et de savoir si, en me donnant un petit-fils, elle fera luire encore un dernier rayon de bonheur dans mon âme si cruellement éprouvée : d'ailleurs, vous le savez, tout m'interdit les fêtes de ce monde ; mes souvenirs, mes chagrins, ce deuil que je porterai toute ma vie !

— Croyez bien, Monsieur le vicomte, reprit respectueusement le notaire, que je ressens, comme je le dois, l'honneur que vous nous avez fait en consentant ainsi à rompre vos habitudes sédentaires pour venir assister au mariage de mon fils. Agricol et moi, nous conserverons éternellement le souvenir de cette marque de bontés; mais nous vous témoignerions bien mal notre reconnaissance, si nous cherchions à vous retenir une seconde de plus...

Le vicomte de Varni, s'appuyant alors sur le bras

Digitized by Google

de son fils, jeta un coup d'œil rapide autour de lui, adressa un salut poli, mais froid, aux personnes de sa connaissance ; puis, prenant définitivement congé des maîtres de la maison, il sortit à pas lents, accompagné de Dominique et d'Agricol, qui insistèrent pour le reconduire jusqu'au bas de l'escalier.

Malgré l'affabilité charmante d'Elzéar de Varni, telle était l'impression de crainte et de malaise que l'on ressentait involontairement en présence du vicomte, que la sortie des deux nobles convives fut le signal d'un redoublement de gaîté, et que toutes les poitrines parurent respirer plus librement. Le bal commença donc sous les plus aimables *auspices*. Agricol Ermel prit sans façon pour danseuse sa charmante Adeline ; c'était plaisir de regarder ces deux êtres qu'aucune des misères de la vie n'avait encore effleurés, se livrant, avec un délicieux abandon, au bonheur de s'appartenir pour jamais. Leurs regards limpides ressemblaient à ces eaux transparentes qui laissent voir, à des profondeurs infinies, tout ce que leur lit renferme de sable d'or, de pierres fines et de mystérieuses floraisons. Dans les entrelacemens de

Digitized by Google

la danse, leurs mains se rencontraient sans cesse, et cette douce pression faisait bondir le cœur du jeune homme, faisait pâlir d'une sensation inconnue les joues veloutées de la jeune femme. Assis près de la cheminée, leurs parens les contemplaient avec un complaisant sourire. En voyant son fils si heureux, Dominique se reportait vers l'époque lointaine déjà, mais toujours vivante dans sa mémoire, où lui aussi avait pressé contre son cœur enivré, cette douce et angélique Antoinette, long-temps aimée sans espoir. Peu à peu, le souvenir du bonheur sans mélange qu'il avait goûté auprès d'elle, du charme ineffable qu'elle avait répandu sur sa vie, et qui, bien souvent, était devenu son refuge contre de secrètes douleurs, s'empara de toute son âme et chassa de son front les nuages qui s'y étaient amassés. Il semblait qu'après un effort intérieur, Dominique réussissait enfin à rejeter dans la nuit du passé d'importunes images, et à ne plus voir que le riant tableau placé sous ses yeux.

En ce moment, un des clercs de son Étude, qui était sorti pour s'occuper de quelques détails de la

Digitized by Google

fête, s'approcha de lui, et lui dit à l'oreille qu'un étranger, accompagné d'un enfant de treize à quatorze ans, venait d'entrer dans son cabinet et demandait à lui parler.

Bien que cette annonce n'eût rien en elle-même de très extraordinaire, Dominique, brusquement réveillé de son doux rêve, se sentit saisi d'un frémissement invincible. Il se leva sans mot dire et se dirigea vers son cabinet, situé à l'autre extrémité du premier étage. L'homme qu'il y trouva et qui restait debout en l'attendant, était d'une haute stature, d'une figure mâle, énergique, fortement accentuée, à laquelle le contraste de ses cheveux presque blancs avec les tons bronzés de son teint, ajoutait un caractère particulier. La coupe et l'ensemble de ses vêtemens avaient quelque chose d'étranger; il portait de longues bottes noires à l'écuyère sur une culotte de velours noir. Un pourpoint de voyage de même étoffe, un manteau brun, un feutre à larges bords, complétaient ce sévère costume. L'enfant auquel il donnait la main, et qui se collait à lui, en regardant à droite et à gauche avec un air d'étonnement et de curiosité craintive,

Digitized by Google

était admirablement beau ; mais il y avait dans cette beauté même je ne sais quoi de sauvage et d'inquiétant.

Dominique Ermel avait à peine eu le temps de se remettre de son trouble, que l'inconnu, jetant sur lui un regard rempli d'un feu sombre, tempéré pourtant par une indicible mélancolie, lui dit en assez bon français :

— Suis-je donc si changé par les chagrins et par l'âge, que mon plus vieil ami ne me reconnaisse pas?...

Une idée, un souvenir, un frisson traversa l'âme de Dominique comme une pointe d'épée.

— Claude Rioux! s'écria-t-il en frémissant.

— Non : mais Claude d'Arrioules ! reprit l'étranger ; il n'y a plus de Claude Rioux ; trente ans ont passé sur l'évasion de Toulon : la prescription est acquise : et d'ailleurs, aucun regard humain, excepté le vôtre, ne pourrait aujourd'hui reconnaître mes traits ; n'est-ce pas, Dominique?...

Digitized by Google

— C'est vrai, dit le notaire ; puis il ajouta après quelques momens d'hésitation :

—Ce bel enfant est sans doute le vôtre, celui de l'infortunée Julie ?

— Oui, répondit Claude : Jérôme, poursuivit-il en s'adressant au jeune garçon, baise la main de monsieur...

Jérôme s'avança, ses grands yeux bruns toujours fixés sur Dominique avec leur expression d'étonnement presque farouche ; il essaya de lui prendre la main pour obéir à son père ; maître Ermel ne lui en laissa pas le temps, et, se penchant vers lui, il l'embrassa avec une douloureuse tendresse.

— Comme il ressemble à sa mère ! bégaya-t-il après un nouveau silence.

— Et la ressemblance ne se borne pas aux traits du visage, reprit Claude. Vous allez voir ! — Jérôme, dit-il à son fils, qu'éprouves-tu pour la mémoire de Gaston et de Maria ?

Digitized by Google

Un ardent amour, une sorte d'adoration enfantine se peignit sur le visage de Jérôme.

—Bien, mon fils... Et pour le vicomte de Varni?...

Dominique tressaillit, en lisant sur cette figure si belle et si jeune l'expression soudaine d'une haine instinctive et féroce.

— Vous le voyez, dit alors Claude au notaire, je ne me lasse pas d'obéir à la voix qui nous crie du fond de la tombe. Je prépare mon fils, dès ses plus jeunes années, à continuer un jour ma tâche. Je suis fidèle au serment du 10 octobre 1756. Et vous, Dominique?

Maître Ermel baissa les yeux et ne répondit pas. Claude reprit :

—Je viens vous demander compte de ce que vous avez fait jusqu'ici ; je viens convenir avec vous de ce que nous aurons désormais à faire : pouvez-vous m'accorder quelques heures d'entretien?

Digitized by Google

— Mais, répondit timidement Dominique, j'ai marié mon fils aujourd'hui ; ce bruit que vous entendez d'ici, c'est celui de la fête de famille par laquelle nous célébrons ce mariage...

— C'est vrai : de la musique ! un violon ! interrompit Claude avec une sombre ironie : au fait, vous êtes heureux, vous : vous avez vu paisiblement grandir votre fils sous l'œil vigilant de sa mère : rien n'a troublé la douceur de votre union avec cette chère Antoinette, à qui son bon ange a caché les mystères terribles qui nous lient à la mémoire de Maria et de Gaston !... Je comprends que cette félicité paisible vous ait amolli le cœur, et que vous commenciez à oublier !...

— Eh bien ! reprit le notaire, je vais faire dire au salon qu'une affaire importante et imprévue me retiendra ici une partie de la nuit. Occupé comme je le suis d'ordinaire, ce surcroît de travail ne surprendra personne. D'ailleurs, Agricol et Adeline sont absorbés par leur bonheur, et un pauvre vieillard comme moi est trop inutile dans un bal, pour qu'on

Digitized by Google

s'inquiète beaucoup de mon absence. Claude, je suis à vos ordres!

D'Arrioules défit son manteau, dont il enveloppa Jérôme qu'il établit sur deux chaises, pensant que le sommeil ne tarderait pas à le gagner. Pendant ce temps, maître Ermel jeta dans l'âtre quelques brassées de menu bois, afin de réchauffer cette pièce qu'octobre avait déjà rendue froide et humide : ensuite les deux amis s'installèrent au coin de la cheminée, et tous deux restèrent un moment silencieux, courbés sous le poids de leurs souvenirs.

La joyeuse musique du bal arrivait vaguement jusqu'à leurs oreilles : on entendait, de temps à autre, les sons aigus du galoubet, dominant l'ensemble, ou quelque frais éclat de rire, s'élevant tout-à-coup au-dessus du murmure des instrumens et des voix, comme une broderie sonore.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES SOUVENIRS.

Digitized by Google

Digitized by Google

II.

Si j'avais quelque prétention, monsieur le vicomte, à faire de mon récit un roman régulier, j'établirais ici, entre Dominique et Claude réunis après trente années de séparation, un de ces dialogues rétrospectifs où, sous prétexte de se révéler l'un à l'au-

Digitized by Google

tre ce qu'ils savent déjà parfaitement, ils initieraient le lecteur à tout ce qu'il doit savoir. En effet, pendant ces heures solennelles, destinées, dans la pensée de Claude, à servir de date entre le passé et l'avenir, les deux amis revinrent avec une sorte de douloureuse complaisance sur des souvenirs, vivans pour tous deux, et où leur cœur avait toujours quelque chose à retrouver, si depuis long-temps leur curiosité n'avait plus rien à y apprendre. Mais, je l'avoue, j'éprouve une certaine répugnance pour ces inventaires dialogués, où les besoins du récit et les préoccupations de l'auteur se trahissent sous les formes suivantes, répétées de mille façons diverses, dans une foule de tragédies, de romans et de drames :

— Vous ne pouvez avoir oublié ce qui se passa à cette époque, etc.

Ou bien : Je sais ce que vous allez me dire ; vous allez me rappeler cette journée terrible où, etc., etc.

Ou bien encore : Faut-il donc remettre, pour la

Digitized by Google

centième fois, sous vos yeux, l'image de cet homme cruel, de cette femme infortunée qui, etc.

Et à l'aide de ces utiles retours de mémoire, un des personnages raconte et détaille tout au long des évènemens, qui peuvent être très intéressans, très nouveaux pour tout le monde, excepté pour l'interlocuteur. Cette méthode, toute classique qu'elle puisse être, ne m'a jamais paru bien satisfaisante, et je rends grâce à la libre allure de mes récits, qui me permet de m'en passer.

Tout ce que purent se dire Dominique et Claude, dans ce sombre tête-à-tête où le notaire se trouvait jeté au sortir des joies paisibles d'une noce de famille, et pendant que la musique et la danse retentissaient encore sous son toit, nous le retrouverons dans une correspondance qui fait partie essentielle de ces Mémoires. Ces lettres, ces fragmens écrits, à différens intervalles, par les personnages que nous connaissons, et sous l'inspiration des évènemens qui les leur dictaient, offriront peut-être un mérite de spontanéité qui manque aux histoires écrites après coup et

Digitized by Google

d'après un plan trop bien arrêté. Les caractères, les passions, les sentimens, toute cette vie intérieure, idéale, qui palpite sous la vie extérieure et réelle, y ressortira d'ailleurs plus nettement, éclairée et dessinée par les faits eux-mêmes, comme ces lointains de paysage, qui changent, sinon de nature, au moins d'aspect, sous la nuée qui passe, le rayon qui brille, ou la fumée flottante que le vent chasse à l'horizon.

Digitized by Google

DOMINIQUE A CLAUDE.

3 mai 1757.

Je fais passer, mon cher Claude, chez les banquiers Ciliano et Buonaresta, de Florence, une somme de vingt mille francs, payable à votre ordre, et provenant de la succession de notre chère et infortunée vicomtesse. Le reste suivra de près, jusqu'à solde entière ; car vous devez comprendre avec quelle scrupuleuse exactitude je tiens à m'acquitter de cette dette sacrée. Ainsi que nous en sommes convenus en nous séparant, ces banquiers, avec lesquels l'Étude Margerin entretenait depuis longues années une cor-

Digitized by Google

respondance et des relations suivies, nous serviront d'intermédiaires, jusqu'à ce que je sache d'une manière positive où vous fixez votre aventureuse destinée. Vous ne serez connu chez eux que sous le nom de C. d'Arrioules, gentilhomme français. forcé de chercher un asile en Italie, à la suite d'un enlèvement ou d'un duel : votre Julie est assez belle pour autoriser la première de ces suppositions, et vous avez l'air assez résolu pour justifier la seconde.

Je joins à mon envoi le récit rapide des évènemens accomplis après votre départ. De qui vous parlerais-je d'abord, si ce n'est d'Antoinette? Je renonce à vous dire quel a été son désespoir lorsque, déjà brisée par la mort de madame de Varni, il m'a fallu lui apprendre que Julie avait disparu, et ajouter que tout se réunissait pour faire croire à sa mort et à la vôtre. En effet, mon cher Claude, vos ordres avaient été fidèlement exécutés ; vous aviez pensé que, pour être plus sûrs de remplir tôt ou tard la mission de vengeance que nous léguait madame de Varni, mieux valait vous faire passer pour morts, Julie et vous. J'ai agi en conséquence ; le lendemain de votre départ,

Digitized by Google

des lambeaux de votre casaque de galérien, le ruban noir que Julie nouait d'habitude autour de sa coiffe, et la croix qu'elle portait sur sa poitrine, ont été trouvés au bord de la mer, du côté de Porquerolles; la croix était enveloppée dans un morceau de papier sur lequel on lisait ces mots : « Pour Antoinette. » Comme rien n'est plus facile, surtout à l'aide des imaginations méridionales, que de donner de la consistance à une nouvelle tragique, j'ai réussi aisément à faire prévaloir le bruit, assez vraisemblable du reste, que vous vous étiez évadé pour revoir Julie encore une fois; que, sûr d'être repris, vous aviez mieux aimé mourir, et que Julie, la tête perdue par suite des lugubres scènes auxquelles elle venait d'assister, folle de douleur et d'amour, n'avait pas voulu vous survivre et s'était jetée dans la mer avec vous, en laissant un souvenir pour sa compagne. Ah ! j'ai eu besoin de tout mon courage pour maintenir et accréditer cette fable. Antoinette, si calme et si douce d'ordinaire, se tordait à mes pieds, en me suppliant, les mains jointes, de lui laisser un peu d'espérance : dix fois, j'ai été sur le point de lui tout révéler; mais je me suis souvenu des ordres que

Digitized by Google

vous m'aviez donnés avec tant de force et d'énergie. Il me semblait que, depuis la mort et le testament de madame de Varni, c'était vous qui deveniez l'arbitre de notre avenir, vous qui aviez le plus souffert !

Sur ces entrefaites, M. de Varni est arrivé ; il a tout appris en même temps, la mort de sa femme, la disparition et la mort probable de Julie et de vous. Je ne sais si ce méchant homme a été dompté par cet amas de victimes, frappées, tuées, perdues par lui ; mais le fait est que je l'ai vu pâlir et chanceler, et que, depuis ce moment, sa conduite a été un sujet de surprise pour tous ceux qui connaissent cet immense orgueil, cette volonté de fer, ces passions implacables. Je ne parlerai pas des marques extérieures d'affliction et de regret qu'il a prodiguées au souvenir de madame de Varni, ni du monument magnifique qui remplacera l'humble tombe improvisée par nous : ce luxe de douleur posthume pouvait être de l'orgueil encore ; sous ce deuil fastueux pouvait se cacher le désir de donner le change, de sauver les apparences, de maintenir intact ce fantôme d'honneur et de renommée auquel il avait fait déjà tant de cri-

Digitized by Google

minels sacrifices. Mais sa conduite envers moi a été plus surprenante encore. Je redoutais, je l'avoue, l'effet que produirait sur cette âme ombrageuse et altière le testament de madame de Varni qui m'instituait son unique héritier... Eh bien! pas un muscle de son visage n'a trahi ni mécontentement ni rancune : même (bizarres subterfuges des cœurs les plus dépravés !) on eût dit qu'il y avait pour lui une sorte de soulagement, un commencement de réparation à rester ainsi étranger à tout ce qui avait appartenu à cette femme, morte sans doute en le maudissant. D'ailleurs, il est si riche ! qu'est-ce pour lui que quelques colliers de pierres précieuses, une maison de campagne et quelques arpens de jardin ! Aussi, foi de notaire ! jamais homme déshérité ne s'est résigné plus aisément. Il a affecté de croire, et je n'ai rien négligé pour l'affermir dans cette opinion, que sa femme, au moment de mourir, voyant auprès de son lit les deux compagnes, les deux amies de son enfance, et ne pouvant rien faire pour Julie à cause de votre condamnation, avait reporté sur Antoinette toutes ses pensées bienfaisantes, s'était demandé de quelle façon elle pouvait aplanir le seul obstacle qui me sé-

Digitized by Google

parait d'elle, et avait dicté ce testament, pour qu'au moins son regard, avant de se fermer pour jamais, pût s'arrêter sur une consolante image. Telle était d'ailleurs l'opinion d'Antoinette et de son père, et telle est l'explication qu'a adoptée M. de Varni.

Encouragé par son empressement à ratifier le testament de sa femme, M. Margerin m'a alors présenté à lui comme son futur gendre et successeur, en lui demandant de ne pas retirer sa confiance à une Etude qui s'enorgueillissait de le compter au nombre de ses cliens. Le vicomte a alors fixé sur moi son regard sombre et hautain; soit que ma physionomie lui ait paru réunir les conditions d'honnêteté désirables, soit qu'il fût toujours poursuivi par une pensée de réparation envers sa victime, il a fait un signe d'assentiment, et m'a dit même d'assez bonne grâce qu'il resterait toujours fidèle à une Etude où d'honorables traditions allaient se continuer en ma personne. Claude! n'y a-t-il pas quelque chose de providentiel (j'allais dire de fatal) dans cette rencontre qui, cinq ou six jours à peine après la catastrophe et le pacte du 10 octobre, établissait ainsi un premier lien entre

Digitized by Google

l'homme désigné à notre vengeance, et un de ceux que madame de Varni a choisis pour instrumens? *Quoi* qu'il en soit, après avoir semé l'argent à pleines mains à Avignon et à Hyères, après avoir fondé des dotations pieuses dans plusieurs églises où l'on priera jour et nuit pour la défunte; après avoir fait, en un mot, tout ce qu'eût fait à sa place l'époux le plus aimant et le plus affligé, le vicomte est reparti pour Paris, où il va probablement chercher des distractions nouvelles dans les soucis de l'ambition ou dans l'entraînement des plaisirs.

Hélas! mon cher Claude! voici qu'un bulletin funèbre se rencontre encore sous ma plume. Le père Thibaut n'a pu survivre à la disparition de sa fille. Vous savez sans doute que depuis l'horrible épisode de l'inondation, ses facultés mentales étaient affaiblies : il n'avait jamais compris grand'chose à tous ces évènemens, sinon que Julie était au désespoir, que vous étiez au bagne, et qu'il y avait peut-être là-dessous un mystère plus épouvantable encore. Dès lors nous avions vu cet homme, d'une santé si florissante, d'une humeur si expansive, tomber dans

Digitized by Google

une sorte de maladive apathie. Il s'asseyait au soleil, au bord du Rhône, suivant du regard les barques et les promeneurs, jusqu'à ce que Julie, s'arrachant des mains fiévreuses de madame de Varni qui eût voulu la garder constamment auprès d'elle, vînt, par sa présence, ramener un pâle rayon de joie sur ce front sénile et à demi hébété. Jugez quel nouveau coup a dû atteindre ce cerveau déjà ébranlé, lorsqu'à mon retour d'Hyères j'ai été forcé de lui annoncer que madame de Varni était morte, que Julie avait disparu, que de sinistres indices nous faisaient croire à sa mort et à la vôtre : là encore j'accomplissais votre ordre; j'étais cruel pour vous obéir. Il n'a pas pleuré; mais il a éprouvé une commotion intérieure à la suite de laquelle il lui est devenu impossible de marcher et de parler : il s'est traîné ainsi pendant tout l'hiver; je ne puis vous rendre l'impression de tristesse qui me serrait le cœur, lorsque j'entrais dans la salle basse de ce cabaret qui me rappelait tant de souvenirs, et que j'y trouvais ce vieillard moribond, muet, dont l'œil terne semblait sans cesse chercher un visage absent. Au reste, il n'a pas été un instant délaissé. Antoinette avait voulu remplacer Julie; elle l'a

Digitized by Google

soigné avec un dévoûment incomparable : ah ! que sommes-nous, nous autres égoïstes, quand nous nous comparons à ces anges de bonté et de tendresse ? Si j'avais pu apprendre à l'aimer davantage, c'eût été en la voyant prodiguer ces soins d'une délicatesse filiale au père de sa compagne. Que de prévenances attentives ! Quelle sérénité affectueuse dans l'accomplissement de cette triste tâche ! — A la fin, il y a trois semaines, par une tiède soirée de printemps, le pauvre vieillard s'est éteint : nous étions auprès de lui ; Antoinette agenouillée à ses pieds ; deux ou trois voisins groupés dans la chambre ; il m'a semblé que ses lèvres remuaient ; je me suis penché vers lui, et, dans ce souffle imperceptible, j'ai cru démêler le nom de Julie ; alors il m'est venu une bonne inspiration. Voyant que Thibaut n'avait plus que quelques instans à vivre, qu'il ne pouvait parler, que notre secret ne pouvait plus être trahi, je lui ai dit à voix basse : — Julie n'est pas morte ; elle est heureuse ; elle vous prie de la bénir. — Sans doute, lorsqu'approchent les étonnemens de la mort, aucune surprise terrestre n'est plus possible, car Thibaut n'a pas eu l'air de douter de mes paroles ; il m'a regardé

Digitized by Google

avec une expression indicible de joie et de remercîment, et en inclinant la tête, pour faire signe qu'il me croyait. Puis, étendant ses mains dans le vide comme pour bénir, il les a laissé retomber sur Antoinette, et, le sourire sur les lèvres, il a rendu le dernier soupir.

Maintenant, mon ami, pour ne pas finir ma lettre d'une manière aussi triste, je vous dirai qu'enfin, après les préliminaires et les transactions d'usage, maître Margerin vient de me céder son Étude, et que je suis depuis huit jours le mari d'Antoinette. Oui, Antoinette est à moi; je ne sais comment j'ai eu le courage de vous parler d'autre chose que de mon bonheur; et maintenant il me semble que je n'ai plus la force de vous en parler; la seule idée de ce bonheur fait palpiter mon cœur et trembler ma main... Mes lèvres enivrées ont pu sécher, dans ces yeux si doux, d'autres larmes que des larmes de tristesse : j'ai vu ce front céleste pâlir, rougir, pâlir encore... Oh! restez silencieuses et voilées, ivresses d'un amour sans bornes, chastes et brûlantes extases! ou plutôt, Claude, avez-vous besoin qu'on vous dise ce qu'on

Digitized by Google

éprouve en tombant ainsi, après de longs jours de douleur et d'attente, aux pieds de sa bien-aimée? Vous aussi, au moment où je vous écris, vous pressez peut-être dans vos bras votre adorable Julie; vous aussi vous apprenez comment peuvent s'oublier et s'anéantir tant d'heures de souffrance et d'angoisse. Que dis-je? votre félicité doit être plus immense encore que la mienne : n'avez-vous pas été mille fois plus malheureux? Passer des tortures du bagne dans les bras de Julie, n'est-ce pas un rêve? Et ce rêve impossible, inouï, vous l'avez réalisé... Claude, il me reste à vous faire un aveu : ces ineffables délices, je les dois, comme vous, à madame de Varni; l'infortunée avait espéré pour elle-même un sort pareil au nôtre : le voyant s'évanouir et ne lui laisser qu'une réalité affreuse, elle a tourné ses regards vers ceux qui avaient souffert pour elle, avec elle, et elle nous a légué ce bonheur dont elle se sentait déshéritée. Voilà ce que je me redis sans cesse : ma fortune, ma joie, le sourire d'Antoinette, les souvenirs du passé, les émotions du présent, tout me parle de madame de Varni; son image est constamment présente à ma pensée; et plus elle a fait pour moi, plus je devrais

Digitized by Google

être prêt à accomplir ses ordres suprêmes... Eh bien ! il y a des momens où cette image m'importune, où l'idée de cette vengeance dont elle nous a fait les exécuteurs passe sur mon bonheur comme un nuage, et où Antoinette me demande, avec une surprise inquiète, pourquoi cette mélancolie soudaine, inexplicable, qui assombrit tout-à-coup mon front... Je le sens, mon cœur n'était pas fait pour haïr ; je serais mort mille fois pour madame de Varni; j'aurais donné mon sang pour qu'elle fût heureuse ; mais aujourd'hui je ne suis plus à la hauteur du rôle que sa main mourante m'a tracé. Aimer, posséder Antoinette, s'enivrer du souffle embaumé, des suaves caresses de cette divine créature que l'ange du mal n'effleura jamais de son aile, c'est devenir incapable de tout ce qui n'est pas tendresse, bonté, clémence et pardon... Oui, l'excès du bonheur m'ôte le courage de la haine, et à force de ressentir l'immensité du bienfait, j'oublie ce qu'a exigé de moi la bienfaitrice. Claude ! il me semble, en écrivant ces lignes, que je vais vous voir paraître devant moi, prêt à me demander un compte sévère : que ne puis-je du moins vous presser la main! Je subirais vos reproches, et je vous pro-

Digitized by Google

mettrais obéissance, comme je l'ai promise à la vicomtesse. Vous me parleriez d'elle, vous me parleriez de Julie. Où êtes-vous? Que faites-vous en ce moment? Etes-vous heureux? Julie est-elle votre femme? Etes-vous délivré de ces incertitudes, de ces ennuis réservés à l'homme qui s'exile, surtout lorsque, mort pour sa première patrie, il est forcé, comme vous, de s'en créer une seconde, avec un nouveau nom et une vie nouvelle? Avez-vous choisi, dans quelque fraîche solitude, un nid pour vos amours? Ecrivez-moi vite; dites-moi où mes prochaines lettres doivent aller vous chercher. Puisque la destinée nous sépare au moment où il eût été si doux d'être réunis, dédommageons du moins notre amitié par ces causeries lointaines qui sont à la pensée ce que le portrait est au regard, et qui maintiendront entre nous, à travers l'absence, un mystérieux lien. Adieu; dites à Julie que je vous aime pour deux, puisqu'Antoinette ne peut plus, hélas! vous aimer qu'en vous pleurant.

Digitized by Google

JULIE A DOMINIQUE.

Baveno, 12 septembre 1757.

C'est moi, mon cher Dominique, qui répondrai à votre lettre; mon pauvre Claude n'est pas encore assez sûr de son écriture; car il n'a que moi pour institutrice, et je ne sais moi-même que ce que j'ai appris de notre chère et malheureuse dame. D'ailleurs, Claude a une manière de prendre leçon qui ne peut pas le faire arriver bien vite à la science : au moment où je crois qu'il m'écoute avec le sang-froid et la docilité convenables, je me sens tout-à-coup prise dans ses bras, et un gros baiser vient m'apprendre

Digitized by Google

qu'il y a du moins un chapitre sur lequel mon élève en sait autant que moi!

Nous n'étions plus à Florence, lorsque votre envoi y est arrivé : il est venu nous chercher ici. Vous ne sauriez imaginer de site plus charmant que ce village de Baveno, situé aux bords du lac Majeur, sous un ciel si pur et si beau, qu'en me rappelant le ciel de notre Provence, il m'empêche de le trop regretter.

Grâce au passeport que Claude avait gardé, nous avons pu arriver sans encombre jusqu'à Florence. Nous sommes restés quelque temps dans un faubourg de la ville, pour donner à Claude le temps de se civiliser un peu, de se transformer en *monsieur*, ce qui demandait bien quelques semaines d'études. Ensuite, munis de la lettre que vous nous aviez donnée pour la maison Ciliano-Buonarosta, nous nous y sommes présentés. Claude a joué le rôle dont il était convenu avec vous; il a passé pour un Français, mauvaise tête, forcé de s'expatrier par suite d'un duel avec un grand seigneur provençal. Cette fable

Digitized by Google

a été très bénévolement admise par les honnêtes banquiers; et ils se sont prêtés de fort bonne grâce à demander pour nous un nouveau passeport bien en règle, et à nous assurer les moyens de circuler librement dans notre nouvelle patrie. Nous voilà donc *débaptisés*, mon cher Dominique, et portant ce nom de d'Arrioules que nous garderons désormais: je dis *nous*, car à dater de notre présentation chez les banquiers de Florence, j'avais compris que ma position auprès de Claude n'était plus possible à moins de devenir sa femme. J'aurais voulu avoir plus de force contre ses brûlantes prières; par respect pour le souvenir de notre bienfaitrice, pour ce deuil que je n'ai pas quitté depuis le 10 octobre, j'aurais voulu retarder, quelque temps encore, les jours d'ivresse et de bonheur: mais le moyen de résister à Claude, lorsqu'il fixait sur moi ce regard ardent et sombre dont mes caresses n'ont pu encore adoucir le douloureux éclat? Ah! je lui devais bien, à ce cher infortuné, un peu de joie après tant de douleur. Et puis, Dominique, nous autres filles du peuple, nous sommes déshéritées, hélas! de ces divines ignorances qui donnent aux filles des riches tant de sérénité et

Digitized by Google

de quiétude. J'avais peur de Claude et de moi-même, lorsqu'après une courte promenade à travers cette campagne si belle, où l'air, la terre et le ciel semblaient nous parler d'amour, nous rentrions le soir, les mains enlacées, et que, malgré moi, les frissons de mon cœur répondaient aux tressaillemens du sien. J'ai donc consenti à dire ce *oui* si doux, qui n'était d'ailleurs que l'écho fidèle des ordres suprêmes de madame de Varni. C'est dans une petite chapelle aux environs de Florence, qu'un bon religieux nous a mariés sans nous faire subir un trop minutieux interrogatoire. Comme si la Providence se plaisait à maintenir ces liens mystérieux, ces affinités qui unissent nos destinées aux vôtres, à travers la distance qui nous sépare aujourd'hui, c'est dans les premiers jours du mois de mai, pendant que vous deveniez le mari d'Antoinette, que ma main rude, mais loyale, se donnait pour jamais à Claude.

Ainsi, j'étais à lui; j'étais la femme de ce bien-aimé compagnon de mon enfance, à qui Dieu m'avait fiancée dès le berceau, et qu'il m'avait appris à chérir mille fois plus encore, par les souffrances

Digitized by Google

sans nom et sans espoir auxquelles il nous avait condamnés tous deux! Seuls au monde, nous tenant lieu de l'univers entier, puisant de nouvelles ardeurs dans cet exil même, qui, en nous isolant de nos autres affections, absorbait tout dans une seule, comprenez-vous, Dominique, ce qu'a dû être cette ineffable félicité? Oh! oui, vous le comprenez, vous qui, dans les mêmes instans, vous unissiez à votre ravissante compagne! Mais non; dans votre existence paisible, en face de vos calmes horizons, n'ayant pas reçu ce *baptême de feu* que donne la douleur, uni à cet être angélique dont la tendresse sera toujours sereine comme son front et son âme, vous ne connaissez pas ces transports, ces joies enflammées qui ressemblent presque à des orages! Une fois mariés, nous avons voulu, Claude et moi, parcourir ces beaux pays qui s'ouvraient devant nos regards; comme ces millionnaires prodigues qui aiment à jeter l'or sur leur chemin, nous avons voulu semer notre bonheur sur nos pas. Oh! mon ami! que la nature est belle! Vraiment, ce printemps et cet été ont eu des splendeurs nouvelles, des parures inconnues! Avant de choisir le lieu où nous devions

Digitized by Google

nous fixer, Claude désirait tout voir, tout comparer : nous nous sommes donc mis en marche, à pied presque toujours, le plus souvent sans guide, errant parfois à l'aventure, comme des Bohémiens honnêtes, ayant un peu d'argent dans la poche, beaucoup d'amour dans le cœur, et l'horizon devant les yeux. Vous vous souvenez, Dominique, vous qui êtes un savant, de ces livres que vous me prêtiez quelquefois sans que j'y comprisse grand'chose, de ces vers d'un poète nommé Dante, que notre chère Maria aimait à nous réciter autrefois pendant que nous nous promenions ensemble. Vous appeliez cela de la poésie, et, sans trop savoir pourquoi, mon cœur battait en écoutant. Y aurait-il une autre poésie, agreste et sauvage, à l'usage des âmes simples et ignorantes, une poésie indépendante des livres, et que chacun, à certaines heures, peut sentir palpiter en soi? Je ne sais; mais, lorsque nous gravissions quelque sentier perdu au flanc d'une montagne, n'entendant que l'écho de nos voix, et voyant à nos pieds, en un lointain estompé par les brumes matinales, se dérouler, dans leur idéale fraîcheur, les mille aspects d'une heureuse vallée; ou bien, lorsque, redescendant le soir,

Digitized by Google

nous allions demander un gîte à quelque habitation rustique que nous avions aperçue de loin ; que mon pas, un peu allangui par une sainte fatigue, me forçait de m'appesantir sur le bras robuste de Claude, et que nous nous acheminions ainsi, au milieu du tintement des troupeaux qui rentraient à l'étable, nos yeux fixés sur les premières étoiles qui commençaient à poindre dans le ciel... il me semblait qu'à moi aussi se révélait une poésie mystérieuse, instinctive, qui donnait à mon amour pour Claude un langage nouveau et de nouvelles images... Je suis bien folle, n'est-ce pas, sage Dominique? C'est que ma plume, comme mon souvenir, retourne obstinément à ces quatre mois de voyage qui n'ont ressemblé à rien, où les anciennes douleurs étaient oubliées, où, entre un passé terrible et un sombre avenir, la bonté de Dieu m'accordait cet adorable rêve, et où mes regards enivrés, en se détachant de Claude, voyaient tout sourire autour de moi et autour de lui !

Enfin, après avoir bien cherché, bien hésité, après avoir parcouru la Suisse, les vallées du Tesin et la

Digitized by Google

haute Italie, Claude a choisi Baveno, prétendant que les montagnes lointaines de la Lombardie lui rappelaient celles de Saint-Remy et de la Provence, que les îles Borromées n'étaient pas sans quelque ressemblance avec l'île Barthelasse, et que, pour un pêcheur accoutumé à vivre sur les bords d'un fleuve, c'était quelque chose encore que de vivre sur les bords d'un lac. Nous avons loué, à cinq minutes du village, au versant d'une colline appelée la Lugana, une jolie maison moitié en bois, moitié en pierre, qui tient le milieu entre les chalets suisses et nos chères cabanes des bords du Rhône. J'ai déjà fait du rez-de-chaussée une succursale de l'arche de Noé. Des poules familières viennent picorer jusque sous le manteau de la cheminée. De belles palombes, au col azuré, ont leur nid sous l'auvent de la fenêtre, d'où elles s'envolent dans la campagne, et où elles reviennent tendre à mes mains caressantes leur jolie tête câline. Claude a adossé au mur extérieur de la cuisine une petite étable où nous avons logé trois chèvres; à quelques pas de la porte, nous avons une source d'eau vive à laquelle Claude a donné pour conduit un magnifique tronc d'érable artistement creusé, et qui, après avoir

Digitized by Google

arrosé notre petit jardin, va se perdre dans un bassin naturel, délices d'une douzaine de canards presque aussi blancs que des cygnes. Comme les montagnes voisines sont très giboyeuses et que monsieur Claude n'a pas oublié ses anciennes peccadilles de braconnier, il s'est procuré deux beaux chiens qui m'aiment déjà à la folie, et qui, le soir, viennent se coucher à nos pieds, tandis qu'assis sur le banc de notre porte, nous respirons l'air tiède des nuits d'été. Enfin, mon mari a acheté un bateau avec lequel nous faisons de longues promenades sur le lac Majeur. Quelquefois je prends la rame, Claude jette son filet, et alors les souvenirs de notre enfance me reviennent en foule, et je crois voir, dans le lointain, le souriant visage d'Antoinette et l'image désolée de Maria... D'autres fois, pendant que je rame, Claude se tient immobile près de moi ; il chante un des beaux noëls de notre pays ; puis, s'interrompant tout-à-coup : « Oh ! que je t'aime ! » me dit-il ; et moi, laissant tomber la rame et attirant Claude sur mon cœur, je lui donne, pour toute réponse, un baiser sur son front bruni.

Vous le voyez, mon cher Dominique, je m'arrête

Digitized by Google

avec complaisance à ces images de bonheur ; je voudrais pouvoir les éterniser en les retraçant, comme je voulais tout à l'heure ressaisir par le souvenir les délicieuses impressions de mon voyage avec Claude. Mais, hélas ! les jours heureux s'enfuient à tire d'ailes, et s'il y a chez l'homme, au fond de ses plus grandes joies, un sentiment invincible de mélancolie et de tristesse, ce n'est pas que notre âme soit impuissante à en jouir, c'est plutôt qu'un mystérieux instinct nous révèle leur peu de durée. Mon premier chagrin, j'allais dire mon premier remords, c'est votre lettre qui me l'a donné. Oui, mon ami, dans l'enivrement de ma vie nouvelle, j'avais tout oublié, et pendant ce temps, mon pauvre père expirait loin de moi, soigné par d'autres mains que les miennes... J'ai lu et relu la page où vous m'annonciez cette cruelle nouvelle ; j'ai pleuré, j'ai béni votre douce et sainte Antoinette, ange gardien du vieillard abandonné. Ah ! quand je pense à lui, à ce mensonge cruel qui lui a fait croire qu'il n'avait plus de fille, à cette dernière douleur qui a ébranlé sa tête affaiblie et l'a conduit lentement au tombeau, je me trouve bien coupable ; j'ai honte de moi-même ; mais

Digitized by Google

j'ai dû obéir à ces deux arbitres suprêmes de ma destinée : la volonté de madame de Varni et la volonté de Claude. Ne fallait-il pas fuir avec le *galérien* évadé, pour l'arracher aux périls qui le menaçaient encore? Ne fallait-il pas s'exiler pour accomplir l'étrange testament de notre bienfaitrice ? Il y a dans notre passé, dans notre avenir peut-être, quelque chose de fatal qui a déjà fait des victimes, qui nous condamne à une tâche inexorable, et nous dérobe aux devoirs, aux affections de la vie ordinaire. Comprenez-vous bien cela, vous, Dominique, que le bonheur amollit déjà au point de vous faire oublier par qui et à quelles conditions vous a été donné ce bonheur? Vous nous dites qu'auprès d'Antoinette, votre cœur ne se sent plus capable de haïr, que votre tâche vous effraie, que les chastes et suaves caresses qui vous enivrent, détournent de votre front l'idée de vengeance léguée par Maria mourante... Si vous saviez quelle colère a tout-à-coup enflammé les regards de Claude, quand je lui ai lu ce passage de votre lettre? « Quoi ! serait-il déjà ingrat ? déjà » oublieux? Serait-il lâche? » a-t-il murmuré d'une voix étouffée : « nous aussi, nous sommes heureux...

Digitized by Google

» oh ! bien heureux... Nous aussi nous nous aimons » d'un amour si grand, qu'il me semble parfois que » mon cœur va éclater dans ces inextinguibles ar- » deurs. Eh bien ! cet amour, loin de nous détourner » du but qui nous est fixé, nous y ramène encore ; » ou plutôt ces deux pensées sont inséparables : t'ai- » mer et me souvenir, te presser dans mes bras et » vouer à un châtiment terrible ceux que madame » de Varni nous a désignés ; accepter à la fois les joies » qu'elle me lègue et l'œuvre qu'elle m'impose ; être » heureux et être impitoyable, pour moi ces deux » idées n'en font qu'une... Ah ! si je croyais que ton » regard et tes caresses pussent te faire oublier un » seul instant le serment qui nous lie au vœu suprême » de Maria, à ce vœu qui s'est exhalé d'un lit de mort » et qui nous poursuit du fond d'une tombe... Julie, » dussé-je en mourir, je m'arracherais de tes bras ; » ou plutôt, te brisant dans une dernière étreinte, je » m'élancerais ensuite dans le monde désert, pour » n'avoir plus à y rêver et à y accomplir que la ven- » geance de madame de Varni ! » Oh ! Dominique ! comment vous peindre l'effrayante énergie avec la- quelle Claude a prononcé ces paroles ! On eût dit

Digitized by Google

que chaque mot de sa bouche était un nouvel arrêt contre M. de Varni et sa postérité ! Pardonnez à votre ancien compagnon cette implacable rigueur. Lui aussi a été une des victimes de l'horrible nuit du 25 novembre ; et ce pavillon de Mignard, où il entrait pour sauver M. de Tervaz, il en est sorti galérien ! Je suis sûre que le testament de notre infortunée vicomtesse est devenu pour Claude la consécration d'une haine intime et profonde, lentement amassée dans son âme pendant ces dix mois de bagne, d'ignominie et de souffrance. Il croit ne vouloir frapper et punir que par fidélité à son serment, et c'est peut-être sa propre vengeance qu'il poursuivra en obéissant à madame de Varni.

Je ne voudrais pas, mon cher Dominique, terminer par ces images sinistres une lettre où s'est reflété le rayon des journées heureuses, comme on voit, dans la campagne, le soleil éclairer encore les cimes lointaines, lorsque déjà les nuages noirs couvrent une partie de l'horizon. J'aurais à cœur de vous charger d'un souvenir pour Antoinette : mais hélas ! comment faire? ne suis-je pas morte pour elle? mon

Digitized by Google

amitié n'est-elle pas condamnée, vis-à-vis de cette compagne chérie, au silence du tombeau? Situation étrange et cruelle! S'il est triste d'avoir à pleurer sur ceux qu'on aime, ne l'est-il pas davantage encore de sentir qu'on n'est plus pour eux qu'un souvenir, une ombre, une fleur séchée que la piété conserve, et non pas une fleur vivante dont le cœur respire le parfum? Oh! je ne puis pourtant la quitter ainsi... Dominique, dans une de vos douces nuits, pendant qu'Antoinette dort à vos côtés, soulevez-vous à demi, et vous inclinant avec amour sur ce pur et charmant visage, posez vos lèvres sur son front en murmurant le nom de Julie. Peut-être, en ce moment, m'apercevra-t-elle en rêve, et son bon ange lui dira-t-il que c'est Julie qui lui envoie cette mystérieuse caresse. Adieu.

Digitized by Google

DOMINIQUE A CLAUDE.

Avignon, 13 janvier 1761.

Mon cher Claude, j'ai d'abord à vous annoncer un évènement qui me comble de joie : Antoinette vient de me donner un fils, un gros et beau garçon que nous avons baptisé ce matin et que nous avons appelé Agricol. Je ne veux pas trop vous parler de mon bonheur, à vous qui avez eu la douleur de perdre votre premier enfant (1), et dont je craindrais de rouvrir

(1) Sans doute, dans l'intervalle des lettres que cite le notaire, il s'en trouvait d'autres qu'il supprime comme inutiles à l'ensemble du récit.

Digitized by Google

la récente blessure. Ah! que Dieu vous dédommage bien vite! Que Julie, consolée, retrouve bientôt ces divines et maternelles ivresses que savoure en ce moment ma chère Antoinette! Je le sens aujourd'hui, rien, non rien, même les enchantemens de l'amour, ne vaut cette fête du cœur, ce tressaillement inconnu qui nous saisit tout-à-coup, quand nous embrassons pour la première fois notre enfant sous les yeux de sa jeune mère, pâlie par la souffrance et ressuscitée par la joie!

J'ai une autre nouvelle à vous donner; M. de Varni, après avoir passé deux ans à Paris, où il a rempli une mission diplomatique, s'est fait naturaliser Français : il a été en grande faveur à Versailles, et le roi lui a donné le cordon rouge, en attendant mieux; ensuite, le vicomte est revenu dans le Midi; mais, au lieu d'habiter Avignon qui lui rappelle sans doute de trop cruels souvenirs, il a choisi pour sa résidence son château de Maleraygues, vieux manoir situé au milieu des bois, dans la partie des Cévennes voisine de la ville d'Alais. Ce n'est pas tout : M. de Varni a rencontré souvent, soit à Alais, soit dans les

Digitized by Google

environs, une jeune personne dont les parens sont ses voisins de campagne, mademoiselle Edwige du Chesnay : elle lui a plu, et il paraît que, malgré son air sombre et sa figure sinistre, il a trouvé le chemin du cœur de mademoiselle Edwige. Bref, j'ai reçu ce matin une lettre de M. du Chesnay, bon et digne vieillard qui honorait de son amitié maître Margerin, mon beau-père, et qui est depuis longues années le client de mon Etude : il me parle du parti qui se présente pour sa fille, me met au courant des situations réciproques, et me demande quels sont les antécédens de M. de Varni, son caractère, ses mœurs, s'il a rendu heureuse sa première femme, de quelle maladie elle est morte, etc... enfin, toutes les questions que peuvent suggérer à un père les légitimes inquiétudes, inséparables d'un pareil moment. Avant de répondre à M. du Chesnay, j'ai voulu vous consulter et vous adresser une prière : je désirerais vivement que cette famille, où se transmettent, de génération en génération, les plus aimables exemples de bonté et de vertu, et cette jeune personne que l'on dit charmante et douce comme un ange, fussent préservées d'une alliance qui doit leur apporter mille

Digitized by Google

chances de malheur et de chagrin. Dans sa vie brillante et agitée, M. de Varni rencontrera sans doute bien d'autres femmes parmi lesquelles il n'aura qu'à choisir la nouvelle compagne de sa vie. Epargnons, je vous en supplie, ce petit coin de terre, cet intérieur aimable, ce cœur virginal, où n'ont régné jusqu'ici que la paix, le contentement et le charme des âmes pures et paisibles. Ils sont bien innocens, n'est-ce pas? du mal qu'a fait M. de Varni : qu'une fatale union n'enchaîne pas Edwige à cette destinée, flétrie dans le passé, condamnée dans l'avenir! Je vous en conjure, mon cher Claude, au nom de notre vieille amitié. Il dépend de moi, sans sortir de la prudente réserve imposée à ma profession, d'empêcher ce mariage, par le tour que je saurai donner à ma réponse à M. du Chesnay : car il m'accorde une confiance sans bornes. Claude, ne me refusez pas cette dernière grâce! ensuite, je serai tout entier à vos ordres, tout entier à l'œuvre terrible à laquelle nous sommes liés par un serment. Mille tendres souvenirs à Julie. Adieu.!

Digitized by Google

CLAUDE A DOMINIQUE.

Baveno, le 8 février 1761.

Au nom de la vicomtesse Maria de Varni, je vous défends de rien écrire qui puisse empêcher le mariage du vicomte de Varni avec mademoiselle Edwige du Chesnay : je vous ordonne, au contraire, de faire réussir ce projet d'union; faute de quoi, je vous tiens pour un ingrat et un parjure.

DOMINIQUE A CLAUDE.

Avignon, le 25 mars 1761.

Vous êtes obéi : M. de Varni a épousé hier mademoiselle Edwige du Chesnay.

Digitized by Google

MONSIEUR DE VARNI A DOMINIQUE.

Maleraygues, le 30 mars 1761.

Mon cher monsieur Dominique Ermel,

J'ai appris par mon beau-père et par ma femme les excellens renseignemens que vous avez donnés sur moi, et je viens vous remercier de cet éminent service. Il achève d'effacer à mes yeux quelques importunes images, derniers restes d'un passé que j'abhorre et qui me semble s'anéantir dans ma destinée nouvelle. Agréez, je vous prie, l'expression de ma reconnaissance, et croyez bien que ce souvenir resserrera encore mes relations de confiance avec une Etude où nous avons toujours trouvé, moi et les miens, intelligence et probité.

Vicomte DE VARNI.

Digitized by Google

DOMINIQUE A CLAUDE.

Avignon, 23 février 1763.

Mon cher Claude, fidèle à la tâche que vous m'avez imposée, je vous annonce un évènement qui doit trouver place dans notre correspondance : madame la vicomtesse Edwige de Varni vient d'accoucher d'un garçon; M. de Varni m'écrit de son château de Maleraygues, qu'il a constamment habité depuis son mariage, pour me faire part de cette nouvelle. Dès que la vicomtesse sera remise, il a l'intention de revenir à Avignon, d'y passer quelque temps et d'y présenter sa femme et son héritier présomptif à ses

Digitized by Google

parens et à ses amis. Il me charge de faire faire à son hôtel les réparations et les embellissemens convenables. Sa lettre, qui respire la joie et la cordialité la plus franche, me prouve, une fois de plus, la vérité de cette observation que m'ont déjà fournie mes quelques années de notariat : c'est que les hommes ont une grande propension à rendre leurs malheurs responsables de leurs fautes, et que lorsqu'ils cessent d'avoir des chagrins, ils sont bien près d'oublier qu'ils ont eu des torts. On dirait que le souvenir du mal qu'ils ont fait s'efface pour eux avec le mal qu'ils ont souffert, et, n'étant plus méchans parce qu'ils n'ont plus intérêt à l'être, ils se persuadent aisément qu'ils ne l'ont jamais été. Je suis sûr que M. de Varni, marié aujourd'hui à une femme qu'il aime et dont il est aimé, père d'un bel enfant destiné à perpétuer son nom, s'imagine qu'il annule son passé en le détestant, et qu'il n'a plus rien de commun avec l'homme vindicatif et cruel qui a fait couler tant de larmes.

Quoi qu'il en soit, mon ami, vous voilà au courant des situations réciproques. Cette seconde génération,

Digitized by Google

prévue et annoncée par l'infortunée Maria, nous la voyons commencer dans la personne d'Agricol, mon fils, et d'Elzéar, ce jeune enfant que viennent de saluer, à Maleraygues, tant de joies et d'espérances. Vous seul êtes en retard : est-ce une permission de Dieu dont la bonté repousse et veut déjouer notre pacte de vengeance? Ah ! si je pouvais le croire!.., Mais non; vous ne me pardonneriez pas cette idée. Et pourtant, ce que je vous ai déjà dit, je veux encore vous le redire : aux douces images, au charme indéfinissable de la paternité et de la famille, je ne puis m'empêcher de mêler des pensées douloureuses. Ce qui donne tant de douceur au sentiment paternel, c'est qu'il est pour la terre ce qu'est pour le ciel la foi en nos destinées immortelles. Il satisfait, dès ici bas, ce besoin d'infini et de durée, inquiet et sublime privilége de l'homme. Ne semble-t-il pas que ce petit être que nous voyons grandir sous nos caresses soit la portion visible de notre âme, née pour nous continuer en ce monde, pour être encore notre vie au delà du tombeau? Eh bien! ce sentiment délicieux pour les autres pères, est pour moi la source de mille tristesses. Cette image de perpétuité et d'avenir, elle ne

Digitized by Google

m'apparaît qu'à travers un voile de deuil, et comme escortée de cet appareil sinistre qui fait partie de notre héritage. Pardonnez-moi, mon cher Claude, ce nouvel aveu de ma faiblesse! Je voudrais être de bronze comme vous, et, comme vous, trouver dans mon bonheur et mon amour pour ma femme un aliment de plus aux idées de vengeance. Ordonnez donc, vous qui ne pâlissez pas devant cette tâche qui va commencer peut-être. J'attends vos ordres, et je suis tout à vous de cœur. Adieu.

Digitized by Google

DOMINIQUE A CLAUDE.

Avignon, 4 juin 1767.

Encore une fois je vous ai obéi; quels que soient le remords, le chagrin, le doute qui me tourmentent dans l'accomplissement de cette œuvre funeste où l'innocent est frappé avec le coupable, je n'ai pas failli au serment du 10 octobre. M. de Varni et sa jeune femme étaient heureux, tranquilles; ils s'aimaient, et le sourire de son enfant ressemblait pour le vicomte à un dernier pardon de Dieu, annoncé par la bouche d'un ange : aujourd'hui, ils sont désunis, inquiets, en garde l'un contre l'autre, se débattant contre une flèche invisible qui les déchire et les torture.

Digitized by Google

Vous croyez peut-être, mon cher Claude, qu'il n'est pas de malheurs plus grands que ces catastrophes qui nous accablent tout-à-coup et forment dans notre existence une date funèbre ou sanglante : détrompez-vous; il y a dans ces grandes infortunes quelque chose d'extérieur, de retentissant, pour ainsi dire, qui attire la compassion et porte avec soi, par son éclat même, je ne sais quelle consolation douloureuse dont s'emparent avidement notre égoïsme et notre faiblesse. Mais ces douleurs cachées, lentes, graduelles, qui s'infiltrent peu à peu dans l'âme, que nul ne peut guérir parce que celui qui en souffre les cache, et que celui qui les devine feint de les ignorer; ces vers rongeurs qui se glissent dans les affections les plus douces pour les gâter et les flétrir, voilà le supplice sans nom, sans égal; et ce supplice, c'est celui que subit en ce moment M. de Varni.

Il y a trois ans environ que le vicomte et la vicomtesse sont venus, ainsi que je vous l'annonçais alors, s'établir à Avignon. Malgré l'extrême inégalité de nos conditions, M. de Varni voulut absolument présenter sa femme à la mienne, prétendant, avec une affabilité

Digitized by Google

d'homme heureux et de grand seigneur décidé à se montrer bonhomme, que devant une beauté et une vertu telles que celles d'Antoinette, toutes les distances sociales s'effaçaient. Ma femme était fort troublée en recevant cette aimable Edwige qui avait à ses yeux le tort de s'appeler la vicomtesse de Varni, et d'occuper une place consacrée par le souvenir de notre bien-aimée Maria. Mais telle est l'influence de la grâce et de la bonté véritables, que cette première impression ne tarda pas à disparaître, et que, forcé par état d'être un peu observateur, je reconnnus bien vite qu'il y avait entre ces deux femmes mille affinités, mille points de sympathie. Madame Edwige, comme nous avons pris l'habitude de l'appeler, n'est pas une *beauté*, dans le sens absolu du mot : mais on oublie, en la regardant, qu'il puisse y avoir des traits plus réguliers que les siens. Ce qui domine dans cette physionomie ravissante, c'est une bonté sans bornes, ineffable, jointe à une délicatesse de sensitive, pour laquelle toutes les impressions vives deviennent aisément des souffrances. Lorsque j'évoquais, par le souvenir, l'altière beauté de Maria de Perne, ce regard, cette attitude de souveraine, cette

Digitized by Google

volonté inflexible inscrite sur ce front de déesse, je comprenais que M. de Varni eût été particulièrement sensible à cet air de candeur, de résignation affectueuse, de soumission tendre et dévouée, qui est l'expression habituelle du pâle et doux visage d'Edwige : je comprenais qu'avec son expérience d'égoïste et de roué, il eût deviné en elle cette compagne secrètement désirée par les hommes fatigués des agitations du monde, cette sœur de charité des vieilles blessures de la conscience et du cœur, prédestinée à combler, en y jetant ses trésors, les gouffres d'une âme orageuse, à réconcilier l'homme malheureux avec la vie, l'homme coupable avec le ciel, et à faire asseoir, à un foyer long-temps désert, l'ange tardif des affections saintes et des paisibles vertus.

Bientôt Antoinette et madame Edwige se lièrent aussi étroitement que le permettait le contraste de la vie modeste d'une humble bourgeoise avec celle d'une grande dame : outre la conformité de leurs caractères, il y avait entre elles une source intarissable de causeries, de confidences, de conseils, de suaves et gracieux échanges : toutes deux étaient jeunes mè-

Digitized by Google

res, l'une depuis deux ans, l'autre depuis six mois. Ce droit d'aînesse maternelle donnait à Antoinette une grande autorité dans toutes ces graves questions, ces puérilités divines qui sont la franc-maçonnerie des mères. Oh! mon ami, mon cœur se déchire en retraçant le délicieux tableau qui s'est si souvent offert à mes regards dans mon petit jardin de la rue Banasterie, clos de vieux murs grisâtres que dominent les tours gigantesques du palais des Papes! Assis derrière ma fenêtre, occupé à compulser de vieux actes ou à noircir du papier timbré, je levais la tête de temps en temps, comme un écolier distrait, et j'apercevais les deux amies, assises l'une près de l'autre, sous l'acacia qui étale son parasol un peu jaunâtre au coin du jardin. Elzéar était entre les bras de sa mère qui se penchait sur lui dans la pose que Raphaël a donnée à ses vierges; mon petit Agricol marchait, clopin clopant, dans l'allée, jusqu'à ce qu'il eût atteint une certaine bordure de buis qu'il lui était défendu de franchir : arrivé là, il se retournait vers le groupe, où l'on affectait sournoisement de ne pas faire attention à lui : alors, il poussait un petit cri, moitié de plaisir, moitié d'inquiétude : sa mère lui

Digitized by Google

tendait les bras; il y revenait en courant, et bientôt hissé sur les genoux d'Antoinette, il s'y sentait dévoré de caresses et de baisers : et moi, assistant à ce spectacle, remerciant Dieu de la joie qu'il me donnait, j'aurais été le plus heureux des hommes, si l'œuvre implacable à laquelle le sort me condamne n'était sans cesse présente à ma pensée.

Je ne tardai pas apprendre que le séjour d'Avignon avait troublé le bonheur et le calme dont commençait à jouir M. de Varni. La conscience s'assoupit, mais elle ne s'éteint pas : remise en face des monumens et des sites où s'accomplirent les actions qu'elle cherche à oublier, elle se réveille tout-à-coup, comme un instrument long-temps muet qui sent passer sur ses cordes une main ou un souffle. En revoyant son hôtel, les bords du Rhône, cette île de la Barthelasse où le pavillon de Mignard, démoli par mes soins, existait toujours pour son souvenir, le vicomte sentit qu'on ne se dépouille pas de son passé comme d'un manteau souillé par l'orage. Il reprit sa figure sombre et sinistre des mauvais jours, et la pauvre Edwige, se croyant moins aimée parce qu'elle le

Digitized by Google

voyait moins heureux, fit ce que font d'ordinaire les âmes aimantes et délicates : elle souffrit sans se plaindre, renfermant en elle-même son premier chagrin, et lui donnant son cœur à déchirer plutôt que de le répandre au dehors. Le vicomte, accoutumé aux transports jaloux, aux tempêtes amoureuses des femmes dont il avait fait, à Versailles ou ailleurs, ses conquêtes ou ses victimes, sut mauvais gré à sa femme de cette silencieuse résignation. Les hommes qui ont éparpillé leur cœur en de nombreuses et passagères intrigues d'amour, sont sujets à une contradiction singulière : ils se persuadent aisément qu'on les aime ; mais ils sont prompts à s'imaginer qu'on ne les aime plus ; ils sont à la fois présomptueux et méfians. A cette première cause de refroidissement entre les deux époux, s'ajoutait pour M. de Varni l'image ravivée des horribles épisodes de son premier mariage. On dit que les amputés d'un membre éprouvent encore de temps à autre un vif et bizarre ressentiment de douleur au bras ou à la jambe qu'ils ont perdus : c'était une sensation analogue qui tourmentait M. de Varni. Superstitieux comme tous les grands coupables qui n'ont pu éteindre la foi dans leur âme,

Digitized by Google

comme les riches qui se sentent vieillir et qui aspirent à tourner vers le ciel leur cœur saturé ou désabusé des biens de ce monde, le vicomte en vint bientôt à se figurer que Dieu emploierait, pour le punir, cette douce et pieuse jeune femme qui ne demandait qu'à l'aimer, et qu'Edwige serait, à son insu, la vengeresse de Maria. Impérieux et absolu, se débattant avec amertume contre l'idée de perdre cette affection sur laquelle il avait compté pour le déclin de sa vie et dont les premiers rayons l'avaient rendu si heureux, sa conduite se ressentit de ces nouvelles agitations de son âme. Tantôt morne et glacé auprès de sa femme, tantôt revenant à elle avec des transports qui ressemblaient moins à de l'amour qu'à de la colère, il l'attristait ou l'effrayait tour à tour; et plus il craignait de perdre ce cœur où il avait trouvé son dernier refuge, plus il se montrait inhabile à le conserver. On eût pu le comparer à ces joueurs qui, n'ayant plus pour eux qu'une carte et une chance, deviennent maladroits par cela même qu'ils ont trop d'envie de gagner, et se font les complices de leur mauvaise fortune.

Digitized by Google

Si Edwige avait été une femme du monde, si la coquetterie ou la simple expérience lui eussent révélé de quels détours se compose ce bizarre dédale qu'on appelle le cœur de l'homme, peut-être eût-elle deviné combien ces alternatives de froideur et d'emportement étaient loin de l'indifférence ; et, attribuant à quelque cause étrangère ou accidentelle ces inquiétans symptômes, elle leur eût opposé la plus naturelle et la plus puissante de ses armes, un redoublement d'expansion et de tendresse. Mais son innocence et sa candeur la laissaient sans défense contre un semblable péril. Un vague instinct, ce besoin de se dévouer qui est la vocation des femmes d'élite, l'avait secrètement attirée vers le vicomte, dont l'air sombre et triste semblait révéler des plaies à guérir et des souffrances à consoler. Elle s'était naïvement réjouie en voyant, pendant les premiers temps de son mariage, sa suave influence ramener peu à peu la sérénité sur ce front vieilli avant l'âge : mais au premier indice qui lui annonça que cette influence ne suffisait pas ou n'existait plus, la pauvre enfant se troubla et perdit toute confiance en elle-même ; au lieu de se dire qu'avec ses vingt ans, son doux regard et son

Digitized by Google

bel enfant au berceau, elle devait se trouver assez forte pour tout braver ou tout réparer, elle s'imagina qu'elle avait trop présumé de son pouvoir, et que, simple fille des champs, elle n'était pas faite pour inspirer une affection durable à un homme accoutumé, comme M. de Varni, aux splendeurs et aux beautés de la cour. Elle s'accusa d'impuissance, et, dans son cœur si riche, elle ne trouva plus que des larmes : or, pour les hommes égoïstes et despotes, qui ne veulent de l'amour qu'à leur profit, les larmes sont odieuses et achèvent de tout perdre ; ils y voient un reproche silencieux, une protestation muette, et une preuve qu'il ne suffit pas à une femme de les aimer pour être heureuse : triple grief dont ils s'irritent plus que de la résistance qui les maîtrise ou de l'astuce qui leur sourit !

Madame Edwige est très pieuse ; c'est à l'église, au pied des autels, qu'elle allait le plus souvent pleurer et s'humilier dans sa douleur. Mais parfois aussi elle venait confier quelques-unes de ses peines à Antoinette ; et, celle-ci, qui n'avait jamais souffert, qui croyait à l'immensité de mon amour comme à la

Digitized by Google

bonté de Dieu, augmentait sans le vouloir les chagrins de sa noble amie, en lui rendant des confidences de bonheur en échange de ces confidences de tristesse. En ce moment, si je l'avais voulu, ou, plutôt, Claude, si j'avais été libre, j'aurais pu, par une intervention bienfaisante, rendre à Edwige la paix du cœur et à ce ménage l'union et la joie. La situation m'apparaissant dans toute sa netteté et Antoinette s'abandonnant sans réserve à mes inspirations, j'aurais pu lui dicter à l'adresse d'Edwige des conseils salutaires. Apprendre à celle-ci à ne pas tant se méfier d'elle-même, à continuer son rôle de garde-malade auprès de ce cœur souffrant et agité; sans rien lui révéler d'un passé horrible, l'amener à comprendre ces âmes orageuses où ont régné trop de pensées coupables pour que le calme et les affections pures puissent y rentrer sans alternatives et sans secousses, voilà ce que j'aurais fait par l'entremise d'Antoinette; obéissant à mes leçons, elle se serait bien gardée de dire à son amie que les bons et heureux ménages ne connaissaient pas ces inégalités d'humeur, ces transitions subites d'une froideur chagrine à une passion exigeante: elle les lui eût représentées, au contraire,

Digitized by Google

comme une des conditions inévitables des amours sincères, et, au besoin, par un utile mensonge, elle lui eût cité notre exemple. Bien loin de là, Antoinette, aussi naïve qu'elle, et initiée à l'amour par la douce constance du mien, était toute disposée à regarder comme graves et irréparables ces marques de mécontentement, de méfiance et d'irritation pour lesquelles elle ne trouvait dans son propre souvenir aucun point de comparaison. En outre, quoiqu'Antoinette eût toujours cru que Gaston de Tervaz était réellement mort avec l'équipage du *Lys*, en combattant contre les Anglais, et qu'elle eût par conséquent ignoré tout ce qui s'est passé depuis, elle avait connu l'amour de sa chère Maria pour Gaston; elle l'avait vue constamment triste et malheureuse pendant sa courte union avec le vicomte; elle avait assisté à son dépérissement et à sa mort. C'était assez pour que M. de Varni lui inspirât, non pas de la haine (c'est un sentiment qu'elle ne connaîtra jamais), mais une sorte de répulsion et d'effroi. Lorsqu'Edwige vint se confier à elle, elle crut retrouver dans ces sujets de plainte et de tristesse naïvement racontés par la pauvre affligée, les suites de cette funeste influence

Digitized by Google

exercée par le caractère intraitable et méchant de M. de Varni, et elle se rappela avec plus de force les douleurs et la mort de Maria. Pénétrante comme tous ceux qui aiment et qui souffrent, Edwige devina une partie de ces impressions, questionna Antoinette, recueillit çà et là d'inévitables indices, et finit par découvrir que la première femme de M. de Varni était morte de consomption, et probablement de chagrin. Son imagination bâtit là dessus mille douloureuses chimères, bien au dessous, hélas! de la réalité, mais qui suffirent pour faire perdre le calme à cette âme tendre et délicate. Je ne bornai pas là mon œuvre destructive. M. de Varni reçut un jour d'une main inconnue (ai-je besoin de vous dire quelle était cette main?) un mystérieux avis qui lui annonçait qu'après l'épisode du pavillon de Mignard et votre condamnation, Julie, dans un moment d'égarement et de douleur, avait dit toute la vérité au père Thibaut; que celui-ci, naturellement bavard et ne jouissant plus d'ailleurs de la plénitude de son bon sens, en avait parlé à son tour à deux ou trois jeunes gens, vos anciens compagnons, et habitués de son cabaret. L'idée que ces secrets n'avaient pas été pour

Digitized by Google

jamais ensevelis dans les eaux du Rhône, dans le cœur de Julie et dans le vôtre, cette idée fut pour M. de Varni un nouveau supplice, plus poignant que tout le reste. Il avait bien supposé, j'imagine, que j'avais su le retour de M. de Tervaz à Avignon, que je m'étais même peut-être rencontré avec lui à cette époque; mais, comme il ne retrouvait plus ma trace dans les évènemens qui suivirent ce fatal retour, comme il connaissait l'orgueilleuse pudeur de Maria, gardienne aussi inflexible que lui de son honneur, M. de Varni avait conclu que j'ignorais tout, qu'à mes yeux Gaston était reparti sans revoir la vicomtesse, et que si je conservais quelque doute au sujet de votre arrestation, je la regardais comme le résultat d'une méprise ou de la haine féroce et jalouse de Baptistin. En outre, dans toutes mes relations avec lui, M. de Varni me voyait si calme, si éloigné, en apparence, de toute arrière-pensée, qu'après avoir essayé, deux ou trois fois, de lire dans mon âme, il aurait fini par se désister, à mon égard, de toute espèce de soupçon, quand même les renseignemens que j'avais donnés, à l'occasion de son mariage, à la famille du Chesnay, n'eussent pas complété sa sécurité. Com-

Digitized by Google

prenez-vous maintenant quelles durent être sa colère et sa douleur, lorsqu'il apprit, par ma mystérieuse lettre, que ces secrets, si lourds à sa conscience et à son honneur, étaient entre les mains de trois ou quatre bateliers du Rhône, et peut-être de quelque ennemi caché? A dater de ce jour, il devint plus sombre et plus irascible, et Édwige se sentit plus malheureuse encore et plus désespérée. Ce n'est pas tout. Les conseils et les exemples de mon ami Joseph Vernet ont fait de moi, sans que je m'en vante, un dessinateur passable. Avant de faire démolir, d'après la clause du testament de Maria, le pavillon de Mignard, si gracieux et si élégant sous son dôme d'ormeaux et de peupliers, je n'avais pu résister à l'envie d'en dessiner une vue. Cette vue, que j'avais soigneusement gardée dans mon portefeuille, j'eus alors l'idée cruelle de la copier, mais en y ajoutant, pour en augmenter le pittoresque, les accessoires d'une inondation: j'écrivis dessous, 25 *novembre* 1755, et je sus m'arranger pour qu'Édwige trouvât un matin ce dessin sur sa table à ouvrage, sans que rien pût lui indiquer qui l'y avait mis. M. de Varni entra, par hasard, presqu'au même instant. — Vois, mon ami,

Digitized by Google

le joli paysage, et dis-moi, si tu le sais, qui m'a fait cette galanterie! lui dit en souriant la vicomtesse. A peine eut-il regardé, qu'il devint pâle comme un spectre, et déchirant avec rage le papier que lui présentait sa femme: — Qui donc, s'écria-t-il d'une voix frémissante, qui donc a porté cela ici? Quel est l'ennemi, quel est le fantôme acharné à me poursuivre? Ces murs vont-ils parler? Suis-je donc maudit pour toujours? Puis, se retournant vers Edwige qui l'écoutait avec une surprise mêlée d'épouvante: — Est-ce vous, ajouta-t-il d'un air égaré, est-ce vous qui êtes chargée de me punir? est-ce vous qui vengez l'autre? — La pauvre femme croyait faire un mauvais rêve; moins elle comprenait, plus elle avait peur. A la fin, M. de Varni se calma; mais cette scène laissa entre Edwige et lui des traces profondes. Aimant peu le monde, recherchant la solitude, accourant quelquefois près d'Antoinette qui ne la consolait pas, la vicomtesse se plongea dans un océan de réflexions vagues et douloureuses. Sans préciser rien de ce qui la tourmentait, elle était amenée à regarder son mari ou comme un maniaque, sujet à des accès étranges, ou comme un coupable, poursuivi,

Digitized by Google

après quelques années de calme et d'oubli, par le remords lointain d'une action criminelle. Elle ne cessa pas de l'aimer, mais elle éprouva auprès de lui ce sentiment de pitié inquiète qu'on éprouve auprès d'un malade dont on ne peut pas définir le mal, auprès d'un homme placé, par quelque infirmité morale ou physique, hors de la loi commune. Prompt à soupçonner et à prendre ombrage, le vicomte devina en partie l'impression qu'il produisait sur Edwige : son orgueil s'en irrita ; son caractère, déjà froissé, s'aigrit davantage : les souffrances de la vicomtesse augmentèrent, et, sans qu'aucun indice extérieur trahît ce qui se passait dans cette maison splendide, l'affection, la confiance et la paix achevèrent d'abandonner ces deux âmes désolées.

Enfin, pour frapper un dernier coup, je fis passer au vicomte, avec les mêmes précautions et le même mystère, une seconde lettre anonyme, dans laquelle on l'avertissait qu'une personne qui voulait vous venger, venait de révéler à Edwige tous les secrets du pavillon de Mignard. L'imagination tourmentée de M. de Varni accepta ce dernier avis comme une vérité

Digitized by Google

cruelle; et, dès lors, sa seconde femme lui apparut réellement comme la vengeresse de la première. Elle lui inspira un effroi superstitieux qui devint une nouvelle torture. Lorsqu'elle tournait vers lui ce doux regard qui ne savait plus sourire, mais auquel un mot affectueux eût bien vite rendu son expression de tendresse, il croyait toujours qu'elle allait lui parler de M. de Tervas, de la nuit du 25 novembre, de la mort de Gaston et de Maria. Alors il la repoussait avec emportement ou la fuyait avec terreur; et elle, n'y pouvant rien comprendre, se disait tout bas, en dévorant ses larmes, que sans doute un triste secret, une idée fatale ou une haine inexplicable lui avait à jamais enlevé le cœur de M. de Varni.

Telle est, mon cher Claude, la vie qu'ont menée, pendant plus de trois ans, ces deux êtres, l'un si coupable, l'autre si bon, condamnés, à leur insu, à une longue expiation. Ces douleurs cachées, ces tortures de tous les instans ont fini comme elles devaient finir. M. de Varni, renonçant à reconquérir la confiance et l'amour d'Edwige, la regardant désormais,

Digitized by Google

non plus comme l'ange de médiation, mais comme l'instrument de son supplice, est reparti, il y a quelques mois, pour Paris: et la vicomtesse est allée ensevelir sa douleur à Maleraygues, d'où elle écrit, de temps à autre, à Antoinette des lettres remplies de découragement et de tristesse. C'est moi qui dicte les réponses; ainsi, vous pouvez être tranquille; aucun éclaircissement, aucune consolation ne lui arrivera de notre côté.

Je pense, mon cher Claude, que vous serez content de moi: je sens, aux remords qui m'agitent, que je ne m'acquitte que trop bien de la mission redoutable dont vous m'avez investi; ah! si vous aviez connu cette douce et aimable Edwige, peut-être auriez-vous été moins impitoyable! Tant de grâce et de bonté, de tels trésors de jeunesse, de dévoûment et d'amour; et tout cela perdu, flétri, dévasté pour expier le crime d'un autre... Oh! chère et cruelle Maria! que de bien vous m'avez fait! mais que de mal vous me faites! Fallait-il donc me rendre si heureux, pour me forcer de devenir si coupable! Adieu, Claude: mille tendres souvenirs à Julie.

Digitized by Google

CLAUDE A DOMINIQUE.

Baveno, mars 1769.

Si je partageais vos superstitions et vos craintes, si je tremblais comme vous à chaque pas nouveau dans la voie où nous guide l'invisible main de notre bienfaitrice, j'aurais lieu de croire que Dieu me punit d'avance et condamne l'œuvre à laquelle nous nous sommes voués. Pour la troisième fois, mes espérances de paternité viennent d'être cruellement déçues: Julie vient de donner le jour à un enfant qui n'a vécu que quelques heures. Jugez de ma douleur, du désespoir de ma femme!

N'importe; que rien ne nous détourne du but que

Digitized by Google

nous nous sommes fixés. Une voix secrète me dit que toutes les volontés de Maria seront exécutées, que rien ne manquera à la vengeance héréditaire, que de Julie et de Claude naîtra un second vengeur, destiné à continuer ma tâche, et à affermir un jour la décision chancelante de votre héritier comme j'aurai affermi la vôtre. Ne vous lassez donc pas, mon cher Dominique ; ayez toujours les yeux fixés sur Maleraygues et sur Paris ; et informez-moi de tout ce que je dois savoir pour vous seconder si vous avez besoin d'aide, pour vous encourager si vous avez besoin d'appui, pour vous rappeler Hyères et le testament de Maria, s'il vous arrivait d'hésiter encore. Adieu.

Digitized by Google

LE COMTE DE VARNI A EDWIGE.

Paris, mai 1773.

Madame, vous n'apprendrez pas sans étonnement la détermination que j'ai prise. Le roi, qui me comble de bontés, m'a offert un régiment, et quoique je ne sois plus à l'âge des illusions et des enthousiasmes, j'ai accepté avec reconnaissance. On parle d'une guerre prochaine; et j'ai pensé que le mouvement, les impressions de cette vie nouvelle, m'arracheraient à des chagrins auxquels j'avais cru autrefois trouver un terme en me voyant accueilli par vous. Peut-être aussi, si j'ai l'honneur de servir le roi avec quelque distinction, de courir quelque danger ou de verser un peu de mon sang, me rendrez-

Digitized by Google

vous, sinon votre tendresse, au moins ces sentimens de considération et d'estime qu'une cause inconnue semblait m'avoir fait perdre, dans les derniers temps que nous avons passés ensemble. J'ai voulu vous informer d'une décision qui apporte un aussi grand changement dans ma destinée : j'ai voulu aussi vous adresser une demande.

Nous en sommes encore aux bruits de guerre, et je puis, en attendant, disposer de moi indéfiniment. J'aurais un vif désir de retourner à Maleraygues; voilà bien long-temps que je n'ai revu mon fils, notre Elzéar, et quelles que soient les bizarres et mystérieuses dissidences qui sont venues peu à peu nous désunir sans que j'aie pu ni les prévenir, ni les expliquer, il me semble que j'éprouverais, en vous revoyant, une émotion qui me serait douce. Mais avant de franchir la distance qui nous sépare, j'ai voulu vous prier de me dire sincèrement s'il ne vous serait pas trop pénible de vous retrouver auprès de moi. Vous devez comprendre le prix que j'attache à ma question et à votre réponse; car si je pensais qu'un motif que je ne veux pas approfondir vous fît désirer de ne point me

Digitized by Google

voir troubler votre solitude, si je croyais que ma vue pût vous être odieuse et détruire le calme dont vous jouissez sans doute aujourd'hui, j'aimerais mieux renoncer à ce bonheur, étouffer en moi ce dernier désir d'époux et de père, que redevenir pour vous, ne fût-ce que pour un jour, un nouveau sujet de souffrance. Le cœur aussi a son orgueil, et le mien me dit que je ne dois point prétendre à froisser votre volonté, si votre volonté me repousse, à réclamer votre affection si j'ai eu le malheur de la perdre, et à m'imposer de force si vous ne m'acceptez que par devoir. Pardonnez à cette susceptibilité d'un homme qui a trop souffert pour douter désormais de ce qui l'afflige et croire à ce qui pourrait le consoler. Je suis, en attendant votre réponse, votre tout dévoué.

Vicomte de Varni.

Digitized by Google

EDWIGE AU VICOMTE DE VARNI.

Maleraygues, juin 1773.

Votre lettre, Monsieur, m'a fait éprouver deux émotions bien vives et bien différentes, en m'apprenant à la fois le parti que vous avez cru devoir prendre, et le désir que vous voulez bien m'exprimer. En calculant les nouvelles chances de séparation que la vie militaire va établir entre nous, et les dangers que vous aurez peut-être à courir, j'aurais senti mes peines s'accroître, si je n'avais démêlé, dans la demande que vous m'adressez, les traces d'un sentiment que je regardais comme éteint. Depuis six ans que je suis seule à Maleraygues, abandonnée à

Digitized by Google

mes tristes rêveries, cachant de mon mieux à ma famille les pensées qui me consument, et n'ayant pour consolation que les douces caresses de notre Elzéar, je me suis souvent interrogée avec la sévérité d'un juge : j'ai cherché par quel tort involontaire j'avais pu démériter de votre cœur, moi qui aurais donné ma vie pour vous épargner un chagrin. Quand vous avez demandé ma main à mon père, je savais que j'étais bien peu digne de vous fixer : mais quelque chose me disait que vous aviez souffert, et il me semblait qu'à force de dévoûment et d'amour, je pourrais vous rendre un peu de cette quiétude à laquelle aspirent, dit-on, les âmes fatiguées : je ne savais rien du monde et de la vie, et je croyais qu'un amour vrai dans un cœur simple aurait quelque puissance auprès de vous. Telle fut mon ambition, Monsieur, et elle parut justifiée par les trois premières années de notre union. Ce furent trois années bien douces, bien heureuses ; permettez-moi de vous en remercier. Plus tard, j'ai vu notre bonheur pâlir ; une influence inconnue, inexplicable, est venue peu à peu se glisser entre nous pour me faire douter de votre affection, pour vous faire douter de la mienne : j'ai souffert, j'ai pleuré ;

Digitized by Google

mais je puis me rendre cette justice que si j'ai eu parfois l'envie de me plaindre, je n'ai jamais eu l'idée de vous accuser.... Non, je vous aimais d'une autre affection, moins douce, mais aussi sincère; mes larmes retombaient sur mon cœur goutte à goutte, et si je craignais de vous les montrer, c'était pour ne pas ajouter à vos nouvelles tristesses... Ce fut là le plus cruel de mes tourmens : vous bénir en silence, me cacher de vous pour vous aimer, comprendre vaguement qu'il y avait en moi assez de tendresse et d'amour pour cicatriser bien des blessures, pour calmer bien des orages, et comprendre aussi que ni mes regards, ni mes caresses, ni mes sourires ne pouvaient plus rien pour vous rendre heureux... Ah! si j'avais pu, en perdant mon repos, vous voir recouvrer le vôtre! si j'avais pu réparer votre bonheur avec les lambeaux du mien!.... Mais non, tout m'échappait à la fois; vous renonciez à être aimé de moi, et vous cessiez de m'aimer!

Aujourd'hui, vous désirez revenir à Maleraygues; Maleraygues est à vous, Monsieur, et tous ceux qui l'habitent vous appartiennent mieux encore que ses

Digitized by Google

murailles et ses tourelles. Vous retrouverez cette habitation mélancolique et sauvage exactement telle que vous l'avez laissée. C'est là que j'ai été heureuse, que j'ai un moment espéré vous rendre heureux, et je n'ai rien voulu changer à ces arbres et à ces pierres qui me parlaient du passé et de vous. Si vous n'êtes ramené à votre foyer que par le besoin de ressaisir quelques journées de calme entre les agitations de votre brillante existence et l'aventureuse vie des camps, venez; notre ciel n'a rien perdu de son azur, ni nos fraîches collines, de leur printanière verdure: nos grands bois ont toujours leurs mystérieux murmures; et, plus fidèle que les hommes, l'hirondelle vient, comme autrefois, suspendre son nid à notre toit. Si vous éprouvez surtout le désir de voir et d'embrasser votre Elzéar, il vous attend, il vous espère et il vous aime: le premier visage que vous verrez apparaître au bout de l'avenue, ce sera le sien; le premier nom que vous trouverez sur ses lèvres, ce sera le vôtre. Si une autre pensée vous ramène, si, au milieu du brillant tumulte de Paris, de la cour et du monde, vous avez senti parfois un peu de vide et de regret se glisser dans votre âme, si parfois vous

Digitized by Google

vous êtes dit qu'il vous manquait, là, à vos côtés, le cœur qui se dévoue, la bouche qui sourit, le regard qui console, la main qui essuie la sueur du front et les larmes des yeux... Mais non, où vais-je, pauvre solitaire, égarer ma folle rêverie ! Revenez, je ferai auprès de vous ma place aussi petite qu'il vous plaira ; même, si vous le voulez, je ne paraîtrai devant vos yeux qu'en donnant la main à Elzéar, afin qu'en embrassant le fils, vous pardonniez à la mère, votre humble et dévouée servante,

E. du Chesnay de Varni.

Digitized by Google

EDWIGE A ANTOINETTE.

Maleraygues, février 1774.

Vous avez été, ma chère Antoinette, la confidente de mes peines et de mes tourmens; il est juste que je vous dise aussi ma joie. Oui, ma belle et douce amie, j'ai retrouvé le cœur et l'affection de monsieur de Varni. D'étranges malentendus, que j'aime mieux oublier que comprendre, nous avaient peu à peu désunis, sans qu'il me fût possible de savoir quelle était cette secrète influence qui pesait sur nous, et nous détachait l'un de l'autre, comme ces fruits qu'un ver invisible fait tomber de l'arbre. Oh! que j'ai souffert! mais qu'il soit béni celui qui me causa ces

Digitized by Google

douleurs! Il me semble aujourd'hui que je ne puis plus mesurer le regret d'être exilée de ce cœur, que par le bonheur d'y rentrer.

Après avoir pris du service et s'être mis à la disposition du roi, qui lui a donné un régiment, monsieur de Varni est venu, l'an dernier, dans l'intention de passer quelque temps à Maleraygues. Il a paru content de revoir ce château où nous avions passé les trois premières années de notre mariage, heureux surtout d'embrasser son fils, dont la beauté et le bon naturel me rendent bien fière. Mais, auprès de moi, monsieur de Varni paraissait toujours mal à l'aise : parfois on eût dit qu'il était prêt à me parler, à m'ouvrir toute son âme, à me demander un soulagement pour quelque blessure inconnue, et qu'au même instant un sentiment invincible le retenait. En vain je me faisais simple et souriante, comme aux premiers temps de notre mariage, et même, par des provocations délicates, je semblais aller au-devant de ses confidences : il rompait brusquement l'entretien, évitait de nouveau ma rencontre, et je croyais alors que nous allions recommencer cette horrible vie d'Avi-

Digitized by Google

gnon, d'où nous étions sortis tous deux, si meurtris et si déchirés.

Un matin, cet automne, je me promenais dans une allée du jardin. Monsieur de Varni, voulant voir où Elzéar en était de ses leçons, entra dans ma chambre où je tenais enfermés les livres et les cahiers de mon fils; il fouilla quelque temps dans mes tiroirs, et, un moment après, j'entendis un cri... oh! un cri qui me troubla sans m'effrayer : car il me sembla que c'était une joie soudaine qui venait de l'arracher à monsieur de Varni. Bientôt je le vis arriver à moi... il était pâle, haletant; ses regards brillaient d'un éclat indicible; sa main tremblante tenait quelques pages qu'il me montrait avec transports. J'y jetai les yeux, et j'y reconnus mon écriture; c'était une sorte de journal que j'avais écrit chaque soir, depuis que j'avais pu me rendre compte de mes souffrances, dans ma calme solitude de Maleraygues. Dans ce journal, écho fidèle de mes impressions, de mes souvenirs, j'avais épanché tout mon cœur : je n'y reprochais rien à monsieur de Varni; mais je demandais pourquoi il ne m'aimait plus, pourquoi il ne voulait plus même se

Digitized by Google

laisser aimer. — D'où vient, écrivais-je, qu'il se détourne de moi? Y a-t-il dans mon âme une seule pensée qui ne soit à lui? Que suppose-t-il? Que croit-il? Qu'y a-t-il donc d'étrange entre nous deux? — Et sur ce texte inépuisable, j'ajoutais mille commentaires. Soyez bénies, pages naïves que je ne croyais écrire que pour moi seule et qu'a rencontrées son regard! Ah! si vous saviez, Antoinette, avec quelle ivresse il me remerciait, avec quelle ardeur il me demandait pardon, avec quelle tendresse il s'accusait de m'avoir méconnue! — Mais, vous ne saviez donc rien? m'a-t-il demandé deux ou trois fois dans l'égarement de sa joie : je me trompais donc? Vous ne saviez rien? — Eh! que pouvais-je savoir? lui ai-je répondu avec surprise; je savais que je vous aimais, et je sais que je vous aime; et je le pressais dans mes bras comme si j'eusse voulu reconquérir en un moment tout mon bonheur de dix années. Qu'est-ce donc que ce secret auquel faisait allusion monsieur de Varni, et qui, si je l'avais connu, devait élever entre nous cette idéale barrière? Peu m'importe! je ne veux point le connaître; je ne veux point appuyer sur mon bonheur, de peur qu'il se rompe encore

Digitized by Google

sous mes pas. M. de Varni a l'air heureux, consolé, tranquille ; il se plaît à m'entendre lui parler de ma tendresse, à relire sur mon front pâli les traces de cet amour qui a été pour moi un long chagrin entre deux joies ; je n'en veux pas davantage. Que le passé garde ses pages tristes ou sombres! Le passé n'est pas à moi ; il est à Dieu qui pardonne les fautes, et qui me permet d'adoucir les plaies. Adieu, chère Antoinette, souriez à mon bonheur, vous qui êtes assez heureuse pour le comprendre, assez bonne pour le partager. Elzéar envoie à Agricol mille joyeuses caresses, et moi, je suis toute à vous.

EDWIGE DE V...

Digitized by Google

VICOMTE DE VARNI A DOMINIQUE.

Maleraygues, décembre 1774.

Mon cher monsieur Ermel, l'intérêt que vous prenez à tout ce qui me touche, m'engage à vous faire part de deux évènemens, dont l'un me comble de joie, dont l'autre, il y a quelques années, m'eût paru un bonheur, et me rend un peu triste aujourd'hui. Madame de Varni vient de me donner une fille, qui est bien la plus délicieuse petite créature qui se puisse imaginer. Elle s'appelle Clémentine, et, malgré mes cheveux grisonnans, elle me sourit d'une façon charmante. Je ne saurais vous dire tout ce qu'est pour moi cet enfant; c'est le lien suprême qui confond et resserre ma douce union avec Edwige; c'est le gracieux espoir de ma vieillesse; c'est la vivante prière qui s'élèvera pour moi vers le ciel; c'est l'amour,

Digitized by Google

c'est la grâce, c'est le pardon... Mais, pour le moment, il faut que je quitte ces deux anges, il faut que je dise adieu aux trésors que j'avais retrouvés ici. Un ordre du roi me rappelle à mon régiment. Si la paix devait être maintenue, j'aurais demandé et obtenu un congé illimité; mais, depuis que notre jeune et généreux roi Louis XVI est monté sur le trône, il est plus que jamais question, pour la France, de venir au secours de l'indépendance américaine. Quitter le service en ce moment, ce serait un déshonneur, et, si mon cœur m'y engageait, mon vieil orgueil ne me le permettrait pas. Je m'apprête donc à partir bientôt, en laissant ici tout ce que j'aime; et je vous demande, mon cher monsieur Ermel, la continuation de vos bons services, dans le cas où ma femme et mes enfans auraient à les réclamer. Pardonnez-moi le laconisme de cette lettre; je suis avare de tous les instans que j'ai encore à passer ici, et vous êtes trop bon mari, trop bon père, pour m'en vouloir si je vous quitte afin de retourner bien vite auprès d'Edwige, d'Elzéar et de Clémentine. Je suis, mon cher monsieur Ermel, votre affectionné

Vicomte de Varni.

Digitized by Google

CLAUDE A DOMINIQUE.

Baveno, mars 1776.

Retenez, mon cher Dominique, tout mouvement de surprise ; Julie vous arrivera quelques jours après cette lettre.

Ainsi que je vous l'écrivais, il y a trois ans (1), après de cruelles déceptions et une bien longue attente, Julie est accouchée d'un fils que nous avons eu le bonheur de conserver. Aujourd'hui notre petit Jérôme est un gros garçon bien portant, qui me promet un robuste et intrépide héritier. Je n'ai donc plus à craindre de lacune dans cette chaîne de trois

(1) Cette lettre a été omise, comme insignifiante, par le notaire.

Digitized by Google

générations auxquelles Maria a légué sa vengeance, et je puis espérer que, si l'on faiblit à Avignon, on ne faiblira pas à Baveno. Dès lors il m'a été possible de trouver dans le sentiment qui m'attache à l'œuvre que je poursuis, le courage de me séparer de Julie.

Vous avez acquis, et je vous en remercie, la confiance entière de monsieur de Varni; Antoinette est devenue l'amie de la vicomtesse; ce qui signifie que, pourvu que le vouliez bien, vous avez tout pouvoir dans cette maison.

Monsieur de Varni, vous me l'avez appris, a quitté la France; il s'est embarqué avec les premiers auxiliaires envoyés en Amérique; étrange destinée qui lui fera, vingt ans après ses crimes, traverser ces mers des Indes où Gaston de Tervaz, sa victime, avait failli trouver la mort !

Madame de Varni est seule à Maleraygues : elle est riche; il est impossible qu'elle n'ait pas besoin d'une gouvernante ou d'une bonne pour sa fille Clémentine.

Cette gouvernante, cette bonne, ce sera Julie.

Digitized by Google

Ne vous récriez pas, ne me demandez pas quel est mon plan et mon but. Il n'est pas nécessaire que vous les connaissiez. Julie et moi nous allons entrer en scène : car, vraiment, avec vos études du cœur humain et les chagrins imperceptibles que vous donnez à nos ennemis, nous perdrions des années interminables sans punir et sans frapper !

Tout ce que je réclame de vous, c'est que vous profitiez de votre influence auprès de madame de Varni pour faire entrer Julie chez elle. Ceci, je l'exige, je le veux, et, si vous manquiez à votre serment, je partirais pour la France, et ce serait sur vous et les vôtres que je porterais mes premiers coups.

Julie ira frapper à votre porte ; c'est à vous d'arranger la fable que vous aurez à accréditer auprès de votre femme et de madame de Varni. Vingt ans se sont écoulés depuis que Julie est partie d'Avignon ; d'ailleurs, elle n'y passera que quelques heures ; elle m'a demandé comme une grâce de lui permettre de revoir une fois encore Antoinette, et j'ai cru pouvoir

Digitized by Google

y consentir; car elle ne se trahira point, et Antoinette elle-même sera facile à tromper.

Je vous charge de toutes les inventions accessoires, nécessaires pour faire admettre Julie chez madame de Varni; elle est bien sûre qu'aucun regard ne la reconnaîtra, puisque monsieur de Varni est absent. Une fois installée à Maleraygues, ne vous occupez plus d'elle. C'est moi qui lui dicterai ce qu'elle aura à faire, et je sais ce que j'aurai à lui dicter.

Adieu, Dominique, ne pâlissez pas, n'hésitez pas; surtout n'essayez pas d'entraver ma volonté inflexible, car vous ne préviendriez aucun malheur, et l'âme de Maria, qui respire tout entière en moi, saurait vous punir de vos refus. Adieu.

CLAUDE.

Digitized by Google

JULIE A CLAUDE.

Malraygues, mai 1776.

Me voici établie, mon cher Claude, chez madame Edwige de Varni : avant de te parler de mon installation à Maleraygues, je veux te dire quelques mots de mon arrivée à Avignon,

Lorsque je t'ai quitté, j'avais le cœur bien gros ; si je n'ai pas pleuré davantage, c'est que je t'ai voué une soumission sans bornes, et que pleurer en accomplissant un de tes ordres, m'eût paru déjà un

Digitized by Google

manque d'obéissance. Mais dès que j'ai été seule dans cette voiture qui m'emportait loin de toi, loin de Jérôme, de notre beau lac, de notre jolie maison de Baveno, de tout ce que j'aime, je t'assure que je me suis bien dédommagée, et que mes pauvres yeux étaient bien rouges, quelques heures après notre dernier adieu.

En approchant d'Avignon, une émotion d'un autre genre s'est emparée de moi ; vingt ans s'étaient écoulés depuis qu'une nouvelle patrie, de nouveaux horizons, des sensations nouvelles étaient venus me faire oublier ce palais des Papes, ces remparts crénelés, ces bords du Rhône, tout ce paysage qui encadrait pour moi les souvenirs de mon enfance et de ma jeunesse. Il m'a semblé que ce passé se réveillait en un moment dans mon âme, que l'ombre chérie de Maria allait m'apparaître, que je revoyais, en un vague lointain, le pâle visage de Gaston, l'élégante silhouette du pavillon de Mignard, le plafond enfumé du cabaret de mon père, les rustiques cabanes où nous avions grandi ensemble, ce frais bosquet où tu dénichais les oiseaux jaseurs et où nous nous amusions à cueil-

Digitized by Google

lir les raisins sauvages et les mûres de buisson. Charme étrange du pays natal ! on dirait qu'en le quittant, nous avons laissé un peu de notre cœur à chacun de ses arbres, de ses rochers, de ses sentiers, comme les brebis laissent un peu de leur toison aux haies du chemin ; au retour, nous retrouvons cette partie de nous-mêmes ; mais elle est restée jeune, nous sommes vieux, et c'est ce contraste qui donne à nos souvenirs tant de mélancolie et de douceur.

Dominique Ermel m'attendait sur la route, à une demi-lieue d'Avignon. Il m'a paru bien agité, bien triste, bien abattu. Je suis descendue de voiture ; il m'a prise dans la sienne, et il m'a fait la leçon. D'après la lettre que tu lui avais écrite quelques semaines auparavant, il s'était empressé de faire des démarches auprès de madame Edwige de Varni. Il m'avait recommandé à elle, sous le nom de Stéphanie Durand, et comme veuve d'un de ses parens, mort sans fortune dans un petit village du Dauphiné. Il m'avait représentée comme si malheureuse, si isolée, que c'était, disait-il, m'arracher au déses-

Digitized by Google

poir et me rendre à la vie, que me recevoir dans une maison hospitalière et paisible comme celle de madame Edwige, où je serais traitée en amie plutôt qu'en servante, et où je prendrais soin de la jolie petite Clémentine. Madame Edwige qui aime beaucoup Antoinette, et dont Dominique est devenu le conseil depuis le départ de M. de Varni, avait accueilli cette demande avec une grâce parfaite, en disant que Dominique lui rendait là un grand service, qu'elle serait bien heureuse d'avoir dans sa solitude une compagne qui l'aiderait à rompre la monotonie de ses journées, et serait de moitié avec elle dans les doux soucis de la maternité. L'affaire était donc arrangée, et je n'avais plus qu'à m'acquitter de mon rôle. En me donnant tous ces détails, Dominique était pâle, défait : on eût dit qu'il obéissait malgré lui à une puissance souveraine, et que son cœur démentait tout bas ce que sa bouche me révélait.

Pour le moment il s'agissait de revoir Antoinette sans me trahir et sans qu'elle me reconnût. Il y avait vingt ans que nous nous étions embrassées pour la

Digitized by Google

dernière fois près du lit de mort de Maria ; j'étais bien changée, et il me semblait que le regard même de l'amitié ne pourrait pas me reconnaître. Cependant, pour plus de sûreté, Dominique m'a fait mettre une perruque blonde, qui, cachant mes cheveux, restés si noirs et si épais malgré mes quarante ans, me donne bien la figure la plus étrange qui se puisse imaginer. En outre, j'ai dû m'affubler d'une espèce de cape noire, ramenée sur mon front, et qui dissimulait en partie l'ovale de mon visage : ajoutes-y une grande pelisse qui me couvrait de la tête aux pieds, et sous laquelle ma taille disparaissait entièrement, et tu comprendras qu'il ne devait pas rester grand'chose de cette Julie que tes amoureux regards s'obstinent à trouver encore belle.

C'est dans ce bizarre équipage que j'ai frappé à la petite porte de la rue Banasterie; le cœur me battait bien fort. Antoinette est accourue à ma rencontre; elle n'a presque pas vieilli ; elle a pris seulement un petit embonpoint qui lui va à merveille; du reste, même sérénité dans le regard, même bonté dans le sourire. — « Voilà, ma chère amie, lui a dit Domi-

Digitized by Google

nique avec une émotion qu'il s'efforçait vainement de vaincre, voilà notre cousine Stéphanie Durand, qui a bien voulu venir passer une nuit sous notre toit avant d'aller à Maleraygues. » Là dessus, Antoinette m'a embrassée; avec quel trouble je lui ai rendu cette étreinte! Qu'il m'a fallu de courage pour triompher de l'agitation de mon âme, surtout lorsque j'ai vu Antoinette m'accueillir avec cette affectueuse et communicative tendresse, qui est un de ses plus grands charmes, et devant laquelle on sent fondre toute résolution et toute énergie! Qu'il m'eût été doux de lui dire : « Non, je ne suis pas Stéphanie Durand, une parente éloignée que tu n'a jamais connue et que tu ne connaîtras jamais ; je suis Julie, ta compagne, ton amie, ta sœur, Julie que tu crois morte, qui vit et qui t'aime ! » J'ai résisté à ces entraînemens ; je me suis contentée de la presser, à plusieurs reprises, dans mes bras avec des transports qui ont dû l'étonner un peu. Puis, nous sommes montés dans le petit salon attenant à l'étude de Dominique. Antoinette m'a présenté son fils Agricol; c'est un joli garçon de quinze à seize ans, mais qui n'est pas aussi robuste que le sera, j'espère, à son âge, notre petit Jérôme.

Digitized by Google

Il a les yeux bleus de sa mère et la taille élégante qu'avait Dominique dans notre beau temps. Quant à Antoinette, je ne pouvais me lasser de la regarder. Le jour baissait : bientôt on a apporté de la lumière, et nous nous sommes trouvés tous les quatre groupés autour de la vieille table de famille. Là, j'ai pu apprécier, en quelques heures, le bonheur tranquille de ce ménage, moins passionné que le nôtre, mais qu'aucun chagrin, aucun nuage n'a jamais troublé; j'ai pu comprendre que Dominique, s'abandonnant au courant limpide et doux de cette vie, ait fini par perdre de vue le terrible point de départ, et que la mission vengeresse, léguée par Maria, soit devenue pour lui un rêve importun plutôt qu'une pensée dominante. Dans nos courses aventureuses à travers les montagnes de la Lombardie et de la Suisse, ou dans notre nid charmant de Baveno, en face de nos grands horizons, nous avons pu, même au milieu des transports de notre amour, des ivresses de notre bonheur, nous souvenir de la tâche sinistre que nous avions à poursuivre, de la destinée singulière, implacable qui nous marquait au front, nous jetait violemment hors de la vie ordinaire, et faisait de nous d'heu-

Digitized by Google

reux proscrits; mais, dans ce modeste salon où Antoinette lui sourit, où Agricol écrit sous ses yeux, où les travaux et les joies de la vie domestique conservent toute leur tranquillité bourgeoise, Dominique ne peut être qu'un bon père, un bon époux, un habile et loyal notaire; et, dans cette douce existence où toutes les journées se ressemblent, l'horrible clause du testament de Maria est devenue une page étrange, effrayante, infernale, qu'il n'ose pas déchirer, mais qu'il voudrait ne plus relire,

Dans les premiers instans que j'ai passés ainsi avec Dominique et sa femme, l'émotion avait tellement altéré ma voix, et je me contentais de répondre d'une manière si brève à leurs questions amicales, que rien ne pouvait me trahir auprès d'Antoinette. Mais, au bout d'une heure, je me suis un peu aguerrie, j'ai parlé davantage, et j'ai vu Antoinette me regarder avec une sorte de trouble indéfinissable, comme si ma voix lui rappelait quelque lointain et confus souvenir. Dominique m'a fait un signe imperceptible; je me suis ravisée, et Antoinette, un moment émue, a paru de nouveau complètement dé-

Digitized by Google

routée. La soirée s'est passée ainsi, sans trop d'encombre. Vers dix heures, je me suis plainte d'un peu de fatigue, et j'ai demandé la permission de me retirer. C'est là, mon cher Claude, que toute résolution a failli m'abandonner. Fidèle aux lois de la bonne hospitalité bourgeoise, Antoinette m'avait fait dresser un lit dans sa chambre. Lorsque nous nous y sommes trouvées seules, Antoinette s'est mise à genoux; j'ai imité son exemple : après une courte et fervente prière, elle m'a dit en se retournant à demi vers moi : « Nous allons maintenant prier, ainsi que je le fais chaque soir depuis vingt ans, pour deux amies qui m'étaient bien chères, et dont le souvenir est éternellement présent à mon cœur : elles s'appelaient Maria et Julie. » Alors, joignant de nouveau ses pures et blanches mains : « Mon Dieu, a-t-elle murmuré à voix basse, accueillez dans votre miséricorde Maria et Julie, si cruellement frappées en ce monde : mon Dieu, reprenez-moi le bonheur que vous m'avez donné, s'il faut une expiation pour faire monter jusqu'à vous ces deux âmes désolées! » — Quand nous nous sommes relevées, mon visage était baigné de larmes : elle s'en est aperçue, et me tendant les

Digitized by Google

bras : « Stéphanie, m'a-t-elle dit, je ne sais ce qui se passe en moi ; il y a à peine quelques heures que je vous connais, et déjà je vous aime... Et vous aussi, vous m'aimerez un peu, n'est-ce pas? » Je me suis jetée sur son cœur toute tremblante. — « Pauvre femme! a-t-elle repris, trompée par mon émotion, vous êtes malheureuse ! vous aussi vous avez perdu des personnes qui vous étaient chères, et voilà que je vous rappelle vos chagrins : Stéphanie, pardonnez-moi : désormais vous ne serez plus seule : mon affection vous est acquise, et vous allez trouver à Maleraygues la meilleure, la plus aimable des femmes, la vicomtesse Edwige de Varni! » — Pour toute réponse, je ne savais que me serrer contre elle avec un redoublement de tendresse; dans ce mouvement, j'ai touché une petite croix qu'elle portait sur sa poitrine : « C'est, m'a-t-elle dit, la croix de Julie. Depuis sa mort, cette croix ne m'a jamais quittée : ah ! c'est que je l'aimais bien!... Et tenez, vous ne savez pas? ce qui fait que je me suis sentie tout d'abord attirée vers vous, c'est que tout à l'heure, au salon, quand vous avez parlé, votre voix m'a rappelé la sienne; et maintenant votre regard..... Oh ! oui,

Digitized by Google

vous lui ressemblez, et, je le sens à présent, c'est pour cela que je vous ai aimée si vite!.... »

Comment résister à de tels souvenirs, à de semblable paroles? Mon courage m'abandonnait peu à peu; heureusement, en me voyant pâlir et chanceler, Antoinette a cru que je succombais à la fatigue : elle s'est excusée, s'est éloignée de moi : un quart d'heure après, nous étions couchées toutes deux, et notre lampe éteinte.

Le lendemain matin, au point du jour, Dominique a frappé à notre porte : car il avait été convenu que nous partirions de très bonne heure; j'étais réveillée et toute prête; les premiers rayons de l'aube commençaient à peine à glisser à travers la fenêtre de notre chambre : je me suis levée tout doucement et me suis avancée sur la pointe du pied, vers le lit d'Antoinette. Les émotions de la veille avaient dû se calmer peu à peu, et en ce moment elle dormait d'un sommeil paisible. Je me suis penchée vers elle, et effleurant son visage de mes lèvres : adieu, chère amie, chère sœur! ai-je murmuré : adieu! puisse

Digitized by Google

ton rêve répondre au vague pressentiment de ton cœur ! Puissent les voix confuses du sommeil te redire que c'est bien Julie qui t'embrasse et qui t'aime ! Puis, m'arrachant de ce pur et chaste oreiller, je suis sortie sans bruit ; Dominique m'attendait ; je suis montée avec lui dans sa petite voiture, et, le lendemain, nous arrivions à Maleraygues.

Tu ne saurais t'imaginer, mon cher Claude, avec quelle ineffable bonté j'ai été reçue par madame Edwige de Varni. Rajeunis Antoinette de six ou sept ans ; donne-lui au lieu de sa blonde et suave beauté, une figure irrégulière, mais charmante ; fais-en une vicomtesse, et tu auras une idée de la physionomie, de la douceur et des manières de madame Edwige. J'arrivais presque disposée à la haïr, et, dès le premier jour, je me suis sentie désarmée. Son fils, Elzéar, de deux ans plus jeune qu'Agricol Ermel, a pour moi le tort de ressembler à M. de Varni. Mais s'il conserve les heureuses qualités que semble promettre son enfance, il sera aussi bon que son père a été méchant : quant à Clémentine, je n'ai rien vu de comparable à cette ravissante petite créature : elle est la joie, l'insatiable joie de sa mère, qui ne vou-

Digitized by Google

drait pas la quitter une minute, et qui m'a dit en me conduisant à son berceau : « Vous ne me remplacerez pas auprès de Clémentine ; mais vous me seconderez ; elle aura deux mères. » Voilà, mon cher Claude, de quelle façon madame Edwige de Varni m'a installée auprès d'elle. Il n'y a rien entre nous qui rappelle les relations de domesticité : non, avec cette délicatesse que l'esprit suggère, mais que le cœur inspire, elle a su, dès l'abord, faire de ma position à Maleraygues un affectueux échange de zèle, de prévenances, de services rendus avec dévoûment et reçus avec amitié. On dirait sans cesse que c'est elle qui est mon obligée, qu'elle me remercie tout bas d'avoir bien voulu venir peupler sa solitude, m'associer à ses joies maternelles, la distraire des inquiétudes que lui cause l'absence de M. de Varni, embarqué depuis six mois sous les ordres du marquis de Bouillé, et exposé aux périls et aux fatigues d'une guerre lointaine. Voilà, mon cher Claude, ma position à Maleraygues : les bontés de madame Edwige, sa tendresse ineffable pour son mari, pour ses enfans, l'hospitalité si douce que j'ai trouvée auprès d'elle, les caresses même de ce jeune Elséar et de cette petite Clémentine pour la-

Digitized by Google

quelle je ne suis plus une étrangère, tout cela me trouble et m'agite d'avance. Quand je songe dans quel but je suis venue, de quel air sombre et impérieux tu m'as dit de me préparer à ce voyage !.... O Claude ! Maria n'est pas encore vengée ; il suffit de jeter un regard sur cet intérieur si calme, si heureux, sur ces deux enfans qui ont comblé toutes les espérances du vicomte, pour reconnaître que notre œuvre n'est pas même commencée, que le testament d'Hyères attend encore un exécuteur, que rien n'a été fait pour l'expiation de tant de douleurs et de crimes ! ordonne donc ; je suis prête à obéir ; dis-moi d'être impitoyable, et je saurai étouffer dans mon âme tout sentiment de pitié. Dominique est reparti pour Avignon, deux jours après notre arrivée : il paraissait horriblement tourmenté de l'idée de me laisser à Maleraygues. Il comprend, comme moi, que tu m'as confié une mission fatale ; qu'en me plaçant dans la maison même de ceux que nous sommes chargés de punir, tu as voulu avoir ici une oreille pour entendre, un œil pour voir, une main pour frapper : donne-moi donc tes ordres, et surtout, je t'en prie,

Digitized by Google

ne me fais pas trop attendre ; ne me laisse pas le temps de m'attacher à ces pauvres êtres qui n'ont rien fait de mal, qui m'aiment déjà, et que je finirais par aimer ! Tu sais que j'ai du courage ; je ne pâlirai pas au moment d'agir.... Ah ! si le vicomte était ici ! si je pouvais, en le voyant tous les jours, raviver tous les jours ma haine ! si tu me disais de le tuer, lui, le grand coupable, de lui planter un poignard dans le cœur, de le laisser se débattre dans une sanglante agonie, regrettant avec désespoir les biens réservés à sa vieillesse, entendant frémir à son oreille les noms de Gaston et de Maria ! Que je me sentirais forte pour exécuter cette sentence, pour payer, dans ces momens terribles, ma dette de reconnaissance et d'amour à notre chère bienfaitrice !.. Mais non ; je le sens, je le devine, ce n'est pas le vicomte que me désigne ta haine ! Tu veux sans doute qu'il soit frappé, déchiré dans ses affections avant de succomber lui-même. Que veux-tu donc ? dis-le tout de suite ; car c'est trop cruel d'attendre ainsi !... O Claude ! mon maître bien-aimé, pardonne-moi le désordre de cette lettre, je ne sais plus moi-même ce

Digitized by Google

qui se passe dans mon cœur : il y a des momens où je voudrais m'enfuir d'ici ; d'autres où ce seul nom de Varni réveille en moi tous les souvenirs d'Avignon, du pavillon de Mignard, du lit funèbre d'Hyères. Tu m'apparais, sinistre et menaçant, prompt à me maudire si j'hésite. Claude me maudire ! Oh ! cette pensée consume et anéantit tout le reste ! je te suis soumise en esclave, à toi que je ne me souviens pas avoir commencé d'aimer, puisque cet amour a été le premier tressaillement de mon âme ! Esclave, entends-tu bien ? mais esclave heureuse, prête à bénir jusqu'aux meurtrissures de ses chaînes, à faire, de sa plus douloureuse obéisance, une nouvelle manière de t'aimer ! toi que, depuis vingt ans, je n'avais jamais quitté, dont la vie était ma vie, dont le souffle était mon souffle, qui avais si bien absorbé en toi tout mon être, que je me demande si c'est ta Julie qui est ainsi loin de toi, et si je n'ai pas laissé toute mon âme à Baveno, sous les lèvres de Jérôme et sous les tiennes... oh ! qu'il me soit donné de te revoir encore, de te presser encore dans ces bras qui aujourd'hui se ferment à vide ! Qu'après avoir rempli à Maleraygues ma mission vengeresse, je puisse m'é-

Digitized by Google

lancer de nouveau vers ce lointain abri où j'ai laissé mon mari et mon enfant! Eussé-je du sang à mes mains et des remords dans le cœur, tu me diras que tu es content, que Maria est obéie, que je n'ai rien perdu de ta tendresse, et tout ce qui n'est pas Jérôme et toi, s'effacera comme un mauvais rêve! Adieu.

Digitized by Google

CLAUDE A JULIE.

Baveno, novembre 1777.

Julie, tu as deviné, ce n'est pas monsieur de Varni qu'il faut atteindre ; ce n'est pas lui qu'il faut frapper. Si tu le laissais revenir, peut-être te reconnaîtrait-il. Ton œuvre doit s'accomplir avant que notre persécuteur ait remis le pied sur le seuil de sa porte ; et cette œuvre, la voici :

Si j'ai bien compris les détails que tu me donnes, les lettres de Dominique Ermel, les fragmens de correspondance d'Edwige avec Antoinette et du vicomte avec Dominique, monsieur de Varni, après quelques années de malentendus, de vagues soupçons, de sourdes inquiétudes qui avaient jeté une sorte de malaise et de désunion entre sa femme et lui, a retrouvé l'af-

Digitized by Google

fection d'Edwige, et, avec cette affection, le bonheur et le calme : pour rendre ce rapprochement plus doux et plus décisif encore, une petite fille (ange de paix et de pardon, comme il l'appelle), est venue sceller cette réconciliation, et faire croire au vicomte, tant le sourire d'un enfant a de magique puissance! que Dieu pourrait lui pardonner ce que la terre semblait avoir depuis long-temps oublié. C'est donc sur Edwige et Clémentine que son bonheur repose. D'ailleurs, Elzéar nous est sacré, puisqu'il doit continuer cette race abhorrée, et que Maria a voulu que trois générations succombassent sous nos coups. Julie, rassemble donc ton courage; c'est Edwige et Clémentine que tu dois frapper; ou plutôt pourquoi frapper la mère? que la fille meure, et la vengeance n'en sera que plus terrible; la mère la suivra dans le tombeau, et elle aura le temps de souffrir.

Tu es admirablement placée pour accomplir l'ordre que je te donne; sans cesse auprès de cette enfant, tu peux épier le moment favorable. Tu n'as pas besoin de te hâter; la guerre d'Amérique commence à peine, et monsieur de Varni ne reviendra sans

Digitized by Google

doute que dans quelques années. Attends, si tu le veux, que la confiance que t'accorde madame Edwige soit devenue assez complète, pour que rien ne puisse t'entraver, quand le moment sera venu. Regarde, écoute, sois attentive : que l'implacable souvenir de Maria et mon inflexible volonté soient pour toi une double armure contre la faiblesse, l'hésitation et la pitié. Tu comprends, n'est-ce pas? que l'arrêt est sans appel, et que si mon plan n'avait pas été tracé d'avance, je n'aurais jamais eu la force de me séparer de toi! Adieu, Julie, sois intrépide comme tu l'as été jadis pour sauver l'honneur de Maria; maintenant il s'agit de la venger; c'est la même cause que tu sers. Si je croyais avoir besoin de te donner du courage, je te dirais que manquer à ton serment et à mes ordres, ce serait t'exposer à perdre mon affection : j'aime mieux te dire que ton âme virile est au niveau de cette tâche redoutable, et qu'en te voyant tant d'énergie pour frapper ce que je hais, je croirai que tu m'aimes davantage. Adieu : Jérôme se porte bien; je t'embrasse sur sa joue, et je suis à toi pour toujours.

Digitized by Google

JULIE A CLAUDE.

Maleraygues, mars 1777.

Oh! je t'en prie, Claude, je te le demande à genoux; rétracte l'ordre affreux que tu m'as donné; je n'aurais jamais le courage de l'accomplir. Tuer Clémentine!... frapper cette délicieuse enfant qui me sourit sans cesse, qui me tend ses petites mains, qui a appris mon nom presqu'aussitôt que celui de sa mère! oh! tu ne peux pas exiger cela! Je ferai tout ce que tu voudras : j'incendierai Maleraygues; je tuerai Edwige; je tuerai Elzéar; mais pas cette enfant! Cette figure blanche et rose serait toujours là, devant moi; elle me poursuivrait dans mon

Digitized by Google

sommeil; elle me rendrait folle! Tu ne peux pa vouloir que ta femme devienne folle, que ton fils entende dire un jour qu'il a une folle pour mère! Claude, tu ne sais pas ce que c'est que cette petite Clémentine! si tu la voyais, tu serais le premier à me dire de l'épargner! Maria, notre bienaimée Maria n'a pas pu exiger de nous un pareil crime... J'en suis sûre, si on lui avait dit: La première victime de cette vengeance héréditaire, sera une enfant de trois ans, si jolie et si douce que l'aimer est un charme, et la regarder une joie, Maria serait retombée sur son lit, saisie d'épouvante, et ce testament cruel aurait expiré sur ses lèvres! Je te le répète, Claude, je n'en aurai jamais le courage... Je suis mère aussi, moi, et si l'on venait tuer mon Jérôme, fût-ce une louve affamée, il me semble que je déchirerais avec mes dents et mes ongles la bête fauve qui essaierait de me prendre mon bien! Tuer Clémentine!... cette seule idée me consume... Ah! je te le disais bien, il ne fallait pas me laisser le temps de connaître Edwige et sa fille! Et puis, vois-tu? tu m'ordonnes cela maintenant, parce que tu es loin, parce que tu n'as devant les yeux que le souvenir des crimes du

Digitized by Google

vicomte... mais ensuite, quand je paraîtrais devant toi, avec le sang de cette enfant sur le front, sur les mains, sur le cœur, partout... je te ferais horreur! tu ne m'aimerais plus, et tu veux toujours m'aimer, n'est-ce pas? ton amour t'est plus cher que ta haine?... tiens, pardonne-moi; ma raison s'égare; que serait-ce lorsqu'il faudrait agir et frapper? Je t'en prie, écris-moi vite pour me donner un autre ordre; je suis prête à tout; mais grâce pour Clémentine! ou plutôt grâce pour Julie! car je ne survivrais pas à cette enfant, et le bourreau ne pourrait se pardonner qu'en tombant à côté de la victime! Adieu; juge de mon amour; voilà le premier chagrin que tu me donnes, et il n'a fait qu'enfoncer dans mon cœur ton image et ton nom chéri.

Digitized by Google

CLAUDE A JULIE.

Baveno, mai 1777.

Ah! toi aussi, te voilà comme Dominique! Toi aussi, tu faiblis, au moment d'accomplir enfin, après vingt ans de trève, l'œuvre expiatrice qui nous est ordonnée! Dominique aussi me demandait grâce, dès le premier pas que j'exigeais de lui sur cette route où nous devons tous trois marcher au même but! Lui du moins, est excusable; il n'a pas souffert, il n'a pas assisté aux horribles scènes; Maria l'a fait riche et l'a uni à celle qu'il aimait; voilà tout. Mais toi, Julie, qui as connu les secrets de notre malheureuse amie d'enfance; toi qui as su tous les mensonges, tous les crimes à l'aide desquels M. de Varni parvint à obtenir sa main; toi qui as vu les lentes tortures

Digitized by Google

de cette union abhorrée, l'épouvantable nuit du 25 novembre, la mort de M. de Tervaz, ma condamnation, l'agonie de Maria, toute cette histoire qui s'est inscrite dans mon cœur en caractères enflammés, te voilà cédant aussi à une folle pitié ! Mais tu oublies donc que Maria, avant de mourir, n'a eu qu'une pensée, le châtiment de son bourreau ; que c'est nous qu'elle a chargés de cette arme fatale qui tombait de sa main mourante ; et que, pour nous rendre plus sacrée cette volonté suprême, elle a tracé sur la même page, à côté de cette clause qui nous donnait la richesse et le bonheur, celle qui nous transmettait sa haine! Elle a voulu que ce double legs n'en formât qu'un pour nous, qu'il nous fût impossible de séparer jamais le souvenir de notre bonheur de celui de son dernier vœu, et que notre cœur y fût rivé par la même chaîne qui unissait Dominique à Antoinette et Claude à Julie? Que me font maintenant les vertus de madame Edwige, la gentillesse de Clémentine? Est-ce que je les connais? Est-ce qu'elles sont pour moi autre chose que le but désigné à ma main? Je ne connais, dans le passé, que l'ordre de Maria, dans l'avenir, que la punition

Digitized by Google

du vicomte et de sa famille ; ce que Maria a voulu, je le veux; ce qu'elle a ordonné, je l'exige.

Non, point de rémission ni de pitié ; c'est Clémentine qu'il faut frapper et non pas une autre. Si tu hésites, je croirai que tu es ingrate; je croirai que le bonheur que t'a donné Maria ne t'a pas paru valoir ce qu'il te coûte, et que tu ne m'aimes pas assez pour me prouver, s'il le faut, cet amour par un crime. Si tu as besoin de rassembler ton courage, de t'accoutumer à cette pensée, attends encore, ne précipite rien ; qu'aucun soupçon ne puisse t'atteindre ; arrange-toi pour que la mort de cette enfant soit regardée comme un accident pur et simple, pour que rien ne puisse mettre M. de Varni sur la trace, et pour que tu sois libre de revenir auprès de moi dès que tu auras exécuté mes ordres. Tu sais si je suis homme à hésiter quand j'ai dit un mot, à reculer quand j'ai fait un pas. M. de Varni ne doit point retrouver Clémentine vivante ; cette douleur doit être le premier châtiment de ses crimes, la première expiation offerte à ceux qu'il a torturés; qu'importe le reste?

Digitized by Google

Adieu, Julie, j'attends de toi une obéissance absolue comme notre haine pour le vicomte, comme notre reconnaissance envers celle à qui nous devons tout. Manquer à notre serment, ce ne serait, chez Dominique, qu'une faiblesse : pour nous, ce serait un déshonneur. Veux-tu que nous soyons déshonorés? Adieu.

Digitized by Google

JULIE A CLAUDE.

Maleraygues, juin 1778.

J'ai cru un moment, mon cher Claude, que la Providence voulait m'épargner l'horrible douleur de commettre un crime en t'obéissant, ou la douleur plus horrible encore de te désobéir. Clémentine a *failli mourir.*

Elle était un peu souffrante depuis quelques jours : un soir, nous étions près de son petit lit, Edwige et moi; l'enfant se plaignait d'une soif ardente, d'une grande lassitude; je pris tout doucement sa main et je m'aperçus qu'elle avait la fièvre ; Edwige, comme si son inquiétude et son trouble l'eussent rendue incapable de démêler elle-même les symptômes du mal,

Digitized by Google

suivait du regard tous les mouvemens de ma physionomie. Je touchai les lèvres de Clémentine, elles étaient brûlantes; et, en me penchant un peu plus près, il me sembla que sa figure, si fraîche et si rose, commençait à se marbrer de larges taches bleuâtres; malgré moi je tressaillis. — Elle est bien malade? s'écria à l'instant, d'une voix déchirante, la pauvre mère, dont le regard ne s'était pas détaché du mien; aussitôt elle se précipita, comme une folle, vers l'escalier. Ses domestiques accoururent. Alors, avec cette lucidité effrayante qui est l'héroïsme des mères en de pareils momens, elle choisit celui de ses gens dont elle était le plus sûre, lui dicta tout ce qu'il avait à faire : quelques minutes après, un cheval était sellé, et le domestique galopait sur la route d'Alais, chargé de ramener mort ou vif le médecin de la maison.

Nous attendîmes trois heures, assises toutes deux au chevet du lit de l'enfant qui poussait, de temps à autre, un petit gémissement plaintif; j'avais saisi ses deux mains pour que sa mère ne pût pas les prendre : la fièvre redoublait. Je renonce, Claude, à te parler

Digitized by Google

d'Edwige. Hélas! tout ce que je te dirais de ses angoisses, de son œil sec et hagard incessamment fixé sur Clémentine ou sur moi, de ses tressaillemens soudains au moindre bruit que nous pouvions prendre pour l'arrivée du docteur, tout cela te fléchirait-il? ou plutôt, cruel, te parler de cette âme si tendre et si aimante, n'est-ce pas te montrer la place où tu dois frapper? A la fin, le médecin arriva; je lui abandonnai la main de Clémentine : il resta un moment calme et froid, examinant la malade avec une attention profonde. Puis, indiquant à la mère une prescription insignifiante pour l'éloigner un moment, il se pencha rapidement vers moi et murmura à mon oreille ces deux syllabes terribles : le croup! — Claude, je le savais. Cette maladie affreuse ne m'avait-elle pas enlevé un de nos enfans, et ces premiers symptômes pouvaient-ils tromper mon expérience de mère? Claude, je le savais, et pourtant je n'avais rien dit!

Il faut que tu me pardonnes : à dater de cet instant, j'oubliai tout, Gaston, Maria, le testament d'Hyères, tes ordres, la mission dont tu m'avais char-

Digitized by Google

gée; j'oubliai pourquoi j'étais à Maleraygues : je ne vis plus que cette enfant menacée de mort, et cette mère désolée qui se tordait les mains en silence, épouvantée par les réticences du docteur, comme je l'étais par ses paroles. Ah! tu disais vrai, Edwige ne survivrait pas à sa fille; déchirer ce cœur, c'est le tuer. Pour moi, je le sens, il m'eût été plus facile de me laisser entraîner un moment par la crainte de te déplaire, par le souvenir de Maria, par ma propre haine pour le vicomte, et dans cette heure d'égarement et de fureur, de frapper Clémentine, que de l'abandonner, de me faire complice de son mal, de manquer à la confiance d'Edwige qui me disait sans cesse : Ecoutez bien, Stéphanie, tout ce que dit le docteur; vous le voyez, ma tête se perd... *Eh bien!* vous, ayez du calme pour deux; vous sauverez cette enfant... vous serez sa seconde mère... » oh! non, rien, rien au monde n'eût pu me donner la force de résister à cette voix suppliante... Maudis-moi, si tu le veux, Claude, mais le souvenir de l'enfant que le croup m'avait enlevé, m'attachait plus intimement encore à la pauvre malade; lorsque je voyais apparaître un de ces symptômes qui m'avaient si horri-

Digitized by Google

blement torturée, il me semblait que c'était Dieu lui-même, qui, en me donnant cette douloureuse expérience, avait voulu en faire pour moi un lien invincible auprès de Clémentine. Illusion douce et cruelle! c'était encore mon enfant que je croyais soigner, en restant auprès de ce lit, en secondant Edwige qui ne savait plus que pleurer. Tu le vois, Claude, je te dis tout; écrase-moi de reproches, mais ne cesse pas de m'aimer!

Trois jours se passèrent ainsi ; le docteur nous avait dit que la nuit serait décisive; il avait composé une potion, en nous recommandant expressément de la faire boire à Clémentine, au moment même où sonnerait minuit. Il y avait quatre jours que nous ne nous étions pas couchées, Edwige et moi. J'insistai pour qu'elle prît un peu de repos, en lui promettant de m'acquitter exactement de tout ce que le médecin avait ordonné. Elle me regarda sans avoir l'air de me comprendre, et, prenant un fauteuil, elle s'assit au chevet du lit, tenant, comme toujours, ses yeux fixés sur sa fille. Nous commençâmes donc ensemble cette veillée : nous n'échangions pas un mot, pas un mur-

Digitized by Google

mure; un regard nous avertissait mutuellement de ce que nous devions faire. La respiration de Clémentine était très oppressée; ses yeux ouverts semblaient disproportionnés avec sa figure amaigrie. Je ramenais de temps en temps sa couverture, lorsqu'elle la dérangeait dans les tressaillemens de la fièvre. Au dehors tout était silence; le vent d'est, qui avait soufflé toute la journée, paraissait même s'être calmé, pour que rien ne vînt nous distraire.

Edwige est d'une santé délicate; soit qu'elle eût trop présumé de ses forces, soit qu'une sorte d'engourdissement irrésistible fût amenée chez elle par l'excès même de l'inquiétude et de la douleur, un peu avant onze heures, je la vis pencher sa tête sur son fauteuil; ses mains qu'elle tendait vers le lit, s'affaissèrent; ses paupières se fermèrent; elle s'endormit.

J'étais donc seule à veiller près du lit; le temps marchait; quelques momens encore, et minuit allait sonner; minuit, l'heure où il fallait faire boire à Clé-

Digitized by Google

mentine cette potion, dernière espérance, dernière prescription du médecin.

Alors, Claude, il me vint une idée terrible, une idée que Maria m'envoyait du fond de sa tombe; je me dis que, puisqu'Edwige dormait, je n'avais qu'à laisser passer l'heure sans faire boire la potion à la malade, et que tout serait fini. Moi aussi, je pouvais feindre de n'avoir pu résister au sommeil, et la mère elle-même avait perdu le droit de m'accuser. Oh! comment te dire ce que j'éprouvai à cette pensée? Il me sembla qu'un fer froid, acéré, me traversait le cœur. Mes regards allaient sans cesse d'Edwige à la pendule dont l'aiguille s'avançait peu à peu vers minuit : les minutes s'écoulaient, tantôt avec une lenteur désespérante, tantôt avec une rapidité horrible: je croyais entendre au fond de mon âme murmurer la voix d'un démon; mon cerveau brûlait; une sorte de vertige et de folie s'emparait de tout mon être : Non, me disais-je, non, ce n'est pas possible, ce serait plus infâme que de la tuer! et mes mains crispées se tournaient vers l'enfant dont j'écoutais avec terreur la toux inégale et sifflante. Au milieu de mes

Digitized by Google

angoisses, le premier coup de minuit sonna; je me levai debout, immobile, étendant les bras vers le guéridon sur lequel étaient placées la fiole et la tasse; mais je n'y touchais pas encore, et j'écoutais toujours le son de la pendule qui me semblait durer un siècle. Tout-à-coup, ô surprise! Edwige, sans se réveiller, mais les yeux à demi-ouverts, se leva doucement, s'avança vers le guéridon, prit la fiole, en versa le contenu dans la tasse; puis, revenant à Clémentine qu'elle souleva sur son oreiller, elle lui fit boire la potion, sans qu'il s'en perdît une goutte. Ensuite, obéissant toujours à cet instinct qui lui avait parlé pendant son sommeil, Edwige répara le désordre du lit, recoucha soigneusement la malade, ramena le rideau, et, retournant à son fauteuil, s'y laissa retomber sans bruit; elle ne s'était pas réveillée, mais elle avait accompli sa tâche!

Une heure après, elle rouvrit les yeux. Elle eut un instant d'horrible angoisse, lorsqu'elle vit à la pendule qu'il était plus de minuit; mais je me hâtai de lui raconter ce qu'elle avait fait, et comment elle ne m'avait pas laissé le temps de la suppléer auprès

Digitized by Google

de Clémentine. Alors, sans doute, un premier rayon d'espoir glissa dans son âme; car je vis un pâle sourire animer son visage plombé par la fatigue et les larmes. Nous soulevâmes le rideau du lit. Clémentine, à son tour, dormait d'un sommeil paisible : sa respiration était redevenue égale et douce, et sur ses joues d'une pâleur mate comme celle de l'albâtre, les taches avaient disparu. Edwige joignit les mains, et se mit à genoux; elle resta ainsi jusqu'au point du jour; et moi, sans le vouloir, j'unissais mes prières aux siennes : je priais Dieu qu'il guérît cette enfant si ardemment aimée. Le matin, le docteur arriva; il contempla attentivement Clémentine, toucha ses mains, son front, et déclara que tout danger était passé. Edwige se jeta dans mes bras avec un incroyable transport, et me dit tout bas le mot que, pendant ces trois jours, elle n'avait pas prononcé une seule fois : — C'était le croup, n'est-ce pas? — J'inclinai la tête sans lui répondre : nous nous étions comprises, et la joie d'Edwige me disait assez ce qu'elle avait souffert.

Depuis, Clémentine est entrée en pleine conva-

Digitized by Google

lescence, et on lui permet déjà de courir dans le jardin. Sa mère a écrit à M. de Varni une longue lettre qui ira le trouver en Amérique, et où elle lui donne les détails de cette courte et terrible maladie. Cette lettre, elle a voulu me la lire. Que ne puis-je la répéter ici ? Claude, résisterais-tu aux expressions ardentes et vraies de cette tendresse de mère, aux doux épanchemens de ce cœur né pour aimer, et qui ne vit que dans ceux qu'il aime ? Je l'ignore ; tout ce que je sais, c'est que je suis bien malheureuse : malheureuse d'avoir connu ces deux angéliques créatures, Clémentine et Edwige ; malheureuse d'être loin de toi, de ne pouvoir plus puiser dans tes bras la force et le courage, malheureuse de désobéir à Maria que j'ai tant aimée, à toi que j'aime tant ! O Claude, pardonne-moi ; je t'en prie ! Je ne suis qu'une femme, j'ai trop présumé de mes forces. Il y a des crimes que j'aurai pu commettre ; mais il y a aussi des émotions que je ne puis vaincre. Cette enfant a un charme !... vraiment, quand je la regarde, je ne suis plus Julie, je ne suis plus l'amie de Maria, je ne suis plus l'instrument de sa vengeance et de la tienne ; je ne suis plus qu'une mère comprenant qu'il

Digitized by Google

n'est pas de haine, de fureur, de résolution implacable, d'arme meurtrière qui ne tombe devant le regard et le sourire d'un enfant!

Me voilà telle que je suis; maintenant adieu, Claude; comme toujours, je suis à genoux devant toi : laisse-moi attendre M. de Varni, le tuer au moment où il reprendra possession de tous les biens qu'il doit retrouver ici, et m'enfuir ensuite vers Baveno, purifiée à tes yeux par le sang du grand coupable! O Claude, si tu m'accordes cette grâce, quelle reconnaissance, quelle tendresse pourrai-je t'offrir, en échange de tant de bontés? Non; je ne puis rien, puisque mon amour et le tien ne suffisent plus à te fléchir. Mais prends Jérôme dans tes bras; regarde-le long-temps, et si le visage de ton enfant ne t'enseigne pas la clémence, c'en est fait; tu n'as plus qu'à chasser de ton cœur la faible et infortunée Julie.

Digitized by Google

LE VICOMTE DE VARNI A EDWIGE.

3 mars 1779.

Ma chère Edwige, j'ai reçu la lettre dans laquelle vous me racontez l'horrible danger qu'a couru notre Clémentine; j'ai pâli, j'ai frissonné, comme si ce danger, était encore présent... Mais non, elle est bien rétablie n'est-ce pas? Je la retrouverai, comme je l'ai quittée, fraîche et rose? Elle aura grandi, elle saura mon nom; elle aura ce joli babil des petites filles, musique plus douce que celle du rossignol.... Oh! je ne puis me lasser de parler d'elle; elle, c'est vous encore; et aimer Clémentine, c'est vous aimer deux fois!

Je ne vous dirai rien de la guerre; je réserve mes

Digitized by Google

récits pour notre coin du feu et nos douces veillées de Maleraygues. J'ai eu le bonheur de me distinguer dans quelques rencontres, et je sais que M. de Bouillé, qui m'accorde une amitié sincère, a bien voulu faire passer mon nom sous les yeux du roi. Vous le comprenez, ma chère et bonne Edwige, je ne suis plus à l'âge où le bruit des armes enivre ; ce qu'il me faut maintenant que j'ai payé ma dette au pays, c'est le repos, c'est cette paisible vie d'intérieur, entre Elzéar, Clémentine et vous. Aussi ai-je profité d'une armistice pour demander à revenir en France, et ce congé m'est accordé. Je pars dans quelques semaines, et, dans quelques mois, je serai auprès de vous ; je tressaille de joie en songeant à ce moment où je vous presserai dans mes bras, vous et nos chers enfans, avec l'espoir de ne plus vous quitter !... Ah ! ce bonheur est le seul réel... Gloire militaire, plaisirs du monde, brillante agitation de la cour, qu'êtes-vous auprès de cette ineffable douceur qui nous attend au foyer domestique, auprès de ce charme qui nous sourit sur les lèvres bien-aimées !

A bientôt donc, chère Edwige. En arrivant à Tou-

Digitized by Google

lon, je vous enverrai un courrier pour vous désigner le jour où vous me verrez à Maleraygues. En attendant, chère, soignez-vous bien, soignez bien ces enfans qui me font vivre dans l'avenir, comme votre douce tendresse me rajeunit dans le passé ! Remerciez, de ma part, cette Stéphanie Durand dont vous me parlez avec une si affectueuse reconnaissance, et qui vous a secondée auprès de Clémentine. Clémentine! j'étais bien sûr de finir par ce nom charmant, comme j'avais commencé par lui ! Ah ! c'est que j'ai pour cette enfant une tendresse que je ne saurais définir. Après les tristes dissidences, les malentendus qui nous avaient séparés, c'est Clémentine qui a été pour nous le gage d'une réconciliation que rien désormais ne peut plus ternir. Pour moi, elle est plus encore : j'ai toujours pensé qu'un homme assez heureux pour avoir une fille, devait tôt ou tard voir ses fautes rachetées devant Dieu, parce qu'il a une médiatrice qui le purifie en priant pour lui ! Edwige, conservez-moi bien Clémentine ! Elle et vous, vous êtes mes deux anges ; il me semble que vous n'êtes qu'un même être, une même âme, me confondant dans votre amour comme je vous confonds dans le mien !

Digitized by Google

Adieu, Edwige : embrassez pour moi les enfans. Cette lettre ne me précédera que de quelques semaines, et moi, je veux rester sur cette pensée qui, en me transportant d'avance à Maleraygues, me remet en face de ce que j'aime. Adieu.

Digitized by Google

CLAUDE A JULIE.

Baveno, juillet 1779.

J'apprends, par Dominique et par toi, que le vicomte de Varni est attendu, à Maleraygues, dans les premiers jours de septembre : cependant rien n'est changé dans cette maison où je t'avais envoyée. Clémentine se porte bien : Edwige est heureuse ; elle attend son mari, appuyée sur ses deux enfans ; quelques semaines encore, et monsieur de Varni rentre à Maleraygues, sans que rien y ait troublé le bonheur qu'il se flatte d'y trouver.

Voilà donc, Julie, comment auront été exécutés mes ordres, comment aura été accomplie la volonté suprême de Maria de Varni !

Digitized by Google

Et tu crois que je le souffrirai! Et tu crois que Claude le galérien, Claude le proscrit, se laissera ainsi arrêter au seuil de sa vengeance par des larmes de femme et des sourires d'enfant?—Ecoute.

Je te le dis encore une fois, il ne faut pas que monsieur de Varni te retrouve à Maleraygues, et il faut que Clémentine soit morte, avant qu'il remette le pied dans sa maison. C'est dans ce but, dans ce seul but que je t'ai envoyée auprès de madame Edwige; si tu me trahis, je te maudirai; je me condamnerai à ne plus te revoir; tu redeviendras pour moi une étrangère, une Stéphanie Durand, destinée à vieillir à Maleraygues, loin de Jérôme et de moi, près de ce vicomte, le bourreau de Maria, ton persécuteur et le mien.

Mais non; je ne dois pas même te laisser cette chance. Décide-toi et agis; sinon, ce sera moi qui me déciderai et agirai. Je partirai pour Maleraygues; je tuerai Clémentine en plein jour; puis je dirai au vicomte : Je suis Claude Rioux! Faites de moi ce que vous voudrez!

Digitized by Google

Julie, voilà mon dernier mot : tu me connais assez pour savoir que ce n'est pas là une vaine menace, et qu'en refusant de m'obéir, tu me condamnes à mort, sans sauver Clémentine : maintenant choisis. Ta conduite m'apprendra si j'ai encore une femme, ou si Julie Thibaut n'est plus digne d'être aimée de Claude.

Digitized by Google

DOMINIQUE A CLAUDE.

Maleraygues, 16 septembre 1779.

Malheureux ! vous l'avez voulu... Julie vous demandait grâce ; vous avez rejeté sa prière : Julie vous tendait ses mains, pures encore, en vous conjurant d'épargner Clémentine ; vous n'avez pas permis que ces mains suppliantes retombassent sans frapper... Eh bien ! soyez content, ou plutôt, Claude, frissonnez d'horreur, de désespoir et d'épouvante. — « Choisis, disiez-vous à Julie, entre Baveno et Maleraygues, entre mon amour et cette enfant ; obéis, ou je ne te reverrai jamais ; que je sache si j'ai encore une femme, ou si Julie a cessé d'être digne de Claude. » — Eh bien ! vous êtes obéi, mais vous ne la reverrez

Digitized by Google

plus; Julie est restée digne de Claude, mais vous n'avez plus de femme.

Une lettre de madame Edwige à Antoinette m'avait appris que monsieur de Varni était débarqué à Toulon, qu'il avait envoyé un courrier pour l'annoncer à Maleraygues, et que lui-même y arriverait hier 15 septembre. Madame Edwige, avec sa grâce et sa bonté ordinaires, nous invitait, Antoinette et moi, à venir l'aider à faire fête au vicomte et à partager la joie de ce retour : en même temps je recevais quelques lignes de Julie, où éclatait un trouble si effrayant, une douleur si poignante, qu'inquiet déjà de sa présence dans cette maison, je dus penser que vous lui aviez donné quelque ordre terrible, et que nous étions menacés d'un grand malheur. Cette idée me dominait tellement que j'engageai Antoinette à ne pas m'accompagner à Maleraygues, sous prétexte que les routes des Cévennes venaient d'être dégradées par des orages, qu'Agricol ne pouvait pas interrompre ses études, que nous ne devions pas le laisser seul à Avignon, en un mot toutes les mauvaises raisons que l'on cherche quand on n'en a pas de bonne. Elle

Digitized by Google

parut un peu étonnée de mon insistance, mais elle s'y soumit avec sa douceur habituelle : aujourd'hui je bénis le ciel qui m'a permis de la tenir éloignée de ce lieu où nous devions épuiser, en quelques minutes, tous les genres de terreurs et d'angoisses !

J'arrivai donc seul à Maleraygues dans la journée d'avant-hier ; madame Edwige et ses enfans m'accueillirent comme si j'étais de la famille : le vicomte était attendu pour le lendemain matin : la petite Clémentine essayait une belle robe blanche qu'elle devait mettre pour l'arrivée de son père : elle était si jolie ainsi que, par un bizarre pressentiment, mes yeux, en la regardant, se mouillèrent de larmes. Quant à Julie, elle était pâle et immobile comme une statue, et si madame Edwige avait été moins absorbée par l'idée de revoir monsieur de Varni, elle se serait certainement aperçue qu'il se passait quelque chose d'étrange dans l'âme de sa chère « Stéphanie Durand. » Toute la journée présenta cet étrange contraste : la joie des enfans, la joie moins bruyante, mais aussi vive, de madame Edwige, et la préoccupation silencieuse et profonde de Julie.

Digitized by Google

Le soir, quand nous nous sommes retirés, Julie m'a prié tout bas de l'accompagner dans sa chambre, et, sans mot dire, elle m'a présenté votre dernière lettre. Je l'ai lue en frissonnant, et arrivé à la dernière ligne : Que comptez-vous faire? ai-je demandé d'une voix tremblante.—Je n'en sais rien encore, m'a-t-elle répondu; demain Dieu m'inspirera peut-être!—Et elle m'a fait signe de la laisser seule: nous avions l'air de deux condamnés qui se voient pour la dernière fois, et ne trouvent plus même une parole pour se consoler. Je lui ai pressé la main et je suis sorti. Une seconde après, j'ai entendu des sanglots et des larmes; j'ai regardé à travers la porte; Julie était à genoux, prosternée devant un crucifix qu'elle tenait de Maria, et qu'elle avait porté à Maleraygues.

Vous comprenez que, cette nuit-là, on a peu dormi sous ce toit ordinairement si paisible; le lendemain matin (c'était hier), les cris joyeux d'Elzéar et les gazouillemens de Clémentine ont rempli la maison avec les premiers rayons du soleil; je me suis levé à la hâte, et je suis descendu dans le jardin; madame

Digitized by Google

Edwige est venue m'y rejoindre, puis Julie.

J'ai observé celle-ci avec attention : au gonflement de ses paupières, au désordre de ses vêtemens, aux traces de fatigue qui se trahissaient dans toute sa personne, il était facile de reconnaître qu'elle ne s'était pas couchée. Vous savez, Claude, combien ses cheveux étaient encore noirs et beaux ? Eh bien ! sous les ruches de son bonnet, j'ai très distinctement aperçu des tresses entières blanchies tout-à-coup par cette veillée terrible. Clémentine a couru à elle en l'appelant, comme de coutume : « Maman Stéphanie ! » Votre femme l'a prise dans ses bras, et l'a serrée sur sa poitrine avec tant de force, que la pauvre enfant n'a pu retenir un cri de surprise et d'effroi : « Voyez cette bonne Stéphanie ! m'a dit à l'oreille madame Edwidge : vraiment, elle aime Clémentine presque autant que moi : quel trésor vous m'avez donné là, monsieur Dominique ! »

D'après nos calculs, monsieur de Varni devait arriver à onze heures; il en était neuf. Maintenant, Claude, je dois retracer ici quelques détails matériels,

Digitized by Google

nécessaires à l'intelligence du récit que ma main tremblante est obligée de poursuivre.

La route d'Alais à Maleraygues, par laquelle nous attendions le vicomte, s'arrête à un petit hameau, nommé Roquemille; où commence une des nombreuses chaînes de collines et de montagnes qui forment les Cévennes. Arrivé à Roquemille, on s'enfonce dans un chemin de traverse qui serpente à travers une montée fort raide, et dont le point culminant est un plateau parsemé de quelques bouquets de pins, qu'on appelle le Pic-des-Chèvres. Du Pic-des-Chèvres on aperçoit, à une demi-lieue environ, le bâtiment irrégulier de Maleraygues avec ses deux tourelles à pignon, se détachant sur le fond vert sombre de ses massifs d'ormeaux et de châtaigniers. Le seul chemin praticable pour les chevaux et les voitures qui conduise de ce plateau à Maleraygues, au lieu d'y mener en droite ligne, fait un détour de près de deux heures. Mais, pour les chasseurs, les piétons et les gens pressés, il y a un sentier qui, de loin, ressemble à une écorchure au flanc de la montagne et qui va jusqu'au château; il est dominé, à

Digitized by Google

droite, par de grands rochers granitiques, presque sans végétation ; à gauche, il domine un talus large et glissant, dont la pente se termine en un immense ravin où coulent, à travers des touffes de joncs et de ronces, les eaux torrentielles et pluviales. Ce ravin, dont la profondeur épouvante, a reçu des gens du pays le nom de *Trou-du-Renard.* Comme pour dédommager un peu le regard de l'horreur pittoresque de ce site sauvage, de beaux églantiers, de belles plantes de gentiane bleue croissent sur les premières pentes de ce talus, et forment çà et là, autour du sentier de Maleraygues, une guirlande de fleurs sauvages.

Le temps était si beau, le soleil s'était levé si pur, un air si tiède et si embaumé nous arrivait de la montagne, que madame Edwige, sûre que son mari laisserait son cheval au Pic-des-Chèvres, et, pour arriver une heure plus tôt, prendrait le sentier de Maleraygues, nous a proposé d'aller à sa rencontre. Nous nous sommes donc mis en marche ; et certes, quelqu'un qui eût vu s'acheminer ainsi notre petite caravane par cette ravissante matinée d'automne, n'aurait pu nous croire tous agités que par des peu-

Digitized by Google

sées d'espérance et de joie. Elzéar, leste et agile comme un daim, a pris les devans, en nous criant que, grâce à ses jambes de seize ans, il voulait être le premier à embrasser son père : je donnais le bras à madame Edwige, qui, doucement émue, promenant ses regards autour d'elle, comme pour contempler ces rayons et cet azur si bien en harmonie avec la fête de son cœur, s'appuyait sur moi et avançait lentement. Julie nous précédait de quelques pas, donnant la main à Clémentine qui sautillait, riait, gazouillait, et, de temps en temps, se retournait vers sa mère. « Que je suis heureuse ! » me disait Edwige attendrie, en me montrant alternativement cette délicieuse enfant, son fils Elzéar dont la taille svelte et gracieuse se dessinait au loin sur la mince saillie du sentier, et, plus haut, ce plateau qui se découpait sur les brumes lumineuses de l'horizon, et où elle allait bientôt voir paraître monsieur de Varni. Pour moi, je n'avais pas la force de lui répondre, et il y avait des momens où je me sentais chanceler comme un homme ivre.

Nous marchions ainsi depuis environ un quart

Digitized by Google

d'heure; Julie et Clémentine nous précédaient toujours, à la même distance : Clémentine, voyant au bord du sentier un églantier encore couvert de ses roses et quelques grappes de gentiane fraîches comme des saphirs, a dit qu'elle voulait faire un beau bouquet pour son père. Là-dessus, la voilà butinant, cueillant à droite et à gauche; et lorsqu'une tige était trop loin de sa main, priant Julie de venir à son aide; et Julie, forte et intrépide, se penchait sur cet effrayant talus, pour atteindre les fleurs que lui désignait Clémentine : « Mais prenez donc garde! lui a dit deux ou trois fois madame Edwige : Stéphanie, si le pied vous glissait!... grand Dieu! un malheur arrive si vite! » Pendant qu'elle parlait, je regardais Julie : une ardente rougeur teignait ses joues, un éclat fébrile brillait dans ses yeux.

Les minutes s'écoulaient; mon cœur palpitait, en proie à une anxiété mortelle; des gouttes de sueur froide perlaient sur mon front. Julie et Clémentine, toujours occupées à ramasser et à grossir le bouquet, se sont trouvées un instant derrière nous: en cet instant même... Claude, aurai-je la force d'achever?...

Digitized by Google

Nous étions parvenus à dix minutes à peu près du Pic-des-Chèvres ; nous en distinguions parfaitement les groupes d'arbres clairsemés à travers les mamelons grisâtres. Elzéar avait depuis long-temps disparu derrière un de ces massifs. Il courait, dans la direction du hameau de Roquemille, à la rencontre de monsieur de Varni.

De la hauteur où nous étions, nous apercevions sous nos pieds, à une grande distance, le Trou-du-Renard qui prenait en cet endroit les sombres et effroyables proportions d'un de ces précipices si communs dans les pays de montagnes, où l'œil, attiré par les mystérieuses fascinations du vertige, croit voir des formes bizarres et fantastiques s'agiter dans l'ombre, au milieu des buissons, des flaques d'eau stagnante et des quartiers de rocs détachés de leur base.

Tout-à-coup, madame Edwige, qui n'avait pas quitté mon bras, a poussé un cri de joie : à l'extrémité du sentier, du côté du Pic-des-Chèvres, deux hommes s'avançaient vers nous en agitant leurs mouchoirs : déjà nous pouvions reconnaître la haute

Digitized by Google

taille de monsieur de Varni et l'élégante tournure de son fils : « C'est bien lui ! c'est mon mari ! a dit madame Edwige : Elzéar l'a rencontré, et ils nous reviennent tous les deux ensemble. »

Mais à peine avait-elle prononcé ces paroles, qu'un autre cri, un cri de détresse et d'horreur, a retenti dernière nous : nous nous sommes retournés en frissonnant.... O Claude ! quel spectacle a frappé nos regards !

Clémentine, sans doute en voulant ramasser une dernière rose d'églantier ou un dernier brin de gentiane, s'était trop avancée sur le bord du sentier. La pauvre enfant avait-elle perdu l'équilibre ? Une main trop docile à vos ordres l'avait-elle poussée par derrière ? voilà ce que nous ne saurons jamais : ce que nous avons vu, c'est cette infortunée, cette douce et suave créature de cinq ans, entourée jusque-là de tant de tendresse et d'amour, glissant sur le talus où ses petites mains essayaient vainement de se retenir, puis, à mesure que la pente devenait plus raide, roulant avec une effrayante vitesse. Tout cela, vous le

Digitized by Google

pensez bien, a été plus prompt que l'éclair ; madame Edwige n'avait pas eu le temps de sentir se glacer le sang de ses veines, que déjà son enfant, meurtrie, brisée, mise en lambeaux par la rapidité de sa chute et les aspérités des rochers, ne nous offrait plus qu'une informe masse blanche, emportée vers l'abîme comme un flocon de neige balayé par le vent. Mais ce n'était que la première scène de ce drame épouvantable. Julie, folle de douleur, de remords peut-être, s'était penchée sur le précipice, tendant ses bras à Clémentine, qui était déjà trop loin pour qu'elle pût la saisir.... L'égarement et le vertige se peignaient sur ce noble front ; les yeux fixés sur le corps de cette enfant dont les gémissemens même ne s'entendaient plus, sa raison et son âme semblaient emportées vers ce point blanc prêt à disparaître dans le gouffre : puis, quand tout a été dit, elle s'est élancée, pour aller rejoindre celle qu'elle n'a pu ni épargner, ni laisser mourir seule. Oui, Claude, Julie, votre femme, votre bien-aimée compagne, la mère de Jérôme, je l'ai vue à dix pas de moi, sans pouvoir la secourir, suivre dans l'abîme et dans la mort cette victime pour qui elle vous avait

Digitized by Google

vainement demandé grâce. Affreux spectacle, qui sera éternellement présent à mes regards pour que tout mouvement de joie me soit désormais impossible! Malgré la vigueur avec laquelle Julie s'était élancée, elle avait recontré, à quelque pas au dessous du sentier, une touffe de rosiers sauvages qui l'avait arrêtée un moment : elle pouvait se sauver encore; j'ai couru à elle : forte et agile comme elle l'était, il lui eût été facile de se cramponner à cet obstacle, de faire un effort pour remonter le talus et de s'accrocher à ma canne : — Non, non, m'a-t-elle dit; vous savez bien que je dois mourir! dites à Claude que je l'aime toujours.... » — En prononçant ces mots, elle a pris un second élan; et un instant après, elle disparaissait dans le précipice.

J'étais si écrasé par cette double catastrophe, que je ne pensais plus même à Edwige : en me retournant, je l'ai vu assise sur un rocher : M. de Varni et Elzéar n'étaient plus qu'à cinq minutes de nous; ils accouraient joyeux, n'ayant rien vu, ne sachant rien; car du point où ils étaient, on ne pouvait apercevoir le Trou-du-Renard. Je me suis approché d'Edwige;

Digitized by Google

j'ai saisi sa main ; elle était froide comme le marbre : j'ai voulu lui parler ; elle ne m'a pas répondu, et j'ai été d'autant plus effrayé, qu'elle ne versait pas une seule larme : ses yeux étaient secs et vitrés : « Madame ! lui ai-je dit, vivez, revenez à vous ! il vous reste un fils, un mari ! les voilà qui arrivent ! ils vous aimeront ; nous pleurerons ensemble l'ange que nous venons de perdre et qui prie pour nous dans le ciel ! » — Même silence.

Alors, Claude, je me suis avisé, pour la ranimer, d'un moyen terrible, que je vous prie de me pardonner. Moi aussi, je sentais peu à peu ma tête s'égarer ; ivre de désespoir, transporté de colère contre l'œuvre exécrable à laquelle nous étions rivés et qui venait de frapper devant moi deux êtres si dignes d'amour, je me suis révolté contre vous, contre vos ordres, contre le testament d'Hyères, contre le vœu de Maria, et, saisissant avec plus de force la main glacée d'Edwige : Madame, lui ai-je dit, Madame, écoutez-moi : il y a dans tout ceci un épouvantable secret : M. de Varni a fait autrefois le malheur d'une femme : cette femme, en mourant, a légué sa ven-

Digitized by Google

geance à trois personnes : cette Stéphanie, qui vient de se jeter dans le gouffre, était une de ces personnes : mais il en est deux qui survivent : Madame, je trahis-là, pour vous, un pacte scellé par le serment et la mort: profitez-en pour sauver ce qui vous reste. Clémentine est morte; mais M. de Varni et Elzéar sont menacés par les mêmes ennemis : d'aussi affreux périls les attendent : sauvez-les; dites à M. de Varni qu'il se tienne sur ses gardes; dites-lui que cette Stéphanie Durand s'appelait, il y a vingt ans, Julie Thibaut; dites-lui que Claude Rioux et Dom.: » Je me suis arrêté : le dernier nom que j'allais prononcer a expiré sur mes lèvres : en m'écoutant, Edwige avait paru reprendre ses sens : elle s'était levée; une nouvelle angoisse avait éclaté sur ses traits : mais au moins cette angoisse, c'était la raison, c'était la vie, c'était un sentiment nouveau qui la rattachait à l'avenir. Tournée du côté de M. de Varni et d'Elzéar qui approchaient toujours, elle semblaient les appeler. Ceux-ci n'étaient plus qu'à quelques pas, et, en nous voyant seuls, en désordre, une pâleur de mort répandue sur notre vi-

Digitized by Google

sage, ils commençaient à se sentir saisis d'une affreuse anxiété :

— Clémentine ! où est Clémentine ? s'est écrié M. de Varni.

D'un geste, Edwige lui a montré le gouffre ; puis j'ai cru qu'elle allait parler : en effet, elle a bégayé quelques syllabes, quelques mots sans suite : Elzéar !.. Monsieur !.. prenez garde... un pacte... un péril... Stéphanie... Clémentine.... » Ses lèvres remuaient ; ses mains s'agitaient ; elle faisait un suprême effort pour articuler une phrase, pour répéter ce que je venais de dire : M. de Varni, muet d'épouvante et d'horreur, attendait une parole qui lui apprît enfin ce qu'il avait à pleurer, ce qu'il avait à craindre : il a attendu en vain ; madame Edwige a essayé de parler encore, mais d'une façon toujours plus inintelligible : ensuite, ses lèvres pâlies se sont serrées, ses mains se sont raidies ; son visage, qu'avait un instant coloré une sorte d'animation factice, est devenu livide : ses yeux, encore ouverts, sont demeurés sans regard ; elle s'est affaissée sur elle-même ; M. de Varni et El-

Digitized by Google

zéar ont tendu leurs bras pour la soutenir : leurs bras n'ont plus rencontré qu'un cadavre.

Ainsi Edwige est morte quelques minutes après Clémentine et Julie : votre haine impitoyable a déjà fait trois victimes : êtes-vous content?

Je n'essayerai pas de vous peindre le désespoir de M. de Varni : celui-là vous toucherait peu, et je songe plutôt au vôtre.

C'est seulement quelques heures après, quand le vicomte a été en état de m'entendre, que j'ai pu lui raconter ce qui s'était passé. Dans l'intervalle, je m'étais calmé; j'avais pu réfléchir à tout ce qu'il y avait de coupable et d'infâme à trahir notre secret, notre pacte, à vous désigner aux ressentimens de M. de Varni, à manquer à notre serment, au vœu de Maria... J'avais repris ma chaîne, et je n'ai dit au vicomte que ce qui devait lui sembler le plus vraisemblable : je lui ai dit que Clémentine avait voulu ramasser un bouquet de fleurs sauvages pour le lui offrir à son arrivée; que Stéphanie Durand, qui nous

Digitized by Google

accompagnait et qui aimait cette enfant comme sa fille, l'aidait à cueillir ces fleurs : que Clémentine, avec l'étourderie de son âge, s'était trop avancée au bord du sentier, que le pied lui avait glissé, que Stéphanie avait voulu la retenir, mais qu'entraînées toutes deux par la rapidité de la pente, le dévoûment de Stéphanie n'avait servi qu'à la faire périr avec Clémentine, et que nous les avions vu rouler dans le gouffre, sans qu'aucune puissance humaine pût les secourir. J'ai ajouté qu'à ce spectacle, madame Edwige, passant tout-à-coup de la plus douce *joie* à la plus horrible douleur, n'avait pu résister au choc ; que cette nature, si aimante et si tendre, avait été brisée; que mes efforts pour la ranimer en lui montrant son mari et son fils étaient demeurés inutiles ; et que le vicomte et Elzéar étaient arrivés tout juste à temps pour recevoir son dernier soupir.

Vous le voyez, M. de Varni n'a rien pu savoir de ce qu'il fallait lui cacher : notre secret nous appartient toujours ; la mort s'est chargée de le protéger.

Vous pouvez juger ce qu'a été notre retour à ce

Digitized by Google

château de Maleraygues où s'abritait, quelques heures auparavant, tant de bonheur et d'espérance. Les métayers de M. de Varni sont allés chercher le corps de madame Edwige. Ensuite, à l'aide de perches et de cordes, ils sont descendus dans le Trou-du-Renard, d'où ils ont rapporté les restes mutilés et méconnaissables de Clémentine et de Julie. C'est moi qui ai présidé aux funérailles de ces trois êtres si aimables, frappés tous trois du même coup. Le curé de Roquemille les a célébrées sans faste et sans pompe, au milieu du concours des habitans du village et des fermes voisines. Pour chacun de ces pauvres gens, Edwige avait été un ange de charité, de grâce et de bonté. Clémentine, citée dans tout le pays pour sa gentillesse, était le sourire et la joie de ces foyers rustiques : Julie avait eu le temps de se faire aimer comme une digne sœur d'Edwige, comme une seconde mère de Clémentine.

Tout le monde pleurait; le vieux curé a voulu parler; mais les sanglots ont étouffé sa voix, et il n'a trouvé un peu de courage que pour réciter les sublimes prières de l'Eglise, cri des immortelles espéran-

Digitized by Google

ces poussé du sein de la mort. Après la cérémonie, je suis venu retrouver le vicomte ; la douleur l'a dompté : ce n'est plus ce grand seigneur que nous avons connu si superbe et si fier ; c'est un homme vieilli en un jour et courbé sous la main de Dieu : quant à Elzéar, sa douleur fend l'âme; mais il n'a que seize ans, et, à cet âge, on se console.

Adieu, Claude; il me semble que notre correspondance doit se terminer ici, au *moins pour quelque* temps. Qu'aurions-nous maintenant, vous à m'ordonner, moi à vous apprendre ? Tout ce que vous pouviez atteindre, est aujourd'hui dans le tombeau, et, comme si Dieu avait voulu donner à votre vengeance un caractère plus terrible, elle s'est retournée contre vous, enveloppant dans le même crêpe funèbre l'objet de vos haines et celui de vos tendresses. Le cœur de M. de Varni et le *vôtre saignent* de la même blessure. A présent, qui pourriez-vous frapper? Il ne reste plus qu'un homme incliné sur deux tombes, et ce jeune Elzéar auquel nous ne pouvons toucher, puisqu'en lui repose tout l'avenir de cette race désignée pour tant d'années encore à d'hé-

Digitized by Google

réditaires châtimens. Renfermez-vous donc dans votre douleur. Pleurez, si Dieu vous accorde des larmes, pleurez sur cette adorable Julie, qui n'a pu ni vous désobéir, ni survivre à Clémentine! Moi, je vais retourner à Avignon, essayer de retrouver un peu de calme auprès d'Antoinette et d'Agricol: mais, hélas! mon bonheur est à jamais perdu : pour que le cœur puisse être heureux, il faut que la conscience puisse être paisible. Claude, qu'avez-vous fait de la mienne? Elle n'est plus à moi; elle est devenue votre bien, votre esclave... Oh! pardon! je suis un insensé de vous parler de ce que je souffre.... Que sont mes souffrances auprès des vôtres? ai-je le droit de compter ce que me pèse cette vengeance, quand je pense à ce qu'elle vous coûte? Adieu donc, Claude, je vous laisse à vos douleurs, aux regrets éternels qui vont déchirer votre âme : des reproches seraient aujourd'hui trop cruels; je me contente de pleurer avec vous. Puisse du moins le coup qui vous frappe fléchir votre volonté indomptable ! Puisse la journée d'hier suffire à votre haine, et la clémence rentrer dans votre cœur avec l'image de l'infortunée Julie ! Puissions-nous n'avoir jamais à reprendre cette tâ-

Digitized by Google

che, et ne plus trouver, que dans nos souvenirs, les pâles fantômes de Maria et de ses victimes!... Adieu, Claude, nous reverrons-nous encore en ce monde? Quelle que soit notre amitié, il me semble que j'éprouverais, en vous revoyant, plus de terreur que de joie; car vous m'apparaîtriez comme le spectre du passé, comme la menace de l'avenir: *vous* ramasseriez cette arme empoisonnée que je jette aujourd'hui loin de moi, pour la replacer entre mes mains... Grâce! mes mains n'ont *plus de courage* que pour presser celles que j'aime, ou pour s'élever vers Dieu en lui demandant pardon!

Digitized by Google

Telle fut la lugubre histoire que Claude et Dominique déroulèrent, dans leur long et mélancolique entretien. Sept ans s'étaient passés depuis la catastrophe de Maleraygues. Dominique, bien que sa vie simple et bourgeoise dût le reposer des émotions violentes, et que sa douleur ne pût garder toute son amertume entre Antoinette et Agricol, avait conservé, à la suite de ces évènemens tragiques, une

Digitized by Google

tristesse qui l'abandonnait rarement : Antoinette avait long-temps pleuré Clémentine, Edwige, et cette Stéphanie Durand à laquelle elle n'avait jamais donné son nom véritable. Pourtant les gracieuses amours d'Agricol avec Adeline, les préparatifs de leur mariage, étaient venus apporter une diversion dans l'existence du notaire et de sa femme. Pendant cette soirée où nous avons vu le rire et la danse, ces deux hôtes des jours heureux, s'introduire, sur les pas d'Agricol et d'Adeline, dans la grave maison de la rue Banasterie, rien ne troublait plus le cœur paisible d'Antoinette, et l'âme bourrelée de Dominique sentait peu à peu se cicatriser ses secrètes blessures.

Après l'affreuse journée du 15 septembre, le château de Maleraygues était devenu odieux au comte de Varni. Il voyagea pendant quelques années avec Elzéar, dont les qualités aimables étaient désormais sa seule consolation : M. de Varni avait fait avec distinction les premières campagnes de la guerre d'Amérique; il s'y était lié avec quelques hommes éminens de cette époque, et, lorsqu'au retour de ses

Digitized by Google

voyages, il s'arrêta à Paris pour présenter Elzéar à Louis XVI et à la reine, l'accueil qu'il reçut était de nature à flatter son vieil orgueil; mais le malheur, en brisant cette âme superbe, ne lui avait laissé de force que pour souffrir. La douleur, dans les cœurs souillés et coupables, a cela d'horrible, qu'elle ne garde que ses aspects sombres, solitaires, désolés. Elle manque de ce côté humain, affectueux, attendri, qui rattache l'affligé à la grande famille de ceux qui pleurent, et absorbe, pour ainsi dire, l'affliction individuelle dans cette communauté douloureuse où les fardeaux s'allégent en se partageant, et où le Dieu qui frappe est aussi le Dieu qui console. Dès les premiers chagrins ressentis par M. de Varni pendant les années qui suivirent son mariage, une superstition instinctive avait ramené sa pensée vers les orages et les crimes de sa jeunesse, et lui avait représenté Edwige comme destinée à venger Gaston et Maria : lorsqu'un même moment lui eut enlevé sa femme et sa fille, cette idée lui revint avec plus de force : il crut voir apparaître le doigt de Dieu dans l'épisode du sentier de Maleraygues : ses remords se réveillèrent, et, pour rendre ses douleurs plus vives,

Digitized by Google

beau-père, ces idées d'avenir, ces espérances de famille, long-temps étouffées par les chagrins.

Dominique eut bien vite mis Claude au courant de ces diverses circonstances : il lui parla aussi du mariage d'Agricol et d'Adeline, de leurs mutuelles tendresses, du bonheur que ce surcroît de famille promettait à sa vieillesse.

A son tour, Claude lui raconta comment il avait passé les sept ans qui s'étaient écoulés depuis l'horrible drame de Malerargues. En apprenant la mort de Julie, la douleur qu'il avait ressentie, loin de désarmer sa haine pour le vicomte, l'avait rendue plus ardente encore. S'occupant seul de l'éducation de Jérôme, à mesure que cet enfant grandissait, il lui faisait respirer cette haine dans chacune de ses leçons : il entretenait sa jeune imagination des tragiques scènes du bord du Rhône, du pavillon de Mignard, des dix mois passés par lui aux galères, et de la mort de Julie, dont il faisait, aux yeux de son fils, une conséquence des crimes de M. de Varni. Jérôme, trop jeune au moment où sa mère l'avait quitté, pour

Digitized by Google

garder d'elle un souvenir, avait éprouvé, quelques années plus tard, ce sentiment triste et bizarre, cette tendresse posthume et rétrospective, qu'éprouvent les orphelins pour les parens qu'ils n'ont point connus. Ce sentiment auquel les souvenirs de Jérôme ne pouvaient donner une forme, se confondit pour lui avec l'image du vicomte, qu'il détesta de tout l'amour qu'il ne pouvait plus avoir pour Julie. Elevé à la campagne, dans toute la liberté d'une vie à demi sauvage, ramené sans cesse par Claude vers ce sinistre passé qui prenait à ses yeux les perspectives d'une histoire vivante dans sa mémoire, mûri avant l'âge par ces entretiens, par cette éducation étrange, cet enfant devint tel que le désirait son père, tel que l'eût rêvé Maria mourante. Sa haine pour M. de Varni fit comme ces lettres que l'on grave sur l'écorce des jeunes arbres, et qui grandissent avec eux.

Pendant que Dominique et Claude échangeaient ces récits et ces confidences, la soirée avançait. Le son lointain de la musique, des rires et de la danse qui arrivait à leurs oreilles, s'était affaibli peu à peu. On entendait les derniers bruits d'une sortie de bal;

Digitized by Google

le mouvement des servantes qui s'étaient endormies sous le vestibule; la voix des maris et des mamans qui rattrapaient leurs femmes et leurs filles en leur recommandant les précautions d'usage contre les rhumes et le grand air, et les notes expirantes du tambourin et du violon qui s'achevaient dans l'antichambre et s'éteignaient dans la rue.

Quelques minutes après, on frappa discrètement à la porte du cabinet de Dominique Ermel. C'étaient Agricol et Adeline qui, attristés de sa longue absence, venaient lui demander sa bénédiction avant de se retirer dans leur chambre. Dominique se leva, et étendant ses mains sur le front des deux jeunes époux dont le cœur palpitait d'une émotion délicieuse :

— Mon Dieu! dit-il, bénissez-les! Ce fils que vous m'avez accordé dans votre bonté inépuisable, ne m'a pas donné un moment de chagrin : cette fille que j'adopte et qui devient ma fille, est pure comme un de vos anges : bénissez-les : donnez-leur cette paix de l'âme, ce bonheur intime qui manque souvent, en ce monde, à ceux-là même que l'on croit

Digitized by Google

heureux ! Mon Dieu ! faites descendre sur cette maison les biens promis à ceux qui aiment ! Détournez-en les douleurs réservées à ceux qui haïssent ; et que, sous cet humble toit, on ne sache jamais que prier, chérir, pardonner !

En prononçant ces mots, le notaire avait peine à contenir le trouble douloureux qui l'agitait : Claude était là, et sa présence suffisait pour qu'une arrière-pensée terrible se mêlât, dans le cœur de Dominique, à ces paroles de bénédiction et de paix.

Agricol et Adeline se relevèrent : une dernière larme, larme d'amour, d'innocence, d'inquiétude et de joie, brillait dans les yeux de la jeune femme. Agricol porta à ses lèvres la main tremblante de son père, et l'heureux couple sortit.

En ce moment, un pas rapide retentit dans l'escalier ; un domestique en grande livrée entra dans le cabinet ; il tenait à la main un papier sur lequel quelques mots avaient été écrits à la hâte. Dominique y jeta les yeux, et dit :

Digitized by Google

— Madame Elzéar de Varni vient d'accoucher d'un garçon.

En même temps, il entendit la voix de Claude murmurant tout bas à son oreille :

— Voilà notre tâche qui recommence, et c'est sur vous que je compte pour la recommencer.

Digitized by Google

L'ENTR'ACTE.

Digitized by Google

Digitized by Google

III.

Peu de temps après, Claude s'installait chez le vicomte de Varni en qualité d'intendant ; c'était, comme on doit le penser, la recommandation de Dominique Ermel qui lui avait fait obtenir cette place. En effet, l'horrible catastrophe de Maleraygues, loin de porter atteinte au crédit et à l'influence du notaire auprès de M. de Varni, y avait encore ajouté ; car le vicomte

Digitized by Google

croyait toujours que la prétendue Stéphanie Durand, cette autre protégée de Dominique, avait péri victime de son dévoûment; que, voyant tomber Clémentine dans le gouffre, et n'écoutant que son affection ou son désespoir, elle s'y était précipitée pour sauver cette chère enfant ou pour mourir avec elle.

Dominique n'avait donc pas eu de peine à faire entrer Claude chez M. de Varni. Comment, après trente années d'agitations, de chagrins et d'épreuves, lorsque tant d'émotions, douces ou terribles, avaient tour à tour passé dans sa vie, comment le vicomte eût-il reconnu Claude Rioux, le rude et inculte pêcheur du Rhône, dans cet étranger vêtu de noir, entièrement transformé par un changement complet de position et d'existence, rendu méconnaissable par ses cheveux blancs qui donnaient à sa figure brune et hâlée un tout autre caractère, et par le léger accent italien qu'il avait contracté pendant son séjour à Baveno? Aussi M. de Varni fut-il complètement dupe, lorsque Dominique lui présenta Claude comme un parent du banquier Ciliano, avec lequel l'Étude Margerin était depuis long-temps en correspondance.

Digitized by Google

Dominique ajouta que son protégé, qu'il appela Darnioli, ruiné par la mauvaise foi d'un ami à qui il avait confié presque toute sa fortune, accablé d'ailleurs par la mort d'une femme qu'il adorait, s'était vu contraint de s'expatrier et de chercher à utiliser, au service de quelque grande maison, son intelligence et sa probité. Dominique en répondait d'ailleurs comme de lui-même. M. de Varni n'hésita pas. L'âge de Claude, l'expression énergique de ses traits, prudemment atténuée par un air de réflexion et de réserve, l'égale facilité avec laquelle il parlait l'italien et le français, talent précieux pour le vicomte qui avait encore de grands intérêts en Toscane, tout concourait à lui faire regarder l'acquisition d'un pareil intendant comme une bonne fortune ; et si, dans cette affaire si vite et si facilement arrangée, il y eut quelqu'un d'inquiet et d'irrésolu, ce ne furent pas les deux principaux intéressés ; ce fut Dominique Ermel, que l'infernal ascendant de Claude, parlant, comme toujours, au nom de Maria, put seul décider à une combinaison dont il prévoyait les horribles suites.

Digitized by Google

Avant de continuer un récit dont l'horizon va se trouver agrandi par les évènemens politiques, jetons un regard sur cette famille que tant de malheurs avaient déjà décimée, que tant de malheurs attendaient encore. A l'époque où nous ont conduits ces Mémoires, un peu de bonheur et de calme était rentré dans cette maison. Le vicomte et son fils, que nous avons revus à Avignon dans notre dernier chapitre, n'y étaient revenus qu'à cause de la grossesse de madame Elzéar de Varni, et c'est grâce à cette circonstance qu'ils avaient pu assister au mariage d'Agricol Ermel. Mais, quelque temps après l'heureuse délivrance d'Adrienne et le baptême de son enfant qui fut appelé Raymon, toute la famille se hâta de retourner à la campagne, dans une simple et charmante habitation qu'Adrienne avait apportée en dot à son mari. Cette rustique demeure, qui ressemblait moins à un château qu'à un frais et gracieux *cottage*, se nommait le Tavelay : elle était située dans cette partie du Languedoc qui forme aujourd'hui l'arrondissement d'Uzès. On y arrivait à travers champs, et telle était l'épaisseur du rideau d'arbres qui l'abritait, qu'on n'apercevait la maison

Digitized by Google

qu'au moment d'y entrer. La jolie petite rivière du Tave, dans ses sinuosités et ses entrelacemens bizarres, dessinait à l'entour une sorte de presqu'île, formée par les jardins, les prairies et les massifs. Ses deux bords, sur lesquels avaient poussé naturellement et grandi en toute liberté des rangées irrégulières d'ormeaux, d'aulnes, d'aubes et de saules, étaient devenus des allées remplies d'ombre et de fraîcheur, où gazouillaient tour à tour, suivant la saison, le rossignol et le loriot, le merle et le rouge-gorge. Cette eau limpide, transparente, protégée contre la poussière et le soleil par son impénétrable dôme de verdure, coulait à travers des pierres mousseuses qui servaient aux promeneurs pour sauter d'une rive à l'autre. Devant la maison, que tapissaient des touffes de plantes grimpantes, une large éclaircie donnait vue sur le paysage, et une belle prairie, dentelée à droite et à gauche par des groupes d'arbustes, s'étendait en pente douce jusqu'à la rivière. Pour oublier de longs chagrins, pour se reposer des orages de la vie, ou pour dérober au monde les délices d'un amour partagé, l'imagination ne pouvait rêver de séjour plus aimable que le Tavelay.

Digitized by Google

Le vicomte de Varni y avait demandé l'hospitalité à son fils et à sa belle-fille, et, malgré sa tristesse profonde, il paraissait s'y plaire. Ses chagrins lui avaient rendu odieux son hôtel d'Avignon et son château de Maleraygues. Au Tavelay, du moins, ses souvenirs et ses douleurs n'étaient qu'en lui seul. Les objets extérieurs ne lui rappelaient rien de son passé, et ne se liaient pour lui à aucun des coupables ou sinistres épisodes qui se dressaient dans sa mémoire pour le désoler ou pour l'accuser. C'est là une condition douloureuse des vieillesses qui terminent les existences criminelles ou agitées, que ce qui charme ou console les autres vieillards, devienne un supplice et un tourment. Tout ce que l'on a vu, tout ce que l'on a aimé dans sa jeunesse, paysages ou horizons, visages ou demeures, importune ou irrite, comme autant de confidens et de témoins d'un passé qu'on voudrait anéantir ; et dans cette dernière période de la vie où l'homme aime à rejeter un regard en arrière et à resserrer ses liens avec cette existence qu'il va quitter, les tristes vieillards dont je parle voudraient, au contraire, s'isoler de tout ce qui n'est pas l'heure présente, et s'entourer d'objets nouveaux,

Digitized by Google

pour s'imaginer que leur vie commence au moment où ils ont cessé d'être coupables ou malheureux.

Le vicomte de Varni eut bientôt un autre motif pour vivre, au Tavelay, dans la retraite la plus absolue. La Révolution, qui ailleurs n'en était encore qu'aux préliminaires et aux préludes, commença, dès 1788, à prendre, dans le Comtat Venaissin, une attitude menaçante et à y présenter d'effrayans symptômes. Là, elle eut un double élément, un double caractère; ce combat de l'esprit nouveau contre l'ancien régime, des idées nouvelles contre le vieux monde, prenait pour passeport et pour mot d'ordre l'adjonction définitive du Comtat à la France. Comme toujours, les projets de destruction, de bouleversement, de spoliation et de meurtre, se cachaient sous une de ces questions qui peuvent donner le change aux esprits généreux. Or, la position particulière de monsieur de Varni ne lui permettait pas de s'associer à la lutte. Par sa naissance, ses antécédens, ses liens de famille, il devait tenir pour l'autorité papale. Mais, dix ans auparavant, ne prévoyant pas les collisions prochaines, fier des témoignages de bienveillance

Digitized by Google

dont on l'avait comblé à Versailles, heureux d'entrer au service de France et de faire, sous les ordres du marquis de Bouillé, une partie des campagnes d'Amérique, il avait demandé et obtenu des lettres de grande naturalisation. Plus tard, lorsqu'à la suite de l'affreuse catastrophe de Maleraygues, il avait cherché à se distraire en conduisant à Paris son fils Elzéar, l'accueil qu'il avait reçu du jeune roi Louis XVI et de la reine Marie-Antoinette avait encore ajouté à sa reconnaissance et à son dévoûment. Il ne pouvait donc plus, sans inconséquence, combattre pour l'autorité papale, à laquelle il était devenu étranger ; et, d'un autre côté, il eût rougi de figurer dans le parti contraire, dont les intentions destructives et criminelles se trahissaient déjà par d'horribles excès : il attendait donc les évènemens, se résignant à une inaction temporaire et demandant à la Providence de lui indiquer, dans les luttes imminentes, une place où il pût chercher la mort en accomplissant un devoir.

Calme et réfléchi chez le vicomte, ce sentiment d'affection pour la France et pour le roi avait pris,

Digitized by Google

dans l'âme jeune et pure d'Elzéar, un caractère plus enthousiaste. Bien qu'Elzéar ne fût âgé que de seize ans lorsqu'une mort tragique et soudaine lui avait enlevé, sous ses yeux, sa mère et sa sœur Clémentine, il avait profondément ressenti ce coup terrible. Mais les douleurs violentes que l'on éprouve à cet âge ne désolent pas l'âme; elles la disposent aux grandes et nobles émotions; elles la mûrissent pour les épreuves difficiles et les dévoûmens sublimes. Lorsqu'Elzéar, deux ans après, dans toute l'ardeur de sa jeunesse mélancolique et charmante, se trouva transporté à Trianon et à Versailles, le spectacle des vertus du roi, des grâces enchanteresses de la reine, avait produit sur lui une de ces impressions solennelles, ineffaçables, qui datent dans une vie et décident d'une destinée. Beau, spirituel, aimable, allié à plusieurs familles appartenant à ce qu'on appelait alors la noblesse de cour, Elzéar eut des succès dans cette société choisie à laquelle présidait la reine, et qui préludait, par quelques années d'élégans plaisirs et de récréations exquises, aux orages et aux angoisses qui suivirent. Dès ce moment, il avait voué à ce monde qui lui accordait un de ses derniers sou-

Digitized by Google

rires, à ce roi dont chaque jour cachait ou révélait un bienfait, une belle action, un trait généreux, à cette reine surtout qui lui apparut comme l'idéal de la beauté, de la grandeur et de la grâce, une reconnaissance ardente, une affection respectueuse et passionnée qui appelait les dévoûmens, les sacrifices et les périls. Il y a, pour les âmes délicates, d'innombrables manières d'aimer, qui toutes se rapprochent ou s'éloignent par des gradations et des nuances insaisissables au vulgaire, comprises seulement par les cœurs d'élite. Le jeune homme de haute naissance, préparé par son éducation, par l'élégance de ses instincts, à être vivement ému par tout ce qui est beau, élevé, majestueux, charmant, ne ressent pas, à coup sûr, lorsqu'il s'incline devant une jeune et belle reine, le même genre d'affection que lorsqu'il salue un roi podagre et sexagénaire. Empêchera-t-il son cœur de tressaillir, son régard de lancer un éclair à demi-voilé par le respect? Non; mais dans ce tressaillement et dans ce regard tout sera pur comme son âme, noble comme l'objet de son culte; et si, plus tard, s'emparant d'un geste, d'une parole, d'un échange de familiarités bienveillantes et d'empresse-

Digitized by Google

mens chevaleresques, l'esprit de parti défigure ce sentiment, la honte n'en sera pas pour celui qui l'éprouva ou pour celle qui sut l'inspirer ; elle sera tout entière pour les calomniateurs qui essaient de souiller le manteau de la reine et le linceul de la martyre, pour les méchans qui recueillent la calomnie, et pour les historiens qui l'accréditent !

Ce fut avec ces images toutes vivantes dans le cœur, qu'Elzéar de Varni revint en Provence et épousa Adrienne de Flassan. Par une rencontre heureuse et trop rare, il trouva dans sa jeune femme un écho fidèle de ses pensées les plus chères et les plus intimes. Fille d'un officier des gardes-françaises blessé à Fontenoy, et d'une mère née dans cette sainte et sublime Vendée qui allait bientôt payer à la royauté légitime sa dette d'héroïsme et de sang, Adrienne n'avait eu qu'à écouter et à regarder autour d'elle pour concevoir, dans toute son idéalité politique, cet attachement au roi qu'on ne séparait pas autrefois de l'attachement au pays. Lorsqu'elle le retrouva dans l'âme d'Elzéar, elle se sentit heureuse et fière de le partager et d'en faire, pour ainsi dire, le couronne-

Digitized by Google

ment grandiose de leur mutuelle tendresse. Peut-être encore, avec cette finesse dont s'arment les femmes même les plus naïves, lorsque leur cœur est intéressé, Adrienne devina-t-elle qu'une majestueuse image, une figure vaguement et saintement adorée, occupait une place dans les souvenirs de son mari. Au lieu de s'en effrayer ou de s'en plaindre, elle s'en réjouit, certaine qu'un sentiment pareil dans un cœur aussi pur que celui d'Elzéar, au lieu d'affaiblir son amour pour elle, lui donnerait encore plus d'exaltation et de grandeur. L'homme est une créature si faible et si misérable, que ses affections, même les plus puissantes, sont sujettes à se relâcher et à s'amoindrir si elles sont uniquement livrées à elles-mêmes et à leurs seules forces : pour durer et pour vivre, elles ont besoin de se rattacher à une idée, à un intérêt, à un sentiment commun qui ait à la fois le privilége de les alimenter et de les distraire. Pourquoi l'affection conjugale, malgré tant de chances défavorables, conserve-t-elle, dans les cœurs les moins sympathiques, des racines vivaces, profondes, qu'on est tout surpris de retrouver, même après les déchiremens et les orages? C'est grâce à cette com-

Digitized by Google

munauté d'intérêts, d'avenir, de projets, terrain neutre et mitoyen dont le cœur s'empare, pour suppléer à ce qui lui manque dans le sein même d'une affection froide, orageuse ou incomplète. Eh bien! ce qui, dans les ménages vulgaires, sert à réparer un bonheur en lambeaux, à raffermir une tendresse défaillante, Adrienne l'employa afin d'agrandir, d'illuminer l'horizon d'une tendresse et d'un bonheur pour lesquels elle ne craignait rien. Ce dévoûment à la cause royale, les noms de Louis XVI et de Marie-Antoinette, devinrent pour les deux époux comme de doux talismans, comme ces bouquets symboliques que les amans prennent pour interprètes, pour emblèmes et pour complices. S'il était permis de comparer les choses grandes aux choses saintes, je dirais que, de même qu'il existe de pieuses unions où les joies de l'amour n'apparaissent jamais qu'avec le caractère grave et auguste que la religion leur donna, de même l'union d'Elzéar et d'Adrienne semblait contractée sous les auspices de ce sentiment royaliste qui se reflétait dans leurs chastes et délicieuses ivresses.

Digitized by Google

Aussi, lorsque commencèrent à gronder les sourds murmures précurseurs de la Révolution, lorsque les bruits lointain de 88 et de 89 arrivèrent jusqu'au Tavelay, que d'anxiétés et de tristes presentimens agitèrent les habitans de cette paisible retraite! Combien de fois, sous l'ombrage de leurs ormeaux, au bord de leur limpide rivière, Elséar et Adrienne, pressés l'un contre l'autre, comme dans l'attente d'une prochaine tempête, se demandèrent avec angoisse jusqu'où iraient ces rébellions funestes, ces haines furieuses! Combien de fois, en couvrant de caresses leur petit Raymon, qui ne connaissait encore de la vie que les sourires de sa mère, une larme involontaire tomba tout-à-coup de leurs paupières sur les joues roses de cet enfant! Larmes d'inquiétude et de douleur, trop bien connues de tous les pères, en temps de révolution!

Telle était la situation de la famille de Varni pendant ces dernières années qui précédèrent l'explosion révolutionnaire. Claude, caché sous son nom d'emprunt de Darnioli, occupait une petite chambre au second étage de la maison, et semblait uniquement

Digitized by Google

absorbé par la gestion de la fortune du vicomte et par la nécessité de lutter contre les difficultés pécuniaires qui abondent, pour les individus comme pour les peuples, au début de toutes les crises politiques. Car il faut rendre cette justice aux révolutions : elles s'arrangent toujours pour diminuer les regrets de ceux dont elles menacent la vie : avant de tuer, elles ruinent.

Au reste, la tranquillité n'avait pas encore été troublée dans les bourgs et les villages qui entouraient le Tavelay : les nouvelles mêmes n'y arrivaient que lentement. C'était en général Dominique Ermel qui, chaque fois que ses affaires ou les troubles d'Avignon lui laissaient quelques momens de répit, venait faire une visite à MM. de Varni, leur apprendre ce qui se passait au dehors, et probablement essayer de démêler les intentions et les projets de Claude, dont l'inaction l'étonnait sans le rassurer.

Malgré ses opinions bien connues, malgré son vieil attachement à l'autorité papale ou plutôt aux grands principes d'ordre, de stabilité et de justice qu'atta-

Digitized by Google

quaient les révolutionnaires d'Avignon sous prétexte de travailler pour la domination française, Dominique Ermel n'avait pas encore été inquiété et pouvait circuler librement dans la ville et hors des remparts. Il n'est pas sans exemple de voir ainsi quelques hommes privilégiés traverser sans encombre les plus mauvais temps, protégés ou par une vertu ou par un vice, souvent par l'amour, quelquefois par la crainte. La nombreuse clientèle de Dominique lui donnait, dans tous les partis, une grande influence, dont il n'avait jamais abusé. Sa probité était proverbiale, sa charité immense. Dans toute la *Banasterie*, depuis l'église de Saint-Pierre jusqu'à celle de la Miséricorde, il n'y avait pas une maison pauvre qu'Antoinette et Adeline, sa digne belle-fille, n'eussent visitée bien des fois, en y apportant du pain, de l'argent, des nippes, du linge. Pendant l'horrible et désastreux hiver de 89, Dominique acheta du blé sur ses épargnes, et le distribua, à bas prix, aux ouvriers nécessiteux; enfin, quelques années auparavant, il avait secouru dans un moment de détresse, et par pure générosité, un homme nommé Minvielle, destiné à acquérir, pendant la révolution d'Avignon, une triste

Digitized by Google

célébrité. L'argent qu'il lui avait prêté, et dont il avait d'avance sacrifié mentalement l'intérêt et le capital, lui rapporta plus que la meilleure créance. Car Minvielle, avec cette reconnaissance et cette fidélité dont les bandits donnent quelquefois l'exemple aux honnêtes gens, fit respecter, pendant ces cruelles années, la vie et la famille de Dominique Ermel.

Le 10 juin 1791, par une belle matinée dont les rayons, le calme et l'azur contrastaient avec les tempêtes que soulevaient déjà, de toutes parts, les passions, les misères et les ambitions des hommes, Dominique arriva au Tavelay. Comme il était de trop bonne heure encore pour qu'il demandât à voir les maîtres de la maison, il monta à la petite chambre de Claude. Il le trouva groupant des chiffres, consultant des registres, feuilletant des paperasses, vérifiant des comptes, comme eût pu le faire l'intendant le plus soigneux, le plus économe, le plus scrupuleusement renfermé dans sa spécialité. Le notaire s'assit près de la table sur laquelle écrivait son ancien ami, et lui demanda, pour engager la conversation :

Digitized by Google

— Comment se porte Jérôme ?

— Bien; c'est un homme à présent! Dans deux mois je le retirerai du collége de Bagnols, où il aura terminé ses études.

— Et vos comptes, mon cher Darnioli, comment vont-ils?

—Médiocrement, répondit Claude; cependant, eu égard aux circonstances, la fortune de M. de Varni est moins entamée qu'on n'aurait pu le craindre : il est vrai que j'y prends la peine! Toujours levé avant le jour, je ne me fais pas à moi-même grâce d'un zéro, ni d'une fraction. Oh! poursuivit-il avec une gravité à travers laquelle on sentait percer l'ironie, je suis un intendant modèle!...

Dominique regarda Claude avec une expression de surprise : celui-ci continua :

— Tenez, mon cher, personne, mieux que vous, n'est à même de constater si je dis vrai; car vous

Digitized by Google

connaissez jusqu'au plus petit détail de la fortune des Varni. Combien, à l'époque où vous m'avez fait entrer dans la maison, possédaient-ils en fonds de terre ?

— Environ quatre-vingt mille livres de rente.

— C'est juste; aujourd'hui ce revenu est diminué de six mille cinq cents livres, par suite de la dépréciation des propriétés du Comtat; mais nous n'avons pas vendu un pouce de terre; jetez plutôt les yeux sur les baux à ferme.

Dominique consulta du regard les papiers que lui présentait Claude, et, au bout de quelques minutes, il fit un signe d'assentiment. Claude reprit :

— Et combien (toujours à la même époque) possédait la famille de Varni en maisons, meubles, argenterie, bijoux et rentes constituées ?

— A peu près cinq cent mille livres.

Digitized by Google

— Parfaitement exact; eh bien! d'après l'état estimatif que voici et que j'ai voulu, vu l'incertitude des temps, faire vérifier par M. le vicomte lui-même, il résulte que nous possédons, dans ce genre, pour quatre cent quatre-vingt-six mille livres, le déficit de quatorze mille livres ayant pareillement pour cause la diminution de valeur de l'hôtel et des maisons d'Avignon.

Le notaire parcourut rapidement l'état estimatif, et reconnut que Claude disait vrai; celui-ci continua :

— Et les dettes, à quel total s'élevaient-elles?

Dominique fit la grimace :

— Environ à cent mille écus, répondit-il.

— Eh bien! mon ami, il ressort de mon dernier règlement de comptes, que nous n'en avons plus que pour cent septante-cinq mille livres; c'est donc une somme ronde de cent vingt-cinq mille dont nous nous sommes libérés en cinq ans!

Digitized by Google

Dominique ne put retenir un cri de surprise :

—Oh ! reprit Claude, j'ai compris qu'en temps de révolution (et croyez-moi, la révolution n'en est encore qu'à ses débuts) il était plus important pour une grande maison comme celle-ci de diminuer le chiffre de ses dettes que d'augmenter l'étendue et le nombre de ses immeubles, parce qu'il vient un moment où les revenus des propriétés manquent à l'appel, et où les intérêts des dettes n'en sont pas moins payables à l'échéance... Voyons, Dominique, vous qui passez à juste titre pour le meilleur notaire du pays, ne me suis-je pas conduit en intendant fidèle, habile... exceptionnel ?

Le Notaire fit un geste affirmatif ; mais en même temps son visage conserva, malgré lui, une telle expression d'étonnement, que Claude fixa à son tour sur lui un regard pénétrant, et lui dit d'un air un peu moqueur :

— Ah çà ! cher ami, est-ce que vous seriez assez *Notaire* pour vous imaginer que, quand je vous ai

Digitized by Google

demandé de me faire entrer dans la maison de Varni en qualité d'homme d'affaires, c'était simplement et bêtement pour ruiner le vicomte ?

— Mais je craignais... il me semblait... j'avais cru...

— Ecoutez-moi, Dominique, interrompit Claude avec une gravité aussi effrayante que son ironie. Le jour où, échappé du bagne de Toulon, j'apparus tout-à-coup devant les yeux de Maria et de Julie, Maria me dit qu'elle me sauverait ; mais elle me le dit d'un tel air que je devinai à l'instant qu'un pacte de vengeance allait se former entre nous ; je lui proposai de tuer le vicomte : savez-vous ce qu'elle me répondit :

— J'écoute, reprit le Notaire frissonnant déjà.

— Elle me répondit qu'il fallait que ma haine fût bien débonnaire pour se contenter de si peu ; que la mort *pure et simple* de monsieur de Varni n'était rien en comparaison de la vengeance qu'elle avait

Digitized by Google

rêvée, et dont elle nous a plus tard confié l'exécution...

—Eh bien?

—Eh bien! cette scène, éternellement gravée dans mon souvenir, a été le mobile de toute ma conduite à l'égard de ce vicomte abhorré. Guidé par le génie de Maria, j'ai compris que, partout et toujours, j'avais à ma portée deux vengeances : l'une, simple, niaise, sautant aux yeux, pour ainsi dire, et par conséquent indigne de Maria et de moi; l'autre, savante, raffinée, marchant par une route moins directe, mais pour atteindre un but mille fois plus grand... Commencez-vous à comprendre?

—Oui, murmura Dominique.

—Qu'était-ce, je vous le demande, reprit Claude, qu'était-ce que la perte de quelques centaines de mille livres pour un homme tel que monsieur de Varni, qui, depuis soixante-sept ans qu'il est au monde, a passé par de si terribles alternatives de joie, de douleur, de crime, de splendeur, d'espérances, de

Digitized by Google

désespoir? Que serait-ce même qu'une ruine complète pour deux êtres tels qu'Adrienne et Elzéar, qui, en dehors de leur amour, n'ont d'émotion et de pensée que pour les malheurs et les périls du roi de France, et qui donneraient avec transport leur dernière obole pour un sourire de Louis XVI, pour un regard de Marie-Antoinette? Un intendant fripon qui ruine son maître! mais cela s'est vu partout; c'est du dernier commun! répétait Claude avec un sourire qui glaçait Dominique d'épouvante.

—D'ailleurs, poursuivit-il, avec le nom et les alliances des Varni, on peut toujours, en temps ordinaire, refaire sa fortune; en temps de révolution, les évènemens peuvent se charger de me suppléer; et il n'est pas d'intendant infidèle qui vaille, en pareille circonstance et pour pareille besogne, Peyre, Lescuyer et Jourdan-Coupe-Tête!... N'est-ce pas, Dominique?

— Jourdan! Lescuyer! s'écria en tressaillant le Notaire, à qui ces noms rappelaient les plus sanguinaires héros de la révolution du Comtat.

Digitized by Google

— Oui, et dix autres encore que je pourrais vous nommer; car je les connais tous, et je suis en correspondance avec plusieurs. Je n'étais pas installé ici depuis six mois, que les premiers indices révolutionnaires sont venus m'ouvrir un monde nouveau, me tracer la route que j'avais à suivre, et me faire pressentir des vengeances dignes de réjouir l'âme de Maria, si elle veille encore du fond de sa tombe sur notre mission terrible. Dès lors, je n'ai rien négligé pour gagner la confiance, l'affection même de monsieur de Varni. Le zèle infatigable avec lequel j'administre sa fortune, les services que je lui rends, la vie sédentaire à laquelle je me condamne, tout, jusqu'à ma tristesse, m'a conduit si avant dans les bonnes grâces du vicomte, qu'aujourd'hui, Dominique, je crois qu'il hésiterait entre vous et moi! Mais, en même temps, du fond de ma cellule, j'étais au courant de ce qui se passait à Avignon ou ailleurs. Je suivais avec une joie silencieuse, dans ses développemens irrésistibles, cette révolution que l'on respirait dans l'air depuis plus de vingt-cinq ans, et qui bientôt engloutira ceux qui se débattent ou s'endorment au bord de l'abîme... Oh! avec quel bon-

Digitized by Google

heur intime et profond, tout en paraissant plongé dans mes additions et mes baux à ferme, je calculais, jour par jour, les progrès de ce flot redoutable qui s'arrête encore à la porte de cette maison, mais qui y entrera à mon premier signe, à mon premier geste !...

—Dieu ! que dites-vous? s'écria le Notaire de plus en plus épouvanté.

—Je dis que la franc-maçonnerie révolutionnaire m'a accueilli parmi ses adeptes; que Lescuyer et Jourdan m'appellent leur ami; et que, le jour où je voudrai, leurs bandes seront ici, prêtes à égorger tous ceux que ma main leur indiquera. Tout ce qui se passe là-bas, je le sais... En voulez-vous une preuve? Voulez-vous que je vous dise pourquoi vous êtes venu ce matin au Tavelay? Vous êtes venu pour apprendre au vicomte qu'à la suite du décret de l'Assemblée nationale, trois médiateurs français ont été envoyés à Avignon, mais qu'ils se sont arrêtés à Orange, et qu'infidèles à leur mission conciliatrice, ils attendent, au milieu des plaisirs et des fêtes, que

Digitized by Google

les deux partis ennemis aient achevé de s'entre-déchirer pour que l'adjonction du Comtat à la France soit plus facile et plus prompte.

— C'est vrai, dit Dominique Ermel.

— Il va donc y avoir incessamment de nouveaux troubles, de nouveaux massacres ; et, si je le veux, à la faveur de ces massacres et de ces troubles, dix, vingt, trente des hommes de Jourdan passeront le Rhône, et, dans trois heures, ils seront ici... Tenez, Dominique, voyez-vous cette vieille tour en ruines sur ce mamelon grisâtre qu'on aperçoit de ma fenêtre ?

En même temps, Claude montrait au notaire le vieux château de Bord, qui, perché sur une colline à laquelle il donne l'air d'un sein de femme couchée, domine tout le reste du paysage ; puis il ajouta :

— Je n'aurais qu'à me promener, ce soir, jusqu'à ce château, sous prétexte de surveiller nos vignerons, et à y planter, à travers les pierres disjointes, un

Digitized by Google

piquet surmonté d'un mouchoir rouge... demain les hommes dont je parle seraient au Tavelay.

— Et... qu'attendez-vous? demanda timidement Dominique après un moment de silence.

— J'attends... j'hésite, parce qu'il me semble encore que cesera là une vengeance bien médiocre, bien vulgaire... Il me semble que la Révolution, dans ses épisodes divers, bizarres, imprévus, doit me fournir quelque chose de plus complet, qui frappe plus juste, qui atteigne plus profondément ces trois âmes... Moi aussi, je dis à mon tour : Tuer le vicomte, tuer son fils et sa belle-fille ce n'est pas assez. M. de Varni a trop souffert pour tenir à la vie; Elzéar et Adrienne ont le cœur trop noble pour craindre la mort. D'ailleurs, ils ne subiraient là que le sort commun, le sort que la Révolution a déjà fait à plusieurs, qu'elle fera à un plus grand nombre... Non, décidément, cela ne me contente pas; je cherche... je voudrais quelque chose de mieux...

En ce moment, la porte de la chambre s'ouvrit et M. de Varni entra.

Digitized by Google

Il ne semblait plus le même homme; sa taille, voûtée par l'âge et par les chagrins, s'était redressée; on ne lui eût pas donné plus de cinquante ans, tant il y avait de feu dans son regard et d'énergie dans son attitude; il tenait à la main une lettre, qu'il montra à Dominique et à Claude, en leur disant avec une exaltation extraordinaire :

— Mes amis, je viens de recevoir le plus grand honneur qui ait jamais été accordé à ma maison !

Le notaire et l'intendant s'étaient levés : ils attendaient respectueusement que M. de Varni continuât.

— Oui, reprit-il en cherchant à se remettre de son émotion; voici la lettre qu'on m'écrit; aussi bien, il faut que vous en preniez connaissance, car je vous destine une place à mes côtés.

Et il leur lut la lettre suivante, qui lui était adressée par le marquis de Bouillé (1) :

(1) Avons-nous besoin d'avertir que cette lettre est de pure invention ?

M. de Bouillé était trop sage, trop habile, pour faire

Digitized by Google

« Metz, 2 juin 1791.

» Je ne vous oublie pas, monsieur le vicomte, et je vais vous en donner la preuve en vous révélant un secret, en vous associant à un projet d'où dépend le salut de la famille royale et probablement l'avenir de la France. Vous avez sans doute compris déjà, par les nouvelles que vous recevez de Paris, que le roi, entouré d'ennemis, retenu de force aux Tuileries où l'a conduit une populace ameutée, privé peu à peu de tout moyen de faire le bien et d'empêcher le mal, se regarde comme captif et aspire, dans l'intérêt de sa dignité, de sa vie peut-être, à sortir de cette odieuse situation. Depuis plusieurs mois, on

faire deux cents lieues, par les voies ordinaires, à une lettre renfermant tous ces détails, lui qui avait poussé les précautions jusqu'à annoncer un bal pour le jour même où le roi devait passer à Varennes. Si l'auteur a cru pouvoir se permettre cette invraisemblance, c'est seulement pour amener la dramatique épisode de Varennes, dans lequel il a essayé, sinon de lutter d'exactitude avec les historiens ou les mémoires du temps, au moins de rester fidèle au sens historique des événemens.

Digitized by Google

s'est occupé activement et secrètement des mesures nécessaires pour l'arracher, lui et les siens, à cette espèce de captivité, et pour protéger son départ et sa fuite. C'est M. de F..., colonel de *Royal-Suédois*, qui s'est chargé d'organiser le départ de Paris, et c'est moi qui dois veiller sur le périlleux trajet de Châlons à Montmédy. Je ne vous donne ici que les détails strictement nécessaires. Le roi quittera Paris dans la nuit du 20 au 21 juin, avec un passeport qu'on s'est procuré par l'entremise de la baronne de Korff et dans une voiture *faite exprès*. Dieu protégera, j'espère, cette sortie nocturne des Tuileries, pour laquelle je tremble ; une fois sur la grande route, il me semble que les dangers seront moindres. Il est bon que vous soyez instruit de mes principales combinaisons ; une première voiture renfermera le roi, la reine, madame Élisabeth, M. le dauphin, madame la dauphine et madame de Tourzel ; deux dames de service suivront dans une voiture plus légère. D'après mes calculs, ces deux voitures doivent arriver, le 21, vers onze heures du matin, à Pont-de-Somme-Vesle. Jusque-là, l'avance qu'auront les augustes fugitifs, qui voyageront une partie de

Digitized by Google

la nuit et risqueront peu d'être reconnus, suffit pour rendre inutile et par conséquent dangereux tout déploiement de forces. Mais, à dater de ce relai de Pont-de-Somme-Vesle jusqu'à Varennes, je me suis arrangé pour que des troupes, échelonnées aussi habilement que j'ai pu, protégeassent constamment les voitures royales. Maintenant, monsieur le vicomte, voici ce qui vous concerne. Outre ces troupes qui, à peu d'exceptions près, ne sauront pas dans quel but elles auront reçu ordre d'exécuter ces mouvemens, et qui, aux yeux des habitans, seront censées attendre un convoi d'argent envoyé à la frontière, j'ai besoin de quelques hommes sûrs, dévoués, d'une intrépidité à toute épreuve, qui s'éparpillent sur les points principaux où passera le roi, et se replient ensuite de relai en relai, jusqu'à sa destination. Il est convenu que MM. de M... et de V..., qui accompagnent les voitures, s'arrêteront à Châlons. Ces messieurs peuvent avoir été surveillés; leur signalement peut être envoyé de Paris: leurs chevaux, qui auront galopé depuis minuit, seront trop fatigués pour continuer la route... Enfin, ils ont été en garnison à Châlons, et on pourrait les reconnaître. Ils n'iront

Digitized by Google

donc pas plus loin, et il faudra qu'au petit relai de Pont-de-Somme-Vesle deux hommes les remplacent et se replient, en suivant la voiture, jusqu'à Sainte-Ménehould.

» Là, j'ai besoin encore de deux hommes sûrs; car les dangers, s'il y en a, augmenteront nécessairement à mesure qu'on approchera du terme du voyage; de ces deux hommes, l'un montera derrière la voiture du roi, l'autre derrière la voiture des dames Brunier et de Neuville, les dames de service; ils seront prêts à défendre, au prix de leur vie, les personnes royales, et, si quelque obstacle se présentait tout-à-coup soit à Sainte-Ménehould, soit à Varennes, à se jeter sur deux des chevaux d'escorte, et à venir, ventre à terre, me trouver à Stenay, où je me tiendrai avec le régiment de *Royal-Allemand*, qui sera disposé à partir au premier signal.

» Ces quatre hommes qui me sont nécessaires, et qui doivent s'entendre et agir comme un seul, c'est à vous, Monsieur le vicomte, que je m'adresse pour les avoir. S'il s'agissait d'une fête à Versailles,

Digitized by Google

je trouverais sans peine ce qu'il me faut. Mais des cœurs qui sachent allier le dévoûment à l'adresse, le sang-froid à la bravoure, ceux-là sont plus rares, et c'est pour cela que je me suis souvenu de vous; car je ne puis oublier le courage et le froid mépris du péril que je vous ai vu déployer à la prise de Saint-Christophe et à celle de Montserrat, où vous m'avez sauvé la vie.

» D'ailleurs, eussé-je hésité, mon choix aurait été déterminé par une volonté plus auguste et plus précieuse que la mienne. La Reine a désiré que si j'avais, dans cette circonstance, à disposer d'un rôle périlleux et honorable pour le service du Roi, ce rôle vous fût donné, à vous et à votre aimable fils. Une pareille préférence est un ordre, et vous auriez droit de ne me pardonner jamais si je vous avais laissé ignorer cette inappréciable distinction.

» Il faudra seulement, Monsieur le vicomte, qu'à votre tour vous choisissiez, parmi les personnes dont vous pouvez répondre comme de vous-même, deux compagnons d'honneur et de péril, à qui vous

Digitized by Google

confierez cet important secret, et que vous prendrez avec vous dans cette expédition.

» Vous partirez donc tous les quatre, vous, monsieur votre fils et les deux inconnus dont le choix vous appartient, aussitôt que vous aurez reçu cette lettre et fait vos préparatifs. Vous partirez à cheval, et je n'ai pas besoin de vous recommander de monter vos meilleurs chevaux. Vous marcherez ensemble jusqu'à Troyes. Là, vous trouverez, rue Planche-Porte, un magasin de fripier, sur lequel vous lirez ce simple nom : *Auguste*. Vous entrerez, et vous direz ces deux mots : *Espoir, Montmédy*; on vous remettra les costumes que vous devrez porter; ensuite vous vous séparerez : deux d'entre vous iront attendre à Pont-de-Somme-Vesle; les deux autres iront attendre à Sainte-Ménehould. Il faudra vous y trouver le 20 au soir, pour que vos chevaux se reposent, et pour que vous ne puissiez, en aucun cas, être pris au dépourvu.

» Ainsi que je vous l'explique, les deux premiers suivront les voitures, à cheval, de Pont-de-Somme-

Digitized by Google

Vesle à Sainte-Ménehould, et de là, tous les quatre jusqu'à Varennes, deux à cheval, deux derrière les voitures.

» Voilà, Monsieur le vicomte, le service immense que j'attends de vous. Je n'ajoute pas une recommandation ; le plan que je vous confie les renferme ; ajouter un mot, ce serait douter de vous, et si je doutais de vous, je ne vous écrirais pas. Si nous réussissons dans cette entreprise, Dieu et le Roi nous en tiendront compte ; si nous périssons... la mort, en temps de révolution, n'est redoutable que pour celui qui ne sait pas la subir en accomplissant son devoir.

» Adieu donc, et à bientôt, j'espère ! Courage, *Espérance et Montmédy !*

» Marquis de Bouillé. »

Monsieur de Varni se tut un moment, après avoir lu cette lettre, puis il la porta à ses lèvres avec une sorte d'extase. En même temps, Claude lui dit :

Digitized by Google

—Monsieur le vicomte, si vous avez songé à moi, je vous remercie et je suis prêt à vous suivre.

—Bien, Darnioli, je n'attendais pas moins de vous... Et vous, Dominique?

Le notaire était pâle, non pas qu'il craignît le danger pour lui-même; mais il frissonnait d'épouvante en voyant Claude maître du secret et engagé dans l'entreprise. Claude le regardait avec un air de triomphe qui, pour Dominique, avait un sens terrible.

—Eh bien! reprit plus vivement le vicomte, hésiteriez-vous? auriez-vous peur? Vous à qui j'ai toujours connu tant de droiture et de cœur, refuseriez-vous de vous associer au plus beau moment de ma vie?

Dominique baissa la tête et murmura : « Je suis à vos ordres, Monsieur le vicomte! deux minutes pour écrire à ma femme et à mon fils que je serai absent pendant quelques jours... et, moi aussi je suis prêt à vous suivre! »

Digitized by Google

—A la bonne heure ! s'écria monsieur de Varni ; vous lire cette lettre, c'était déjà vous *désigner tous* deux... Oh ! cette lettre ! cette lettre ! ajouta-t-il avec une exaltation croissante. Si vous saviez ce qu'elle est pour moi ! Si vous saviez ce que c'est, pour un vieillard que poursuivent de cruelles pensées, et qui, désirant tout bas la mort, ne craint que de mourir inutile, si vous saviez ce que c'est que de voir tout-à-coup devant soi un but, une tâche, la plus noble, la plus belle de toutes !... Ah ! pour moi c'est encore mieux que cela !... Oui, continua *le vicomte* entraîné par une émotion irrésistible... Oui, il y a dans ma vie des secrets affreux, des pages terribles ; j'avais beau faire ; il me semblait que mon passé se dresserait toujours entre Dieu et moi, comme mon accusateur, mon juge, mon bourreau... Ces *coups* qui m'ont frappé, cette horrible mort d'Edwige, de Clémentine, de l'infortunée Stéphanie, je croyais que c'étaient autant de preuves que Dieu ne me pardonnait point ! Mais maintenant, maintenant que le plus courageux des hommes m'associe à une pareille entreprise, maintenant que je vais concourir au salut de mon Roi, de ma souveraine, et goûter peut-être

Digitized by Google

l'ineffable bonheur de donner ma vie pour les sauver... Oh ! je le sens, mon âme est délivrée du fardeau qui l'oppressait... Je reconnais avec délices que les prières d'Edwige et de Clémentine, qui veillent sur moi dans les cieux, ont été plus puissantes que mes iniquités... et je vous remercie, ô mon Dieu ! car, pour la première fois depuis long-temps, je me sens calme, heureux, pardonné !

Chacune de ces paroles enthousiastes entrait, comme la lame d'un stylet, dans le cœur de Dominique. Involontairement, il leva les yeux sur Claude ; celui-ci avait composé son visage avec une dissimulation incroyable, et l'on ne pouvait y lire qu'une admiration sympathique pour ce qu'il venait d'entendre. Mais l'œil de Dominique, qui pénétrait sous ce masque, crut démêler dans son regard et sur ses lèvres l'expression d'une joie infernale.

— Et monsieur Elzéar, dit le notaire pour cacher son trouble, n'éprouve-t-il pas quelque peine à quitter, peut-être pour ne plus les revoir, sa femme et son enfant ?

Digitized by Google

—Elzéar! s'écria monsieur de Varni avec un indicible accent de joie et de fierté; Elzéar! venez le voir, il vous répondra pour moi.

Ils descendirent dans le jardin, où ils trouvèrent Elzéar et Adrienne. Nous renonçons à peindre le sentiment qui se réflétait sur les traits des deux époux. Chez le jeune vicomte, c'était une joie pure, ennoblie par l'héroïsme le plus chevaleresque, le plus passionné. Chez Adrienne, c'était un mélange de bonheur, d'orgueil, de trouble, d'amour, que rien ne saurait exprimer.

Toute la journée se passa en préparatifs : il fut convenu que le départ aurait lieu à neuf heures du soir, afin d'épargner aux chevaux la chaleur d'un jour d'été et de pouvoir parcourir de nuit les pays où monsieur de Varni et ses compagnons auraient pu être reconnus. On examina les chevaux et on choisit les quatre meilleurs avec une attention scrupuleuse. Monsieur de Varni et son fils prirent pour eux deux jumens arabes qu'ils avaient fait venir à grands frais, et qui étaient incomparables pour la sûreté et la vi-

Digitized by Google

tesse ; l'une se nommait *Fatime*, l'autre *Zulma*. Les selles, brides, étriers, pistolets d'arçon, furent aussi l'objet de l'examen le plus minutieux ; on eût dit que, dans chaque détail de leur équipement, ils plaçaient une chance de salut pour ceux qu'ils allaient secourir : de temps à autre seulement, Elzéar s'échappait pour couvrir de baisers son petit Raymon ou pour presser Adrienne sur son cœur ; ni elle, ni lui, ne versaient une larme.

Le soir arriva ; à neuf heures, les quatre chevaux furent amenés devant la porte d'entrée : la nuit était tiède et paisible, mais sans étoiles ; les domestiques de la maison, vieux serviteurs pour la plupart, avaient allumé des torches qui éclairaient cette scène d'adieu. Sans savoir ce dont il s'agissait, ils se doutaient que leurs maîtres allaient affronter un péril ; tous avaient la tête découverte, et leurs fronts chauves prenaient, à la lueur des torches, des teintes de cire et de parchemin. Adrienne était debout, sur la première marche du perron, tenant Raymon dans ses bras et l'élevant à la hauteur de sa tête. En ce moment même, l'horloge sonna neuf heures. Elzéar ef-

Digitized by Google

fleura rapidement de ses lèvres les deux visages bien-aimés et monta le premier à cheval. Le vicomte baisa la main d'Adrienne, et lui dit d'un air de dignité affectueuse : « Ma fille, priez pour nous ! » Puis, montant sur *Zulma* avec une agilité de jeune homme, il se plaça côte à côte avec son fils. Claude et Dominique enfourchèrent deux beaux normands qui leur avaient été destinés, et formèrent le second rang de cette petite cavalcade.

Lorsque tous quatre furent en selle, Elzéar jeta sur sa femme et sur son enfant un dernier regard.

—Ma chère Adrienne ! murmura-t-il, vous n'avez plus rien à me dire ?

—Vive le Roi ! s'écria la jeune femme.

—Vive le Roi ! s'écrièrent les cavaliers et les serviteurs.

—Vive le Roi ! répéta Raymon de sa douce voix d'ange, en agitant ses petites mains.

Digitized by Google

Quelques minutes après, les quatre hommes étaient partis, la porte du Tavelay refermée, et Adrienne, dans sa chambre, à genoux devant son prie-Dieu.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE DRAME.

Digitized by Google

Digitized by Google

IV.

Nos quatre voyageurs arrivèrent jusqu'à Troyes sans encombre ni incident notable. Les pays qu'ils traversaient offraient cet aspect d'inquiétude morne, de vague agitation, qui précède les grandes crises et les grandes ivresses révolutionnaires. Car on peut remarquer que les révolutions ne s'associent jamais, chez les peuples, à un état de sérénité et de joie paisible. Quand elles ne les grisent pas, elles les attris-

Digitized by Google

tent. Quand elles ne les exaltent pas jusqu'au délire et au crime, elles les jettent dans une sorte de malaise qui sert de prélude à la fièvre. Il y a dans ces immenses bouleversemens quelque chose de si calamiteux et de si funeste, que les nations en gardent à leur insu l'instinct douloureux, et qu'elles ne peuvent se réjouir qu'en s'en enivrant. Le fond des révolutions, c'est la tristesse ; et cette tristesse révolutionnaire est si puissante, si irrésistible, qu'elle a créé, même pour nos temps de paix et de prospérité apparente, la mélancolie moderne, Muse plaintive de notre siècle. C'est que les révolutions ouvrent violemment le cœur des peuples, comme les volcans ouvrent le flanc des montagnes ; et, lorsqu'il n'en sort pas ces jets de flamme dévorante qui éblouissent et consument, le regard plongeant à travers leur cratère, y découvre d'effrayans abîmes et des profondeurs sinistres.

Arrivés à Troyes, monsieur de Varni et ses compagnons, conformément aux instructions du marquis de Bouillé, se dirigèrent rue Planche-Porte. C'était alors une rue tortueuse, étroite, à demi cachée dans

Digitized by Google

un vaste pâté de maisons, et très habilement choisie pour qu'on pût y aller ou en venir sans éveiller les soupçons ou la curiosité : presqu'à l'angle de la rue des Lavandiers, ils aperçurent, au dessus d'une boutique de très humble apparence, un écriteau à peine lisible, et portant le nom indiqué : *Auguste.* L'unique individu qu'ils trouvèrent dans le magasin avait les yeux cachés sous de grosses bésicles, et la tête enfouie sous une énorme perruque, surmontée d'un grossier bonnet detricot. Il était difficile de deviner sa taille ou son âge, sous l'espèce de souquenille brune qui le couvrait en entier, et qui semblait un échantillon de son magasin de friperies. Il jeta sur les arrivans un regard dont le verre bleu des bésicles ne pouvait entièrement dissimuler l'éclat, et leur dit d'un ton brusque :

—Qui êtes-vous? Que voulez-vous?

—Espoir, Montmédy, répliqua monsieur de Varni à demi-voix.

Sans mot dire, le fripier les conduisit dans l'ar-

Digitized by Google

rière-boutique ; il présenta à monsieur de Varni et à Elséar deux habits pareils, de couleur jaune, doublés de bleu, coupés en forme de veste de chasse et garnis de boutons de métal. Des culottes de peau de daim et des bottes complétaient ce costume, qui était, sauf quelques détails, celui des courriers du prince de Conti.

Le vicomte et Elséar revêtirent ces deux habits ; ensuite le silencieux fripier apporta à Dominique et à Claude deux costumes bourgeois, de couleur sombre, pouvant appartenir à des intendans ou à des valets de chambre de bonne maison : de grandes bottes de voyage, à l'écuyère, passées sur les culottes et les bas noirs, et pouvant se mettre ou se retirer à volonté, devaient être ôtées ou reprises par les deux hommes, suivant qu'ils auraient à faire la route à cheval ou à monter derrière les voitures.

Le travestissement de nos quatre voyageurs s'accomplit aussi silencieusement que tout le reste. Quand cette opération fut terminée, le fripier fixa de nouveau un regard pénétrant sur monsieur de Varni.

Digitized by Google

Puis, par un mouvement rapide, ôtant bonnet, perruque, bésicles et souquenille, il apparut aux yeux du vicomte dans toute la grâce de sa taille élégante et de sa figure chevaleresque.

—Quoi ! s'écria monsieur de Varni en tressaillant, le comte de Vaudreuil ici !... Mais, au fait, reprit-il, je ne dois plus, je ne puis plus m'étonner de rien.

—Oui, répondit monsieur de Vaudreuil avec un sourire mélancolique, c'est bien moi ! Il y a sept ans, vous m'avez rencontré à Versailles, à Trianon, emporté dans le tourbillon brillant de ces plaisirs, de ces fêtes dont nous n'avions pas prévu le dénoûment sombre et terrible... Vous me retrouvez dans une boutique de fripier, essayant à des hommes déguisés comme moi, et associés à la même entreprise, les costumes qu'ils doivent porter pour contribuer au salut de ce Roi, de cette Reine, augustes fugitifs qui nous paraissaient placés, par notre culte et par leur grandeur, au-dessus de tous les périls, de toutes les atteintes ! Aujourd'hui, notre espoir le plus beau, le plus éminent service que nous puissions rendre à

Digitized by Google

cette Reine et à ce Roi, ce n'est plus de verser notre sang pour enrichir d'une victoire leur riche couronne!... c'est de nous habiller en courriers pour les aider à sortir clandestinement de ce pays qui les entourait autrefois de tant de respect et d'amour!... Ah! monsieur le Vicomte! la noblesse de France a joué en aveugle au bord de l'abîme qui se creusait sous ses pieds. Puisse-t-elle s'y engloutir tout entière, plutôt que d'y voir tomber le plus saint des Rois, la plus adorable des Reines!

—Ma vie, celle de mon fils, celle de ces braves amis, appartiennent à Leurs Majestés, répondit le vicomte de Varni dont le regard s'anima d'un feu soudain.

—Je le sais, et je vous en remercie... Ce n'est pas trop de leur dévoûment et du vôtre pour concourir à cette œuvre sacrée. Moi aussi j'ai voulu y avoir mon humble place; car tous, entendez-vous bien? tous nous sommes pour quelque chose dans les malheurs et les périls de la famille royale. Nous avons fermé l'oreille aux bruits sinistres; au lieu d'avertir en amis

Digitized by Google

dévoués, nous avons amusé en courtisans frivoles; nous avons fait à notre belle souveraine une atmosphère de plaisir, d'étourdissements et de fêtes, où n'arrivait que le murmure de nos hommages et le parfum de notre encens. Si d'infâmes calomniateurs ont osé ternir cette auguste renommée, s'attaquer à cette triple dignité de reine, d'épouse et de mère... oh! Monsieur le vicomte, courbons la tête, c'est que nous avons donné aux malveillans le droit de juger de ses vertus d'après nos travers, et de mesurer sa grandeur à notre coupable futilité! Oui, vous dites vrai; que chacun de nous donne sa vie pour cette reine! C'est plus qu'un honneur et un devoir; c'est une réparation...

—Monsieur de Vaudreuil, interrompit Elzéar, c'est la tâche la plus belle, la joie la plus sainte qu'ait pu m'accorder la bonté de Dieu!

—Bien, jeune homme! reprit monsieur de Vaudreuil en regardant avec complaisance ce noble visage où respirait un enthousiasme indicible. Vous

Digitized by Google

jurez donc de persévérer dans votre œuvre, dussiez-vous rencontrer des obstacles et des périls?

—Je jure de verser tout mon sang, puis de le recueillir goutte par goutte, et de le verser encore; je jure de mourir, et, par un miracle de dévoûment, de me reprendre à la vie et de la donner une seconde fois pour épargner une douleur, un danger, une larme, à ce saint Roi, à cette Reine adorée!

En prononçant ces paroles, Elzéar mit un genou en terre. Fier du langage de son fils, M. de Varni regarda le comte de Vaudreuil, qui, tendant la main à Elzéar et le pressant sur sa poitrine, lui dit avec une émotion profonde :

— Ah! je savais bien que Leurs Majestés ne pouvaient trouver de plus brave, de plus dévoué, de plus héroïque défenseur!

Derrière eux, dans la pénombre de l'arrière-boutique, on eût pu voir sur le pâle visage de Dominique Ermel la trace d'une horrible angoisse, sur la sombre

Digitized by Google

figure de Claude l'expression d'une effrayante ironie.

— Et maintenant, reprit M. de Vaudreuil après un instant de silence, quittons-nous, et oublions que nous nous sommes rencontrés ici. C'est aujourd'hui le 19 juin : si tout va bien, si Dieu nous vient en aide, je vous donne rendez-vous pour le 22, à Montmédy... Adieu donc, espoir et courage!

En même temps, M. de Vaudreuil reprit, pièce à pièce, son déguisement de fripier; et, quelques minutes après, M. de Varni, Elzéar, Dominique et Claude sortaient de cette singulière boutique.

A quelques lieues de Troyes, ils se séparèrent. Le vicomte et son fils prirent le chemin de Châlons-sur-Marne. Dominique et Claude se dirigèrent vers Sainte-Ménehould; nous allons les y suivre.

Leur marche fut silencieuse et rapide; certes, quiconque eût rencontré sur cette route ces deux hommes du même âge, vêtus de même façon, et trottant

Digitized by Google

côte à côte sur des chevaux de même taille et de même robe, ne se serait pas douté des abîmes qui séparaient ces deux hommes, des sourdes tempêtes qui s'élevaient incessamment dans leurs cœurs.

Lorsqu'ils ne furent plus qu'à une petite distance de Sainte-Ménehould, Dominique Ermel se plaça en travers sur la route, et arrêtant par la bride le cheval de Claude :

— Avant d'entrer, deux mots, dit-il à son compagnon.

— Quatre, répondit Claude froidement.

— Croyez-vous que je vous laisserai faire ?

— Faire quoi?

— Trahir ceux que vous êtes chargés de défendre; continuer votre exécrable et criminelle vengeance, frapper M. de Varni et son fils, non plus seulement en les atteignant dans leur existence, dans leur bon-

Digitized by Google

heur, dans leur famille ; mais en livrant, en dénonçant ces personnes royales au salut desquelles ils se sont voués... C'est là ce que vous voulez, n'est-ce pas?

Claude le regarda fixement, fit un imperceptible mouvement d'épaules, et lui dit avec le même sang-froid :

— Eh bien! après?

— Après... j'ai à vous dire qu'ici notre complicité cesse; qu'ici il ne s'agit plus d'une femme à venger d'un homme à punir, mais d'une royauté à sauver ou à perdre, d'une noble tâche à seconder ou à détruire, des destinées de tout un peuple à bouleverser pour la satisfaction de notre haine... Non, non, Claude, ceci est trop gros jeu pour nous, et je me regarde, pour cette fois, comme délié de mon serment...

— Qui vous parle de votre serment? Je ne vous demande rien ; j'agirai seul...

Digitized by Google

— Oui, si je vous laisse agir, reprit résolument Dominique en tirant un pistolet de dessous sa veste ; mais, écoutez-moi bien, Claude : nous voici au 20 juin ; il est six heures du soir ; nous allons entrer dans une ville où le roi passera demain matin. D'ici là, nous n'avons qu'à attendre et à nous taire. Eh bien ! d'ici là, je ne vous quitterai pas plus que votre ombre ; et, si vous dites un mot, si vous faites un geste, si vous poussez un cri qui puisse nous trahir, je vous brûle la cervelle.

— Très bien ! répondit Claude de ce même air ironique qui donnait à son visage une expression sinistre ; avec vous, du moins, on sait à quoi s'en tenir.

Un quart d'heure après ils entraient à Sainte-Ménehould.

Ils se logèrent dans une modeste auberge, et, suivant leurs instructions, se donnèrent pour des domestiques de la baronne de Korff, ayant pris les devants pour faire préparer le relais destiné à conduire leur maîtresse. Lorsqu'ils eurent mis leurs chevaux à

Digitized by Google

l'écurie et veillé à ce qu'ils ne manquassent de rien, Dominique, pour plus de précaution, dit à l'aubergiste que son compagnon et lui, afin de faire moins de dépense, logeraient dans la même chambre. Ensuite, il prit le bras de Claude, bien sûr qu'il n'avait pu encore échanger un mot avec personne, et bien décidé à ne pas le quitter une minute.

Il était sept heures du soir; le soleil allait se coucher; la soirée était magnifique. Claude et Dominique parcoururent la ville, profitant de la dernière heure du jour pour se faire une idée exacte des localités; Claude était sombre et taciturne, mais calme; rien, dans son attitude et ses manières, ne semblait justifier les soupçons.

Le jour commençait à tomber lorsqu'ils arrivèrent devant le bâtiment de la poste. Un peu d'agitation se manifestait dans la ville, et quelques bruits vagues ou contradictoires circulaient parmi les groupes qui s'étaient formés çà et là. Un détachement de hussards du 6e régiment venait d'entrer par la porte de Verdun, et la vue de ces uniformes, combinée avec ces

Digitized by Google

rumeurs confuses, inquiétait la population. Le commandant en chef de ce détachement, requis par la municipalité de déclarer quel était l'objet de sa mission, communiqua des ordres signés du marquis de Bouillé, et *enjoignant à ce détachement d'aller au devant d'un trésor destiné aux troupes de la frontière.*

Sans détruire entièrement l'agitation, cette explication la ralentit. Peu à peu même, les groupes se dissipèrent, et Dominique et Claude restèrent à peu près seuls devant le bâtiment de la poste.

Un homme de vingt-huit à trente ans fumait, assis sur un banc, à côté de la porte.

La nuit approchait; mais on sait combien, à la fin de juin, le crépuscule se prolonge; on pouvait encore se voir distinctement à quelques pas de distance.

Claude et Dominique continuaient leur promenade sur la place que côtoie l'hôtel de la poste. Chaque fois qu'ils revenaient sur leurs pas, ils se retrou-

Digitized by Google

vaient près du fumeur assis ; le feu de sa pipe brillait comme un ver-luisant, au milieu des ombres croissantes.

Dominique avait toujours son bras passé sous celui de Claude; il lui semblait que pas un de ses mouvemens ne pouvait lui échapper.

Mais, tout en continuant à marcher, Claude, sans affectation, avait fixé les yeux sur le fumeur. Au premier tour, leurs regards s'étaient rencontrés; au second, Claude élevant la main que Dominique lui laissait libre, la passa perpendiculairement sur son visage, puis horizontalement sur sa bouche ; l'inconnu répondit par un même signe : c'était la franc-maçonnerie révolutionnaire ; Claude n'en demandait pas davantage.

Il laissa passer quelques minutes ; puis, tirant tranquillement une pipe de sa poche, il se mit à la bourrer avec une savante lenteur. Ensuite, il la porta à sa bouche, et alors seulement parut s'apercevoir qu'il n'avait pas de feu. En ce moment même, les

Digitized by Google

hasards de la promenade venaient de les rapprocher du fumeur inconnu, qui n'avait pas bougé de sa place, et dont la pipe brillait davantage à mesure que l'ombre s'épaississait.

Claude fit le geste usité en pareille circonstance, et, dégageant doucement son bras de dessous le bras de Dominique, il porta la main à son chapeau, s'inclina devant le fumeur, et murmura quelques mots que Dominique ne put entendre, mais qu'évidemment son geste, son attitude et sa pantomime traduisaient ainsi :

— Monsieur veut-il me permettre de m'allumer?

Les deux pipes étaient collées l'une à l'autre, et voici les paroles rapides qui s'échangeaient à voix basse :

— Votre nom?

— Drouet.

Digitized by Google

— Vous êtes patriote?

— Oui.

— Vous haïssez Louis XVI et l'Autrichienne?

— Oui.

— Vous les connaissez?

— Non.

— Que feriez-vous pour l'homme qui vous les livrerait?

— Tout.

— Ils passeront ici, demain, dans le jour; il y aura deux voitures : l'une grosse, l'autre petite. Vous verrez, dans l'escorte, un jeune homme de trente ans, costume de courrier, bleu et jaune, cheveux blonds,

Digitized by Google

moustache brune. Quand tout sera découvert, vous direz que c'est lui qui vous a tout révélé.

— Je le dirai.

— Monsieur, je vous remercie et je vous demande pardon, dit alors Claude à voix haute, en se relevant avec sa pipe allumée. Mon diable de tabac était si humide, que j'ai abusé de votre complaisance.

L'inconnu s'inclina poliment; Dominique et Claude se promenèrent encore quelques instans sur la place, puis rentrèrent dans leur logis. Dominique ne ferma pas l'œil; Claude ronfla bruyamment jusqu'au lendemain matin.

Ce lendemain, c'était le 21 juin 1791.

Pendant toute la matinée, les deux hommes se tinrent aux aguets près de l'hôtel de la poste, mais leur attente fut vaine ; la journée s'écoulait, et rien ne paraissait encore. Vers les huit heures, les hussards dont la présence avait jeté la veille quelque agitation

Digitized by Google

dans la ville, étaient sortis de Sainte-Ménehould pour se replier sur Pont-de-Somme-Vesle, ainsi que l'indiquait le plan tracé par M. de Bouillé. L'émotion causée par cet incident commençait donc à s'effacer, lorsque, trois heures après, on avait vu arriver un détachement de dragons, commandé par M. d'Andoins, et l'apparition de ces nouvelles troupes avait tout-à-coup ranimé l'inquétude et l'exaspération populaire.

Cependant cette exaspération n'offrait pas encore de caractère alarmant. Tout se passait en pourparlers plus ou moins orageux entre M. d'Andoins, qui faisait valoir ses ordres, et les officiers municipaux, qui multipliaient leurs interrogatoires et demandaient le désarmement des soldats.

Etrangers à ces débats, à ces mouvemens, Claude et Dominique attendaient toujours. A mesure que les heures s'écoulaient, maître Ermel sentait son cœur battre si fort, qu'il craignait, par momens, de tomber mort avant le passage du Roi. Malgré son trouble, il ne perdait pas un instant de vue son re-

Digitized by Google

doutable compagnon, et le calme de Claude l'étonnait. Celui-ci semblait si bien décidé à rester l'instrument docile de l'œuvre réparatrice à laquelle ils étaient tous deux associés, que les alarmes de Dominique se dissipaient. Il commençait à espérer que cette âme, si rude et si haineuse qu'elle fût, reculerait d'horreur à l'idée de trahir les personnes royales.

Enfin, à sept heures du soir, une grosse voiture, suivie d'une voiture plus petite, et escortée de deux courriers vêtus de livrées bleues et jaunes, déboucha dans la rue qui conduisait à la poste. Cette voiture était d'une forme bizarre, d'une élégance compromettante qui devait attirer l'attention. La dimension des valises qui surmontaient l'impériale, le velours blanc qui garnissait l'intérieur, les tresses et torsades de soie répandues à profusion, les conditions de solidité et de *comfort* réunies au dedans et au dehors avec le soin le plus minutieux, tout, jusqu'à la présence de ces deux courriers en livrée, l'un vieux, l'autre jeune, mais tous deux de fort bon air et de grande mine, annonçait des voyageurs de haute dis-

Digitized by Google

tinction, et ne pouvait qu'aggraver les soupçons d'une population en éveil. Déjà M. d'Andoins, pour calmer l'irritation croissante, avait été forcé de consigner ses dragons.

Aussi, lorsque le principal voyageur, qui occupait une place du fond dans la grande voiture, pencha sa tête à la portière, comme pour chercher du regard ces troupes qui lui avaient été annoncées et qui lui manquaient déjà depuis Châlons, son regard ne rencontra que celui de trois hommes, placés, à diverses distances, près de l'hôtel de la poste. Les deux premiers étaient Claude et Dominique; le troisième était le fumeur inconnu qui avait échangé la veille avec Claude un si rapide dialogue.

C'était le maître de poste de Sainte-Ménehould; nous avons vu qu'il s'appelait Drouet.

Au moment où la voiture s'arrêta pour relayer, et où le voyageur assis dans le fond promena de tous côtés cet inquiet regard, Drouet fit un léger signe pour le montrer à Claude, en accompagnant ce signe

Digitized by Google

d'une interrogation muette ; Claude répondit par un geste imperceptible, mais affirmatif, et, à son tour, il cligna de l'œil pour montrer à Drouet le jeune homme à cheval ; Drouet répondit de même ; ils s'étaient compris.

Pendant que les voitures relayaient, Dominique et Claude montèrent sur les siéges de derrière ; le changement de chevaux se fit rapidement, et bientôt, malgré les méfiances de la population, malgré les rumeurs hostiles qui circulaient çà et là dans les rues voisines, les voitures repartirent, laissant derrière elles ce bruit, cette agitation qui, plusieurs fois déjà, avaient serré le cœur des voyageurs, mais qui leur parurent dès lors ne plus rien pouvoir contre leur salut.

— Sauvés ! nous sommés sauvés ! s'écrièrent-ils ensemble lorsque l'attelage roula sur la grande route, n'ayant plus à droite et à gauche que les arbres, les moissons, les collines et l'horizon brumeux que le soir commençait à assombrir.

Digitized by Google

Ce cri de joie fut accompagné d'une douce étreinte, dans laquelle se confondirent le Roi, la Reine, madame Élisabeth, madame Royale et le Dauphin.....

Ici maître Calixte Ermel se leva; une émotion profonde fit vibrer sa voix douce et calme; son visage, habituellement mélancolique, s'illumina tout-à-coup :

—Monsieur le vicomte, dit-il à Charles de Varni, excusez-moi si, arrivé à ce moment de mon récit, je m'interromps pour saluer ces saintes et sublimes mémoires! Oh! gardons-leur dans nos âmes un inaltérable sanctuaire, puisque, non contens du crime d'une génération en délire, il existe encore des hommes qui insultent à cette majesté du malheur, à cette couronne d'épines posée par la main de Dieu sur ces fronts découronnés! O roi! le meilleur des rois! depuis que d'exécrables scélérats, déguisés en législateurs, ont fait tomber ta noble tête, depuis que la France complice t'a vu marcher à l'échafaud sans briser de ses mains puissantes les bourreaux qui t'y conduisaient, il semble qu'elle ait perdu le repos

Digitized by Google

pour toujours, et qu'elle coure incessamment vers les abîmes, comme ces personnages de la fable qui, condamnés par un premier forfait à une agitation éternelle, se livraient aux Furies vengeresses et erraient de rivage en rivage, conduits par la fatalité ! Tu as pardonné, toi ! Tu as laissé tomber de cet échafaud, que le sang du juste allait rougir, ces paroles sublimes, premier écho du ciel où tu montais, fils de saint Louis ! Si la victime pardonne, le crime ne se pardonne pas à lui-même ; il peut se glorifier, s'enorgueillir, se draper dans les lambeaux de sa pourpre, chercher sa grandeur dans le mal et se dédommager du remords qu'il ressent par l'effroi qu'il inspire : mais il porte en lui la plaie secrète : elle le déchire, elle l'irrite ; et peut-être les révolutions sans cesse renaissantes qui nous agitent et nous effraient, ne sont que les convulsions d'un peuple se débattant contre une sanglante image, et ravivant cette première plaie qu'il ne peut ni guérir ni oublier !

Et toi, belle et sainte Reine ! dernier soupir d'un monde dont tu devais emporter dans ta tombe l'inimitable élégance, la grâce exquise, les royales gran-

Digitized by Google

deurs et les royales beautés! dernier rayon de ce soleil couché sous des nuages de sang, gros de tourmentes et d'orages! le morceau de serge noire que rapiéçaient, dans la prison du Temple, tes doigts gercés par le froid, l'infâme tombereau qui t'a traînée vers le couteau infâme, n'ont pas suffi à tes persécuteurs! Torturer et tuer la Reine, c'est bien; mais calomnier la femme, mais déshonorer l'épouse, mais outrager la mère, mais jeter sous les roues de ce tombereau la fange de leurs mensonges pour qu'elle éclabousse ce suaire consacré par le martyre, voilà ce qu'ils ont voulu; voilà l'œuvre glorieuse qu'ils continuent encore après cinquante ans! Saintes mémoires! ombres adorées! si les grands de ce monde vous oublient, si le succès semble couronner les fils de vos ennemis, si le génie même, ce roi qui devrait rester fidèle à ses frères et à ses sœurs, si le génie même vous trahit, ah! qu'il reste du moins çà et là, dans quelques coins obscurs de cette malheureuse France, des cœurs inconnus, des âmes simples qui élèvent sans cesse vers vous le pur encens de de leur amour et de leur respect! Je ne suis qu'un pauvre notaire courbé sous les chagrins, et m'ache-

Digitized by Google

minant tristement vers une tombe sans nom, après une vie sans gloire. Eh bien ! ne dédaignez pas *trop*, augustes martyrs, ce respectueux hommage !... Ici, dans cette chambre sombre et nue d'une prison moins dure, hélas! que les vôtres, ce jeune homme, dernier rejeton d'une famille proscrite, et moi, son seul ami, nous nous inclinons avec larmes *devant* votre lointaine image; et s'il est vrai que Dieu consacre l'obole du pauvre, s'il bénit l'offrande des humbles plutôt que celle des superbes et des riches, pardonnez, majestés saintes, aux aberrations du génie, et que ses outrageantes paroles s'effacent pour vous dans ce cri d'amour de Calixte Ermel (1) !

Si mon cœur tressaille encore à ces souvenirs, reprit le Notaire après quelques instans de silence, jugez, monsieur le Vicomte, quelles devaient être les émotions de M. de Varni, et surtout de son fils *El-*

(1) Maître Calixte Ermel parle en septembre ou octobre 1846; l'*Histoire des Girondins* n'a paru qu'en mars 1847. L'auteur a cru pouvoir se permettre ce léger anachronisme, afin de trouver une nouvelle occasion de protester contre cet impardonnable livre.

Digitized by Google

zéar, pendant ce voyage où chaque minute pouvait sauver ou perdre les augustes fugitifs, où toutes ces âmes se confondaient dans une même pensée, où tous ces regards se parlaient le même langage, où, à chaque mécompte, à chaque nouvelle angoisse, une même pâleur passait du front des maîtres sur celui des serviteurs. Les symptômes d'agitation qui s'étaient révélés sur leur passage à Pont-de-Somme-Vesle et à Sainte-Ménehould, l'absence de troupes aux endroits qui avaient été désignés, leur avaient paru des présages sinistres. Mais lorsqu'ils eurent dépassé Sainte-Ménehould, lorsque la petite troupe se fut grossie de Dominique et de Claude montés derrière les voitures, que la nuit fut tout-à-fait venue, et que les voyageurs, respirant l'air balsamique du soir, promenant leurs regards sur ces campagnes silencieuses et paisibles, songèrent que le jour ne se lèverait plus avant le terme de leur dangereux voyage, ils respirèrent comme soulagés d'un fardeau terrible; quelques douces paroles, quelques expressions de reconnaissance, de dévouement et d'espoir s'échangèrent à demi-voix entre les voitures et les deux cavaliers qui trottaient près des portières. De temps à

Digitized by Google

autre, Elséar caressait de la main le cou de *Fatime*, sa jument arabe, admirable bête qui courait au grand trot depuis Châlons sans qu'une goutte de sueur mouillât son poil lisse et poli, sans que sa bouche ardente fût tachée d'un flocon d'écume. Le cœur du noble jeune homme palpitait d'un sentiment étrange, pur comme son dévouement, immense comme son courage. Il eût voulu concentrer, absorber en lui tous les périls suspendus sur chacune de ces têtes sacrées, être frappé au moment où la Reine mettrait le pied sur la terre de salut, et expirer avec délices, payé par un sourire.

A onze heures du soir, les voitures royales arrivèrent à Varennes.

Les historiens, les témoins oculaires, plusieurs même des acteurs de ce sombre drame, ont rendu familiers à toutes les mémoires les détails topographiques qui se rattachent à cette partie de notre récit. On sait que Varennes se divise en ville haute et ville basse, séparées par une petite rivière, et que le pont qui joignait entre elles les deux villes était sur-

Digitized by Google

monté d'une tour féodale, posée sur une voûte massive, obscure, sous laquelle les voitures étaient obligées de passer

On sait aussi que, Varennes n'étant pas un relais de poste, les fugitifs devaient y trouver des chevaux de M. de Choiseul, chevaux disposés d'avance dans un lieu désigné, de façon à ne pas causer un moment de retard. Malheureusement, le Roi croyait que ce relais improvisé se trouverait dans la ville haute, avant le dangereux passage du pont et de la voûte; et on avait, au contraire, placé ces chevaux dans la ville basse, pensant qu'il valait mieux que l'attelage, lancé depuis Clermont, parcourût sans s'arrêter la descente, et que la halte nécessaire pour relayer n'eût lieu qu'à l'autre extrémité de la ville, au moment de se retrouver en rase campagne et de n'avoir plus à craindre ni curiosité ni agitation populaire.

Ce premier malentendu fut pour les voyageurs un sujet d'angoisses et de pressentimens terribles. Tous mirent pied à terre, cherchant ces chevaux, s'informant à droite et à gauche, et perdant de porte en

Digitized by Google

porte ces minutes précieuses, leurs dernières minutes de liberté. A la fin, las de leurs vaines recherches, ils s'adressèrent aux postillons qui les conduisaient depuis Clermont, et, à force d'argent et de promesses, ils obtinrent qu'ils passeraient outre. Les postillons remontèrent en selle, traversèrent au grand trot la rue en pente qui conduit au pont. Tout était silencieux dans cette partie de la ville ; onze heures sonnaient à l'horloge de la tour; pas une lumière ne brillait aux fenêtres; pas une figure vivante dans la rue; pas un bruit dans le lointain; partout ce calme nocturne des petites villes sur lesquelles la nuit semble peser comme un linceul de plomb.

Calme trompeur! l'ennemi veillait, le danger était à quelques pas.

En effet, pendant que les voitures royales relayaient à Sainte-Ménehould, Drouet, le maître de poste, à qui la pantomime de Claude ne laissait plus le moindre doute, était précipitamment rentré dans son écurie; il avait sellé, équipé et enfourché son meilleur cheval; puis, profitant de l'avantage que lui donnait

Digitized by Google

l'exacte connaissance du pays, il s'était lancé à fond de train sur le chemin qui va directement de Sainte-Ménehould à Varennes, sans passer par Clermont, gagnant ainsi près de quatre lieues sur les voitures qu'il voulait atteindre (1). Aussi, au moment où ces voitures arrivaient à l'entrée de la ville haute, Drouet était à Varennes depuis trois quarts d'heure. Il avait eu le temps de réveiller quelques *patriotes* de ses amis; je leur laisse ce titre que corrigera tôt ou tard l'histoire, à moins qu'on accorde le nom de patriotes aux révolutionnaires, parce qu'ils aiment leur patrie comme les chasseurs aiment le gibier, pour le détruire et le dévorer.

Aidé de ses amis, Drouet avait placé sous la voûte de la tour une charrette renversée et de grosses poutres, de façon à barrer le passage; tapi avec eux derrière cette charrette, il attendait.

Les voitures s'engagèrent sous la voûte, en se heurtant aux obstacles accumulés par Drouet et ses compagnons; les chevaux effarouchés se cabrèrent.

(1) Voir la note 1 à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google

— Arrêtez! s'écria en même temps une voix menaçante.

Eléar de Varni fit instinctivement deux pas en avant, dirigeant son pistolet du côté d'où partaient les voix; mais, dans le désordre de cette halte, son cheval était si rapproché de la portière, que le roi, en étendant le bras, fit baisser le pistolet.

— Restez impassible, ou vous nous perdez ! murmura-t-il à son oreille.

Au même instant, les hommes apostés se montrèrent; ils entourèrent les voitures et ordonnèrent aux voyageurs de descendre.

— De quel droit cet ordre? demanda le roi d'un ton ferme. Pourquoi cette violence? pourquoi interdire le passage à des voyageurs paisibles?

— Parce que ces voyageurs paisibles sont des voyageurs suspects, reprit ironiquement Drouet; en con-

Digitized by Google

séquence, je vous enjoins de nous suivre chez le procureur de la commune !

Pendant qu'il parlait, un de ses hommes accourut avec une torche et en promena la clarté délatrice sur tous ces pâles visages qui se penchaient aux portières.

Elzéar, le regard fixé sur la reine, la vit tressaillir d'effroi et de colère.

— Un mot, Madame, dit-il rapidement et à voix basse, dites un seul mot, je tue le chef de ces misérables; les autres auront peur et nous leur passerons sur le ventre.

Mais quelques-unes de ces paroles arrivèrent jusqu'au Roi :

— Non! dit-il, pas une goutte de sang!... je vous le défends.

Elzéar baissa la tête.

Digitized by Google

— Descendez! descendez tous! répétait Drouet, il le faut; la sûreté du pays l'exige... si nous nous trompons, si vos passeports sont en règle, tout s'expliquera chez le procureur-syndic.

Drouet était trop habile pour prononcer ces paroles d'un ton de haine ou de violence propre à désespérer les fugitifs et à leur inspirer peut-être quelque résolution extrême. Ses manières étaient adroitement calculées pour faire passer ces cœurs pleins d'angoisses par des alternatives d'espoir et d'épouvante. Il semblait poussé par un excès de zèle et de précaution patriotiques, plutôt que guidé par une certitude. Le Roi et la Reine s'y trompèrent quelques instans encore, et crurent qu'en obéissant aux injonctions de ce nouveau persécuteur, ils pourraient tromper ses soupçons, nier leur identité et sortir enfin de cette ville fatale.

Ils se décidèrent à descendre de voiture, ordonnèrent aux dames de service de les suivre, et firent signe au vicomte de Varni et à Elzéar de mettre pied

Digitized by Google

à terre. Dominique et Claude sautèrent à bas de leurs siéges.

Cependant quelques-uns des compagnons de Drouet s'étaient détachés du groupe et faisaient sonner le tocsin. Les fenêtres s'ouvraient; la population, si calme tout à l'heure, se réveillait de toutes parts. Les questions, les commentaires, les cris d'alarme, de pitié ou de haine, se croisaient d'un bout de la rue à l'autre. Quelques gardes nationaux s'étaient réunis à Drouet et surveillaient la marche des voyageurs; il les précédait de quelques pas et dirigeait cet étrange cortége vers la maison de Sausse, procureur-syndic de la Commune. Dans l'intervalle, on avait allumé plusieurs flambeaux, et leur lueur rougeâtre, tremblottant sur les murs des maisons, où elle faisait courir comme des ombres les noires silhouettes des divers acteurs de cette scène, ressemblait à une flamme de l'enfer prêtée par Satan aux hommes qu'il inspirait.

Cinq minutes après, on arrivait chez Sausse, le procureur-syndic. Cet homme, épicier de son état,

Digitized by Google

venait de se réveiller en sursaut; il reçut, au rez-de-chaussée, dans sa boutique, cette bande de misérables qui lui amenaient la fille des Césars et l'arrière-petit-fils de Louis XIV.

En un moment, cette boutique fut envahie par la foule; Sausse, qui n'était pas méchant, paraissait craintif, irrésolu. Il se tenait adossé à la balustrade d'un escalier de bois qui conduisait au premier étage. Devant lui, Drouet, l'œil ardent, le geste accusateur, lui montrait le groupe des voyageurs qui se tenaient pressés les uns contre les autres, essayant de dissimuler leur trouble. Derrière les personnes royales, M. de Varni et Elzéar, pour obéir à leurs maîtres, affectaient l'indifférence de domestiques de bonne maison, ennuyés plutôt qu'effrayés; au second plan, on voyait Dominique et Claude, à demi perdus dans la pénombre et mêlés aux gardes nationaux et aux habitans.

Sausse hésitait; par un singulier hasard, aucun de ceux qui se trouvaient là, ne connaissait le Roi ni la Reine. Une vague ressemblance avec l'effigie royale

Digitized by Google

sur les pièces d'argent, une sourde méfiance excitée par les bizarres allures et le riche équipage de ces voyageurs, enfin ce pressentiment instinctif qui s'empare parfois des populations au contact de certains évènemens et de certains personnages, voilà ce qui remuait ces masses inquiètes.

— Prenez garde à ce que vous allez faire! disait le Roi sans s'abaisser à des dénégations inutiles; voilà le passeport de madame la baronne de Korff, il est en règle; il est précis, la date est du 5 juin, et il est valable pour un mois.

L'hésitation de Sausse était de plus en plus visible; une nouvelle lueur d'espoir se glissait dans l'âme des fugitifs.

— Et moi, je répète, citoyen procureur, s'écria Drouet avec une irrésistible énergie, que, si vous laissez repartir les personnes que vous avez en ce moment sous les yeux, vous commettrez un crime de lèse-nation : je répète, et je jurerais au besoin devant Dieu et devant les hommes, que cette prétendue

Digitized by Google

baronne de Korff est la Reine Marie-Antoinette, et que ce prétendu valet de chambre est le Roi Louis XVI. Je ne vous dis pas que je le crois, je vous dis que j'en suis sûr; je ne vous dis pas que j'en suis sûr, je vous dis que je le sais.

— Vous les connaissez donc ? demanda le procureur-syndic, dont l'incertitude se dissipait devant tant de résolution et d'assurance.

— Mieux que cela, répondit Drouet, dont le regard alla chercher dans la foule l'âpre regard de Claude.

— Mieux que cela ?

— Oui, les personnes royales m'ont été désignées, à Sainte-Ménehould, par un homme de leur suite, et c'est ce qui m'amène ici.

A cette révélation si imprévue, un murmure d'étonnement et d'indignation courut dans toute la chambre. Dominique Ermel, ne doutant pas que cet

Digitized by Google

exécrable délateur ne fût Claude, caressait de la main la crosse de son pistolet, toujours caché sous sa veste : Claude ne sourcillait pas.

— Un homme de leur suite? reprit avec une lenteur solennelle le procureur-syndic.

— Oui, un homme de leur suite, répondit Drouet au milieu d'un silence de mort.

— Et cet homme, quel est-il?

— C'est ce jeune homme habillé en courrier, livrée bleue et jaune.

Et de la main il montrait Elzéar de Varni.

Ici nous renonçons à peindre.

Le Roi, la Reine, madame Élisabeth restèrent atterrés. Leur douleur, leur surprise fut si violente, qu'elle leur ôta même la force de nier plus longtemps leur identité. Quant au vicomte de Varni et à

Digitized by Google

son malheureux fils, plongés dans une indicible stupeur, ils regardaient autour d'eux d'un air hébété. En vain ils voulaient ouvrir la bouche, souffleter d'un démenti la joue de l'infâme calomniateur, épancher leur âme dans un de ces cris où se révèle l'innocence indignée; leur langue était glacée, leurs lèvres muettes; ils restaient là, silencieux et immobiles comme deux statues foudroyées.

Ce fut Sausse qui rompit le silence.

—Êtes-vous bien sûr que ce soit ce jeune homme? demanda-t-il à Drouet d'une voix que l'étonnement rendait encore tremblante. Dites-nous comment les choses se sont passées, et songez qu'il s'agit de l'honneur d'un homme.

—Ce cavalier s'est penché sur sa selle au moment où les voitures relayaient à Sainte-Ménehould; j'étais là, et il m'a dit tout bas à l'oreille : Ces voyageurs sont le Roi, la Reine, madame Élisabeth, le Dauphin et madame Royale.

Digitized by Google

Drouet prononça ces paroles avec la précision la plus nette : quel motif d'ailleurs pouvait-on lui supposer pour calomnier un homme que, selon toute apparence, il voyait, ce jour-là, pour la première fois?

Elzéar essaya de parler : vains efforts! la commotion avait été trop forte; une sorte d'ébranlement nerveux continuait d'obscurcir son cerveau et de paralyser sa langue; son père, le voyant si pâle et si écrasé, se croyait en proie à un rêve affreux. Il voulut élever la voix; mais Sausse les regardant tous deux avec une pitié méprisante :

—Silence! dit-il; puis s'adressant à Louis XVI, il lui demanda d'un ton de fermeté mêlée de tristesse :

— Niez-vous encore que vous soyez le roi de France?

— Je ne le nie plus.

— C'est bien; vous resterez ici jusqu'à nouvel or-

Digitized by Google

dre ; si vous avez besoin de repos, toute ma maison vous appartient.

Louis XVI et Marie-Antoinette avaient repris leur attitude royale. Pensant qu'avant la fin de la nuit M. de Bouillé pourrait être à Varennes avec des forces suffisantes pour les délivrer, l'espoir ne les abandonnait pas encore. D'ailleurs, une fois reconnus, il leur répugnait de prier ces hommes qui auraient dû se courber devant eux. Marie-Antoinette jeta un regard empreint d'une dignité douloureuse sur cette foule irritée, sur cette chambre où venait de se décider son sort ; puis, elle s'achemina vers l'escalier de bois, pour monter dans l'appartement qu'on lui préparait à la hâte. Dans ce mouvement, elle passa devant Elzéar de Varni.

— Oh ! monsieur ! que vous avions-nous fait ? lui dit-elle avec douceur.

Et montant lentement l'escalier, elle disparut.

Le Roi la suivit, et passant à son tour devant Elzéar :

Digitized by Google

—Monsieur! lui dit-il, si cet homme a menti, je vous plains; s'il a dit vrai, je vous pardonne.

Elzéar était toujours muet; mais, en ce moment, son père, se penchant vers la rampe de l'escalier dont Louis XVI montait les premières marches, lui dit tout bas :

— Sire, il y a dans tout ceci quelque secret effroyable; mon fils est victime d'un affreux complot ou d'un horrible hasard : mais je réparerai le mal; que Votre Majesté cherche à gagner du temps; il n'est pas minuit, M. de Bouillé doit être à Dun; je cours vers lui, et, à cinq heures du matin, nous serons ici avec son régiment...

—Faites, Monsieur, nous vous bénirons, répondit le Roi avec son ineffable bonté; et achevant de gravir ce misérable escalier, il disparut par la même porte où venait d'entrer la Reine.

A la faveur du tumulte, monsieur de Varni s'avança vers son fils et lui prit la main; cette main était

Digitized by Google

froide ; il lui dit quelques mots ; Elzéar ne lui répondit pas. Le vicomte reconnut avec désespoir que l'infortuné jeune homme, brisé par ce coup étrange, inexplicable, inouï, était incapable de le comprendre et de l'accompagner. Alors, s'adressant à Dominique, presque aussi pâle qu'Elzéar :

—Mon ami, lui dit-il, veillez sur mon malheureux fils.

Puis il fit un signe à Claude, dont le visage conservait son expression énergique. Claude se rapprocha de lui ; ils se glissèrent furtivement derrière les groupes, pendant que l'attention générale, surexcitée par toutes ces émotions successives, était fixée vers cette humble porte qui venait de se fermer sur les augustes captifs ; ensuite, profitant d'un moment favorable, ils s'élancèrent hors de la maison.

Comme si la Providence avait voulu donner à monsieur de Varni encore un moment de consolation et d'espoir, à peine eurent-ils fait quelques pas dans la rue qu'ils entendirent un hennissement.

Digitized by Google

— C'est *Fatime*, la jument de mon fils ! dit le vicomte avec joie.

En effet, à l'angle de la rue, à une distance à peu près égale de la maison de Sausse et de la voûte fatale, ils rencontrèrent *Zulma* et *Fatime* qu'on avait laissées en liberté, et que leur admirable instinct maintenait sur la route qu'avaient dû suivre leurs maîtres.

— Bien ! nobles bêtes ! s'écria monsieur de Varni en saisissant la bride de *Zulma*, et en sautant dessus avec une agilité de jeune homme. Darnioli, montez vite sur *Fatime*, et en avant !

— Où allons-nous ? demanda Claude.

— A Dun, ventre à terre, trouver le marquis de Bouillé.

— Partons ! dit Claude déjà en selle.

Mais, à la pâle lueur d'une nuit d'été, Claude,

Digitized by Google

avant de monter sur *Fatime*, avait vu briller, sur le pavé, un morceau de verre, mince débris d'une bouteille, bue peut-être par Drouet ou quelqu'un de ses compagnons. A tout hasard il l'avait ramassé et mis dans sa poche.

Quelques minutes après, ils étaient sortis de la ville et ils couraient, au triple galop, sur la route de Dun.

La nuit était belle, les deux jumens infatigables, et minuit n'avait pas encore sonné aux horloges de Varennes, que déjà M. de Varni et Claude en étaient bien loin.

Digitized by Google

LE SANG INNOCENT.

Digitized by Google

Digitized by Google

V.

De Varennes à Dun, il n'y a guère que cinq lieues, mais par un chemin montagneux et difficile. Monsieur de Varni et Claude, galopant sur la crête des collines, sur la pente des ravins, au bord des marais et des précipices, ressemblaient à ces cavaliers de la nuit qu'ont chantés les ballades allemandes. *Zulma* et *Fatime* avaient le pied si sûr, qu'elles fran-

Digitized by Google

chissaient les plus périlleux obstacles sans avoir l'air de se douter ni de l'obstacle, ni du péril.

Cependant, à un endroit de la route où la montée devenait assez raide pour les forcer à ralentir un peu la vitesse de leur allure, monsieur de Varni mit sa jument au trot, et demanda à Claude :

—Depuis combien de temps croyez-vous que nous soyons sortis de Varennes ?

Claude regarda le ciel, interrogea les étoiles avec le coup d'œil exercé d'un homme habitué à la vie des champs, et répondit au vicomte :

—Il est une heure du matin.

— C'est cela, et nous devons avoir fait au moins la moitié de la route ; nous arriverons à Dun avant le jour ; nous y trouverons monsieur de Bouillé, venu de Stenay pour attendre les nouvelles et se tenir prêt à tout... A six heures du matin, nous pouvons

Digitized by Google

être de retour à Varennes; nous délivrons le Roi, et alors... oh ! alors, je pourrai songer à mon malheureux fils; je pourrai questionner le calomniateur, éclaircir cet affreux mystère, savoir d'où est parti ce coup terrible. Une fois le Roi sauvé, la tache faite à l'honneur de mon nom disparaîtra vite, dussé-je la laver avec mon vieux sang !...

Pendant que le vicomte parlait ainsi, les deux cavaliers étaient arrivés sur le plateau d'une colline qui dominait le paysage à plusieurs lieues de distance. Les nuits sont si courtes, à cette époque de l'année, que déjà une bande blanchâtre, légèrement irisée d'opale, commençait à rayer le ciel et à faire pâlir les étoiles. A cette imperceptible clarté matinale, M. de Varni et Claude purent voir le chemin qu'ils avaient encore à parcourir. C'était d'abord une descente longue et rapide courant en rampe sinueuse au flanc de la colline qu'ils venaient de gravir. Au bas, le chemin s'enfonçait dans une vaste forêt qui se déroulait à l'horizon comme une ombre immense, laissant à peine jouer sur la cime de ses grands arbres ou au bord de ses massifs, quelque lame nacrée, quel-

Digitized by Google

que lumineuse dentelure qui en dessinait la silhouette. Dun était derrière cette forêt.

Monsieur de Varni étendit la main dans cette direction :

— Là est le salut ! s'écria-t-il ; puis il approcha l'éperon des flancs de *Zulma* pour la lancer au galop.

Mais en ce moment, Claude et lui s'aperçurent que *Zulma* était dégourmée.

Claude, en serviteur bien appris, sauta à terre, remit la gourmette ; en même temps, examinant cette noble bête comme pour voir si tout était en bon état, il se baissa avec la rapidité de l'éclair, et, cassant en deux le morceau de verre qu'il avait ramassé à Varennes, il en introduisit un fragment entre la corne et le pied de *Zulma*.

Ensuite il se rapprocha de *Fatime*, à laquelle il fit la même opération : une seconde après, il remon-

Digitized by Google

tait en selle, faisant signe au vicomte qu'il était prêt à le suivre.

Les deux jumens étaient si ardentes, que, pendant les premières minutes, leur allure resta la même ; mais bientôt cette allure fléchit, et monsieur de Varni s'écria avec un accent de douloureuse colère :

—Darnioli, ma jument boite !

—C'est bizarre, la mienne aussi ! répondit Claude.

—Oh ! malheur à nous ! que peut-il donc leur être arrivé?

—Ce n'est rien, un peu de fatigue, voilà tout; songez que depuis Châlons elles n'ont rien mangé, et que nous allons d'un train diabolique...

—Oui, diabolique, reprit monsienr de Varni avec un rire d'insensé ; oui, c'est bien l'enfer qui parlait tout à l'heure par la bouche de ce délateur... c'est l'enfer qui arrête notre course au moment où nous

Digitized by Google

touchions au but... Ah ! je me trompais donc encore... Dieu ne m'a donc pas pardonné !

Zulma et *Fatime* bronchaient à chaque instant ; à chaque instant aussi, le désespoir du vicomte devenait plus violent : il labourait de coups d'éperons le flanc de sa monture, qui, peu habituée à un pareil traitement, se cabrait, ruisselait de sueur, ou s'arrêtait tout-à-coup en travers du chemin, tremblante comme une feuille.

Cependant, les minutes s'écoulaient ; l'aube commençait à paraître très distinctement.

La douleur de monsieur de Varni devint du délire. Au milieu de l'horrible scène de la maison Sausse, il avait été soutenu par l'espérance de sauver le Roi. Ensuite, l'extrême rapidité de sa course, l'idée d'arriver à Dun avant le jour, avaient suffi pour l'étourdir et faire diversion au tumulte de ses pensées ; mais, dans ce moment, la réalité lui apparut tout entière. Elzéar déshonoré, le Roi captif, cette œuvre qu'il avait embrassée avec tant d'ardeur,

Digitized by Google

manquée, brisée, perdue, tels furent les fantômes qui se dressèrent devant lui.

Ses tempes battaient ; son front brûlait ; il passait des malédictions aux prières. Tantôt il suppliait *Zulma*, comme si elle avait pu l'entendre : — Par pitié, encore ces deux lieues ! lui disait-il en la flattant de la main ; tantôt il l'accablait de coups furieux ; et, au milieu de ces vicissitudes, le temps passait et les cavaliers n'avançaient pas.

A la fin, Claude dit à M. de Varni : — Monsieur le vicomte, nous ne gagnons rien à nous mettre dans cet état ; plus ces bêtes sont fines, plus ces traitemens les mettent hors de service. Abandonnons-nous à elles ; allons au pas, s'il le faut. Si vraiment nous n'avons plus que deux lieues à faire et cette forêt à traverser, nous pouvons encore arriver à Dun avant le départ du marquis de Bouillé.

M. de Varni finit par se rendre à cet avis : ils s'engagèrent au pas dans la forêt ; mais là, le chemin n'était plus tracé, et, quoiqu'il fît grand jour, le vi-

Digitized by Google

comte et Claude avaient peine à se diriger. Arrivés à un carrefour d'où partaient plusieurs sentiers dont on n'apercevait pas l'issue, ils eurent encore un instant d'hésitation et de doute. Au bout d'un de ces sentiers, ils virent une maison de bûcheron. Claude, qui semblait partager toutes les angoisses de son maître, lui offrit d'aller en courant jusqu'à cette chaumière, demander aux habitans le chemin le plus court jusqu'à Dun. Il mit pied à terre, et y courut de l'air le plus empressé du monde; arrivé là, il fit le tour de la maison, y perdit encore un quart d'heure, et, revenant tout essoufflé, il dit à M. de Varni qu'il n'avait trouvé personne. Bref, lorsqu'ils sortirent enfin de cette forêt maudite et qu'ils aperçurent à quelque distance la flèche du clocher de Dun, Claude, calculant l'heure d'après la position du soleil, reconnut, avec une joie secrète, qu'il était près de cinq heures du matin.

Dix minutes après, ils arrivaient à Dun : à la porte de la ville ils recontrèrent un soldat vêtu en paysan, qui les examina avec attention, et leur dit à demi-voix :

Digitized by Google

— Espoir, Montmédy.

— Espoir, Montmédy ! répétèrent les cavaliers.

— M. de Bouillé vient de partir, leur dit alors le soldat : il s'est lassé d'attendre ; il a pensé que le Roi était retenu à Varennes.

— Ce n'est que trop vrai ! reprit douloureusement M. de Varni.

— Il s'est replié sur Stenay pour prendre avec lui le *Royal-Allemand* qui se tient tout prêt, se porter sur Varennes, et délivrer le Roi ; marchez dans cette direction, peut-être le rencontrerez-vous.

—Ah ! nous pouvions être ici depuis deux heures ! s'écria le vicomte désespéré ; ces deux heures, c'est la honte de ma maison ; c'est la perte de l'infortuné monarque !

Le soldat ne comprenait rien à ce langage; Claude alors, pensant qu'il pouvait sans inconvénient guérir

Digitized by Google

Zulma et *Fatime*, se mit à les examiner avec soin, enleva adroitement les deux morceaux de verre, constata les deux écorchures, dont il n'était plus temps de rechercher la cause, et qu'il bassina avec de l'eau-de-vie. Ils entrèrent ensuite dans une auberge que le soldat leur indiqua, firent donner l'avoine à leurs montures, les laissèrent prendre un peu de repos, et repartirent au bout d'une heure, allant à la rencontre de M. de Bouillé.

Ils le rencontrèrent, à moitié chemin entre Dun et Stenay (2); il marchait à la tête du régiment de *Royal-Allemand*, dont les dispositions étaient excellentes, et que le marquis, par quelques paroles d'une franchise martiale, avait achevé d'électriser.

M. de Bouillé reconnut le vicomte de Varni, dont le visage abattu, crispé de douleur, ne lui laissa plus de doute sur les évènemens de la nuit.

— Eh bien? lui dit-il tout frémissant d'impatience.

(2) Voir la note 2 à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google

— Eh bien ! monsieur le marquis, le roi a été arrêté hier soir à Varennes.

M. de Bouillé se tourna aussitôt vers son fils qui le suivait, et lui dit avec un sourire d'une expression navrante :

— Eh bien ! direz-vous encore que je suis heureux ? (3)

Puis, s'adressant à M de Varni : A quelle heure a-t-on arrêté le Roi ? lui demanda-t-il.

— A onze heures.

— A onze heures du soir !.. et il est maintenant six heures ! s'écria M. de Bouillé en regardant à sa montre : vous avez mis sept heures pour faire sept lieues, lorsqu'il s'agissait du salut du roi de France ! Ah ! je dois donc me repentir de vous avoir choisi !

En tout autre temps, ces paroles, adressées, devant témoins, à un homme aussi fier que M. de Varni,

(3) Historique ; voir la note 3 à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google

eussent amené une explosion violente et une provocation immédiate. Mais cette âme altière était tellement brisée par cette série d'émotions, que ce fut presque avec le trouble d'un criminel que le vicomte répondit :

— Pardonnez-moi, Monsieur... un accident est arrivé à mes chevaux...

— Dans des circonstances pareilles, on s'arrange pour ne pas éprouver d'accident, répliqua brusquement M. de Bouillé. Puis, se tournant vers les officiers et les soldats du *Royal-Allemand* :

— Votre roi, leur dit-il, est à quelques lieues de vous; le peuple de Varennes l'a arrêté. *Le laisserez-vous*, insulté et captif, entre les mains des municipaux? Il vous attend; il compte les minutes. Courons le délivrer et le rendre à la nation et à la liberté! Je marche avec vous.... suivez-moi!

— Oui! oui! à Varennes! s'écria tout le régiment avec le plus vif enthousiasme.

Digitized by Google

Ils se mirent en marche. Chemin faisant, M. de Bouillé demanda quelques détails à M. de Varni. Celui-ci lui raconta l'évènement, en évitant seulement de lui parler de l'épisode relatif à Elzéar. Mais ce souvenir affreux était tellement présent aux yeux de ce malheureux père, qu'il jetait un désordre extrême dans le reste de son récit, et que M. de Bouillé, surpris de tant d'abattement et de pâleur, se demandait si c'était bien là le même homme qu'il avait vu si intrépide à ses côtés, dans les guerres d'Amérique. De temps en temps, il interrompait le vicomte par une exclamation de douleur et d'angoisse. — Oh ! disait-il, ma vie tout entière pour ces deux heures perdues ! — Puis, revenant sur les circonstances de l'arrestation : — Et le misérable, s'écriait-il, le misérable qui a dénoncé le roi... vous dites que c'est un patriote venu, à toute bride, de Sainte-Ménehould ?...

— Oui, répondait en tressaillant M. de Varni.

—Ah ! si je le tenais là, sous les pieds de mon cheval, reprenait le marquis de Bouillé d'une voix ter-

Digitized by Google

rible, l'écraser, le broyer, le réduire en poudre serait trop peu pour ma colère et pour le mal qu'il a fait !

Chacune de ces paroles pénétrait dans le cœur de M. de Varni comme une lame empoisonnée; un sourire étrange errait sur les lèvres de Claude qui, placé derrière son maître, écoutait ce douloureux entretien.

Ils marchèrent ainsi pendant deux heures, parcourant au grand trot cette route sur laquelle M. de Varni et Claude avaient perdu de si précieuses minutes. Ils venaient de dépasser la forêt de Dun, lorsqu'ils virent arriver à eux une petite troupe de cavaliers, parmi lesquels le vicomte reconnut avec une nouvelle angoisse Elzéar et Dominique.

Ces cavaliers venaient de Varennes; à l'expression de découragement et de tristesse qui se révélait dans toute leur attitude, il était facile de pressentir la nouvelle qu'ils apportaient.

Digitized by Google

Monsieur de Goguelas, dit le marquis de Bouillé à celui qui paraissait le chef de cette troupe, que venez-vous nous apprendre (4) ?

— Tout est fini, dit l'officier d'un air sombre; le roi et la famille royale ont quitté Varennes depuis une heure.

— Mais nous pouvons nous jeter sur leur passage, enlever l'escorte qui les retient prisonniers, les ramener au milieu de leurs fidèles soldats ! s'écria M. de Bouillé avec l'accent du désespoir, nous pouvons....

— Rien, interrompit M. de Goguelas; entre le Roi et nous, il y a maintenant cent mille hommes de garde nationale; d'ailleurs, il nous le défend.

— C'est donc vrai, tout est fini, murmura M. de Bouillé, avec accablement; puis, relevant la tête et fixant sur l'officier un regard où perlait, malgré lui,

(4) Voir la note 4 à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google

une larme brûlante : — Monsieur de Goguelas, dit-il froidement, votre rapport.

— Voici, général. Tout s'était bien passé jusqu'à Pont-de-Vesle ; là, la présence des hussards avait excité quelque émotion ; cependant les voitures royales ont pu relayer sans encombre. Même incident à Sainte-Ménehould, où l'agitation populaire a forcé M. d'Andoins de faire rentrer ses dragons au quartier quelques heures avant le passage des voitures. Pourtant, là aussi, le changement de chevaux avait pu se faire et les attelages repartir, malgré ces symptômes d'inquiétude et de méfiance ; mais ce court moment a suffi à un habitant de Sainte-Ménehould pour prendre une résolution qui a tout perdu.

— Qu'a-t-il fait ?

— Ayant, en sa qualité de maître de poste, tous les chevaux du relais à sa disposition, il est monté sur le meilleur, et a pris un chemin de traverse qui lui a donné une heure d'avance ; il est arrivé à Varennes avant le Roi, et il a réveillé ses amis, donné

Digitized by Google

l'alarme, sonné le tocsin. Le Roi a été arrêté, conduit chez le procureur de la commune ; et là, après quelques tentatives inutiles, force a été de déclarer son identité.

— Après ?

— Cela se passait à onze heures du soir ; le Roi n'a plus cherché alors qu'à gagner du temps ; il savait qu'un des cavaliers qui l'escortaient depuis Châlons était parti à toute bride pour venir vous trouver et vous ramener à Varennes....

— C'est vrai, reprit ironiquement M. de Bouillé, ce cavalier a même marché avec une telle vitesse, qu'il n'a pas tenu à lui que je fusse prévenu à temps.

Et il regardait M. de Varni; puis il ajouta : — Continuez, monsieur de Goguelas.

— J'étais, reprit celui-ci, dans la ville depuis la veille, ayant, d'après vos ordres, fait préparer le relais, et me tenant prêt à me joindre à l'escorte des

Digitized by Google

voitures avec ces cinq officiers qui ne m'ont pas quitté, et dont la conduite a été digne de la noble cause que nous avions embrassée...

En même temps, il présentait d'un geste au général les cavaliers qui faisaient partie de sa petite troupe : M. de Bouillé salua ; M. de Goguelas poursuivit :

— A la faveur du désordre et de la nuit, nous avons pu nous rapprocher de la maison Sausse, où le Roi était retenu ; le Roi a pu nous communiquer ses ordres et ses espérances. Nous devions attendre, la main sur nos pistolets, le moment où vous arriveriez, faire une diversion, entourer les personnes royales, et, malgré notre petit nombre, vous donner le moyen d'arriver jusqu'à elles !

— Ah ! c'est celà ! le succès était sûr ! interrompit M. de Bouillé en se tordant les mains.

— Vous devez comprendre ce qu'a été pour nous tous cette nuit d'attente... Chaque instant nous ap-

Digitized by Google

portait une espérance que l'instant suivant venait détruire... Chaque bruit du dehors, chaque arme reluisant dans l'ombre nous semblait le signal de la délivrance.... Ah ! que n'eussions-nous pas donné pour pouvoir retarder ce jour si prompt à venir, et dont les premières lueurs blanchissaient déjà l'horizon !... Vain espoir ! vains efforts ! le jour s'est levé, le soleil a inondé de ses rayons cette maison fatale où étaient enfermées tant d'émotions et de douleurs ; les heures s'étaient succédé, personne n'avait paru...

— Et alors ?

— Alors le Roi a encore essayé de retarder son départ ; ses enfans se sont endormis : il a supplié qu'on ne les réveillât pas. Une des dames de service s'est trouvée mal ; il a fallu la faire revenir à elle ; mais enfin, à sept heures, les ordres sont devenus formels ; les gardes nationaux, les patriotes arrivaient de toutes parts, armés de fusils, de faulx et de fourches ; des cris hostiles, d'injurieuses menaces s'élevaient du sein de cette foule sans cesse grossissante. La famille royale était tombée dans cet état de

Digitized by Google

découragement et de fatigue où l'on se croit abandonné de Dieu, où il semble que l'on n'a plus que le choix des malheurs, et où l'on devient indifférent par excès de douleur et de misère... Le Roi a donné le signal, et un quart d'heure après, les voitures royales repartaient, entourées d'une escorte, hélas! bien différente de celle qu'elles avaient attendue....

— Est-ce tout? demanda M. de Bouillé.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel on entendit un murmure courir dans le groupe des officiers qui accompagnaient M. de Goguelas. Celui-ci reprit tristement :

— Non, général, ce n'est pas tout; mais je ne sais si je ne ferais pas mieux de taire ce qui me reste à vous révéler.

— Dites tout; je veux tout savoir! s'écria M. de Bouillé d'un ton qui n'admettait pas de résistance.

Digitized by Google

— Eh bien! ce Drouet, ce maître de poste, qui a couru de Sainte-Ménehould à Varennes pour faire arrêter le Roi, n'a pas réussi tout de suite à convaincre le procureur-syndic : il y avait doute d'abord sur l'identité des personnes royales.... et alors, pour preuve de ce qu'il affirmait, ce misérable a dit que le Roi lui avait été désigné par un des cavaliers qui accompagnaient les voitures depuis Châlons.

— Et ce cavalier, quel est-il? demanda M. de Bouillé avec un sourd frémissement.

Sans mot dire et en baissant la tête en signe d'affliction, M. de Goguelas montra de la main Elzéar de Varni.

M. de Bouillé piqua des deux, et, en quelques bonds de son cheval, il fut aux côtés d'Elzéar.

— Vous! s'écria-t-il en levant l'épée sur lui... oui.., mais ce n'est pas un rêve, c'est le jeune Elzéar de Varni, le fils du vicomte de Varni!... voyons, Mon-

Digitized by Google

sieur, parlez, dites un mot, justifiez-vous; parlez, ou je vous tue.

Elzéar se taisait.

— Mais j'y pense, dit M. de Bouillé qui, surmontant ce premier accès de colère, reprenait peu à peu le fil de ses idées... c'est le père de ce beau cavalier, c'est M. de Varni lui-même qui s'était chargé, cette nuit, de venir m'avertir, et qui a mis sept heures pour un trajet qui en demandait deux... Ah ! c'est bien ! poursuivit-il avec un ricanement sinistre, le père et le fils sont dignes l'un de l'autre, et j'ai eu la main heureuse dans le choix de mes complices !

Le vicomte de Varni souffrait toutes les tortures de l'enfer : mais comment se justifier? Quelle preuve donner de son innocence, de celle de son fils? Drouet n'était plus là ; personne ne pouvait prouver qu'il avait menti.. Ces accidens, ces obstacles qui avaient fait perdre au vicomte trois heures dans la forêt de Dun, comment en parler en face de ces résultats terribles, et devant ces hommes irrités?

Digitized by Google

M. de Varni regardait son fils, espérant qu'une parole de salut, une parole décisive sortirait de sa bouche ; mais en vain. Une pâleur de mort couvrait son front; une sorte d'hébêtement terrible se lisait dans son regard; nous l'avons dit, Elzéar était foudroyé.

— Mais parlerez-vous, l'un ou l'autre? reprit M. de Bouillé, dont la colère ne connaissait plus de bornes : vous que Sa Majesté Marie-Antoinette avait désignés elle-même... vous que je suis allé chercher dans votre obscurité pour vous associer à la plus noble tâche qui puisse échoir à des gentilshommes; vous qui rendez la perfidie pour la bonté, l'ingratitude pour le bienfait, qui êtes-vous donc? quel est le démon qui vous a jetés sur mon chemin?... Ah! du moins tant de méchanceté et de bassesse ne restera pas impuni!

Et il revint à Elzéar, dirigeant son épée sur sa poitrine. Elzéar ne bougea pas ; seulement il ouvrit les bras et effaça les épaules, comme pour mieux recevoir le coup.

Digitized by Google

— Non, dit alors M. de Bouillé, j'ai honte de frapper un homme sans défense. Quel que soit le fil mystérieux qui vous ait guidé, fatalité ou crime, partez, fuyez, disparaissez de devant mes regards: seulement, comme il faut que chacun porte le poids de ses œuvres, comme aucun nuage ne doit rester sur un événement qui détruit une monarchie et bouleverse la destinée d'un peuple, ma mémoire retiendra vos noms exécrables; l'histoire saura que c'est vous et vous seuls qui m'avez empêché de sauver la famille royale... Messieurs de Varni, dès ce moment vous êtes déshonorés!

A ce mot, qui tomba comme un soufflet sur la joue du vicomte et de son fils, M. de Varni sentit sa langue se délier; il allait parler, mais il n'en eut pas le temps; Elzéar le prévint.

Lui aussi, avait senti ce mot de déshonneur pénétrer jusque dans le plus intime de son être, et y réveiller la souffrance et la vie. Une rougeur subite avait remplacé cette pâleur mortelle, qui, depuis la

Digitized by Google

veille, était répandue sur son visage ; son œil éteint s'était enflammé.

Il marcha droit à son père et lui dit :

— Monsieur, je me souviens en ce moment que votre mère était d'Ajaccio; il y a du sang corse dans vos veines.

— Que voulez-vous dire ?

— En Corse, lorsqu'un fils déshonore son père, son père le tue ; tuez-moi.

Et, avec un geste d'une simplicité terrible, il lui présenta la crosse d'un pistolet.

Monsieur de Varni recula, frémissant d'horreur.

— Mon père, dit alors Elzéar avec l'accent d'une ardente prière, il n'y a que ce moyen. Ma religion me défend de me tuer ; d'ailleurs, le suicide ne paraîtrait qu'une nouvelle preuve de mon désespoir et de mon infamie... et vous comprenez pourtant, oh! oui, vous comprenez, n'est-ce pas ? que je ne puis pas

Digitized by Google

survivre... Ecoutez-moi ; Dieu, qui a pitié de nous, vient de me rendre toute la lucidité de ma raison. Si vous me tuez, il sera clair que vous reniez toute responsabilité dans ma honte... Moi mort, vous redevenez innocent... Devant mon cadavre, la juste colère de monsieur de Bouillé tombe, et peut-être consent-il à laisser dans l'oubli ces deux noms qu'il vient de vouer à l'opprobre.

— Non, c'est trop affreux, je n'en aurai jamais la force, murmura le vicomte en se détournant.

Pendant ce dialogue rapide, les officiers s'étaient rangés en demi-cercle; ils regardaient avec une douloureuse curiosité monsieur de Varni et Elzéar. L'action de celui-ci leur paraissait si étrange, si inexplicable, elle constituait une exception si monstrueuse aux idées d'honneur, patrimoine de tout gentilhomme, elle contrastait si complètement avec la noble et juvénile figure d'Elzéar, qu'à chaque instant ces cavaliers s'attendaient à voir jaillir une explication imprévue.

En ce moment, Elzéar se retourna vers eux ; le feu de la fièvre brûlait dans son regard.

Digitized by Google

— Messieurs, leur dit-il, d'horribles présomptions m'accablent ; je ne m'abaisserai point à les discuter. Avoir vu le Roi et la Reine arrêtés devant moi, et ne pouvoir rien pour leur salut, c'est déjà assez pour que je veuille mourir. Mon père et moi, sommes sous le poids d'une fatalité que nous n'avons en ce moment ni l'espoir, ni le temps de vaincre. Je viens de demander à monsieur de Varni le seul service que je puisse attendre désormais de ceux qui m'aiment ; je l'ai prié de me tuer, il refuse ; quel est celui de vous qui veut le remplacer ?

En disant ces mots, l'attitude d'Elzéar était si noble, tant de franchise et de courage brillait sur son visage, que les officiers se sentirent émus, et qu'une sorte de vague admiration succéda chez eux à l'étonnement et à la colère.

Elzéar alla d'abord à monsieur de Bouillé et lui tendit le pistolet.

— Non, lui dit le général, vous ne ferez pas de moi un meurtrier. Innocent, votre mort serait un crime ; coupable, votre sang me salirait.

Digitized by Google

Sans mot dire, Elzéar alla à monsieur de Goguelas, et lui adressa le même geste, la même silencieuse prière.

— Non, répondit monsieur de Goguelas, je suis un soldat, je ne suis pas un bourreau.

Elzéar passa successivement devant chacun des officiers qui formaient la petite troupe, et il n'en obtint que des réponses analogues.

Le jeune homme arriva ensuite à Dominique Ermel; celui-ci le contempla avec une indicible expression de douleur et de tendresse; il lui prit la main, la couvrit de baisers et de larmes, et refusant le pistolet :

— Oh! monsieur Elzéar, j'espérais que vous ne me le demanderiez pas; je vous aime et je vous désobéis.

Il ne restait plus que Claude. Au moment où Elzéar s'approcha de lui, un observateur attentif eût pu lire, sur cette figure impassible, une incroyable expression de joie et de haine satisfaite; mais cette ex-

Digitized by Google

pression s'effaça rapidement, et il répondit avec un air de respectueuse affliction :

—Veuillez me pardonner, Monsieur ! c'est la première fois que je vous aurai désobéi.

— Vous le voyez bien, il n'y a que vous ! s'écria Elzéar en se tournant de nouveau vers son père.

Monsieur de Varni restait immobile.

— Si vous me refusez encore, je me tue, lui dit tout bas Elzéar ; — nous serons déshonorés dans ce monde, et je serai damné dans l'autre.

La main de monsieur de Varni touchait au pistolet ; mais il ne le prenait pas.

— Vous pensez bien, Monsieur, reprit son fils, que ce n'est pas en un moment comme celui-ci qu'on recule devant une résolution comme la mienne : choisissez : je vous donne cinq minutes, pendant lesquelles je vais me recueillir et prier Dieu.

Elzéar tira sa montre, puis il se mit à genoux ; le

Digitized by Google

pistolet était toujours entre ses mains, mais à portée de la main de son père.

La prière fut courte et fervente : *Le Roi, la Reine, Adrienne, Raymon, ma mère*! tels furent les seuls mots que le vicomte entendit.

Tous les assistans frémissaient d'épouvante; tous les yeux étaient fixés sur ces deux hommes.

Elzéar se releva : — Les cinq minutes sont écoulées, dit-il ; mon père, j'attends.

Monsieur de Varni prit le pistolet; un cri à demi étouffé s'échappa de toutes les poitrines.

— Vive le Roi ! s'écria le jeune homme pendant que son père armait la détente.

— Vive le Roi ! répéta le vicomte; et en même temps le coup partit; Elzéar tomba baigné dans son sang; la balle avait pénétré en pleine poitrine; il était mort.

— Vous tous qui êtes ici, s'écria alors monsieur de

Digitized by Google

Varni tenant encore dans ses mains le pistolet fumant; vous tous qui êtes ici, vous êtes témoins que je viens de racheter mon honneur : êtes-vous contens de la rançon?

Personne ne répondit; monsieur de Varni s'adressant alors à monsieur de Bouillé :

—Monsieur le marquis, lui dit-il en montrant le corps d'Elzéar, puis-je espérer que ce sang suffira pour effacer mon nom de la page déshonorante où vous vouliez l'inscrire?

— Oui, répondit le marquis, mais vous me faites horreur; je vous promets de vous oublier; ni vous ni votre malheureux fils n'aurez existé pour moi; ni lui ni vous n'existerez dans l'histoire des évènemens de cette nuit; c'est là ce que voulez, n'est-ce pas?

— Oui.

— Eh bien! séparons-nous et ne nous revoyons jamais. Messieurs, ajouta-t-il en s'adressant à ses officiers, que le corps de M. Elzéar de Varni soit enterré avec les honneurs militaires!

Digitized by Google

— C'est bien, monsieur, je vous remercie, dit le vicomte. Adieu et oubli!

— Adieu et oubli ! répondit M. de Bouillé en se détournant du malheureux père.

M. de Varni fit signe à Dominique et à Claude; tous trois prirent le chemin du Midi; au bout de quelques minutes, ils avaient cessé d'être en vue de M. de Bouillé et de ses compagnons.

Lorsqu'ils furent seuls, M. de Varni, tournant vers eux son visage empreint d'une expression d'égarement qui les épouvanta :

— Maintenant, leur dit-il, menez-moi où je puisse mourir!

— Eh bien ! à Avignon alors! répondit Claude.

— A Avignon! s'écria le vicomte.

Et ils reprirent leur route sans échanger une parole de plus.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

Digitized by Google

TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

	Deuxième partie.	1
I.	Trente ans après.	11
II.	Les souvenirs.	33
III.	L'Entr'acte.	193
IV.	Le Drame.	239
V.	Le Sang innocent.	287

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

NOUVEAUTÉS EN VENTE.

BALZAC.

Le Provincial à Paris. . . 2 vol.
La Femme de soixante ans. 3 vol.
La Lune de miel. . . . . 2 vol.
Petites misères de la vie conjugale. . . . . 2 vol.
Modeste Mignon. . . . . 4 vol.

CLÉMENCE ROBERT.

Le Tribunal secret. . . . 4 vol.
Le Pauvre Diable. . . . . 2 vol.
Le Roi. . . . . 2 vol.
William Shakspere. . . . 1 vol.
Mandrin. . . . . 4 vol.
Le Marquis de Pombal. . . 1 vol.
La Duchesse d'York. . . . 1 vol.
Les Tombeaux de Saint-Denis . . . . . 2 vol.
La Duchesse de Chevreuse. 2 vol.

EMMANUEL GONZALÈS.

Mémoires d'un Ange. . . . 4 vol.
Les Frères de la Côte. . . 2 vol.
Le Livre d'Amour. . . . . 2 vol.

HENRY DE KOCK.

La Course aux Amours. . . 3 vol.
Lorettes et Gentilshommes 2 vol.
Le Roi des Étudiants. . . 2 vol.
La Reine des Grisettes. . . 2 vol.
Les Amants de ma Maîtresse 2 vol.
Berthe l'Amoureuse. . . . 2 vol.

ÉLIE BERTHET.

Le Nid de Cigogne. . . . . 3 vol.
Le Braconnier. . . . . 2 vol
La Mine d'or. . . . . 2 vol.
Richard le Fauconnier. . 2 v l.
Le Pacte de famine. . . . 2 vol.

ROLAND BAUCHERY.

Les Bohémiens de Paris. . 2 vol.
La Femme de l'Ouvrier. . 2 vol.

Mme CHARLES REYBAUD.

Thérèsa. . . . . 2 vol.

MÉRY.

Un Mariage de Paris. . . . 2 vol.
Le Transporté . . . . . 2 vol.
La Veuve inconsolable. . . 2 vol.
Une Conspiration au Louvre 2 vol

PAUL FÉVAL.

Le Mendiant noir. . . . . 3 vol.
La Haine dans le mariage 2 vol

MOLÉ-GENTILHOMME.

Le château de Saint-James. 4 vol
Marie d'Anjou . . . . . 2 vol.
La Marquise d'Alpujar. . . 1 vol.
Le Rêve d'une mariée . . 2 vol.

AMÉDÉE ACHARD.

Roche-Blanche. . . . . 2 vol
Belle Rose. . . . . 3 vol
La Chasse royale . . . . . 2 vol.

MICHEL MASSON.

Les Enfants de l'atelier. . 2 vol
Le Capitaine des trois Couronnes. . . . . 4 vol.
Les Incendiaires. . . . . 4 vol.

SAINTINE.

La Vierge de Fribourg. . . 2 vol.

LÉON GOZLAN.

La Dernière sœur grise. . 2 vol

P.-L. JACOB.

Mémoires de Roquelaure. . 7 vol.

ROGER DE BEAUVOIR.

L'Abbé de Choisy . . . . . 3 vol.
Mémoires de Mlle Mars. . . 2 vol.

EUGÈNE DE MIRECOURT.

Madame de Tencin. . . . . 2 vol
La Famille d'Arthegay. . . 2 vol.

Imprimerie d'Édouard PROUX et comp., rue Neuve-des-Bons-Enfants, 3.

Digitized by Google

MÉMOIRES

D'UN

NOTAIRE.

PAR LE COMTE

ARMAND DE PONTMARTIN.

III

PARIS,

GABRIEL ROUX ET CASSANET, ÉDITEURS,

38, rue Sainte-Marguerite-Saint-Germain.

1849.

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES

D'UN NOTAIRE.

Digitized by Google

SOUS PRESSE :

La Femme comme il faut, par Balzac ;
Le Transporté, par Méry ;
Les Mendiants de Paris, par Clémence Robert ;
La Haine dans le mariage, par Paul Féval ;
Les demoiselles de Nesle, par Molé-Gentilhomme ;
La Reine du Sabat, par Emmanuel Gonzalès ;
La Chasse royale, par Amédée Achard ;
L'Amant de Lucette, par H. de Kock ;
Le Cadet de Normandie, par Élie Berthet ;
Les Plaisirs du Roi, par Pierre Zaccone ;
L'Homme du monde, par Frédéric de Sezanne ;
Mémoires d'une femme du peuple, par Roland Bauchery ;
L'Amoureux de la Reine, par Jules de Saint-Félix ;
Marquis et Marquise, par Eugène de Mirecourt.

HISTOIRE

DU ROI DE ROME

(DUC DE REICHSTADT),

précédée d'un coup d'œil rétrospectif sur la Révolution, le Consulat et l'Empire,

PAR J. M. CHOPIN,

AUTEUR DE L'HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS DES PEUPLES DU NORD, DE L'HISTOIRE DE RUSSIE, DE DANEMARCK, ETC., ETC., SUIVIE D'UN PRÉCIS HISTORIQUE SUR

LA FAMILLE BONAPARTE.

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 20 BELLES VIGNETTES

Dessinées par MM. Jules David, Schopin, Latil, Baron, A. Marquet, Staal, et gravées par M. A. Portier.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION :

L'HISTOIRE DU ROI DE ROME ET DE LA FAMILLE BONAPARTE, illustrée, sera publiée en 65 livraisons.

L'ouvrage formera deux forts volumes, format très grand in-8°, papier vélin, contenant 20 gravures sur acier.

Le prix de la livraison est de 30 cent. pour Paris et 40 cent. pour la province.

Il paraîtra une livraison ou deux par semaine.

Les quarante premières livraisons sont en vente.

Imprimerie D'ÉDOUARD PROUX et comp., rue Neuve-des-Bons-Enfants, 3.

Digitized by Google

MÉMOIRES

D'UN

NOTAIRE.

PAR LE COMTE

ARMAND DE PONTMARTIN.

III

PARIS,

GABRIEL ROUX ET CASSANET, ÉDITEURS,

33, rue Sainte-Marguerite-Saint-Germain.

1849.

Digitized by Google

Digitized by Google

LA GLACIÈRE.

Digitized by Google

Digitized by Google

VI.

Huit ou dix jours après la scène retracée dans notre dernier chapitre, M. de Varni arrivait à Avignon et rentrait dans son hôtel désert. Pendant toute la route, il n'avait prononcé que quelques paroles; c'était pour supplier Dominique et Claude de garder le silence le plus profond sur les détails de la mort du malheureux Elzéar, et de laisser croire à Adrienne,

Digitized by Google

sa veuve, qu'il était mort, percé par la balle ou le poignard d'un patriote, en se dévouant pour le salut des augustes captifs. Je n'ai pas besoin d'ajouter que ses deux compagnons de route le lui avaient solennellement promis.

M. de Varni passa toute une semaine enfermé, et sans consentir à voir personne, pas même Dominique et Claude. Certes, qui l'eût rencontré, le soir, errant dans les grands corridors et les salons solitaires de sa fastueuse maison, l'eût pris pour un spectre, pour une âme en peine s'éveillant du fond du tombeau, et venant promener ici-bas ses remords et ses douleurs inconsolées. Au bout de ce têmps, il écrivit à Adrienne, restée au Tavelay avec Raymon, quelques lignes d'une sombre énergie pour lui apprendre la catastrophe qui les avait frappés. Mais Adrienne la savait déjà. Dominique, qui, depuis l'horrible épisode de Varennes et de la forêt de Dun, était en proie à un violent désespoir, avait cherché, au milieu de son affliction, à adoucir le coup qui allait briser le cœur de la noble veuve. Il avait pensé qu'Antoinette, sa femme, et Adeline, sa belle-

Digitized by Google

fille, auraient peut-être le secret de mêler quelque consolation, quelque tendre soulagement à l'affreuse nouvelle, et il les avait envoyées au Tavelay, chargées du funèbre message. Les deux femmes s'étaient vêtues de deuil. Je ne sais si, dans l'entraînement de mon récit, je vous ai dit, Monsieur le vicomte, qu'un an après leur mariage Agricol et Adeline Ermel avaient eu un fils. (Cet enfant, c'était moi.) Adeline l'habilla également de noir, et le prit avec elle. Lorsqu'elles arrivèrent au Tavelay, leurs regards, bien avant leurs lèvres, annoncèrent à Adrienne ce qu'elles avaient à lui apprendre. « Elzéar est mort? — leur dit-elle. — Pour toute réponse, elles se jetèrent dans ses bras, et pendant quelques minutes ce ne fut, entre ces trois êtres si purs, qu'un douloureux échange de pleurs, de baisers et de gémissantes caresses. Raymon et Calixte, trop jeunes pour savoir ce que c'est que le malheur, pleuraient de voir pleurer leurs mères.

Adrienne connaissait si bien l'âme noble, la chevaleresque bravoure, le poétique dévoûment d'Elzéar, qu'elle ne douta pas qu'il n'eût été tué en es-

Digitized by Google

sayant de défendre le Roi. Son sacrifice était fait d'avance, et l'idée de cette glorieuse mort fut pour elle la plus puissante des consolations. Les détails que lui donnèrent Antoinette et Adeline d'après le récit que leur en avait fait, dans le même sens, Dominique Ermel, l'affermirent encore dans cette idée. Aussi, pour son âme haute et courageuse, cette douleur immense fut-elle tempérée par une secrète douceur. Elle pleura, mais comme on pleure avec le sentiment d'un devoir noblement rempli : mystérieuse volupté de l'immolation que les cœurs d'élite trouvent au fond des plus douloureux sacrifices!

L'étiquette avait, à cette époque, tant d'autorité dans les familles de haute noblesse, qu'Adrienne, avant de prendre une résolution, attendit que son beau-père lui écrivît. M. de Varni, dans la lettre où il lui faisait part de leur malheur, la laissait libre de rester au Tavelay ou de venir le trouver. Quelques heures après, elle était à Avignon, saluant le vicomte avec Raymon dans ses bras.

L'entrevue fut solennelle et silencieuse. — Il a

Digitized by Google

fait son devoir, n'est-ce pas? dit Adrienne à M. de Varni. — Il inclina la tête en signe d'affirmation; elle n'en demanda pas davantage, ne voulant pas le remettre face à face de ces cruelles images, et se croyant d'ailleurs suffisamment renseignée par le récit d'Antoinette et d'Adeline. Il y eut donc peu d'expansion entre le vicomte et sa belle-fille. Elle aussi se ressentait, à son insu, de cette impression étrange que causait ce sombre vieillard, même à ceux qui l'aimaient et ignoraient son passé. Il lui inspirait une sorte de malaise qui repoussait les paroles tendres et les effusions de cœur. Peut-être Dieu permet-il que les âmes criminelles et souillées portent avec elles je ne sais quel signalement invisible, indéfinissable, qui les dénonce et écarte d'elles la confiance et l'amour; à peu près comme ces maisons maudites où un crime s'est commis, et qui, longtemps après le crime, conservent encore une physionomie sinistre. Ce n'est pas seulement pour nous préserver du contact de ceux qui ont fait le mal que Dieu les condamne ainsi à inspirer cette vague répulsion, cette instinctive répugnance; c'est pour les châtier : l'homme étant destiné au malheur par cela

Digitized by Google

même qu'il est homme et qu'il existe, ce n'est pas en lui envoyant des afflictions que la Providence le punit et le frappe, mais en lui préparant pour les jours de douleur cet isolement de cœur, véritable supplice des méchans.

M. de Varni et Adrienne passèrent donc quelque temps ensemble dans leur hôtel triste et vide, sans que rien, dans leurs relations réciproques, fût de nature à adoucir la douleur qui les accablait. Madame Elzéar de Varni était cependant moins malheureuse que son beau-père; celui-ci, qui avait constamment devant les yeux toutes les scènes de l'horrible drame où il avait fini par devenir le bourreau de son fils bien-aimé, ne formait plus qu'un vœu et n'avait plus qu'une espérance : mourir! A dater du moment où il avait eu le courage de se servir du pistolet que lui présentait Elzéar et de faire cet affreux sacrifice à l'honneur de son nom, il s'était regardé comme n'étant plus de ce monde. Son cœur, tant de fois brisé déjà, s'était enseveli auprès de l'innocente et noble victime, enterrée, avec les honneurs militaires, sur la lisière de la forêt de Dun. Cependant, le désespoir et

Digitized by Google

le remords lui faisaient encore sentir la vie, et chaque fois que ses lèvres essayaient de murmurer une prière, c'était pour demander à Dieu de l'arracher bien vite à ce monde, où il n'était plus qu'un fantôme portant une plaie sanglante à la place du cœur, et contemplant une fosse ouverte à ses côtés.

Pendant ce temps, la révolution du Comtat devenait, chaque jour, plus violente et plus terrible ; et, si M. de Varni et Adrienne, absorbés dans leur affliction, n'avaient pas été aussi indifférens à tout péril qu'étrangers à ce qui se passait au dehors, ils ne seraient pas restés un moment de plus dans une ville où la mort était constamment suspendue sur leur tête. Cependant, deux ou trois mois s'écoulèrent sans qu'ils fussent inquiétés. A leur insu, ils étaient protégés par Claude. Ce persécuteur implacable, qui, secrètement affilié aux Jourdan *coupe-tête* et aux Minvielle, n'aurait eu qu'un mot à dire pour faire poignarder tous les habitans de l'hôtel de Varni, prenait, au contraire, une sorte de plaisir sauvage à retarder le dernier acte de sa vengeance et à prolonger cette morne agonie.

Digitized by Google

Un matin, au mois d'octobre, Claude alla trouver Dominique Ermel. Depuis l'épisode de Varennes, Dominique ne pouvait plus le voir sans tressaillir d'horreur ; et, pourtant, tel était l'ascendant que cet homme exerçait sur lui, telle était encore, après trente-cinq ans, la puissance des souvenirs qui représentaient au notaire la mort et le testament de Maria de Varni, qu'après de vains essais de résistance, il finissait par céder.

—Dominique, dit Claude à son ancien ami, bien que pendant notre voyage à Varennes vous ayez eu bonne envie de me brûler la cervelle, je vous aime toujours : je viens vous donner un avis...

—Et si je refuse de le suivre? répondit Dominique pâle de colère et d'effroi.

—Alors cet avis changera de nom ; il s'appellera un ordre.

—Parlez donc, puisqu'autant vaudrait essayer de fléchir le démon qui respire en vous !...

Digitized by Google

— Non, ce n'est pas un démon ; c'est l'image de celle à qui vous devez, vous, trente-cinq ans de bonheur, et qu'il vous eût été commode d'oublier, n'est-ce pas ?

— Eh bien ! avis ou ordre, parlez : j'écoute.

— Je vous préviens que d'ici à quelques jours *il va faire chaud* à Avignon, et, comme ma protection pourrait bien devenir impuissante, comme je ne veux pas que vous périssiez, ni vous, ni les vôtres, je vous *conseille* de chercher un asile.

— Et où aller ? dit le notaire, frémissant à l'idée du danger que couraient sa femme et ses enfans.

— J'y ai pensé, répondit Claude ; en ma qualité d'intendant de monsieur le vicomte de Varni, je vous donne, ou plutôt je vous loue le château de Maleraygues.

— Maleraygues ! s'écria Dominique à qui ce nom rappela l'affreux moment où il avait vu Clémentine

Digitized by Google

et Julie tomber dans le gouffre du *Trou-du-Renard*, et Edwige expirer dans ses bras, folle de désespoir.

— Oui, Maleraygues, reprit Claude, dont le visage prit une expression plus sinistre encore. Vous trouvez qu'il me faut du courage pour prononcer ce nom et évoquer ce souvenir. C'est qu'en me vouant à cette œuvre de vengeance et de châtiment, j'avais pressenti que mes ennemis ne seraient pas seuls à souffrir ; qu'en les frappant, il m'arriverait de me frapper moi-même ; que cette arme, remise entre mes mains par Maria, était trop terrible, trop meurtrière pour ne pas atteindre du même coup les victimes et l'exécuteur... et je m'étais préparé d'avance au combat ; d'avance j'avais endurci mon cœur à la douleur, comme ma conscience au remords. J'ai souffert, mais je n'ai point faibli : mon cœur a été brisé, mais je suis resté debout ; et aujourd'hui que je touche au dénoûment de cette tragédie sanglante, vous ne me verrez, Dominique, ni pâlir, ni hésiter.

Cette fermeté, cette énergie dans le mal subju-

Digitized by Google

gnaient Dominique; il attendit en silence que Claude continuât:

—Vous irez donc à Maleraygues; vous ne pourriez trouver, en ce moment, de refuge plus sûr; c'est un pays tranquille où la révolution n'a pas pénétré encore, et que protége contre nos tempêtes sa verte ceinture de montagnes. Mais vous n'irez pas seuls; il faut que vous y conduisiez mon fils Jérôme, et Raymon, l'enfant d'Elzéar de Varni...

—Ah! j'entends, interrompit le notaire avec amertume; il faut que celui-là vive, n'est-ce pas? pour que dans quelque vingt ans, la série des vengeances et des crimes recommence.

— Oui, Maria l'a ordonné ainsi, et je lui obéirai jusqu'à mon dernier soupir: c'est à vous, qui avez toute la confiance du vicomte de Varni et de sa belle-fille, d'obtenir d'eux qu'ils se séparent de cet enfant. Ce ne sera pas difficile; vous n'aurez qu'à leur dire qu'ils courent de grands dangers à Avignon; ce sera pour eux un motif de renvoyer Raymon et de rester.

Digitized by Google

—J'obéirai, dit Dominique après un moment de silence.

—Bien ; mais ce n'est pas tout, poursuivit Claude en luttant contre une émotion qu'il parvint à surmonter ; vous passerez par Bagnols ; mon fils Jérôme y est encore au collége ; je ne veux pas l'avoir auprès de moi pendant la crise où nous allons entrer ; vous le prendrez avec vous ; vous l'emmènerez à Maleraygues ; et, là, vous lui remettrez cette lettre, qui renferme mes dernières instructions... car Jérôme ne me reverra plus.

—Que voulez-vous dire ?

—Vous le saurez plus tard ; une fois sorti d'Avignon, ne vous occupez plus de moi. Dans cette lettre, j'ordonne à Jérôme de quitter la France pendant de longues années, d'aller habiter Baveno, où nous avons, Julie et moi... passé le seul temps heureux que Dieu nous ait accordé. Il sait d'avance à quelle tâche héréditaire il est destiné ; et, je vous l'ai dit, sa haine pour le nom de Varni a été le premier senti-

Digitized by Google

ment qui ait fait battre son jeune cœur. Je suis donc sûr de lui comme de moi-même, et je sais que mes volontés dernières seront fidèlement exécutées.

— Mais pourquoi ne voulez-vous plus le revoir ? demanda Dominique que faisait frissonner cette volonté implacable, cette prévoyance terrible.

— Parce que je m'attendrirais, et que ce n'est pas dans mon rôle, répondit Claude en s'efforçant de paraître calme. Je dois oublier que je suis père, comme j'ai oublié que j'étais époux.

— Ainsi donc ?

— Ainsi voilà qui est bien convenu ; vous partirez demain, après avoir obtenu du vicomte de Varni et de madame Elzéar qu'ils vous confient Raymon; vous ferez sortir Jérôme du collége de Bagnols; vous lui donnerez ma lettre, et vous vous arrangerez pour qu'il quitte la France dans le plus bref délai... Après cela, vous vous enfermerez à Maleraygues ; vous laisserez passer la tourmente, en tâchant d'y vivre

Digitized by Google

ignoré, et surtout en m'oubliant. S'il vous arrive d'Avignon des nouvelles de carnage et de mort, ne cherchez pas à connaître la part que j'y aurai prise, ni à savoir ce que je serai devenu... Vous élèverez, avec autant de soin que s'il était votre fils, ce Raymon de Varni qui va grandir auprès de vous, et dont vous serez le tuteur... Puis, lorsqu'il en sera temps, votre fils Agricol obéira à Jérôme, comme vous m'avez obéi... Voilà tout.

Dominique voulait répondre, Claude le prévint.

—Pas un mot de plus là-dessus, lui dit-il; vous savez que vous ne me fléchiriez pas. Vous savez que votre résistance ou celle de vos descendans attirerait sur vous et les vôtres une partie de mes vengeances, sans en préserver la famille de Varni. Que cette pensée tranquillise votre conscience troublée! Maintenant, Dominique, poursuivit Claude d'une voix moins rude, maintenant que nous allons nous séparer pour jamais, nous séparerons-nous ennemis?

— Et comment voulez-vous que nous nous sépa-

Digitized by Google

rions? répondit tristement le notaire. Tout le mal que j'aurai vu faire en ce monde, c'est vous qui l'avez fait; tout le mal que j'ai fait moi-même, c'est vous qui me l'avez dicté. J'ai vu périr des êtres purs et charmans que votre main frappait, secondée par la mienne : j'ai vu arrêter sous mes yeux les personnes royales, et, par un art infernal, ces têtes augustes atteintes du même coup qui foudroyait le vicomte et son fils. Vous m'avez créé une existence étrange, d'un côté toute de bonheur, de paix, de vertu, de lumière; de l'autre, toute de haine, de crimes et de ténèbres. Là le paradis, ici l'enfer... Comment voulez-vous que je ne vous regarde pas en ennemi ?

— Pourtant, dit Claude en s'abandonnant peu à peu à une sorte d'entraînement bizarre, je n'étais pas né méchant. Dominique, vous souvenez-vous de nos vingt premières années, de nos amours si pures et si belles? Ah ! ce Claude Rioux, ce pauvre batelier du Rhône qui vous passait dans sa barque et vous répondait par le doux nom de Julie quand vous murmuriez le doux nom d'Antoinette, ce Claude n'existe plus. Il a cessé d'être le jour où Maria ago-

Digitized by Google

nisante lui a soufflé, avec son haleine fiévreuse, le génie de la haine et de la vengeance!... Oui, Dominique. Dieu n'a pas voulu qu'une mission pareille pût être acceptée impunément, et qu'une pensée de crime pût s'acclimater dans une âme sans la rendre criminelle! Cette pensée qui me rattachait tout entier au testament de Maria, je l'ai sentie s'infiltrer dans tout mon être, le transformer peu à peu, devenir pour moi comme une seconde nature... et alors ce n'est plus la volonté d'un autre que j'ai suivie, c'est la mienne ! L'œuvre à laquelle j'étais condamné, je l'ai accomplie comme mon propre ouvrage; je n'obéissais plus, j'agissais... L'âme de Maria était devenue mon âme : il n'y avait plus de Claude Rioux; il n'y avait qu'un d'Arrioules, un Darnioli, une créature sans nom, un instrument de torture et de mort, créé pour frapper comme le stylet, pour tuer comme le poison, pour punir comme le bourreau !

Malgré l'insurmontable horreur que lui inspirait Claude, le notaire était profondément ému en écoutant ces paroles: Claude continua :

Digitized by Google

— Aussi, Dominique, au milieu des ténèbres sanglantes qui s'étaient faites dans mon âme, savez-vous quelle a été pour moi la consolante lueur? Je me disais que des trois exécuteurs testamentaires de Maria de Varni, j'étais le seul criminel; que j'absorbais en moi seul toute la responsabilité de nos crimes; que vous, l'ami de ma jeunesse, et mon infortunée Julie, vous restiez purs, même dans ces momens horribles où je vous forçais d'être mes complices... Dominique, comprenez-vous maintenant pourquoi je ne veux pas que nous nous quittions en ennemis?

Et il tendait la main au notaire.

— Eh bien! lui dit celui-ci, si vous voulez que je touche à cette main que vous me tendez, accordez-moi une grâce!

Le front de Claude se rembrunit aussitôt:

— Rien, répliqua-t-il, qui soit de nature à entra-

Digitized by Google

ver les vengeances à venir ; je vous le répète, vous me trouveriez inflexible.

— Claude Rioux, reprit Dominique, voici la grâce que je vous demande au nom de ces souvenirs que vous venez d'évoquer. J'ai autour de moi trois personnes qui n'ont jamais fait le mal, qui ne le soupçonnent pas : Antoinette, ma femme, l'amie de votre adorée Julie ; Adeline, ma belle-fille, et Agricol, mon fils. La vue de ces trois êtres chéris me repose de mes secrètes douleurs ; leur sourire est mon soleil, et il me semble, quand je les regarde, que mon cœur se purifie. J'aimerais mieux mille fois mourir que de laisser approcher de ces âmes un seul de nos sanglans nuages, une seule de ces pensées de vengeance et de mort qui troubleraient pour toujours leur calme et leur pureté. Permettez donc que tous les trois ignorent jusqu'à la fin à quelle œuvre funeste je suis associé, quelle meurtrière atmosphère ils auront respirée à leur insu. Votre fils Jérôme n'a pas encore dix-huit ans ; Agricol en a plus de trente ; Calixte, mon petit-fils, n'a qu'un an de moins que

Digitized by Google

Raymon de Varni, le dernier rejeton de cette malheureuse race...

— Eh bien? interrompit Claude avec quelque impatience.

— Eh bien! n'y aurait-il pas moyen que le testament de Maria n'atteignît que mon petit-fils et moi? Je conserverai cette Étude jusqu'à ma mort, et je m'arrangerai pour qu'après moi Agricol la cède à son fils, dès que Calixte aura trente ans. De cette façon, il n'y aura presque pas de lacune. Songez, d'ailleurs, que Raymon de Varni n'a que cinq ans à peine, et que, d'après les ordres mêmes de Maria, nous devons attendre que chacun de ces infortunés se soit marié et ait un fils afin que notre vengeance puisse se continuer de génération en génération. Bien des années vont s'écouler pendant lesquelles ce jeune Raymon devra être sacré pour nous : ces années de répit, permettez qu'Agricol en profite... Plus tard, je laisserai mes instructions à Calixte comme vous laissez les vôtres à Jérôme... Voyons, Claude, puisqu'à travers vos pensées de mort et de tuerie,

Digitized by Google

vous avez eu un moment d'affectueux retour vers le passé, ne refusez pas cette grâce à votre vieil ami... et, malgré le mal que vous m'avez fait, malgré celui que vous m'avez fait faire, Claude, nous ne nous séparerons pas sans que je vous tende la main !

— J'entends, dit Claude avec une teinte de raillerie mêlée de tristesse, vous voulez que je vous accorde ce que, vous autres notaires, appelez une substitution.

— Justement, répondit Dominique en essayant de sourire.

— Eh bien ! j'y consens; seulement, n'oubliez pas que la mission de Jérôme reste intacte, qu'Agricol pourra tout ignorer, mais que mon fils n'en sera pas moins libre d'agir si les circonstances l'exigent. Et, maintenant, Dominique, adieu !

— Adieu : je vous remercie de la douleur que vous m'épargnez, au milieu de toutes celles qui m'assiégent. Que Dieu vous pardonne! Hélas! quand

Digitized by Google

vous êtes auprès de moi, je ne me sens plus digne de le prier... Claude, voici ma main; sans vous, elle eût été bien pure; mais je ne vous en veux pas; c'est à Hyères, c'est le 10 octobre 1756, qu'a retenti à notre oreille la voix qui nous conduit tous les deux.

Claude et Dominique échangèrent une rapide étreinte; après quoi, le notaire resta seul.

Quelques moments après, il se présenta chez le vicomte de Varni : il le pria de faire appeler sa belle-fille, et, lorsqu'Adrienne fut arrivée, il leur annonça qu'ils ne pouvaient demeurer à Avignon un jour de plus sans courir les plus grands périls.

— C'est bien ainsi que je l'entendais, répondit le vicomte avec une expression qui ressemblait presqu'à de la joie; je trouvais seulement que ces périls se faisaient bien attendre,

— Et moi aussi, dit Adrienne.

—Oui, mais vous avez un enfant, reprit Dominique;

Digitized by Google

voulez-vous donc que Raymon soit exposé à périr avec vous?

Le grand-père resta immobile ; la mère tressaillit. Dominique continua :

— Ce n'est pas à moi à vous donner un conseil ; permettez-moi seulement de vous dire que, si vous voulez que Raymon soit en sûreté, je me charge de ce soin : je l'emmènerai à la campagne, avec toute ma famille, dans une habitation éloignée de notre malheureuse ville et où la révolution n'a pas pénétré...

— Merci, Ermel, dit le vicomte.

— Oh! Monsieur! je vous rends grâce, et vous devrai le repos de mes derniers momens, ajouta la jeune veuve.

— Mais ne viendrez-vous pas aussi? Ne chercherez-vous pas aussi un asile? demanda timidement le

Digitized by Google

notaire en regardant tour-à-tour M. de Varni et Adrienne.

— Ma belle-fille fera ce qu'elle voudra, répliqua le vicomte ; moi, je reste...

— Je ne reste pas, moi, reprit Adrienne : je vais à Elzéar !

Ces mots furent dits avec une passion si profonde que le vicomte et Dominique frissonnèrent.

— Ma fille, dit M. de Varni, je ne prétends pas vous donner des ordres ; réfléchissez pourtant que votre vie n'est pas finie comme la mienne, que vous pouvez encore faire quelque chose en ce monde. Vous avez un enfant...

En même temps, le vicomte sonna et dit au domestique qui se présenta :

— Qu'on amène Raymon !

Digitized by Google

Raymon arriva ; c'était un bel enfant de cinq ans aux joues roses et fraîches, aux cheveux longs et soyeux, retombant bouclés sur son cou. Il sauta sur les genoux de sa mère; elle le serra sur sa poitrine avec une indicible expression de tendresse.

— Pauvre enfant! lui dit-elle ; né la veille d'un orage, orphelin à cinq ans ! Pour toi, je devrais avoir le courage de vivre ; mais, je le sens, je ne suis plus de ce monde.... Elzéar m'appelle ; mon âme était si étroitement unie à la sienne, que Dieu m'a brisée en nous séparant. A quoi te serais-je bonne? Je mourrais lentement ; tu me verrais expirer de langueur entre tes bras.... et alors, peut-être, tu ne serais plus assez jeune pour perdre ta mère sans la pleurer... Ah! je veux du moins t'épargner cette angoisse, la plus horrible qui puisse déchirer un fils ici-bas; je ne veux pas disputer ma vie à ces fureurs révolutionnaires qui ont tué Elzéar. Nous respirions le même souffle; le même sentiment nous faisait vivre; nous mourrons de la même mort. Adieu, cher enfant! sois plus heureux que ton aïeul, que ton père et que ta mère! Que Dieu te protége com-

Digitized by Google

me je te bénis ! Qu'il te guide comme je t'aime!... Depuis trois mois, toutes mes larmes sont pour Elzéar : la dernière sera pour toi ! Adieu!

La jeune femme se leva, tenant toujours Raymon dans ses bras, et le remettant à Dominique : — Je vous le donne, lui dit-elle. Ensuite, elle passa rapidement sa main sur ses yeux humides, et se tournant vers le vicomte, elle lui dit :

— Mon père! je suis prête : nous mourrons ensemble.

— Bien, ma fille, répliqua M. de Varni.

Le soir approchait; Dominique leur annonça qu'il comptait sortir d'Avignon à la nuit tombante, et que, par conséquent, le moment du départ était venu. Cette mélancolique scène se passait dans un de ces grands salons de haute lice, qui donnaient, à cette époque, aux drames de la vie privée un cadre si imposant. L'ombre gagnait déjà les angles de ce vaste appa rtement, pendant qu'un dernier rayon de jour,

Digitized by Google

dessinant les personnages sur ce fond obscur, faisait ressortir leur pâleur. M. de Varni, tout vêtu de noir, était debout et immobile, tenant par la main sa belle-fille qui, tout en se serrant contre lui, ne lâchait pas Dominique et promenait une dernière fois ses lèvres sur les joues de Raymon, que le notaire lui présentait à la hauteur de son visage. — Partez, dit-elle enfin à demi-voix. Une petite porte s'ouvrit, et Dominique disparut avec son précieux fardeau.

Le vicomte et Adrienne restèrent là, quelques momens encore, silencieux et abîmés dans le triste océan de leurs pensées. Tout-à-coup, ils furent comme réveillés en sursaut par un grand bruit de voix et de pas qui venait de la rue et qui se rapprochait de l'hôtel. Au bout d'un instant, on frappa violemment à la porte.

— Qu'on ouvre! dit M. de Varni aux domestiques tremblans.

On ouvrit; une foule d'hommes armés, aux costumes débraillés, aux figures sinistres, se précipita

Digitized by Google

dans la cour et dans le vestibule ; là, ils trouvèrent le vicomte et Adrienne qui les attendaient, et qui, en face du péril, avaient retrouvé tout leur calme.

Cette troupe déguenillée, féroce, hurlante, avait pour chef un homme masqué, de haute et vigoureuse stature, qui exerçait évidemment un certain ascendant sur ses compagnons.

— A bas les papistes! les aristocrates! criaient ces forcenés. Le brave Lescuyer, la fleur des patriotes, vient d'être poignardé, aux Cordeliers, par la faction contre-révolutionnaire ; pour chaque goutte de son sang, il nous faut la vie d'un de ces infâmes, trop épargnés jusqu'ici!

— Vous l'aurez! dit l'homme masqué d'une voix sourde.

— A mort ceux-ci comme tous les autres! A mort le vieux Varni! c'est un noble! c'est un parent du pape! A mort!

Digitized by Google

L'homme masqué alla droit à M. de Varni et à sa belle-fille ; et, de cette voix impérieuse dont il semblait chercher à déguiser le timbre habituel, il leur dit :

— Voici le moment ; marchez.

Les deux proscrits sortirent de l'hôtel de Varni, accompagnés de cette tourbe abominable qui ne cessait pas de vociférer des cris de mort. A la lueur des torches, M. de Varni put voir quelques-uns de ces bandits qui, montés sur des échelles, brisaient, à grands coups de marteau, son écusson sculpté dans le mur au-dessus de la porte.

Dans la rue, le sanguinaire et lugubre cortége ne tarda pas à se rencontrer avec des bandes du même genre, qui, elles aussi, entraînaient leurs victimes ; le mot d'ordre était donné ; il se répandait de bouche en bouche, et l'assassinat de ce Lescuyer, secrétaire-greffier de la commune, devenait le prélude et le signal de cette vaste tuerie que ces misérables désiraient et attendaient depuis long-temps.

Digitized by Google

On marcha ainsi jusqu'au palais des Papes ; en chemin, les outrages et les blasphèmes pleuvaient sur le vicomte et Adrienne ; mais ils les trouvaient impassibles. La mort d'Elzéar les avait détachés de la terre; l'un par ce désespoir sans remède et sans bornes qui lui rendait la vie insupportable; l'autre, par cette douleur mêlée d'une pieuse espérance qui l'attirait vers le ciel auprès de son époux bien-aimé.

Enfin ils arrivèrent au palais, et on les introduisit dans une des salles qu'on appelait encore, par dérision ou par habitude, l'appartement du Vice-Légat. Grâce à une de ces bizarreries inhérentes à la nature humaine, et qui, dans ces crises suprêmes où notre vie est en jeu, nous retracent, avec une lucidité effrayante, nos plus lointains souvenirs, M. de Varni, en entrant, se rappela que c'était dans cette même salle que son parent, Paul Passionei, vice-légat du Pape en 1755, lui avait donné une fête splendide le lendemain de son mariage avec Maria de Perne. A trente-six ans de distance, il revit l'admirable visage de la jeune épousée, empreinte déjà de cette pâleur

Digitized by Google

mate et de cette expression de froideur menaçante avec laquelle cette image se présentait constamment à sa mémoire. En un instant, les égaremens et les crimes de sa jeunesse, les espérances et les joies perdues de son âge mûr, les afflictions inouïes de sa vieillesse, lui apparurent liés les uns aux autres par ce même souvenir, et il lui sembla lire, inscrit sur sombres murailles, ce nom de Maria, résumant toute sa vie au moment où il allait mourir.

Dans cette salle magnifique où l'on voit encore des traces de peintures attribuées au Giotto, et où, aux belles époques de l'histoire d'Avignon, l'élite d'une des sociétés les plus brillantes et les plus polies de l'Europe faisait assaut d'élégance, de splendeur et de luxe, le célèbre Jourdan Coupe-tête s'était installé comme juge souverain. Devant lui était placée une table grossière, espèce d'étal de boucher que le scélérat ne détournait assurément pas de sa destination primitive. Aux quatre angles de cette table brûlaient quatre chandelles fumeuses, qui éclairaient d'une lueur fauve et morne ce vaste appartement. Çà et là, éparpillés sur des bancs et sur le plancher, on voyait

Digitized by Google

des pièces de viandes froides et des brocs de vin, apprêtés d'avance, moins pour encourager le zèle des exécuteurs que pour réparer leurs fatigues. Jourdan avait fait asseoir auprès de lui un tribunal improvisé, formé de quelques-uns de ses plus dignes acolytes. Enfin, le long de ces murs dont les tentures en brocatelle, déchirées ou trouées en maint endroit par les piques et par les balles, pendaient tristement comme les haillons du passé, se pressaient des figures féroces, barbouillées de sang, de vin et de poudre, venues là de tous les quartiers de la ville pour terminer cette orgie sanglante, cette fête de l'assassinat.

Lorsque M. de Varni et Adrienne arrivèrent, la séance était déjà commencée. On appelait les noms de deux femmes, les dames Arnaud et Crouzet.

Elles étaient belles, et l'une des deux se trouvait dans un état de grossesse assez avancée. Qu'avaient-elles fait pour mériter la mort? Elles l'ignoraient, et leurs juges ne le savaient pas mieux; on les avait arrêtées près des Cordeliers, quelques momens après

Digitized by Google

ce rassemblement funeste où le patriote Lescuyer avait été massacré.

— A mort les deux bigotes ! s'écria une voix avinée, lorsque ces deux femmes comparurent devant le dérisoire tribunal.

— A mort les meurtrières de Lescuyer ! répéta une voix sinistre.

Jourdan fit un signe ; les deux femmes furent emmenées vers un escalier immense qui conduisait au haut de la tour de Trouillas, mieux connue sous le nom de tour de la Glacière. La porte qui donnait sur cet escalier s'ouvrit, béante et sombre comme une bouche de l'enfer, laissant passer, avec une bouffée de vent humide, un murmure de cris, de gémissemens et de soupirs. Puis la bouche se referma sur les deux victimes, et l'on passa à *l'interrogatoire* d'un autre accusé.

Celui-ci était un prêtre octogénaire ; des cheveux blancs ombrageaient sa tête vénérable, ses lèvres

Digitized by Google

semblaient sourire aux bourreaux et murmurer une prière pour ceux qui allaient l'égorger. Il s'appelait l'abbé de Nolhac.

— Curé insermenté ! s'écria-t-on de toutes parts.

Ce mot disait tout ; Jourdan répéta son terrible geste, et l'abbé de Nolhac fut emmené vers l'escalier de la Tour.

Mais j'ai beau rassembler tout mon courage, le cœur me manque en retraçant ces horribles scènes ; il faudrait presque, pour les décrire, quelque chose de la dureté sauvage de ceux qui y participèrent. A quoi bon insister d'ailleurs ? Les archives de cette affreuse nuit sont là, constatant les noms de cent vingt victimes immolées par ces cannibales, avec des raffinemens incroyables : le fils près de la mère, la femme sous les yeux du mari, l'enfant entre les bras du vieillard. Ceux qu'on ne précipitait pas à travers la vaste cage de l'escalier, étaient traînés jusqu'au grenier de la Tour. Là, on avait pratiqué un grand trou, et on les jetait par cette ouverture, à une hauteur immense, blessés, mutilés, sanglans, mais vi-

Digitized by Google

vans encore et demandant en vain la mort à leurs bourreaux, qui n'avaient pas même la pitié cruelle de les achever.

Cette boucherie touchait à sa fin, lorsque la voix d'un des farouches assesseurs de Jourdan appela le ci-devant vicomte Louis-Raoul-Etienne de Gigondas de Varni, et sa belle-fille Adrienne-Charlotte-Marie-Athénaïs de Flassan, veuve Elzéar de Varni.

Ces noms soulevèrent, parmi les assistans, un nouveau cri de fureur et de haine.

— Comment de pareils aristocrates, dit Jourdan, ont-ils échappé jusqu'ici à la justice des patriotes?

— Parce que je les protégeais, répliqua, de cette voix sourde qui avait déjà fait tressaillir le vicomte, l'homme masqué qui n'avait pas quitté la salle et qui se tenait debout entre les victimes et les juges.

— Et qui es-tu, toi qui parles? demanda Jourdan Coupe-Tête.

Digitized by Google

L'homme masqué se pencha vers lui, et murmura, à son oreille, quelques mots auxquels Jourdan répondit par un signe d'assentiment.

— Et maintenant, reprit-il après un instant de silence, tu ne les protéges plus?

— Non, repartit l'homme masqué, en laissant tomber cette syllabe comme le coup de hache sur le billot.

— Eh bien! emmène-les! — Et Jourdan compléta son ordre par un mouvement d'épaules très significatif.

L'homme les emmena; sur le fatal escalier, dont les murs ruisselaient de sang (les taches s'y voient encore), leurs pieds heurtaient des corps entassés, dont la plupart respiraient; quelques bandits, subalternes du meurtre, échelonnés sur les marches, voulaient saisir et frapper les deux nouvelles victimes, dont la vue dissipait leur hideuse lassitude. — Ne touchez pas à ces deux condamnés! s'é-

Digitized by Google

cria l'homme masqué; ils sont à moi : Jourdan me les donne.

A ce nom, toutes les piques s'abaissèrent.

Au haut de l'escalier, ils trouvèrent ce vaste grenier où l'on avait pratiqué un grand trou. En se penchant sur ce trou, on voyait, comme au fond d'un gouffre infernal éclairé par une infernale flamme, s'agiter et se tordre, à quatre-vingts pieds de distance, des bras, des membres disloqués, des visages qui semblaient détachés de leurs corps, des torses étoilés de plaies; une vision de Dante, peinte par Michel-Ange. De temps à autre, une plainte vague, un gémissement étouffé, montait vers la fatale ouverture, comme le souffle de cette région de mort.

— C'est bien, dit l'homme masqué d'un air satisfait.

— Monsieur, lui demanda Adrienne d'une voix ferme et sans rien perdre de la dignité de son atti-

Digitized by Google

tude, pourquoi ne nous tuez-vous pas tout de suite?

— Parce qu'avant de vous laisser mourir, j'ai à vous parler à tous les deux.

Les deux condamnés regardèrent avec étonnement leur mystérieux persécuteur.

— Madame de Varni! reprit-il brusquement: comment croyez-vous que soit mort monsieur Elzéar de Varni, votre époux?

— En brave, répondit-elle sans hésiter, en loyal et vaillant défenseur de notre auguste et malheureux Roi; tué, en se battant pour cette noble cause, par quelque assassin comme vous!

— Il est mort de la mort des traîtres, accusé d'avoir contribué à l'arrestation de Louis XVI. Sur la lisière d'un bois, en face de ses compagnons d'armes, il a été exécuté, comme un criminel, par son père lui-même... par le vicomte de Varni, qui n'a trouvé

Digitized by Google

que ce seul moyen de sauver les lambeaux de son honneur, et d'obtenir d'un chef indigné l'aumône de l'oubli.

— Tu mens, misérable! s'écria Adrienne dont le visage étincela.

— Monsieur le vicomte, dites à Madame si je mens! répliqua froidement l'inconnu.

Le vicomte resta muet : à la faveur de son morne silence, l'homme masqué raconta à Adrienne tous les incidens de l'épisode de Varennes avec cette sûreté de mémoire et cette précision de détails qui ne permettent pas le plus léger doute.

— Mais qui donc êtes-vous? reprit à la fin M. de Varni, sortant à demi de son accablement.

— Vous le saurez tout-à-l'heure; j'ai encore quelque chose à dire; — Madame, continua-t-il, maintenant que nous sommes seuls, loin de tous les autres acteurs du drame de Varennes, et sous cette

Digitized by Google

voûte funèbre qui gardera bien tous nos secrets, je puis vous avouer qu'en effet votre mari n'était pas coupable. S'il a vu s'élever tout-à-coup contre lui de si accablantes apparences, c'est que, parmi les compagnons de M. de Varni, il y en avait un qui, en dénonçant à Drouet la fuite et l'identité du Roi, lui avait dit : « Pour prix de cette dénonciation qui va faire de vous un grand citoyen, je ne vous demande qu'une chose; c'est d'affirmer que cette révélation vous vient d'un jeune homme à cheveux blonds et à moustaches brunes, que vous verrez à cheval près de la voiture du Roi.... » Drouet a tenu parole à Darnioli.

— Darnioli ! s'écria le vicomte en tressaillant : mon intendant ! mais, que lui avais-je donc fait ? Pourquoi cette combinaison digne de l'enfer ? Pourquoi cet épouvantable mensonge ?

— Parce que Darnioli s'appelait, il y a trente-six ans, Claude Rioux, dit l'inconnu en se démasquant.

Ce nom n'apprenait rien à Adrienne: elle regar-

Digitized by Google

dait Claude avec un mélange de terreur et de surprise; le vicomte écrasé semblait incapable de supporter plus long-temps cette horrible scène.

— Grâce! dit-il d'une voix mourante, en se voilant le visage avec sa main; si les morts sortent du tombeau pour me punir, qu'ils ne frappent que moi; qu'ils épargnent les innocens!

— Monsieur le vicomte, reprit Claude, c'est à vous maintenant que je veux parler. Lorsqu'en arrivant à Hyères, au mois d'octobre 1756, quelques jours après la mort de madame Maria de Varni, on vous a dit que Julie, folle de douleur, s'était jetée dans la mer, et que son amant, échappé du bagne et sûr d'être repris, était mort avec elle, vous l'avez cru, n'est-ce pas? et vous vous êtes dit : Voilà qui va bien; mes secrets sont à jamais protégés par la plus fidèle des gardiennes, la mort! Nul ne saura que, pour épouser mademoiselle Maria de Perne, je me suis fait faussaire et assassin! Nul ne saura que, pour arriver à mon but, j'ai fabriqué des papiers constatant la mort de Gaston de Tervaz, le jeune homme

Digitized by Google

aimé de Maria, et que pour l'empêcher, elle, d'apprendre que j'avais menti, j'ai fait égorger par mon garde Baptistin, dans les broutières du Rhône, ce matelot du *Lys*, ce Jean Peyrol que Gaston envoyait à sa maîtresse pour lui dire qu'il était encore vivant! Nul ne saura que, deux ans plus tard, pour me venger de ce même Gaston à qui madame de Varni avait accordé un rendez-vous de quelques heures, j'ai profité d'une inondation du Rhône et combiné mon plan de vengeance de façon à ce que Maria fût forcée ou de se déshonorer, ou de laisser son amant périr, englouti par les eaux furieuses! Nul ne saura qu'un pauvre batelier du Rhône, aimé de Julie, la compagne d'enfance de Maria, ayant, par ordre de ces deux femmes, essayé de sauver Gaston, j'ai fait arrêter ce batelier, ce Claude Rioux, comme un voleur, et l'ai fait condamner à cinq ans de galères, sans permettre à celle pour qui il s'était dévoué de dire un mot pour sa défense! Nul ne saura que madame de Varni est morte, non pas d'une maladie de langueur, comme l'ont dit les médecins, mais consumée, en dix mois par le désespoir, par le remords, par la soif d'une vengeance impossible! Grâce au ciel,

Digitized by Google

tous ces secrets sont ensevelis dans la tombe : les témoins qui pourraient me trahir ont disparu ensemble de ce monde où je reste. Plus de Maria ! plus de Claude ! plus de Julie ! je puis maintenant me reprendre à la vie, me délivrer de ces importunes images comme d'un mauvais rêve, me créer de nouveaux liens, des affections nouvelles, gages d'espérance, de bonheur et de paix !... » N'est-ce pas, monsieur le vicomte, voilà ce que vous vous êtes dit ?

M. de Varni, terrifié, se taisait ; Adrienne contemplait Claude avec cet effroi qu'inspirent les visions surnaturelles.

— Eh bien ! reprit celui-ci en s'exaltant de plus en plus, vous vous êtes trompé ! Madame Maria de Varni avait eu, avant d'expirer, le temps de léguer sa vengeance à trois personnes : la première, c'était Dominique Ermel, le notaire en qui vous aviez confiance, et à qui Maria n'avait laissé sa fortune que sous la condition de s'attacher à vous comme un mauvais génie... La seconde, c'était Julie ; ou si vous

Digitized by Google

aimez mieux, Monsieur le vicomte, c'était cette Stéphanie Durand, qui, entrée plus tard dans votre maison en qualité d'institutrice, se trouvait à côté de votre fille Clémentine le jour où cette enfant est tombée dans le gouffre de Maleraygues.... La troisième, c'était le batelier du Rhône, c'était moi; ni Julie ni Claude n'étaient morts, et leur prétendu suicide n'était qu'une fable imaginée pour vous maintenir dans votre dangereuse sécurité !

— Oh ! c'est horrible ! s'écria le vicomte pâle de désespoir et d'angoisse.

— Oui, horrible comme vos crimes ; horrible comme la mort de Gastou, comme l'agonie de Maria, comme les souffrances de Claude !.... Horrible !.... car, vous comprenez maintenant ? Si Clémentine est tombée dans le gouffre, sous les yeux de sa mère qui n'a pas pu lui survivre, c'est qu'elle y était poussée par Julie, obéissant à la voix redoutable de Maria ! Si Drouet a dénoncé Elzéar de Varni comme un traître qui l'avait mis sur la trace des personnes royales,

Digitized by Google

c'est que Drouet obéissait à Claude, guidé lui-même par la voix inflexible de Maria!... Et ce n'est pas tout encore; Maria n'a pas voulu que les châtimens s'arrêtassent à vous et à votre fils! Elle a voulu qu'ils vous poursuivissent jusqu'à la troisième génération... et, ce matin même, Dominique a emmené Raymon, votre petit-fils, afin que cet enfant, à l'abri de nos tempêtes, puisse vivre et grandir pour la destinée de malheur à laquelle il est réservé!

Ce dernier coup fut le plus affreux pour le vicomte et pour Adrienne. En voyant ainsi reculer l'horizon de leur désespoir, en comprenant que, même après leur mort, il y aurait encore des malheurs sans bornes pour l'enfant qu'ils laissaient en ce monde, la fermeté dont ils s'étaient armés tomba tout-à-coup; et Adrienne, si énergique et si fière, s'inclina, les mains jointes, devant Claude.

— Oui, Madame, dit alors celui-ci en s'adressant à elle et en lui montrant de la main M. de Varni; toutes vos douleurs vous viennent de cet homme! Ce sont ses crimes qui vous poursuivent, et qui,

Digitized by Google

dans vingt-cinq ans, poursuivront encore votre fils ! Si votre époux, au lieu de contribuer au salut du Roi et de la Reine, les a vu arrêter sous ses yeux ; s'il a entendu la voix d'un inconnu le dénoncer comme traître, et s'il est mort, d'une mort infâme, frappé par son père, c'est cet homme qui en est cause. Si votre enfant, au lieu de vivre heureux et tranquille, voit un jour des ennemis et des malheurs inexplicables se dresser sous ses pas, c'est cet homme qui en est cause .... Madame, maudissez-le !

Mais, pendant qu'il prononçait ces paroles, Adrienne avait eu le temps de rassembler son courage. Il y eut un moment de silence, pendant lequel elle regarda M. de Varni avec une indicible expression où le ressentiment s'effaçait peu à peu sous une pieuse douleur ; puis, tout-à-coup, se jetant à genoux devant lui :

— Mon père ! bénissez-moi ! dit-elle.

— O ma fille ! votre pardon me sauve devant Dieu !

Digitized by Google

répondit-il en lui pressant la main et en retrouvant enfin des larmes.

Cette scène avait poussé au plus haut degré l'exaltation de Claude. Ces révélations si long-temps retardées, le suprême assouvissement de sa vengeance, l'ivresse du carnage, ces tueries nocturnes, les cris des bourreaux, les plaintes des mourans, tout enflammait jusqu'au délire cette âme enfiévrée de haine. En entendant les paroles échangées entre le vicomte et Adrienne, il bondit comme un tigre blessé, et s'écria avec un frémissement de rage :

— Oh ! malheur à moi !... Elle lui pardonne !... Maria et Claude ne sont pas assez vengés... Les crimes de notre ennemi sont rachetés par les pleurs et le pardon de cet ange !... moi seul serai damné !...

Et, d'une main convulsive, saisissant M. de Varni, il le frappa de son poignard ; le vicomte resta debout, soutenu par Adrienne ; Claude alors s'élança vers elle : — Je vous remercie, lui dit-elle avec un sourire céleste ; en même temps, un flot de sang

Digitized by Google

jaillit de son beau cou de cygne, sous le fer du misérable insensé.

Les deux victimes respiraient encore; Claude les poussa vers le trou pratiqué dans le plancher, et les précipita dans ce gouffre béant où l'on n'avait pas cessé d'entendre des gémissemens et des râles d'agonie. Puis, se penchant sur ce soupirail de mort, et voyant M. de Varni et Adrienne faire encore quelques mouvemens :

— Vicomte! cria-t-il avec un rire terrible, Vicomte, souvenez-vous de Jean Peyrol et de Claude... de Gaston de Tervaz et de Maria !... Madame ! c'est lui qui a tué Elzéar; c'est lui qui vous tue; c'est lui qui tuera votre fils... Ne lui pardonnez pas... maudissez-le !

Ces cris étaient entrecoupés par un tintement lugubre ; c'était la Cloche d'argent, Cloche pontificale qu'on ne mettait autrefois en branle que pour le sacre ou pour la mort d'un Pape, et que les assassins

Digitized by Google

du 16 octobre avaient jugée seule digne de sonner l'heure de cette hécatombe.

— La Cloche d'argent ! dit Claude en se relevant ; elle a sonné leur agonie : à présent, qu'elle sonne la mienne ! ma tâche est finie ! les châtimens à venir sont légués à Jérôme ! Je n'ai plus rien à faire en ce monde : à moi maintenant !

Et il s'enfonça dans le cœur, au défaut des côtes, son stylet fumant encore du sang de M. de Varni et d'Adrienne ; il s'était placé au bord du trou, et, en se frappant, il s'élança dans le gouffre.

Il tomba à côté d'Adrienne et de M. de Varni, mêlés eux-mêmes à d'autres cadavres. Le vicomte était mort ; mais Adrienne donnait encore quelques signes de vie ; et, avant d'expirer, Claude put l'entendre murmurer d'une voix mourante :

— Mon Dieu, pardonnez à ceux qui tuent comme

Digitized by Google

à ceux qui meurent; et accueillez-moi, auprès d'Elzéar, dans votre miséricorde!

Quelques secondes après, le bourreau et la martyre confondaient leur dernier soupir.

Digitized by Google

Digitized by Google

TROISIÈME PARTIE.

Les récits de maître Calixte Ermel l'avaient conduit jusqu'au 7 octobre ; trois jours seulement le séparaient de l'heure où, libre enfin de tout engagement avec le passé, il pourrait braver la haine de Simon d'Arrioules, et achever de tout révéler à Charles de Varni que ces sombres histoires met-

Digitized by Google

taient déjà sur la voie. Le lecteur n'a peut-être pas oublié que Charles, pris au dépourvu par les soupçons de M. Denis Beaucanteuil, et incarcéré, par les soins de ce digne magistrat, dans l'ancien palais des papes, avait prié Calixte Ermel de jeter à la poste une lettre qu'il écrivait à Simon d'Arrioules et à la prétendue marquise Ottavia Belpérani, pour leur raconter sa mésaventure et leur demander de lui envoyer sans retard les pièces nécessaires à son élargissement. Le notaire avait gardé cette lettre dans sa poche jusqu'au moment où il fut sûr que la réponse ne pourrait arriver avant le 10; alors il se décida à la faire partir, et il y ajouta les lignes suivantes :

« Vous n'aviez pas prévu, Monsieur, qu'un hasard bien indépendant de ma volonté, ou plutôt résultant de vos propres combinaisons, mettrait momentanément M. Charles de Varni à l'abri de vos desseins hostiles. Votre domestique, croyant faire merveilles, l'a conduit à la mairie et l'a livré, comme voyageur suspect, à un adjoint plus zélé que spirituel, qui n'a rien trouvé de mieux que de le mettre en prison;

Digitized by Google

mes réclamations ont été impuissantes; je n'avais moi-même aucune preuve de l'identité de M. de Varni, que je n'avais pas revu depuis près de quinze ans ; d'ailleurs, il n'entrait pas dans nos *conditions* que je fusse forcé de fournir à votre victime les moyens de sortir de prison pour courir plus vite à sa perte.

» Dans quatre jours, nous atteindrons le 10 octobre, quatre-vingt-dixième anniversaire de la mort de Maria, terme assigné par elle-même à la série des malheurs de la famille de Varni. Je vous préviens que, le 10 octobre, à minuit, je mettrai Charles au courant de tout ce qu'il doit savoir, et que, par conséquent, en cas d'une tentative ultérieure contre sa sûreté ou son bonheur, vous le trouveriez armé de toutes pièces. Je vous conseille donc de renoncer à ce dernier triomphe, sans lequel, hélas! la vengeance de Maria n'aura été déjà que trop complète. Oubliez ces haines héréditaires, ces projets sinistres, ces noms, ces dates, ces images, ces fantômes qui vont se perdre et disparaître dans la nuit du passé. Dès ce moment nous serons les uns pour les autres

Digitized by Google

comme si nous n'existions plus, comme si nous n'avions jamais existé. Quant à votre belle compagne, Esther Goujon, elle se consolera bien vite de l'abandon de son vicomte : elle est femme, j'en suis sûr, à se rattraper sur un duc ou tout au moins sur un marquis.

» J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec l'espérance de ne plus vous revoir en ce monde, etc., etc.

» Calixte Ermel. »

Le notaire jeta ces lettres à la poste. Il eut soin d'éviter, pour quelques jours encore, les questions du perplexe Beaucanteuil. Puis, à la nuit tombante, il retourna auprès de Charles de Varni, dont les émotions, pendant la lecture de ces Mémoires, devenaient de plus en plus vives, et il continua son récit en ces termes :

Digitized by Google

LES DEUX ENVELOPPES.

Digitized by Google

Digitized by Google

I.

Nous allons franchir encore, Monsieur le vicomte, un long espace de temps ; vingt-deux ans se sont écoulés depuis la mort de M. de Varni et de madame Elzéar, sa belle-fille ; nous voici en 1813.

Plusieurs changemens s'étaient accomplis, dans cet intervalle, parmi les personnages que vous avez

Digitized by Google

vu figurer dans cette histoire, et qui avaient survécu aux sanglantes catastrophes de nos derniers chapitres. Quelle est la famille, si protégée qu'elle soit par la bonté de Dieu, sur laquelle vingt-deux ans puissent passer sans y marquer des vides?

Antoinette Ermel, ma grand'mère, était morte en 1805, après une vieillesse aussi douce et aussi sereine que sa vie; elle s'était endormie, un soir de mai, entre les bras de Dominique, d'Agricol et d'Adeline, ses regards fixés sur un crucifix, et assistée par le curé de sa paroisse, qui affirmait, les larmes aux yeux, n'avoir jamais trouvé dans cette âme d'élite la plus légère souillure. Ainsi, le vœu le plus cher de Dominique s'était réalisé jusqu'à la fin. Sa bien-aimée Antoinette avait pu vivre, vieillir et mourir, sans se douter qu'un drame terrible dans lequel elle avait un enjeu, s'était noué, agité et dénoué à ses côtés.

Adeline, ma mère, la suivit de près dans le tombeau; d'une santé moins forte qu'Antoinette, elle n'avait pu traverser, sans de violentes secousses, les

Digitized by Google

angoisses et les crises révolutionnaires. Son père avait été massacré à la suite des journées d'octobre; et, quoique le solitaire château de Maleraygues, caché au milieu des montagnes et des bois, l'eût protégée, elle et les siens, contre tout péril immédiat, les fatales nouvelles qui lui arrivaient d'Avignon, le meurtre de son père, la mort tragique de M. de Varni et d'Adrienne qu'elle aimait, les bruits lugubres que l'effroi et la distance exagéraient encore, tout cela avait laissé dans l'esprit de ma mère, bien jeune à cette époque, une impression mélancolique et profonde qui devait abréger sa vie. Il en est des révolutions comme des maladies épidémiques : ceux mêmes qui leur échappent conservent long-temps je ne sais quelle disposition maladive ; ils sont marqués comme d'un sceau funèbre.

On comprend tout ce que la mort d'Adeline, arrivant quelques années après celle d'Antoinette, jeta de tristesse sous notre toit. Fille ou sœur, épouse ou mère, la femme est la joie du foyer domestique, le lien aimable et sacré de la famille. Avez-vous jamais remarqué tout ce qu'il y a de vide, d'inquiet et de

Digitized by Google

décousu dans les maisons auxquelles la mort a enlevé ces douces compagnes de nos bons et de nos mauvais jours? Chacun y semble affairé sans motifs, ou oisif sans calme : on ne s'y retrouve plus par attrait, mais par habitude ; au repas du soir, à la causerie du coin du feu, au retour des courses lointaines, rien ne saurait remplacer cette chaste et douce figure, toujours prête à sourire à notre gaîté, à essuyer nos sueurs ou à tarir nos larmes... Ah ! celui-là est déshérité de Dieu, qui, au milieu des mécomptes et des orages de la vie, n'a pas auprès de soi ce regard attentif, ces lèvres affectueuses, ce pur visage, penché entre lui et le ciel, pour n'en réfléter que l'azur et ne lui en dérober que les ombres !

Accablé par la mort de sa femme et de sa belle-fille, Dominique s'étonnait que Dieu le laissât si longtemps en ce monde. En 1813, époque où nous conduit notre récit, il avait atteint les limites ordinaires de la vieillesse ; et cependant son intelligence conservait toute sa lucidité. Quelques mois auparavant, il avait reçu une lettre de Jérôme d'Arrioules, le fils de Claude Rioux. Jérôme, établi à Baveno où il s'était

Digitized by Google

marié et avait eu un fils, rappelait à mon grand-père ses engagemens, et le sommait de renouer la chaîne interrompue et de m'initier à l'horrible mission que j'aurais à remplir après lui. Je n'avais alors que vingt-cinq ans; mais Dominique, qui, comme tous les hommes mêlés à de grands évènemens, en avait gardé une sorte de mystérieux prestige, exerçait sur moi un ascendant dont il avait profité pour cultiver mon esprit, me rendre sérieux avant l'âge, et m'accoutumer à l'idée de lui succéder presque immédiatement dans son Etude. Agricol, à qui la mort d'Adeline avait inspiré un vif dégoût des affaires et un amour croissant de la solitude, s'était entendu avec son père pour que l'étude passât entre mes mains dès que j'aurais atteint ma trentième année. Rien ne s'opposait donc à l'accomplissement du dernier pacte de Dominique avec Claude; et le vindicatif génie de Maria pouvait passer de mon grand-père à moi, en se contentant d'effleurer de l'aile le front paisible d'Agricol Ermel.

Vous me croirez facilement, Monsieur le vicomte, quand je vous dirai que, parmi les souvenirs de ma

Digitized by Google

vie triste et solitaire, aucun ne m'a laissé de trace plus profonde que celui du jour où Dominique, alors âgé de plus de quatre-vingts ans, me fit venir dans son cabinet, attenant à l'Etude où je travaillais en qualité de second clerc, et, d'une voix tremblante d'émotion, me révéla l'affreux secret qui avait pesé sur sa vie entière, et qu'il était forcé de me léguer. Si j'eusse été moins accoutumé à regarder mon grand-père comme un modèle de sagesse et de raison, s'il ne m'eût pas raconté cette fatale histoire avec ces couleurs vraies, vivantes, avec cet accent de conviction et de terreur que la fiction n'imite pas, j'aurais cru que son grand âge le faisait déjà voyager dans le pays des visions, et que les ombres d'une mort prochaine obscurcissaient cette intelligence. Mais bientôt il ne me fut plus possible de douter, et alors commença pour moi un cruel supplice, tempéré seulement par l'idée que cette hérédité funeste avait du moins épargné mon père, et qu'en me vouant à cette horrible tâche, je contribuais à le racheter. Le portrait de Maria de Varni était toujours resté dans ce cabinet, voilé par un grand rideau de soie noire. Dominique tira ce rideau, et me fit voir cette belle et

Digitized by Google

implacable figure dont l'ardent regard semblait sceller dans mon âme le pacte auquel j'allais me soumettre. En face de ce portrait, qui ravivait pour lui toutes les images du passé, Dominique, esclave de sa parole, reconnaissant d'ailleurs envers Claude, qui avait consenti à laisser mon père étranger à cette complicité posthume, exigea de moi le serment que je n'entraverais jamais, qu'au besoin même je seconderais les tentatives de Jérôme contre le bonheur de Raymon de Varni. Le récit de Dominique Ermel m'avait jeté dans un trouble indicible. Egaré par ces fantômes que je voyais tout-à-coup surgir sous mes pas, perdant, aux accens de cette voix vénérée, les notions du juste et de l'injuste, du bien et du mal, emporté vers cette œuvre redoutable comme ces orphelins qui, apprenant subitement que leur père est mort victime d'une idée ou d'un crime, sentent passer dans leur cœur quelque chose de ce crime ou de cette idée, je laissai tomber ma main dans la main de mon grand-père, et je prêtai ce serment.

A peine eus-je donné à Dominique Ermel cette preuve d'obéissance, que ma pensée se porta dou-

Digitized by Google

heureusement sur l'homme qu'allaient entourer, à son insu, ces inimitiés et ces périls.

Raymon de Varni avait alors vingt-six ans; il était mon aîné d'un an à peine, et cette légère différence s'était tout-à-fait effacée à mesure que nous avions grandi. Depuis l'âge de cinq ans, époque des derniers malheurs de sa famille, il avait été élevé à Maleraygues, où nous avions partagé les mêmes études et les mêmes jeux. Nous courions ensemble dans les bois de châtaigniers qui entourent cette habitation sauvage; et lorsque le vent du nord, passant à travers les arbres, en tirait de sourds murmures, je voyais Raymon s'arrêter tout rêveur, et me demander si je n'aimais pas ces bruits qui ressemblaient à la voix des nuages ou des trépassés. Cette tendance à la rêverie se développa avec l'âge, et bientôt un observateur attentif eût pu reconnaître chez Raymon une de ces organisations de poète, à la fois si exquises et si périlleuses. Singulière destinée de cette génération, éclose ou grandie au milieu des tragédies de la révolution ou des poèmes de l'Empire, que les douleurs violentes et les immenses émotions des pères

Digitized by Google

s'y soient continuées, chez les fils, en rêverie confuse, en vague tristesse, en amour de l'infini et de l'inconnu ; à peu près comme ces explosions terribles qui, de près, épouvantent ou foudroient, et qui, à distance, se perdent, comme une voix de plus, dans les voix innombrables de la nature et de la solitude! C'est des échafauds de 93 et des champs de bataille de Bonaparte qu'a découlé ce flot de mélancolie inquiète, inassouvie, Meschacébé européen dont Châteaubriand respirait déjà les brises lointaines, quand il errait sur les bords du fleuve américain.

Lorsque Raymon eut vingt ans, il se sentit entraîné vers la carrière des armes; mais, par une prévision infernale, ne voulant pas qu'une mort glorieuse vînt enlever ce jeune homme à sa destinée funeste et le faire tomber, sans héritiers de son nom et de ses malheurs, dans une de ces journées sublimes dont l'Empereur étoilait alors notre histoire, Jérôme, vers cette époque, avait écrit à Dominique Ermel une première lettre où il lui ordonnait de ne rien négliger pour détourner Raymon de cette vocation, s'il la voyait poindre dans son esprit. Domini-

Digitized by Google

que alors eut l'idée de dire à Raymon que ses parens, avant de mourir, avaient expressément recommandé que leur fils ne servît jamais que ses Rois légitimes. Ces prohibitions exclusives n'étaient point rares alors dans les familles décimées par la révolution. Les plaies étaient si récentes encore, les ressentimens si profonds, les douleurs si vives, que ces yeux, obscurcis par les larmes, n'apercevaient plus l'immortelle image de la patrie demandant à tous ses enfans de la protéger contre les périls du dehors et les passions du dedans.

Raymon de Varni s'inclina devant ce vœu suprême, que rendaient encore plus sacré les événemens tragiques qui avaient entouré la mort de ses parens. Plus susceptible d'enthousiasme que de persévérance, plus prêt à s'enflammer pour un idéal fugitif qu'à s'attacher à un plan arrêté, il lui fut moins difficile qu'à un autre de renoncer à la réalisation de ses premiers rêves. Il en chercha l'oubli dans des lectures, des voyages, dans un assez long séjour à Paris, où il espérait assouvir ou amuser les inquiétudes de son imagination et de son cœur.

Digitized by Google

Au commencement de 1813, Raymon revint de Paris où il avait passé plus d'un an. Il était triste, mécontent, agité; je remarquai en lui des alternatives d'abattement et d'ardeur, d'entraînement fébrile et de maladive apathie, qui m'eussent frappé davantage si je n'eusse pas été encore trop jeune pour bien connaître les crises et les maladies de l'âme. Tantôt il se plaignait de son inutilité, de son inaction, de l'uniformité glaciale et morne de l'existence de province; tantôt il déclamait contre les mécomptes du monde, contre la folie de ceux qui recherchent des émotions et des joies inconnues au vulgaire, qui croient pouvoir mettre dans leur vie quelque chose de cet infini dont le sentiment les tourmente, et dont le contraste avec les petitesses et les vulgarités d'ici-bas, est une leçon douloureuse et sublime donnée par Dieu pour nous ramener à lui. Mon grand-père l'observait avec attention, l'écoutait sans mot dire, et chacun de ses entretiens avec Raymon le laissait plus pensif et plus préoccupé.

Ce fut à cette époque que Dominique Ermel me révéla le secret terrible qu'il avait à me léguer, le tes-

Digitized by Google

tament de Maria, et le lien funeste, la tâche maudite qui devait me faire intervenir dans la vie de Raymon.

Ce fut aussi vers ce même temps que mon grand-père reçut la seconde lettre de Jérôme, qui lui rappelait son dernier engagement avec Claude et l'avertissait qu'il était temps d'agir.

Depuis ce moment, j'étais devenu le secrétaire intime de maître Dominique, qui, malgré son grand âge, était toujours à la tête de son Étude, et laissait mon père s'abandonner à son goût pour la vie des champs. Un matin, mon grand-père me fit appeler avant l'heure habituelle ; il paraissait en proie à une vive agitation; sa main tremblait en remuant les papiers épars sur son bureau ; son visage, sillonné de rides, rougissait et pâlissait tour à tour; un éclair de vie ou de fièvre brillait dans son regard amorti par l'âge; il me présenta deux lettres qu'il venait de recevoir. Voici le contenu de la première :

Digitized by Google

« Alais, 4 novembre 1813.

» Monsieur et digne ami,

» Si la démarche que je fais auprès de vous, vous semble une indiscrétion, ne vous en prenez qu'à votre extrême obligeance, et surtout à votre réputation octogénaire de sagesse, d'intelligence et de vertu ; vous n'êtes pas seulement le Nestor du notariat, vous en êtes aussi l'Aristide ; et Aristide ne peut pas se fâcher qu'on demande un service à un homme obligeant, et un conseil à un homme sage ; Aristide est trop juste pour cela !

» J'arrive au fait, Monsieur et digne ami. J'ai une fille unique qui touche à sa vingtième année ; voici sept ans que j'ai eu le malheur de perdre ma femme ; ma chère Clotilde avait alors douze ans ; et, comme elle restait mon seul bien en ce monde, je m'accuse d'avoir été pour elle d'une indulgence qu'en bon français on pourrait appeler faiblesse. Clotilde a fait

Digitized by Google

toutes ses volontés, et sa volonté a été de devenir une charmante jeune personne, très spirituelle, un peu lettrée, bonne musicienne, dessinant à merveille. Je n'ai pu, malgré mon autorité paternelle, l'empêcher de lire madame de Staël, les *Martyrs*, *Atala*, *René*, et tous ces livres nouveaux dont les héros sont plus attrayans que raisonnables. Aussi ma Clotilde est-elle devenue une belle rêveuse, plus préoccupée des chimères que des réalités de la vie; vous comprenez que ces tendances-là sont un peu embarrassantes dans un humble chef-lieu de département. Voilà pourquoi, Monsieur et digne ami, je viens vous prier de venir à mon aide.

» Je veux marier ma fille, et il n'y pas ici de parti pour elle; les jeunes gens dont la fortune et la position pourraient me convenir, sont en général des fils de propriétaires des environs, grands chasseurs, bons convives, doués de qualités estimables, mais dépourvus de ces poétiques dehors, de cette culture intellectuelle, de ces raffinemens d'imagination et d'esprit, sans lesquels le mari de Clotilde la rendrait malheureuse et serait lui-même malheureux. Veuil-

Digitized by Google

lez donc me chercher à Avignon ce romanesque prétendu, digne de plaire à cette âme romanesque. Avec un homme qui saura la *comprendre* (c'est un mot inventé par ces demoiselles), Clotilde sera vraiment une femme charmante; avec un mari vulgaire, incapable de lui donner la réplique, elle souffrirait horriblement, et je ne voudrais pas répondre des suites.

» Telle est la situation; je sais que vous avez à Avignon plusieurs jeunes gens riches, appartenant à des familles distinguées et ayant reçu une éducation brillante. Dans le nombre, il en est sans doute au moins un qui pourra devenir pour ma fille ce Saint-Preux orthodoxe, cet Oswald officiel, ce Werther autorisé par le curé et par le maire, qui est en ce moment l'objet de sa vague et sentimentale rêverie. Trouvez-le, choisissez-le, mettez-moi en relation avec lui, et vous ferez du plus perplexe des pères le plus reconnaissant des hommes.

» Agréez, Monsieur et digne ami, avec l'expres-

Digitized by Google

sion de ma reconnaissance et de mes excuses, celle de ma haute et parfaite considération.

» Le comte DE VERDEILLES. »

Après avoir lu cette première lettre, je regardai fixement Dominique Ermel, qui détourna les yeux, comme s'il avait craint de trahir trop tôt sa pensée; il me tendit la seconde lettre, conçue à peu près en ces termes :

Malaucène, 4 novembre 1813.

« Mon cher monsieur Ermel,

» Un notaire tel que vous doit être la providence des pères de famille. L'étendue de vos relations, l'ancienneté de votre Etude, l'extrême confiance que vous inspirez à cinquante lieues à la ronde, tout fait de vous un homme inappréciable pour ces négociations délicates dont le succès dépend de l'expérience et de la sagesse du négociateur. Voici donc le service que j'attends de vous. J'ai une fille à marier,

Digitized by Google

et je ne vois ici personne qui puisse lui convenir : ma fille a dix-neuf ans; elle s'appelle Delphine; elle est belle, elle sera riche : voilà pour le public. Mais à vous, mon cher monsieur Ermel, je dois dire quelle est surtout la pensée qui me préoccupe. Ma fille a été élevée très simplement; sans être ni sotte, ni niaise, elle n'a aucune de ces qualités brillantes, aucun de ces talens *d'agrément* que l'on rapporte de nos pensionnats à la mode. Delphine a presque toujours vécu à la campagne; elle s'entend aux affaires de ménage autant et mieux que la femme du vicaire de Wakefield. L'éducation des canards, des pintades et des poulets n'a point de secrets pour elle; tout le linge de la maison a passé par ses mains, et elle est pour ma cuisinière ce que l'Empereur est pour ses maréchaux : elle lui apprend à gagner des batailles. Mais en fait de littérature, elle ne connaît guère que la *Journée du Chrétien*, et les *Essais de Nicolle* qu'elle me lit le dimanche soir et qui nous endorment un peu tous les deux; elle ne saurait pas dessiner une oreille, et toute sa science musicale consiste à jouer *Malborough* sur l'épinette de ma grand'mère, qui n'a pas été accordée depuis Rameau.

Digitized by Google

« De tout cela, mon cher monsieur Ermel, vous sera facile de conclure que ma fille serait très malheureuse avec un *mirliflor*, un élégant, un rêveur qui, accoutumé aux plaisirs et aux séductions du monde, demanderait à Delphine autre chose que les qualités d'une bonne femme et d'une bonne mère de famille. Il lui faut un jeune homme simple et bon comme elle, doué d'assez de sens commun pour ne pas chercher le bonheur dans les chimères de roman, et dépourvu de ce *superflu* d'imagination et d'esprit qui n'est trop souvent en ménage qu'un embarras et un danger. Vous voyez d'ici, n'est-ce pas? le gendre que je désire.... Un propriétaire bien rond, bien franc (franc d'hypothèques surtout), qui connaisse à fond le jour et l'heure où il doit semer son blé ou couper son foin, et qui, le soir, en revenant d'inspecter ses ouvriers ou de présider à ses récoltes, soit heureux de retrouver chez lui un frais visage, un bon souper, et quelques gros marmots se roulant et se barbouillant à qui mieux mieux. C'est là le gendre que je vous prie de me désigner, et que je voudrais tenir de votre main. Je sais que vous avez à Avignon plusieurs jeunes gens à marier, et dont la fortune

Digitized by Google

pourrait me convenir. Choisissez-moi celui qui ressemblera le plus au portrait que je viens d'esquisser; mettez-moi en communication avec lui, et, si nous avons la main heureuse, je mourrai tranquille sur l'avenir de ma chère Delphine.

» Je suis, mon cher monsieur Ermel, votre bien affectionné,

« Le comte de Malaucène. »

Après m'avoir fait lire ces deux lettres, mon grand-père resta un moment silencieux; puis, comme s'il surmontait une émotion douloureuse, il me dit doucement :

— Calixte, mettez-vous là, et répondez au comte de Verdeilles et au comte de Malaucène ce que je vais vous dicter. Voici la première réponse :

« Monsieur le comte,

» J'ai lu avec attention la lettre que vous m'avez

Digitized by Google

fait l'honneur de m'écrire, en date du 4 novembre courant. D'après ce que vous voulez bien me dire du caractère, de l'éducation et des goûts de mademoiselle votre fille, je crois que, parmi les jeunes gens de notre ville, aucun ne lui convient mieux que M. le vicomte Raymon de Varni. Sa fortune et sa naissance en font un des meilleurs partis de ce pays-ci, et il réunit, ce me semble, toutes les qualités qui peuvent assurer le bonheur de votre aimable fille.

» Agréez, Monsieur le comte, etc., etc. »

Je me disposais à plier cette lettre, et à écrire sur l'enveloppe le nom de M. le comte de Verdeilles; car je ne doutais pas que cette réponse ne fût pour lui, et qu'aux yeux de mon grand-père Raymon de Varni ne fût le mari qui convenait à la brillante Clotilde; mais maître Dominique m'arrêta d'un geste, et me dit avec une émotion croissante : — Non, Calixte, avant de mettre l'adresse et de fermer l'enveloppe, écrivez la seconde réponse; la voici :

Digitized by Google

« Monsieur le comte,

» Vous ne pouvez douter du prix que j'attache à justifier votre honorable confiance, et à seconder vos vues, dans l'importante affaire qui vous occupe. Je me suis guidé d'après les renseignemens que vous voulez bien me donner, dans votre lettre en date du 4 novembre courant; et, après avoir mûrement pesé ce que vous me faites l'honneur de me dire du caractère, de l'éducation et des goûts de mademoiselle votre fille, j'ai pensé que, de tous nos jeunes gens, celui qui lui convient le mieux est M. Joseph de Bermancey. Aux avantages de la fortune et de la naissance, il réunit les qualités et les habitudes que vous désirez chez votre gendre, et j'espère que ce choix sera de nature à calmer vos préoccupations paternelles.

» Agréez, Monsieur le comte, etc., etc. »

Je connaissais M. Joseph de Bermancey, C'était un bon jeune homme, plein de loyauté et de droiture,

Digitized by Google

vivant habituellement à la campagne, aimant peu le monde, et pratiquant, avec une simplicité paisible, le positif de la vie, Il me semblait évident que c'était là le mari choisi par mon grand-père pour mademoiselle Delphine de Malaucène; et, encore une fois, j'allais prendre une enveloppe et écrire l'adresse, lorsque Dominique Ermel m'arrêta de nouveau, et me regarda d'un air sombre, comme tourmenté d'une idée fatale qu'il hésitait à me communiquer.

— Vous pouvez toujours, me dit-il d'une voix étouffée, écrire les deux adresses sur les deux enveloppes.

J'écrivis : « A M. le comte de Verdeilles, à Alais. — A M. le comte de Malaucène, à Malaucène. »

— Bien, reprit mon grand-père; maintenant, avant de plier les réponses dans les enveloppes et de cacheter, relisez-les.

Je les relus; et, guidé par une sorte de pressenti-

Digitized by Google

ment sinistre que m'inspirait le regard et l'agitation de maître Dominique, je remarquai alors que les deux lettres, ne renfermant aucun nom propre, aucune qualification particulière, pouvaient également servir de réponse à M. de Verdeilles ou à M, de Malaucène; il ne s'agissait que de se tromper d'enveloppe.

Mon grand-père me laissa un moment réfléchir; puis, s'inclinant vers mon oreille, il me dit rapidement et à voix basse :

— Calixte, m'avez-vous compris?

Je fis un signe affirmatif; maître Dominique sortit de son cabinet sans ajouter un seul mot; quelques minutes après, les deux réponses partaient pour leur destination respective ; seulement, celle qui était adressée à M. de Verdeilles portait pour suscription : « A M. le comte de Malaucène », et celle qui était écrite à M. de Malaucène portait pour suscription : « A M. le comte de Verdeilles. »

Digitized by Google

A dater de cet instant, la santé de mon grand-père déclina rapidement. Par un bizarre caprice, assez commun du reste chez les malades et les mourans, il ne voulait être soigné que par moi, et sa figure se contractait dès qu'Agricol, son fils bien-aimé, entrait dans sa chambre. Comme j'étais l'héritier, le successeur immédiat de ce pacte funeste qui avait empoisonné sa vie, si douce d'ailleurs et si pure, on eût dit que le pauvre octogénaire, craignant de laisser échapper, dans le délire de la fièvre ou les visions de l'agonie, quelque parole applicable à notre secret, voulait écarter son fils, pour que rien de ce qu'il devait ignorer toujours ne pût, même à travers les voiles de la mort, parvenir jusqu'à son oreille. Lorsqu'il se sentit plus mal, mon grand-père eut la fantaisie d'être transporté dans le cabinet attenant à son Etude, celui où il m'avait révélé le testament de Maria, et où se trouvait le portrait de cette malheureuse femme. De temps en temps, il me priait de tirer le rideau qui couvrait cette funèbre image, et il fixait sur elle un long regard empreint d'une expression de tendre et douloureux reproche.

Digitized by Google

Le 6 décembre, l'agonie commença, et le médecin me dit que Dominique ne passerait pas la journée. Le malade ne pouvait plus parler; mais son intelligence conservait toute sa netteté, et chacune de ses impressions passait, comme un rapide nuage, sur sa figure parcheminée où la blancheur du crâne et du front faisait ressortir la teinte livide des joues et des lèvres : par intervalles, j'approchais de ses tempes un linge humide; mon père priait près du lit. Le silence n'était troublé que par le clapotement des cafetières où bouillaient des potions, hélas! inutiles, et par la bise d'hiver qui s'engouffrait dans la cheminée.

Le matin, j'avais déposé, comme d'habitude, sur un guéridon placé près du chevet de mon grand-père, le paquet de lettres qui lui étaient adressées. Dans le nombre, il s'en trouvait deux dont la dimension dépassait de beaucoup celle des autres, et qui étaient évidemment des billets de faire part. Soit mouvement machinal, soit pressentiment, soit plutôt cette obstination familière aux vieillards qui veulent jusqu'au dernier moment faire ce qu'ils ont fait la

Digitized by Google

veille, mon grand-père prit ces deux lettres; il eut la force de les ouvrir et de jeter les yeux sur le contenu. Alors un sourd gémissement s'échappa de sa poitrine; une légère rougeur courut sur ses joues; de son regard mourant il me montra le portrait de Maria de Varni; ses lèvres marmottèrent quelques syllabes dont je ne pus démêler le sens, et un instant après, s'affaissant sur l'oreiller, il expira.

Les deux lettres, tout ouvertes, étaient tombées sur le plancher: je les ramassai; c'était, en effet, deux billets de faire part. Voici ce que renfermait le premier :

« Monsieur le comte de Verdeilles a l'honneur de vous faire part du mariage de mademoiselle Clotilde de Verdeilles, sa fille, avec monsieur Joseph de Bermancey. »

Voici ce que contenait le second :

« Monsieur le comte de Malaucène a l'honneur de

Digitized by Google

vous faire part du mariage de mademoiselle Delphine de Malaucène, sa fille, avec monsieur le vicomte Raymon de Varni (1). »

(1) Les suites du mariage de Joseph de Bermancey avec Clotilde de Verdeilles, étant tout-à-fait étrangères aux malheurs de la famille de Varni, et ne pouvant, par conséquent, qu'entraver la marche des *Mémoires* du notaire, l'auteur en fera le sujet d'une Nouvelle intitulée : *Françoise*, qui paraitra séparément.

Digitized by Google

Digitized by Google

IDYLLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

II.

Vous vous étonnez sans doute, Monsieur le vicomte, qu'un simple renseignement donné par un notaire eût suffi pour amener le mariage de Clotilde de Verdeilles avec Joseph de Bermancey, et celui de Delphine de Malaucène avec Raymond de Varni. Vous allez me demander comment les premiers préliminaires qui s'établirent entre les principaux intéressés, ne firent pas bien vite comprendre à monsieur de Malaucène que Raymond ne convenait pas à la modeste Delphine, à monsieur de Verdeilles que Joseph

Digitized by Google

ne réalisait en rien l'idéal rêvé par la romanesque Clotilde, à Raymon et à Clotilde enfin, que ni Delphine ni Joseph ne sauraient les comprendre et les rendre heureux. Je pourrais vous répondre, avec le poète le plus sage du plus sage des siècles, que le vrai n'est pas toujours vraisemblable, et le notariat, quoique fort différent de l'art poétique, se trouverait ici d'accord avec l'axiome de Boileau. Mais je n'ai pas même besoin, en cette occasion, de demander grâce pour une invraisemblance. Qui ne connaît ces contradictions singulières du cœur humain, toujours porté à s'élancer vers l'inconnu, à demander à la vie autre chose que ce qu'il trouve en soi, à s'éprendre de ce qui désoriente ses sentimens et déplace ses aperçus, à se laisser attirer par les contrastes et les disparates, plutôt que par les analogies et les ressemblances? A l'époque même où il fut question de ces mariages, Raymon de Varni, grâce à ces alternatives fréquentes chez les esprits poétiques, se croyait pour jamais guéri de ses aspirations idéales; il se proclamait converti au positif de l'existence. Comme les marins qui, au retour d'une traversée assombrie par des écueils, des tempêtes et des nau-

Digitized by Google

frages, font le serment de ne plus quitter la terre ferme, les imaginations ardentes, après chaque crise et chaque mécompte, se figurent volontiers qu'elles n'aspirent qu'au repos, qu'elles en ont fini avec le roman, et qu'elles mettent pour jamais les scellés sur leurs aventureuses rêveries. Promptes à exagérer, comme tout ce qui est factice et doit n'avoir qu'un temps, elles trouvent alors un plaisir bizarre à se faire simples, positives, prosaïques, amies du coin du feu et du terre-à-terre, comme ces princes qui, trouvant trop lourds leurs manteaux de pourpre, aimaient à se déguiser en pâtres. C'est dans cette disposition qu'était en ce moment Raymon de Varni. Sa conduite, son langage auprès de monsieur de Malaucène et de sa fille, se ressentirent de cet *accès de prose*, et ceux-ci étaient trop peu observateurs pour démêler le feu mal éteint qui couvait sous cette cendre. Grâce à cette souplesse qui est le charme et le péril des caractères dont je parle, Raymon, qui trouva Delphine très belle et qui se passionna pour ce type de simplicité virginale, pour ce parfum de vie champêtre et de foyer domestique, fit merveilles chez son futur beau-père. Il écouta avec une attention

Digitized by Google

exemplaire l'histoire de la dernière gelée blanche qui avait rôti tous les mûriers. fit. sans sourciller, le boston du soir, et gagna le cœur de Delphine en savourant ses confitures. Pendant ce temps, les mêmes contrastes rapprochaient, au lieu de les éloigner, Joseph de Bernancey et Clotilde de Verdeilles. Joseph fut fasciné par les talens et les qualités brillantes de Clotilde qui, le croyant spirituel et poétique, se mit en frais de coquetteries. S'il manquait de distinction d'esprit et de vivacité d'imagination, il était du moins exempt de cette vulgarité grossière qui rend insensible à ces dons chez les autres. Habitué à une vie chaste et sage, n'ayant jamais vu que des paysannes ou d'humbles provinciales, il tressaillit d'une émotion étrange, mais délicieuse. en se voyant l'objet des attentions d'une jeune personne rayonnante de beauté, d'élégance et d'éclat. Clotilde se crut comprise, parce qu'elle se sentit admirée. En outre, elle ne résista pas à cet entraînement qui pourrait servir à expliquer bien des unions mal assorties, et que les femmes supérieures avoueraient plus souvent si elles étaient plus souvent sincères : elle fut tentée par cet espoir de domination qu'elle conçut en voyant Joseph. L'écueil

Digitized by Google

et le ridicule des femmes qui ont trop réfléchi ou trop rêvé, est de croire que la société se trompe en condamnant leur sexe à une sorte d'infériorité qui n'est presque toujours qu'officielle. Epouser un homme médiocre pour le dominer, pour être reines, pour *réhabiliter*, en leur personne, leur sexe opprimé, c'est là une occasion de revanche qui leur plaît et qu'elles saisissent. Plus tard, lorsqu'elles ont pratiqué la vie, lorsqu'elles reconnaissent à quel prix cet empire s'achète, lorsqu'elles tendent aux brises de l'idéal leur front las de vulgarité, elles *aspirent à descendre*; elles voudraient être asservies, pourvu qu'elles sentissent leur cœur avide battre contre un cœur digne d'elles ; juste châtiment de leur ambition orgueilleuse, auquel elles échappent par des fautes plus funestes encore ! Première étape des femmes *incomprises* sur ce chemin des déceptions et des aventures, qui commence par la poésie et finit souvent par l'opprobre !

Quoi qu'il en soit. les deux mariages eurent lieu ; je ne vous dirai rien des suites de celui de Joseph de Bermancey avec Clotilde de Verdeilles. Ce récit

Digitized by Google

ne ferait qu'entraver mes Mémoires, en me détournant de l'histoire de la famille de Varni. Plus tard, si Dieu m'accorde un peu de repos, l'union de Joseph et de Clotilde pourra me fournir un de ces épisodes qui, sous la plume du ravissant auteur de *Marianna* et de *Fernand*, unissent à l'utilité d'une leçon morale le charme d'une création poétique.

Sept ans s'écoulèrent, et, pendant ce laps de temps, je vis très peu Raymon de Varni, qui continuait cependant de confier à notre Etude la gestion de ses biens; il commença par habiter Maleraygues; ensuite j'appris qu'il était allé à Paris avec sa femme; quelques mois après son retour, il m'écrivit que madame Raymond de Varni venait de lui donner un fils.... Monsieur le vicomte, ce fils fut appelé Charles : c'était vous. Depuis ce moment, Raymon n'avait plus quitté Maleraygues.

J'avais accompli ma trentième année. Fidèle à mes engagemens avec mon grand-père, je me mis à la tête de l'Etude; mon père, d'ailleurs, infirme et cassé avant l'âge, miné par les regrets que lui avait

Digitized by Google

laissés sa bien-aimée Adeline, attendait avec impatience l'heure de la retraite et du repos. Une fois installé, je vis que j'avais de graves et nombreux intérêts à débrouiller avec M. de Varni. Cette gestion si longue, si compliquée, cette responsabilité agrandie encore par une confiance sans bornes, exigeaient, à mon avènement, un règlement général de comptes. J'éprouvais d'ailleurs une curiosité irrésistible, mêlée d'inquiétude et de remords, chaque fois que je pensais au ménage de Raymon et à la bizarre supercherie qui lui avait fait épouser une personne à laquelle il n'était pas destiné. Comment avait tourné cette union formée sous de si singuliers auspices? Contre toute apparence, Raymon y avait-il trouvé le bonheur? Etait-il agité ou calme, révolté ou résigné? Voilà ce que je désirais ardemment savoir, moi qui, depuis l'épisode des enveloppes, n'avais plus rien su de l'existence de ces deux êtres dont la destinée se rattachait à la mienne par un fatal et mystérieux lien. Un beau matin donc, je laissai à mon premier clerc la direction suprême de mon Etude; j'annonçai à ma vieille servante, immobile d'étonnement, quelques jours d'absence; puis, sans attendre une

Digitized by Google

invitation que rendaient inutiles mes vieilles relations avec la famille de Varni et les comptes détaillés que j'avais à soumettre à Raymon, je partis pour Maleraygues.

On était à la fin de septembre 1820. L'automne commençait à répandre sur la campagne les trésors de sa riche palette. Pour un homme accoutumé, comme moi, à une vie sédentaire, à de monotones travaux entre les quatre murs d'une Etude, sans autre perspective que celle des buis et des arbustes de mon petit jardin, c'était un bonheur de pouvoir promener librement mes regards sur le paysage, et respirer d'autres parfums que ceux de mes poudreux parchemins. Aussi, dès que j'eus mis pied à terre à Alais, je ne voulus plus prendre de voiture, et je m'enfonçai, à pied, dans le sentier de traverse qui conduisait à Maleraygues par la montagne. Arrivé au petit hameau de Roquemille, je revis ce site au milieu duquel s'était passée une partie de mon enfance, et qui me rappelait l'horrible épisode de la mort de Clémentine, que Dominique m'avait souvent raconté; j'aperçus de loin le Pic-des-Chèvres, toujours par-

Digitized by Google

semé de ses bouquets de chênes et de pins. A une demi-lieue plus bas m'apparut Maleraygues, dont la façade s'estompait, à distance, dans les grands arbres qui l'entouraient. Mille souvenirs mélancoliques, mille tristes images m'assaillaient, pendant que je suivais, mon bâton à la main, le petit sentier jeté, comme une corniche naturelle, à mi-côte de la montagne, et dominant, de sa mince gerçure, le gouffre fatal du *Trou-du-Renard*. Quarante ans s'étaient écoulés depuis cette terrible scène; rien, parmi les objets que j'avais sous les yeux, ne semblait d'accord avec ces lugubres réminiscences du passé : la matinée avançait; la tiédeur de l'air était en harmonie avec la pureté du ciel; la nature, si habile à faire des parures avec des ruines, avait jeté sur le talus qui court en pente rapide jusqu'au gouffre, une variété infinie de clématites, de liserons, de gentianes, d'églantiers qui dérobaient l'effrayante profondeur du ravin sous leur tapis splendide et leurs flexibles guirlandes. Des arbres verts, plantés à profusion à travers les roches granitiques qui surplombent le sentier, animaient de leurs groupes élégans et de leurs frêles pyramides ces masses noirâtres et

Digitized by Google

stériles. Au loin, dans la vallée, ces légers filaments qu'on nomme fils de la sainte Vierge, formaient çà et là comme une gaze impalpable sous laquelle chaque teinte semblait plus douce, chaque contour plus harmonieux. Le cri strident et prolongé de l'ortolan, perché sur quelque touffe isolée d'yeuse, répondait aux joyeux trilles de l'alouette, perdue dans l'azur du ciel. A mesure que j'approchais de Maleraygues, une spirale de fumée bleuâtre s'exhalant du toit, une vache montrant tout-à-coup sa tête curieuse et somnolente au-dessus d'une haie d'aubépines, un vol de pigeons s'abattant au bord d'une prairie, complétaient l'effet de cette scène champêtre et en faisaient mieux ressortir la douceur et le calme.

Je n'avais plus que fort peu de chemin à faire pour arriver au château; à cinq minutes à peu près du bâtiment, le sentier formait un coude, et allait aboutir dans une sorte de quinconce planté de grenadiers à fleurs doubles, de mimosas, de troënes, de faux-ébéniers, dont les dernières rangées tapissaient le perron. Ces arbustes avaient si bien prospéré qu'ils formaient un épais rideau, et que le visiteur arrivé à

Digitized by Google

l'entrée de ce quinconce, voyait à peine à deux pas devant soi.

Mais, depuis quelques instans, j'étais guidé dans ma marche par des voix confuses, des cris joyeux, des éclats de rire qui m'annonçaient la présence d'êtres vivans, et qui partaient du fond de ce joli massif. J'avançai encore un peu, et, au détour de l'allée, un spectacle délicieux s'offrit à mes regards.

Sur la première marche du perron, abrité à demi contre le soleil par les plantes grimpantes de la façade, qu'un intelligent jardinier avait fait courir sur un léger grillage, une jeune femme était assise, tenant sur ses genoux les diverses pièces qui devaient lui servir à habiller un enfant de trois ans, en chemise, qu'elle retenait à grand'peine à ses côtés. Une autre jeune femme, qui était évidemment une bonne, debout à l'angle du perron, favorisait, par une complicité fort peu déguisée, les ébats de l'enfant indocile et rieur, qui semblait décidé à prolonger la scène indéfiniment. A quelques pas de lui, un bel épagneul, la queue tendue et le museau en arrêt, ne perdait

Digitized by Google

pas un moment de vue l'heureux bambin, qui, à chaque vêtement qu'on voulait lui mettre, le saisissait entre les doigts de sa mère et le jetait de toute sa force. C'était là ce qu'attendait le chien. Il se précipitait comme la foudre sur l'objet, puis le rapportait d'un air grave et la tête haute. Alors l'enfant prenait le chien par les oreilles, et se roulait avec lui, pêle-mêle, l'un riant aux éclats, l'autre jappant de plaisir, sans que jamais les dents de la bonne bête effleurassent la chair rose et la peau délicate de son compagnon. Ce jeu durait jusqu'à ce que l'intervention de la mère le fît cesser pour une minute : le chien alors reprenait son poste, et, une minute après, on recommençait. Au haut du perron, un homme, jeune encore, et en qui je reconnus à l'instant Raymon de Varni, contemplait, appuyé sur son fusil, cette scène ravissante, avec une expression de bonheur intime et profond, qui me rappelait le *Latonæ tacitum* de Virgile.

Pour ne pas troubler cette adorable fête de maternité et d'enfance, j'étais resté tapi derrière un troëne; je ne me montrai que lorsque la mère, moitié gron-

Digitized by Google

dant, moitié caressant, eut enfin obtenu que l'enfant laissât terminer sa toilette.

Dès que je m'avançai, Raymon me reconnut aussi; enjambant lestement les marches, il courut à moi, me serra la main et me présenta, comme son ami d'enfance, à la jeune femme, qui s'était levée et qui n'était autre que Delphine. J'embrassai ensuite l'enfant (c'était vous, Monsieur le vicomte), qui me préférait le chien, mais qui me tendit pourtant ses grosses joues de fort bonne grâce. Raymon et Delphine me remercièrent, dans les termes les plus aimables, de m'être arraché à mes nombreuses affaires pour venir passer quelques jours avec eux. Bref, au bout d'une heure, j'étais installé dans la maison comme si je ne l'avais jamais quittée.

J'étais venu avec l'intention de mettre à profit cette sagacité dont je me croyais abondamment pourvu, et que nous donne de bonne heure, à nous autres notaires, l'habitude de voir les hommes prendre et ôter tour-à-tour, devant nos regards, ce triste masque qu'on appelle l'intérêt.

Digitized by Google

Cependant, je dois en convenir, cette sagacité se trouva en défaut pendant toute la première journée. Raymon, dans ses rapports avec sa femme, était affectueux et grave, sans passion, mais avec tendresse. Elle paraissait éprouver pour lui un amour d'autant plus profond qu'il ne se trahissait ni par des paroles expressives ni par des démonstrations éloquentes, mais par ces demi-teintes, si bien d'accord avec le bonheur en ménage, lequel a besoin de clair-obscur plutôt que d'éclat, de recueillement plutôt que d'ivresse.

Je vis que Delphine avait pris soin d'entourer son mari de ce bien-être absolu auquel sont sensibles les organisations délicates, et qui, en écartant de la vie domestique les fausses notes, les tons criards, le grincement des rouages, supplice des hommes d'imagination, les accoutume peu à peu à renoncer à leurs rêves, et assoupit honnêtement ce qu'ils ont en eux d'inquiet et de trop vif.

En somme, l'intérieur de ce ménage était charmant. Delphine avait vingt-sept ans; mais on ne lui en aurait pas donné plus de vingt, tant sa vie cam-

Digitized by Google

paguarde et le calme de son âme lui avaient conservé de fraîcheur. Ses joues rivalisaient, de teintes roses et veloutées, avec celles de son enfant.

Ainsi que l'avait écrit son père, elle n'était ni sotte ni niaise ; seulement on devinait que le côté poétique de l'existence était pour elle un livre fermé ; admirable défaut pour qui connaît les bas-bleus et les Égéries ! Ainsi, les troupeaux, les pigeons, les jardins, les fleurs et les fruits, n'étaient jamais pour Delphine un prétexte à pastorales, à géorgiques ou à dithyrambes ; mais elle allait traire elle-même la plus belle de ses vaches, pour en offrir à son mari ou à ses hôtes le lait savoureux et pur ; ses espaliers pliaient sous le poids des fruits que Raymon aimait le mieux ; et, s'étant aperçue que Raymon avait une passion pour les fleurs, elle avait soin que le parterre, les plates-bandes et les jardinières fussent constamment garnis des roses les plus nouvelles, des dahlias les mieux tuyautés, des fuchsias les plus élégantes, des géraniums les plus embaumés. Les repas étaient exquis ; chaque plat, chaque assaisonnement, chaque accessoire avait cette perfection positive si

Digitized by Google

appréciée des connaisseurs et des gourmets. Pour les amis, pour les malades, pour les pauvres, il y avait le vin de tel crû, la liqueur de telle année, bouchés savamment, exactement étiquetés, et qui faisaient couler dans les veines une joyeuse bonhomie, ne haïssant pas le mot pour rire, et ennemie jurée des vapeurs et du lyrisme. Le café n'était jamais froid; les lampes ne fumaient pas; si l'on voulait un bon livre, un jeu de cartes, un damier, un cigare, à l'instant livre, cartes, damier, cigare et table de jeu, se trouvaient sous la main. Il y a des femmes, héroïnes de sentiment, de vertu, de roman et de grandes pensées, qui font poétiquement le malheur de leur mari; Delphine faisait prosaïquement le bonheur du sien.

Sous des aspects plus sérieux, j'eus lieu d'être délicieusement ému. Raymon et Delphine paraissaient avoir admirablement compris la vie et les devoirs du grand propriétaire de notre époque, c'est à dire d'un temps où les titres, les distinctions, les parchemins n'ayant plus de valeur, l'homme riche et bien né doit tout remplacer par la dignité morale,

Digitized by Google

et surtout par cette charité affectueuse, cordiale, *fraternelle*, impérissable trait-d'union entre l'opulence et la pauvreté. Non seulement Delphine connaissait les noms de tous les pauvres du village de Maleraygues ; mais chaque jour, elle s'éclipsait sans affectation, pendant quelques heures, pour juger par elle-même de leurs souffrances et de leurs besoins. Elle parlait à merveille leur rude patois ; le cœur d'ailleurs n'a point de patois, et sa langue est toujours la même. Par ce doux rôle d'ange gardien des pauvres, Delphine, à son insu, avait fait plus de progrès dans l'affection de son mari qu'elle n'en eût fait par des qualités éclatantes et de romanesques transports. La charité, la plus divine des vertus humaines, et aussi la plus humaine des vertus divines, a d'irrésistibles prestiges pour les âmes d'artistes, telles que celle de Raymon. Le côté rigoureux et austère du devoir effraie ces âmes ; le côté tendre et compatissant les attire. Peut-être un observateur attentif et morose trouverait-il encore dans cette prédilection un raffinement secret de cette vanité qui n'abdique pas, et qui cherche à se satisfaire jusque dans ses sacrifices apparents. Ne chicanons pas le bien, et

Digitized by Google

pardonnons aux poètes de préférer les friandises de la vertu à ses austérités !

Au reste, Raymon de Varni n'était pas resté au dessous de Delphine dans cette douce et noble tâche. Il lui abandonnait les détails et se chargeait des attributions générales. Je vis là, réuni et *fonctionnant* ensemble, ce trio bienfaisant dont l'accord est la plus belle et la plus complète personnification de la Providence auprès des pauvres de la campagne : le propriétaire, le médecin et le curé de village. Le docteur Dussaunoy et l'abbé Nodat vinrent voir, dans la soirée, M. et madame Raymon de Varni. C'étaient deux hommes approchant de la soixantaine, d'une grande simplicité extérieure, secs, vigoureux, s'aimant beaucoup, se querellant toujours, et ne se croyant pas obligés, malgré leurs spécialités respectives, l'un d'être athée, l'autre d'être fanatique. Ils donnèrent à Raymon et à Delphine le bulletin de ce qu'ils avaient fait depuis la veille. La soirée était si belle, que, lorsqu'ils se levèrent pour prendre congé, Raymon nous proposa de les accompagner jusqu'au village. Le docteur offrit galamment son bras à ma-

Digitized by Google

dame de Varni, et nous nous mîmes en marche tous les cinq, comme de vieux amis qui se seraient connus depuis vingt ans. Charles nous suivait, tantôt courant, tantôt porté dans les bras de Pauline, sa bonne, avec laquelle il continuait un de ces interminables dialogues, traduisibles seulement pour les mères. Le chemin qui conduit au village de Maleraygues est aussi riant, aussi aplani que celui du Pic-des-Chèvres au château est accidenté et sauvage; nous marchions à travers champs, faisant craquer sous nos pieds la paille des chaumes et la tige des luzernes coupées. L'épagneul, aussi fidèle que mal dressé, courait à droite et à gauche, décrivant des cercles extravagans, et poursuivant les oiseaux qui se levaient sous ses pas; puis il revenait à Charles, dont la main disparaissait parfois tout entière dans sa gueule inoffensive. Rien ne saurait rendre la sérénité de cette soirée; quelques nuages, frangés d'opale et d'or, s'étaient massés à l'horizon, plutôt pour accompagner le soleil que pour le voiler; une brise imperceptible, venant des montagnes, nous apportait la vague et lointaine senteur des plantes aromatiques; les travailleurs revenaient des champs, qui sur sa charrette,

Digitized by Google

qui sur son âne, qui à pied et pliant sous sa falourde de saules ; en passant, ils nous saluaient d'un *Bonsoir, Monsieur et la compagnie* ! qui réjouissait le cœur par la franche expression de reconnaissance et d'amour qui s'y révélait. C'était là une de ces heures suaves où Werther lui-même aurait trouvé qu'il est bon de vivre, où Obermann aurait compris qu'il y a dans ce monde mieux à faire qu'à se plaindre de la stérilité de ses rêves ou à récriminer contre son Créateur et contre sa destinée.

Arrivés près du village, nous nous séparâmes du docteur et du curé, et nous reprîmes la route du château. Delphine, qui était grande et forte, voulut prendre, à son tour, Charles dans ses bras, lequel ne se laissa porter qu'après avoir échangé avec sa mère un long et joyeux baiser. Nous marchions, Raymon et moi, derrière madame de Varni ; Raymon commença par me montrer du regard ce groupe charmant, cette jolie tête, déjà à demi endormie, qui dépassait l'épaule de Delphine, et se balançait près de son cou, mêlée aux boucles opulentes de ses cheveux blonds ; puis, il me dit gaîment et à voix haute :

Digitized by Google

— Mon cher Calixte, êtes-vous chasseur!

— Comme peut l'être un notaire, répondis-je en souriant; chasseur d'intention.

— Eh bien! je veux que, demain, vous le soyez de fait; nous nous lèverons à cinq heures du matin; Victor, mon garde, sera sur pied, et nous irons à la chasse.

— Mais, d'abord, y a-t-il du gibier dans ce pays-ci? demandai-je.

— Beaucoup..... à ce qu'on dit, répliqua étourdiment Raymon.

— Comment! à ce qu'on dit? Mais vous ne le savez donc pas vous-même? Les chasseurs d'Avignon sont moins humbles ou moins sincères.

— Monsieur Ermel, dit alors Delphine se mêlant à la conversation, il faut que vous sachiez que Raymon est, à la chasse, d'un guignon inimaginable; il

Digitized by Google

sort tous les jours avec son fusil, et il ne rapporte presque jamais rien.

Il y eut un instant de silence, après quoi Raymon, se rapprochant de moi, me dit à demi-voix :

— La pauvre Delphine ne se doute pas à quel gibier je chasse dans ces tournées infructueuses, d'où je ne rapporte ni perdrix ni lièvres.

Je tressaillis ; le ton de M. de Varni n'était plus le même ; ce n'était plus sa gaîté, son entrain de tout à l'heure ; on eût dit un écho affaibli de quelque émotion, de quelque rêve d'autrefois.

— Quel est donc ce gibier mystérieux que vous chassez ? repris-je presqu'effrayé de ma question.

— Je chasse aux chimères, répondit-il avec un sourire qui n'était pas sans tristesse.

Je le regardai ; un léger trouble se trahissait sur son visage, mais sans le moindre mélange d'amer-

Digitized by Google

tume ou de remords. Ce qui passait ainsi sur son front, c'était peut-être un souvenir ; ce n'était pas un regret.

En ce moment, nous arrivions au château ; Victor, le garde, se promenait gravement sur la terrasse.

— Victor, nous chasserons demain avec Monsieur ! lui dit Raymon.

Le garde, vieil invalide à figure enluminée, me toisa des pieds à la tête, et sa physionomie prit un air goguenard qui annonçait des doutes très peu flatteurs pour mes talens. — Hum ! fit-il entre ses dents, si je ne m'en mêle pas, je crois que le gibier ne sera pas bien lourd à porter !

Je passai, avec Raymon et Delphine, une douce soirée de causerie ; ensuite, quand vint l'heure de se retirer, M. de Varni m'accompagna jusqu'à l'appartement qui m'était préparé.

— A demain ! me dit-il en me présentant un bou-

Digitized by Google

geoir, nous ne tuerons probablement rien, mais je vous raconterai beaucoup de choses : je vous dirai pourquoi je rapporte si peu de perdrix et comment je chasse aux chimères !

Digitized by Google

LA CHASSE AUX CHIMÈRES.

Digitized by Google

Digitized by Google

III.

Le lendemain, nous étions sur pied, Raymon et moi, à cinq heures. Je ne crois pas qu'il existe une sensation plus douce que celle qu'éprouve le touriste ou le chasseur, lorsqu'après avoir secoué l'engourdissement de la nuit, il se trouve, au lever du jour, en rase campagne, marchant d'un pas délibéré et

Digitized by Google

sentant un frisson de vie passer dans ses veines avec l'air pur et frais du matin. Le bois où nous devions chasser s'appelait Escanourgues. Dans le Midi, comme il n'y a presque plus de bois, on donne ce nom à toute colline qui n'est pas absolument pelée. Le coteau d'Escanourgues, qui longeait les terres de Raymon, courant, par mamelons inégaux, du château au village de Maleraygues, commençait en pentes douces, renflées à peine sur le sol comme les vagues sur la mer, et découpées, comme par zones, de pins silvestres et de chênes verts, dont la croissance avait été plus ou moins heureuse, suivant qu'ils avaient été plus ou moins abrités contre le vent du nord ou épargnés par la dent des troupeaux. Entre chacune de ces couches de haute végétation, serpentaient de vastes clairières couvertes de thym, de lavande, de romarin et de genêt. Tout ce versant de la colline, d'où l'on apercevait le bâtiment, la terrasse et le jardin de Maleraygues, s'harmoniait avec le reste du paysage par un aspect plus pittoresque qu'abrupt, plus rustique que sauvage. Mais lorsqu'on arrivait au plateau, le site changeait de face. Ce n'étaient plus, à perte de vue, que d'immenses ravins appelés *com-*

Digitized by Google

bes dans le pays, et qui semblaient creusés par un pied de géant dans une nuit de secousses et de convulsions volcaniques. Là, tout prenait des proportions plus grandioses, des tons plus heurtés, des formes plus rudes. De vrais chênes (chênes blancs) s'élevaient solitaires ou par petits groupes ; et leurs racines noires, noueuses, contournées, sortaient à demi des monceaux de pierres calcaires. De grands troncs, brisés par les orages ou minés par les pluies d'automne, étaient couchés çà et là sur les ravins, et servaient de ponts naturels autour desquels s'enroulaient, comme des serpens gigantesques, d'épaisses touffes de bignonias et de labrusques. Quelques rares sentiers, dont la trace se perdait à chaque pas, se devinaient à peine, de loin en loin, au léger frottement qui avait aplati et fait reluire les cailloux bruns et aigus. Parfois, au dessus des rochers taillés en pyramide ou en aiguille, qui s'élançaient d'espace en espace comme une informe dentelure, on voyait planer la buse ou le vautour qui, après d'interminables tournoiemens, finissaient par se poser sur une de ces pointes, — sentinelles immobiles de ce poste solitaire. Les paysans et les braconniers de Maleraygues

Digitized by Google

éprouvaient une sorte d'horreur superstitieuse pour les Combes d'Escanourgues. Des brebis et des chèvres s'y étaient souvent perdues sans qu'il fût possible de les retrouver ; pour tout gibier, on n'y rencontrait que de la *sauvagine* (1), mot générique et expressif qui s'applique également au loup et au blaireau, au renard et à la fouine.

Raymon décida que nous n'irions pas chasser jusque-là, et que nous nous tiendrions dans le bois et dans les clairières, qui abondaient, à ce qu'affirmait le garde, en lièvres et en perdrix rouges. La chasse commença par les préliminaires classiques. Le fidèle Victor voulant, disait-il, me faire partager avec son maître l'honneur et le plaisir de la chasse, nous posta tous deux, à cinquante pas de distance, dans un endroit très découvert, où il était indubitable que

(1) Madame Sand, dans *la Mare au Diable*, dans *François le Champy*, dans *la Petite Fadette*, a fait un usage heureux, quoique immodéré, du patois berrichon. Que n'avons-nous le talent de l'illustre écrivain, pour donner une valeur littéraire à quelques uns des mots de notre délicieux patois languedocien et provençal, si mélodieux et si expressif !

Digitized by Google

les perdrix passeraient pour se rendre d'un bouquet de bois à l'autre. De temps immémorial, ajoutait-il, elles n'y avaient jamais manqué, et c'était à nous de savoir saisir le moment pour les tirer au passage. Après avoir pris le vent, sifflé les chiens et bien détaillé ses instructions, Victor s'éloigna fièrement avec un paysan que nous avions amené, et qui devait l'aider à rabattre le gibier. A peine l'eûmes-nous perdu de vue, que Raymon me fit signe, mit son fusil en bandoulière et se rapprocha de moi; j'imitai son exemple, et, au bout d'un instant, nous étions de nouveau à côté l'un de l'autre.

— Je ne veux pas, me dit-il, enlever au pauvre Victor ses illusions; mais le fait est qu'à l'endroit où nous sommes, il n'a jamais, du moins que je sache, passé une seule perdrix.

— Vraiment? répliquai-je avec un sourire de résignation.

— Hélas! oui, mon ami; mais, en revanche, regardez!

Digitized by Google

Il me montrait la plaine riante et fertile qui se déroulait à nos pieds. Le soleil s'était levé depuis une heure derrière les croupes lointaines des Cévennes, échelonnées à l'horizon. Le brouillard d'automne, qu'il pénétrait peu à peu, colorait chaque plan, suivant la distance, d'une teinte plus vaporeuse ou plus chaude; puis, se déchirant sous ses rayons, allait ouater de lambeaux cotonneux les rochers aux fines arêtes ou la vallée aux bas-fonds humides. A travers cette mousseline transparente perçaient et se dessinaient successivement les différens détails du paysage; ici, la flèche du clocher de Maleraygues; là, le svelte pignon du colombier; plus loin, des fermes éparpillées dans la plaine comme des taches blanches sur un fond de verdure. Ce tableau de la nature matinale, frais comme cette heure charmante, s'animait peu à peu de scènes champêtres qui en complétaient l'ensemble et la vie. Raymon, après l'avoir contemplé quelque temps en silence, se tourna vers moi et me dit :

— Lorsque je suis tenté de me plaindre de la calme uniformité de mon existence, lorsque je sens

Digitized by Google

tressaillir en moi le souvenir de mes vieilles lubies, je viens ici ; je regarde cette belle page du livre de Dieu, sans cesse ouverte devant moi ; je m'imprègne de cette poésie rustique et saine, mille fois plus belle que celle des rêveurs et des rimeurs ; ensuite, j'arrête mon regard sur cette petite fenêtre que vous voyez là-bas, presqu'à l'angle du château ; c'est celle de la chambre de mon fils... Après quoi, je me sens plus fort et je rentre à la maison, le sac vide, mais le cœur content.

— C'est donc, lui demandai-je, ce que vous appelez chasser aux chimères ?....

— Justement ; c'est au sein de cette immortelle consolatrice qu'on appelle la campagne, que je viens poursuivre, atteindre, étouffer les dernières révoltes de mon imagination romanesque, ces inquiétudes de l'âme, ces sollicitations importunes de la vanité, ces secrets ressentimens d'une destinée manquée, qui ont failli faire de moi le plus coupable et le plus malheureux des hommes ! Ici, je sens mon être se fondre dans ce grand tout, émanation visible du Dieu

Digitized by Google

qui m'a protégé contre moi-même. Quand j'ai respiré quelques gorgées de ce bon air, il me semble que je me débarrasse de ces humeurs malsaines qui débilitent la raison, énervent la volonté, enfièvrent l'esprit.... C'est là ma chasse; elle est peu productive; mais convenez, Ermel, qu'elle est originale!

On comprend aisément tout ce que ces demi-confidences avaient d'émouvant pour moi, à qui elles rappelaient l'étrange quiproquo, première cause du mariage de Raymon avec Delphine. Mon *émotion*, ma curiosité éclatèrent sans doute sur mon visage; car M. de Varni me regarda avec une gravité mélancolique, et il ajouta en me tendant la main:

— Ermel, je ne vous ai pas tout dit.

—Si, pour être digne de tout entendre, repris-je d'une voix émue, il suffit de former des vœux ardens pour votre bonheur, de demander à Dieu qu'il écarte de vous les orages du monde et les orages de l'âme, de suivre votre destinée avec la sympathie la plus profonde, et d'avoir tressailli de joie en vous

Digitized by Google

voyant calme et heureux entre votre cher enfant et votre aimable compagne... s'il suffit de vous aimer comme le plus dévoué des serviteurs et le plus tendre des frères... parlez, Monsieur le vicomte, je vous écoute.

Raymon promena encore un regard autour de lui, puis il reprit :

—Vous voyez d'ici tous les biens que m'a accordés la bonté de Dieu : ces champs, ces collines, ce beau ciel, cet air pur et ce toit paisible sous lequel s'abritent ma femme et mon fils... Eh bien ! Calixte, que penseriez-vous si je vous disais qu'il ne s'en est fallu que d'un moment, d'un mot, d'un éclair, que je n'abandonnasse tout cela ?

—Je bénirais la Providence qui vous a épargné cet éternel sujet de douleur et de regret.

—Ecoutez-moi donc, mon ami. Vous le comprendrez sans peine ; je n'ai personne ici à qui je puisse faire mes confidences. J'ai autant que possible tracé

Digitized by Google

autour de ma vie un cercle que je ne dépasse point, parce que je sais qu'en dehors de ce cercle mon imagination, mal guérie peut-être, s'élancerait encore vers les chimères et les aventures. J'ai voulu que le foyer domestique fût pour moi, avec plus de tendresse et de charme, ce qu'était le cloître pour les religieux, une barrière infranchissable contre les bruits et les excitations du monde. Je vois peu de mes voisins; je n'ai d'amis que les pauvres, le médecin et le curé de Maleraygues; d'ailleurs, ce n'est qu'aux amis d'enfance qu'on peut révéler certains replis, certaines faiblesses du cœur. Chose étrange! il semble que ceux qui nous ont connus innocens et purs retrouveront encore un peu de notre pureté, de notre innocence dans les fautes même que nous avons à leur raconter! C'est donc à vous seul, Calixte, que je puis confier ce simple récit. Si je meurs jeune, peut-être mes confidences pourront-elles un jour vous servir pour mettre mon fils en garde contre les périls de ces imaginations ardentes, inquiètes, toujours en fuite vers l'inconnu, et qui, à force de dédaigner le bonheur ordinaire et le devoir commun, finissent souvent par devenir tout-à-fait coupables et tout-à-

Digitized by Google

fait malheureuses. L'écueil auquel j'ai échappé, vous le montrerez à Charles, et ce récit prendra dans votre bouche toute l'autorité d'une leçon.

En prononçant ces paroles, M. de Varni se débarrassa de son attirail de chasse, qu'il paraissait décidé à traiter en objet de luxe. Ensuite, nous nous assîmes sur un talus à pente douce, d'où nous dominions tout le paysage, et dont la végétation aromatique parfumait nos habits et nos mains ; un instant après, Raymon me raconta ce qui suit :

— Je ne vous parlerai, mon ami, ni de mes premières années, ni de mon adolescence; vous les connaissez, et ce que je pourrais vous en dire se confondrait sans doute avec vos propres impressions. D'ailleurs, si je voulais faire sur moi-même une de ces études psychologiques qui n'appartiennent qu'au génie, je rencontrerais, dès le premier pas, une difficulté que votre bon goût ne manquerait pas de me signaler. Les grands poètes de notre époque

Digitized by Google

Goëthe, Byron, Châteaubriand, ont caractérisé en traits immortels cette disposition maladive, ce culte de l'idéal qui n'est parfois que le culte de soi-même, et que vous allez retrouver dans cette courte histoire. L'autre jour encore, comme si tous les échos de ce siècle devaient nous renvoyer la même plainte et la même voix, un jeune homme inconnu nous a raconté, en strophes mélodieuses, ce vague sentiment de l'infini qui le fera bien grand s'il ne l'enivre pas, et si la beauté de ses rêves ne finit pas par l'entraîner à s'en croire le héros (1). Pourquoi *Werther*, *Faust*, *Manfred*, *René*, pourquoi les vers de M. de Lamartine ont-ils fait vibrer toutes les âmes, comme ces souffles qui, courant de branche en branche, dans une forêt de pins, la font en un moment tressaillir tout entière ? C'est que chacun de ces livres a été, pour ainsi dire, l'œuvre collective d'un seul ; c'est que les hommes qui les ont écrits, gagnés par la maladie commune, ont fait de leur génie l'instrument particulier de l'hymne universel ! Maintenant, que dirait-on d'un chétif rêveur qui voudrait, lui aussi,

(1) Les premières *Méditations* ont paru en 1820.

Digitized by Google

se raconter? On le renverrait à ces grandes symphonies où se généralisent et se résument tous les sons, toutes les notes exhalées, çà et là, par les âmes malades. N'eût-on pas ri d'un soldat qui eût voulu donner à son tour les bulletins de la grande armée? A celui-là seul appartient le droit de parler d'une bataille, qui en a embrassé le coup d'œil général du haut des cimes avec un regard d'aigle.

Je me bornerai donc à vous dire qu'à peine sorti de l'adolescence, je commençai à éprouver ces inquiétudes bizarres, ces agitations sans but, ce mécontentement du réel, fièvre morale qui, comme la fièvre du corps, a ses intermittences et ses langueurs, ses frissons et ses flammes. Ce fut à cette époque que je désirai être militaire. Je pensai que la vie des camps, avec ses devoirs précis, sa discipline rigoureuse, me tirerait de ce vague où se cache toujours une certaine indocilité de l'âme; et qu'en même temps ses grands spectacles, ses scènes douloureuses et sublimes donneraient une large pâture à mes ardeurs inassouvies. C'était, vous le savez, le temps des guerres épiques de l'Empire, le temps où nous étions tous attirés vers

Digitized by Google

ce pôle où Bonaparte nous montrait d'avance son histoire illuminée de poésie. Vous savez aussi quelle fut la cause qui m'empêcha de suivre cette première vocation. Je crois voir encore maître Dominique Ermel, votre grand-père, avec ses longs cheveux blancs, sa figure pâle, expressive et triste, me prenant gravement par la main, et me révélant le vœu suprême émis par mes malheureux parens, que je ne servisse jamais d'autres maîtres que nos princes. Ce vœu sacré par la mort, cet écho de fidélité et de douleur qui m'arrivait de la sombre voûte de Varennes et des murs sinistres de la Glacière, fut pour moi un ordre sans réplique. J'obéis; je me résignai; je renonçai à l'épaulette, et je rentrai, libre et solitaire, dans ce monde des illusions et des rêveries où rien ne pouvait plus me protéger.

J'essayai des voyages; mais l'homme d'imagination qui cherche à tromper et à assoupir par le mouvement matériel son agitation intérieure, reconnaît bien vite que ce prétendu remède n'est tout au plus qu'un palliatif: ces villes, ces paysages, ces foules et ces solitudes qu'on traverse sans y laisser de trace,

Digitized by Google

qu'on quitte pour ne plus les revoir, qui ne nous parlent d'aucune affection, qui ne nous rappellent aucun lien, ne sont autre chose, à vrai dire, que nos rêveries mêmes, transportées dans le monde extérieur, et y gardant leurs flottantes et libres allures. Mes voyages m'intéressèrent; ils ne me guérirent pas; et, vers 1811, j'arrivai à Paris, toujours plein de cette anxiété vaniteuse qui, pour consentir à pratiquer la vie, aurait voulu en faire un roman.

J'étais à Paris, et j'avais vingt-cinq ans! Je n'oublierai jamais le jour de mon arrivée. On était au mois de mai; un beau soleil de printemps faisait reluire, comme autant de dards enflammés, cent mille baïonnettes, pressées dans la cour des Tuileries et sur la place du Carrousel. Cent mille hommes étaient passés en revue, entre deux campagnes, par Bonaparte. Je me souviens de l'impression inouïe, de l'espèce d'enivrement et de vertige que me causa ce spectacle, le plus imposant, quoi qu'on fasse, qui puisse émouvoir le cœur de l'homme. Il me semblait que le tambour et la musique militaire retentissaient en moi, tant je me sentais puissamment poussé vers

Digitized by Google

ces images guerrières qui reprenaient possession de mon âme. Je me hissai tant bien que mal contre la grille, dévorant du regard les uniformes pittoresques qui bariolaient cette splendide armée ; les aides-de-camp passaient, au grand galop, devant moi, faisant flotter au vent, dans la rapidité de leur course, leurs aigrettes ou leurs dolmans ; les chevaux hennissaient ; des appels joyeux et sonores se croisaient de ligne en ligne. Au fond, sous la grande voûte qui conduit de la cour au jardin des Tuileries, j'apercevais, comme dans un lointain héroïque, un groupe tout brodé d'or, dont les évolutions successives me laissaient parfois entrevoir l'homme qui en était le centre et l'âme, le souverain maître de tout ce mouvement et de tout ce bruit. Combien je me sentais petit au milieu de tant de grandeurs ! avec quel mélange d'humiliation réelle et de vanité secrète je me débattais contre mon néant ! Que n'eussé-je pas donné pour être un des acteurs de cette fête, un de ces brillans officiers sur lesquels se fixaient tous les yeux, et quel douloureux retour sur moi-même en me voyant perdu dans cette foule, misérable atome absorbé dans un rayon de soleil ! C'était là une de

Digitized by Google

ces heures terribles pour les hommes qui me ressemblent, où ils se livreraient à Satan pourvu qu'il leur donnât leur part de ces émotions, de ces gloires, de ces ivresses qu'ils voient savourer par d'autres, et que leurs lèvres ardentes appellent vainement. Satan m'apparut en effet, mais sous une forme bien gracieuse et bien belle. Une femme, de vingt à vingt-deux ans, avait réussi, comme moi, à se coller contre la grille ouverte, à quelques pas de l'Arc-de-Triomphe du Carrousel. Il y eut un moment rapide comme l'éclair, où un des aides-de-camp, passant près de nous pour exécuter un ordre, effleura quelques-unes des personnes qui m'environnaient. Ainsi qu'il arrive toujours dans ces foules compactes, il n'en fallut pas davantage pour causer de l'effroi et du désordre; une des vagues tumultueuses de cet océan humain poussa presque dans mes bras la jeune femme, ma voisine, que j'avais à peine aperçue et dont la mise était celle d'une modeste grisette. Elle jeta un cri de terreur; l'aide-de-camp, déjà un peu loin, se retourna sur sa selle, et, à la vue de cette femme, ses yeux brillèrent d'une singulière expression où se confondaient l'étonnement, l'orgueil, le regret de ne

Digitized by Google

pouvoir courir à elle. Mais sans doute il se souvint que rien ne devait prévaloir contre la discipline; car, une seconde après, il avait disparu.

Cependant l'inconnue n'était pas remise de son épouvante; ses joues étaient pâles; une larme brillait dans ses yeux; et elle s'appuyait involontairement sur moi, comme si, au milieu de cet égoïsme grossier qui caractérise les multitudes assemblées, elle eût cherché un protecteur. A peine l'eus-je regardée, que je devinai que ses humbles vêtemens ne l'habillaient pas, mais la déguisaient. Il y a neuf ans de cela, et je tressaille encore en vous disant combien je la trouvai belle!

Son émotion paraissait toujours aussi vive; on voyait qu'elle se faisait violence, et que, malgré la force factice dont elle s'était armée, ce léger incident la laissait sans défense contre cette foule et contre elle-même. Elle aussi me regarda. Soit qu'elle comprît ce qui se passait dans mon âme, soit qu'elle fût attirée, rassurée par mon visage timide et jeune, soit plutôt que je lui parusse le seul homme de bonne

Digitized by Google

compagnie à qui elle pût s'adresser parmi tous ceux qui l'entouraient, je la sentis passer son bras sous le mien; puis, d'une voix tremblante dont l'accent était voilé par une hésitation pudique, elle me dit bien bas : « Par pitié, Monsieur, emmenez-moi ! »

Sans lui répondre, je serrai ce bras qu'elle m'abandonnait, et, à force de dextérité, de souplesse et de coups de coude, je réussis à la dégager. Lorsque nous eûmes dépassé le guichet et que nous respirâmes plus librement, je m'inclinai vers elle, et lui dis avec une politesse respectueuse :

— Si Madame voulait avoir la bonté de me dire où elle a laissé sa voiture, j'aurais l'honneur de l'y conduire.

Elle fixa sur moi un regard pénétrant : — Me connaissez-vous? demanda-t-elle.

— Sur l'honneur, répondis-je, je ne suis à Paris que depuis ce matin, et, avant ce moment que j'eusse payé de mon sang, je ne vous avais jamais vue !

Digitized by Google

— Alors, pourquoi ne pas me prendre pour ce que je suis? reprit-elle avec une feinte brusquerie : une grisette, et rien de plus?

— Madame, si je me suis trompé, veuillez ne pas m'en punir; je le serai déjà trop quand il faudra vous quitter.

Elle parut hésiter encore un moment; ensuite elle revint à moi, et me dit : — Vous-même, Monsieur, qui êtes-vous?

— Le vicomte Raymon de Varni.

— Eh bien! vous ne vous êtes pas trompé; ma voiture m'attend sur le quai Voltaire; si ce n'est pas abuser de votre complaisance, voulez-vous me conduire jusque-là?

Je repris son bras; nous traversâmes le Pont-Royal sans échanger une parole : arrivés sur le quai, nous trouvâmes, en effet, une voiture magnifi-

Digitized by Google

que, aux écussons armoriés, et attelée de deux beaux chevaux bai-brun.

— Chez moi ! dit-elle au valet de pied qui vint lui ouvrir la portière.

— A l'hôtel! cria celui-ci au cocher en grimpant lestement derrière la voiture.

Ma belle inconnue me dit adieu de la main ; l'attelage partit au galop ; et moi, je restai sur le quai, immobile comme une statue, et me demandant si tout ce qui venait de se passer n'était pas un rêve.

Dès lors, je n'eus plus qu'une pensée ; mes facultés inactives, mes vagues désirs, mes inquiétudes de cœur, tout se concentra sur une seule image. Je n'attendis pas long-temps. Quelques jours après, je reçus une lettre ainsi conçue :

« La duchesse d'Oriniano prie M. le vicomte de Varni de lui faire l'honneur de venir passer la soirée chez elle, mardi prochain, 27 mai. »

Digitized by Google

. Je ne veux pas, mon cher Calixte, dans cette simple et sincère confidence, chercher les effets et les surprises de roman; je vous dirai donc que, ne connaissant que de nom la duchesse d'Oriniano, une des femmes les plus élégantes de la cour impériale, ne sachant pas d'où pouvait me venir son invitation, un invincible pressentiment m'avertit que ce devait être l'inconnue de la place du Carrousel. Je ne me trompai pas; c'était elle. Elle vint à moi avec une grâce parfaite, et me présenta à son père, le marquis de Sorigny, qui m'accueillit à merveille. Madame d'Oriniano était veuve. Son mari avait été tué à Wagram. Mariée avant seize ans, elle en avait alors vingt-deux. Voilà tout ce que j'appris ce premier jour.

Cette soirée fut pour moi une suite d'émotions et d'extases; si la duchesse m'avait paru d'une ineffable beauté quand un bonnet de simple ouvrière recouvrait ses cheveux noirs, quand une robe d'indienne dissimulait sa taille charmante, jugez ce que je dus ressentir en la revoyant entourée de tout l'éclat de son rang, en robe de bal, et au milieu d'un cortége d'adorateurs et d'attentifs! Cette poésie, que

Digitized by Google

j'essayais obstinément de mettre dans ma vie, après l'avoir établie dans mes rêves, je la retrouvais là, vivante, animée, prodigue de sourires et de regards, revêtue de cette beauté souveraine, le voile le plus éblouissant dont puisse s'environner l'idéal des poètes et des artistes! Je fus fasciné. On commença par faire de la musique; la duchesse chanta un air de Cimarosa, avec une de ces voix riches, un peu gutturales, auxquelles les notes de contr'alto donnent tant de magique puissance. Ensuite on dansa; malgré ma timidité et mon trouble j'engageai madame d'Oriniano pour un quadrille. J'étais si ému que je laissai passer les premières figures sans oser lui adresser une parole. Pour une femme accoutumée aux triomphes, aux hommages et aux madrigaux, il y avait sans doute quelque chose d'attrayant et de neuf à se voir, de la part d'un homme très jeune, l'objet d'un culte qui s'effrayait de lui-même; car la duchesse me regardait avec une sorte d'intérêt mélancolique, de perplexité affectueuse, comme s'il y avait eu dans son âme une lutte entre sa coquetterie naturelle, qui lui conseillait d'enchaîner un nouvel esclave à son char, et sa bonté qui la faisait compatir d'avance à mes

Digitized by Google

tourmens et à mes chagrins. A la fin, je me rassurai un peu ; je commençai par la remercier de s'être souvenue de moi; je lui demandai comment elle avait su mon adresse; elle me montra, en souriant, le ministre de la police, qui papillonnait dans le salon et qui semblait fort empressé auprès d'elle. Je fis ensuite quelques allusions, aussi délicates que je le pus, aux singuliers détails de notre première rencontre ; et, entraîné par une curiosité invincible, j'allais lui demander le motif de l'étrange déguisement sous lequel je l'avais rencontrée, lorsque je sentis tout-à-coup trembler sa main que je tenais dans la mienne pour exécuter un des mouvemens de la contredanse. On venait d'annoncer le colonel Daubray. Je jetai les yeux sur ma danseuse, et, à ce tressaillement nerveux, je vis s'ajouter cette soudaine pâleur qui déjà, le jour de la revue, s'était répandue sur ses joues lorsqu'elle avait failli s'évanouir dans mes bras. Alors, j'examinai attentivement le colonel, et mon instinct d'amant plutôt que ma mémoire me fit deviner que c'était là l'officier qui, en passant près de nous au galop de son cheval, avait jeté dans la foule ce désordre dont s'était épouvantée madame d'Ori-

Digitized by Google

niano. Je remarquai en même temps que le marquis de Sorigny, le père de la duchesse, recevait M. Daubray avec une certaine froideur. Là se bornèrent mes observations; le bal était arrivé à ce moment de surexcitation physique, pour ainsi dire, où l'on aurait tort d'attacher un sens trop précis à l'émotion des voix et des regards. Rien, d'ailleurs, ne distinguait l'attitude de madame d'Oriniano vis-à-vis le colonel, de la manière dont elle accueillait les autres hommes qui l'entouraient. Il faut un coup d'œil plus exercé que celui d'un rêveur de vingt-cinq ans, pour démêler les symptômes imperceptibles par lesquels se trahissent les préférences d'une femme du monde.

A dater de cette soirée, mon sort, mon avenir, les songes de ma jeunesse, les indéfinissables ardeurs de mon âme, me parurent fixées pour jamais. Me faire aimer d'Ermance d'Oriniano, fut pour moi cet Eden poétique et romanesque où les imaginations juvéniles placent leurs illusions fleuries, jusqu'à ce que les en bannisse le mauvais ange de la réalité. Je ne vous raconterai pas, mon ami, les phases de cet

Digitized by Google

amour ; je craindrais presque de le ressusciter en le racontant. D'ailleurs, ce sentiment éteint est pour mon cœur ce que sont ces pastels effacés, où l'œil de celui qui aima peut seul retrouver quelque trace de l'image. Le peu que je vous ai dit ne suffit-il pas pour vous faire tout comprendre? Ne tenant presqu'à rien en ce monde, orphelin dès mon enfance, n'ayant jamais eu ni affection profonde qui remplît mon cœur, ni devoir positif qui enchaînât mon esprit, j'embrassai ce sentiment nouveau comme la patrie qui me manquait, la famille que je n'avais point connue, le lien qui me fixait à la vie. Les organisations d'artistes ne sont, en outre, jamais exemptes d'une vanité, plus ou moins avouée, qui se concilie fort bien avec la méfiance de soi-même, et à laquelle l'amour d'Ermance offrait d'enivrantes perspectives. Qu'est-ce que l'art? Ou c'est le plus misérable des métiers, ou c'est la recherche de l'idéal. Eh bien! si cette recherche, par une pente presqu'inévitable, passe de l'œuvre dans la vie de l'artiste, il sera, là aussi, mécontent de ce qui est, avide de ce qui peut être : mécontentement funeste, avidité dangereuse, sœur de l'orgueil chez les forts, de la vanité chez les

Digitized by Google

faibles ! Heureux alors, heureux celui qui, saisissant cet idéal fugitif dans les bras d'une femme aimée, absorbe et consume tout dans cette ineffable extase de deux cœurs dont le ciel consacre l'ardente et impérissable union !

Pendant plus d'un an, j'allai presque tous les jours chez la duchesse. Au commencement, je remarquai, dans son accueil, de bizarres contrastes. Tantôt elle me recevait avec cette petite moue dédaigneuse et ennuyée sur laquelle il n'y a pas moyen de se méprendre; tantôt elle déployait pour moi une prévenance, une grâce, qu'un homme fat eût aisément appelée d'un nom plus tendre. Au bout de quelques mois, ses manières changèrent; d'abord, pendant quelques semaines, ses yeux rouges, son air abattu, ces négligences de toilette qui, chez une femme élégante, sont le plus irrécusable des indices, m'apprirent qu'elle avait un chagrin et qu'elle pleurait quand elle était seule. Son silence, quand je voulus l'interroger, me fit comprendre, hélas ! que je devais rester étranger à ces larmes, et que ce n'était pas moi qui les faisait verser. Ensuite, son accueil devint uniformé-

Digitized by Google

ment affectueux et triste. Il n'y eut plus qu'une nuance qui ne pouvait échapper à la clairvoyance d'un amant : c'est qu'Ermance m'accueillait mieux lorsque son père était absent ou distrait ; mais dès que le marquis de Sorigny, qui paraissait me voir avec plaisir, me traitait avec une distinction un peu trop marquée, j'apercevais aussitôt, dans les manières de sa fille, un peu de gêne et de froideur.

Quinze mois se passèrent ainsi, pendant lesquels, partagé entre l'espérance et la crainte, redoutant de perdre pour jamais, en essayant de la saisir, l'enchanteresse vision qui flottait à l'horizon de mes rêves, je n'osai pas même, tant je craignais d'avoir à briser l'idole, demander à Ermance pourquoi, lors de notre première rencontre, elle était déguisée en grisette. Je me dis enfin que cette situation ne pouvait pas se prolonger davantage, et qu'autant valait devenir fou de joie ou de douleur que d'incertitude. Pour la première fois, moi qui n'accorde jamais une pensée aux distinctions nobiliaires, je me souvins de tout ce que Dominique et vous, m'aviez dit sur l'ancienneté de ma famille. Je savais aussi, toujours par

Digitized by Google

vous et grâce à vous, que ma fortune était considérable. Il me sembla donc qu'en demandant à Ermance sa main, je pourrais être indifférent ou importun, mais que, du moins, je ne serais pas ridicule. Un matin, je m'armai de courage et j'allai chez elle : j'eus le bonheur de la trouver seule ; aux premiers mots que je lui adressai, ma voix était si tremblante que la duchesse devina ce que je venais lui dire. Peut-être essaya-t-elle d'arrêter l'aveu sur mes lèvres ; j'étais si troublé que je ne m'en souviens pas. Ce que je sais, c'est qu'après quelques paroles dites avec un désordre qui les rendait inintelligibles, emporté peu à peu par le sentiment qui était devenu mon être tout entier, je trouvai des accens émouvans... la vérité de mon cœur vibra dans ma voix... Ah ! il faut que cette vérité soit bien puissante, cette émotion bien magnétique ; car je vis Ermance émue, attendrie. Elle me tendit la main, et murmura d'un air doux et triste :

— C'est dommage !...

Je n'eus pas le temps de lui demander l'explication

Digitized by Google

de ces deux mots vagues et cruels ; car, en ce moment, la porte s'ouvrit. On lui apportait un journal. La duchesse le déplia ; et à peine eut-elle jeté les yeux sur la première page, qu'elle bondit comme une lionne. — « Frédéric est blessé ! » s'écria-t-elle, et dans ce cri se révéla pour moi le véritable amour, l'amour que je n'inspirais pas !

Elle s'était levée toute droite, s'appuyant d'une main sur le dossier de son fauteuil ; l'autre tenait le journal qu'elle n'osait plus regarder. Enfin, elle réussit à dompter son angoisse, à ranimer sa résolution défaillante ; elle releva le journal près de ses yeux humides, et reprit sa lecture : bientôt une incroyable expression de joie et d'orgueil succéda, sur son visage, à la pâleur du premier moment :

— Il est blessé, mais il vit ! me dit-elle avec cet égoïsme de l'amour absolu, qui tuerait, au besoin, tout ce qui n'est pas lui.

A mon tour, je pris le journal ; il contenait le récit d'une bataille que je ne veux pas vous nommer ; car

Digitized by Google

ce nom, glorieux pour la France, est resté odieux pour moi. Le colonel Frédéric Daubray s'y était couvert de gloire ; il était blessé, mais les chirurgiens répondaient de lui.

J'éprouvai alors une sorte d'horrible plaisir à retourner dans mon cœur saignant la lame du poignard qui venait de s'y briser ; j'interrogeai madame d'Oriniano, et elle était trop émue pour me rien dissimuler. Elle m'apprit que, depuis deux ans, elle aimait avec passion le colonel Frédéric Daubray ; mais que le marquis de Sorigny, son père, s'était jusqu'alors formellement opposé à toute idée de mariage avec Frédéric. L'union d'Ermance avec le duc d'Oriniano n'avait pas été heureuse, et le marquis, vieil émigré, en gardait d'ailleurs une violente rancune ; car cette union avait été une de celles que Bonaparte, alors au début de sa puissance, faisait contracter, presque de force, comme moyen de fusion politique et sociale, entre ses généraux et les jeunes filles nobles. M. de Sorigny, voyant sa fille veuve à vingt ans, après quatre années de mariage qu'elle avait passées à pleurer sur les prodigalités, les ab-

Digitized by Google

sences et les dangers de son mari, s'était juré que, pour le repos d'Ermance et pour le sien, il ne la laisserait se remarier qu'avec un gentilhomme d'ancienne souche, libre de tout engagement vis-à-vis de l'empereur. Mes assiduités auprès de la duchesse lui avaient fait secrètement espérer que je serais pour lui ce gendre désiré. Hélas ! pendant ce temps, Ermance, toujours pure, mais toujours passionnée, affectait de se compromettre pour aplanir les obstacles qui la séparaient de Frédéric. Ainsi tout s'expliquait pour moi, les prévenances du marquis, les alternatives de froideur et d'affection que j'avais rencontrées chez la duchesse, selon qu'elle voyait en moi un prétendant ou un ami ; tout, jusqu'à son déguisement lors de notre première rencontre. Quelques heures avant la revue, monsieur de Sorigny avait défendu à sa fille de paraître à une fenêtre des Tuileries où une place lui était réservée, et où il savait que le colonel Daubray ne manquerait pas de tourner, pendant la fête, de compromettans regards. Une idée folle, romanesque, avait alors passé par la tête d'Ermance. Cédant à ce besoin de se faire petite devant l'homme aimé, qui est un des caractères de

Digitized by Google

l'amour vrai chez les femmes, la duchesse, pour mieux tromper monsieur de Sorigny, avait feint d'être souffrante. Puis elle s'était procuré un costume de grisette; et, sous cet humble déguisement, perdue dans la foule, heureuse de cet incognito, de cet abaissement, de cet air de mystère et d'intrigue qu'elle donnait à une action innocente, la grande dame, abdiquant tout, hormis sa beauté et son amour, était venue rendre cet hommage bizarre à l'homme qu'elle adorait. Vous avez vu, mon ami, quelles conséquences avait eues cet épisode pour mon cœur et ma destinée.

Quand la duchesse m'eut tout raconté, je me levai et je lui dis adieu. Je crois, en vérité, qu'elle était si absorbée par son amour, son émotion et le récit du journal, qu'elle ne se souvenait plus, en ce moment, de cette passion ardente et vraie que j'avais, un quart d'heure avant, essayé de lui peindre. J'avais cessé d'exister pour elle; elle me sourit avec une bienveillance distraite, comme si elle eût pensé que je reviendrais le lendemain.

Digitized by Google

Le lendemain, je partais pour le Midi ; huit jours après, j'arrivais auprès de vous ; et, l'année suivante, j'épousais Delphine de Malaucène. Vous venez d'apprendre ce qui a précédé mon mariage ; je vais maintenant vous raconter ce qui l'a suivi.

En épousant Delphine de Malaucène, je ne m'abusai ni sur son caractère, ni sur l'avenir qui m'attendait auprès d'elle ; mais je me croyais guéri, pour jamais, de mes inquiétudes d'imagination et de cœur, par le triste dénoûment de mon amour pour Ermance. A vingt-six ans, je ne demandais plus à la vie que le repos et l'oubli. C'est encore une des vanités bizarres des hommes tels que moi : extrêmes en toutes choses, du moment qu'ils se sentent impuissans à réaliser leurs rêves ou qu'ils ont vu leur idéal brisé par une déception subite, il leur semble qu'ils ne sauraient aller trop vite et trop loin sur la route contraire, et que, ne pouvant être des héros de roman ou de poème, ils n'ont plus qu'à se faire paysans. Ce goût soudain d'abaissement absolu, de prosaïsme complet, n'est qu'une nouvelle face de l'orgueil. S'ils accep-

Digitized by Google

taient cette *moyenne* de la vie ordinaire, du devoir pratique, où se trouvent le vrai bon sens, l'honnêteté réelle et le bonheur raisonnable, ils pourraient être confondus avec le commun des hommes ; l'on pourrait oublier, à la longue, à quels point ils sont supérieurs à la place qu'ils occupent, au rôle qu'ils jouent en ce monde : mais établir un contraste complet entre leurs facultés et leur vie, affubler de sabots et de guêtres de cuir leur imagination romanesque, c'est, à leurs yeux, une façon de protester contre l'injustice du sort, d'amener constamment un parallèle flatteur entre ce qu'ils pourraient faire et ce qu'ils font, de donner à leur médiocrité forcée l'air d'une abdication volontaire. Il y a chez les esprits dont je parle, et qui sont ou se croient les hauts barons de l'intelligence, les mêmes allures que chez les grands seigneurs : comme eux ils sont dédaigneux pour tout ce qui est médiocre, affables pour tout ce qui est petit.

J'épousai donc Delphine en me figurant naïvement que j'abdiquais, et que mon idéale royauté n'aurait plus qu'à *monter des horloges*. Cette pensée com-

Digitized by Google

plaisante donne à mes premières relations avec mademoiselle de Malaucène et son père, une sincérité d'entraînement, une franchise de bonhomie dont ils ne pouvaient manquer d'être dupes, puisque j'en fais dupe moi-même. Aussi cette union fut-elle contractée, de part et d'autre, avec une cordialité affectueuse, une sérénité d'esprit, bien rare dans ces instans solennels, et à laquelle ajouta mon insouciance dans les questions de chiffres et d'argent. C'est, selon moi, des épisodes du contrat de mariage que dépend le bonheur conjugal, et je suis sûr, mon cher Calixte, que vous, juge si compétent en cette matière, vous ne me démentirez pas. Quoi de plus triste, de plus sinistre pour l'avenir d'un ménage, que ces discussions d'intérêt qui viennent assombrir, au moment suprême, ce ciel matrimonial sujet à tant de brumes et de nuages? Vous voulez que deux cœurs se donnent l'un à l'autre, avec toute l'expansion des immortelles tendresses, et vous placez entre ces deux cœurs une table d'arithmétique! et, à l'instant où ce don réciproque va devenir si absolu, si irrévocable, que Dieu ne pourra plus les séparer que par la mort, et les hommes par rien, vous leur faites choisir qu'il

Digitized by Google

eût suffi, une heure auparavant, de quelques sacs d'écus ou de quelques chiffons de papier pour les refaire étrangers l'un à l'autre ! Ah ! que d'orages domestiques, que d'irréparables désunions dont on cherche vainement le secret, et dont on trouverait la cause dans quelques syllabes du contrat, imposées par un entêtement aveugle ou subies par crainte d'un éclat !

Les défauts mêmes de mon caractère me préservèrent de ce danger, et j'entrai du moins dans la prison conjugale sans entendre grincer la porte. Les premiers mois de mon mariage ne furent pas sans douceur. Nous vînmes nous établir à Mulcraygues, qui était fort négligé depuis long-temps, et où j'avais à faire, de tous côtés, des embellissemens et des réparations. J'en fus occupé pendant un an ; je plantai, je semai, je bâtis, et, pendant toute cette année, je réussis assez bien à me conformer à mon nouveau programme, à donner à ma vie cette régularité machinale qui substitue peu à peu aux inquiètes ardeurs une satisfaction somnolente, et qui a fait dire à René que, s'il croyait au bonheur, il le chercherait

Digitized by Google

dans l'habitude. Mais, quand j'eus bien bouleversé mon jardin, et remplacé les boulingrins et les allées classiques par les ondulations et les massifs de l'école anglaise ; lorsque j'eus jeté dans les fentes de mes rochers sauvages quelques milliers de graines d'arbres verts ; lorsque, devançant un goût que la mode adoptera tôt ou tard, j'eus relégué au grenier les consoles d'acajou à cariatides, les bureaux à têtes de griffons, les pendules mythologiques, les vases de fleurs artificielles précieusement conservées sous cloche, les chaises curules et les gravures de Léonidas, pour mettre à la place ces bahuts en bois sculpté, ces crédences brunies par le temps, ces dressoirs finement ciselés, tous ces bons vieux meubles dont le pays abondait et que personne ne daignait regarder ; lorsque j'eus terminé toutes ces opérations de propriétaire, de botaniste, de tapissier et d'architecte, je me trouvai, un matin, face à face avec moi-même, et je me demandai, avec un premier frisson d'inquiétude, si je n'aurais jamais autre chose à faire. C'est alors que je fus en proie à un sentiment redoutable et dangereux pour les hommes de mon caractère. Il me sembla que j'accepterais très aisément ma desti-

Digitized by Google

née, qui, à vrai dire, n'était pas très dure, s'il dépendait de moi d'en choisir une autre, et que cette liberté dont je n'userais pas me suffirait par cela seul que je pourrais en user. Les rêveurs incomplets, tels que je le suis, c'est-à-dire ceux qui, assez grands pour mépriser la condition commune, sont trop faibles pour s'élever au-dessus, présentent en effet cette anomalie singulière. Comme un instinct secret les avertit que leurs forces ne sont pas au niveau de leurs idées, ils ne sont pas très fâchés, au fond, que les évènemens ne les mettent point au défi de transporter leurs rêves de la vie contemplative à la vie réelle, et ils se contentent assez bien de rester des grands hommes inédits, des hommes poétiques en disponibilité. Tout ce qu'ils veulent, c'est une porte ouverte sur cet horizon qu'ils contemplent, sur cette terre promise qu'ils entrevoient, sauf à ne jamais la toucher. Voilà pourquoi le mariage va si mal à ces amans du possible. Il précise à l'instant et resserre les bornes de cet horizon vague et indéfini ; entre le possible et le réel, entre ce qui pourrait être et ce qui est, il élève un mur de clôture, solidement construit, appuyé sur d'excellentes bases, mais cachant

Digitized by Google

tout le paysage et ne laissant plus voir qu'un peu de l'azur ou des nuages du ciel. Bien des gens qui n'auraient jamais dépassé l'enceinte close par ce mur, si ce mur n'existait pas, se révoltent contre lui, s'efforcent de l'enjamber, et tombent de l'autre côté tout déchirés et tout meurtris.

Développez, mon cher Calixte, les divers aspects de cette disposition maladive dont j'essaie de résumer les symptômes ; appliquez-les aux incidents uniformes, aux paisibles alternatives d'une vie d'intérieur à la campagne ; et vous pourrez comprendre sans peine comment je vécus pendant les trois années qui suivirent mon mariage. Heureusement, ce qui a facilité plus tard mon retour au sens commun, ni Delphine, ni monsieur de Malmousène ne se doutèrent de ce qui se passait en moi. Comment eussent-ils pu soupçonner ce dont ils n'avaient pas l'idée? Pour s'inquiéter d'un mal, il faut le croire possible; et, à coup sûr, ni ma femme ni son père n'avaient un moment arrêté leur esprit sur ces vagues mécontentements, ces aspirations idéales, cette soif de l'inconnu, ce désir d'émotions romanesques dont j'étais le mal-

Digitized by Google

veau tourmenté. L'intelligence de monsieur de Malaunoue, fort droite et fort honnête du reste, datait de 1660. Pour lui, le dix-huitième siècle même n'existait pas ; Malherbe était venu, mais non pas Voltaire ; à ses yeux, la satire de Boileau sur les embarras de Paris était le plus grand luxe poétique qu'on pût se permettre : dans ses jours de bonne humeur, il la relisait, le soir, avant de se coucher, et s'endormait régulièrement avant de la finir. Quant à Byron, Goethe ou Châteaubriand, mon beau-père eût dit volontiers, comme Chicaneau :

Si j'en connais pas un, je veux être étranglé.

Il avait bien, dans sa jeunesse, vaguement entendu parler de Rousseau ; mais il le confondait toujours avec Jean-Baptiste, et regrettait parfois que l'auteur d'une ode aussi belle que l'ode au prince de Luc eût manqué de respect à l'archevêque de Paris. Sa fille avait hérité de ces heureuses ignorances, que ses jeunes fraîcheurs et ses limpides regards rendaient presque gracieuses. Lorsque je la pressais sur ma poitrine, cherchant à éveiller dans ce cœur chaste et

Digitized by Google

calme quelques étincelles de passion, je voyais clairement qu'elle me croyait malade, et que, sans la crainte de me déplaire, elle m'eût tâté le pouls pour s'assurer si je n'avais pas la fièvre. Lorsqu'à la suite d'une de mes promenades solitaires, je revenais triste, soucieux, portant sur mon front chagrin les traces de mes rêveries, Delphine s'imaginait aussitôt que j'avais la migraine ; elle m'apportait, un quart d'heure après, une grande tasse de tisane, et, le soir, elle me frottait le front et les tempes avec un mouchoir imbibé d'eau de Cologne. Mais tout cela était fait avec tant de simplicité; au fond de ces soins matériels, puérils, il y avait une affection si vraie, si pratique, que je n'avais jamais le courage de la repousser ou de lui dire : « Vous vous trompez; le mal dont je souffre, vous ne pouvez pas m'en guérir. » Je la remerciais en quelques mots affectueux, et elle s'éloignait contente.

Cette vie-là dura trois ans ; au mois de décembre 1816, un procès important me força d'aller à Paris. Je me méfiai de moi-même; je me dis que, si je me trouvais seul dans cette ville où tout surexcite, chez

Digitized by Google

l'homme d'imagination, le sentiment de révolte contre les destinées communes, mes rêveries et mes désirs rencontreraient une trop dangereuse pâture ; et j'emmenai avec moi Delphine.

Cette précaution était judicieuse; mais, pour éviter un danger, elle m'exposait à un autre écueil. Pour un homme qui a vécu libre à Paris, n'y obéissant qu'à ses goûts et à ses caprices, ayant devant soi mille perspectives lointaines qu'il pouvait teindre, à son gré, des couleurs de son imagination juvénile, je ne connais pas de plus grand supplice que de s'y retrouver, quelques années plus tard, officiellement passé à l'état de provincial, et soumis au joug orthodoxe et définitif du mariage. Ce bien-être matériel dont je jouissais à Maleraygues, que Delphine excellait à y maintenir, et qui réussit, quoi que puisse dire notre vanité, à endormir, à calmer les blessures idéales, ce bien-être disparaissait entièrement dans l'incommode hôtel garni où nous étions descendus. Tout m'y déplaisait, les meubles, les tentures, la figure des garçons. Si je sortais, je me sentais étranger à ce luxe, à cette élégance, à cette civilisation

Digitized by Google

dont j'avais pris autrefois ma part. Si je rencontrais quelques-uns des hommes que j'avais connus pendant mon premier séjour à Paris, entraînés par de nouveaux courans vers leurs plaisirs ou leurs affaires, ils passaient près de moi sans me reconnaître. Si j'allais seul au spectacle, les émotions de la musique ou du drame me rejetaient dans un monde d'idées où tout était pour moi trouble et péril; aux accens de Cimarosa ou de Paër, à la voix puissante de Talma, je voyais reparaître dans le champ désert de mes pensées tous ces décevans feux-follets qu'avait un moment assoupis le calme de la campagne. Dans les entr'actes, lorsque, dirigeant ma lorgnette vers les loges, je voyais rayonner, dans toute leur gloire, les reines du moment, les étoiles de l'élégance et de la mode, je me reprochais, avec une sourde irritation, de m'être exilé, à vingt-six ans, de ce ciel poétique et mondain où m'appelaient mes goûts et mes rêves. Lorsque j'allais au théâtre avec ma femme, c'était bien pis. La pauvre Delphine, toute dépaysée, perdait, dans ce cadre nouveau pour elle, jusqu'aux grâces naturelles de sa jeunesse et de sa beauté. Susceptible de ces impressions vives et ra-

Digitized by Google

pides que donnent les courses ou les artistes d'élite, j'eusse désiré que ces effluves magnétiques qui faisaient tressaillir ma nature enthousiaste se communiquassent à Delphine et établissent un lien idéal entre son âme et la mienne. Je m'impatientais de sa tranquillité et de sa froideur. La naïveté de ses questions, dont j'aurais dû sourire, me paraissait intolérable; j'aurais voulu qu'elle eût l'air de savoir ce qu'elle ignorait, ou qu'elle devinât ce qu'elle ne comprenait pas. En voyant jouer le *Misanthrope*, au lieu d'apprécier l'inimitable perfection du caractère de Célimène, et l'art non moins admirable avec lequel mademoiselle Mars faisait ressortir toutes les beautés de ce rôle, elle me demandait sérieusement comment une femme pouvait avoir le courage de désespérer un si honnête homme. La musique l'endormait; comme toutes les personnes accoutumées au grand air et à la vie des champs, la foule, les lumières, le bruit, la chaleur, les veillées, tout la fatiguait, et elle se plaignait de maux de cœur ou de maux de tête au plus bel endroit de la pièce. En outre, ses toilettes m'exaspéraient. A Maleraygues, où les points de comparaison me manquaient et où Delphine était

Digitized by Google

presque toujours en robe blanche et en grand chapeau de paille, je n'avais jamais eu sujet de la trouver mal mise; à Paris, tout me choquait. Fidèle à l'illusion des provinciales qui s'imaginent que, pour atteindre du premier coup l'élégance des Parisiennes, il suffit d'acheter dans les magasins en renom une quantité suffisante de chapeaux, de châles, de bonnets, de robes, de pèlerines et de dentelles, ma femme m'arrivait transformée en spécimen d'un journal de modes, et réunissant sur sa personne toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Au lieu de lui donner des conseils, j'avais la sottise de me fâcher, non pas en dehors, ce qui eût mieux valu peut-être, mais en dedans, comme les gens vaniteux et faibles qui emploient à cacher leurs ridicules l'art qu'ils devraient mettre à s'en corriger. Je feignais alors d'être souffrant pour ne pas sortir avec ma femme; ou bien, si elle s'apercevait de ma mauvaise humeur, je lui disais que c'était mon procès qui prenait une fâcheuse tournure. Delphine remettait sous clé écharpe et chapeau, et venait se rasseoir au coin du feu; mais ces heures passées en tête-à-tête, dans un triste et terne salon d'hôtel garni, sans que rien vînt ani-

Digitized by Google

mer l'entretien, étaient loin de dissiper mes humeurs noires. Après m'être agité sur ma chaise, avoir vingt fois tisonné le feu et vingt fois regardé la pendule, je m'écriais qu'un tour de promenade me ferait du bien; je prenais mon chapeau, et je sortais seul, heureux à la fois et courroucé de la tranquillité de ma femme, qui me disait doucement : « Allez, mon ami, et ne rentrez pas trop tard ! »

Un soir, je venais de m'échapper ainsi, en sauvant tant bien que mal les apparences. Le hasard, un secret instinct peut-être, guida mes pas vers la rue de Grenelle, où était situé l'hôtel de la duchesse d'Oriniano. Je n'avais pas revu la duchesse depuis mon retour à Paris; je ne lui avais pas fait part de mon mariage ; je savais seulement que le colonel Frédéric Daubray ayant été élevé au grade de général pendant la campagne de 1812, M. de Sorigny, le père d'Ermance, s'était relâché de ses rigueurs, et que, l'année suivante, elle avait épousé Frédéric. En approchant de son hôtel, je vis que les fenêtres étaient illuminées ; quelques voitures s'arrêtaient à la porte. Une idée me vint, idée irrésistible; c'est qu'ayant

Digitized by Google

vécu, pendant plus d'un an, dans l'intimité d'Ermance et de son père, je n'avais pas besoin d'une nouvelle présentation pour entrer chez elle. Comme nous avions dû ce soir-là aller aux Italiens, ma femme et moi, j'étais convenablement habillé, et le temps, sec et clair, m'avait même préservé de toute éclaboussure. Je montai donc, non pas avec l'émotion d'autrefois (car, que pouvais-je espérer?), mais avec une sorte de dépit contre ma situation présente, qui me faisait trouver une joie fébrile à ressaisir les traces du passé. On m'annonça; il y avait quelques personnes chez Ermance, mais son mari n'y était pas. Elle parut heureuse de me revoir, et, comme le cœur d'une femme qu'on a aimée est un livre qu'il suffit de rouvrir pour savoir y lire, je ne tardai pas à démêler qu'au fond de cet accueil affectueux il y avait une souffrance cachée. Madame d'Orviniano n'avait rien perdu de sa beauté et de son élégance souveraine en devenant madame Daubray : seulement, sa beauté n'était plus la même. Lorsque je l'avais connue pour la première fois, la jeunesse et l'espérance, cette jeunesse du cœur, rayonnaient sur son visage. Les entraves qu'opposait son père à son

Digitized by Google

amour pour Frédéric Daubray, jetaient parfois sur cette beauté et sur cette grâce un voile de tristesse ; mais il y avait dans cette tristesse même quelque chose d'enthousiaste, d'énergique, le sentiment d'une force intérieure, d'une passion persévérante qui devait finir par triompher des obstacles. Maintenant qu'Ermance était la femme de l'homme qu'elle avait choisi, cette anxiété passionnée, ces alternatives d'agitation latente et de calme apparent, au lieu de se dissiper, n'avaient fait que changer de caractère. Ses yeux brillaient d'un feu presque maladif qu'elle s'efforçait en vain de comprimer. Elle regardait tantôt la pendule, tantôt les personnes groupées autour d'elle, tantôt la porte du salon où elle paraissait attendre quelqu'un qui n'arrivait pas. L'accueil qu'elle me fit se ressentait de ces dispositions inquiètes. Après m'avoir reçu avec une expression de joie et d'amitié exagérée, elle retombait dans sa distraction, et ne répondait plus que par monosyllabes aux paroles que je lui adressais. Je crus devoir lui demander si je ne verrais pas son mari, et si je ne pourrais pas la prier de me présenter à lui. — Le général Daubray est au spectacle me répondit-elle séche-

Digitized by Google

ment et avec une feinte insouciance sur laquelle je ne pouvais m'abuser. A la fin, vers onze heures, M. Daubray rentra. Il y eut entre le mari, la femme et quelques intimes, un échange de plaisanteries sur son absence ; mais on ne plaisantait que du bout des lèvres, le sourire se figeait sur toutes les bouches. Ermance me présenta, et, une demi-heure après, je sortis.

Cette soirée me laissa une impression dont j'aurais dû me méfier davantage ; car elle répondait à toutes mes secrètes faiblesses. Il était évident pour moi qu'Ermance n'était pas heureuse ; ses mécomptes, sa mélancolie étaient un dédommagement pour ma vanité. En retournant dans ce salon, je remettais le pied dans ce monde, dans cette vie de Paris d'où je me sentais exilé, et cette reprise de possession m'était d'autant plus facile, que madame Daubray ignorait que je fusse marié. Enfin, je me promettais chez elle un des plaisirs les plus vifs que puissent goûter les hommes qui me ressemblent, le plaisir d'observer. En effet, mon cher Calixte, si j'ai réussi à vous faire saisir quelques traits de mon caractère, tant de fois sou-

Digitized by Google

mis par moi-même à une exacte analyse, vous avez dû comprendre que mon amour-propre est négatif, pour ainsi dire, qu'il procède par exclusion, et qu'au lieu de chercher ses satisfactions en lui-même, il se contente, il s'indemnise en pénétrant de son mieux les petitesses et les vanités d'autrui. Ce contrôle me donne une double jouissance : je constate que les autres ne parviennent pas à me cacher les faiblesses que je crois réussir à dissimuler; et je m'enorgueillis de cette faculté d'analyse qui me permet de deviner ce que je cache.

Quoi qu'il en soit, je retournai souvent chez Ermance, sans en parler à Delphine, trop simple d'ailleurs et trop naïve pour être jalouse. Il est vrai (car je ne voudrais pas vous sembler trop coupable) que je me croyais guéri de mon ancienne passion; que j'avais chargé cet amour-propre dont je vous parle, de veiller sans cesse à la porte de mon cœur pour empêcher mon amour d'y rentrer, et que je comptais n'aller chez madame Daubray que pour retrouver quelques-unes de mes impressions mondaines, respirer de nouveau une atmosphère de civilisation et

Digitized by Google

d'élégance, et me faire à moi-même un chapitre de roman psycologique, en étudiant la position respective d'Ermance et de Frédéric. La prétention était chimérique ; mais, à cette époque, je ne chassais pas encore aux chimères !

Je n'eus pas besoin d'une bien grande clairvoyance pour analyser le général Daubray. C'était tout simplement un bon militaire et un homme à bonnes fortunes, dont la double spécialité avait été réduite à l'état de sinécure par la chute de Bonaparte et par le mariage. Jugez quel plaisir pour moi, type de cette génération rêveuse qui a suivi les hommes d'action, pour moi chez qui l'intelligence et surtout l'imagination surpassaient la volonté, de prendre en flagrant délit d'abaissement et d'infériorité relative, un de ces héros de champ de bataille et de boudoir, brodés, dorés sur toutes les coutures, harnachés de gloire, de bravoure et d'uniformes, et qui, pendant quinze ans, avaient eu le monopole de toutes les préférences féminines ! Quel bonheur de voir ce Lovelace à grai-nes d'épinards, tout dépaysé, tout penaud de n'avoir plus de coups de sabre à donner, de ville à conquê-

Digitized by Google

rir, de cœur à prendre d'assaut, ne sachant plus que faire de son temps, complètement dépourvu d'idées, enfermé dans sa félicité conjugale comme dans une cage, et incapable d'apprécier la femme supérieure qui s'était donnée à lui ! Cette étude, cette revanche d'un amoureux éconduit n'était peut-être pas bien criminelle ; mais il m'arriva ce que j'aurais dû redouter. Pour mieux étudier le mari, je revoyais trop souvent la femme ; pour constater que Frédéric s'absentait presque tous les soirs, probablement pour courir les coulisses ou porter à quelque beauté équivoque ses hommages las d'oisiveté, j'arrivais chez Ermance, et chaque jour ravivait auprès d'elle mes émotions d'autrefois. Comme je me figurais n'être qu'observateur, je ne m'effrayais pas de cet attrait à qui il avait fallu plusieurs années pour s'éteindre et à qui il ne fallait que quelques heures pour se réveiller. Cette manie d'analyse dont j'étais possédé, et dont je croyais me faire une armure, a cela de dangereux qu'elle nous donne le change, et nous représente à nous-mêmes comme plus forts que nous ne sommes contre les entraînemens et les folies. La conviction où elle nous laisse que rien, ni autour de

Digitized by Google

nous, ni en nous-même, ne peut échapper à notre sagacité, nous fait supposer qu'aucun écart ne nous est possible, que nous serons toujours maîtres de nos sentimens, et que la faculté de les démêler est aussi celle de les vaincre. Nous ressemblons à ces cochers confians qui se vantent de pouvoir retenir des chevaux fougueux, sous prétexte qu'ils connaissent la route, et qui ne prévoient pas que leurs connaissances topographiques n'empêcheront point les chevaux de s'emporter.

Ce fut sous l'empire de ces illusions, où s'abusaient également ma conscience et mon cœur, que je passai, chaque semaine, trois ou quatre soirées chez Ermance. Elle aussi fut dupe d'elle-même. Toujours éprise de Frédéric, trouvant dans ses inquiétudes, dans sa jalousie, un nouvel aliment à son amour, espérant ramener son mari à l'aide de cette tactique si souvent employée, et qui consiste à redevenir séduisante pour l'homme qu'on aime en se faisant coquette pour l'homme qu'on n'aime pas, madame Daubray ne voulait d'abord que piquer au jeu le général, et lui prouver que ses regards et ses

Digitized by Google

sourires n'avaient rien perdu de leur magie. Je prévoyais cette opération stratégique, et je me regardais comme suffisamment prémuni contre elle, par mon amour-propre d'abord, ensuite parce que je me croyais sûr de la déjouer en la devinant. Ainsi, nous nous trompions l'un l'autre, après nous être trompés nous-mêmes. Jalouse, elle s'imaginait se servir de moi pour reconquérir l'amour de son mari; vaniteux, je me flattais de ne jamais m'engager trop fort dans cette partie chanceuse, dans ce drame intime, ce drame à trois, tel qu'il s'en est joué si souvent. Ce premier plan qu'Ermance s'était tracé se modifia-t-il plus tard dans son cœur? Finit-elle par éprouver pour moi un peu plus que ce sentiment égoïste que je lui pardonnais d'avance, et qui lui faisait chercher dans mes hommages un moyen de réveiller la tendresse engourdie de M. Daubray? Y eut-il pour elle quelque blessure au bout de cette escrime dangereuse, quelque étincelle imprévue, jaillie tout-à-coup de ce feu avec lequel elle jouait? Je ne l'ai jamais bien su, et, si je le savais, je voudrais l'oublier. J'ai bien assez du souvenir de ce qui se passa dans mon cœur, du trouble toujours croissant que

Digitized by Google

j'allais puiser dans les yeux d'Ermance, de cet irrésistible aimant qui me ramenait presque tous les soirs à sa porte, des misérables prétextes que je me donnais à moi-même pour atténuer mes torts lorsque je me sentais coupable, pour nier le péril lorsque déjà j'y succombais. La jalousie, l'anxiété, le tourment d'une passion inquiète, peut-être la surprise d'un sentiment nouveau se mêlant peu à peu aux angoisses et aux chagrins, tout cela donnait à la beauté d'Ermance quelque chose d'orageux, d'imprévu, de poétique, qui la rendait plus séduisante encore pour mon imagination égarée. C'était bien là la femme complète, la femme qui personnifiait pour moi tous mes rêves, avec ses splendides accessoires de supériorité mondaine, de grandeur passionnée; et lorsqu'en quittant Ermance, je retrouvais Delphine, lorsque, l'esprit plein de ce regard de flamme, de ces réticences expressives, de ces brusqueries soudaines, de toutes ces richesses idéales, tour à tour étalées et voilées, prodiguées et reprises, je regardais le calme visage, la beauté placide, l'intacte fraîcheur, l'imperturbable sourire de ma femme, il me semblait que je descendais tout-à-coup des cimes pittoresques de

Digitized by Google

l'Oberland dans une plaine de la Beauce ou de la Brie.

Un soir, au mois de mars, j'étais allé chez madame Daubray, et je ne l'avais pas trouvée. Mécontent, ennuyé de l'idée de rentrer de trop bonne heure dans mon hôtel garni, je dirigeai au hasard ma course aventureuse; je traversai le Pont-Royal, la place du Carrousel, qui me rappelait ma première rencontre avec Ermance; je pris la rue Richelieu, et, sans trop savoir où j'allais, j'arrivai à l'Opéra. On était aux derniers jours du carnaval, et, ce jour-là, il y avait bal masqué. Un marchand de billets, reconnaissant, à mon allure, que je ne savais trop que faire de mon temps, s'approcha de moi et m'offrit un billet pour ce bal qui serait, disait-il, le plus beau de la saison : j'acceptai machinalement, et bientôt me voilà au milieu de cette cohue.

Le bal était brillant, en effet; car il y avait une foule énorme, et l'on ne pouvait faire un pas sans se coudoyer. A peine entré, une tristesse indicible, un immense ennui s'empara de moi ; j'errais dans le

Digitized by Google

grand foyer, regardant d'un œil distrait ces ombres noires ou roses qui s'accrochaient çà et là au bras des élégans de leur connaissance, des oisifs en quête d'une intrigue, ou des provinciaux qui croient encore aux rendez-vous donnés sous l'Horloge. Parmi ces dominos, la plupart vulgaires, et dont le pied et la main trahissaient d'ordinaire la qualité suspecte, je ne tardai pas à remarquer une femme aussi dépaysée que moi dans cette réunion de plaisir. Elle était seule, et ne répondait à aucune des provocations que lui adressaient les promeneurs ou les autres masques. Une agitation indicible se trahissait dans son attitude, dans sa démarche, dans les évolutions rapides avec lesquelles elle parcourait les corridors et le foyer, regardant à droite et à gauche, n'écoutant personne, ne s'arrêtant jamais. Attiré vers elle par un sentiment indéfinissable, je m'attachai à ses pas sans affectation, et j'observai quelques détails qui redoublèrent ma curiosité. Sa mise offrait de bizarres contrastes ; son pied mince et cambré était chaussé avec un soin extrême ; ses gants, d'une fraîcheur exquise, se moulaient sur une main d'une élégance aristocratique ; mais son domino de satin noir, frippé, chif-

Digitized by Google

fonné, mis de travers, semblait avoir été passé précipitamment sur sa robe. A la manière dont son masque, qui descendait très bas, était attaché sur sa figure, on eût dit que cette femme s'était masquée ce soir-là pour la première fois. Lorsque je me rapprochais d'elle, ou qu'elle se tournait de mon côté, j'apercevais, avec un frisson involontaire, sous son capuchon soigneusement ramené, l'éclair de deux paupières brunes et quelques boucles de cheveux noirs égarées le long de ses joues.

Bientôt je m'aperçus qu'elle aussi me regardait, et que, sans me prouver par aucun indice qu'elle voulût être accostée ou suivie, elle s'arrangeait pour ne pas me perdre de vue. Cette étrange guerre d'observation dura quelque temps. A la fin, la foule qui encombrait le foyer s'éclaircit un peu; les groupes devinrent moins pressés, la circulation plus facile. Fatiguée sans doute de sa soirée, la femme en domino noir s'assit sur une banquette, et le mouvement de son petit pied sur le parquet trahissait seul l'émotion qui la torturait. Debout dans l'embrasure d'une porte, je jetai sur elle un dernier regard, sans me rendre

Digitized by Google

compte du vague intérêt qu'elle m'avait inspiré, et je m'apprêtai à sortir du bal.

En ce moment, deux dominos, l'un de haute taille et de formes athlétiques, l'autre remarquable par la souplesse de sa démarche et la langueur câline de ses attitudes, entrèrent dans le foyer en se donnant le bras. L'homme s'inclinait vers sa gracieuse partner comme pour continuer une tendre causerie. Elle l'écoutait en se haussant un peu sur la pointe du pied et en levant à demi la tête, dans une pose pleine de coquetterie et de grâce. En même temps, mes yeux revinrent sur la femme que j'avais remarquée en entrant ; elle s'était levée, et, d'un signe, elle m'appela près d'elle.

Je m'approchai tout ému; elle passa son bras sous le mien, m'attira vers le corridor, et me dit d'une voix brève, qu'elle n'essayait pas même de déguiser :

— Ne cherchez pas; je suis madame Daubray...

Digitized by Google

— Vous ici !

— Oui; j'y suis venue parce que je savais qu'il y viendrait; j'ai voulu me convaincre de mon malheur; la certitude est moins affreuse que le doute...

— Et qu'avez-vous donc vu ?

— Quoi! vous ne le reconnaissez pas !... Au fait, vous n'êtes pas guidé, vous, par la jalousie qui me consume et qui, sous ces deux masques, m'a fait reconnaître le général Daubray et mon indigne rivale... Tenez, regardez !

Et, faisant un pas en arrière, elle me montra, à travers la porte vitrée, les deux dominos qui avaient paru depuis quelques minutes. Mis sur la voie par Ermance, je reconnus son mari dans cet homme d'une haute stature et d'une carrure militaire : sa compagne était une des danseuses célèbres de cette année-là.

— Mais regardez-les donc! répétait Ermance en me

Digitized by Google

serrant le bras à le briser... Oh! cet homme à qui j'ai tout sacrifié, me trahir pour une sauteuse! Quelle humiliation! quelle honte! — Et elle portait son mouchoir à ses yeux, sans s'apercevoir que son masque l'empêchait d'essuyer ses larmes.

Nous nous promenâmes quelques minutes en silence, elle, trop oppressée pour pouvoir parler, moi fort embarrassé de mon rôle, et ne sachant pas si je devais me réjouir dans mon amour ou souffrir dans ma vanité.

Tout-à-coup, madame Daubray, quittant mon bras, se posa en face de moi, et, me bouleversant d'un regard que le masque rendait plus brillant encore, me dit avec un accent de passion dont frissonna tout mon être :

— Raymon, vous m'aimez !

C'était la première fois qu'elle m'appelait ainsi ; mon cœur bondit comme s'il allait éclater; en un instant, j'oubliai tout ce qui n'était pas Ermance, et,

Digitized by Google

cédant à cet entraînement d'imagination que je prenais pour la voix de mon cœur, je lui dépeignis, en paroles enflammées, tout ce que j'avais rêvé, ressenti, espéré, souffert. La situation était romanesque; elle s'accordait admirablement avec ma tournure d'esprit; elle m'inspira, et je crois que je fus éloquent.

— Oh! parlez! parlez toujours! que je connaisse enfin l'amour véritable! murmurait Ermance de temps à autre; et, moi, fier et heureux de lui tenir un langage que Frédéric, je le savais, ne lui avait jamais tenu, m'exaltant, m'enivrant moi-même de ces expressions passionnées qui débordaient de mes lèvres, je donnai à madame Daubray, pendant cette heure rapide, le plaisir délicat d'être aimée par un poète.

Peut-être mon exaltation l'avait-elle gagnée; peut-être la jalousie l'égarait-elle. Le fait est que, mettant une main sur ma bouche, comme si elle se sentait brûlée par le feu de mes paroles, elle me dit à voix basse :

Digitized by Google

Raymon, si tu le veux, que rien ne nous sépare plus!... Dérobons-nous à ce monde où les cœurs sensibles ne trouvent que souffrances et amertumes... Allons chercher une solitude où s'effacent les souvenirs, où tombent les barrières!.. Partons, fuyons ensemble !

L'étourdissement du bal, les scènes successives qui venaient de se passer sous mes yeux, l'ivresse où je m'étais plongé moi-même par mes déclarations passionnées, ce lointain mirage d'amour, de bonheur romanesque, cette chimère long-temps caressée et qu'il dépendait de moi de saisir, tout, en ce moment, me frappait de vertige ; je saisis avec transport la main de madame Daubray, et je lui dis : « Oui, fuyons!

— Mais alors, tout de suite ! reprit-elle emportée par cette exaltation fébrile : tout de suite! que le jour, en se levant, ne me trouve plus à Paris! Que je ne revoie plus cet homme !... Non, non; Raymon, si tu m'aimes, empare-toi de ce moment comme de

Digitized by Google

ton bien! Ne me laisse pas réfléchir; laisse-toi aimer, voilà tout!... Demain, je ne voudrais plus ; aujourd'hui, je te le répète , fuyons ensemble! Sortons de Paris dans une heure!

Alors, avec cette lucidité bizarre, cette rapidité d'intuition qui accompagne les résolutions extrêmes, nous arrangeâmes ce projet insensé. Il n'était encore que minuit, et madame Daubray ne doutait pas que son mari ne restât au bal jusqu'au matin. Il fut convenu qu'elle irait m'attendre chez elle; que je me procurerais à la hâte une voiture et des chevaux de louage qui nous conduiraient jusqu'au premier relais. Elle était sûre de sa femme de chambre ; elle ferait, avec son aide, les paquets indispensables, ne voulant emporter que le strict nécessaire. Pendant ce temps, j'irais chez moi; je rassemblerais les habits, le linge, l'argent dont j'avais besoin. Une fois que tout serait prêt, je ferais conduire la voiture à l'angle de la rue Bellechasse, et je viendrais, sous les fenêtres de madame Daubray, fredonner l'air de Cimarosa : *Pria che spunti*! Ce serait le signal; elle descendrait; nous monterions en voiture; nous sor-

Digitized by Google

tirions de Paris par la barrière de Charenton, et nous irions en Italie.

Notre plan bien tracé, nous fûmes vite hors de l'Opéra; j'accompagnai Ermance jusqu'à son hôtel; puis je revins d'un pas rapide; l'air de la nuit apportait quelque fraîcheur à mon front brûlant; mais la fièvre de mon âme ne se calmait pas. Toute volonté, toute réflexion était suspendue en moi; j'agissais, comme dans un rêve, obéissant à une force mystérieuse qui me poussait en avant.

A quelques minutes de ma porte, était un loueur de voitures, qui restait sur pied toute la nuit à cause des jours gras. Je fis marché avec lui; l'argent aplanit tout. Il me céda une berline de voyage, et consentit, pour quelques louis, à me louer deux chevaux qui me conduiraient jusqu'au premier relais, et que le cocher lui ramènerait. Je lui dis qu'il me fallait le tout dans une demi-heure. Je courus ensuite chez moi; m'enfermer dans ma chambre, remplir ma malle des premiers objets qui me tombèrent sous la main, réunir quelques bijoux que je pensai

Digitized by Google

pouvoir m'être utiles, fut l'affaire d'un instant. Mon passeport, où j'étais inscrit avec ma femme, pouvait me servir pour Ermance et pour moi. Je regardai de tous côtés comme un homme qui cherche s'il n'a rien oublié, et je me souvins alors que mon argent et mes billets de banque étaient dans la chambre de Delphine; l'intelligence parfaite avec laquelle elle dirigeait les dépenses, et mon insouciance d'artiste, nous avaient fait contracter cette habitude.

Je me dirigeai donc vers sa porte, en marchant sur la pointe des pieds; je l'entr'ouvris doucement, et j'entrai. Tout, dans cette chambre, respirait le calme et la pureté de la femme qui l'habitait; la laideur du papier et des tentures disparaissait sous les grandes ombres que projetaient mon bougeoir et la veilleuse qui brûlait près de son lit; ces lueurs incertaines éclairaient seulement quelques gravures de piété que nous avions achetées pour Maleraygues, et que Delphine, en attendant, avait placées en face de son chevet. Un bénitier, formé de deux anges enlacés et tenant dans leurs mains la conque bénie, était suspendu à son alcôve; tout auprès, un ra-

Digitized by Google

meau de buis desséché, et un crucifix. Tout cela ne m'apparaissait qu'à travers un voile, les ondulations de la lumière répandant tour à tour l'ombre et la clarté. Mais la veilleuse, immobile sous son enveloppe d'albâtre, concentrait sa pâle et douce lueur sur Delphine endormie; sa flamme discrète caressait les harmonieux contours de ce frais visage, et donnait à ce sommeil pudique une grâce ineffable. Je m'arrêtai au milieu de la chambre, comme si des fumées d'ivresse se dissipaient tout-à-coup en moi. Je contemplai ce front si pur, j'écoutai cette respiration égale et paisible. Quelques minutes se passèrent ainsi; mais, quel que fût le jour nouveau qui se faisait dans mon cœur, je me disais que j'étais allé trop avant pour reculer, qu'Ermance m'attendait, qu'elle me regarderait comme un lâche; et déjà je m'approchais du bureau où l'argent était renfermé, lorsque, ramenant une fois encore mes yeux sur Delphine, je vis soudain un sourire d'une douceur céleste, le sourire d'un rêve envoyé par Dieu, passer sur son visage et entr'ouvrir sa bouche vermeille: en même temps, ses lèvres remuèrent, et, quoiqu'il ne s'en exhalât qu'un imperceptible murmure, le

Digitized by Google

silence de cette heure me permit d'entendre ces mots :

— Raymon... Raymon... je crois que je suis...

Au moment où monsieur de Varni répétait ces paroles, son récit fut violemment interrompu par la voix lointaine du garde, qui nous criait du milieu d'un fourré :

— Le lièvre ! à vous le lièvre !

Nous nous jetâmes à la hâte sur nos fusils comme des écoliers pris en faute ; nous les mîmes en joue, un peu au hasard, pendant que le rare et peureux animal annoncé par le garde passait en effet à trente pas de nous ; nos quatre coups partirent presqu'en même temps ; mais le lièvre n'en courut que plus vite et ne tarda pas à disparaître dans un bouquet de pins.

— C'est du guignon ! dit froidement monsieur de

Digitized by Google

Varni ; voilà le premier que j'aperçois depuis un an.

Victor accourait en se lamentant sur notre maladresse.

La matinée était finie ; l'heure du dîner approchait ; il était temps de retourner au château ; nous en reprîmes humblement le chemin, nos chiens haletans et Victor grommelant derrière nous.

Nous arrivions aux dernières pentes douces qui unissent la colline à la plaine ; pour arriver à Maleraygues, nous n'avions plus qu'à parcourir une allée de châtaigniers qui conduisait jusqu'au bâtiment.

Au bout de cette allée, nous aperçûmes Delphine qui venait à notre rencontre, et son bel enfant qui la précédait de quelques pas, en courant de toute la force de ses jambes de trois ans.

— Monsieur le vicomte, demandai-je à demi-voix à Raymon, vous n'avez pas achevé de me dire ce que madame de Varni avait murmuré dans son sommeil?

Digitized by Google

Au lieu de me répondre, Raymon me montra son enfant, qui n'était plus qu'à quelques pas de nous, et qui nous tendait ses petites mains avec des cris de joie.

— Voilà, me dit-il en prenant Charles dans ses bras, voilà ce que l'ange du sommeil lui avait permis de m'annoncer dans son rêve; et voilà ce qui m'a sauvé !

Delphine arrivait; elle nous tendit la main, et nous nous acheminâmes tous ensemble vers Maleraygues.

— Et madame Daubray? dis-je tout bas à Raymon.

— Elle soigne son mari, perclus de rhumatismes, me répondit-il en souriant.

— Messieurs ! nous dit madame de Varni au moment où nous touchions à la grille, vous ne me parlez pas de votre chasse?

Digitized by Google

—C'est que nous n'avons chassé qu'aux chimères, répliqua gaîment Raymon sans que Delphine le comprît ou s'en inquiétât.

—Je ne sais pas ce que c'est que ce gibier-là, dit le garde qui marchait toujours derrière nous; mais si ces messieurs ne s'y entendent pas mieux qu'à la chasse aux lièvres, ils ne doivent pas en rapporter de quoi faire tourner la broche!

Digitized by Google

LE DERNIER MOT.

Digitized by Google

M. Denis Beaucanteuil qui, au fond, l'aimait beaucoup, et, comme tous les hommes bons et bornés, ne demandait pas mieux que d'être mené pourvu qu'il gardât les honneurs du commandement, notre ami le notaire prit le parti de demander quelques minutes d'entretien au respectable adjoint ; et là, sans lui rien dire qui eût trait à cette histoire, il lui affirma, sur le vieil honneur des Ermel, que le voyageur suspect, provisoirement mis en prison, était bien réellement le vicomte Charles de Varni ; il ajouta qu'une raison particulière, de la plus haute gravité, lui avait fait désirer que Charles, qu'il chérissait comme un fils, fût momentanément à l'abri d'un danger terrible qui cesserait pour lui dans la nuit du 9 au 10 ; qu'en conséquence, il conjurait Beaucanteuil, non pas de faire élargir M. de Varni, qui *devait* encore rester en prison jusqu'au lendemain matin, mais de l'autoriser, lui, Calixte Ermel, à prolonger cette dernière soirée auprès du prisonnier, jusqu'au-delà de l'heure ordinaire. Beaucanteuil fut digne et grand dans cette circonstance. Bien qu'il mourût d'envie d'en savoir davantage, et qu'il entrevît dans les demi-révélations du notaire de quoi dé-

Digitized by Google

frayer un grand mois de curiosité, il se contenta de dire, comme le gendarme des *Saltimbanques* : « Il n'y a pas de politique ? » Puis, sur l'assurance réitérée que lui donna Calixte, il lui abandonna la conclusion de toute cette affaire et la propriété exclusive du prisonnier.

En racontant à Charles la *Chasse aux chimères*, maître Ermel s'était arrangé pour que son récit, commencé un peu plus tard que les autres soirs, le conduisît à peu près jusqu'à minuit ; en effet, à peine avait-il fermé son dernier cahier et livré un instant M. de Varni à ses réflexions, que le premier coup de minuit sonna à l'horloge de Jacquemart, et retentit dans le cœur du notaire comme le dernier écho du passé s'éteignant à jamais dans le silence et dans l'ombre. Ce premier son vibrait encore à travers l'espace, que, par un mouvement soudain, Calixte Ermel se jeta aux pieds de Charles de Varni :

— Je devine tout, lui dit celui-ci en lui tendant les bras : relevez-vous, mon ami ; je vous pardonne.

Digitized by Google

— Non, vous ne savez pas tout, reprit Calixte gardant son attitude suppliante et éclatant en sanglots : vous ne savez pas tout : car, dans ce récit que je viens de finir, vous avez vu le vicomte Raymon de Varni, votre père, rendu au bonheur, au repos, aux joies pures du foyer domestique; pendant les quelques jours que je passai avec lui, je pus me convaincre qu'en permettant que Delphine endormie révélât à son mari, au milieu des visions d'un doux rêve, ses espérances de grossesse, Dieu avait fait pour l'imagination égarée de Raymon ce qu'il fit pour l'âme ardente de saint Paul sur la route de Damas; qu'à dater de cette heure décisive, rentré dans ce droit chemin au bout duquel on trouve, sinon de romanesques transports, au moins la paix du cœur et de la conscience, M. de Varni n'avait pas tardé à sentir son âme malade s'assainir peu à peu dans cette pratique du devoir qui porte avec elle sa récompense, et devient à la longue, non seulement la source de mille plaisirs imprévus, mais une joie intime, immense, permanente, répandue sur les vulgarités de la vie réelle, comme ces rayons de soleil qui donnent la couleur et la vie aux plus ternes

Digitized by Google

paysages. Voilà ce que je pus reconnaître pendant ces rapides journées. Le charme de cet intérieur, la franche gaîté de Raymon, le reflet de chaste bonheur brillant sur les joues vermeilles de Delphine, le contentement ineffable que jetait sans cesse entre eux la présence de leur enfant bien-aimé, tout me prouva que M. de Varni était sauvé, que le péril d'une union inégale avait cessé d'exister pour lui, que, cette fois du moins, la bonté du ciel avait cassé le testament de Maria et déjoué le plan combiné par ses tristes légataires pour rendre Raymon malheureux.

J'avais compté sans Jérôme Rioux, ou, si vous voulez, Jérôme d'Arrioules...

— Pas un mot de plus ! s'écria Charles de Varni en arrêtant de sa main, sur les lèvres de Calixte, la continuation de ce dernier aveu ; seul au monde, entouré de dangers, poursuivi par une haine qui ne s'arrêtera peut-être pas au terme fixé dans ce testament horrible, j'ai besoin de garder au moins un

Digitized by Google

ami.... Calixte, vous voulez bien, n'est-ce pas que je vous aime toujours?

— Oh! Monsieur le vicomte! répondit le notaire en saisissant les mains de Charles, et en les mouillant de ses pleurs.

— Eh bien! moi aussi, je veux pouvoir vous aimer, et, par conséquent, je veux que vous terminiez là ce récit, dont je ne dois pas entendre la dernière page. Je sais que mon père est mort l'année suivante; qu'il a été tué dans une partie de chasse; que sa mort, attribuée à un simple accident, a rendu ma pauvre mère folle de douleur, et que bientôt, hélas! elle l'a suivi dans la tombe... Je n'en veux pas savoir davantage. Que la main invisible qui a frappé mon père soit celle de Jérôme d'Arrioules, de l'implacable fils de Claude Rioux, je ne puis plus en douter aujourd'hui que vous m'avez déroulé toute cette histoire; que Jérôme ait été présenté à M. de Varni par un homme... en qui M. de Varni avait confiance; que, pour triompher des scrupules de cet homme, il ait évoqué les souvenirs d'Hyères, de

Digitized by Google

Maria et de Claude, évoqué ce serment héréditaire auquel les Ermel étaient rivés aussi bien que les Rioux, voilà ce que je veux toujours ignorer. D'ailleurs, si j'ai bien saisi les caractères et les passions indomptables de cette race acharnée à la perte de ma famille, le refus de l'homme dont je parle, sa résistance à l'infernal ascendant de Jérôme n'aurait pas sauvé mon père. Son inflexible ennemi ne se serait pas découragé pour si peu. Quand même le crime eût dû apparaître au grand jour, quand même le meurtrier, au lieu d'espérer l'impunité et le mystère, eût eu à braver la justice des hommes et le supplice des assassins, je suis sûr qu'il n'en aurait pas moins poursuivi sa tâche, atteint sa victime, et, qu'à défaut des Combes d'Escanourgues, la première grande route lui eût paru bonne pour assassiner M. de Varni!

— Oh! c'est Dieu, c'est le Dieu de clémence et de pardon qui a mis cette pensée dans votre âme, ces paroles sur vos lèvres! murmura Calixte les mains jointes.

— Savez-vous bien, mon ami, reprit Charles avec

Digitized by Google

un affectueux sourire, qu'en ma qualité de dilettante en matière de roman et d'histoire (deux mots qui se ressemblent souvent), je ne perdais pas tout-à-fait mon temps dans l'intervalle de vos visites, et qu'en rapprochant les circonstances, en plaçant en regard le passé et le présent, j'arrivais facilement à la conclusion suivante : qu'au fond des Mémoires du notaire, il y avait pour moi un danger à craindre, une leçon à recueillir !

— Et aujourd'hui 10 octobre 1846, aujourd'hui qu'expire cet horrible bail dont Maria a fixé elle-même la durée, vous deviniez, n'est-ce pas? que ma première pensée, mon premier mot, mon premier geste, serait pour vous dire : Simon d'Arrioules, cet homme dont vous avez fait, depuis dix ans, votre compagnon et votre ami, est le fils de Jérôme, le petit-fils de Claude; tout le mal que Claude a fait à l'aïeul et au grand-père, tout le mal que Jérôme a fait au père, Simon a voulu le faire au fils; mais la langue du notaire est déliée, et Calixte Ermel ne le permettra pas !...

— Ah ! interrompit Charles de Varni avec une ex-

Digitized by Google

pression douloureuse ; vous me dites bien ce qu'est Simon d'Arrioules : mais Ottavia Belpérani ?

— Ottavia Belpérani est une fille perdue qui s'appelle Esther Goujon. Si vous étiez allé à Paris dans ces derniers temps, vous connaîtriez mieux cette étrange race de femmes dont la souveraineté scandaleuse est un des plus effrayans symptômes de notre époque. Ces femmes règnent à Paris. Idoles de l'élégance et du plaisir, divinités plâtrées dont le cœur seul est de marbre, elles voient à leurs pieds les élus de la naissance et de la fortune : ce qu'ils trouveraient trop beau pour leurs femmes ou leurs sœurs, ils le trouvent à peine suffisant pour assouvir le fugitif caprice de ces filles de Bohême qui sont nées dans une loge de portier et qui mourront sur un lit d'hôpital. Si le théâtre joue une nouveauté à laquelle s'attache la curiosité publique, c'est pour que ces créatures en aient la primeur et viennent, le premier soir, dans une avant-scène, leur front impassible penché sur un gros bouquet, apostiller de leurs mains impures le génie et la gloire du poète. Si Rossini ou Auber écrivent quelque mélodie charmante, c'est pour que

Digitized by Google

le refrain en arrive, comme une brise embaumée, à l'oreille de ces femmes. Elles s'habillent à la mode de demain ; ce qu'une duchesse marchandera dans six mois, elles l'achèteront ce soir. Ce que n'obtient pas un amour chaste et dévoué, elles l'obtiennent par un regard, par un sourire. Pour elles, faire d'un bon ménage un enfer, d'un homme d'esprit un sot, d'un homme d'Etat un enfant, d'un millionnaire un mendiant, d'un imbécile un personnage, est l'affaire d'une soirée. Que de larmes elles ont fait répandre ! que d'adorables jeunes filles, mille fois plus belles que ces poupées au blanc de riz et à l'ambre, ont vu se détourner d'elles le regard de leurs fiancés, sans deviner pourquoi ce regard, troublé par le vice, ne pouvait plus les trouver belles ! Que de destinées perdues en un jour ! que de fortunes pillées en une heure ! que de hontes et de ruines forcées d'aller se cacher à l'ombre froide de quelque petite ville ou entre les mornes cloisons de quelque chétif emploi ! et cela, parce que Rosalinde a paru hier à l'Opéra avec des perles, et que Frisette veut y paraître aujourd'hui avec des diamans ! parce que Sténia avait hier, à son coupé, deux chevaux de six mille francs,

Digitized by Google

et que Laurette veut avoir ce matin, à sa calèche, quatre chevaux de dix mille! parce qu'Aspasie a son boudoir tendu en brocatelle, et que Ninon veut avoir le sien en satin de Chine! ou plutôt parce que les hommes sont des lâches, des niais, des infirmes d'esprit et de cœur, qui ne savent aimer que ce qui les trompe ou les dompte, et qu'il suffit de connaître pour s'expliquer l'éternelle fortune des despotes et des courtisanes!

— Et Ottavia est une de ces femmes! reprit Charles en s'efforçant de retenir une larme qui perlait malgré lui au bord de ses paupières.

— Pas plus d'Ottavia que sur la main! répondit Calixte Ermel; mais Esther Goujon; la plus dépravée, la plus dangereuse de ces filles du démon... Car, parmi elles, il en est qui se contentent de jouir, avec insouciance, de tout ce que leur prodigue le caprice ou la vanité; mais il y en a d'autres, et Esther est de celles-là, à qui il ne suffit pas d'être plus riches, plus fêtées, plus adorées que les honnêtes femmes, et qui cherchent sans cesse à se venger sur elles de

Digitized by Google

ce mépris cousu de pourpre et d'or, contre lequel elles se débattent au milieu de leur fange splendide. Le monde leur donne tout, excepté l'estime, et ce seul refus les envenime et les arme contre la société tout entière. Condottieri en robes de soie, elles s'embusquent au tournant de tous les sentiers du vice, pour détrousser l'honneur des familles, le repos des maris, l'intimité des correspondances! Elles aussi ont leur taxe des lettres, plus chère que celle de nos facteurs ; tant pour ce papier confidentiel qui prouve qu'Aristide a vendu sa conscience ; tant pour ce bulletin de police d'où il résulte que Caton fréquente une maison suspecte ; tant pour cette page trempée de larmes qui donne à penser que Cornélie a eu son jour de faiblesse! Vous le voyez, ces femmes ont deux industries : elles spéculent à la fois sur leur ignominie et sur celle de leurs adorateurs ; et l'on ne sait en vérité laquelle de ces deux sources de lucre est la plus inépuisable. Voilà, monsieur le vicomte, ce qu'est Esther Goujon ; la regrettez-vous encore?

— Ah! ce n'est pas elle que je regrette! s'écria

Digitized by Google

Charles d'un air de profonde tristesse; ce n'est pas la femme que vous me dépeignez; c'est celle que j'aimais! Pour moi Ottavia existe. Cette vision charmante qui m'est apparue dans la solitude de mon cœur, cette mélancolique héroïne de mon roman, je la détache encore de la créature avilie qui se cachait sous ces traits; je la vois, telle que mon mauvais génie me l'a fait connaître, animant de son regard doux et voilé les sublimes paysages de l'Oberland, ses beaux cheveux se déroulant aux brises matinales, et venant, dans l'étroit sentier des montagnes où nous marchions côte à côte, caresser de leurs tresses soyeuses mon front humide de sueur! Je la vois, gravissant avec une audace virile ces pics à demi perdus dans la neige, et, le soir, quand nous redescendions dans les fraîches vallées, mirant son poétique visage dans l'onde limpide des lacs, répétant, de sa voix mélodieuse, le refrain du guide ou du pâtre! Ah! oui, cette vision est toujours là; ce rêve n'est pas effacé; je ne connais pas Esther Goujon, je ne puis me résoudre à voir disparaître et se fondre dans cette image méprisable l'Ottavia que j'ai aimée. Celle-là, pendant que vous me parliez, vient de mourir pour mon cœur;

Digitized by Google

ce n'est pas une courtisane que je regrette, c'est une morte que je pleure !

Et, incapable de résister plus long-temps à sa douleur, M. de Varni retomba sur sa chaise, laissant couler ces larmes qu'il avait long-temps retenues.

Calixte Ermel le regarda pendant quelques minutes, sans troubler ce douloureux silence; puis, lui prenant la main avec une déférence affectueuse :

— Monsieur le vicomte, lui dit-il doucement, songez que vous n'avez pas trente ans encore; qu'à votre âge, la perte d'un rêve, si doux qu'il soit, n'est point irréparable; que votre noble et malheureux père vous a donné l'exemple de ce que pouvait, contre les entraînemens d'une imagination romanesque, le sentiment sincère des vrais devoirs de la vie.

— Eh bien ! je me soumets, reprit Charles en essayant de sortir de son abattement; mais comment remplir le vide affreux qui vient tout-à-coup de se faire en moi? Comment remplacer l'idéale image qu'il

Digitized by Google

me faut arracher de son cadre pour la déchirer dans la boue?

— L'homme, répondit le notaire dont la parole prit un accent d'autorité, peut tout utiliser en ce monde, même la douleur : il n'y a pas un vide de cœur qu'il ne puisse combler, et personne n'a le droit de parler d'irréparable tant qu'il y a du bien à faire, des malheureux à consoler!

— Vous dites vrai, mon ami, j'en suis sûr; mais je n'avais jamais réfléchi à tout cela ; je suis un bohémien honnête, dégagé, depuis mon enfance, des liens de la vie ordinaire. En fait de malheureux, je n'ai jamais connu que les mendians qui me demandaient *un petit sou*, les enfans déguenillés qui faisaient *la roue* à la portière des diligences, pendant que je traversais quelque village inconnu. La vraie charité, je le sens, je le devine, ne peut pas être accidentelle; il faut qu'elle repose sur cette communauté précieuse et durable, sur cette idéale fraternité qui s'établit entre l'homme riche, fixé dans un humble coin du monde, et les pauvres travailleurs que Dieu lui a

Digitized by Google

donnés à protéger. Alors, il est doux de faire le bien, parce qu'on a vu naître, grandir, vieillir chacun de ceux que l'on console; parce que ces traditions bienfaisantes sont une partie du patrimoine; parce que le bienfait n'est plus le don machinal d'une pitié passagère, mais le lien d'une parenté mystérieuse, d'une grande famille groupée sous le regard de Dieu.... Ah! oui, sur cette route bénie, il doit y avoir d'autres émotions, d'autres bonheurs... Mais moi, je ne la connais pas; je ne tiens à rien; je suis seul au monde; et, excepté vous que je quitterai demain, personne ne peut plus me rattacher à la vie par un sentiment, un devoir, une tristesse ou une joie.

— Et pourquoi me quitter demain? reprit Calixte Ermel; veuillez m'écouter un instant encore : à dater d'aujourd'hui, votre vie change de face; tant que nous avons été, vous et moi, sous le poids de cette succession terrible qui, en vous menaçant de malheurs héréditaires, me mettait aux ordres de votre persécuteur, j'ai dû ne rien négliger pour briser tous les liens qui vous eussent ramené dans ce pays, où votre famille avait tant souffert. J'ai favorisé de tout

Digitized by Google

mon pouvoir ces goûts d'indépendance et de voyages, qui me semblaient propres à vous dérober à votre fatale destinée. Jugez de mon désespoir, lorsque j'ai vu paraître Simon d'Arrioules, que j'ai appris votre arrivée, et que, par une combinaison diabolique, j'ai vu ce nouvel abîme se creuser sous nos pas, au moment même où nous touchions au terme, où j'allais devenir libre de déchirer enfin et d'anéantir ce pacte qui nous condamnait tous deux, vous comme victime, moi comme esclave ! Grâce au ciel et à mon ami Beaucanteuil, ce digne adjoint qui s'est trouvé là tout à point pour vous faire mettre en prison, j'ai pu, sans désobéir à Simon d'Arrioules, rester neutre entre Beaucanteuil et vous, vous laisser gémir sous les verrous jusqu'au jour de la délivrance, et détourner ce dernier péril. A présent, Dieu merci ! nous échappons tous deux à cette situation cruelle qui ne me permettait de vous donner d'autre preuve de mon amitié qu'en vous éloignant de moi ; et, si vous voulez bien me garder cette amitié précieuse, si vous consentez à m'accepter pour conseil et pour guide... oh! Monsieur le vicomte, avec quel dévoûment va se donner à vous le pauvre notaire ! Il a tant à réparer!

Digitized by Google

son seul vœu, son seul bonheur, sa dernière joie serait de jeter dans votre existence autant de beaux jours qu'il y a de pages sombres dans ce passé détesté! Oui, que Dieu me permette d'assouvir enfin ce besoin de vous aimer, de vous rendre heureux, qui m'a torturé si long-temps! Qu'il me permette de vous servir autant de fois que j'ai prié pour vous; et je mourrai consolé!

—Merci, mon ami, répondit Charles en pressant les mains du notaire dans une cordiale étreinte; merci! j'accepte votre affection comme mon égide et mon espérance en ce monde. Dites-moi donc ce qu'il faut que je fasse; et, quoique je sois, je le crains, un bien faible écolier dans la science du sens commun, je vous réponds du moins de ma bonne volonté.

— D'abord, reprit Calixte, Ermel, je veux vous prier de prendre une connaissance exacte de votre fortune; j'ai apporté tous les papiers, tous les titres qui s'y rapportent. Je crois que ni vous ni moi, après les émotions de cette soirée, n'avons grande envie de dormir, et Beaucanteuil m'a permis de res-

Digitized by Google

ter auprès de vous indéfiniment. Si vous y consentez, nous veillerons ensemble jusqu'au matin, et, au point du jour, nous sortirons tous deux de cette prison ; car vous devez bien penser, Monsieur le vicomte, que, maintenant que votre captivité m'est inutile, votre captivité va finir!

— Très bien ! mon ami; je vous écoute.

Charles alluma un cigare; le notaire déploya de nouvelles paperasses :

— Celles-ci, dit-il en souriant, sont de vrais mémoires de notaire; car ce sont des comptes d'arithmétique.

— Voyons, mon ami, suis-je bien riche? demanda M. de Varni avec une rare insouciance.

— Ah! reprit Calixte Ermel, la révolution, la grande, celle de 89, a malheureusement passé par-là. A cette époque, tout ce que votre famille possédait dans le Comtat avait été confisqué...

Digitized by Google

En 1822... après les derniers malheurs qui vous firent orphelin, je vendis le château et le domaine de Maleraygues, le Tavelay que nous avions réussi à sauver des griffes révolutionnaires; plus, quelques terres éparpillées que vous possédiez aux bords du Rhône.

— Et vous avez tiré de tout cela?... fit M. de Varni avec la même indifférence.

— Huit cent mille francs... Les biens ne se vendaient pas alors comme ils se vendent aujourd'hui.

— Huit cent mille francs!..... Savez-vous bien que c'est magnifique? s'écria Charles émerveillé; mais, à ce compte, mon ami, et si l'arithmétique, comme dit Gil Blas, est une science certaine, j'aurais quelque chose comme quarante mille livres de rente!...

— Oh! vous avez un petit peu plus, répliqua modestement Calixte Ermel avec le sourire de l'homme heureux de rentrer dans sa spécialité. Premièrement, je ne vous ai pas toujours envoyé tout votre revenu;

Digitized by Google

ensuite, j'ai pris, en 1826, du trois pour cent que j'ai revendu au bon moment. Je crois aussi m'être passablement tiré de la phase séduisante et périlleuse des chemins de fer; j'ai eu du Marseille et de l'Orléans, que je viens de revendre avec un bénéfice passable... car ces chemins vont trop vîte; les fortunes, publiques ou privées y sauteront tôt ou tard... Bref, Monsieur le vicomte, ainsi qu'il résulte de mes livres, que nous vérifierons à tête reposée, vous avez en ce moment cent mille livres de rentes; un peu plus que vos ancêtres n'ont jamais eu.

— Oh! mon ami, grâce, je suis ébloui! nous tournons au père Grandet! au Monte-Christo!... mais. bonté divine! que vais-je faire de tout cet argent? Qu'il me serve du moins à me distraire! Qu'à défaut du bonheur il me donne l'oubli! Voyons... je partirai pour Paris; je ferai bâtir dans l'avenue lord Byron un petit hôtel que j'arrangerai à ma guise : j'aura une loge aux Italiens, des chevaux de course, mes entrées dans les coulisses de l'Opéra; je donnerai à dîner, deux fois par semaine, à des artistes, à des causeurs, à des hommes d'esprit... Hélas! que dis-je

Digitized by Google

donc là, pauvre fou? Tout cela me rendra-t-il ce que je perds? Que sont ces biens, cet éclat, ce bruit, ces plaisirs? Pas même l'ombre du rêve qui s'envole; pas même la monnaie du trésor qui se détache de mon cœur!

Pendant qu'il prononçait ces paroles, les yeux de Charles rencontrèrent ceux de Calixte Ermel; celui-ci le regardait d'un air attristé :

— Pardon, reprit alors M. de Varni ; voilà que j'oublie déjà votre première leçon ; je vous parle de distractions bruyantes, de plaisirs ruineux et décevans... il y a autre chose, n'est-ce pas? vous me l'avez dit!...

— Oui, Monsieur le vicomte! Je voudrais, par exemple, vous voir racheter une de vos terres... non pas le domaine de Maleraygues, peuplé de souvenirs sinistres, et qui vient d'ailleurs d'être dépecé par la bande noire, mais le Tavelay, cette habitation riante qui n'a été le théâtre d'aucun des sombres épisodes de cette histoire. Je sais que le propriétaire actuel

Digitized by Google

serait disposé à vendre, si on lui offrait des conditions avantageuses... et nous pouvons, sans inconvénient, dépenser là nos petites épargnes...

— Eh bien! soit ; achetons le Tavelay.

— Ce ne sera pas précisément ce qu'on appelle, entre gens du métier, une bonne affaire. Sur nos bords du Rhône, les terres ne rapportent pas ; elles coûtent. Ainsi, un mûrier d'une grosseur raisonnable revient à un louis avant de pouvoir nourrir une cinquantaine de ces *actives chrysalides* qu'a chantées Ecouchard-Lebrun, et qui sont sujettes à plus de maladies que n'en énumère M. Purgon; en outre, deux récoltes sur trois sont détruites par les gelées blanches. Le blé ne pousse jamais à l'endroit où on le sème ; en revanche, il y croit régulièrement de grosses herbes, bonnes à nettoyer les casseroles. Quant aux oliviers, c'est bien pis : Vous ne vous figurez pas ce qu'un propriétaire consciencieux dépense pour arriver à faire sa salade. Chaque pied d'olivier a droit à une pension viagère; tant pour le chausser en automne (et une paire de bottes vernies

Digitized by Google

coûterait beaucoup moins); tant pour le déchausser au printemps; tant pour l'engrais; tant pour la cueillette, tant pour le moulin; sans compter que, tous les dix ans, arrive un froid de dix degrés, qui tue tous les oliviers du pays : alors on recommence. Ajoutez à cela que, chaque année, au mois de novembre, le Rhône déborde, emporte la moitié des terres, déracine les trois quarts des arbres, crève presque toutes les digues, installe des lacs à travers champs, et qu'il vous faut, pour réparer tout cela, un peu plus d'argent que ne vous en rendront vos propriétés pendant un demi-siècle... A part ces légers inconvéniens, je vous assure, monsieur le vicomte, que l'état de propriétaire riverain du Rhône est rempli de délices; seulement, il nécessite une seconde fortune, pour aider à supporter le fardeau de la première.

— Parbleu! mon ami, voilà un tableau qui me charme! moi qui suis passionné pour l'imprévu, je ne demande pas mieux que de goûter de ce paradoxe immobilier, d'être d'autant plus pauvre que je pos-

Digitized by Google

séderai plus de biens, et de me ruiner... par économie !

— C'est donc bien convenu ; nous rachetons le Tavelay... Ce n'est pas tout, Monsieur le vicomte, continua le notaire d'un ton plus grave; si vous pensez, comme moi, que, pour adoucir un chagrin, rien n'est plus puissant et plus doux que de faire un peu de bien, j'ai autre chose à vous proposer,

— Voyons, mon cher notaire, parlez : je suis tout oreilles.

— Parmi ces capitaux considérables qui forment en ce moment votre fortune, il y a une somme de quatre-vingt mille francs que je m'accuse d'avoir compromise, malgré toute ma sagesse. Ceci est encore un petit roman, qui mérite de vous être raconté. J'avais un ami, plus âgé que moi de quelques années, négociant à Saint-Tropez. Il s'appelait Lazare Dunoyer. Lazare était d'une probité, d'une intelligence commerciale, reconnues dans toute la Provence ; en 1841, un de ses voisins, ancien capi-

Digitized by Google

taine de marine marchande, mourut en lui recommandant sa fille unique, Ludovise, alors âgée de dix-sept ans à peine. Ludovise était belle, pieuse, d'un caractère et d'un esprit charmant; et, bien que mon ami Lazare eût quarante ans de plus qu'elle, il ne tarda pas à l'aimer un peu trop pour un quinquagénaire, voué aux colzas et aux comptes en partie double. Je fis, à cette époque, un petit voyage à Saint-Tropez, et je trouvai Dunoyer en proie à une perplexité terrible. Il venait d'éprouver plusieurs pertes successives, à la suite desquelles il se trouvait à découvert pour une somme de quatre-vingt mille francs qu'il prévoyait ne pouvoir payer à l'échéance. Son vieil honneur de négociant bouillait dans ses veines à la seule idée de ce sinistre. Lazare avait bien un parent qui, plein de confiance dans l'activité de mon ami, sûr qu'il se relèverait et redeviendrait plus riche que jamais, offrait de lui prêter ces quatre-vingt mille francs. Mais ce parent, qui était avare et dont la famille était nombreuse, avait pris ombrage de l'amitié de Dunoyer pour Ludovise; il exigeait que cette jeune fille fût immédiatement envoyée à Paris pour y être institutrice ou sous-maî-

Digitized by Google

tresse dans un pensionnat ; que Lazare s'engageât à ne plus la revoir, et qu'il fît, en faveur de son cousin, une donation de tous ses biens, présens, passés, et à venir. Telle était la situation lorsque j'arrivai à Saint-Tropez. Dunoyer me raconta ses peines; il m'avoua que son désespoir serait incurable, mortel, s'il se voyait forcé de renoncer à Ludovise, à ce tardif rayon d'amour et de joie qui promettait à sa vieillesse une douce et consolante lueur. Je venais justement de retirer du grand livre, avec un bénéfice considérable, une inscription de quatre mille francs de rente, faisant partie de votre fortune.... Je me croyais sûr que, prêté à Lazare, cet argent serait en bonnes mains; je lui épargnais une douleur profonde ; j'assurais l'existence de la pauvre orpheline... Monsieur le vicomte, qu'auriez-vous fait à ma place?

— Vous me le demandez ! j'aurais donné les quatre-vingt mille francs, et cent mille en sus, s'il l'avait fallu !

— Oh ! je ne fus pas tout-à-fait aussi magnifique !

Digitized by Google

reprit Calixte Ermel en souriant; mais enfin je prêtai, moyennant de bonnes sûretés, ce dont Lazare avait besoin; et, quelques mois après, il épousa Ludovise. Hélas ! ni notre argent ni son mariage ne lui portèrent bonheur; malgré des prodiges d'activité, de prévoyance, en dépit de toutes les chances favorables, ses affaires sont allées de mal en pis, et Dunoyer est mort, l'an passé, consumé par cette lutte inégale contre la mauvaise fortune...

— Et Ludovise?

— Sa conduite a été admirable; elle a commencé par renoncer à tous les avantages que lui avait assuré Lazare dans son contrat de mariage; elle a vendu, jusqu'au dernier, tous les bijoux qu'il lui avait donnés en l'épousant. Les terres qu'il laissait ont heureusement trouvé quelques riches acheteurs: en un mot, tous les créanciers de la maison Dunoyer ont été payés intégralement; vous seul ne l'êtes pas encore; il reste à Ludovise une petite maison au bord de la mer, qui lui vient de son père et où elle s'est retirée depuis la mort de son mari. Cette mai-

Digitized by Google

son est modeste, mais charmante. Abritée contre le vent du nord par une colline étagée en amphithéâtre et toute constellée de grenadiers et de lentisques, elle a vue sur le ciel et la mer, double azur uni à travers l'espace par les brumes de l'horizon. Grâce à l'inaltérable douceur de la température, les orangers et les citronniers croissent en pleine terre dans le jardin. Quelques arpens de vignes festonnent le talus verdoyant qui domine cet humble toit, et un palmier, hôte de cette heureuse rive, raye, de sa flèche hardie, la nappe bleue de l'air et du ciel. Il paraît qu'un vieil Anglais, millionnaire et spléenique, s'est épris de cette habitation, et que Ludovise espère en retirer une somme équivalente à celle qu'elle nous doit; aussi s'apprête-t-elle à vendre ce gracieux abri, et à partir pour Paris, où elle vivra de son remarquable talent de paysagiste; mais, d'après ses dernières lettres, j'ai cru m'apercevoir que ce ne serait pas sans un sentiment douloureux, sans un vif déchirement de cœur....

— Vite, mon ami, une plume! s'écria M. de Varni sincèrement ému.

Digitized by Google

— Que voulez-vous faire?

— Vous allez le voir.

Et Charles écrivit sur une feuille de papier :

« Je soussigné reconnais avoir reçu de madame veuve Dunoyer la somme de quatre-vingt mille francs, pour solde entier et définitif, capital et intérêts, de ce qui m'était dû par la succession Lazare Dunoyer, dont quittance, à Avignon, le 10 octobre 1846. »

Charles se préparait à signer cette quittance et à la mettre sous enveloppe, lorsque Calixte Ermel, qui avait lu, par dessus son épaule, à mesure qu'il écrivait, lui prit la main, la serra et lui dit :

— C'est bien, c'est très bien; mais madame Dunoyer n'acceptera pas.

M. de Varni le regarda un moment avec surprise, puis il lui dit en déchirant le papier :

Digitized by Google

— Ah ! c'est vrai, vous avez raison, toujours raison : c'est moi qui suis un brutal, ou plutôt un étourdi... Pauvre femme ! En voulant l'obliger, j'allais froisser toutes les délicatesses de son cœur !

Il réfléchit pendant quelques minutes, et il écrivit la lettre suivante :

« Madame,

« Si nous n'étions tous deux orphelins, si j'avais eu le bonheur de conserver ma mère, ou si la vôtre vivait encore, c'est au nom d'une de ces deux saintes femmes que je vous prierais de ne pas me refuser le service que je viens vous demander. Maître Calixte Ermel, mon ami et le vôtre, en me rendant compte d'une fortune qui me paraîtra bien embarrassante et bien lourde tant que je n'aurai personne avec qui la partager, me parle d'une créance qui établit entre nous quelques intérêts communs. Permettez-moi, je vous en supplie, de retarder d'un an la séparation de ces intérêts. Par suite de circonstances exception-

Digitized by Google

nelles, ma fortune est toute en capitaux, et je songe à acquérir, non pas un grand et orgueilleux château où je m'effraierais de ma solitude, mais un abri où je puisse me reposer lorsque je serai las des voyages et des agitations de ma vie. J'ai une passion pour les pays du Midi, surtout pour ceux que baigne la mer. Il me semble que la mer comprend toutes les tristesses, et que le soleil les adoucit toutes. Voulez-vous donc, à dater de ce moment, me regarder comme l'acquéreur de cette jolie habitation, voisine de Saint-Tropez, dont maître Ermel vient de me parler ? Je vous prierai seulement d'en rester locataire jusqu'au mois d'octobre prochain ; je ne pourrai l'habiter d'ici là, ayant à cœur un voyage en Amérique qui doit compléter mon Odyssée ; et vous comprendrez sans peine, j'en suis sûr, combien cette maison coquette et ce joli jardin *où les citronniers fleurissent*, perdraient à ne pas être habités pendant tout ce temps-là. Si vous me refusiez, je croirais que vous n'aimez pas ces belles fleurs, ces massifs embaumés, ces festons de goyaviers et de vignes qui dépériraient loin de vous. A mon retour, nous règlerons nos comptes, et nous verrons qui de nous

Digitized by Google

deux sera le créancier ou le débiteur. En attendant, comme je suis aussi rigoureux que M. Vautour en matière de loyer, voici ce que *j'exige* pour le vôtre: vous me ferez quatre paysages représentant les sites que vous aimez le mieux dans les environs de Saint-Tropez; et, pour que vous ne m'accusiez pas de tricher, nous les ferons estimer par Paul Huet, qui veut bien m'accorder quelque amitié, et dont j'espère que vous ne renierez pas la compétence.

» Je voudrais bien, Madame, ne pas terminer là cette lettre.... Vous souffrez; je ne suis pas heureux; si, dans cette communauté douloureuse, je pouvais trouver le droit de ne pas être regardé par vous comme un étranger, je crois que mes peines seraient moins vives, et si je pouvais amoindrir les vôtres, il me semble que je serais presque consolé... Mais ce droit que j'usurpe pour un moment, rien, hélas ne le justifie. Je suis pour vous un inconnu, indifférent si je me tais, ou importun si je parle... J'arrête donc ma plume, en me bornant à vous rappeler le principal ou plutôt l'unique sujet de ma lettre. Vous savez, Madame, qu'il n'est pas de meilleure

Digitized by Google

consolatrice qu'une bonne œuvre : c'en est une que je vous demande; oh! ne me repoussez pas : autrement je croirais que votre douleur n'a pas pitié de ma tristesse, que votre isolement n'a pas pitié de ma solitude. Veuillez donc ne point m'accuser de présomption si je vous remercie d'avance, et si je réponds à votre bonté par le respectueux hommage de ma reconnaissance et de mon dévoûment.

» Vicomte CHARLES DE VARNI. »

— Est-ce mieux, cela? dit Charles en présentant cette lettre à Calixte Ermel.

Le notaire la lut; arrivé à la dernière ligne, il leva sur M. de Varni un affectueux regard où, à travers une vive expression d'attendrissement et de gratitude, on eût pu démêler peut-être quelque chose de semblable à une arrière-pensée malicieuse.

— Merci mille fois, Monsieur le vicomte! reprit-il; merci pour la mémoire de mon vieil ami Lazare;

Digitized by Google

merci pour le repos de la pauvre Ludovise ! Maintenant, il me paraît impossible qu'elle vous refuse.

La nuit s'était écoulée pendant cette longue causerie ; déjà, à travers l'ogive de la petite fenêtre, on pouvait voir s'éteindre peu à peu les étoiles, et la blancheur lactée du matin remplacer dans le ciel le bleu sombre de la nuit.

— Monsieur le vicomte ! dit alors le notaire, n'êtes-vous pas d'avis que le soleil, en se levant, ne doit pas nous trouver en prison ? Profitons des permissions illimitées que m'a données Beaucanteuil. Ainsi, une bonne étrenne au geôlier, un coup de brosse à nos habits, et sortons !

Cinq minutes après, Calixte Ermel et Charles de Varni, après s'être mis en règle et avoir comblé de munificences le geôlier, peu accoutumé à des prisonniers millionnaires, descendaient ensemble la rampe en pente douce, ourlée de pins d'Alep et d'épicéas, qui conduit du rocher des Doms à la ville. Charles paraissait rêveur :

Digitized by Google

— Et vous dites, murmura-t-il, que Ludovise est jeune et belle ?

— Elle a vingt-deux ans, et elle est belle ! répondit Calixte Ermel.

Et il ajouta à voix basse avec un sourire de satisfaction :

— Décidément, chez les hommes d'imagination, les blessures ne sont pas sans remède ! Cette fois, du moins, si l'image de Ludovise effaçait celle d'Esther, le baume aurait autant de douceur que la blessure avait de venin !

Digitized by Google

LE RAYON.

Digitized by Google

Digitized by Google

V.

MADAME DUNOYER A M. LE VICOMTE CHARLES DE VARNI.

Saint-Tropez, le 20 octobre 1846.

Madame Dunoyer a l'honneur de remercier monsieur le vicomte de Varni de son offre obligeante; elle en ressent vivement le prix; mais elle a le regret de ne pouvoir accepter.

Elle espère terminer, d'ici à quelques jours, avec

Digitized by Google

lord Milwood, l'affaire de la vente de sa maison; quelques difficultés de détail subsistent encore; dès qu'elles seront aplanies, madame Dunoyer s'empressera de faire passer à monsieur de Varni le capital et l'intérêt de la somme qui lui est due par la succession Lazare Dunoyer.

Elle le prie, en attendant, d'agréer, avec l'expression de ses regrets, celle de sa reconnaissance et de sa haute considération.

Digitized by Google

LE VICOMTE CHARLES DE VARNI A MADAME DUNOYER.

Avignon, le 5 novembre 1846.

Madame,

Si vous aviez pu deviner la peine que me causerait votre lettre, je suis sûr que vous ne me l'auriez pas écrite ; je crois du moins ne l'avoir pas méritée. Ce que vous appelez une offre obligeante était une prière... oh ! une prière bien cordiale, bien sincère, bien fervente, celle d'un frère à une sœur ! Il m'eût été doux de songer que vous demeureriez, quelque temps encore, dans cette maison aimée des fleurs, de la mer et du soleil, dans cette maison qui vous est chère, où tout vous parle de vos parens, et où parfois quelque vague rêverie aurait pu vous parler aussi de moi, comme d'un ami lointain.

Cette habitation charmante m'aurait offert un abri;

Digitized by Google

l'abri de ma pensée et de mon cœur! Je crois vous l'avoir dit, je suis sans famille, presque sans patrie: je n'ai qu'un ami, qui est aussi le vôtre, maître Calixte Ermel, et j'espérais que ce serait là, entre nous, un premier lien. Au milieu des hasards de la vie errante que je vais recommencer, j'aurais pu me souvenir qu'au bord de la mer, au penchant de vos collines embaumées, il y avait un toit paisible pour lequel je n'aurais pas été tout-à-fait étranger, une âme pure qui eût rattaché mon nom à une consolante image, une destinée mélancolique qui aurait gagné un peu de sérénité et de calme à être un moment en contact avec la mienne. Pour moi, qui ne tiens à rien, c'eût été là, dès aujourd'hui, l'ombre d'une patrie, d'un foyer, d'une amitié, d'une famille. Mon âme, altérée d'affection, se fût posée là, comme l'alcyon voyageur qui, ployant un instant ses ailes, se repose sur une de ces vagues qui se déroulent devant vos regards.

Vous ne l'avez pas voulu; pourquoi? je l'ignore. Pourquoi me préférer lord Milwood? Vous, fille de marin, pouvez-vous bien avoir de ces prédilections

Digitized by Google

pour la perfide Angleterre?... Voilà que je plaisante avec la tristesse dans l'âme... Ah! si je croyais que mes plaisanteries fussent mieux accueillies par vous que les témoignages d'une sympathie importune, je ferais tant que vous finiriez par sourire; à quoi bon? vous me repoussez; vous aimez mieux lord Milwood; vous êtes bien la maîtresse de disposer à votre gré de ce qui vous appartient, et je serais très ridicule d'y trouver à redire; hélas! je le suis peut-être déjà de persister à intervenir dans une existence qui veut me rester étrangère, à demander une affection qu'on me refuse, à offrir une amitié dont on ne se soucie pas.

Veuillez donc me pardonner et oublier l'indiscret qui a cherché à se rendre intéressant malgré vous. Dans quelques jours, je quitterai de nouveau Avignon, où maître Ermel me donne une aimable hospitalité. Mon premier essai pour me créer un lien, un sentiment et une asile, me réussit trop mal pour que je ne songe pas à rentrer au plus vite dans la vie nomade que j'ai menée jusqu'ici. Celui qu'on accueille et qu'on aime peut et doit rester sédentaire; celui à qui les cœurs se ferment n'a rien de mieux à

Digitized by Google

à faire qu'à s'étourdir, en courant le monde, sur son isolement et son abandon. Pourtant, je voudrais que mes voyages fussent désormais moins stériles, qu'il s'y ajoutât une pensée plus sérieuse et plus noble ; je renonce donc aux forêts et aux savanes de l'Amérique, et je me dispose à partir pour Alger, où un de mes anciens camarades de collége, en garnison ici, m'assure que je trouverai facilement du service comme volontaire. J'avoue que cette nouvelle province française a toujours exercé sur mon imagination des séductions puissantes ; j'aimerai à y vivre moitié en soldat, moitié en touriste, mêlant aux hasards et aux périls de la guerre les émotions de cette belle nature d'Orient, si colorée et si puissante..... Mais, vraiment, je suis inexcusable !... Voilà que je vous parle encore de moi, de mes projets, de mes rêves... Et que vous importe? Peut-être qu'à l'heure où je vous écris, vous terminez avec lord Milwood. Veuillez donc encore une fois, Madame, excuser un pauvre fou qui ne vous importunera plus, et croyez bien, je vous en supplie, à mon respectueux et inaltérable dévoûment.

CHARLES DE VARNI.

Digitized by Google

MADAME DUNOYER AU VICOMTE CHARLES DE VARNI.

Saint-Tropez, le 15 novembre 1846.

Monsieur,

C'est moi qui suis coupable; c'est moi qui me dénonce à vous comme une méchante femme; votre lettre m'a fait rougir de moi-même et des mauvais sentimens qui avaient dicté mon refus; ce refus, je le rétracte; vous serez mon acquéreur; je viens de congédier lord Milwood : l'Angleterre est battue par la France. En digne fille de Saint-Tropez, je ne pouvais faire moins pour l'honneur de notre pavillon.

Mais, si cette réparation tardive adoucit la peine que je vous ai causée, je vais vous adresser, en retour, une foule de demandes. D'abord, Monsieur, nous appellerons les choses par leur nom; ma franchise provençale se révolte à l'idée de ce mensonge mondain et poli à l'aide duquel je passerais pour vous rendre un service, lorsque c'est vous, au con-

Digitized by Google

traire, qui m'obligez avec une délicatesse dont aucune nuance ne m'échappe, et dont mon cœur vous sait gré ; je resterai donc votre locataire ; je ne quitterai pas cette maison que j'aime, où ma mère était née, où mon père est mort, à laquelle m'attachent les saintes images de la tombe et du berceau. Je ferai même pour vous, et ce sera un plaisir de plus, les tableaux que vous me demandez ; mais, en acceptant tout cela, il sera bien convenu que c'est vous qui êtes le bienfaiteur, moi l'obligée. et que votre main délicate, en réussissant à me donner cette joie, ne réussit pas du moins à me donner le change. Ensuite, Monsieur, vous renoncerez tout de suite à ce voyage à Alger, et à ce projet d'engagement volontaire, qui n'a pas le sens commun. Quoi ! à vingt-neuf ans, avec une belle fortune et un beau nom, vous voilà passant à l'état de conscrit, et ambitionnant l'honneur d'être nommé soldat sur le champ de bataille ! Et les cinquante degrés de chaleur ! et les fièvres ! et les Kabiles ! et les coups de fusil attrapés, sans gloire, dans une embuscade ! Tenez, je vous en dirais là-dessus jusqu'à demain : l'autre soir, une felouque de l'Etat a débarqué ici ; elle transportait des malades et des

Digitized by Google

blessés envoyés en congé dans leurs familles... Oh ! j'ai encore devant les yeux ces figures hâves, ces yeux vitrés, ces fronts blêmes, cet air de découragement et de détresse : mes larmes coulaient à la seule pensée des sœurs et des mères de ces malheureux jeunes gens ; et si, dans le nombre, j'avais eu un frère, un ami... N'en parlons plus, n'est-ce pas ? vous m'accordez encore ce second point, et vous restez dans le civil. Enfin, voici ma troisième demande : vous ne me questionnerez pas, vous ne chercherez pas à savoir pourquoi je vous ai refusé d'abord, pourquoi ma première lettre a été si cérémonieuse et si sèche. Accordez-moi cette grâce ; elle rendra plus doux et plus complet le plaisir que j'ai à pouvoir rester dans mon humble et riante maison. Vous le voyez, Monsieur, vous ne vous plaindrez plus de votre locataire ; car, pour consentir à accepter de vous une faveur, elle vous en demande trois autres. Même, s'il est vrai, comme vous me donnez envie de le croire, que vous ne comptiez pas avec vos amis, je réclamerai de vous, par dessus le marché, le droit de me dire votre dévouée servante,

Ludovise Dunoyer.

Digitized by Google

CHARLES DE VARNI A MADAME DUNOYER.

Avignon, 23 novembre 1846.

Oh! madame, que de bien m'a fait votre lettre! Soyez mille fois remerciée et bénie, vous qui avez une parole pour toutes les peines, un baume pour toutes les blessures! Maître Ermel me l'a bien dit. vous êtes une de ces femmes d'élite, destinées à réconcilier avec le monde, avec les affections tendres et douces, ceux que des chagrins et des mécomptes ont fait douter des autres et d'eux-mêmes! Près de ces âmes exquises, les âmes froissées trouvent à se ranimer et à guérir, comme, sous votre beau climat, les plantes délicates trouvent la chaleur et la vie. Merci encore! votre lettre m'ouvre une nouvelle existence; elle me donne ce qui me manquait jusqu'ici; je ne suis plus seul, je ne suis plus orphelin, je ne suis plus déshérité de tout lien et de toute famille. Pour moi, maître Ermel est presqu'un père, et ja-

Digitized by Google

mais il ne m'a été si cher que depuis qu'il m'a parlé de vous. Pauvre notaire ! si vous saviez de combien de questions je l'accable chaque soir, lorsqu'assis au coin de son feu, et les pieds sur les tisons, nous nous lançons dans de longues causeries ! Ces causeries sont toutes peuplées de vous ; involontairement, votre nom arrive sur mes lèvres ; Calixte me sourit avec complaisance, et alors !... nous voilà, comme la plume de madame de Sévigné, avec la bride sur le cou. Je ne puis me lasser de l'entendre rappeler tout ce qu'il y a en vous de bon et d'aimable, votre dévoûment à son vieil ami Lazare, votre courage au milieu des difficultés de cette succession, vos nombreux sacrifices pour conserver intact l'antique honneur de la maison Dunoyer, et, au milieu de tout cela, votre grâce souriante, votre esprit simple et charmant, vos talents, votre goût pour les arts, pour les mystérieuses harmonies du ciel et de la mer, pour tout ce qui élève et ennoblit l'âme. « Ludovise, me dit-il alors (oh ! pardon ! c'est lui qui parle !) est, après vous, la personne que j'aime le plus ; vous, comme mon fils, elle comme ma fille ! » Comment vous peindre, Madame, toute la diplomatie que je de-

Digitized by Google

ploie pour lui faire répéter cette phrase au moins deux ou trois fois par soirée? Car alors il me semble que vous êtes ma sœur!... ma sœur! oh! avec quel charme divin j'écris ce nom, si pur et si doux que tous les cœurs s'adoucissent et se purifient en le prononçant!

Pardon! ma plume court en avant de mes pensées; je l'arrête pour vous faire un aveu; grondez-moi bien. je le mérite, et tout m'est aimable venant de vous, même vos reproches. Je ne sais pas pourquoi l'on parle de la curiosité des filles d'Ève; nous aussi, nous sommes fils de cette commune mère, et nous avons eu, je vous l'assure, une bonne part dans l'héritage. Vous m'imposez une condition que je trouve bien lourde : c'est de ne jamais vous demander le motif de votre premier refus, de cette terrible lettre *à la troisième personne* qui m'a rendu si malheureux. Savez-vous bien, Madame, qu'il y a là de quoi faire trotter une imagination plus paisible que la mienne, et que je suis tenté d'imiter cette petite fille à qui ses parents, embarrassés de ses questions, avaient ordonné de n'en plus faire, et qui demanda *pourquoi*

Digitized by Google

il ne fallait pas demander *pourquoi?* Oui, Madame, je vous avoue humblement que je me creuse la tête, depuis huit jours, pour deviner à quel mystérieux motif je dois attribuer ce changement soudain, la cérémonieuse brièveté de votre première lettre et la délicieuse cordialité qui respire dans la seconde. J'ai beau chercher, ruminer, discourir avec moi-même; je ne trouve aucune réponse raisonnable. Ainsi donc, Madame, puisque nous sommes en train de conclure des ventes, des achats, des locations et des marchés, voulez-vous que nous transigions encore sur ce point? Je souscrirai à toutes les autres conditions que vous m'imposez : je ne partirai pas pour l'Afrique; je me résignerai au rôle officiel de bienfaiteur; mais vous me pardonnerez le mouvement de curiosité auquel je cède en ce moment : vous qui êtes si gracieuse et si bonne, ne faites rien à demi; ne me laissez pas me consumer dans mon ignorance; dites-moi tout; je suis sûr que j'y trouverai une raison de vous aimer davantage, de vous remercier avec plus de ferveur encore, de me dire, avec plus d'entraînement et de bonheur, votre tout dévoué,

CHARLES DE VARNI.

Digitized by Google

CHARLES DE VARNI A MADAME DUNOYER.

Avignon, 7 novembre 1846

Quinze grands jours, et pas un mot de vous! Pas une ligne de réponse à la lettre où je vous remerciais de ce qui me rendait si heureux! Que vous ai-je fait? Vous ai-je déplu sans le vouloir? Cette curiosité dont je n'ai pu retenir l'expression, vous a-t-elle offensée? Vous repentez-vous déjà d'avoir laissé tomber sur mon isolement un rayon d'amitié et d'espoir? Ah! il fallait persister dans vos premiers refus! Il ne fallait pas m'écrire cette page si affectueuse et si douce que j'ai relue tant de fois! Il fallait me laisser partir, chercher, dans une vie nouvelle, la distraction et l'oubli! L'oubli! m'est-il possible maintenant? Je ne vous connais pas, et pourtant votre image est sans cesse présente à ma pensée; j'ai si souvent forcé maître Ermel à me faire votre portrait! Grâce à lui, votre regard et votre sourire existent pour moi, comme si je vous avais vue déjà me sourire et me regarder!

Digitized by Google

Ce bien-là, vous ne pouvez plus me le reprendre, car ce n'est pas vous qui me l'avez donné : pourquoi donc me l'envier ? Pourquoi vouloir que je retombe dans cette solitude d'esprit et de cœur, si dangereuse et si cruelle ? Ma lettre était-elle indiscrète ? Ai-je dépassé les bornes de la reconnaissance et du respect ? Sommes-nous donc soumis à cette déplorable stratégie mondaine, à cette nécessité de chicaner sur les mots et sur les syllabes, nous qui sommes affranchis de tout lien, qui ne relevons que de notre conscience et de Dieu ? S'il en est ainsi, Madame, je n'ai qu'à vous demander pardon ; je vous avais mal jugée ; j'avais cru que vous liriez dans la sincérité de mon âme, et que vous n'auriez rien à repousser là où je n'avais rien à feindre ! Qu'avais-je dit de si coupable ?... Oh ! c'est vrai, je m'en souviens à présent ; l'aimable nom de sœur s'était glissé sous ma plume : c'était trop exiger, n'est-ce pas ? Une sœur est si indulgente et si tendre ! Aucune arrière-pensée ne l'arrête ou ne l'effraie, lorsqu'il s'agit d'épargner un chagrin, de détourner un péril : une sœur, c'est l'ange gardien visible, le gracieux intermédiaire entre la mère et l'épouse, tenant de l'une par la bonté et le dévoûment,

Digitized by Google

de l'autre par la jeunesse et le charme. Si vous aviez accepté cette place auprès de moi!... mais je le sens maintenant ; rien ne justifiait cette ambition et cette espérance. De quel droit voulais-je vous contraindre, moi étranger et inconnu, à intervenir ainsi dans ma vie? L'amitié s'obtient-elle de force? Le cœur n'est-il pas libre de disposer, à son gré, de ses affections? Oui, j'avais tort..... ne me punissez pas avec trop de rigueur ; écrivez-moi seulement un mot pour me dire que vous me pardonnez ; un mot qui rompe ce silence de glace, qui rétablisse entre nous un lien, si léger qu'il soit! Ménagez ma pauvre tête, mon imagination toujours prête à courir les grands chemins! Si vous l'exigez, je m'engagerai formellement à ne plus troubler votre repos ; je ne vous écrirai plus ; vous ne saurez plus si j'existe ; je redeviendrai pour vous l'inconnu d'il y a deux mois. Si, comme je le crains, c'est là votre secret désir, si c'est pour moi le seul moyen de ne pas vous déplaire, je m'y résignerai sans murmure ; mais ce dernier sacrifice mérite une récompense : oh! par pitié, accordez-la moi en m'érivant ces deux lignes que je réclame, ces deux lignes qui me diront si je dois de nouveau me regar-

Digitized by Google

der comme tout-à-fait seul, comme tout-à-fait malheureux.

J'ai l'honneur d'être, Madame, avec le respect le plus profond, votre humble et dévoué serviteur,

CHARLES DE VARNI.

MADAME DUNOYER AU VICOMTE CHARLES DE VARNI.

J'envoie, Monsieur, à l'adresse de maître Calixte Ermel, à Avignon, le premier tableau que je viens de terminer pour vous. Soyez assez bon, je vous prie, pour m'en accuser réception, pour ne pas me garder rancune de mon silence, et pour croire aux sentimens sincères de votre dévouée servante.

LUDOVISE DUNOYER.

Digitized by Google

LE VICOMTE CHARLES DE VARNI A MADAME DUNOYER.

Avignon, le 22 décembre 1846.

Mais, Madame, ce tableau... non, je ne me trompe pas... ce n'est pas une vue de Saint-Tropez ; c'est une vue de l'Oberland ! c'est la vallée de Lauterbrunn, prise du haut des pentes escarpées de la petite Shédeck ! Oui, je reconnais, à ne pouvoir m'y méprendre, tous les détails de cet admirable paysage : la cascade, le chalet, le mince et hardi sentier circulant à travers la montée rapide dont les plis le cachent et le découvrent tour à tour comme les tronçons d'un serpent coupé... et, au bas, ce groupe de voyageurs s'acheminant précipitamment vers le chalet, pour éviter l'orage qui s'amasse et se déchire aux pointes des montagnes : rien n'y manque ; ce tableau fait partie de mes souvenirs, et, en le retrouvant sur cette toile, je me demande par quelle mystérieuse magie vous avez pris, dans mes impres-

Digitized by Google

sions de voyage, cette page à demi effacée déjà, pour me la rendre vivante, colorée, splendide, baignée dans les humides rayons d'une soirée d'été, rajeunie par la puissance de votre pinceau !..... Au nom du ciel, pourquoi avez-vous choisi ce site lointain, au lieu de Saint-Tropez et de ses rives? Est-ce le hasard? Y a-t-il dans ce choix un but que j'ignore, une allusion à un temps que j'oublie? Saviez-vous que j'ai habité la Suisse, que j'ai parcouru ce sentier de Lauterbrunn? Avez-vous voulu me causer un plaisir, ou me donner une leçon? Qui êtes-vous? quel est votre secret, vous qui évoquez le passé dont on ne veut plus, vous qui fermez l'avenir auquel on aspire? Je vous en conjure à genoux, ne me faites pas trop long-temps attendre l'explication de cette étrange énigme ; je le sens, je le sais, j'en suis sûr, ma raison n'y résisterait pas! Voilà deux mois que mon âme est remplie de vous ; vingt fois, depuis ce temps, j'ai voulu partir, dire adieu à ce pauvre Calixte qui ne comprend rien à mes extravagances : une force invincible me retient ; le pôle est à Saint-Tropez ; mon âme y revient sans cesse, ramenée par un irrésistible aimant.... Oh ! par pitié, dites-moi

Digitized by Google

tout; votre image m'a été salutaire; grâce à elle, grâce à vous, j'ai pu renoncer, sans déchirement et sans désespoir, à une illusion trompeuse que j'aurais cru ne pouvoir détacher de mon cœur qu'en le brisant; j'ai pu, après un récit horrible qui me montrait ma famille et ma jeunesse vouées à des malheurs héréditaires, me sentir renaître à une vie nouvelle... Voudriez-vous être à votre tour mon mauvais génie? J'ai assez souffert, j'ai eu assez à redouter de la méchanceté des hommes, des conditions fatales de ma destinée; soyez pour moi le rayon qui finit l'orage, et non pas l'éclair qui le continue. Je vous en prie, les mains jointes, dites-moi pourquoi vous avez choisi cette vue de l'Oberland; autrement, je croirais que vous prenez plaisir à l'anxiété qui me consume, à l'inquiétude qui me tue; je croirais que vous vous repentez du bien que vous m'avez fait, et que, par un raffinement inexplicable, vous n'avez voulu que me faire changer de désespoir, au lieu de consentir à me consoler.

CHARLES DE VARNI.

Digitized by Google

MADAME DUNOYER A CHARLES DE VARNI.

Saint-Tropez, le 30 décembre 1846.

Je le reconnais, Monsieur, la dissimulation est impossible à certaines âmes; elle leur va mal, elle leur porte malheur; coupables en y recourant, elles le sont encore lorsqu'elles veulent la réparer; c'est ce qui m'arrive aujourd'hui.

Vous n'êtes pas un inconnu pour moi. La santé de mon mari me força, l'an dernier, d'aller passer avec lui la saison des eaux à Uriage; une fois là, comme il ne se remettait pas, le médecin lui conseilla de faire un voyage en Suisse, au lieu de retourner directement à Saint-Tropez, où l'attendaient des préoccupations pénibles. Je l'accompagnai, et nous parcourûmes ensemble, plutôt en malades qu'en touristes, ces pittoresques contrées.

Mon mari était le plus excellent des hommes; mais, hélas! il portait déjà en lui le germe de la maladie

Digitized by Google

qui devait me l'enlever trois mois plus tard ; le mauvais état de ses affaires, les difficultés toujours croissantes contre lesquelles il luttait, et qui lui apparaissaient plus menaçantes à mesure qu'il restait plus long-temps éloigné du logis, avaient en outre altéré l'égalité de son humeur, et donné à son caractère ces alternatives d'abattement et d'irritation, trop bien connues de tous ceux qui ont eu à consoler des malheureux ou à soigner des malades. M. Dunoyer était donc un triste compagnon de voyage pour une femme de vingt ans, un peu artiste, et qui, se trouvant pour la première fois en face de cette belle nature, eût voulu s'enivrer de grand air, de parfums alpestres, de brise, de verdure et de soleil. Dieu permit cependant que moi, qui devais tant à M. Dunoyer, qui lui avais voué une reconnaissance et une tendresse filiales, je n'eusse aucun mouvement de mauvaise humeur, et que, pendant tout ce voyage, aucun autre sentiment ne dominât dans mon âme que l'ardent désir de ramener mon mari à Saint-Tropez, consolé et guéri.

Une fois, cependant, une velléité de révolte dont

Digitized by Google

personne heureusement ne put se douter, se manifesta dans mon pauvre cœur. Nous étions arrivés, un soir, à Interlaken; mon mari, horriblement fatigué, voulut, par un caprice assez familier aux malades, être servi dans la salle commune; on nous dit que nous souperions avec trois étrangers; et, en effet, nous trouvâmes, au coin de la cheminée, trois personnes : une femme et deux jeunes gens.

Cette femme était si belle et si élégante, que je me sentis, moi, pauvre bourgeoise de Provence, profondément humiliée en prenant place auprès d'elle; parmi les deux jeunes gens, il y en avait un qu'elle appelait son frère; l'autre... oh! comment vous peindre, Monsieur, de quelle expression d'amour s'animait son visage, chaque fois qu'il tournait ses regards vers cette femme! et, quand il lui parlait, quelle émotion, quel frémissement dans sa voix! En ce moment, une bien mauvaise pensée s'empara de moi; je regardai mon mari, dont la figure, éteinte par les soucis et par l'âge, ne répondait plus à la bonté de son cœur; je le vis penché, avec une avidité maladive, sur son assiette, où j'étais obligée de lui dis-

Digitized by Google

puter les morceaux comme à un enfant... Je me dis (oh! Monsieur! combien il faut que j'aie confiance en vous pour vous avouer ces pensées coupables!), je me dis que, moi aussi, j'aurais pu épouser un homme d'un âge proportionné au mien, qui m'aurait aimée, qui m'aurait regardée... comme vous regardiez cette femme! car c'était vous, Monsieur; pourquoi chercherais-je à donner à ce simple récit ces détours artificiels qui rendent l'intérêt plus vif en suspendant la curiosité? C'était vous. Quelques heures après, l'hôte m'apporta, selon l'usage, le registre où les voyageurs s'inscrivaient : j'y lus ces trois noms tout fraîchement tracés : *la marquise Ottavia Belpérani; Simon d'Arrioules; le vicomte Charles de Varni;* et je me rappelai qu'en vous parlant, votre compagnon vous avait appelé Charles; je ne pouvais donc me tromper.

Votre nom éveilla en moi d'autres impressions: comme, depuis deux ans, mon mari m'avait chargée de la tenue de ses livres, et que j'étais d'ailleurs en correspondance suivie avec maître Calixte Ermel, je savais qu'il avait placé dans notre maison une som-

Digitized by Google

me considérable, faisant partie de votre fortune. Vous étiez notre créancier... Quel bizarre dédale que l'âme humaine ! je m'emparai de cette idée assurément bien secondaire; je m'y cramponnai, pour justifier le sentiment d'irritation que j'éprouvais en songeant à vous; je me persuadai que je ne vous en voulais que de cet argent, de cette créance dont vous étiez, à coup sûr, bien innocent! Je découvris cent raisons de vous trouver déplaisant; je calculai (et tout cela en quelques minutes) que, puisque la belle personne à qui vous parliez avec tant de passion ne portait pas votre nom, et n'était par conséquent pas votre femme, vous étiez probablement lancé dans quelque pitoyable intrigue, ce qui annonçait un bien pauvre esprit. En un instant, vous fûtes pour moi un extravagant, un fat, un mauvais sujet... Sbrigani s'était épris de M. de Pourceaugnac, à cause de la grâce avec laquelle il mangeait son pain : je n'aurais pas pu douner, pour expliquer mon antipathie subite, de meilleure raison que Sbrigani.

Je ne sais non plus à quelle singulière idée je cédai en prenant la plume pour m'inscrire, à mon tour,

Digitized by Google

sur ce registre. Je ne voulus pas que, s'il retombait entre vos mains, si vous désiriez savoir avec qui vous aviez soupé, vous fussiez mis sur la trace d'un nom que des relations d'affaires pourraient replacer plus tard sous vos yeux : je ne voulus pas laisser subsister entre nous même ce fil imperceptible ; et je n'écrivis sur ce livre que mon nom de jeune fille : « Ludovise Gérard. »

Le lendemain, nous fîmes, mon mari, et moi, la course longue et classique d'Interlaken à Lauterbrunn. La maladie ayant miné ses forces, il parcourut cette distance sur un de ces chevaux de montagnes qui ont le pas si égal et si sûr. Moi, je suivais à pied, heureuse de marcher, de respirer, de vivre. Le temps était si beau, les rayons du matin se jouaient si bien à travers le paysage, que je me sentis peu à peu pénétrée par cette douce et balsamique influence. A mesure que je gravissais ces montagnes aux pentes fleuries, au front perdu dans l'azur, il me semblait que mon âme respirait des pensées meilleures, comme ma poitrine était vivifiée par un air plus pur. J'eus honte de moi-même, de ma mauvaise hu-

Digitized by Google

meur de la veille, des velléités de haine et de colère que vous m'aviez inspirées. Je cherchai à en démêler le motif, et je reconnus bientôt que notre dette n'y était pour rien, que je vous en voulais de cet amour que vous paraissiez ressentir pour une autre. Je compris combien j'avais été injuste et folle : envie, irritation, soupçons calomnieux, mécontentement de mon sort, injustice envers mon mari, j'avais commis toutes ces fautes en une seule; je ressentis un repentir sincère, et, pour être sûre de ne plus retomber dans les mêmes torts, je me promis bien de ne plus songer à vous.

Vers le milieu de la journée, mon mari se sentant fatigué, nous entrâmes dans un chalet où il prit quelques heures de repos. J'en profitai pour fouiller dans mon léger bagage d'artiste; je m'emparai d'un carton, d'un pliant et d'un crayon, et j'allai, quelques centaines de pas plus loin, dessiner la vue de cette magnifique vallée de Lauterbrunn; je m'étais appuyée contre le tronc d'un gros chêne, sentinelle avancée d'un massif de grands arbres qui couvraient tout ce plateau, et, par leurs ombres vigoureusement

Digitized by Google

massées, faisaient paraître plus lumineux et plus limpides les fonds et les lointains. Mon travail commençait à m'absorber, lorsque j'entendis au-dessus de moi, dans le sentier qui serpentait à travers ces arbres, des voix jeunes et joyeuses, parmi lesquelles je distinguai la vôtre : je fus honteuse de sentir mon crayon trembler dans mes doigts, et cette impression pénible dont je me croyais délivrée, pénétrer de nouveau dans mon âme. Je vous rendis responsable de cette *rechute* ; il me sembla que, si nos regards se rencontraient en ce moment, vous me seriez odieux. Je me cachai donc de mon mieux derrière le tronc séculaire de mon chêne, et j'en fis une sorte d'observatoire d'où mes yeux se dirigèrent de votre côté. Soit hasard, soit à dessein, le frère de madame Ottavia Belpérani avait couru en avant : vous étiez seul avec elle ; vous lui donniez le bras ; il y eut un instant où son pied glissa sur ce sentier rapide ; je vous vis pâlir, et, une seconde après, votre figure étincela de plaisir, parce qu'obéissant à un léger mouvement de frayeur, Ottavia s'était appuyée sur vous avec plus d'abandon. Grâce à l'extrême pureté de l'air, j'entendais quelques-unes de vos paroles ; vous lui par-

Digitized by Google

liez avec tendresse, et elle répondait languissamment... Quelques minutes après, je cessai de vous entendre, mais je vous vis long-temps encore, sur le sentier qui courait jusqu'à Lauterbrunn, vous, doucement incliné vers elle ; elle, mollement appuyée sur vous... Le soir, nous logeâmes dans la même auberge ; mais je décidai mon mari à ne pas sortir de sa chambre ; j'y passai la soirée auprès de lui ; le lendemain, avant le jour, vous étiez partis dans une direction différente, et nous ne nous sommes plus revus.

Maintenant, Monsieur, pardonnez-moi, je vous a tout dit, et probablement tout expliqué. Dans ma vie simple, calme et triste, mais sans remords et sans trouble, votre souvenir, par un singulier hasard, se rattachait pour moi au seul moment de mon existence où un sentiment dont je n'ai pas été maîtresse, et dont j'ai reconnu l'absurde injustice, m'a rendue coupable envers Dieu, envers mon mari et envers moi-même. Je sais bien qu'au fond vous n'y étiez pour rien, et que tout homme jeune que j'aurais vu donnant, dans les mêmes circonstances, les mêmes marques d'amour à une femme jeune et belle, aurait

Digitized by Google

éveillé en moi la même impression de mécontentement, de contrariété et d'envie. Aussi, suis-je impardonnable d'associer ce souvenir au vôtre. Cette prévention cependant a été assez forte pour me faire refuser d'abord l'offre obligeante que renfermait votre première lettre, et à laquelle vous aviez su donner une forme si délicate. J'aimais mieux avoir affaire à lord Milwood, à un étranger dont je ne connaîtrais jamais que les bank's-notes, que devenir votre obligée et entrer en relations avec vous. Ensuite, j'ai rougi de mon entêtement, de mon refus; je me le suis reproché, surtout lorsque j'ai vu, par votre seconde lettre, que votre imagination (un peu trop romanesque, permettez-moi de vous le dire!) prenait au tragique ma réponse négative, et que vous alliez, peut-être par ma faute, tenter de nouvelles aventures et courir de nouveaux périls. C'est alors que je vous ai écrit pour vous dire que j'acceptais, et pour vous prier en même temps de ne pas me demander pourquoi j'étais revenue, d'une façon si subite et si complète, sur ce malencontreux refus. Votre lettre n'a pas été tout-à-fait telle que je l'espérais, que je la désirais... Je cherchais comment je devais

Digitized by Google

vous répondre; et, pendant que je m'adressais cette question, le temps s'écoulait. Vous m'avez écrit une quatrième fois... il y avait plus d'exaltation dans vos idées, plus de tristesse dans votre langage : je ne sais comment cela s'est fait; involontairement, j'ai repris dans mes cartons le croquis que j'avais rapporté de la vallée de Lauterbrunn; je m'étais promis de le brûler; je n'en avais pas eu le courage; les auteurs ont de ces faiblesses! Pendant que je rêvais à la façon dont je devais vous répondre, ce croquis, se transformant sous mes doigts, est devenu un tableau; je me suis souvenue que j'en avais quatre à faire pour vous, en échange de mon année de loyer; j'ai pensé que celui-là serait le premier, qu'il n'était pas trop mal réussi, et que vous aimeriez autant la vue d'un paysage qui vous rappelait sans doute de doux souvenirs, que celle d'un site inconnu qui ne dirait rien, ni à votre mémoire, ni à votre cœur.

Voilà toute l'histoire, Monsieur, et j'ai honte qu'il y en ait si long : j'ai voulu tout vous dire; car rien ne me pesait plus que ces déguisemens, ces détours et ces réticences. Vous voyez que le tout est bien

Digitized by Google

simple, et que cette énigme sera moins meurtrière que celle du Sphinx. A présent, je vous adresserai à mon tour une dernière prière. Je suis une pauvre femme très simple, très bourgeoise, pour qui le premier bien, à défaut de bonheur, doit être la tranquillité et le calme. Vous vous direz sans doute qu'après avoir adouci, avec une si gracieuse obligeance, les tristes détails qui ont suivi pour moi la mort de M. Dunoyer, il serait mal à vous d'apporter dans mon existence un élément d'émotion et de trouble que je ne dois pas connaître. J'ai peu d'expérience; mais il me semble qu'une femme de vingt-deux ans ne peut pas être sœur, par le cœur, d'un jeune homme de vingt-neuf, quand elle ne l'est pas par le sang; ce sont là des illusions de roman, et, comme je n'en ai jamais lu, peut-être je m'en exagère la portée. Voici donc ma prière : vous m'écrirez encore une lettre bien courte et bien sage, pour me dire que vous me pardonnez toute cette pitoyable série de petites rancunes sans motif et de sottes réticences sans excuse. Ensuite, notre correspondance en restera là; vous rentrerez dans le monde, non pas pour vous faire Spahis ou Bédouin,

Digitized by Google

mais pour y vivre selon votre rang, et vous créer plus tard une famille de votre choix. L'homme n'est pas plus fait pour voyager constamment dans le pays des songes, que pour courir sans cesse les grandes routes; pour être éternellement rêveur, que pour être éternellement touriste. Revenez donc de bon cœur à la vie positive; la réalité a ses devoirs et l'illusion ses dangers.

Quant à moi, je ferai des vœux sincères pour votre bonheur; je ne songerai à vous qu'avec une vive reconnaissance pour ce temps de répit que je passe dans ma chère maison de Saint-Tropez, et je me dirai constamment, du fond de l'âme, votre dévouée servante,

LUDOVISE D.

Digitized by Google

CHARLES DE VARNI A MADAME LUDOVISE DUNOYER.

Avignon, 8 janvier 1847.

Oui, Madame, ma lettre sera courte; elle sera sage; car quelle sagesse plus grande que celle qui consiste à assurer le bonheur de sa vie?

Maître Calixte Ermel se charge de vous dire ce qu'était la marquise Ottavia Belpérani; moi, je n'en ai pas le courage, et il m'a semblé d'ailleurs qu'il y aurait pour votre regard et pour votre cœur quelque chose de moins blessant, à ce que ce nom et cette image fussent retracés par la plume du bon notaire que par la mienne.

Moi, voici ce que j'ajoute à sa lettre : je vous aime, et je vous demande, comme le seul bonheur que je puisse espérer en ce monde, de vouloir bien m'accorder votre main.

CHARLES DE VARNI.

Digitized by Google

MADAME DUNOYER A M. CHARLES DE VARNI.

Saint-Tropez, 17 janvier 1847.

Je vous l'ai déjà dit, Monsieur, je ne connais pas le langage et le cérémonial de la vie mondaine; j'ignore comment une femme plus civilisée que moi répondrait à votre démarche; mais je me croirais coupable de dissimulation et d'hypocrisie si je ne vous disais pas qu'elle m'a causé une vive émotion, et que j'en garde une reconnaissance profonde. Oui, au milieu de mes soucis et de mes chagrins, à travers l'uniforme mélancolie d'une destinée que couvre un voile de deuil et que j'ai vouée d'avance à la médiocrité, à la résignation et au travail, ce sera pour moi un doux souvenir que celui du moment où un homme tel que vous m'a jugée digne d'être sa compagne. Que le sentiment qui vous a dicté votre lettre soit plus spontané que réfléchi; que je doive y voir l'élan d'une imagination romanesque plutôt que

Digitized by Google

l'infaillible instinct du cœur, j'aurais certainement mauvaise grâce à vous chicaner là-dessus ; je ne dois apprécier que la démarche en elle-même, et elle est assez honorable pour que je vous en remercie. Peut-être ai-je tort de vous parler avec cette franchise ; ce qui me rassure, c'est ce que je vais ajouter. Non, Monsieur, je ne dois pas prendre au mot un entraînement dont vous vous repentiriez plus tard. Songez qu'il ne s'agit pas cette fois d'une maison à vendre ou à louer, mais de deux existences à fixer pour jamais. Songez qu'en acceptant je deviendrais responsable, non seulement de votre malheur si je ne réussissais pas à vous rendre heureux, mais du mien si je trouvais dans cette union des déceptions et des larmes. Je sais bien que vous ne me reprocheriez jamais ni ma pauvreté, ni l'humilité de ma condition, ni l'imprudent coup de tête qui nous aurait donnés l'un à l'autre ; et pourtant, je le sens, pour me causer d'horribles souffrances, il suffirait d'un mot, d'un geste, d'un nuage, d'une ombre qui trahirait malgré vous-même ce qui se passerait en vous. Je suis susceptible et fière comme toutes les personnes qui, n'ayant pour noblesse qu'une certaine dignité

Digitized by Google

morale, craignent de la compromettre ou de la laisser offenser. Si je m'apercevais qu'une arrière-pensée de regret vînt peu à peu me dérober votre affection, je ne me pardonnerais pas de m'être confiée en elle, et chacun de mes remords creuserait un nouvel abîme entre nous. Je serais plus malheureuse que les femmes qui trouvent dans leur ménage des chagrins immérités; ceux-là, on doit avoir tant de plaisir à les pardonner! Mais souffrir par ma faute, être obligée à la fois de m'accuser et de douter de vous, ce serait un affreux supplice. Par pitié pour moi et pour vous-même, ne m'y exposez pas!

Cette lettre est déjà trop longue; je la résume en quelques lignes : vous êtes millionnaire, et je suis pauvre; vous portez un beau nom, et je suis une humble plébéienne. Enfin, dans la seule rencontre qui nous ait placés un moment en face l'un de l'autre, je vous ai vu et vous ne m'avez pas regardée. Que d'amour ne faudrait-il pas pour aplanir les deux premiers de ces obstacles, et comment, en songeant à la troisième de ces objections, croire à un amour sérieux et durable?

Digitized by Google

Quoi qu'il en soit, Monsieur, je veux finir cette lettre comme je l'ai commencée, en vous assurant que la vôtre m'a vivement émue, que, pour repousser la demande qu'elle contient, il m'a fallu réfléchir, et que ce refus, inspiré par une prévoyance dont vous me saurez gré plus tard, ne change rien à ma reconnaissance et à mon dévouement.

LUDOVISE D.

Digitized by Google

CHARLES DE VARNI A MADAME LUDOVISE DUNOYER.

Avignon, 27 janvier 1847.

M'accuserez-vous, Madame, d'une sagacité trop peu respectueuse si je réponds d'abord à ce que vous appelez votre troisième objection ? Nous nous sommes rencontrés une fois ; vous m'avez vu, et je ne vous ai pas regardée : voilà du moins ce que vous me dites. Eh bien ! Madame, détrompez-vous : notre rencontre à Interkalen était, au contraire, vivante dans mon souvenir. Vous savez aujourd'hui, par les révélations de maître Calixte Ermel, ce que c'était que cette idole, cette Ottavia Belpérani, dont j'étais alors occupé. Vous savez aussi par quel fatal enchaînement de circonstances j'avais été amené à croire que cette Ottavia était digne de mon affection. Mais ce que vous ne savez pas, ce que vous ne pouvez pas savoir (car je ne me l'explique à moi-même que depuis quelques jours), c'est le sentiment bi-

Digitized by Google

zarre que j'éprouvai en vous voyant entrer dans la salle à manger d'Interlaken. Quoique rien ne pût me mettre sur la trace du plan diabolique de Simon, il m'arrivait souvent, auprès de sa prétendue sœur, de me demander si ces alternatives de coquetterie et de froideur, ces gradations habiles de langueur encourageante ou d'irritante réserve, n'étaient pas trop savantes, trop calculées, si un peu d'amour sincère pouvait se concilier avec tant d'art, et si je trouverais un bonheur sans mélange dans cette affection où l'azur touchait de si près à l'orage, le calme plat aux brises embaumées. Ces réflexions inquiétantes m'avaient justement assailli pendant toute la journée qui précéda le soir où je vous vis. Lorsque vous entrâtes dans cette salle, donnant le bras à ce pauvre sexagénaire, vieux par l'âge, par la souffrance et par le chagrin, il me sembla voir apparaître le génie du dévouement et de la bonté. Que je vous trouvai belle et touchante, dans vos simples vêtements de voyage! Avec quel attendrissement je remarquais les soins attentifs, les délicates prévenances dont vous entouriez votre pâle et débile compagnon! Un parallèle involontaire se présenta, en ce moment,

Digitized by Google

à ma pensée ; avec cette rapidité d'impressions que je vous signale comme un de mes défauts, mais dont l'effet du moins était salutaire en cette circonstance, je vous comparai à la brillante Ottavia. Je me dis qu'il y avait, dans cette beauté timide, dans cet ensemble de simplicité et de grâce, des promesses de bonheur que j'avais tort peut-être d'attendre de cette femme au front superbe, qui semblait plutôt faite pour l'éclat, la vanité et le plaisir, que pour les joies intimes et les tendresses ignorées. — Oh! me disais-je, me mettre tout-à-coup à la place de ce vieillard morose et malade qu'elle ne peut aimer qu'à l'aide d'un perpétuel sacrifice! à ce dévouement résigné, à cette tendresse filiale, substituer une tendresse plus douce et plus passionnée ; voir se ranimer peu à peu, sous le souffle d'un amour jeune comme elle, ce regard amorti par l'abnégation et la patience, ce beau front incliné sous le poids de mystérieux ennuis! — Tel fut mon rêve, et je dois vous avouer avec la même franchise, qu'il ne dura qu'une minute. Ottavia me devina-t-elle? Son instinct de femme lui fit-il craindre la rivale que venait de lui donner ce rêve d'un moment? Je l'ignore : ce dont je me souviens, c'est

Digitized by Google

qu'à l'instant ses manières envers moi changèrent. Pendant toute la journée, elle avait été froide, quinteuse, désespérante de coquetterie et de caprice. Ce soir-là, elle devint affectueuse et bonne; et, sa stratégie féminine déplaçant tout-à-coup les rôles, ce fut elle qui se montra soumise, tendre et triste; ce fut elle qui parut redouter de ne pas être assez sérieusement aimée, et qui, par cette nouvelle feinte, m'amena à redoubler d'éloquence et de passion.

Voilà, Madame, pourquoi, pendant le cours de cette soirée, vos regards purent surprendre, entre la fausse marquise et moi, une pantomime expressive dont mon cœur a trop de honte aujourd'hui pour qu'il ait besoin de vous en demander pardon. Voyez pourtant comme ces heures singulières, qui semblaient élever une barrière entre nous, nous unissaient en même temps par d'imperceptibles liens ! Pendant que vous ressentiez contre moi un mouvement d'irritation et de mauvaise humeur dont je suis tenté de me réjouir, je vous remerciais intérieurement d'avoir, par votre seule présence, provoqué ce changement dans les manières d'Ottavia, et forcé presque

Digitized by Google

cette fière souveraine à douter de sa toute-puissance... Que vous aviez raison de parler de cet étrange dédale qu'on appelle le cœur de l'homme ! Assurément, je n'étais amoureux que d'Ottavia ; et cependant je n'étais pas fâché qu'elle vous trouvât assez redoutable pour que son repos en fût troublé, et pour qu'elle s'efforçât de me faire croire à son amour, au lieu de se montrer si sûre du mien. Ainsi, vous ne cessiez pas de m'être présente, au milieu même des pensées qui me ramenaient à ma séduisante compagne ; mon âme ressemblait à ces ondes agitées où se confondent et se mêlent les images qui s'y réfléchissent.

Quelques heures après, lorsque je fus seul dans ma chambre et que je voulus recueillir les impressions de cette soirée, je vous y retrouvai encore. Abandonné à moi-même, délivré de l'espèce de fascination qu'Ottavia exerçait sur moi, je fus de nouveau frappé du contraste qui me la montrait insouciante et splendide comme une fête, tandis que vous m'apparaissiez, dans un repli caché de mon cœur, suave et douce comme ces fleurs qui ne se révèlent que par

Digitized by Google

leur parfum. Pour calmer l'agitation de mon esprit, j'ouvris ma fenêtre et respirai avec délices l'air de cette belle nuit. La Yung-Fraü découpait son immense dôme de neige et de glace sur le sombre azur du ciel, où ruisselaient des milliers d'étoiles. Pardonnez à mes folies de rêveur et de poète! j'en choisis deux, l'une étincelante comme un diamant, l'autre pâle et à demi voilée; et ces deux étoiles devinrent encore pour moi l'image de ce qui se passait dans mon cœur. Où serait le bonheur? murmurais-je. Celle-là est bien brillante et bien belle; mais elle a, dans son éclat même, quelque chose de la dureté glaciale de ces neiges éternelles où se baigne sa lueur; l'autre élève à peine son front timide au-dessus de l'horizon lointain; mais l'on dirait qu'elle sourit à la terre, et qu'elle verse aux collines embaumées un peu de sa douce clarté. En ce moment, comme pour donner une autre forme à ma rêverie, le prélude d'une valse arriva à mon oreille : c'était Ottavia, à qui l'on avait donné l'appartement principal, où se trouvait un piano, suivant l'usage des auberges suisses, et qui, pour se rappeler à moi peut-être, jouait, de ses doigts agiles, des variations de

Digitized by Google

Thalberg. En même temps, je jetai les yeux vers une fenêtre placée à l'angle du bâtiment, et où l'on voyait encore de la lumière. Quelque chose me disait que vous étiez là. En effet, à cette faible clarté, je vous vis, passant de cette chambre à la chambre voisine, sans doute pour donner à M. Dunoyer les soins que réclamait son état de souffrance et de fatigue ; puis, vous revîntes; vous vous mîtes à genoux, les mains jointes, et il me sembla que mon cœur, en cet instant, priait avec vos lèvres... Oh! oui, cette prière commune, élevée vers Dieu par deux âmes que tout séparait alors, et que tout cependant attirait l'une vers l'autre, cette prière a été, j'en suis sûr, le premier lien de nos destinées! Déjà vous me protégiez ; déjà votre céleste image purifiait, à mon insu, mon regard souillé par le regard de la courtisane! Je le reconnais aujourd'hui avec une ineffable reconnaissance : les émotions de cette soirée, les contrastes qui se disputaient mon cœur, ma persistance à vous comparer, vous, inconnue, vous, vision d'un jour, à la femme que je croyais alors devoir décider de mon sort, ces mystérieux détours par lesquels je revenais à vous, tout cela, c'était la voix de mon ange

Digitized by Google

gardien, qui m'avertissait du péril en prenant vos traits!

Ah! qu'il les garde toujours, car maintenant il me serait impossible de vous séparer de lui. Oui, cet amour immense, infini, dont l'expression, si je ne me faisais violence, eût déjà envahi ces pages, cet amour n'est pas l'entraînement irréfléchi d'une imagination romanesque; il ne date pas d'hier; il est né dans cette première soirée où Dieu nous plaça en face l'un de l'autre, où il permit qu'un rayon céleste vînt combattre en moi les prestiges de l'enfer... Car vous n'étiez pas, Madame, une femme luttant contre une autre femme... oh! non, vous étiez mieux que cela: l'ange de rémission, le génie du bien luttant contre le génie du mal, pour sauver de son aveuglement un malheureux qu'on voulait perdre. Ne dites donc pas que je vous ai aimée trop vite; ne dites pas que le Nil commence là où l'œil peut mesurer son cours et ses rives. Invisible alors, révélé maintenant, cet amour est toujours le même; mon cœur n'a pas changé; il comprend aujourd'hui ce qu'il ne comprenait pas alors, voilà tout.. Chère et douce bienfai-

Digitized by Google

trice ! auriez-vous donc le courage d'interrompre si tôt cette tâche d'ange gardien? Ne voulez-vous donc l'accomplir qu'auprès de ceux qui souffrent ou de ceux qui s'égarent? Ne permettrez-vous pas à celui que vous avez sauvé de vous consacrer ce cœur protégé par vous, et de faire luire, dans votre destinée paisible, un peu de cette joie et de ce bonheur que vous seule pouvez me donner ? Rigoureuse envers vous-même, serez-vous impitoyable envers moi ? M'abandonnerez-vous de nouveau aux dangers du monde, aux tristes hasards de la vie, aux aventures de ma tête folle, contre lesquelles, si vous me délaissez, personne ne me défendra plus? Je suis millionnaire, dites-vous, et vous êtes pauvre : ah! n'abusez pas de mes millions et de votre pauvreté ! ce serait de l'orgueil. C'est justement parce que j'ai une grande fortune, parce que je suis assez riche pour deux, que je puis ne songer qu'à mon bonheur. Aimeriez-vous mieux que nous n'eussions rien, ni l'un ni l'autre ? et croyez-vous qu'une gêne partagée nous rendrait beaucoup plus heureux? Laissons aux romans de grisettes les *quinze cents francs et ma Sophie.* Pour un homme qui sait aimer, je ne crois pas

Digitized by Google

qu'il existe de douleur plus poignante que de ne pouvoir donner à la femme qu'il s'est choisie les jouissances de la richesse. Ainsi donc, Madame, je vous conjure de ne pas profiter de ce premier avantage. Quant à ma naissance, vous serez généreuse de ne m'en parler jamais : elle se rattache pour moi à des souvenirs si terribles, à de si cruels épisodes, à de si effrayantes catastrophes, que, bien différent des autres gentilshommes qui voudraient grossir leurs parchemins, je voudrais déchirer les miens. Pour rentrer dans la vie ordinaire, pour échapper à d'affreux malheurs, pour me reprendre aux affections douces et salutaires, la première condition que je rencontre est de rompre complètement avec le passé. et d'avoir, par conséquent, aussi peu d'ancêtres que possible. Ne m'écrasez donc pas sous les antiques splendeurs de ma famille; ce serait une cruauté, et vous savez qu'il n'est pas poli de rappeler aux gens ce qu'ils désirent oublier. Trouvez-vous cet argument trop subtil pour votre droiture d'esprit et de cœur? Alors je vous répondrai, une main dans la vôtre, que ce qui rend la noblesse précieuse, c'est le souvenir des nobles actions qui lui servent de dates

Digitized by Google

et d'origines, et que, pour moi, je ne vois rien de plus noble que la femme d'un négociant qui, de peur de laisser une tache, une ombre sur la réputation de probité acquise par son mari et devenue sa noblesse, se résigne à tous les sacrifices, se dépouille de sa propre fortune, et consent à vivre de pauvreté et de travail. Là, encore, Madame, l'avantage est de votre côté, et toucher cette corde, ce serait manquer à l'humilité chrétienne ; car chez vous la noblesse est un bien au lieu d'être un souvenir; un rayon au lieu d'être un reflet. Ne m'en parlez donc plus, si vous ne voulez pas que je vous accuse de trop me rappeler à quel point je suis peu digne de vous!

Voilà mon plaidoyer; rien ne manquerait à son éloquence, s'il suffisait, pour rendre éloquent, d'attacher son malheur ou sa joie au gain ou à la perte de sa cause. Mais non, j'ai eu tort; je ne devais pas vous dire tout cela; je devais tout effacer, et n'écrire qu'un mot, le seul mot du cœur, celui qui remplace, entraîne, absorbe tout... je vous aime, Ludovise! Ma main tremble, mon cœur palpite, tout mon être frissonne, en traçant ces syllabes magiques qui ren-

Digitized by Google

ferment en elles de quoi guérir les blessures, aplanir les obstacles, combler les abîmes, vaincre les vaines fiertés, séparer ce que tout réunit, réunir ce que tout sépare. Je vous aime! oh! que ce mot est doux à écrire, et que j'ai été fou d'en écrire d'autres! Vous aussi, vous êtes jeune; votre cœur s'est interdit de battre; mais il ne s'est pas fermé pour toujours; rien n'a troublé la sérénité mélancolique de votre regard; mais il n'a pas repoussé pour jamais cette flamme qui est la vie. Votre soleil est-il donc si froid, qu'il n'apprenne pas à aimer, comme il apprend aux rives et aux flots de votre mer à frémir sous ses rayons? Je vous aime; que ce mot termine ma lettre; si vous savez bien le comprendre, nous sommes sauvés tous les deux : si vous persistez à placer entre nous des susceptibilités et des méfiances, atomes que l'amour anéantit dans une seule de ses étincelles, je dirai que mon ange gardien m'abandonne, que ma bienfaitrice s'est lassée de son rôle, qu'elle aime mieux me savoir exposé, loin d'elle, à mille dangers, à mille souffrances, que goûter près de moi le bonheur de me rendre heureux.

CHARLES DE VARNI.

Digitized by Google

CHARLES A LUDOVISE.

Saint-Tropez, 9 février 1847.

Oui, vous dites vrai ; elle serait froide et insensible, la femme qui pourrait lire sans émotion les pages que vous m'adressez. Je ne vous gronderai pas ; je ne vous dirai pas que, vous aussi, vous êtes cruel ou du moins imprudent, de parler le langage de la passion à une femme ignorante et simple, qui n'avait d'autre bien que le repos. Ce repos, peut-on le conserver après vous avoir lu ? cette paix de l'âme qui m'était si précieuse, ne l'avez-vous pas pour jamais altérée ? Vous le dire, c'est vous faire un aveu que je dois refouler au fond de mon cœur : heureuse ou triste, solitaire ou appelée à l'honneur d'être votre femme, qu'il vous suffise de savoir que désormais cette âme que vous accusez d'indifférence, est unie à la vôtre par un lien qui ne se brisera plus. Mais, je vous en prie, laissez-moi encore un peu de sang-

Digitized by Google

froid et de calme ; laissez-moi la force de discuter avec moi-même les intérêts de notre avenir, les chances de notre bonheur, les exigences d'une fierté dont je me reconnais coupable, mais dont je ne consens pas encore à me corriger. Laissez-moi vous écrire mes conditions. Si vous ne les trouvez pas très raisonnables, songez que, vous aussi, vous ne prenez pas toujours la raison pour unique arbitre ; que vous me paraissez ne pas trop craindre le côté excentrique de l'imagination et de la vie ; que, si vous êtes un peu poète, je suis un peu artiste, et qu'il n'est pas bien de se réserver des monopoles, quand on aspire à la communauté.

D'abord, nous attendrons que deux années bien complètes se soient écoulées depuis le jour où j'ai perdu, en la personne de M. Dunoyer, un ami et un père ; ceci nous ajournera au mois d'octobre. Ensuite, je conserverai mon indépendance, c'est-à-dire que votre fortune restera séparée de ma pauvreté ; je serai votre femme... oh ! bien dévouée et bien aimante ! mais je ne toucherai pas à vos richesses, ou ma part, si vous persistez à m'en donner

Digitized by Google

une, ira tout entière aux pauvres. Dût notre ami Ermel se voiler la face, notre contrat maintiendra cette séparation bien nette, et ne m'assurera aucun avantage, de quelque genre que ce soit. Je demeurerai toujours l'humble artiste, et je subviendrai à ma toilette avec mes tableaux. Si jamais le regret se glisse dans votre âme, si je surprends sur votre front, où ma tendresse lira sans cesse, une ombre, un nuage qui me dise que vous vous repentez de ce que vous avez fait, que j'ai eu tort d'avoir confiance, nous nous quitterons sans orage, et je partirai sans murmure. Je reprendrai mon mince bagage, mes pinceaux, mon chevalet et mes toiles, et je reviendrai ici, dans cette petite maison que vous m'avez conservée et qui me parlera encore de vous. J'y prierai pour votre bonheur; j'y amasserai dans mon souvenir, comme un avare dans son trésor, les années, les mois, les jours d'affection et de joie que vous m'aurez donnés. Si, dans les phases nouvelles où vous jettera votre imagination mobile, vous rencontrez quelque blessure; si votre pied se heurte aux aspérités de la route, si vous avez besoin d'une main amie, toujours prête à sécher les larmes sans savoir d'où elles viennent,

Digitized by Google

j'accourrai à votre premier appel ; je serai là, attentive, heureuse de vous faire un peu de bien, prompte à disparaître de votre existence dès que je serai gênante, à y rentrer quand je serai nécessaire, à me souvenir ou à oublier que je suis votre femme, lorsqu'il faudra que je m'en souvienne ou lorsqu'il faudra que je l'oublie !

Et maintenant, pardonnez-moi ces réserves ; n'y voyez qu'un dernier tribut payé à des méfiances qu'amoindrira, j'en suis sûre, chaque jour passé auprès de vous. Si la vivacité de votre imagination m'effraie en peu, je n'ai pas le courage de m'en plaindre, puisque c'est elle qui vous inspire en ce moment, et que je retrouve en moi-même l'écho de tout ce qu'elle vous dicte. Qui sait d'ailleurs si les hommes d'imagination n'ont pas la faculté de donner à un bonheur fugitif, à un amour passager, assez de charme, d'enivrement et d'ardeur, pour qu'il soit injuste de les accuser, quand ces ardeurs s'éteignent, quand ces ivresses se tarissent? Vous le voyez, je vous cherche d'avance des excuses : les rendrez-vous nécessaires? Viendra-t-il un jour où ce cœur qui aime

Digitized by Google

n'aimera plus, où cette main qui trace de douces paroles, ne tressaillera plus dans la mienne? Ah! cette déchéance, cette fragilité des affections, cette action destructive du temps sur les sentimens de l'homme comme sur ses ouvrages, j'ai bien assez de force pour les prévoir, assez de raison pour m'affermir contre elles; mais dites-moi de ne pas y croire, et, si vous le voulez, Charles, je n'y croirai pas!

LUDOVISE D.

CHARLES A LUDOVISE.

Avignon, 20 février 1847.

J'accepte vos conditions, ou plutôt je les complète; car voici les miennes.

Puisque votre pauvreté se méfie de ma richesse, ma richesse me devient haïssable; tant que vous ne voudrez pas partager, moi aussi je veux être pauvre;

Digitized by Google

tant que vous ne consentirez pas à ce que tout soit commun, j'exige que tout soit égal.

Je laisserai, comme par le passé, toute ma fortune entre les mains de notre cher notaire ; il en fera l'usage qui lui conviendra. Je rachèterai seulement une terre qui a appartenu à ma famille, et qu'on appelle le Tavelay. Nous y viendrons pendant les chaleurs de l'été ; ensuite, nous irons habiter votre maison de Saint-Tropez ; puis, vers la fin de l'automne, nous prendrons notre vol vers Paris.

Jusqu'au moment où vous aurez assez de confiance et d'amour pour consentir enfin à oublier auprès de moi cette cruelle distinction du *tien* et du *mien*, je suis décidé à ne pas toucher à mes revenus. A Paris comme en Provence, personne ne me connaît, personne ne sait que je suis riche ; je serai donc pour tout le monde, excepté pour Calixte et pour vous, un pauvre artiste, ne vous apportant que beaucoup d'amour, le désir de chercher dans le travail une existence honorable, et la ferme résolution de lutter avec vous contre ces difficultés de la vie, qui doivent être,

Digitized by Google

pour deux cœurs qui s'aiment, la plus forte, la plus précieuse des chaînes. Quelle source de félicités inconnues j'entrevois dans cette pauvreté volontaire! Vous êtes une admirable paysagiste; vous avez appris votre art, non pas dans ces études factices qui soumettent la nature à une tradition académique, mais dans la nature même, dans ce livre toujours ouvert que vous aviez devant les yeux, et dont le soleil et la mer vous traduisaient sans cesse les mystérieuses harmonies. Moi, je me pique de littérature; depuis que je suis ici, j'ai montré à Calixte Ermel, le plus lettré de tous les notaires, quelques esquisses, quelques rêveries, quelques ébauches de roman et de drame : il m'a fort encouragé; il trouve que ce n'est pas tout-à-fait de la prose de millionnaire. Ce sera mon bagage à moi, comme vos pinceaux seront votre dot. Chère bienfaitrice! je vous devrai des joies imprévues, que, sans vous, je n'eusse jamais soupçonnées! L'été, nous ferons nos provisions d'études pittoresques et littéraires : je suis allé voir le Tavelay; c'est une habitation charmante, le plus doux nid que puissent choisir les rossignols, les amans et les rêveurs. Ensuite, vous me recevrez chez vous; et, lorsque les

Digitized by Google

brouillards de novembre viendront assombrir l'azur de votre ciel et éteindre la flamme de vos horizons, nous irons faire fructifier à Paris notre récolte de l'été et de l'automne. Quant à moi, je sens que c'est là ma vocation véritable; je n'étais pas fait pour la richesse territoriale, entravée de baux à ferme, de contributions, de discussions et de servitudes. Aimer, chanter, vivre de peu comme l'oiseau du ciel, comme lui redouter les cages, fussent-elles d'argent ou d'or, se poser un moment sous la feuillée pleine de fraîcheur et d'ombre, puis tendre ses ailes au souffle des brises amies, voilà le vrai bonheur pour ces amans de l'idéal et du possible qu'on appelle les poètes. Nous louerons un joli petit appartement, dans quelque quartier de Paris bien aéré et bien gai. Nous aurons un atelier où vous installerez vos toiles, et, à côté de votre chevalet, une humble table, où j'écrirai pendant que vous peindrez... Ludovise! mon cœur déborde rien qu'en songeant à ces journées délicieuses où nous serons là, l'un près de l'autre, puisant mutuellement, dans nos regards, l'inspiration et le courage! Et puis, quand nous serons contents de nous, quand nous aurons bien travaillé, que nous au-

Digitized by Google

rons trouvé, moi, un libraire, vous, un acheteur, on va, Madame, avec l'argent *que l'on a gagné*, dîner gaîment tête à tête, ou bien entendre aux Italiens quelqu'opéra de Rossini. J'ai remarqué, à ce théâtre, une toute petite loge où il n'y a que deux places; la dernière fois que je suis allé à Paris, cette loge était habituellement occupée par un jeune homme et une jeune femme, mariés sans doute depuis peu de temps. Combien de fois je les ai regardés d'un œil d'envie! Dans les momens où la mélodie s'élevait sur les vagues tumultueuses de l'orchestre, où la voix de ces ravissans chanteurs faisait passer dans toute la salle un frisson de plaisir, je voyais la jeune femme roulant sous ses longs cils une douce larme, et se penchant à demi sur l'épaule de son compagnon, pendant que leurs mains se pressaient dans une silencieuse étreinte; et moi, je n'écoutais plus ni Julia, ni Mario, ni Lablache : je sortais de la salle, jaloux de tant de bonheur, et me débattant avec angoisses contre mon isolement... Oh! maintenant, Ludovise, je ne sortirai plus, car cette loge sera la nôtre; c'est nous qui seront là, échangeant cette muette étreinte à chacune de ces mélodies charmantes qui donneront

Digitized by Google

un rhythme à l'immortelle mélodie de nos âmes!... Là ne se borneront pas nos joies. Comme rien au monde ne pourra me persuader de thésauriser, et qu'il faudra bien qu'au milieu de ces félicités économiques nos revenus se dépensent, vous devinez, n'est-ce pas, l'emploi que je compte en faire? Quel bonheur de pouvoir adoucir de vraies misères à l'aide de cette pauvreté factice, de pouvoir répandre sur nos pas toutes ces richesses dont nous ne serons que les dépositaires? Quel bonheur de savoir qu'au Tavelay ou à Saint-Tropez, chaque indigent aura sa journée de travail et son morceau de pain, pendant que, nous aussi, nous gagnerons notre pain avec notre travail? Et lorsque nous apprendrons qu'un peintre, un sculpteur, un musicien, un poète court risque de succomber faute d'un appui, faute de cette obole qui se donne, mais qui ne se demande pas, quel plaisir de jouer auprès de lui le rôle de la Providence, de faire luire dans sa mansarde un rayon de bien-être et d'espoir! Ce sera là notre luxe, et celui-là, Ludovise, ne consentirez-vous point à le partager avec moi? Oh! mon cœur ne me trompe pas; il me révèle le vôtre; il me dit que c'est par cette communauté de bienfaits que

Digitized by Google

je pourrai, peu à peu, vous amener à celle que vous refusez aujourd'hui ; il me dit que, consacrée par la charité, ma fortune ne vous effraiera plus. En attendant, chère bien-aimée, je vous remercie ! Grâce à vous, je connaîtrai toutes les jouissances de la richesse et toutes celles de la pauvreté ! Que cette pensée m'est douce ! Il me semble qu'en créant pour moi deux existences dans une seule, elle me crée aussi deux amours dans un seul ! Oui, je t'aimerai deux fois, ou plutôt ma vie tout entière ne sera qu'amour, reconnaissance, remercîment ! Chère compagne ! chère lumière, brillant tout-à-coup dans ma solitude pour dissiper, comme l'aube d'un beau jour, les sinistres ténèbres de mon passé ! oh ! consens à te laisser aimer comme jamais femme ne l'aura été en ce monde ! aimée pour le bonheur que tu me donnes ! aimée pour les douleurs dont tu me sauves ! Ne te lasse pas, ne te lasse jamais de cette tâche réparatrice que Dieu lui-même t'assigne, puisqu'il te place sur mon chemin comme ces anges qui, cachés sous une forme mortelle, se tenaient à l'angle de deux routes, pour indiquer celle du salut ! Ludovise ! tu dis que mon imagination ardente, que mon esprit romanes-

Digitized by Google

que t'épouvante pour l'avenir... oh ! tais-toi, ne blasphème pas ces dons célestes ; ne méconnais pas cette flamme qui confond devant Dieu le parfum de deux cœurs, comme un précieux encens. Résigne-toi à être adorée, à être heureuse ! Écris-moi que je puis, sans te déplaire, regarder comme anéantis tous les obstacles chimériques que mon amour mérite de vaincre ! Écrivez-moi, Madame, que si j'ose me présenter devant vos regards, tu me recevras, Ludovise, comme ton ami, comme ton amant, comme ton époux !

CHARLES DE V.

LUDOVISE A CHARLES.

Saint-Tropez, 4 mars 1847.

Viens ! tu m'enivres, je t'aime et je t'attends !

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

Digitized by Google

ÉPILOGUE.

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉPILOGUE.

Pendant les quelques mois qui suivirent cette correspondance de Charles et de Ludovise, M. de Varni partagea son temps entre Avignon et Saint-Tropez. Chacune des journées qu'il passa auprès de madame Dunoyer lui apprit à l'aimer davantage ; et il éprouvait d'autant plus de joie à sentir cet amour s'emparer peu à peu de son âme et l'absorber tout entière, qu'il lui était facile, grâce à la franchise, à la sim-

Digitized by Google

plicité charmante de Ludovise, de comprendre à quel point cette tendresse était partagée.

Aussi, ces semaines et ces mois furent un véritable enchantement. Lorsque Charles avait donné quelques jours aux affaires; lorsque maître Calixte Ermel, rajeuni par le bonheur, avait condamné son client à écouter quelque long rapport sur la situation de sa fortune, sur l'achat du Tavelay, sur les placemens ou les mutations à opérer, l'heureux amant prenait son vol, et allait bien vite s'indemniser à Saint-Tropez de sa résignation et de son attente. Pour ne blesser aucune convenance, malgré la liberté complète dont jouissait Ludovise, il avait pris un logement dans la ville, à cinq minutes à peu près de la jolie maison que Ludovise habitait : il arrivait le matin auprès d'elle, et il la quittait le soir.

Le bonheur, l'amour se racontent-ils ? Est-il permis à une main vieillie et attristée de peindre cette pure et délicieuse ivresse de deux cœurs qui se sont donnés avec tant de confiance et d'abandon que chacun des deux, pour se reprendre à l'autre, serait

Digitized by Google

obligé de le briser? La maison de madame Dunoyer était située à mi-côte; le jardin était clos par un mur qui dominait le chemin en pente par où l'on arrivait de la ville. A l'angle de ce mur, il y avait une petite porte verte, habituellement condamnée, car l'entrée officielle se trouvait à quelques centaines de pas plus loin et plus haut. Mais, pour que Charles pût être quelques minutes plus tôt dans ce bienheureux jardin, Ludovise s'était souvenue de cette porte; elle n'en avait pas donné la clé à M. de Varni; seulement, par une sorte de convention tacite, elle s'y trouvait toujours lorsqu'il y touchait; la docile porte s'ouvrait d'elle-même, comme sous la main d'une bonne fée: Eh! n'en était-ce pas une, bien gracieuse et bien belle? la fée de la jeunesse et de l'amour, des radieuses espérances et des tendresses immortelles!

Ludovise était donc là, au bout d'une allée d'orangers, à cette heure matinale où tout paraît plus frais et plus aimable, où les perles de la nuit brillent encore sur les feuilles et les doux rêves dans les humides regards. Madame Dunoyer était en petit

Digitized by Google

deuil ; elle portait une robe blanche, bien simple, avec une longue ceinture de moire noire qui serrait sa taille souple et tombait presque jusqu'à terre. Un ruban pareil attachait son chapeau de paille, et rivalisait à peine de tons noirs et moirés avec les bandeaux lisses et lustrés de ses beaux cheveux. Son pied, d'une petitesse et d'une cambrure provençales, tenait à l'aise dans un brodequin verni qui eût fort dérangé la fortune de Cendrillon, si Ramiro l'eût rencontré sur son chemin.

Elle prenait le bras de Charles et le conduisait à travers cette allée toute dorée de fruits et toute embaumée de fleurs, jusqu'à une modeste terrasse où la vue était magnifique. Charles y trouvait le déjeuner servi sur une petite table où il eût été impossible de déjeuner trois. Ludovise n'avait pour tout domestique qu'une pauvre Smyrniote que le capitaine Gérard, son père, avait ramenée de ses voyages, qui avait vieilli dans la maison, et qui n'était pas plus gênante qu'un meuble ou qu'un chien. Les deux amans déjeunaient donc tête à tête, sous ce beau ciel, en face de cette mer aux vagues bleues, à peine

Digitized by Google

plissées, que pressent, comme d'une caressante étreinte, les collines du Var, toutes boisées de pins d'Italie et de chênes-liéges. Ensuite Ludovise prenait ses cartons et son attirail de peinture ; elle en confiait une partie à Charles, et ils se dirigeaient ensemble vers les hauteurs pour choisir un point de vue qui convînt à la belle paysagiste. Ils n'avaient pas de peine à en trouver ; quel site ne semble digne d'être à jamais fixé sur la toile, à qui le contemple avec un cœur où le bonheur déborde, à qui en voit les clartés et les couleurs se réfléter dans des yeux aimés ? Charles déployait et fixait le grand parasol ; il ouvrait le pliant, et Ludovic se mettait au travail ; M. de Varni se couchait à ses pieds, allumait un cigare, et, le regard fixé sur sa compagne, il s'abandonnait à une de ces rêveuses extases où l'âme, se détachant peu à peu du réel et du fini, accueillerait comme une souffrance tout ce qui la ramènerait au sentiment de l'activité et de la vie ; quelquefois, il interrompait ses longs silences pour dire tout bas à Ludovise : « Je t'aime ! » Elle ne lui répondait pas ; et cependant tous deux avaient parlé.

Digitized by Google

On rentrait au coucher du soleil. Charles goûtait en poète, et Ludovise en peintre, ces éternelles magnificences, cet hymne quotidien de la vague envahie peu à peu par le rayon, ce moment solennel où le soleil et la mer semblent s'absorber l'un dans l'autre, où ce que le ciel a de plus splendide s'unit à ce que la terre a de plus grand. On descendait lentement par des sentiers raides et inégaux où Ludovise était forcée de s'appuyer sur le bras de Charles. Ils se retrouvaient sur la terrasse à la nuit tombante, et dînaient de bon appétit, à la douce lueur de ce crépuscule d'été qu'on dirait un rayon oublié par le jour, comme une pièce d'or que laisse tomber sous ses pas un millionnaire insouciant. Après dîner, madame Dunoyer entrait seule dans son salon, dont les fenêtres restaient ouvertes, et où, de crainte des moustiques, on n'allumait pas de lumière. Elle se mettait à son piano; et, de sa voix pure et vibrante, elle chantait une ballade provençale ou une douce romance, à laquelle répondait parfois, de la rive, le chant lointain de quelque pêcheur attardé. Pendant ce temps, Charles, resté au dehors, près de l'appui de la fenêtre, cueillait au hasard un bouquet parmi les

Digitized by Google

arbustes ou les plantes grimpantes qui tapissaient l'humble façade. Lorsque Ludovise cessait de chanter, elle s'approchait de la fenêtre, et tendait sa main à Charles, qui la couvrait de baisers et lui laissait son bouquet : c'était l'adieu. M. de Varni reprenait alors le chemin de Saint-Tropez, beaucoup plus lentement qu'il n'était venu. Ses fleurs passaient la nuit dans une coupe de cristal, près du chevet de Ludovise; et, le lendemain matin, il les retrouvait à sa ceinture, fraîches et suaves comme elle... Niaiseries divines! dites aux politiques et aux sages, aux blasés et aux sceptiques, d'inventer quelque chose qui vous vaille! alors, si nous sommes jeunes, nous vous renierons; et, si nous sommes vieux, nous cesserons de vous regretter!

Le mois d'octobre approchait; c'était l'époque qui devait clore la seconde année du deuil de Ludovise et qu'elle avait fixée pour son mariage avec M. de Varni. Charles la quitta donc, pour la dernière fois, vers la fin de septembre; il fut convenu entre eux qu'il reviendrait, quelques jours après, avec Calixte Ermel. Le bon Notaire devait laisser à son confrère

Digitized by Google

de Saint-Tropez l'honneur de rédiger le contrat, et assister au mariage comme témoin et comme ami.

Charles et Calixte passèrent à Avignon ces derniers jours d'attente, adoucis par une active et tendre correspondance. Le Notaire les employa à régulariser, avec encore plus d'ordre et de perfection, la fortune de M. de Varni. « Tenez, lui dit-il un matin en lui présentant un livre de comptes tenu avec une netteté admirable, si je venais à mourir d'ici à demain, vous pourriez voir aussi clair là-dedans que si vous n'aviez jamais cessé d'administrer vos biens. — Mourir, vous! répliqua Charles en riant : est-ce qu'on meurt quand on est heureux? Depuis mon arrivée à Avignon, vous avez rajeuni de dix ans. »

Le 9 octobre, M. de Varni et Calixte Ermel se mirent en route pour Saint-Tropez; ils voyageaient en poste, et se proposaient de coucher, le premier soir, à Toulon, et d'arriver, le second jour, auprès de madame Dunoyer.

Mais le temps était si beau, ils se trouvaient si bien

Digitized by Google

dans leur briska découvert, et Charles était si amoureux, qu'une fois à Toulon ils se décidèrent à continuer leur route et à voyager toute la nuit.

Lorsqu'ils traversèrent la longue rue d'Hyères, il était onze heures du soir; les cafés se fermaient; la rue était déserte; Charles, tout entier à ses pensées d'amour, gardait le silence. D'autres images occupaient l'esprit de Calixte Ermel : il se souvenait que cette ville si riante et si embaumée avait été le lieu de rendez-vous où Maria de Varni, mourante, mais implacable, avait réuni les légataires de sa vengeance, où s'était noué ce sombre drame qui, pendant près d'un siècle, avait pesé sur les trois familles maudites, et qu'allait clore enfin un peu de bonheur et de joie. Dans cette plaine silencieuse et calme d'où la brise des nuits apportait, de temps à autre, quelque âpre parfum d'algue marine ou quelque douce senteur de lentisque et de citronnier, l'imagination de Calixte croyait voir errer le blanc fantôme de Maria, le spectre inflexible de Claude, l'ombre désolée de Julie.

En sortant d'Hyères, la route côtoie le lit d'un tor-

Digitized by Google

rent desséché, transformé presque en jardin anglais par les énormes touffes de lauriers-roses, de pistachiers et de tamaris qui y dessinent des allées et des bosquets naturels. « C'est peut-être là que se promenait Maria avec sa compagne, pensa Calixte, lorsque Claude Rioux, en casaque de galérien, parut tout-à-coup devant elles! »

Au même instant, comme pour répondre à cette évocation du passé, un homme de haute taille se dressa du milieu d'une de ces touffes d'arbustes, et, se plaçant au bord de la route, un pistolet dirigé vers la voiture :

— Charles et Calixte, s'écria-t-il, avez-vous pu croire que Simon d'Arrioules ne reparaîtrait jamais devant vous?

Plus prompt que l'éclair, Charles qui, à cette voix et à ce nom, sentit passer dans ses veines plus de colère que de peur, se pencha vers une des poches du briska, où il avait mis, à tout hasard, une paire de pistolets. Par ce mouvement, M. de Varni, qui se

Digitized by Google

trouvait le plus rapproché de Simon, laissa à découvert maître Ermel. Celui-ci, comme s'il cédait à un mystérieux instinct, se tourna de face vers M. d'Arrioules, dont le coup partit en ce moment et frappa le Notaire en pleine poitrine. — C'est juste, et Dieu est bon ! murmura Calixte en s'affaissant sur les coussins de la voiture. Mais la détonation du pistolet de Simon fut suivie, presqu'aussi vite que dans un exercice à feu, par celle du pistolet de Charles, qui atteignit son ennemi à la hanche. D'Arrioules tomba en poussant un cri de malédiction et de douleur. Tout cela fut plus rapide que la pensée.

Le postillon, épouvanté, avait arrêté ses chevaux. Charles qui, au milieu de l'ivresse du péril, n'avait pas le sentiment bien net de ce qui venait de se passer, sauta à bas de la voiture : il vit que Calixte Ermel était mortellement blessé, et que son sang coulait à flots. La blessure de Simon paraissait tout aussi grave, il était couché sur le dos, refusait de répondre, et ne donnait signe de vie que par sa respiration haletante et oppressée.

Digitized by Google

vidé du postillon. Charles plaça d'Arrioules dans la voiture à côté de maître Ermel ; ne voulant pas revenir à Hyères, dont on était déjà un peu loin et où il craignait que l'arrivée de cet étrange et sinistre équipage n'éveillât bien des commentaires et du bruit, il le fit diriger vers une ferme située près de la route, et qui fait partie du domaine de Sainte-Eulalie. Au moyen d'une large récompense offerte au fermier et à sa femme, il les décida à lui abandonner toute la maison : elle était si peu considérable, qu'il fut obligé d'installer dans la même chambre Calixte et Simon, l'ami et l'ennemi. En même temps, et toujours par les mêmes procédés de munificence, il transforma le postillon en courrier, et l'envoya à Saint-Tropez avec un billet où il informait Ludovise de l'incident terrible qui le retenait à Hyères.

Ce fut seulement alors qu'en sentant se dissiper la fièvre qui accompagne de pareils momens, Charles se rendit un compte exact de ce court et tragique épisode ; il se tourna vers Calixte, qu'on venait d'établir tant bien que mal sur un matelas, et tombant à genoux près de lui :

Digitized by Google

— C'est pour moi que vous mourez ! s'écria-t-il en sanglotant.

Malgré de cruelles souffrances, la figure d'Ermel était restée paisible et sereine.

— Charles, dit-il, consolez-vous ; c'est moi qui devais mourir. C'est en moi que devait s'accomplir l'expiation suprême ; si ma mort vous sauve, c'est que Dieu exauce le veu que je lui ai adressé tant de fois ; c'est que nous n'avons tous deux qu'à reconnaître sa justice et à adorer sa bouté !

— Calixte ! mon seul ami ! mon père ! s'écriait Charles toujours à genoux et en arrosant de ses larmes les mains brûlantes du Notaire.

— Votre ami ! murmurait le blessé avec un sourire d'une douceur ineffable ; oui, vous dites vrai... je vous aime... mais je ne suis pas seul à vous aimer... vous savez bien ? Saint-Tropez !... Ludovise !.. Oh ! je ne regrette qu'une chose, c'est de mourir sans revoir cette chère enfant !

Digitized by Google

Charles baissa la tête et n'osa pas répondre; il avait honte de lui-même; près de ce lit de mort, il venait de sentir ce nom adoré reprendre possession de toute son âme. Le Notaire le regarda, le devina et sourit encore.

— Et vous, dit alors M. de Varni en se tournant vers d'Arrioules, couché comme Ermel sur un matelas, ne vous repentirez-vous pas? ne prierez-vous pas Dieu de vous pardonner?

Simon fixa sur lui un regard farouche où se peignait le désespoir et la haine; ce fut sa seule réponse.

M. de Varni avait envoyé chercher un chirurgien par le fermier de Sainte-Eulalie. Au bout de quelques heures, le chirurgien arriva; il alla d'un blessé à l'autre, leur tâta le pouls, visita leurs plaies, ordonna et prépara un pansement: puis, prenant Charles à part dans l'embrasure d'une fenêtre:

Digitized by Google

— Ni l'un, ni l'autre ne passera la journée, lui dit-il tout bas.

Il était quatre heures du matin.

Bientôt après, le jour se leva, pâle et blafard comme une matinée d'automne. L'agonie de Calixte et de Simon était visible; chez le premier, elle était douce et calme; chez le second, silencieuse et sombre. Un prêtre, appelé par Charles, était accouru; Calixte Ermel reçut tous les soins de son ministère avec une foi vive, une pieuse résignation. D'Arrioules ne voulut ni répondre, ni écouter.

La journée s'écoula ainsi: Charles, agenouillé près du Notaire, priait avec le prêtre; quelquefois il reprenait la main de Calixte, et disait en promenant ses lèvres sur cette main mourante:

— C'est moi qui vous tue!

— Non! répondait doucement Ermel; c'est moi qui vous sauve!

De temps à autre, M. de Varni s'approchait de

Digitized by Google

Simon d'Arrioules, qui persistait dans son silence et dans son immobilité sinistre.

— Je vous en conjure, lui disait-il, écoutez ce saint prêtre ! Repentez-vous, nous vous pardonnons !... Tout le mal que vous avez fait peut s'anéantir dans une prière, dans une larme !

Rien ne put vaincre le mutisme de d'Arrioules ; une fois seulement, un observateur attentif aurait pu le voir tressaillir : ce fut lorsque le Notaire, entraîné par ses souvenirs, murmura à demi-voix :

— Rien n'y manque ; c'est aujourd'hui le 10 octobre, et nous sommes à Hyères ! L'expiation aura la même date que le pacte.

Le soir approchait ; les deux agonisans s'affaiblissaient de plus en plus ; on eût dit que, par une permission providentielle, la mort allait saisir tous les deux ensemble, le dernier héritier de Dominique et le dernier héritier de Claude.

Tout-à-coup d'Arrioules fit signe qu'il voulait parler ; Charles s'avança vers lui :

Digitized by Google

— M. de Varni, lui dit Simon d'une voix éteinte, depuis un an je ne vous avais pas perdu de vue ; j'ai épié tous vos pas, suivi toutes vos traces ; j'ai su quel sentiment vous attirait à Saint-Tropez ; j'ai voulu attendre, pour vous frapper, le moment où vous toucheriez au bonheur, afin que la mort vous fût plus cruelle... car je vous hais ; ma haine n'était plus pour moi un héritage ; elle faisait partie de mon être, et elle ne sortira de mon cœur qu'avec mon dernier souffle !...

— O mon Dieu ! interrompit Charles avec une pitié douloureuse, pardonnez à cette âme poussée à l'abîme par une fatalité terrible !

— Oui, j'ai attendu, reprit le moribond ; j'ai su que vous deviez passer ici ; j'étais au courant de vos projets, de votre itinéraire. Il y a plusieurs jours que je guettais votre passage... Le ciel ou l'enfer se sont placés entre vous et moi...

— Le ciel ! s'écria M. de Varni en se retournant vers Calixte Ermel.

Digitized by Google

— Je suis vaincu! poursuivit Simon, dont les paroles entrecoupées par le râle précurseur de la mort devenaient presqu'inintelligibles; ma haine est impuissante... Le sombre génie de Maria s'éteint et succombe en moi... Pourtant, Charles! ajouta-t-il avec un effrayant sourire et en se ranimant par un suprême effort, est-ce qu'Ottavia n'était pas bien belle?... Est-ce que votre cœur ne garde pas quelque chose du trait empoisonné que j'y avais glissé?.. Oh! souvenez-vous de cette beauté souveraine, de ce regard qui brûle et qu'on n'oublie pas!... Charles, souvenez-vous de l'Oberland!

En ce moment, la porte s'ouvrit, et Ludovise parut sur le seuil; elle avait reçu le billet de M. de Varni; et, sans perdre une seconde, elle était accourue.

—Oh! l'ange du pardon! dit Calixte Ermel en regardant Ludovise avec une expression de joie céleste.

— Malheur! Il ne regrettera plus rien! murmura Simon en se soulevant à demi et en retombant sur son grabat.

Digitized by Google

Quelques minutes après, Calixte et Simon avaient rendu le dernier soupir. Le prêtre priait. M. de Varni, toujours à genoux près du corps inanimé de maître Ermel, ne se lassait pas de regarder, à travers ses larmes, ce visage dont les traits conservaient, dans la mort, leur calme et leur sérénité. Doucement inclinée vers Charles, Ludovise pleurait avec lui ; elle s'était emparée d'une de ses mains qu'elle pressait dans les siennes ; et il suffisait de contempler cette ravissante figure, où la douleur même avait une expression de jeunesse et d'amour, pour comprendre que cette journée funèbre ne renfermait pas, pour M. de Varni, un de ces malheurs sans consolation, sans remède et sans espérance, tels qu'il ne s'en est rencontré que trop dans ces MÉMOIRES D'UN NOTAIRE.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTE 1, TOME 2, PAGE 259.

L'historien est obligé d'admettre dans son récit tous les personnages, toutes les circonstances qui y concourent. Un procédé différent est imposé au romancier. Il est tenu d'élaguer, de simplifier, de ne laisser subsister que les groupes principaux, les principales figures sur lesquelles le regard doit se concentrer.

C'est aux exigences de ce procédé qu'on doit attribuer certaines omissions, certaines modifications de détail, dans cette partie de notre roman. Ainsi, lorsque Drouet partit à cheval de Sainte Ménehould pour Varennes, il fut suivi par un maréchal-des-logis du détachement de Sainte-Ménehould nommé Lagache; se voyant poursuivi et au moment d'être atteint, il se jeta dans les bois qu'il connaissait parfaitement, et mit ainsi à couvert sa personne et ses projets.

NOTE 2, TOME 2, PAGE 296.

Ce passage n'est pas conforme à l'histoire. Le *Royal-Allemand* mit une heure pour s'apprêter, au lieu de dix minutes qu'il lui fallait. On perdit aussi du temps pour chercher un gué qu'un des officiers connaissait, dit-on, et qu'il ne voulut pas désigner, de crainte d'amener une collision entre le régiment et les gardes nationales.

NOTE 3, TOME 2, PAGE 297. (Historique.)

Fidèle à ce procédé de *simplification* dont j'ai parlé ci-des-

Digitized by Google

sus, et qui m'interdisait de trop multiplier mes personnages, j'ai écarté de mon récit M. le comte de Bouillé qui joua cependant dans ce drame de Varennes, un rôle aussi actif qu'honorable. On conçoit dès lors, que réunissant sur une seule personne la part prise à ces événements par le marquis de Bouillé et par son fils, j'aie dû commettre quelques inexactitudes. J'ai pensé, je le répète, qu'il suffisait de ne pas altérer les lignes principales et le sens historique des faits.

NOTE 4, TOME 2, PAGE 301.

Même observation que ci-dessus: Je désigne M. de Goguelas, parce que son nom a été mêlé aux incidens de cette fatale nuit; ce n'est pourtant pas lui qui commandait la petite troupe que rencontra M. de Bouillé.

Digitized by Google

TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

VI.	La Glacière.	1
	Troisième partie.	53
I.	Les Deux enveloppes.	57
II.	Idylle.	87
III.	La Chasse aux chimères.	113
IV.	Le Dernier mot.	187
V.	Le Rayon.	225
	Epilogue.	289

Digitized by Google

Digitized by Google